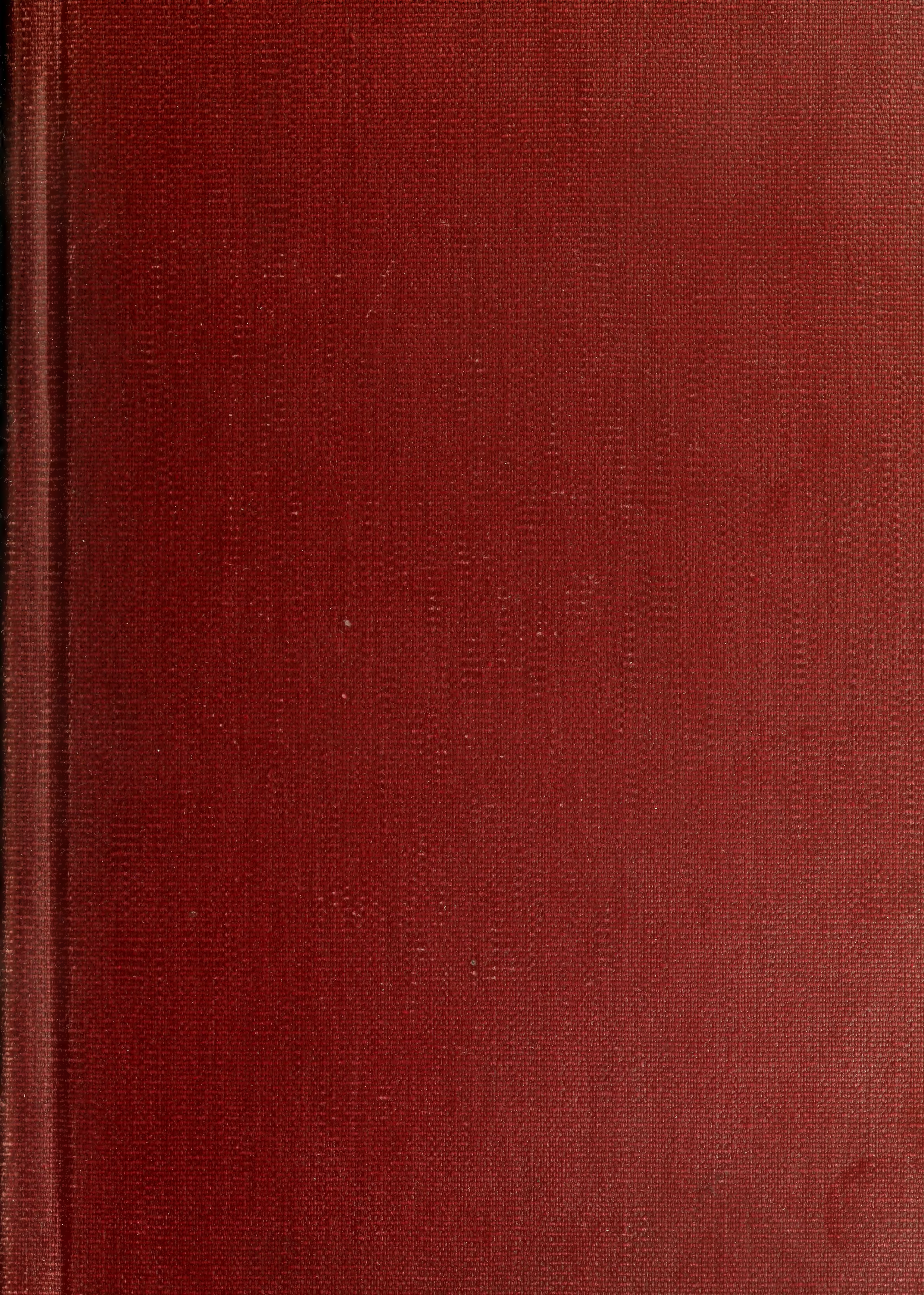
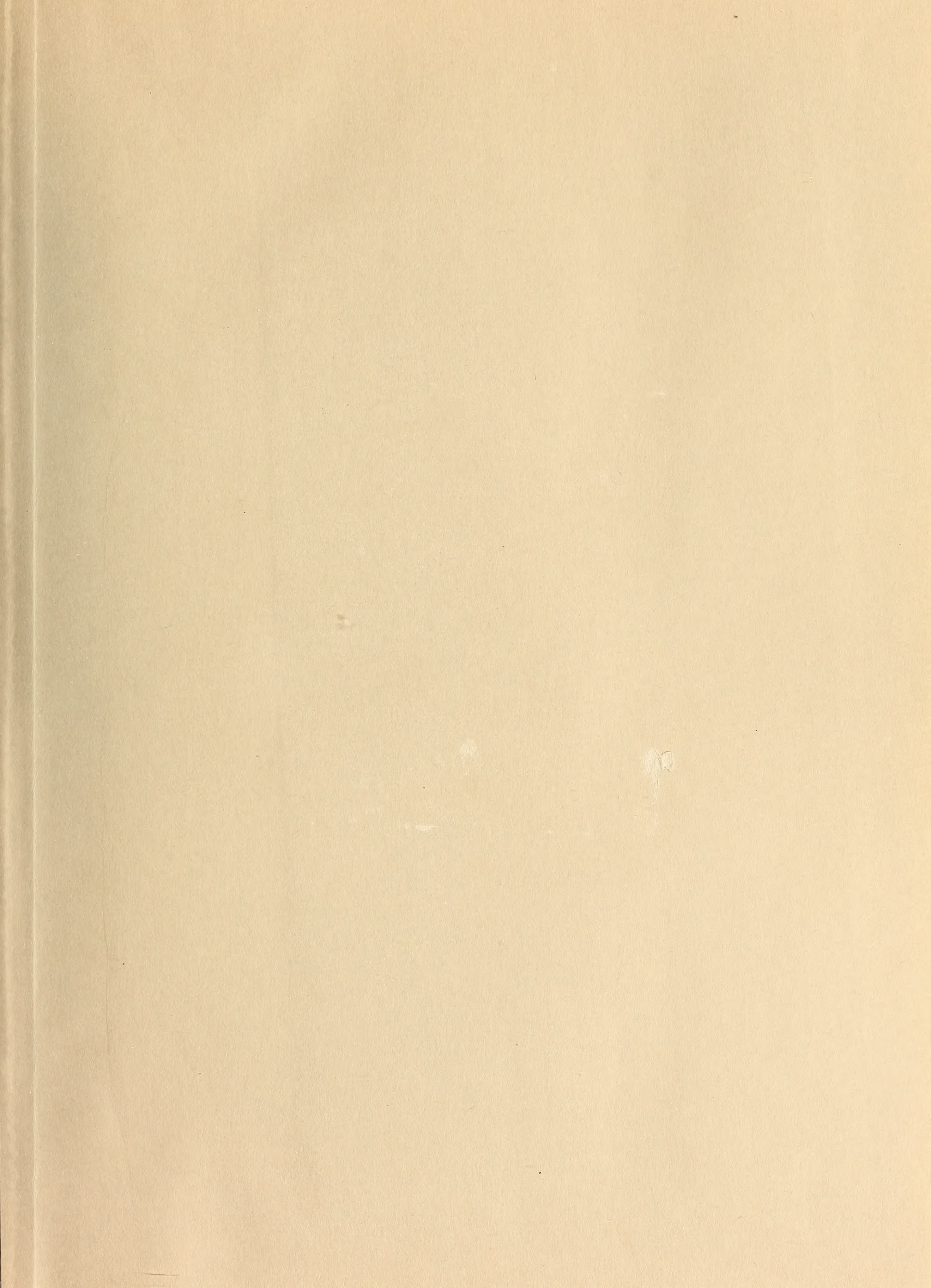
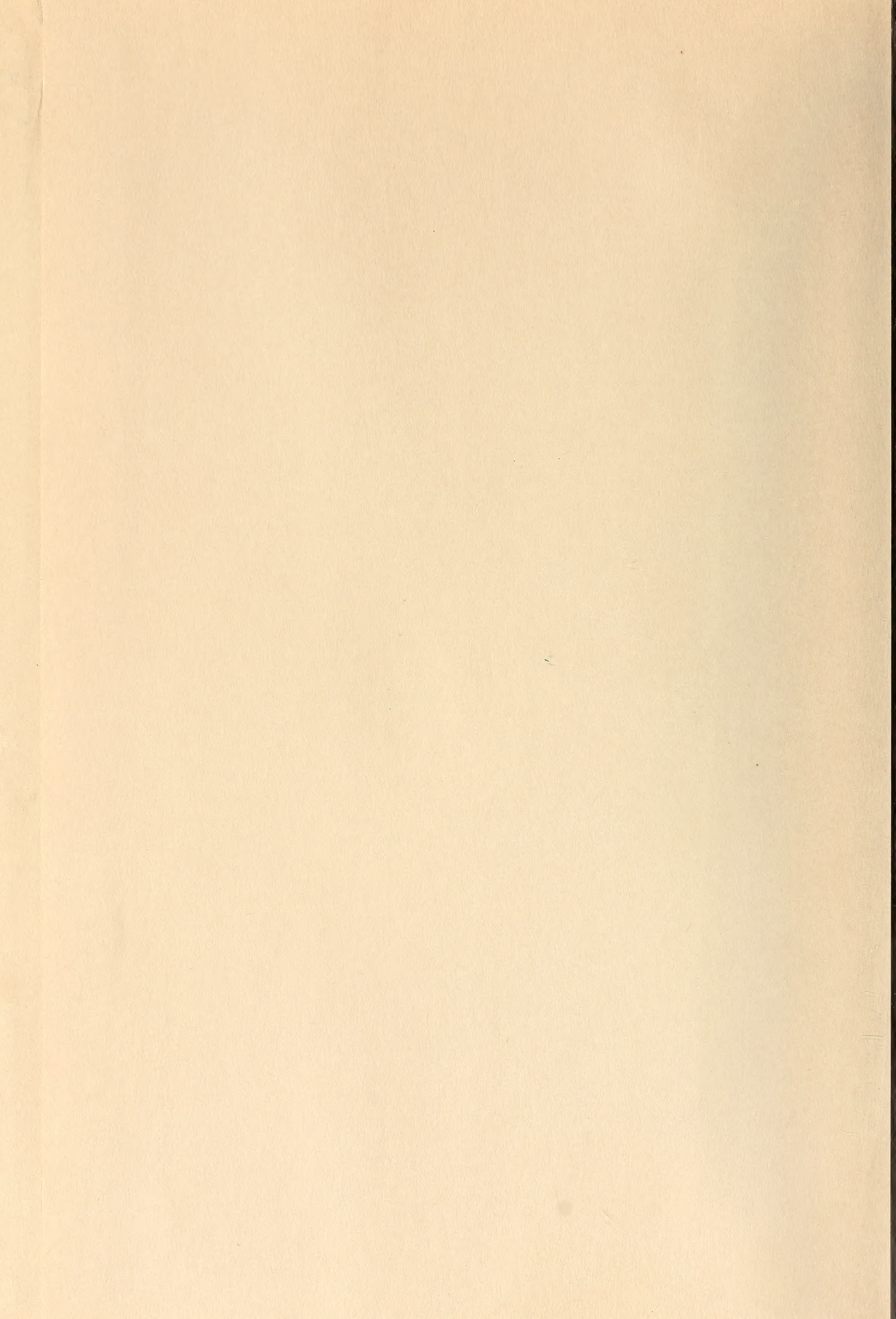
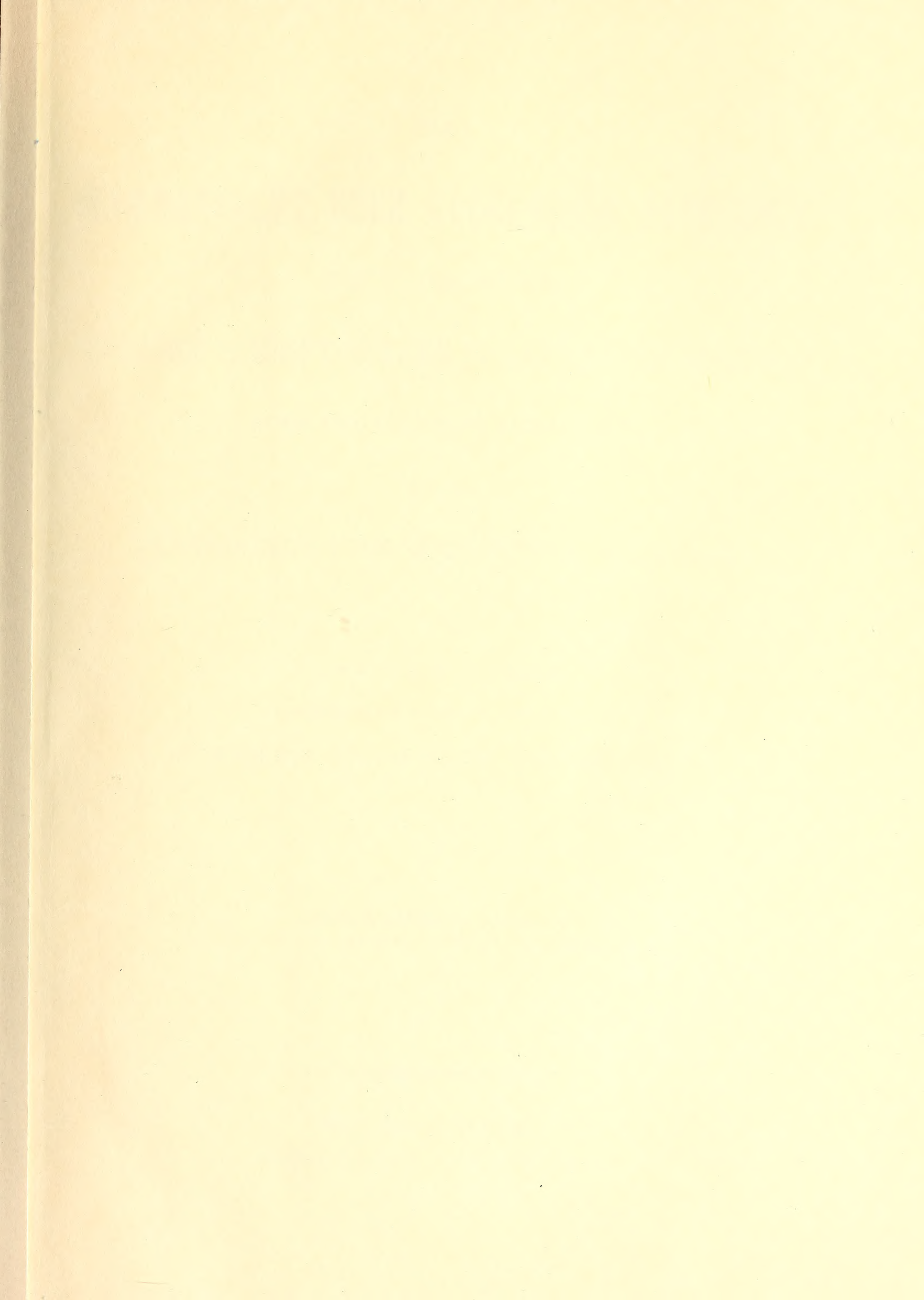
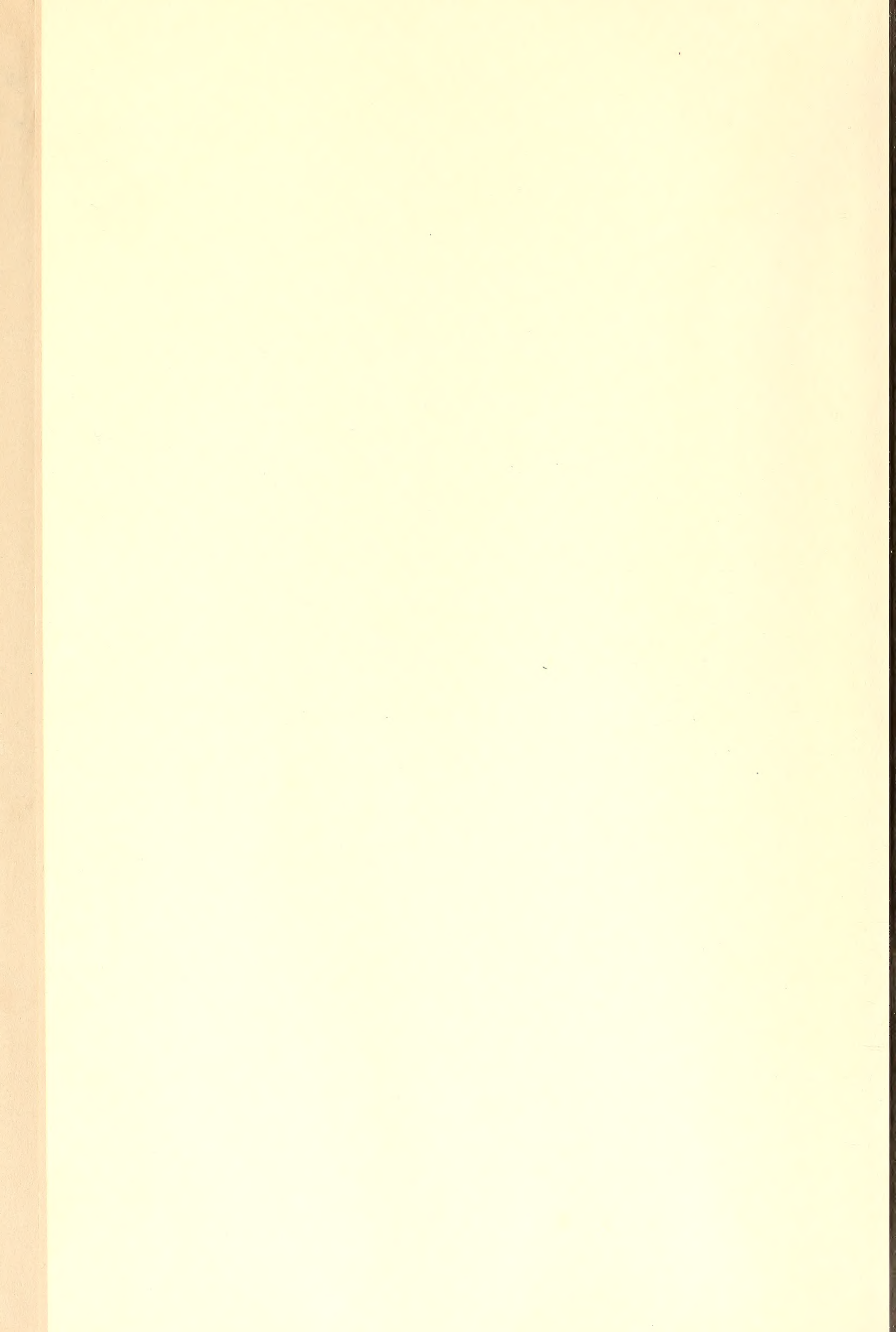



THE LIBRARY OF CONGRESS
1800









DAS

HARMONISCHE ODER ALLGEMEINE ALPHABET

ZUR TRANSCRIPTION

FREMDER SCHRIFTSYSTEME IN LATEINISCHE SCHRIFT,

ZUNÄCHST IN SEINER ANWENDUNG

AUF DIE

SLAWISCHEN UND SEMITISCHEN SPRACHEN,

VON

DEM IM JAHRE 1858 VERSTORBENEN

GROSSHERZOGLICH HESSISCHEN GEHEIMENRATH

DR. ANDREAS AUGUST ERNST SCHLEIERMACHER.

UNVERÄNDERTER ABDRUCK

DES VON DEM VERFASSER HINTERLASSENEN MANUSCRIPTS.

DARMSTADT 1864.

HOFBUCHHANDLUNG VON G. JONGHAUS.

Druck von Wilhelm Keller in Giefsen.

Vorwort des Herausgebers.

Der im August 1858 verstorbene Geheimerath Dr. Andreas A. E. Schleiermacher hatte im Jahre 1827 um den Preis concurrirt, welchen die von der Pariser Academie zur Vollziehung des Testaments des Grafen von Volney bestellte Commission für die Bildung eines „harmonischen Alphabets" nach den Absichten des Testators ausgesetzt hatte. Das von Schleiermacher eingereichte *Mémoire* wurde von der Academie gekrönt. Derselbe publicirte im Jahre 1835, gleichzeitig mit seinem weiter von der Pariser Academie gekrönten *Mémoire sur l'influence de l'écriture sur le langage*, einen *Prospectus* *), welcher einen Auszug aus der Einleitung jenes ersteren *Mémoire* enthält und die allgemeinen Grundsätze darlegt, auf welche er sein „*Alphabet harmonique*" gründete.

Als die Aufgabe, welche sich Schleiermacher gestellt hat, bezeichnet er die Bildung „eines aus regelmäſsig organisirten Buchstaben unserer Schrift bestehenden Alphabets, das geeignet sein soll, alle fremde Charactere, die sich in den verschiedenen Sprachen finden, zu deren Schreibung andere als lateinische Schrift angewendet wird, in dieser Schrift auf gleichmäſsige Weise wiederzugeben." Er gründete sein harmonisches Alphabet nicht auf die oft schwankende und in vielen Fällen kaum fest zu bestimmende Aussprache der fremden Charactere, sondern auf die Orthographie, um den

---

*) *Alphabet harmonique pour transcrire les langues asiatiques en lettres européennes; mémoire que l'Institut Royal de France a couronné en 1827. Par. A. A. E. Schleiermacher. Prospectus. Darmstadt 1835. 8.*

wichtigen Vortheil zu erreichen, dafs die Transcription den der fremden Sprache einigermafsen kundigen Leser in den Stand setze, jeden mit dem harmonischen Alphabet geschriebenen Text unmittelbar wieder in die Originalschrift zu übertragen.

Von diesem Gesichtspunkte ausgehend hat Schleiermacher ein Alphabet aufgestellt, welches geeignet ist, sämmtliche asiatische und slawische Sprachen, sowie das Walachische, Koptische, Aethiopische und Amhārische, in Buchstaben des lateinischen Alphabets, verschiedentlich modificirt durch einfache Zeichen, zu transcribiren.

Die practische Ausführbarkeit und Nützlichkeit seines harmonischen Alphabets hat Schleiermacher bereits durch dessen Anwendung in der oben erwähnten Preisschrift „*Sur l'influence de l'écriture sur le langage*“ und den derselben beigefügten *Grammaires Barmane et Malaie* nachgewiesen.

Das Nähere über die Veranlassung, welcher das harmonische Alphabet des Verfassers seine Entstehung verdankt, ist von Wichtigkeit, um den Geist zu beurtheilen, in welchem dasselbe abgefafst ist. Es mögen daher folgende Sätze aus jenem *Prospectus* hier eine Stelle finden:

„M. le comte de Volney, doué d'un esprit vif et pénétrant, avait, jeune encore, réfléchi sur les rapports des peuples différens de la terre, sur ce qui les éloigne les uns des autres, les empêche de se communiquer les progrès faits dans les sciences et les arts, sur les moyens enfin de rapprocher ces peuples, que séparent actuellement des barrières souvent presque insurmontables. Il crut apercevoir une des principales causes de cet éloignement dans la diversité des langues et dans la difficulté que les différens genres d'écriture opposent à leur étude; il conçut donc l'idée, qu'aucun moyen ne contribuerait autant au rapprochement des nations, que le remplacement de tous les nombreux caractères, appartenant aux idiomes divers, par les lettres d'un seul alphabet, organisées de sorte qu'à leur aide on pût rendre avec la même facilité les sons des langues des l'Asie que ceux des Européens.

„Cette idée de substituer ainsi un seul genre d'écriture à la multitude des signes simples et composés, d'abréviations etc.

que nous rencontrons dans les différentes écritures des peuples de l'Asie, est si grande, les suites, si, dans un temps plus ou moins reculé, elle pouvait se réaliser, en seraient si importantes, que malgré les objections que l'on pourrait être tenté de faire, on n'en éprouvera pas moins des sentimens d'admiration pour le génie de celui qui a su la concevoir, et qui depuis la poursuivit jusqu'à ses derniers momens.

„En effet, ce ne fut que peu de temps avant sa mort qu'il publia sur la question, qui l'avait tant occupé, *L'alfabet européen appliqué aux langues asiatiques*, *Paris*, 1819; et son dernier ouvrage, *L'hébreu simplifié par la méthode alfabétique de C.-F. Volney*, ne parut que quelques mois après sa mort, en 1820.

„Il avait pour la première fois développé ses idées dans un ouvrage publié en 1795 sous le titre de *Simplification des langues orientales*, *ou méthode nouvelle et facile d'apprendre les langues arabe*, *persane et turke*, *avec des caractères européens.* Toute sa pensée s'y trouve dans l'épigraphe suivante tirée de la Cité de Dieu de saint Augustin, „„La diversité des langues est un mur de séparation entre les hommes; et tel est l'effet de cette diversité, qu'elle rend nulle la ressemblance parfaite d'organisation qu'ils tiennent de la nature.““

„M. de Volney se promit vers ce temps-là de grands avantages d'une méthode qui aurait réalisé son projet d'un alphabet général, quoiqu' alors il le restreignît encore aux seules langues des peuples de l'Asie mohammédane. Les avantages qui devaient en résulter, profiteraient, selon son opinion, aussi bien aux Européens, en leur facilitant l'étude des langues asiatiques pour multiplier leurs relations avec les nations de l'Orient, qu'à ces dernières, auxquelles notre littérature, nos sciences et nos arts deviendraient moins étrangers.

„Cependant on ne saurait nier, qu'il n'ait exagéré un peu les espérances relatives au succès de son idée; et les propositions qu'il fit en même temps, n'étaient pas très propres à la faire goûter aux savans. Ceux-ci ne pouvaient pas lui pardonner d'avoir trop déprécié les ouvrages nombreux de la littérature orientale; et d'un autre côté, comment s'attendre à ce que les nations, auxquelles elle appartient, puissent si facilement l'échanger contre une autre, qui leur devait présen-

ter tant d'idées étrangères à toute leur manière de penser, à leur religion, à leurs lois, à leurs coutumes! Et ce n'était pourtant rien moins que cela qu'il avait en vue; il dit là-dessus dans le discours préliminaire : „„Que si je considérais cette révolution sous des rapports moraux et philosophiques, il me serait facile de lui développer des effets immenses; car à dater du jour où s'établiront de l'Europe à l'Asie de faciles communications d'arts et de connaissances, à dater du jour où nos bons livres traduits pourront circuler chez les orientaux, il se formera dans l'Orient un ordre de choses tout nouveau, un changement marqué dans les moeurs, les lois, les gouvernemens.““ Néanmoins il paraît assez douteux, quelques concessions qu'on veuille faire à l'opinion énoncée, que les peuples de l'Asie abandonnent jamais si facilement des coutumes, auxquelles ils tiennent depuis tant de siècles, s'ils ne s'y trouvent pas contraints par des raisons de politique toutes différentes de celles, que peuvent leur présenter une littérature et une écriture nouvelles. Mais, sous ce rapport, M. de Volney a exagéré aussi un peu les difficultés, que les orientaux doivent ressentir de leur écriture pour une instruction plus générale; la question aurait dû, ce me semble, regarder plutôt l'imprimerie dont l'usage devait être plus répandu, on introduit parmi les peuples, auxquels cet art était encore étranger. Car les défauts de l'écriture arabe, que seule il avait alors en vue, concernent moins le système alphabétique, que la manière de l'employer, ce système admettant presque la même clarté que le nôtre, si l'on met partout les points voyelles et les signes orthographiques. Il faut convenir cependant, que même avec ces accessoires il est plus sujet à causer de méprises que le nôtre, et qu'il présente à l'imprimerie des difficultés assez graves. L'alphabet romain au contraire offre une clarté entière et la plus grande facilité d'exécution, de quelque manière qu'on l'emploie. Aussi a-t-on apporté tous les soins au perfectionnement de l'imprimerie occidentale, tandis que pour l'imprimerie orientale on cherche ce perfectionnement dans la copie exacte des manuscrits originaux, au lieu de remplacer ceux-ci par des imprimés, dont la clarté devait approcher autant que possible de celle de nos propres livres.

„Considérant donc comme inutile ou même nuisible l'usage d'une écriture qui lui paraissait offrir trop d'inconvéniens, M. de Volney pensa la remplacer tout d'un coup par une autre, entièrement différente de celle, qui jusque-là avait servi à exprimer les langues orientales; et il n'admit pas même l'emploi simultané de ces deux genres d'écriture, qui sagement mis en parallèle, auraient dû accoutumer les commençans à lire les ouvrages originaux tout en leur facilitant l'étude par la méthode qu'il avait proposée.

„Cependant ces projets n'eurent d'abord aucune suite; on n'y revint qu'en 1803, lorsqu'à l'occassion de la carte destinée à accompagner la *Description de l'Égypte*, il s'éleva des discussions sur la manière de rendre les noms propres en lettres romaines, qui devaient exactement correspondre à celles de l'arabe. Une commission nommée à ce sujet, adopta une méthode, mais M. de Volney, qui en était membre, ne crut pas devoir l'approuver dans toutes les parties.

„Plus tard ses vues s'étant agrandies, M. de Volney étendit ses projets à un alphabet, qui devait représenter tous ceux de l'Asie, et de plus être propre à exprimer les sons de l'écriture idéographique des Chinois. Dans l'Épitre dédicatoire à l'honorable Société asiatique à Calcutta, qu'il mit à la tête de *L'Alfabet européen appliqué aux langues asiatiques*, il s'explique là-dessus, et attend des membres savans de cette société l'exécution de ses desseins. Le livre même présente une analyse des lettres de plusieurs alphabets de l'Europe et de l'alphabet arabe. Bientôt après il donna dans son dernier ouvrage, c'est-à-dire dans *L'Hébreu simplifié*, un abrégé de grammaire hébraïque, en y employant les lettres modifiées de l'alphabet romain, tout comme auparavant il les avait appliquées dans la *Simplification des langues orientales* à un abrégé de grammaire arabe.

„Cependant ce qu'il avait fait lui-même, ne lui parut pas entièrement atteindre son but; il légua donc par testament une somme de 24,000 francs, pour fonder des prix, qu'une commission choisie parmi les membres de l'Institut Royal de France devait décerner aux meilleures solutions des questions qu'elle aurait proposées, soit pour provoquer et encourager

tout travail tendant à donner suite et exécution à la méthode de transcrire les langues asiatiques en lettres européennes régulièrement organisées, soit pour encourager l'étude philosophique des langues.

„La commission proposa pour le premier concurs, celui de 1822, la question suivante : ***examiner quels sont les moyens de réaliser le plan du testateur; dans quelles bornes il conviendrait d'en circonscrire l'application; quelle est la direction à donner au travail; enfin quels résultats probables on a droit d'en attendre.*** Le prix fut partagé entre M. Scherer, conservateur de la Bibliothèque Royale de Munic, et moi.

„Le point de vue sous lequel j'envisageai alors cette question, se trouve suffisamment indiqué dans le rapport fait sur ce concours dans la séance publique des quatre Académies, le 24 avril 1822, dont j'emprunte l'extrait suivant de mon mémoire relatif aux résultats probables qu'on doit attendre de la formation d'un alphabet harmonique."

Der Auszug, auf welchen im Vorstehenden hingewiesen ist, sowie der weitere Auszug, welchen der Verfasser durch folgende Stelle des *Prospectus* einleitet :

„En 1825 la commission mit au concours pour l'an 1827 la formation d'un alphabet harmonique d'après les vues de M. le comte de Volney. Elle couronna ensuite le mémoire que je lui avais présenté pour ce concours. L'introduction en contient les principes généraux que j'extrais ici, pour exposer les raisons sur lesquelles j'ai cru devoir fonder l'alphabet harmonique"

stimmen zum grofsen Theil mit dem Inhalt der Bemerkungen überein, welche im Folgenden als „Einleitung" bezeichnet worden sind.

Die in dem erwähnten *Prospectus* angekündigte Herausgabe des 1827 gekrönten *Mémoire* über das harmonische Alphabet ist nicht zu Stande gekommen. Bei der im Jahr 1845 zu Darmstadt abgehaltenen Versammlung der Philologen und Orientalisten gewann jedoch das Schleiermacher'sche ***Alphabet harmonique*** ein erneuertes Interesse, welches demnächst zu dem Anerbieten von Seiten der Oesterreichischen Regierung führte, jenes ***Mémoire*** auf Staatskosten in der k. k. Hof- und Staatsdruckerei in deutscher Bearbeitung drucken zu lassen. In Folge dessen unternahm Schleiermacher die Umarbeitung seines

Mémoire, welche nicht auf die Uebersetzung in's Deutsche beschränkt bleiben konnte, sondern sich zugleich auf Berücksichtigung der seit 1827 erfolgten umfangreichen Fortschritte der Sprachforschung zu erstrecken hatte. Der Tod ereilte ihn leider vor gänzlicher Vollendung jener Arbeit.

Das hinterlassene Manuscript besteht aus 3 Abtheilungen, deren beide erstere in durchweg deutlicher Reinschrift, wie solche in ausgezeichneter Weise dem Verfasser eigenthümlich war, geschrieben sind und unzweifelhaft so, wie sie sich gefunden haben, zur Veröffentlichung bestimmt waren. Die erste umfaſst die slawischen, die zweite die semitischen Sprachen nebst dem Koptischen, Aethiopischen und Amḫârischen. Es sind die beiden Abtheilungen, welche hiermit im Drucke übergeben werden. Beide sind als für sich abgeschlossene Ganze anzusehen. Da der Verfasser dem harmonischen Alphabet eine historisch-etymologische, auf der Entwickelung und Vergleichung der Sprachen und Schriften beruhende Grundlage gegeben hat, so hat auch sein Werk, abgesehen von dem harmonischen Alphabet selbst und dessen Anwendung und ungeachtet des dem Ganzen fehlenden Abschlusses, einen generellen bleibenden Werth für Sprachgeschichte und vergleichende Sprachforschung neben der besonderen Bedeutung für das Studium der einzelnen behandelten Sprachen und Sprachenfamilien.

Das Manuscript der dritten Abtheilung umfaſst die Keilschriften, Zend, Pârsî, Pehlvi, das Neupersische, Afĝânische, Armenische, Georgische, Uigurische, Westtürkische, Mongolische und Kalmückische. Obwohl auch diese Abtheilung zum bei weitem gröſseren Theile in Reinschrift vorliegt, so hat doch derjenige Abschnitt derselben, welcher von den Keilschriften handelt, von dem Verfasser selbst eine Umarbeitung erfahren, bei welcher Zweifel obwalten, ob sie so, wie sie gefunden wurde, von dem Verfasser zum Druck bestimmt war. Zweifelhaft ist es ferner, ob die letzten 8 Bogen des Manuscripts, welche nur im Brouillon vorhanden sind, nur noch lediglich der Reinschrift bedurften oder Seitens des Verfassers noch Abänderungen erfahren sollten. Unter diesen Umständen ist vorerst auf die Herausgabe dieser dritten, nicht zum völligen Abschlusse gelangten, Abtheilung verzichtet worden.

Ob die Blätter, welche dem Werke mit der Bezeichnung als „Einleitung“ vorgedruckt worden, hierzu wirklich und ohne weitere

Bearbeitung von dem Verfasser bestimmt waren, läſst sich nicht mit Gewiſsheit sagen. Nach der Beschaffenheit des Manuscripts und der Schrift selbst zu urtheilen, rühren dieselben aus einer der Abfassung des Werkes selbst vorausgegangenen Zeit, vielleicht aus der Zeit der Herausgabe seines ***Prospectus***, her. Dieselben sind jedoch mit Ergänzungen und Abänderungen von der Hand des Verfassers versehen, welche augenscheinlich in neuerer Zeit beigefügt worden sind. Hieraus sowie aus dem gänzlichen Mangel eines anderen Schriftstückes, welches zu der dem Werke nothwendigen Einleitung hätte bestimmt erscheinen können, läſst sich auf die Absicht des Verfassers schlieſsen, jene im Entwurfe vorliegenden Blätter als Einleitung zu benutzen. Freilich geben verschiedene Stellen derselben zu der Vermuthung Anlaſs, daſs der Verfasser dieselben nur als vorläufigen Entwurf betrachtete und sich deren weitere Ausarbeitung bis zum Schlusse des Ganzen vorbehalten hatte. Der Herausgeber glaubte sich indessen Abänderungen nicht erlauben zu dürfen und hat nur da Anmerkungen beigefügt, wo das in Abbreviaturen geschriebene Heft Zweifel übrig lieſs, oder Ergänzungen, welche unzweifelhaft im Sinne des Verfassers lagen, unvermeidlich erschienen.

Leider traten, als bald nach dem Tode des Verfassers Verhandlungen wegen Herausgabe des Werkes mit dem Director der k. k. Staatsdruckerei in Wien eingeleitet worden waren, in Oesterreich die bekannten Verhältnisse ein, welche der österreichischen Regierung die Beschränkung der Staatsausgaben auf das Nothwendigste auferlegten. Aus diesem Grunde und nicht weil das Werk nicht zum vollständigen Abschlusse gekommen, lehnte die österreichische Regierung die Drucklegung des Schleiermacher'schen Manuscripts auf Staatskosten ab.

Es lag nun die Befürchtung nahe, ein Werk, in welchem ein Mann von seltener geistiger Begabung die Früchte des Hauptstudiums seines thätigen Lebens niedergelegt hatte, für Mit- und Nachwelt verloren geben zu müssen. Es erschien kaum möglich, dieses Werk bei dem auſsergewöhnlichen Bedarf an fremden Schriften in einer anderen Druckerei, als der Wiener Staatsdruckerei, in Ausführung bringen zu können. Auſser dem harmonischen Alphabet selbst waren nicht nur zwanzig fremde Alphabete, fast sämmtlich in bedeutender Quantität, sondern auch noch einzelne Zeichen aus neun weiteren fremden Alphabeten erforderlich. Dazu kam, daſs die Hoffnung nicht

vorhanden war, eine Druckerei zu finden, welche unter so intelligenter Leitung stand, daſs sie der ungemeinen Subtilität der Ausführung, welche das vorliegende Werk erforderte, Herr werden, in der groſsen Anzahl der fremden Schriften sich zurecht finden könnte.

Demungeachtet gelang es dem Unterzeichneten, freilich erst nach Ueberwindung von Schwierigkeiten mannigfacher Art, das Werk zum Druck zu bringen. Vor allem ist dieses Gelingen der warmen Theilnahme und der umsichtigen Hülfe des Herrn Wilhelm Keller in Gieſsen zu verdanken, in dessen bereits rühmlichst bekannter Officin das vorliegende Werk zur Ausführung gelangt ist. Wer die Schwierigkeiten derselben zu beurtheilen versteht, wird dem Herausgeber gern beistimmen, daſs eine Druckarbeit dieser Art nur unter der Leitung eines Mannes vollbracht werden kann, der neben vollständigster Sachkenntniſs einen nicht gewöhnlichen Grad von Intelligenz und Umsicht besitzt, auſserdem aber ein Interesse für die Sache, welches bis zum letzten Moment stets gleichen Eifer für Ueberwindung von Schwierigkeiten rege erhält.

Herr Keller befand sich bereits im Besitze der erforderlichen hebräischen, syrischen, arabischen und Sanskrit-Schriften. Die weiter nöthigen slawischen Schriften (altslawisch, kirchenslawisch, russisch, serbisch, altglagolitisch, glagolitisch, böhmisch und polnisch), ferner die koptischen, samaritanischen, äthiopischen und amharischen Schriften lieſsen sich, wenn auch mit bedeutendem Kostenaufwand, anschaffen. Ein Theil der Lettern des harmonischen Alphabets, soweit dasselbe in der oben erwähnten früheren Schrift des Verfassers : ***De l'influence de l'écriture etc.*** und dem genannten ***Prospectus*** zur Anwendung gekommen war, fand sich noch in einer hiesigen Druckerei vor. Die weiter erforderliche nicht unbeträchtliche Anzahl von Zeichen des harmonischen Alphabets (etwa 100) muſste besonders gegossen werden. Vier vollständige Alphabete auſser einer Anzahl sonstiger Zeichen wurden eigens für das vorliegende Werk von der geschickten Hand des Herrn Wolfgang Pfnor dahier in Metall gestochen; jene sind : das cyrillisch-illyrische (Seite 100), das phönicische (86 Zeichen; Seite 331), das sabische (44 Zeichen; S. 331 und 381—384) und das etruskische (82 Zeichen; Seite 448, 453, 481 u. a.). Im Ganzen war die Zahl der besonders gestochenen Zeichen 275. Dieselben dürften sowohl im Wesentlichen den Anforderungen der Typographie entsprechen als auch, was Correctheit betrifft, die Sach-

kundigen befriedigen, wenn dabei die besonderen Schwierigkeiten berücksichtigt werden, welche theils wegen der schwankenden Formen, wie bei den phönicischen und etruskischen Zeichen, theils wegen der Art der Darstellung in den Quellenschriften, auf welche bei dem Mangel neuerer typographischer Muster zurückzugehen war, wie bei dem Cyrillisch-illyrischen und Sabischen, sich dem Herausgeber und Zeichner und zwar umsomehr entgegenstellten, als dabei stets auf die nur aus dem Manuscript und dem Zusammenhang im Ganzen zu entnehmenden Intentionen eines Verstorbenen Bedacht zu nehmen war. Auf das Einzelne hier einzugehen, würde zu weit führen.

Es ist zu bedauern, dafs man mit einem Theil der nachträglich gegossenen Zeichen des harmonischen Alphabets nicht in gleicher Weise zufrieden sein konnte. Hierunter dürfte jedoch, wenn auch hier und da die äufsere Schönheit des Drucks, doch nirgends die Deutlichkeit gelitten haben. Auch für den syrischen Satz im §. 190, welcher von der Weiche und Härte der Buchstaben b, g, d, k, p und t handelt, ist einige Nachsicht in Anspruch zu nehmen. Da die hier häufig vorkommenden syrischen Wörter mit den die Weiche oder Härte bezeichnenden Puncten versehen sind, was beim Satze grofse Schwierigkeiten macht und sonst nur selten vorkommt, so war es nicht durchweg möglich, Puncte und Vocale ganz genau an diejenigen Stellen zu setzen, wo sie eigentlich stehen sollten. Es wird indessen auch hier die Verständlichkeit nirgends gelitten haben.

Die Herausgabe würde an dem unverhältnifsmäfsigen Kostenaufwand gescheitert sein, wenn nicht durch Gewährung eines Zuschusses von Seiten der Grofsherzoglichen Staatsregierung ein Theil der Kosten hätte bestritten werden können. Dieselbe hat sich hierdurch, indem sie zugleich das Andenken des um Staat und Wissenschaft hochverdienten Verfassers in würdiger Weise zu ehren wufste, ein mit gebührendem Dank anzuerkennendes bleibendes Verdienst erworben.

Herr Hofbuchhändler Jonghaus dahier, während einer langen Reihe von Jahren mit dem Verfasser befreundet, hat sich zur kostenfreien Verbreitung durch den Buchhandel bereit erklärt und hierdurch auch seiner Seits in dankenswerther Weise die Herausgabe des Werks gefördert.

Schliefslich halte ich mich für verpflichtet, der Gründe zu gedenken, welche mich bestimmt haben, die Herausgabe des Werks und insbesondere auch die Correctur selbst zu besorgen. Ich entschlofs mich hierzu erst dann, als kein Zweifel darüber bestand, dafs anderen Falls das Werk ungedruckt bleiben würde. Ich hatte, nachdem ich das ganze Manuscript zum Zweck der zur Ermöglichung der Herausgabe zu unternehmenden einleitenden Schritte, insbesondere der Zusammenstellung und Ergänzung der Inhaltsübersichten und der speciellen Ermittelung des zum Druck erforderlichen Bedarfs an Schriften, genau durchlesen hatte, die Ueberzeugung gewonnen, dafs der ganz unveränderte Abdruck des Manuscripts im strengsten Sinne des Worts bei dem vorliegenden Werke unbedingt nothwendig war. Diefs schien mir eine Pietät für den Verfasser zu verlangen, für welche bei einem demselben ferner Stehenden kaum eine Garantie zu erwarten war, ein Aufgeben eigener Ansicht und Entscheidung in einem Mafse, welches bei einem Linguistiker von Fach schwerlich zu finden gewesen wäre. Hätte sich aber auch ein Fachgelehrter, und zwar sowohl für die slawischen wie für die semitischen Sprachen, zur Besorgung der Herausgabe unter den bezeichneten Voraussetzungen geneigt gezeigt, so würde noch wegen der unumgänglichen öfteren Besprechungen mit dem Druckereibesitzer die nicht zu weite Entfernung vom Druckorte als weiteres Erfordernifs hinzugetreten und bei der Wahl des Herausgebers auf eine bei Gelehrten nicht eben gewöhnliche Bekanntschaft mit den technischen Specialitäten der Typographie und Gewandtheit in der Behandlung complicirterer Drucksachen besondere Rücksicht zu nehmen gewesen sein. Ein allen diesen Bedingungen entsprechender Herausgeber liefs sich nun leider nicht finden. Dafs ich wenigstens für die erste Bedingung, die ich allen übrigen voranstellen zu müssen glaubte, die getreue Wiedergabe des Manuscripts im Sinne des Verfassers, einstehen konnte, war für meinen Entschlufs entscheidend, in dem ich bestärkt wurde durch den Rückblick auf den langjährigen freundlichen Verkehr mit dem Verstorbenen, der sich vielfach auch auf linguistische Gegenstände und auf sein harmonisches Alphabet bezog, durch die Rückerinnerung an die Belehrung und Anregung, die ich ihm verdankte, durch das Gefühl der tiefsten Verehrung für einen Mann von so umfassendem Wissen und Wirken, der ein halbes Leben ernster Arbeit in dem vorliegenden Werke niederzulegen unternahm.

Der eifrige Wunsch, dieses, soweit möglich, vor der Vergessenheit zu retten, überwand die sonstigen Bedenken, die Klarheit des Manuscriptes liefs das Wagnifs ausführbar erscheinen; bei zweifelhaften Stellen, deren verhältnifsmäfsig wenige vorkamen, im Sinne des Verfassers Entscheidung zu treffen, fand ich in dem festen Bestreben Hoffnung, in die Arbeit selbst nach besten Kräften einzudringen. Ein billiger Beurtheiler wird mir die Nachsicht, um die ich bitte, nicht verweigern.

Darmstadt, im Februar 1864.

L. Ewald,
Geheimer Obersteuerrath.

Inhalts-Uebersicht.

Seite

Einleitung 1

Uebersicht der Consonanten des harmonischen Alphabets . 32

Erster Abschnitt.

§. 1. Ursprung der Schrift und Verhältnifs des phönicischen zu dem griechischen Alphabet 33

2. Ausdehnung der Slawen in älteren Zeiten . . . 37

3. Bekehrung der Slawen zum Christenthum . . . 38

4. Fremde Wörter, die die Slawen von ihren Nachbarn erhielten 40

5. Eintheilung der slawischen Sprachen in zwei Ordnungen 41

6. Cyrill und Methodius; die Slawen erhalten eine eigene Schrift 43

7. Altslawische, kirchenslawische und russische Sprache . 45

8. Dialecte des Russischen: grofsrussischer, nowgoroder, weifsrussischer 47

9. Dialect der Kleinrussen, Ruthenen 48

10. Winden oder Slowenen, Chrowaten oder Croaten und Serben, Illyrier, Raatzen; Sprachen und Schrift derselben —

11. Bulgarische Sprache 54

12. Slawen der Ordnung B. Schrift derselben . . . —

13. Čechen, Böhmen und Mähren 55

14. Slowáken, Sprache derselben 56

15. Polnische Sprache, Polen, Lechen 57

16. Wenden oder Sorben, Sprache derselben in der Oberlausitz und der Niederlausitz 59

Seite

§. 17. Die heidnischen Slawen hatten keine Schrift; gegenseitiges Alter des cyrillischen und des glagolitischen Alphabets 60
18. Ansicht Schafariks über die Schrift der alten Slawen 61
19. Zeugnifs des bulgarischen Mönchs Chrabr . . —
20. Verkehr der alten Russen mit dem byzantinischen Reich; Ibn-Fofslan's Bericht 62
21. Petrus de Dusburg Nachricht über die alten Preufsen 64
22. *Codex Clozianus* von Kopitar veröffentlicht; dessen Ansicht über das Alter des glagolitischen Alphabets, der Jac. Grimm beitritt 65
23. Zur Zeit des Erzbischofs Theodor von Salona um das Jahr 630 konnte kein slawisches Psalterium vorhanden sein 68
24. Suavien unter Theoderich d. G. war kein slawisches Land 69
25. Das glagolitische Alphabet eine Umgestaltung des cyrillischen; Verhandlungen in Dalmatien und Rom über den slawischen Gottesdienst 70
26. Vaticanischer Codex in glagolitischer Schrift . . 71
27. Bulgarischer Codex des 11. Jahrhunderts . . . 72
28. Psalterium in Bologna aus dem 12. Jahrhundert . 73
29. Evangelienbuch zu Reims 74
30. Glagolitisches Alphabet unter der Aufschrift *abecenarium bulgaricum* 75
31. Zurückführung des glagolitischen Alphabets auf den Aethicus Ister 76
32. Die Urkunden chrowatischer Fürsten aus dem 9.—11. Jahrhundert sind lateinisch; die Serben schrieben damals noch nicht in slawischer Sprache; späte Bekehrung zum Christenthum 77
33. Grimm's Vertheidigung des Alters der glagolitischen Schrift; Gründe dagegen 78
34. Zahlenwerthe der cyrillischen und glagolitischen Buchstaben; mehrere derselben für die slawischen Sprachen unnöthig 84
35. Slawische Alphabete und orthographische Systeme; Schwierigkeiten in Bezug auf die Transcription des Altslawischen 86

Seite

§. 36. Vermischung des Altslawischen mit dem Kirchenslawischen 88
37. Ostromirscher Codex; dessen Orthographie von Franz Miklosich für das Altslawische angenommen . . —
38. Cyrillische und glagolitische Alphabete . . . 89
39. Vergleichende Uebersicht slawischer Alphabete . 94
40. Abzeichen der lateinisch-slawischen Buchstaben . 107
41. Schwierigkeiten für die Transcription fremder Laute in den slawischen Sprachen . . . . . —
42. Vergleichende Wörterbücher der Kaiserin Catharina II. —
43. Buchstaben des cyrillischen Alphabets . . . 109
44. Eintheilung der slawischen Consonanten . . . —
45. Harte und weiche Buchstaben 110
46. Vor die mit Vocalen anfangenden Wörter treten die Consonanten j̈, w und h 115
47. Lange und kurze Vocale, Betonung 115
48. *Spiritus lenis* und *asper* in altslawischen Handschriften 128
49. Kamora, doppelter Gravis 129
50. Vocale : a, á . . . . —
51. є, ѣ, є, Є, э, З, Э, Ⱑ, e, é, ě, ė, ë, ẹ 131
52. и, й, і, ѥ, ꙗ, ю, i, ï, j̈, j, í (g), ȷ́, Ⰹ, Ⰻ, Ⰼ . . 142
53. о, ω, ѿ, ô, ѽ, Ⱉ, o, ó, ò, ô, ȯ, ů 149
54. ѵ, ꙋ, оу, ȣ, Ⱆ, u, ú, au, ou 155
55. ю, Ⱓ, j̈ụ, ụ, u̇ 157
56. Consonantenverbindungen 161
57. Unterdrückung von Consonanten in der Aussprache . 164
58. r und l als Halbvocale angewandt 165
59. ъ, ь im Altslawischen 167
60. j̈erik, paj̈erk 168
61. Russische ъ und ь, Mouillirung der Consonanten . 170
62. Anwendung des Apostrophs 171
63. ъ und ь im Serbischen; Mouillirung der Consonanten in den lateinisch-slawischen Alphabeten . . . 172
64. ъı, ы, y, ý, ȳ 179
65. ѧ, ѫ, ą, ę 181
66. ѩ, ѭ 188
67. я, ïя, j̈a, j̈ạ, ạ, æ, ꙗ, ю, Ⱑ 189

†††

Seite

§. 68. Zusammenstellung der Vocale 192
69. Diphthonge 193
70. Gutturale к 195
71. г, g, h der Böhmen, Slowáken und Oberwenden . 197
72. х, ch, h 202
73. Palatale ч, cz, č, cž, cż, tž, tsch, zh, cs, ch . . 208
74. ћ, пг, ć, ch, tj 209
75. ж, ž, ż, sh, s, x, [illegible] 215
76. џ, ḡ, cx, cž, dž 219
77. ш, š, sz, sch, ſh, ſs, sh, sc, s, scj 221
78. щ щ [illegible], [illegible] szcz, schčž, scż, schcż, ſč, ſſč, ſhzh, šč, ş . 222
79. Sibilanten ц, c z, cz 226
80. ʒ, ѕ, z, s 227
81. с, s, ſ, sz, ss, ś 231
82. т, ш, t, ť, ť, tj, ty, str 233
83. д, d, dj, ď, d, dź, dž, ż, j, gy, gj, ђ 237
84. Labiale, п, p, ṕ, ṗ, б, b, в, w, v 241
85. ф, f, ѳ f̲, t̲ 247
86. м m 250
87. р, r, rz, ř, rž, ŕ, rj, tr, ts, tsj, tš . . . . . —
88. л, l, ł, l', İ, lj, ly, љ 254
89. н н, n, њ, ny, nj, ň, ń, ṅ 262
90. ѯ, ks, x, ѱ, пс, ps, q 263

Zweiter Abschnitt.

91. Uebertragung des griechischen Alphabets auf die altägyptische Sprache 265
92. Altägyptische Schrift 266
93. Koptische Sprache und Dialecte 269
94. Koptische Schrift 271
95. Koptisches Alphabet 272
96. Einzelne Buchstaben 274

---

97. Ursprung der semitischen Schrift in Aegypten . . 287
98. Aehnlichkeit der semitischen Schrift mit der ägypti-

Seite

schen; die in- und auslautenden Vocale unbezeichnet gelassen. Sie wurden auch in der Schrift der Etrusker und Lateiner noch zum Theil weggelassen . . 289

§. 99. Spätes Zeitalter der auf uns gekommenen Denkmäler der phönicischen Schrift 290

100. Ueber die dreiconsonantigen Wurzeln. Die Schule von Baṣrah nimmt das Nomen als Wurzel an . . . —

101. י und ו als Vocale gebraucht, *matres lectionis.* Keine Lesemutter für den a-Laut 291

102. Neuere Ansichten. Ansichten der Schulen von Kûfah und Baṣrah über die dreiconsonantige Wurzel . . 293

103. Zusammenziehung von Wurzeln im Amhârischen . 295

104. Unterschiede der 3 Hauptabtheilungen der asiatisch-europäischen Sprachen 295

105. Die altsemitische Schrift hatte Vocale in ihrem Alphabet, die als solche zu den Griechen und italischen Völkern übergingen 296

106. Hebräische und phönicische Sprache nur als Dialecte von einander verschieden 298

107. Die Juden in der assyrischen und babylonischen Gefangenschaft; Rückkehr derselben; das Hebräische eine gelehrte Sprache geworden 299

108. Wissenschaftliche Cultur unter den Aramäern; Einfluſs der griechischen Herrschaft 301

109. Zustände der Juden unter dem König Herodes. Entstehung des Rabbinismus, der jüdischen Schulen . 302

110. Verhältnisse nach der Zerstörung Jerusalems. Entstehung des Talmud 303

111. Die Mischnah in Palästina und Babylonien; Verfassung der Juden in Palästina 304

112. Verfassung der Juden in Babylonien . . . —

113. Juden in Europa und Africa. Justinian erlaubt das Vorlesen der heiligen Schrift in den abendländischen Sprachen, verbietet das Vorlesen der Mischnah . 305

114. Samaritaner 306

115. Syrische Literatur und Sprache. Syrisch und Chaldäisch, oder aramäische Sprache 307

Seite

§. 116. Die arabische Literatur beginnt mit dem Zeitalter von Mohammed 310
117. Arabische Sprache 313
118. Cultur der arabischen Grammatik 316
119. Karaiten. Ausbreitung der rabbinischen Gelehrsamkeit über Africa nach Europa 317
120. Ursprung der Vocalzeichen in der syrischen Schrift und Annahme derselben für die arabische und hebräische. Sprachforschung und Schriftauslegung unter den Juden seit dem 10. Jahrhundert 318
121. Masorah 321
122. Hebräische Punctation 323
123. Aussprache des mit den Vocalzeichen versehenen Hebräischen. Transcription desselben 326
124. Verhältnifs der arabischen Orthographie in Beziehung auf die Abzeichen 328
125. Transcription der semitischen Sprachen, gleichförmig für die Consonanten, abweichend für die Vocale. Umlaut in denselben; er dient zur Construction der dreibuchstabigen Wurzel 328
126. Phönicisches, samaritanisches, hebräisches, syrisches, sabisches und arabisches Alphabet 330
127. Vocalisation bei den semitischen Sprachen im allgemeinen 332
128. Hebräische Vocale im allgemeinen. Geschichte derselben 333
129. Einzelne Vocale des Hebräischen, qâmeṣ und pataḥ, א 335
130. Das ṣerê 338
131. Das seğôl 339
132. Das ḥireq . . . . —
133. Die Vocale o und u, das ו, ḥôlem, šûreq, qâmeṣ ḥâṭûf, qibbûṣ . . . . —
134. Das šĕbâ 344
135. Diphthonge 348
136. Von dem die Sylbe schliefsenden ו 352
137. י und ו im Chaldäischen als Diphthonge und Consonanten 355
138. Neuhebräische Orthographie der Vocale 356

		Seite
§.139.	Das meteg̃ und maqqef	357
140.	Betonung, Accente	—
141.	Syrische Punctation	359
142.	Syrische Vocale	360
143.	Das olaf in seiner Beziehung zu den Vocalen . .	363
144.	Einzelne syrische Vocale	366
145.	Syrische Sylben mit einem šĕbă *mobile* . . .	370
146.	Das marhṭono und mhagĵono	371
147.	Syrische Diphthonge	372
148.	Unterdrückte syrische Laute, Occultation . . .	373
149.	Griechische Wörter im Syrischen	376
150.	Samaritanische Schrift	377
151.	Sabische Schrift	380
152.	Arabische Punctation; deren Beziehungen zu den Vorschriften über die Lesung des Qorân; Transcription des Arabischen	384
153.	Die drei arabischen Vocal-Laute und Zeichen. Dehnung derselben durch die entsprechenden Verlängerungsbuchstaben	388
154.	Von dem sukûn, ğezm; Diphthonge	390
155.	Nunnation, tenwîn	391
156.	Unterdrückung der auslautenden Vocale der Flexionen in der Aussprache	395
157.	Das tešdîd	396
158.	Namen des Alphabets, der Buchstaben, Vocale zusammengenommen, bei den Arabern, Syrern und Juden; den Semiten war der Begriff von Consonanten fremd	398
159.	Von dem alif und dem hemz, dem ؤَ und dem ئَ .	399
160.	Von dem medd	404
161.	Das hemz zu Ende der Wörter	405
162.	Von dem hemz mit dem tešdîd	407
163.	Von dem initialen hemz mit vorgesetzten Wörtern verbunden	408
164.	Lautloses alif am Ende der Wörter	409
165.	Von dem ـَى	410
166.	Von dem ـَو	412
167.	Von der Declinationsendung an̲	—

Seite

§.168. Von der Endung in 413
169. Analogie des ع und hemz . . . . —
170. Aneinanderhängen von Wörtern in der Aussprache. Euphonisches tešdîd 414
171. Von dem waṣl 415
172. Von dem Artikel أَلْ 417
173. Von den Vocalbuchstaben ى und و, durch î und û wiedergegeben 419
174. Von dem ع als Vocalbuchstabe, â 420
175. Von der imâleh 421
176. Von der Aussprache des fetḥ 425
177. Von der Aussprache des kesr 433
178. Von der Aussprache des ḍamm 434
179. Von der Betonung im Arabischen 436
180. Von den einzelnen Buchstaben der semitischen Alphabete 438
181. Eintheilungen der Buchstaben . . . . . . —
182. א ܐ ا 439
183. ה ܗ ه 442
184. ة 446
185. ו ܘ و 447
186. י ܝ ى 449
187. ע ܥ ع غ 450
188. ח ܚ ح خ 453
189. Buchstaben תּ פּ כּ דּ גּ בּ 457
190. Normen für dieselben im Syrischen 462
191. ב ܒ ب 471
192. ג ܓ ج 472
193. ד ܕ د ذ 473
194. כ ܟ ك 474
195. פ ܦ ف 476
196. ת ܬ ت ث 478
197. ט ܛ ط ظ 479
198. ק ܩ ق 480
199. ז ܙ ز 482
200. ס ܣ س . . . . —
201. צ ܨ ص ض 483
202. ש ܫ ش 484

Seite
203. ל ܠ ل ለ 484
204. מ ܡ م und ן ܢ ن 485
205. ר ܪ ر . . . . —
206. Von der äthiopischen und amḫ̈ârischen Schrift, geschichtliche Einleitung 486
207. Nachrichten von Herodot, Diodor, Strabo, Plinius, Ptolemäus 489
208. Nachricht von Philostorgius und Nicephorus Callistus 493
209. Periplus des rothen Meeres; Adulis; Bekanntschaft der Habessinier mit der griechischen Sprache . . —
210. Adulitanische Denkmäler; älteste griechische Inschrift eines Königs von Axum; Einführung der christlichen Religion in Habessinien 495
211. Griechische Inschrift eines Königs von Axum, bekannt gemacht von Salt. Schreiben des Kaisers Constantius vom Jahr 356 an den Beherrscher von Habessinien 497
212. Herrschaft axumitischer Könige über Jemen; habessinische Erzählungen über die Ausbreitung des Christenthums und über die älteste Geschichte des Landes . 499
213. Jemen in seinen Beziehungen zu Habessinien . . 500
214. Spätere geschichtliche Verhältnisse in Habessinien . 505
215. Juden in Habessinien 506
216. Schrift in Habessinien 509
217. Aethiopische Literatur 512
218. Sprachen in Habessinien 516
219. Aethiopische und amḫ̈ârische Schrift. Schwierigkeiten einer Transcription bei der von der unsrigen so weit abweichenden Aussprache 519
220. Namen und Gestalt der Buchstaben, Alphabet . . 521
221. Der 1. Vocal, das a, e 524
222. Der 2. und 3. Vocal, das u und i 525
223. Der 4. und 5. Vocal, das â und ê . . . . . —
224. Der 6. Vocal, das ĕ 526
225. Der 7. Vocal, das ô 527
226. Von den Buchstaben ኧ ሆ ሀ ሐ und ኻ . . . —
227. Von den Buchstaben ወ und የ und den mit ihnen gebildeten Diphthongen 530

Seite

228. Von den Diphthongen ŭa, ŭi, ŭâ, ŭê und dem ŭ . 537
229. Von den Buchstaben ቀ ገ ከ ተ ደ ጠ . . . 538
230. Von den Buchstaben ዘ ሰ ሠ ፀ ጸ . . . 539
231. Von den Buchstaben ጰ ፐ በ ፈ መ ነ ረ und ለ . 540
232. Von den amḫârischen Buchstaben ኸ ጨ ቸ ጀ ዠ ኘ 541
233. Von der Verdoppelung der Buchstaben . . . 543
234. Von der Betonung der Wörter; Wortverbindungen . 546
235. Von der Ruhe oder Bewegung der Buchstaben der 6. Classe 549
236. Von den Verbalformen 552
237. Conjugation des regulären äthiopischen Zeitworts . 557
238. Zeitwörter, die ein አ oder ሀ zum Radicalbuchstaben haben 562
239. Zeitwörter, die auf einen Guttural endigen . . 563
240. Zeitwörter, deren 2. und 3. Radical gleich sind . 564
241. Zeitwörter, die zum 2. oder 3. Radical የ oder ወ haben —
242. Zeitwörter, die mehr als 3 Radicalbuchstaben enthalten 568

Berichtigungen.

Seite 2, Zeile 13 v. o. lies : westeuropäischer statt : aufsereuropäischer.
„ 20, „ 11 v. o. lies : mappîq statt : mappîq.
„ 21, „ 17 v. u. steht, weil dies dem Manuscript zu entsprechen schien, قُرْآن qor-ân; der Verfasser schreibt jedoch an späteren Stellen (S. 404) قُرْآن qorân.
„ 92, „ 19 v. u. lies : Assemanische statt : Assemannische.
„ 125, „ 8 v. o. lies : Janežić statt : Jaunžić.
„ 289 fehlt nach Zeile 14 v. o. die Bezeichnung : §. 98.
„ 456, Zeile 5 v. u. lies : hiælpe statt : hiœlpe.
„ 543, „ 19 v. o. lies : §. 233 statt §. 234.

Einleitung*).

Die Bildung eines **harmonischen Alphabets** im Sinne der ursprünglichen Aufgabe, d. i. eines aus regelmäfsig organisirten Buchstaben unserer Schrift bestehenden Alphabets, das geeignet sein soll, alle fremde Charactere, die sich in den verschiedenen Sprachen finden, zu deren Schreibung andere als lateinische Schrift angewandt wird, in dieser Schrift auf gleichmäfsige Weise wiederzugeben, unterliegt ihrer Natur nach mannigfachen Schwierigkeiten. Nach der Ansicht, von der jene Aufgabe ausging, sollte das harmonische Alphabet Gemeingut aller civilisirten Völker werden, deren gegenseitige Verbindungen und die Erlernung ihrer Sprachen erleichtern und deshalb alle die verschiedenen Schriftsysteme ersetzen, die allein schon häufig eine Scheidewand zwischen sich sonst nahestehenden Bevölkerungen bilden. Von der Kenntnifs einiger europäischen und semitischen Sprachen ausgehend mochte der Urheber dieser Aufgabe sie vielleicht sich weniger schwierig gedacht haben, als sie es in der That ihrem ganzen Umfange nach ist, da der Verwirklichung seines Plans Hindernisse mehr als einer Art entgegentreten, worunter die nicht die geringsten sind, deren Grund in den Verhältnissen der

*) Die Gründe, welche dazu bestimmt haben, die folgenden in dem Nachlasse des Verfassers vorgefundenen Blätter als „Einleitung" seinem Werke voranzustellen, sind in dem Vorworte des Herausgebers angegeben. Dort findet sich auch die nähere Nachweisung über die von dem Grafen von Volney zunächst sich selbst gestellte Aufgabe der Bildung eines harmonischen Alphabets und über die in Folge einer Stiftung desselben gestellte Preisaufgabe, welche die erste Veranlassung zu den Arbeiten des Verfassers über das harmonische Alphabet gegeben hat. [*Anmerk. des Herausg.*]

aufsereuropäischen Nationen liegt. Zwar haben unter dem Einflusse der Spanier die Bewohner der Philippinen, unter dem der Holländer die Malaien und ihnen verwandten Bevölkerungen der Molukken theilweise den Gebrauch lateinischer Schrift angenommen; dies geschah aber nur unter der durch die fremden Herrscher begünstigten Einführung des Christenthums, der gegenüber Völker anderen Glaubens nicht so leicht das Band aufgeben werden, das allein ihnen das Studium ihrer heiligen Schriften möglich macht. Dafs Stämme, denen noch jede Schriftgattung fehlte, wie Nordamericaner, Südseeinsulaner, bei ihrer Civilisirung mit Vergnügen lateinisch gebildete Alphabete angenommen haben, gehört nicht hierher; sie würden ebensowohl arabische oder anderartige sich angeeignet haben, wäre ihnen die Cultur von anderer Seite als von aufsereuropäischer und damit zusammenhängender americanischer gebracht worden.

Es sind aber nicht allein die Gewohnheit, die bestehende Literatur und die mit ihr in engster Verbindung stehende Religion, die derartigen Neuerungen im Wege stehen, es ist unter Umständen die Sprache selbst, die wie die Chinesische sich nur höchst unvollkommen dem Ausdruck einer nach unserer Weise gebildeten Schriftgattung fügt, deren Anwendung unendlich mangelhafter sein würde, als die nationale, und die sich mehr oder weniger unzureichend erweisen müfste. Wo aber Schrift und Sprache in einer so engen Verbindung stehen, wie bei der mehr als 300 Millionen Menschen umfassenden Bevölkerung China's, da kann auch nicht entfernt daran gedacht werden, dafs die Sprache sich soweit ändere, um eine auf ein Lautsystem gegründete fremde Schrift annehmbar zu machen. Zwar haben die Japaner aus den chinesischen Wortzeichen sich eine Sylbenschrift für ihre Sprache gebildet, die bei der grofsen Sylbenarmuth jener ostasiatischen Sprachen nicht mehr Zeichen braucht, als manches westlichere Alphabet besitzt; aber wo dieses in einzelnen Fällen aus der Menge gleichlautender Sylben nicht die nöthige Klarheit darbietet, setzen sie zu besserem Verständnifs mitten zwischen ihre Schrift die chinesischen Charactere neben ihre Wörter als Erläuterung hinzu, wenn sie nicht die Zweideutigkeit dadurch vermeiden, dafs sie mit dem einfachen Worte ein anderes in ein Compositum verbinden, das in dieser Zusammensetzung keine andere Bedeutung als die beabsichtigte zuläfst und nicht zu dem anderweitigen Sinne pafst, den das einfache Wort sonst noch haben kann. Allerdings

würde auf diesem Wege die japanische Sprache sich nach und nach umgestalten und ihre Natur verändern können; dem steht aber der enge Zusammenhang ihrer Literatur mit der chinesischen entgegen, der einer solchen Veränderung keineswegs förderlich ist.

In den Zuständen fremder Nationen also können Hindernisse vorhanden sein und sind es auch in reichlichem Maase, welche bei jenen Nationen wenigstens für den gewöhnlichen Gebrauch unter sich und noch auf lange Zeit hin die Anwendung eines harmonischen Alphabets ausschliefsen. Und sollten sie lateinische Schrift zu ihrem Verkehr mit Europäern anwenden, so wird dies doch immer nur das Alphabet irgend einer bestimmten europäischen Sprache sein, und zwar zum Verkehr in dieser Sprache selbst, nicht aber zur Schreibung ihrer eigenen. Eine solche wird wohl erst dann stattfinden können, wenn sie mit ihrer bisherigen Religion gebrochen haben und zu der christlichen übergegangen sind; dann mag, kommt ihnen diese vom Abendland, lateinische Schrift angenommen werden, kommt sie von der griechisch-russischen Kirche, griechische oder russische Schrift.

Anders gestaltet sich das Verhältnifs eines harmonischen Alphabets für Europäer, denen es die Erlernung fremder Sprachen sehr erleichtern kann, da sich die mit solchem geschriebenen Wörter viel leichter für uns übersehen lassen und dem Gedächtnifs einprägen, als wenn wir dabei mit den in manchen Sprachen eigenthümlichen Schwierigkeiten bei Lesung derselben zu kämpfen haben. Es gestattet ein solches Alphabet ferner auch dem Philologen, dem Historiker, fremde Wörter und Namen nach ihrer eigenthümlichen Orthographie wiederzugeben, und ermöglicht auf diese Weise Erörterungen und Nachweisungen, die sonst nur mit Hülfe einer grofsen Druckerei ausführbar sein würden und dabei noch für gar manchen Leser unverständlich blieben. Solche Erörterungen können aber vielfach auch für einen gröfseren Leserkreis Interesse haben, von dem man nicht gerade die specielle Kenntnifs sehr verschiedener Schriftgattungen verlangen kann; abgesehen davon, dafs, wie die Erfahrung lehrt, selbst der mit manchen Schriftgattungen Vertraute die Fertigkeit im Lesen wieder verliert, wenn er sich während längerer Zeit nicht mit ihnen beschäftigt hat, wie dies bei den vielen indischen anerkannter Maasen der Fall ist. Auch würde der Druck mit Lettern eines harmonischen Alphabets weniger kostspielig und dabei doch viel übersichtlicher sein, welche letztere Beziehung namentlich bei historischen Werken

in Anschlag gebracht werden mufs, bei denen lateinische Schrift den grofsen Vortheil gewährt, dafs alle Eigennamen durch die Anfangsbuchstaben besonders ausgezeichnet werden können. Die Lesung solcher Schrift ist aber mit keiner Schwierigkeit verknüpft, da für jede einzelne Sprache immer nur eine beschränkte Anzahl der mit Abzeichen versehenen Buchstaben zur Anwendung kommt, und diese bei regelmäsiger Bildung sogleich begriffen werden. Bei mehreren früheren Transcriptionen war dagegen theils die Willkühr in der Wahl der lateinischen Buchstaben und der sie unterscheidenden Abzeichen, wenn solche angewandt wurden, Schuld, dafs die Art der Uebertragung weniger allgemein Beifall fand, theils war es der Umstand, dafs, nach dem Lautsystem einer besonderen Sprache gebildet, der italienischen, französischen, deutschen, holländischen oder englischen, solche Transcriptionen, namentlich einzelner Wörter, die ohne Angabe der Quelle aus einem Buche in das andere übergingen, oft die Laute, die damit hatten ausgedrückt werden sollen, zweifelhaft liefsen.

Indessen darf aber, was die Leichtigkeit für den Gebrauch eines harmonischen Alphabets betrifft, sowohl in Bezug auf das Lesen wie auf das Schreiben, der grofse Einflufs der Gewohnheit nicht aufser Acht gelassen werden. Wer einmal an den Gebrauch irgend eines fremden Alphabets gewöhnt ist, dessen Zeichenverbindungen ihm übersichtlich geworden sind, wird die fremde Sprache in jenem ausgedrückt leichter lesen und schreiben, als er dies nach einer anders gestalteten Schrift wird thun können, zumal wenn diese in einzelnen Beziehungen einen ganz anderen Character trägt; wie ihn z. B. mehrfach eine vocalisirte Schrift mit lateinischen Buchstaben einer nichtvocalisirten semitischen Schrift gegenüber tragen mufs, wenn sie alle die Combinationen berücksichtigen will, die bei der letzteren aus der späteren Hinzufügung orthographischer Zeichen und Vocale entstanden. An die eine Schrift mufs man sich so gut wie an die andere gewöhnen; was aber hier die Gewohnheit thut, kann man am besten beurtheilen, wenn man in bekannter Schrift etwas flüchtig Wörter einer unbekannten Sprache liest und dabei Gelegenheit hat, die Bemerkung zu machen, wie oft man falsch gelesen hat.

Die Verschiedenheit der Aussprache einzelner Buchstaben in den westeuropäischen Sprachen bildet aber auch bei der Entwerfung eines harmonischen Alphabets eine nicht geringe Schwierigkeit, da keine

unserer Sprachen als alleinige Grundlage für dasselbe angenommen werden kann, indem in keiner derselben, die sich des reinen lateinischen Alphabets bedienen, alle Buchstaben auf gleiche Weise wie in irgend einer anderen ausgesprochen werden und jeder dieser Sprachen wesentliche Laute fehlen, die sich dafür bei einer anderen finden. So fehlt dem Deutschen, Englischen und Italienischen das französische j; dem Deutschen und Italienischen das englische und französische z, wenigstens als besonderer Buchstabe, dem Englischen und Französischen das deutsche und italienische z. Die Aufgabe ist aber, jeden fremden Buchstaben durch einen einzelnen Character des harmonischen Alphabets wiederzugeben, wornach in manchen Fällen entweder gegen den Gebrauch der einen oder der anderen unserer europäischen Sprachen angestofsen werden mufs. Wie man also auch die Aussprache einzelner Buchstaben auffassen mag, nimmer wird man sich für alle einer bestimmten europäischen Sprache allein anschliefsen können; ja es mufs bisweilen ein solcher Anschlufs zur Vermeidung von Zweideutigkeiten geradezu vermieden werden.

Die Frage, ob bei der Transcription die Aussprache oder die Orthographie in einer fremden Sprache als Richtschnur anzunehmen sei, erledigt sich eigentlich schon durch die gestellte Forderung, ein jedes fremde Schriftzeichen durch ein entsprechendes des harmonischen Alphabets wiederzugeben, was unter Umständen eine strenge Beibehaltung der Aussprache ausschliefst; wenn auch in dieser Hinsicht die asiatischen Sprachen in ihrer grofsen Mehrzahl Orthographie und Aussprache nicht so weit auseinander gehen lassen, wie dies z. B. in dem Französischen und Englischen der Fall ist. Es mufs aber, wie es mir scheint, die Transcription den der fremden Sprache einigermafsen kundigen Leser in den Stand setzen, jeden mit lateinischen Buchstaben geschriebenen Text unmittelbar wieder in die Originalschrift zu übertragen und sich darnach der Wörterbücher für fremde Sprachen zu bedienen, ohne dafs er in Zweifel über die Bedeutung eines lateinischen Buchstaben zu sein braucht. Allerdings können Hindernisse in der mangelhaften, schwankenden Orthographie jener Sprachen dem entgegenstehen; scheut man sich aber nicht, diese Mängel auch in der Transcription beizubehalten, so ist die daraus entspringende Schwierigkeit gerade so weit gehoben, als wie es in der fremden Schrift der Fall ist. Ob man sich in dieser Beziehung im einzelnen Fall streng an das Original anzuschliefsen oder dessen etwaige Fehler

zu verbessern habe, hängt von den Umständen gerade ebenso ab, wie bei der Herausgabe eines Textes in der Originalschrift.

Bei manchen todten Sprachen stoſsen wir für die Transcription auf Schwierigkeiten eigenthümlicher Art; bei einigen lebenden, deren Literatur einen langen Zeitraum umfaſst, steht die jetzige Aussprache, die Art, wie wir nach dieser die einzelnen Buchstaben auszudrücken haben, mit einer früheren im Widerspruch, was uns fremde, ehemals aufgenommene Namen oft in einer sonderbaren Gestalt erscheinen läſst. Wir können jene Namen aber, wenn sie sich auch in Texten aus einer Zeit finden, wo sie gewiſs wohl anders lauteten, nicht auf eine von der jetzigen verschiedene Weise schreiben, da in dieser Hinsicht eine Trennung alter und neuer Orthographie nach einem besonderen Zeitabschnitt sich keinenfalls bewerkstelligen lieſse.

Uebrigens kommen auch Schriftarten vor, worunter vorzüglich das Chinesische gehört, für die jede unserer alphabetischen Uebertragungen nur einen sehr unzureichenden Ersatz gewährt.

Daſs wir die Orthographie vorzugsweise zur Richtschnur unserer Transcriptionen nehmen müssen, geht auch aus dem schwankenden Verhältniſs der Aussprache hervor, die wir so häufig in einzelnen Landestheilen den stärksten Abweichungen unterworfen sehen, ohne daſs es dann möglich ist, nach äuſseren Umständen zu bestimmen, welcher der verschiedenen Aussprachen der Vorzug zu geben sein möchte. Wäre bei uns nicht orthographisch das eine k festgestellt, so müſsten wir neben demselben nach der Aussprache der Mark-Brandenburger noch ein weiches k, und nach derjenigen der Alpenbewohner ein gutturales berücksichtigen, die beide weit genug auseinander gehen. Die richtige Aussprache unseres deutschen g, wo es hart, wo es weich lauten soll, läſst sich gar nicht bestimmen; ebensowenig die des s in mehreren Verbindungen mit Consonanten, ob es z. B. in Stadt hart oder weich sein müsse, Schtadt, wie die Russen es als штатъ auffassen, oder nach niederdeutscher Mundart S-tadt. Eine andere Schwierigkeit dabei und nicht die geringste liegt in unserem Gehör, das sich von Jugend an gewöhnt hat, die unserer Sprache eigenthümlichen Laute richtig aufzufassen und zu unterscheiden, nicht aber auf gleiche Weise fremde Laute, die einen ganz anderen Character haben und deswegen oft nur sehr unvollkommen, bisweilen von dem Einen ganz anders als von dem Anderen aufgefaſst und mit den unserigen verglichen werden. Können wir ja doch auch

bei unseren europäischen Sprachen täglich die Bemerkung machen, wie schwer es Manchem nach der ersten Jugend schon fällt, die unter sich verwandten Laute einer fremden Sprache, die seine Muttersprache nicht ebenso unterscheidet, wie jene, sich nach ihrer Feinheit anzueignen; wie ferner die an die besonderen Laute einer gewissen Sprache gewöhnten Organe sich mit denen einer bestimmten anderen so wenig befreunden können, dafs fast eine Antipathie zu ihnen vorhanden zu sein scheint, und nur selten die mit der einen Aufgewachsenen die andere richtig sprechen lernen. Dagegen aber haben die Organe des Gehörs oft ebensoviel Antheil wie diejenigen der Sprache. Hiernach könnte es nun den Anschein haben, als ob es überhaupt in vielen Fällen ganz unausführbar wäre, die fremden Laute mit auch nur einiger Bestimmtheit auf die unserigen zurückzuführen. Dies ist aber meistens doch nicht der Fall, indem bei allen einzelnen Abweichungen und nationalen Gewohnheiten die verschiedenen Laute doch immer auf den natürlichen Bewegungen und Anstrengungen unserer Organe beruhen, die dieselben wenn auch etwas verschiedenartig modificirten Resultate ihrer Thätigkeit hervorbringen. Es lassen sich dann die immerhin mehr oder weniger abweichenden Laute auf dieselben Grundlaute zurückführen; hierzu kommen die etymologischen Beziehungen, die in gleichem Alphabet mit anderen Sprachen und in der Schreibung der Namen liegenden Gründe, die uns meistens zu einem ziemlich sicheren Resultate gelangen lassen.

Wenn oben gesagt wurde, dafs ein jedes fremde Schriftzeichen durch ein entsprechendes des harmonischen Alphabets wiedergegeben werden müsse, so kann damit nicht gemeint sein, dafs derselbe Buchstabe, in verschiedenen Sprachen und Verbindungen gebraucht, nur auf e i n e Weise ausgedrückt werden dürfe; damit würde man den fremden Sprachen Gewalt anthun, und nicht selten recht sonderbar aussehende Transcriptionen zu Wege bringen, wie sich dies mehrfach bei den Diphthongen bemerklich macht, die auf sehr verschiedene Weise gebildet werden. Nehmen wir ein ganz bekanntes Beispiel. Das griechische *υ* nach Consonanten stehend kann nur durch y wiedergegeben werden, das ehemals offenbar einen dunkeln dem u nahestehenden Laut hatte. Im Neugriechischen unterscheidet es sich nicht von dem i. Als Initial wurde das *υ* immer mit der Aspiration, also hy ausgesprochen. Mit vorausgehenden Vocalen bildete es

Diphthonge, *αυ* gleich au; im Neugriechischen nach Maſsgabe der darauf folgenden Buchstaben aw oder af. Wollten wir nun jeden fremden Buchstaben immer durch ein und dasselbe Zeichen ausdrücken, so müſsten wir für *αυ* immer ay schreiben. Der Name Augustus *Αὔγουςος* würde dann als *Aygoystos* wiederzugeben sein. Ganz ähnliche Verhältnisse kommen in orientalischen Sprachen vor, wo wir uns genöthigt sehen für einzelne Buchstaben mehrere verschiedene Zeichen anzunehmen.

Das können wir freilich gar oft nicht erreichen, daſs die Transcriptionen einen Character der Ursprünglichkeit erhalten, wie durch ein für eine Sprache neugeschaffenes Alphabet; aber diesen Character haben auch mehrere asiatische Alphabete durch die späteren Künsteleien schon längst ganz verloren, und wir können diese letzteren dann auch nicht völlig umgehen, wenn wir nicht geradezu eine neue Orthographie der fremden unterschieben wollen. Hierzu möchte man sich aber allerdings manchen Schriftsystemen gegenüber geneigt fühlen, man möchte gern die unnützen im Verlaufe der Zeit gebildeten Schwierigkeiten beseitigen, was mitunter ganz leicht wäre, insofern man den Grundsatz aufgeben wollte, jedes fremde Zeichen durch ein entsprechendes unseres Alphabets auszudrücken. Und man würde dann nicht weiter zu gehen brauchen als dies für manche Sprachen von denen geschehen ist, die deren Orthographie nach langem Stillstand den Veränderungen der Sprache gemäſs umgestalteten. Sollte das harmonische oder lateinische Alphabet in einem besonderen Falle zum Gebrauch eines fremden Volkes eingerichtet werden, so könnte es dann um so nöthiger oder doch wohl zweckmäſsiger sein, sich nicht allzusehr durch die Fesseln einer vielleicht längst der lebenden Sprache gegenüber veralteten Orthographie binden zu lassen.

Was die Gestalt der Buchstaben des harmonischen Alphabets, die Modificationen des lateinischen für dasselbe betrifft, so bieten sich uns zwei Verfahren dafür dar. Nach dem einen bleiben alle lateinischen Buchstaben unverändert und die ihnen hinzugefügten Abzeichen machen die Abweichungen von ihrem eigenthümlichen Laute erkenntlich; nach dem anderen Verfahren werden die lateinischen Buchstaben theilweise umgestaltet oder auch ihnen andere aus fremden Alphabeten untergeschoben. Die auf diese Art gebildete Schrift mit fremden Buchstaben hat aber für unser Auge, das an die typographische Harmonie der lateinischen Schrift gewöhnt ist, etwas unangenehmes,

und stört auch manche Consequenzen, die man gern erhalten möchte. Sie ist ausführbar, wenn sie auf die eine oder andere Sprache oder Sprachenfamilie beschränkt wird, wie dies z. B. in der neuen von Wenceslav Hanka besorgten Ausgabe von Dobrowsky's *Slavin* (Prag 1834) in Bezug auf die slawischen Sprachen geschehen ist. Angewandt auf viele verschiedene Sprachen zugleich würde diese Methode aber zur Einführung so vieler neuer Buchstaben führen, dafs man sich nur schwer in die mannigfaltigen Charactere würde finden können. Es scheint deshalb die Beibehaltung der unveränderten lateinischen Buchstaben vorzuziehen zu sein, deren Abzeichen theilweise sowohl getrennt als ihnen angeschlossen stehen können.

Gegen das so gestaltete Alphabet, das ich in meiner im Jahr 1835 erschienenen Schrift „*De l'influence de l'écriture sur le langage*" angewandt habe, wurde der Einwand gemacht, dafs der Satz mit derartigen Buchstaben wegen der darüber oder darunter stehenden Abzeichen nicht weniger mühsam und also kostspielig sei, als der Satz mit denjenigen orientalischen Alphabeten, die ähnliche Zusammensetzungen der Drucktypen nöthig machten. Indessen hätte man sich leicht nach der Stellung der Abzeichen auf gleichem Kegel mit den Buchstaben überzeugen können, dafs jene mit diesen ein Ganzes bilden. Zu Anfertigung solcher Schrift bedarf es nur der gewöhnlichen Matrizen, in die man die gewünschten Zeichen schlägt, wodurch sich mit Leichtigkeit eine jede in einer Druckerei vorhandene Schrift in dem Sinne des harmonischen Alphabets ergänzen läfst. Für einzelne Sprachen wird die Anzahl der mit Abzeichen versehenen Buchstaben des harmonischen Alphabets meistens nicht sehr grofs; bedeutender wird sie für alle zusammen, besonders wegen mancher eigenthümlicher Combinationen bei Vocalen zur Bezeichnung orthographischer Unterschiede. Bei diesen könnte allerdings die Frage entstehen, ob es zweckmäfsiger wäre, für alle diese besondere Typen zu verfertigen oder nur Abzeichen neben einer Anzahl Vocale, die auf einen Kegel gegossen würden, bei dem der obere und der untere Raum zur Aufnahme jener Abzeichen wegfiele.

Eine andere Frage ist aufgeworfen worden, ob nicht gewisse bereits eingeführte und allgemein bekannte Stellvertreter einzelner Buchstaben orientalischer Alphabete in dem harmonischen Alphabet beizubehalten wären, also z. B. das ç für das Sanskrit श. Einer solchen Anwendung steht indessen die Consequenz des harmonischen

Alphabets entgegen, welche allen Palatalen gleiches Abzeichen gibt und nicht deswegen aufgegeben werden kann, weil man gerade früherhin in den Druckereien ein überflüssiges Schriftzeichen hatte, das man dann für das palatale s gebrauchte; es steht ihm ebenso der innere Zusammenhang unter den orientalischen Schriften entgegen. In den beiden Hindustani-Alphabeten, die als die groſse Verbindungskette indischer und westasiatischer Schriften angesehen werden müssen, sind श und arabisch ش gleichbedeutend, dieses mit dem hebräischen שׁ u. s. w. Wollte man also das ç in der angegebenen Bedeutung beibehalten, so würde man es auch für hindustanisch-arabisch-persisch-türkisches ش und alle die gleichlautenden Buchstaben in den asiatischen Sprachen anwenden müssen, was wohl schwerlich Jemand bevorworten möchte. Dasselbe ç wird dann aber auch für das hebräische צ gesetzt, das sicherlich keine Zusammenstellung mit श gestattet, für שׁ dagegen, das dem letzteren entspricht, sch geschrieben; aus dieser Verwirrung ist nicht herauszukommen, wenn man nicht einzelne orthographische Gewohnheiten aufgeben will.

Maasgebend für die Wahl gleicher Abzeichen sind die Analogien des Lauts, die verschiedene Buchstaben mit einander gemein haben und nach denen wir sie in Classen ordnen können. Ob das eine oder das andere Abzeichen für eine Classe gewählt wird, kann meistens gleichgültig sein, nicht so, daſs nicht willkührlich die Classenabtheilung aufgegeben wird, die allein ein festes Eintheilungsprincip gewährt. Einzelne Abweichungen von der allgemeinen Norm und besondere Abzeichen beruhen theils auf der Eigenthümlichkeit fremder Buchstaben, theils, aber dies auch nur in wenigen Fällen, auf der Gestalt der lateinischen Buchstaben. Uebrigens darf nicht verlangt werden, daſs wenn zwei unter sich in keiner Berührung stehende Sprachen Buchstaben mit ähnlichem Laute haben, der aber möglicher Weise etwas verschieden modificirt sein könnte, diese nicht mit einem und demselben Zeichen des harmonischen Alphabets ausgedrückt werden dürften, weil sie doch eigentlich nicht dieselben seien; dies wäre die Subtilität zu weit getrieben, würde für eine Menge von Sprachen besondere Alphabete nöthig machen, während wir nur schon zu viel der unvermeidlichen Unterscheidungen haben.

Eine Uebersicht des harmonischen Alphabets nach den dafür gewählten Abtheilungen und Abzeichen muſs wohl den Alphabeten der einzelnen Sprachen vorausgehen, wenngleich dabei nicht vermieden

werden kann, vieles zu berühren, was eigentlich erst zu den Verhandlungen über diese letzteren gehört.

Wir haben bei den Vocalen kurze, lange und mittlere zu berücksichtigen, obschon wir meistens mit den beiden letzteren oder auch mit den letzten allein ausreichen. Zur Bezeichnung der Länge und Kürze wird man den Circumflex und das gewöhnliche Zeichen der Kürze anwenden können. Dem Laute nach ist ihrer Einfachheit wegen die deutsche und italienische Aussprache der Vocale anderen vorzuziehen, so dafs a e i o u wie im Deutschen auszusprechen sind und zu diesen die Mittellaute, æ, œ und y oder ä, ö und ü geschrieben, kommen. Das æ ä soll dem französischen offenen è und ai entsprechen, wie in *père* und *paire*, ebenso dem deutschen offenen e und ä, wie in Feld, wer, Bär. Das œ ö drückt unser deutsches ö und das französische eu aus, das ü oder das y nach seinem ursprünglichen Laut deutsches ü und französisches u, und es behält dann auch das y den Werth, den es bei den mit lateinischen Buchstaben schreibenden Slawen hat. Wir erhalten hiernach die drei Vocalenreihen

kurze	ă	æ̆	ĕ	ĭ	ŏ	œ̆	ŭ	y̆
mittlere	a	æ	e	i	o	œ	u	y
lange	â	æ̂	ê	î	ô	œ̂	û	ŷ.

Auf vielfache Modificationen derselben zur Bezeichnung orthographischer Unterschiede in einzelnen Sprachen werden wir später bei diesen zurückkommen; sie lassen sich nicht unter die Normen eines allgemeinen Systems bringen, sondern gehören meistens nur einer gewissen Anzahl unter sich verwandter Sprachen an. Jedoch zwei, mehrere ganz verschiedene Sprachen berührende, Modificationen wollen wir hier berühren; die eine nämlich, zufolge der einige Buchstaben bald als Consonanten bald als Vocale gebraucht werden. Im letzteren Falle bezeichne ich solche Vocale durch einen runden Circumflex, wie ȃ ȋ ȏ ȗ. Die andere bezieht sich auf die Bezeichnung eines e in Sprachen, die von dem gewöhnlichen e ein anderes der Orthographie nach unterscheiden, welches als geschlossenes e, ïe auch wohl eï oder i und auch noch anderartig lautet, das ich durch ẹ wiedergebe, wenn gleich dieses ẹ den einzelnen Sprachen nach nicht gleiche Geltung hat, was aber auch bei dem einfachen e der Fall ist.

Obgleich die Anzahl dieser Zeichen für die Vocallaute schon grofs genug erscheinen mag, so lassen sich durch dieselben doch nicht alle die mannigfaltigen in den einzelnen Sprachen vorkommenden Unterschiede mit Bestimmtheit ausdrücken. Es ist nicht möglich, Zeichen für alle solche Unterschiede zu bilden; zwei Sprachen können z. B. jede eine Vocalreihe haben, die wir durch a e i o u ausdrücken müssen, ohne dafs sich diese deshalb in beiden Sprachen genau entsprechen; weichen sie ja doch so oft innerhalb der verschiedenen zu einem und demselben Sprachgebiet gehörigen Provinzen auf eine Weise ab, dafs sich in ihnen kaum oder auch gar nicht dieselben Laute erkennen lassen, die schriftlich durch die gleichen Zeichen dargestellt werden. Dann sind wir auch häufig der orthographischen Consequenz wegen genöthigt, es weniger streng mit den Zeichen der einzelnen Vocale in fremden Sprachen zu nehmen, als es vielleicht deren Laut an sich ohne jene orthographische Beziehung erfordern würde. Dasselbe Vocalzeichen auf verschiedene Sprachen angewandt wird also nicht immer ganz denselben Laut ausdrücken können, wie denn ein solcher bisweilen auch jeder graphischen Darstellung widerstrebt und das dafür gewählte Zeichen nicht viel mehr als eine Chiffre ist, die ihrer vollen Geltung nach nicht ohne mündlichen Verkehr verdeutlicht oder verstanden werden kann.

In manchen Sprachen, im Hebräischen, im Sanskrit der Vedas, kommt Bezeichnung des Tons über langen und kurzen Vocalen vor. Im Hebräischen ist es nur einerlei Ton, wie verschieden auch immerhin die zu dessen Bezeichnung gebrauchten Accente sein mögen, und es reicht dann der über die Vocale gesetzte auch neben dem Circumflex stehende Acutus, wie in á, â̒ aus. Im alten Sanskrit sind dagegen noch mehr Modificationen des Tons zu berücksichtigen, auf die wir bei jenem zurückkommen werden.

Die Diphthonge, welche am häufigsten vorkommen, sind diejenigen, welche wir im Deutschen durch ai oder ei und durch au ausdrücken. Die beiden ersteren sind im Deutschen gleichlautend, bald ohne Unterschied gebraucht, bald nur orthographisch verschieden. Wir schreiben Getraide und Getreide, Waizen und Weizen; wir unterscheiden die Waise von der Weise. Das ai wird bei anderen Nationen mehr für diesen Laut, wenn er in asiatischen Sprachen vorkommt, gebraucht als das ei; es liegen bisweilen Gründe vor, das ei mit geschlossenerem Laut von dem offeneren ai zu unterscheiden, wie

dies im Arabischen der Fall ist, weswegen also im Allgemeinen die Bezeichnung durch ai dem ei vorzuziehen sein möchte. Die Franzosen, denen die beiden Diphthonge in ihrer Sprache fehlen, drücken das ai gewöhnlich durch aï aus, um es von ihrem wie deutsches ä ausgesprochenen ai zu unterscheiden, das au meistens durch aou, aber auch nach deutschem Vorgange durch au, und weil dann auch häufig der Diphthong für unser deutsches au in den Laut des französischen au oder ô übergeht. Die Engländer haben beide Laute häufig in Wörtern wie *time*, *sound*, *owl;* die Holländer in ihrem ei, ey (eij), y (ij) und ou. Nach der Annahme der deutschen Vocallaute ist auch für jene Diphthonge am besten die deutsche Schreibung ai und au beizubehalten; ai aber neben der erwähnten Rücksicht umsomehr anstatt ei, da auch in asiatischen Sprachen gewöhnlich derselbe Vocal gebraucht wird diesen Diphthong zu bilden, wie zur Bildung des Lautes au.

Die Consonanten b, d, f, k, l, m, n, p, r, s, t, x sind für das harmonische Alphabet nach der Geltung beizubehalten, die sie im Allgemeinen in unseren europäischen Sprachen haben. Von dem einfachen c aber habe ich für dasselbe keinen Gebrauch machen zu können geglaubt, da es in unseren Sprachen auf zu verschiedene Weise vor den Vocalen ausgesprochen wird und neben dem k keine geeignete Verwendung findet. Seiner Gestalt nach von dem ursprünglich phönicisch-griechischen Γ abstammend, dessen Stelle es im Alphabet einnahm, ersetzte das römische c das erst später in den Gebrauch eingeführte k, und das nachmals von ihm abgetrennte g erhielt die Stelle des phönicisch-griechischen Z, welches die Römer, als sie es aus dem Griechischen aufnahmen, an das Ende ihres Alphabets setzten. Die Figur c für Γ war indessen keine blos bei den Römern gebräuchliche, sie kommt auch auf griechischen Münzen anstatt des Γ vor. Der Grund aber, warum in Italien aus dem g der Griechen und Phönicier der Buchstabe c mit k-Laut wurde, mag wohl im Etrurischen zu suchen sein. Die Etrurier hatten nämlich wie es scheint in ihrer Sprache keine *mediae*, es fehlten ihnen b, d und g. Die beiden ersten dieser Buchstaben liefsen sie fallen; dem aber, der im Phönicischen und Griechischen das g ausdrückte, gaben sie den Laut der verwandten *tenuis*, also des k, und die Römer gebrauchten ihn bis in die Mitte des 6. Jahrhunderts der Stadt in den Wörtern, die sie nachmals theils mit c theils mit g schrieben,

ohne einen Unterschied zwischen beiden zu machen (*Funccius*, *de adolescentia latinae linguae*, *pag. 38*).

Dem g vor e und i stehend haben die Italiener, Franzosen und Engländer einen palatalen Laut gegeben, in den auch im Arabischen, wenn gleich nicht überall, das früher nur guttural ausgesprochene semitische g übergegangen ist. Die orientalischen Sprachen unterscheiden durch doppelte Zeichen gutturales und palatales g; das g des harmonischen Alphabets ist daher überall nur in jener ersten Eigenschaft zu nehmen.

Das h entspricht unserem deutschen zu Anfang einer Sylbe stehenden h, ebenso dem aspirirten h der Franzosen, verliert aber auch wohl gleich dem französischen h in einzelnen Sprachen den ihm angehörigen Hauch ohne Aenderung der Orthographie.

In dem q hat das römische Alphabet das semitische ק nach der umgekehrten Richtung seiner Schrift beibehalten und es auf eigenthümliche Art nur vor dem u stehend als fast gleichbedeutend mit dem c angewandt. Man schrieb *cotidie* und *quotidie*, für *quis* schrieben einige *cuis* in Uebereinstimmung mit *cuius*, *cui;* aber q ward nur gebraucht, wenn auf den ku-Laut ein Vocal folgte, c vor allen Vocalen und Consonanten, bis nach Einführung des k dieses letztere eine Zeit lang vorzugsweise vor dem a angewandt wurde, das c vor den übrigen Vocalen. In den lateinischen alten Abbreviaturen steht deshalb auch k. immer für ein Wort, das mit ka anfängt, c. für solche, die mit einem anderen Vocale anfangen, bis k und c wieder zusammenfielen, q aber nur für Wörter, die immer damit geschrieben wurden. Vor dem u stehend ist das q ein für uns überflüssiger Buchstabe, wofür es auch schon die alten Grammatiker erklärten, in unsere Orthographie übergegangen, um jetzt den Laut kw auszudrücken (Schwartze, das alte Aegypten, I, 1, p. 393. 3). Für das harmonische Alphabet ist q der geeignetste Buchstabe zur Uebertragung des semitischen ק, ق u. s. w., dessen Laut zwischen k und hartem g in der Mitte liegt, jedoch ohne hinzugesetztes u, wie denn seit einiger Zeit der Gebrauch des alleinstehenden q in diesem Sinne immer mehr Geltung erlangt hat.

Das römische v hatte in seiner Eigenschaft als Consonant den Laut des deutschen w, den ihm das Italienische, das Französische und das Englische erhalten haben, während es im Deutschen denselben Laut wie das f erhielt, was dann die Aufnahme des doppelten

v für den ursprünglichen Laut desselben zur Folge hatte, des w, dem im Gothischen eine andere Bedeutung gegeben worden war. Die mit lateinischen Buchstaben schreibenden Slawen haben theils v theils w dafür im Gebrauch. Das englische w (mit h, wh das gothische w repräsentirend) hat einen anderen, im Deutschen fehlenden Laut, welchen die Franzosen, wenn er in asiatischen Sprachen vorkommt, durch ou vor Vocalen stehend ausdrücken. Für beide wird im Deutschen immer nur w geschrieben. In orientalischen Sprachen sehen wir fast nie durch zwei verschiedene Schriftzeichen englisches v und w nebeneinander repräsentirt; dagegen ist aber der Unterschied zwischen diesem v und w in einzelnen Sprachen sehr vag, so dafs mitunter derselbe fremde Buchstabe je nach seiner verschiedenen Stellung bald den Laut des einen bald den des anderen hat, und dafs man dann häufig nicht wohl dem einen vor dem anderen den Vorzug geben kann und beide auch gewöhnlich in unseren Werken dafür angewandt werden. Eine gleiche Confusion bilden diese Buchstaben in den lateinisch-slawischen Alphabeten. Derselbe Name, dasselbe Wort den Südwestslawen angehörig wird mit v geschrieben, und so auch nach neuster Orthographie von den Böhmen, von den Slowaken, welche Wörter, wenn sie den Polen und Wenden angehören, mit w geschrieben werden. In einem geographischen Wörterbuche stehen demzufolge die Orte Illyriens unter dem V, die Orte Böhmens unter dem W; die letzteren um nach einiger Zeit, wenn die neuste Orthographie allgemein angenommen sein wird, auch unter das V zu wandern. In Deutschland können wir in der Transcription kaum von dem herkömmlichen w abgehen, wollen wir nicht eine Menge Namen gegen die nun einmal eingeführte Schreibung entstellen; in anderen Ländern, in denen das v unseren w-Laut hat, wird man ebensowenig zu dem w übergehen, als man in Deutschland davon abweichen wird. Zweckmäfsig erscheint es daher, was von Einigen schon ausgeführt worden ist, in alphabetischer Anordnung, in geographischen, historischen Wörterbüchern, Registern u. s. w. das v und w zusammenzuwerfen, bei der Transcription aus asiatischen Sprachen Freiheit in ihrer Anwendung stattfinden zu lassen, als Princip aber anzunehmen, dafs man w vorzugsweise dem englischen w entsprechend, v für dessen v gebraucht, demnach v für Sanskrit व, w für arabisches و u. s. w.

Das x findet sich nur in Alphabeten, die von dem griechischen abstammen, und nur in ursprünglich griechischen Wörtern.

Eine besondere Schwierigkeit bildet für Deutsche der Laut, den die Franzosen, die Engländer, die mit lateinischen Buchstaben schreibenden Slawen durch ihr z ausdrücken, in welchem sie dessen ursprüngliche Geltung, die auf das semitische ז zurückzuführen ist, beibehalten haben. Die Deutschen haben diesen Laut in dem weich ausgesprochenen s, das zwischen Vocalen oder auch oft zu Anfang der Wörter steht, wie in W e s e n, s ä e n, während ihr s sonst meistens demjenigen ihrer Nachbarn entspricht, insofern es nicht theilweise wie palatales s ausgesprochen wird. Für das Russische, für die Schriften mittelasiatischer Völker, mit denen wir von Rufsland aus bekannt geworden sind, hat eine Art der Uebertragung sehr verbreiteten Eingang in deutschen Schriften gefunden, wonach das slawische c durch ss, das slawische з durch s ausgedrückt wird, und ebenso das mongolische ᠰ s durch ss, das mongolische ᠽ durch s. Nun ist aber das griechisch-slawische c überall dem s anderer europäischer Sprachen gleich, sowie die Buchstaben orientalischer Alphabete, die wir gewohnt sind ihrem Laute und der Etymologie nach durch s auszudrücken und die auch keine andere Art der Uebertragung zulassen. Das mongolische ᠰ ist ganz einerlei mit dem türkischen س s, mit den Buchstaben, die wir für das Tibetanische und Sanskrit durch s wiedergeben müssen und die in denselben Wörtern und Namen in diesen Sprachen und im Mongolischen vorkommen, das mongolische ᠽ ist einerlei mit dem türkischen ز oder ذ. Wir dürfen daher auch kein anderes Zeichen als s für das slawische c, für das mongolische ᠰ setzen, und müssen nur für den weicheren Laut des slawischen з, des semitischen ז, ز ein anderes wählen. Eingeführt ist dafür bereits das z in allen Namen semitischen Ursprungs, wobei wir theils griechischer und römischer Ueberlieferung folgen, wie in Zacharias, Ezechiel, theils der von Franzosen, Holländern und Engländern angenommenen Uebertragung des arabisch-persischen ز, wie in Zeid, Zeinab, Zărâtušt (Zoroaster), Fîrûz. Dieses z wäre also hier überall beizubehalten, als weiches s auszusprechen und in Uebereinstimmung mit den westlichen Slawen auch für das russische з anzuwenden, wodurch nur wenige Namen ihre unter uns eingeführte Orthographie zu verändern hätten, wie die Zy̆rænen, Zy̆rạnen statt Süränen, Syrænen oder Syrjanen. Indessen wird diese Anwendung des z von der competentesten Autorität für „durchaus verwerflich erklärt, da dasselbe

in Deutschland nicht anders als ts laute und kein Araber diesen Laut auszusprechen im Stande sei" (Hammer-Purgstall, Literaturgeschichte der Araber I, p. XV). Dagegen ist gar nichts einzuwenden, insofern man zur Grundlage des harmonischen Alphabets nur das deutsche annimmt, was sich aber nicht ausführen läfst. Zu erinnern wäre an sich gar nichts dagegen, wenn man für den dem z zugeschriebenen Laut ein von dem s abgeleitetes Zeichen wählte, was dann der Analogie anderer Buchstaben nach nur s̆, als schwaches s bezeichnet, sein könnte, auch wäre dieses s̆ in vielen Verbindungen recht angemessen, aber schwerlich würde man sich entschliefsen, es in einer Anzahl von Eigennamen anzuwenden, in denen verjährter Gebrauch nun einmal das z eingeführt hat, und dann auch hätten wir für das harmonische Alphabet die Schwierigkeit, dafs auch noch die Bezeichnungen für andere Buchstaben von dem s statt von dem z abgeleitet werden müfsten.

Die Consonanten, welche wir als die einfachsten Grundlaute ihrer Gattung ansehen können, sind mannigfachen Veränderungen der Aussprache je nach den Verhältnissen, in denen ein Volk oder ein Theil desselben lebt, unterworfen. Auf der einen Seite findet ein Weichwerden härterer Laute statt, die theils in andere weichere übergehen, aus Gutturalen zu Palatalen werden, theils mouillirt d. i. mit dem Nachlaut eines i ausgesprochen werden, theils einen anderen die Härte vermittelnden Consonanten in die Sylbe aufnehmen. Auf der anderen Seite verstärken sich Laute, werden mehr guttural; so bei den Bergbewohnern und der Fülle ihrer Werkzeuge zum Athemholen, oder bei einer Bevölkerung, deren Körperbau und Sprachorgane unter den Einflüssen der sie umgebenden Natur und der Lebensart straffer und härter geworden, wie dies bei den Arabern der Fall ist. Hiernach entsteht die Eintheilung in weichere, mouillirte, härtere und besonders aspirirte Consonanten. Bei anderen, die sich nicht unter diese Categorien bringen lassen, findet entweder nur ein etwas veränderter Laut statt, oder der Unterschied ist öfters auch rein orthographisch; verschiedene Buchstaben haben denselben Laut, wir bedürfen aber zu ihrer Uebertragung verschiedener Zeichen.

Im Allgemeinen werde ich die Palatalen durch einen Querstrich über den Consonanten, die mouillirten Buchstaben durch einen über denselben stehenden Punct, härtere Consonanten durch den darunter gesetzten einfachen oder verdoppelten Acutus, in einem Fall auch

durch den darüber gesetzten Circumflex, die besondere Aspiration der Indier und anderer ostasiatischer Völker durch eine gekrümmte Linie über den Consonanten, wie b̆ unterscheiden, einen oder zwei Puncte, einen untenstehenden Querstrich und das Zeichen der Kürze oberhalb und unterhalb der Buchstaben für die übrigen Lautveränderungen anwenden, welche nicht unter jene Categorien fallen. Auch werde ich mich der beiden griechischen Spiritus, aber innerhalb der Linie der Buchstaben stehend, bedienen. Im Laufe der Discussion werde ich bisweilen 2 Linien = an die Stelle eines Consonanten setzen, der in einem der asiatischen Alphabete das Zeichen eines Vocals oben, unten, rechts, links oder auch getrennt zu beiden Seiten annimmt, und den Vocal selbst an die Stelle, die er in Beziehung zu dem Consonanten einnimmt.

Die Consonanten werden nach der Art, wie, und den Organen, mit welchen sie ausgesprochen werden, in verschiedene Classen eingetheilt, deren Anordnung theils nach den Sprachen, theils nach den zu Grund gelegten Principien sich auf mannigfaltige Art gestalten kann. Hier wird im Allgemeinen die Eintheilung in Gutturale, Palatale, Sibilanten, Linguale, Labiale, Nasale und Liquide genügen, wenngleich die Grammatiker einzelner Sprachen andere Abtheilungen für dieselben angenommen haben.

Die einfachen Gutturale sind k, g, h, von denen alle übrigen abzuleiten sind; ihnen schliefsen sich die aspirirten Buchstaben theilweise an. Unter sich durch das Sprachorgan enge verwandt, gehen sie in einander über; so wechseln in unserer gewöhnlichen Aussprache in Deutschland nach den verschiedenen Ländern k und g häufig mit einander. In vielen Wörtern entspricht das deutsche h dem griechischen *κ* und lateinischen h, wie z. B. in

κύριος, ***herus***, Herr.

Das g der übrigen Slawen ist bei den Böhmen, wie wir weiter unten sehen werden, durchgehends in h übergegangen. Ob das h zur leisesten Aspiration geworden ist oder den stärksten Gutturallaut ausdrückt, wie dies sogar bei einem und demselben Volk nach Verschiedenheit der Wohnsitze der Fall sein kann, ist für seine Stelle in der Classenabtheilung gleichgültig; etymologisch werden wir es immer zu den Gutturalen rechnen müssen.

Consonanten verschiedener Classen gehen mit dem h-Laut eigenthümliche Verbindungen ein, sie werden aspirirt. In den indischen

und ostasiatischen Sprachen finden wir die meisten derartigen aspirirten Consonanten, in denen das h sehr vernehmlich gehört wird, so als wenn man die englischen Wörter ***hot house***, ***milk house***, ***dog house***, ***church hill*** eng an einander geschlossen wie ein einziges Wort ausspräche, ***ho-t̑house***, ***mil-k̑house***, ***do-g̑house***, ***chur-ch̑hill***, oder als ob man die Wörter ***abhor***, ***adhere***, ***uphill*** in ***a-b̑hor***, ***a-d̑here***, ***u-p̑hill*** trennte. Ich bezeichne diese aspirirten Consonanten mit der obenstehenden gekrümmten Linie, die sich nicht blos einfachen Consonanten anschliefst, sondern auch mehreren, die anderweitige Veränderungen ihres Lauts erlitten haben. So entstehen die aspirirten Gutturale k̑ und g̑, und, um die übrigen derartigen Aspirirten gleich hier zusammenzufassen, die Buchstaben c̑, g̑, ẓ̑, z̠̑, t̑, d̑, ṭ̑, ḍ̑, ṛ̑, p̑, b̑.

Die Griechen beschränkten ihr Alphabet auf eine Aspirate jeder ***tenuis*** und ***media*** gegenüber; sie hatten ϰ, γ und χ, τ, δ und ϑ, π, β und φ; ihre Aspiraten hatten ohne Zweifel einen dem oben angegebenen ähnlichen Laut. Die indischen Grammatiker haben bei der Einrichtung ihres Alphabets jeder ***tenuis*** und jeder ***media*** eine besondere ***Aspirata*** gegenübergestellt und so haben wir bei ihnen die gutturale Reihe k, k̑, g, g̑ statt des griechischen ϰ, γ, χ. Mit dem χ, mit dem k̑, fällt theilweise der stärkste gutturale Laut des h zusammen, sowie es zu einer innigen Verbindung von k und h kommt und keines derselben mehr von dem anderen getrennt gehört wird; es schwächt sich dann wieder dieser stärkste Gutturallaut durch mehrere Stufen bis zu der kaum hörbaren Aspiration ab.

Als Varianten des k haben wir ein mouillirtes k̇, ein weiches k̆, in den Laut des deutschen ch übergehendes k̆, ein stärker als das einfache k lautendes ķ und das oben besprochene k̑; zu diesen Buchstaben gehört das q, von dem schon oben die Rede war, als Stellvertreter des semitischen ק, ق. Zu dem gutturalen g kommen das mouillirte ġ, ein weiches ğ, wie wenn der Laut unseres deutschen weichen g von unserem harten g unterschieden werden sollte, ferner das eigentliche harte ĝ mehrerer asiatischen Sprachen für das arabische ع u. s. w. gesetzt, ein Buchstabe, bei dem der untenstehende Acutus nicht anwendbar war, und endlich das aspirirte g̑. Das erwähnte weiche ğ findet sich im Deutschen in der Mitte und am Ende der Wörter etwas weicher als ch oder gleichlautend mit ihm. In der Mitte der Wörter folgt es auf lange Vocale, das ch dagegen meistens auf kurze, wie legen, Lage, Sage, wiegen, mögen, lachen,

Sache; in *tauchen* scheint das ch nur zum Unterschied von *taugen* zu stehen, und in *tüchtig*, das von letzterem stammt, hat das harte t die Verwandlung von g in ch nach sich gezogen. In den Endungen unterscheiden sich dem Laut nach *ig* und *ich* nicht von einander. Zu Anfang der Wörter sprechen wir meistens das g hart aus, *geben*, *Gĕgend*; indessen wird auch häufig sowohl ğe als ge in der Vorschlagssylbe gesprochen, *ğegeben* und *gegeben*, oder auch nach Verschiedenheit der Wörter eines derselben allein, wobei jedoch die provinciellen Aussprachen vielfach von einander abweichen.

Bei dem h, dessen Aspiration im Hebräischen am Ende der Wörter durch das in das ה gesetzte mappîq, הּ, angedeutet wird, haben wir hierfür das ẖ, eine zweifache Verstärkung des einfachen h mit h̦ und h̦̦, dann die stärkste gutturale Steigerung mit ḫ bezeichnet für das arabische خ u. s. w., das j der Spanier, einen Laut, den die Franzosen und Engländer nicht anders als durch kh ausdrücken können, während wir ihn in unserem ch haben, wenn wir es recht guttural wie die Schweizer aussprechen, und den wir also keine Ursache haben durch kh auszudrücken, wie es in so vielen deutschen Werken geschieht. Eine andere Modification des h ist das h̤, das sowohl das arabische ة wie das indische *visarga* (ः) wiedergeben soll, welche beide nur am Ende der Wörter stehen. Das erste derselben kann auch dann durch t̤ ausgedrückt werden, wenn das ة wie t ausgesprochen werden soll.

Es ist vorhin das arabische غ erwähnt worden, das, eine Abzweigung des ع, mit diesem in dem phönicischen ○, hebräischen ע einen gemeinschaftlichen Ursprung hatte. Das für das erste angenommene ĝ kann keinem Anstande unterliegen; für das verwandte ع aber wird man vergebens einen lateinischen Buchstaben suchen, auf den sich entweder dessen sonderbar krächzender Laut oder die breite Aussprache des mit ihm verbundenen Vocals pfropfen liefse; dafür haben wir an dessen Stelle in anderen semitischen Alphabeten bald nur eine schwache Aspiration, bald ist es nur als Träger eines Vocals anzusehen, und doch müssen wir alle diese verschiedenen Modificationen auf dieselbe Weise bezeichnen. Es läfst sich hierzu ein in die Zeile gerückter *spiritus asper* verwenden, eine vielfach gebrauchte und auch von mir theilweise angenommene Bezeichnung, wie in den Wörtern عالم ʿâlam *die Welt*, معبد maʿbid *ein Tempel*, اوزاع auzâʿ *Truppen, Haufen von Menschen*. Die Engländer haben in mehreren ihrer

Werke das ع in derselben Form beibehalten und schreiben dann jene Wörter عālam, maعbid und awzāع. Die Holländer haben in das lateinisch-malaische Alphabet ein ꭗ dafür eingeführt.

Der alt-vocalischen Natur des phönicisch-hebräischen ○ ◇ ע, woraus unser o entstand, entsprach diejenige des 𐤀 א, woraus unser a und das arabische ا wurde. Den Grammatikern zufolge soll dieses letztere, wenn es eine Sylbe beginnt, einem *spiritus lenis* gleichkommen, und da man den occidentalischen Begriff von Consonanten auf alle semitische Buchstaben übertrug, auch ein Consonant, ein schwacher Hauch sein, den man sich etwa wie das bald aspirirte bald nicht aspirirte französische initiale h denken konnte. Das mag nun in der Theorie, die jedem anlautenden Vocal einen schwachen Hauch zuschreibt, wohl gelten können, wenn wir denselben Hauch auch bei unseren die Sylbe anfangenden Vocalen anerkennen; aufserdem unterscheidet sich aber das arabische mit einem Vocal versehene *elif hamzatum* in nichts von jenen, es ist nur Träger des mit ihm verbundenen Vocals. Die deutschen Wörter an, in, und sind arabisch geschrieben أَن, إِن, أُند. Dieses *elif hamzatum* steht nun auch in der Mitte der Wörter am Anfang einer Sylbe und wenn diese auf einen Consonanten folgt, so trennt es sich von der vorhergehenden Sylbe; so in إِمْرَأَة imraaḫ Weib, قُرْآن qor-ân, nicht qo-rân. In deutschen Wörtern, wie in entarten, enterben, beerben, verirren, geirrt, anordnen, verunehren, haben wir ganz dasselbe Lautverhältnifs, es wird aber Niemanden einfallen, die in deren Mitte stehenden a e i o u zu Anfang der Sylben für etwas anderes als reine Vocale zu halten. Da die semitischen Sprachen auf diese Weise die mit einem Vocal beginnenden Sylben in der Mitte der Wörter besonders bezeichnen, so müssen wir dies in der Transcription auch thun, wozu in einzelnen Fällen allerdings der *spiritus lenis* dienen kann, wie der *spiritus asper* zum Ausdruck des ע. Da aber beide Buchstaben, das ا und das ع, doch auch wieder ganz mit den Vocalen zusammenfallen, so möchte es vorzuziehen sein, diese mit jenen noch inniger zu verbinden, zu welchem Ende da, wo dies nöthig erscheint, eine Linie unter den von dem א, ا getragenen Vocal a̱, i̱, u̱ u. s. w. diese Verbindung ausdrücken, ein Circumflex das ע ع bezeichnen könnte a̯, i̯, u̯ u. s. w., wenn sie den Vocal tragen, ã, ĩ, ũ u. s. w., wenn sie selbst vocallos nach einem vorhergehenden Vocale stehen,

› und ‹ aber nur gesetzt würden, wo jene Verbindungen unausführbar sind. Auf die weiteren Modificationen werden wir im Einzelnen zurückkommen. Das in die Zeile gerückte Zeichen des *spiritus lenis* oder Apostrophs wird zu gleicher Zeit in der Mitte der Wörter das russische und serbische ъ vertreten.

Weich werdend gehen die Gutturale nach den besonderen Gesetzen der einzelnen Sprachen in Palatale und Sibilanten über, wenn sie nicht mouillirt ihren gutturalen Laut fortbehalten. Das griechische κ und lateinische c bekommen dann als Palatale den Laut des italienischen c vor e und i, des englischen ch. In einigen Wörtern sehen wir diesen Palatallaut im Italienischen, dem gegenüber das Französische und Englische den Laut eines s angenommen haben, wie in:

griechisch	lateinisch	italienisch	französisch	englisch
κέδρος	*cedrus*	*cedro*	*cèdre*	*cedar*
	certus	*certo*	*certain*	*certain*
κοῖλον	*coelum*	*cielo*	*ciel* (*céleste*)	(*celestial*)
	celebrare	*celebrare*	*célébrer*	*celebrate*
	cellarium	*celliere*	*cellier*	*cellar*
κεστός	*cestus*	*cesto*	*ceste*	*cest*
κηρός	*cera*	*cera*	*cire*	(*to cere*)
κεφαλαλγία	*cephalalgia*	*cefalalgia*	*céphalalgie*	*cephalalgy*
κέντρον	*centrum*	*centro*	*centre*	*centre.*

In anderen Wörtern ist auf ziemlich gleichförmige Weise das deutsche k und lateinische c im italienischen c mit demselben Laut erhalten, während das Französische und Englische dafür ch mit dem in diesen beiden Sprachen verschiedenen palatalen Laut haben. Einige französische und englische Wörter behalten auch gegen die Analogie den ursprünglichen Laut bei; bisweilen findet sich auch die gutturale und palatale Aussprache neben einander in verschiedenen Wörtern, die zu demselben Stamme gehören. So z. B.:

deutsch	lateinisch	italienisch	französisch	englisch
Kelch	*calix*	*calice*	*calice*	*chalice*
Kalk	*calx*	*calce*	*chaux* und *calcaire*	(*chalk*)
Kammer	*camera*	*camera*	*chambre*	*chamber*
Kanzler	*cancellarius*	*cancelliere*	*chancelier*	*chancellor*
	cantare	*cantare*	*chanter*	*chant*
	candelarius	*candelajo*	*chandelier*	*chandler*

deutsch	lateinisch	italienisch	französisch	englisch
Kapelle	*capella*	*cappella*	*chapelle*	*chapel*
Kapitel	*capitulum*	*capitolo*	*chapitre*	*chapter*
Keusch	*castus*	*casto*	*chaste*	*chaste*
Käse	*caseus*	*cacio*		*cheese*
Kasten, *Kiste*	*cista*	*cassa*	*caisse*	*chest*
Kopf	*caput*	*capo*	(*chef*)	(*chief*)
Kamin	*caminus*	*cammino*	*cheminée*	*chimney*
Katze	*catus*	*gatto*	*chat*	*cat*, *chit*
Kirche				*church.*

Ganz ähnlichen Veränderungen ist das vor e und i stehende g in den erwähnten Sprachen unterworfen. Während das Französische ihm den weichen Laut seines j gibt, sprechen es die Italiener und Engländer wie französisches dj aus; und diese 3 Sprachen behandeln das lateinische j auf gleiche Weise, das bei den Franzosen, bei den Italienern und Engländern wie französisches dj ausgesprochen, von jenen aber dabei in g verwandelt wird. So ist:

lateinisch	italienisch	französisch	englisch
generatio	*generazione*	*génération*	*generation*
gentilis	*gentile*	*gentil*	*gentle*
gestus	*gesto*	*geste*	*gest*
	giardino	*jardin*	(*garden*, wie im deutschen Garten)
jactare	*gettare*	*jeter*	*jet*
jocus	*giuoco*	*jeu*	*joke*
jumentum	*giumento*	*jument*	*jument*
juvenis	*giovane*	*jeune*	(*young*, wie im deutschen jung)
jurare	*giurare*	*jurer*	(*swear*, wie im deutschen schwören)
justitia	*giustizia*	*justice*	*justice.*

Vielfach begegnet uns in anderen Sprachen derselbe Uebergang von Gutturalen zu Palatalen und dann zu Sibilanten. Als natürlichste Bezeichnung des palatal gewordenen k bietet sich uns bei Annahme des obenstehenden Querstrichs zur Unterscheidung der Palatalen das c̄ dar, entsprechend dem č der gegenwärtigen Mehrzahl der mit lateinischen Buchstaben schreibenden Slawen. Es repräsentirt das italienische c

vor e und i, das englische ch, ein französisches tch und deutsches tsch. Ebenso drückt ein ḡ das palatal gewordene g aus, das italienische und englische vor e und i stehende g, wofür die Franzosen in asiatischen Wörtern dj schreiben, die Deutschen dsch. Wie wir oben gesehen haben steht aber das g nicht blos mit diesem ḡ sondern auch mit dem französischen j in enger Verwandtschaft, ein Buchstabe, dessen Laut den Italienern und Engländern fehlt. In den slawischen Sprachen geht g nicht in ḡ, sondern statt dessen in jenes j über, das ich als Palatal durch j̄ wiedergeben zu können geglaubt habe, eine Bezeichnung, welche uns, die wir an französisches und englisches j gewöhnt sind, wohl am ersten die Geltung des j̄ bemerklich macht, den Zusammenhang mit lateinischem j darstellt und, da es in den asiatischen Alphabeten vorzugsweise im Persischen und Türkischen vorkommt, unserem Auge deren ژ versinnlicht. Nun aber steht dieses j̄ auch in gleich inniger Verwandtschaft mit dem weichen z, wie das palatale s̄, deutsches sch, französisches ch, mit dem s. Völlig consequent schreiben daher die Engländer, die das s̄ durch sh ausdrücken, zh für obiges j̄, die Perser und Türken leiten von ihrem z, dem ز, das ژ ab, und die Slawen, die auch das weiche z haben, schreiben ž für jenes j̄, was für uns z̄ sein würde. In der im Deutschen üblichen Transcription russischer Wörter wird dafür sh gebraucht, das als ein gemildertes sch anzusehen ist. Da das j fast bei allen westeuropäischen Völkern eine andere Geltung hat, so erscheint es nicht passend, dasselbe ohne Abzeichen im harmonischen Alphabet anzuwenden. Sonach wäre mit Aufrechterhaltung der für die Palatale angenommenen Bezeichnung nur die Wahl zwischen j̄ und z̄ übrig, eine Wahl, die ich als gleichgültig ansehe, insofern von asiatischen Alphabeten die Rede ist; in Bezug auf slawische wäre aber natürlich z̄ vorzuziehen, dem slawischen ž entsprechend. Ich habe indessen das vormals dafür gewählte j̄ hier überall beibehalten, habe aber gegen z̄ gar nichts zu erinnern.

In einigen Alphabeten ist der Buchstabe, der das palatale s̄, das slawische š, ausdrückt, von demjenigen, der für s steht, abgeleitet, und es unterliegt jene Bezeichnung in keiner Beziehung einem Anstand. In mehreren Sprachen zeigt uns das s̄ dieselbe Verwandtschaft mit ḫ und selbst mit h, welche zwischen c̄ und k, ḡ oder j̄ und g stattfindet; in anderen Sprachen, die das ḫ nicht haben, ist das s̄ dafür mit k verwandt.

Das cyrillische Alphabet hat für die vereinigten Laute s̄c̄, die wir auch häufig in den indischen Sprachen antreffen, einen einzigen Buchstaben, den ich durch s̮̄ ausdrücken zu können geglaubt habe.

Einen eigenthümlichen Laut, der bald zwischen c̄ und ḡ, zwischen französischem tch und dj liegt, von den Franzosen mit đch bezeichnet wird, bald zwischen jenem und dem mouillirten ṫ, habe ich mit dem polnischen ć bezeichnet und dieses später auch anderwärts dafür angewandt gefunden. Ich werde bei einzelnen Alphabeten darauf zurückkommen.

Die mit lateinischen Buchstaben schreibenden Slawen haben jetzt der Mehrzahl nach für ihre Palatale, wie wir schon gesehen haben, das Zeichen ‗̌ gewählt, einige auch das Zeichen eines *spiritus asper* oder *lenis*, oder aber nur einen Punct. Jenes ‗̌ hätten wir nun gleichfalls beibehalten können, müfsten wir nicht Rücksicht darauf nehmen, dafs in den indischen Alphabeten die Palatale c̄ und ḡ auch noch das Zeichen für die Aspiration annehmen müssen, woraus die Buchstaben c̄̄ und ḡ̄ entstehen.

Dieselbe Verwandtschaft, die wir zwischen den Gutturalen und Palatalen bemerken, findet auch zwischen den letzteren und den Sibilanten, dann zwischen diesen und den Lingualen statt, die gegenseitig in einander übergehen. So sind s̄ mit s, ḡ und j̄ mit z, und c̄ mit den Buchstaben verwandt, die den Laut unseres deutschen 𝔷 haben, den die mit lateinischen Buchstaben schreibenden Slawen nunmehr alle durch c ausdrücken, die Franzosen und Engländer durch ts. Bei der Wahl eines Zeichens für diesen Laut stofsen wir auf dieselbe Schwierigkeit, wie oben bei dem j̄; nach französischer, holländischer und englischer Aussprache würden wir das z, das wir mit ihnen für den Laut des weichen deutschen s angenommen haben, nicht zu Grund legen dürfen; nach deutscher und italienischer Aussprache dagegen eignet es sich völlig dazu. Gleich geeignet erscheint aber auch das c, das wir vor e und i wie unser 𝔷 aussprechen, die Slawen in allen Stellungen so, die Italiener vor e und i wie palatales c̄, die Franzosen und Engländer wie s. Jedoch würde bei dieser Verschiedenheit des Lauts in den europäischen Sprachen das c ebensogut ein Abzeichen erfordern wie das z. Ich habe mich für ein ƶ mit dem Abzeichen der härteren Consonanten entschieden, weil die enge Verwandtschaft, die häufig zwischen den dem t und d entsprechenden Sibilanten stattfindet, es wünschenswerth

erscheinen liefs, alle die verschiedenen Modificationen derselben auf einen und denselben Grundbuchstaben zurückzuführen. Diefs wäre dann das zwischen ḡ und d in der Mitte stehende z, von dem oben schon die Rede war. Davon abgeleitete Buchstaben sind das mouillirte ż, das z̲ für das arabische ذ, das von den Persern und Türken wie z, in Syrien, Aegypten und Nordafrica wie d, von den Arabern wie ein zischendes d, neugriechisches δ oder englisches th in den Wörtern ***that***, ***this***, ausgesprochen wird, das sich zu dem reinen d so verhält wie das ث zum ت, wie das englische th zum t, und das dann für das Arabische durch d̲ ausgedrückt wird. Dieses z̲ steht ferner für das in indischen Alphabeten in einen Sibilanten übergehende ḡ, und z̲̑ für den dem ḡ̑ entsprechenden aspirirten Zischlaut. Auf gleiche Weise wie z̲ und z̲̑ dem ḡ und ḡ̑ gegenüberstehen, stehen dem c̄ und c̄̑ die härteren z̦ und z̦̑ gegenüber, von denen das erstere in den slawischen Alphabeten auch als mouillirter Laut vorkommt, woraus das ż̦ entsteht. Mehrere Sprachen haben neben dem z̦ entweder noch eine Verstärkung dieses Lauts, wofür die Franzosen gewöhnlich ths schreiben, oder sie haben in ihrem Alphabet noch einen zweiten Buchstaben von ungefähr gleichem Laut, so dafs man kaum entscheiden kann, welcher von beiden der stärkere ist. Ich habe zur Bezeichnung dieser Buchstaben den doppelten Acutus gewählt, also z̋. Nun hat das Arabische aufser dem schon erwähnten Ablaut des d noch zwei Buchstaben, die theils gleichlautend ein eigenthümlich verstärktes oder emphatisches d ausdrücken und die man dann, das ض durch d̦, das ظ durch d̋ wiedergeben kann; dieselben Buchstaben werden aber im Persischen und Türkischen wie blofses z ausgesprochen, wo ich dann das Zeichen des Acutus in Puncte verwandle und ẓ und z̤ schreibe; auch lautet aufserhalb Arabien das ظ statt d̋ theilweise wie ein hartes eigenthümlich modificirtes z, ein Mittellaut zwischen diesem und dem englischen th, das man durch das oben erwähnte z̋ ausdrücken könnte, wenn man nicht, was wohl vorzuziehen sein möchte, bei dem persisch-türkischen z̤ stehen bleiben will. Hiernach hätten wir als die von dem z abzuleitenden Buchstaben das ż z̲ z̲̑ ẓ z̤ z̦ z̋ ż̦ und z̦̑.

Von dem s ist ein mouillirtes ṡ abzuleiten, ein stärkeres oder emphatisches ș, das wir im arabischen ص repräsentirt sehen; ein s̲ drückt das ث für die Länder aus, in denen statt des zischenden Lauts des englischen th, den es in Arabien hat und wofür wir t̲

schreiben, ein s gesprochen wird; das ṣ endlich steht für das hebräische ש und für das cerebrale ष der Indier, wovon unten weiter die Rede sein wird.

Der allmälige Uebergang der Lingualen in Zischlaute machte sich unter den Semiten schon frühe geltend und führte unter den Arabern mit der Zeit auch zur orthographischen Unterscheidung jener Laute durch die den Buchstaben hinzugefügten Puncte, wobei jedoch diese, gegenwärtig wenigstens, nicht immer, wie es bei der Mehrzahl der Fall ist, den Zischlaut bezeichnen. Die Perser und Türken verwandeln alle die eigenthümlich lautenden und für Fremde theilweise kaum aussprechbaren Buchstaben in einfaches z und s. Obschon nun diese fast blos in arabischen Wörtern gebraucht werden, wenn sie nicht, wie dies auch wohl der Fall ist, zur Vermeidung von Zweideutigkeiten in anderen Wörtern stehen, so können wir sie doch nicht, wenn sie im Persischen und Türkischen vorkommen, so aussprechen wie wir es im Arabischen thun müssen, und es liegt deshalb für das harmonische Alphabet die Nothwendigkeit vor, jene Buchstaben auf doppelte wenn nicht mehrfache Weise ausdrücken zu können, wie dies im Vorhergehenden geschehen ist. Die Forderung, jeden Buchstaben eines asiatischen Alphabets nur durch einen entsprechenden des harmonischen Alphabets auszudrücken, kann nicht, wie schon bemerkt wurde, auf die verschiedenen Sprachen ausgedehnt werden, die sich eines und desselben Alphabets bedienen, so wenig wie dies den mit lateinischen Buchstaben schreibenden Völkern gegenüber ausführbar wäre; es ist sogar in manchen Sprachen nicht allein zweckmäfsig, sondern fast nothwendig, einzelne Buchstaben durch mehrere verschiedene des harmonischen Alphabets wiederzugeben, insofern dadurch keine Zweideutigkeit entstehen kann.

Die Lingualen bilden eine den vorausgegangenen Sibilanten ganz analoge Reihenfolge, die auf die einfachen t und d zurückzuführen ist. Diese können mouillirt werden, woraus die ṫ und ḋ entstehen. Des ṯ und ḏ sowie der härteren und emphatischen ḑ und ḑ̦ ist schon bei den Sibilanten Erwähnung geschehen, neben denen wir noch das ţ für das emphatische arabische ط aufzuführen haben. Aus den Lingualen haben die indischen Grammatiker zwei sich entsprechende Classen gebildet, die der Dentalen t und d mit den zu ihnen gehörigen Aspiraten t̃ und d̃, welche sie aussprechen, indem sie mit der Zunge die Zähne berühren, und eine andere Classe von Buch-

staben, welche sie mûrdd̄anja nennen, ein von mûrdd̄an der Kopf abgeleitetes Adjectiv. In Ermangelung eines passenderen Ausdrucks hat man das Wort durch cerebral übersetzt, da unsere Sprachen ein von dem Namen für Kopf gebildetes Adjectiv nicht zulassen. Um diese Buchstaben auszusprechen, berührt man mit der Zungenspitze den Gaumen, so dafs die cerebralen t, d u. s. w. den dentalen gegenüber von dem Kopf herzukommen scheinen oder zum wenigsten doch von weiter oben als diese. Einige Grammatiker haben sie, um den Namen Cerebralen zu vermeiden, Lingualen genannt, da die Zunge das hauptsächlichste Organ zu ihrer Aussprache ist. In mehreren Gegenden Indiens scheinen sie sich nicht sehr von unserem t und d zu unterscheiden, denen sie nach Einigen alsdann näher stehen als die dentalen t und d. In anderen Gegenden jedoch bieten sie einen eigenthümlichen Laut dar und unterscheiden sich dann sehr bemerklich von dem t und d unserer westlichen Sprachen; auch ist das cerebrale d zufolge seines besonderen Lauts der Verwandlung in r unterworfen. In der Transcription werden die Cerebralen gewöhnlich durch einen darunter gesetzten Punct von den Dentalen unterschieden; nur Wenige geben dagegen diesen Punct den Dentalen. Ich habe mich umsomehr dem ersteren Verfahren angeschlossen, da die Dentalen gewöhnlich den Buchstaben anderer Sprachen entsprechen, die wir durch unsere t und d ausdrücken müssen und da noch andere Cerebralen vorhanden sind, die wir öfter durch unsere einfachen Consonanten nicht ausdrücken können. Zu den Dentalen rechnen die indischen Grammatiker aufser den bereits erwähnten t t̄ d d̄ noch n und s, zu den Cerebralen ṭ ṭ̄ ḍ ḍ̄ ṇ und ṣ, dann die aus dem Umlaut von ḍ und ḍ̄ hervorgehenden ṛ und ṝ. Von dem t̤, das für das arabische ة stehen soll, war schon oben bei dem h unter den Gutturalen die Rede. Wir haben sonach für die ganze Reihe der Lingualen die Buchstaben t ṫ t̤ ṭ ṯ ţ t̄ ṭ̄ d ḋ ḍ ḏ ḑ d̋ d̄ ḍ̄.

Zu den Labialen gehören die Buchstaben p, b und ihre Aspiraten p̄ und b̄, die der Verwandlung in f unterworfen sind. Nur selten hat man eines Zeichens für verschiedene Modificationen des p nöthig, wofür ich p̄ schreiben zu können glaube. Das b oder der Buchstabe, der in fremden Sprachen dafür steht, geht, wie dies bei dem griechischen β schon vor dem Mittelalter der Fall war, öfter in den Laut des deutschen w über, ohne dafs man dieses anderer Verhältnisse wegen dafür schreiben könnte, die dagegen die Beibe-

haltung eines b verlangen; ich habe dieses b durch b̲ wiedergegeben. Im Russischen sind der Orthographie, nicht der Aussprache nach, zwei verschiedene f vorhanden, das ф, von dem griechischen φ herrührend, und das ѳ vom griechischen ϑ; für letzteres schreibe ich f̲. Die Buchstaben p, b und f können in verschiedenen slawischen Sprachen mouillirt werden; im Russischen ist dies nur bei dem p und b der Fall, woraus sonach die ṗ und ḃ entstehen. Zu den Labialen gehören noch die Buchstaben v und w, von denen schon oben die Rede war; sie gehören in anderer Hinsicht ebensowohl zu den Liquiden, zu denen sie die indischen Grammatiker rechnen. In den slawischen Sprachen, in denen sie einen und denselben Laut repräsentiren, können sie mouillirt werden, wonach, wenn wir w für das russische в schreiben, ẇ gebildet würde, oder v̇, wenn wir mit anderen slawischen Stämmen v dafür schreiben. Das gleichfalls zu den Labialen gehörige m wollen wir den nun folgenden Nasalen zuzählen, mit denen es ebenso in enger Verbindung steht.

Die meisten Alphabete haben nur zwei Zeichen für die Nasallaute n und m; die Griechen hatten in ihrem γκ, γγ, γχ noch eine dritte Bezeichnung, die für das gutturale n oder das vor Gutturalen stehende n angewandt wurde. Die indischen Grammatiker haben jeder ihrer 5 ersten Classen der Consonanten ein besonderes Zeichen für den ihnen verwandten Nasallaut hinzugefügt. Zu der Classe der Gutturalen gehört ein n, das sich dem französischen n in *sang* und dem oben erwähnten griechischen γ vergleichen läfst und wofür ich n̯ schreibe. Zu der Classe der Palatalen gehört ein n, das wir mit dem französischen n in *singe* vergleichen können; mit demjenigen in *saigner*, wenn ein Vocal darauf folgt und es dann mouillirt ausgesprochen wird. Ich habe dafür ein mouillirtes ṅ angenommen; das spanische ñ, das häufig dafür geschrieben wird, würde dem Zweck ebensowohl entsprechen, nur schien es mir passend, dasselbe Abzeichen wie bei den anderen mouillirten Consonanten anzuwenden. Wie schon erwähnt haben die Indier aufser diesen noch ein cerebrales ṇ, ein dentales n und als Nasal der Classe der Labialen das m. Alle diese Nasale gehen vor einem Consonanten einer anderen Classe in den zu dieser Classe gehörenden Nasal über. Man könnte deshalb, statt sie ihrer ganzen Figur nach zu schreiben, nur einen Punct an ihre Stelle über der Zeile setzen; ob n̯, ṅ, ṇ, n oder m dafür zu lesen sei, ist durch den darauf folgenden Consonanten

bestimmt. Dieser Punct, anusvâra genannt, drückt aber auch am Ende einen vor keinem Consonanten stehenden Nasallaut aus, vergleichbar dem französischen n in *sans*, *bon*, und der in anderen Fällen durch ein m wiedergegeben werden mufs, wofür ich dann n̲ oder m̲ schreibe. Von dem anusvâra ist das c̄andrabunda*) mehrerer indischer Alphabete zu unterscheiden, ein Nasallaut, schwächer als der des gutturalen n̯ und der mit dem n im französischen Worte *quand* verglichen wird; ich habe ihn durch n̆ ausdrücken zu können geglaubt. Das für anusvâra gebrauchte n̲ kann ebenso zur Bezeichnung der arabischen Nunnation angewandt werden.

In vielen Sprachen gehen m und n in einander über. Die griechischen Grammatiker haben sie den liquiden Consonanten zugezählt, von denen ich sie hier trennen zu müssen geglaubt habe, weil ein Theil der in verschiedenen Sprachen vorkommenden Nasale nicht ganz in jene Classe pafst, das m auch wohl in näherer Beziehung zu den Labialen steht. Zwischen n und l findet gleichwie in den griechischen Dialecten ein häufiger Wechsel statt : dorisch *βέντιδος* für *βέλτιδος*, attisch *πλεύμων* für *πνέυμων* und lateinisch *pulmo*, spanisch und portugiesisch *anima*, *alma* u. s. w.

An der Spitze der liquiden Consonanten steht das deutsche j, von den Engländern und Franzosen in Ermangelung eines passenderen Zeichens durch y ausgedrückt. Da ich dieses letztere nur als Vocal dem griechischen *υ* entsprechend anwende, habe ich das deutsche j durch ein doppelt punctirtes j̈ (wie das arabische ي), dessen sich auch manche neuere slawische Grammatiker bedienen, wiedergegeben, um nicht das in den westlichen Sprachen mannigfache Laute darbietende j anwenden zu müssen. Mehrere Völker verflüssigen den Laut des r in den des j̈, in welchem Falle ich dann für ersteres r̈ schreibe.

Auf den durch j̈ umschriebenen Buchstaben lassen die indischen Grammatiker die liquiden r, l und v folgen. Jedem dieser vier Consonanten entspricht bei ihnen ein Vocal, dem j̈ und v das i und u und lang î und û, dem r und l eigenthümliche Vocale, die gewöhnlich mit ablautendem i, in anderen Gegenden und Sprachen

---

*) Bei Halhed, Gramm. of the Bengal Language, p. 35 : chaandboondaa. [*Anmerk. des Herausg.*]

Indiens mit u ausgesprochen werden, und denen die Consequenz des Systems dazu gehörige lange Vocale hinzugefügt hat. Diese indischen Vocale lassen sich durch r̆ und l̆ mit beigesetzten Vocalzeichen bezeichnen, also r̆i, r̆î, l̆i, l̆î oder aber auch r̆u, r̆û, l̆u, l̆û. Indische Alphabete haben zum Theil noch ein besonderes altes l, das ehemalige Sanskrit ऌ forterhalten, das nach der Aussprache verschiedener Gegenden, wo es im Gebrauch ist, oder nach Verschiedenheit der Schriftsteller einem lr, dem ll in Wales, dem italienischen gl verglichen wird, ohne dafs man jedoch seinen Laut anders als durch mündlichen Unterricht erlernen könne. Ich habe es mit dem polnischen gestrichenen ł́ zusammenstellen zu können geglaubt und es dem zu Folge durch dieses ł́ wieder gegeben. In den slawischen Sprachen fänden wir sonach neben den halbvocalen r und l auch dieses alte harte ł́ erhalten. Noch haben wir ein hartes r̦ zu berücksichtigen und die schon erwähnten cerebralen ṛ und ṝ. Von manchen besonderen Modificationen der liquiden Consonanten wird bei den einzelnen Alphabeten die Rede sein.

In vielen Sprachen wechseln r und l mit einander, in einigen fallen sie ganz zusammen; die Aussprache dieser Buchstaben im Munde der Kinder zeigt häufig deren natürliche Verwandtschaft. Wir finden sie im äufsersten Westen unseres Continents, in Portugal und Spanien, portugiesisch *praza* der Platz und *prazer* das Vergnügen für spanisch *plaza* und *placer*, in beiden Sprachen *azul* blau, *papel* Papier u. s. w. Das Altägyptische unterschied sie nicht von einander und im Griechischen wird l auch für das fremde r gesprochen.

In manchen Sprachen werden Buchstaben in einzelnen Stellungen in der Aussprache übergangen. Will man dies, wie es allerdings in der Transcription häufig sehr zweckmäfsig sein kann, besonders bezeichnen, so kann man dies, falls die Druckerei die Mittel dazu darbietet, durch Cursivschrift oder durch kleinere Schrift bewerkstelligen, welches letztere ich vorziehen würde, da es auch in der Handschrift leichter ausführbar ist; anderenfalls würde man sich der gesperrten Schrift dazu bedienen müssen. Es kommt diese Uebergehung von Buchstaben vorzugsweise im Syrischen und Tibetanischen vor. In jenem wird auch ein Theil der nicht ausgesprochenen Buchstaben durch die sogenannte *linea occultans* besonders bezeichnet. Wir werden hierauf bei den einzelnen Sprachen zurückkommen.

Uebersicht
der Consonanten des harmonischen Alphabets *).

Buchstaben :	einfache,	veränderte,	verstärkte, (härtere)	mouillirte,	aspirirte.
Gutturale	k, q, g, h, ‘,	ğ, h̤, ḫ,	ķ, ĝ, ḩ, ḩ̦,	k̇, ġ,	k̄, ḡ.
Palatale	c̄, ḡ, j̄, s̄,	ć, s̱,		ċ̄, j̄̇, ṡ̄, ṡ̱,	c̄̄, ḡ̄.
Sibilanten	s, z,	s̱, ṣ, ẕ, z̦, z̤,	ş, ȥ, ȥ̦,	ṡ, ż, ȥ̇,	ȥ̄, ẕ̄.
Linguale	t, d,	ṯ, ţ, ṭ, ḏ, ḍ,	ţ, d̦, d̦̦,	ṫ, ḋ,	t̄, ţ̄, d̄, ḍ̄.
Labiale	p, b, f,	p̄, f̱,		ḃ, ṗ,	p̄, b̄.
Nasale	n, m,	ṇ, n̮, n̆, ṉ, m̱,		ṅ, ṁ,	
Liquide	j̇, r, l, v,	r̈, ř, ṛ, l̆, w	ŗ, ł,	ṙ, l̇, v̇,	ṝ.
Gemischte	x.				

---

*) In dem hinterlassenen Manuscript des Verfassers fehlt diese Uebersicht. Die Beifügung einer solchen am Schlusse der Einleitung erschien jedoch wünschenswerth und es wurde deshalb das *Tableau des consonnes de l'alphabet harmonique*, welches sich Seite 31 des in der Vorrede erwähnten *Prospectus* abgedruckt findet, in's Deutsche übertragen und hier mit der einzigen Abänderung eingerückt, daſs zur Herbeiführung der Uebereinstimmung mit dem Inhalt der Einleitung für die Buchstaben j̇, r, l und v die Bezeichnung „Liquide" statt der in jenem *Tableau* gebrauchten „*Mêlées*" gewählt und somit die letztere nur für den Buchstaben x beibehalten worden ist. [*Anmerk. des Herausg.*]

Erster Abschnitt.

§. 1.

Der Ursprung aller europäischen Schrift ist, wie nunmehr die neueren Untersuchungen unwiderleglich nachgewiesen haben, auf die aus den ägyptischen Hieroglyphen gebildete Buchstabenschrift zurückzuführen, welche die Phönicier über die südlichen Länder unseres Continents verbreiteten. Schon Zoega, der in seinem Werke *de Origine et Usu Obeliscorum* alle Nachrichten über die ägyptischen Schriftarten mit dem gröfsten critischen Fleifse gesammelt hatte, war zu demselben Resultate gelangt, und hatte zugleich gezeigt, dafs die unter den Alten am meisten verbreitete Ansicht die Erfindung der Schrift von den Aegyptiern herleitete.

Auf gleiche Weise und ganz unabhängig davon haben sich später aus der chinesischen Bilder- und dann Wortschrift die japanische Sylben- und die koreanische Buchstabenschrift gebildet.

Von den verschiedenen Zeichen, die bei dem Uebergange aus den Hieroglyphen in die Buchstabenschrift anfänglich einen und denselben Laut bezeichneten, da alle Wörter, die der Aussprache nach gleiche Initiale hatten, dazu dienen konnten gleichbedeutende Schriftcharactere abzugeben, wurden später einzelne ausschliefslich in das Alphabet aufgenommen, das die Phönicier den Bedürfnissen ihrer Sprache anpafsten; den daraus entstandenen Buchstaben gaben sie Namen von ihnen angehörigen Wörtern, die mit dem Laut anfingen, welchen die Buchstaben bezeichnen sollten, wobei es gleichgültig sein konnte, ob die Namen vielleicht auf eine Aehnlichkeit hinwiesen, welche die Sachen, die sie bezeichneten, mit der Gestalt der Buchstaben hatten, oder ob es nur die Beziehung des initialen Lautes war,

wodurch die Namen mit den Schriftzeichen verbunden wurden. Als sie mit der Zeit ihr Alphabet an den Küsten des adriatischen Meeres verbreiteten, ward es in Griechenland und Italien mit den unveränderten Formen der phönicischen Buchstaben aufgenommen. Die Griechen behielten die zugleich damit überkommenen Namen derselben und deren Zahlenwerth mit der einzigen Ausnahme bei, dafs das im Phönicischen 90 bedeutende ϒ, hebräische ץ an seiner Stelle im Alphabet ausfiel, und dafür unter dem Namen Sampi (*ἐπίσημον σάνπι, σὰν πῖ* oder *ἀντίσιγμα πῖ*) das ϡ, dessen Figur eigentlich dem ח angehörte, obschon der Name ein (umgekehrtes) c mit eingeschobenem *π* bedeutet, als Zahlzeichen für 900 an das Ende des Alphabets gesetzt wurde, weswegen es auch *ἐπίσημον ἐννεακοσίων* hiefs. Zufolge ihres gemeinsamen Ursprungs standen sich anfangs griechische und lateinische Schrift viel näher als diefs später der Fall war, nachdem beide allmälig mehrfache Abänderungen erlitten hatten. Mit Ausnahme der Kunde aber, dafs sie ihre Schrift den Phöniciern zu verdanken hatten, war bei den Griechen dieser Ursprung seinen besonderen Beziehungen nach so sehr in Vergessenheit gekommen, dafs man allerhand von einander abweichende Erzählungen über die spätere Erfindung einzelner Buchstaben hatte, von denen mehrere dem altphönicischen Alphabete angehörten, hier oder dort aber eine Zeit lang ungebraucht geblieben waren. Denn da das Griechische viele von dem Phönicischen abweichende Laute hatte, so mufsten auch in der Anwendung des fremden Alphabets mehrfache Aenderungen eintreten, in denen jedoch die verschiedenen griechischen Stämme keineswegs mit einander übereinstimmten. Es konnten daher Buchstaben an einem Orte für Laute gebraucht werden, die man an einem anderen durch andere Buchstaben ausdrückte, und jene wurden dann später bei der weiteren Verbreitung als neu erfundene von denen angesehen, die ihre frühere Existenz vergessen hatten. Bei den Samiern sollen zuerst die 24 Buchstaben des vollständigen griechischen Alphabets im Gebrauch gewesen sein.

Altphönicische Buchstaben waren alle von *α* bis *τ*, wie aus deren früherer Gestalt, den Namen und dem Zahlwerth unzweifelhaft hervorgeht; nur die übrigen sind griechischen Ursprungs. So lange deren Gebrauch noch sehr beschränkt war, und sich aus den rohen Formen noch keine Cursiv entwickelt hatte, konnte die Richtung der Schrift bei den unzusammenhängenden Buchstaben als gleichgültig

angesehen werden; ob sie von der Rechten zur Linken oder umgekehrt an einander gereiht wurden, oder aber abwechselnd, *βουστροφηδόν* (wie sich die Ochsen bei dem Pflügen hin und her wenden), wovon sich noch Ueberreste auf einigen Inschriften und Münzen, sowie auch von der nach der Linken hin gestellten Schrift erhalten haben. Es war wohl nur Sache des Zufalls, dafs im semitischen Orient mit Ausnahme Aethiopiens und der semitischen Keilschrift die Richtung von der Rechten zur Linken, in Griechenland und Italien mit Ausnahme der Etrusker und Umbrier die von der Linken zur Rechten zur Gewohnheit wurde. Persische und medische Keilschrift, Vulgärschrift und die weiter östlichen alphabetischen Schriftsysteme nahmen die Richtung von der Linken zur Rechten an; die von dem syrischen abstammenden Alphabete Mittelasiens behielten die entgegengesetzte Richtung ihres Ursprungs bei, sowie das Neupersische und Türkische die der arabischen Schrift.

Die Consonanten *β, γ, δ, ζ, ϑ, κ, λ, μ, ν, π, ϱ, σ, τ* hatten den phönicischen, von denen sie stammten, entsprechende Laute, wenn auch unter mehrfachen Schwankungen. Für das phönicisch-hebräische ו, dessen ältere Gestalt wahrscheinlich noch mehr im etrurischen 𐌅 ꓱ 𐌖 und im samaritanischen ࠅ erhalten ist, hatte der äolische und dorische Dialect das umgekehrte, nach seiner Gestalt so genannte Digamma, Ϝ, das statt seines ursprünglichen Lautes, demjenigen des nachmaligen v der Römer, im lateinischen Alphabet in den Blaslaut F überging, und den übrigen Griechen nur noch unter dem Namen *ἐπίσημον βαῦ* und unter der Gestalt ϛ das Zahlzeichen für 6 war. Da wo im lateinischen Alphabet das q stand, hatten mehrere griechische Völkerschaften das phönicische 𐤒, hebräische ק in der Bedeutung von k unter der Gestalt Ϙ beibehalten, bis später überall das k an dessen Stelle trat, und von dem ק nur noch als Rest und Zahlzeichen für 90 das *ἐπίσημον κόππα* unter der Gestalt ϟ verblieb. Die semitischen Buchstaben ס und ש, im phönicischen Alphabet 𐤎 und 𐤔, altgriechisch ⟨ ≶ ≷ M und ϻ ohne Unterschied gebraucht, nahmen die Griechen als gleichbedeutend; nach dem ersten jener nannten die Jonier das Σ *σίγμα*, und wahrscheinlich nach dem letzteren nannten es die Dorier *σάν*, und gaben ihm vielleicht einen dem ש sich nähernden Laut. Das Σ erhielt im Alphabet die Stelle des ש, an diejenige des ס kam das in anderem Sinne genommene Ξ, der Figur nach aus der phönicischen entstanden, welches früher durch ΚΣ und

XΣ ausgedrückt worden war, bevor noch das *X* erst die Geltung als *Ξ*, die ihm bei den Römern fortdauernd verblieb, und dann die als *χ* erhalten hatte.

Obgleich die griechischen und italischen Vocale ebensowohl auf Buchstaben des phönicischen Alphabets beruhen wie die Consonanten, und demnach vorausgesetzt werden dürfte, dafs ihnen gemeinschaftliche Laute mit den semitischen zu Grunde gelegen hätten, so hat sich doch nach der unter einem Theil der Semiten später herrschend gewordenen Aussprache jener Buchstaben die Ansicht gebildet, dafs wir in ihnen nur verschiedenartige Aspirationen anzunehmen hätten, deren fremdartige Laute von den Griechen und Italern in ihre Vocale umgewandelt worden wären, eine Ansicht, die ich nicht theilen kann und auf die ich später ausführlicher zurückkommen werde. Aus dem 𐤀 א, das noch lange unter den Semiten vorzugsweise den a-Laut repräsentirte, entstand das griechische und lateinische A; aus dem 𐤄 ה das griechische und lateinische E, das geraume Zeit hindurch für die Laute e und ei, für *ε*, *ει* und *η* der späteren Orthographie stand. Das 𐤇 ח ging in der Gestalt als ⊟ H und in seiner Eigenschaft als H in das griechische und lateinische Alphabet über, stand nach älterer Orthographie in ersterem gerade so wie in letzterem vor Vocalen zur Bezeichnung der Aspiration; nach den Consonanten *κ* und *π* in den Dialecten, die deren weiche Aussprache von der harten unterschieden, als *KH* und *ΠH* für nachmalige *χ* und *φ*, bis es endlich als Bezeichnung des wie es scheint im Griechischen sehr schwankenden h-Lautes aufgegeben wurde, und nur noch für langes e oder auch ei gebraucht zuletzt völlig in den i-Laut überging. Abweichend von ihren östlichen Stammverwandten hatten die Griechen den Laut des Consonanten j verloren; aus dem 𐤉 י wurde bei ihnen nur der Vocal *ι*, bei den Römern das i, das sowohl Consonant wie Vocal war. Für den dunkeln unbestimmt zwischen o und u schwankenden Laut finden wir bei den Semiten ursprünglich nur einen Buchstaben, das ○ ◇ ▽ ◡ 𐤏, griechisch ○ □ ◇ ▽, welcher in jeder dieser verschiedenen Formen für die nachmals getrennten *ο ου* und *ω* gebraucht wurde, ehe man die runde Form ausschliefslich für o anwandte, und die oben offen gelassene als v für das *υ*. So wie die Griechen diesen Buchstaben anfänglich nur in der Gestalt als *ο* aufgenommen hatten, so nahmen ihn die Etrusker nur in derjenigen als v an, die Römer aber in beiden Formen als o und v.

Durch eine graphische Abänderung ist, wie es scheint, das Ω aus O entstanden, möglicher Weise aus O. Mit der Aufnahme desselben und des φ, χ und ψ erhielt das griechische Alphabet seine Vollendung.

Bei der orthographischen Unbestimmtheit, mit der die in Griechenland und Italien noch durch keine Literatur verbundenen, durch ihre Sprachen vielfach von einander getrennten Stämme schrieben, hatte häufig dasselbe Zeichen sehr verschiedene Bedeutung, je nachdem es an dem einen oder dem anderen Orte, oder in anderen Zeiten gebraucht wurde, was bei Lesung der auf uns gekommenen alten Denkmäler berücksichtigt werden mufs, von denen nur eine verhältnifsmäfsig sehr geringe Anzahl bis in das fünfte oder sechste Jahrhundert vor Christus hinaufreicht. Neben den Denkmälern verdanken wir den späteren Grammatikern die schätzbarsten Nachrichten über den früheren Zustand der Sprachen Griechenlands und Italiens.

So wie das griechische Alphabet aus dem phönicischen entstanden war, so wurde nach Jahrhunderten aus jenem das koptische und nachmals das altslawische gebildet, das mit den Schriftsystemen der heutigen Slawen der Gegenstand dieses Abschnittes ist.

§. 2.

Südlich vom baltischen Meere wohnten von den Gegenden an der Weichsel, an den Karpathen, über die östlicheren Flächen hin, so weit unsere Nachrichten in die Vorzeit zurückgehen, slawische Stämme, die sich wahrscheinlich an ursprünglich stammverwandte über das heutige Ungarn hin und die Donauländer anschlossen. Wenn Herodot (V, 3) die Thracier für das gröfste Volk nach den Indern erklärt, so konnte diefs wohl nur in so fern von ihnen gesagt werden, als die nördlich und nordwestlich von Thracien wohnenden Völker ihnen zufolge der noch weniger verwischten Aehnlichkeiten in ihrem Aeufseren und der Sprache zugezählt wurden. Später aus ihren Wohnsitzen theilweise zurückgedrängt und zum Theil unterworfen von sarmatischen, celtischen, germanischen und uralisch-finnischen Völkern, ergossen sich die Slawen, als der Druck, der mehrere Jahrhunderte hindurch auf ihnen gelastet hatte, gegen das Ende der Völkerwanderung nachliefs, über die benachbarten grofsentheils entvölkerten Länder, und bildeten, nachdem ihre Niederlassungen eine Zeit lang bestanden hatten, theils freiere Verbindungen, theils

geschlossene Reiche, obschon diese noch meistens in nicht allzugroſser Ausdehnung. Eine nicht unbedeutende Anzahl wanderte von verschiedenen Seiten her in die südlich der Donau gelegenen Länder des byzantinischen Reichs, wo sie sich theils mit dessen Bewohnern durch alle europäische Provinzen hin vermischten, theils in der ersten Hälfte des 7. Jahrhunderts selbstständige Herrschaften am adriatischen Meere begründeten, theils endlich am schwarzen Meere von den Bulgaren unterjocht, diese nach und nach slawisirten, wenn auch dem gemischten Volke der Name der Bulgaren blieb.

Westwärts besetzten die Slawen die von deutschen Völkerschaften verlassenen Länder an der Oder, an der Elbe bis über diese und an der Saale, Böhmen, Mähren, das westliche Pannonien, das alte Noricum (Oesterreich, Steiermark, Kärnthen), Krain und Istrien, letztere Länder nach dem Abzug der Langobarden nach Italien in der zweiten Hälfte des 6. Jahrhunderts.

§. 3.

Sobald die Slawen zu festen Wohnsitzen und geordneten staatlichen Verhältnissen in ihren neuen Ländern gelangt waren, wurde von ihren christlichen Nachbarn an ihrer Bekehrung zum Christenthum gearbeitet, die sowohl in deren religiösem als politischem Interesse lag, und der Kirche die während der Völkerwanderung verlorenen nicht unbedeutenden Provinzen in erneuerter Gestalt wieder zurückführen sollte. Der Zwiespalt zwischen der orientalischen und occidentalischen Kirche war noch nicht eingetreten, man bot sich vielmehr von beiden Seiten die Hände zu gegenseitiger Unterstützung in der Ausbreitung der christlichen Religion. In Dalmatien, Liburnien, im alten Illyrien (nicht zu verwechseln mit dem politisch so genannten viel weiter ausgedehnten Illyricum des byzantinischen Reichs), hatte wie in den westlichen Ländern des römischen Reichs, die früher keine eigene Literatur besaſsen, vor dem Einfall der Barbaren die lateinische Sprache geherrscht; die verdrängten Bewohner jener Länder hatten sich in einzelne Seestädte und auf die ihrem Lande gegenüber liegenden Inseln geflüchtet; unter lateinischen Bischöfen stehend waren sie dem römischen Patriarchat unterworfen gewesen. Somit darf es gar nicht auffallen, daſs Kaiser Heraclius († 641) an den Papst, der ohnehin noch als dem römisch-byzantinischen Reiche angehörig betrachtet wurde, das Verlangen stellte, Priester zur

Bekehrung der neu eingewanderten Chrowaten und Serben zu senden, ein Verlangen, dem dieser auch bereitwillig entsprach. Die im inneren byzantinischen Reiche, in Thracien, Macedonien, Thessalien u. s. w. zerstreuten Slawen, aus denen mehrere zu den höchsten Ehrenstellen gelangten, selbst den kaiserlichen Thron bestiegen, traten wahrscheinlich sehr bald unter dem Einfluſs der cultivirteren griechischen Bewohner des Reichs zu dem Christenthum über, ohne daſs ihrer Bekehrung historisch besondere Erwähnung zu geschehen brauchte; denn nur als Christen waren ihnen jene Stellen zugänglich. Nicht nur viele slawische Wörter waren von den Griechen in ihre Sprache aufgenommen worden, die slawische Sprache selbst war auch an vielen Orten herrschend oder neben der griechischen im Gebrauch, bis letztere wieder auf die Literatur und den Cultus gestützt allmälig die Oberhand erhielt.

Daſs man sich unter diesen Umständen von Seiten der Byzantiner bemühte, auch unter den nicht unterworfenen Völkerschaften das Christenthum zu verbreiten, sobald sie nur demselben zugänglich wurden, versteht sich von selbst; doch war schon frühe in der griechischen Kirche der Bekehrungseifer viel schwächer als in der lateinischen, und bei der groſsen Rohheit der eindringenden Barbaren waren die Fortschritte derselben im Christenthum geraume Zeit hindurch nur sehr langsam.

Nicht weniger als von Rom und Constantinopel aus ward im Frankenreich an der Bekehrung der Slawen gearbeitet, jedoch mit verschiedenem Erfolge, je nachdem man mehr durch Missionen, durch Niederlassungen der Geistlichen unter den Heiden, oder durch die Gewalt, die nicht selten recht grausam gehandhabt wurde, das Ziel zu erreichen suchte. Zur Zeit Carl's des Groſsen, zu Anfang des 9. Jahrhunderts erstreckte sich die fränkische Herrschaft bis zur Gränze des bulgarischen Reichs, zum Zusammenfluſs der Donau und der Save, zwischen welchen im heutigen Slawonien König Pipin nach Besiegung der Awaren in dem von den Byzantinern so genannten Frankochorion Chrowaten auf deren Bitte hin aus den westlichen Gegenden angesiedelt hatte, da damals auch die Chrowaten am adriatischen Meere der fränkischen Herrschaft unterworfen waren. Die neuen Ansiedlungen wurden dem Kirchsprengel des Erzbischofs von Salzburg zugetheilt, zu dem auch Steiermark und Kärnthen bis zur Drave, der Gränze des im Jahr 811 so geregelten Kirchengebiets

von Aquileja gehörten. Bayerische Geistliche suchten in jenen beiden Ländern das Christenthum zu verbreiten, und noch haben wir in den Freisinger Monumenten slawische Beichtformeln in lateinischer Schrift, die der Meinung der Paläographen zufolge dem 9. oder spätestens 10. Jahrhundert angehören, neuer als dieses aber nicht wohl sein können*).

Als um das Jahr 861 der bulgarische König Bogoris oder Boris, nach seiner Taufe Michael genannt, zu dem Christenthum überging, sehen wir ihn sich hierüber mit dem Hof in Constantinopel, mit dem Papst Nicolaus I und mit dem König Ludwig dem Deutschen benehmen, die alle ihm Bischöfe oder Priester zusendeten. Die slawische Sprache mufs damals unter den Bulgaren selbst schon ein entschiedenes Uebergewicht über deren eigenthümliche Sprache erlangt haben, denn wir finden in dem Nachfolger des Bogoris, Symeon, einen der eifrigsten Begünstiger der mit Annahme des Christenthums neu entstandenen slawischen Literatur, welcher selbst mehrere Werke aus dem Griechischen in das Slawische übersetzte.

§. 4.

Den dreifachen Einflüssen, unter denen sich demnach das Christenthum unter den Slawen verbreitete, dem griechischen, deutschen und römischen, verdankten sie eine Anzahl mit der neuen Religion in Verbindung stehender Wörter, die in ihre Sprache übergingen; andere den politischen Verhältnissen, in die sie kamen, den Beziehungen des Handels und der Cultur. Von dem Zufall mochte es oft abhängen, ob einzelne solcher Benennungen dem einen oder dem anderen Idiom entlehnt wurden, die sich von verschiedenen Seiten eindringend im Gebiet der Südslawen bis in dessen Mitte hin begegneten; eine nicht unbedeutende Anzahl anderer deutschen Wörter scheint früher in die slawische Sprache während der Völkerwanderung gedrungen zu sein, als die Gothen eine Zeit lang einen grofsen Theil der Slawen beherrschten; andere erhielten diese von ihren Nachbarn, den Litauern, von anderen Völkern, mit denen sie zusammengegränzt oder unter deren Herrschaft sie einmal gestanden hatten; und solche Wörter,

---

*) Im Glagolita Clozianus ed. Kopitar, Vindob. 1836, fol. p. XXXIII folg.

insofern sie später vorzugsweise sich bei dem einen oder dem anderen slawischen Volke finden, können noch jetzt Nachweisung über dessen frühere Wohnsitze oder politische Verhältnisse geben.

§. 5.

Es ist bekannt, dafs die slawischen Völker nach den Sprachen, die sie gegenwärtig sprechen und die ihre Vorfahren, so weit wir zurückgehen können, gleichfalls mit mehr oder weniger Abweichungen gesprochen haben, nach dem Vorgange des gründlich gelehrten und critischen Forschers Joseph Dobrowsky in zwei Ordnungen getheilt werden, die man gewöhnlich mit A und B bezeichnet. Je nachdem nun ein slawischer Volksstamm gewisse als Unterscheidungskennzeichen gewählte Wörter nach der einen oder der anderen Ordnung gebraucht, wird er der Abtheilung zugezählt, die sich dieser Wörter mit Ausschlufs derjenigen der anderen Ordnung bedient. Da indessen bei der Auswanderung der Slawen aus ihren früheren Wohnsitzen mehrfache Kreuzungen Statt fanden, so sind mitunter bei den der einen Abtheilung angehörigen Slawen auch manche Wörter der anderen Ordnung im Gebrauch geblieben, wie denn überhaupt mannigfache Uebergänge aus der einen in die andere Abtheilung sich bemerkbar machen, manche Annäherungen in besonderen Beziehungen, die den eigentlichen Stammcharacter eines Volkes zweifelhaft machen können. Mag aber immerhin durch Vermischung der Stämme, durch überwiegenden literärischen Einflufs jener Character mit der Zeit in einzelnen Fällen verändert worden sein, so haben wir doch für alle uns schriftlich bekannte slawische Sprachen, für Alle, die sich in irgend einer slawischen Mundart ausdrücken, feste Normen zur Einreihung unter die eine oder die andere Ordnung. Wollte man indessen auf die einzelnen Sprachen zurückgehen, so würden sich meistens als noch bezeichnender die regelmäfsigen Umwandlungen gewisser Laute in jeder derselben darstellen, die aber innerhalb der Ordnungen nicht gleich sind.

Die hier folgenden Kennzeichen der beiden Ordnungen sind der Geschichte der slawischen Sprache und Literatur nach allen Mundarten von Paul Joseph Schaffarik (Ofen, 1826, S. 32) entlehnt, wo sich eine weitere Auseinandersetzung dieses Gegenstandes findet.

Die gewählten Wortformen sind theilweise als ein Abstractum derjenigen zu betrachten, die den besonderen Sprachen angehören.

	A.	B.
1.	раз : разум.	*roz : rozum* der Verstand.
	равен.	*rowen* eben, gleich.
	работа.	*robota* die Arbeit.
	расту.	*rostu* ich wachse.
2.	из : издати.	*wy : wydati* herausgeben.
3.	л *epentheticum.*	
	корабль.	*korab* das Schiff.
	земля.	*zemia* die Erde.
	поставлен.	*postawen* gestellt.
4.		*d epentheticum.*
	сало, крило.	*sadlo* das Fett, *kridlo* der Flügel.
	правило.	*prawidlo* die Regel.
	молитися.	*modliti se* beten.
5.	пещи, мощи.	*peci* backen, *moci* können.
	пещ, мощ.	*pec* der Ofen, *moc* die Macht.
6.	звѣзда, цвѣт.	*gwiezda* der Stern, *kwiet* die Blume.
7.	тъ (той).	*ten* dieser.
8.	пепел.	*popel* die Asche.
9.	птица.	*ptak* der Vogel.
	студенец.	*studnica* der Brunnen.
10.	десница.	*prawica* die rechte Hand.

Zu erinnern ist hierbei in Bezug auf 2., dafs die Russen, nicht aber die südwestlichen Slawen, sehr viele mit der Präposition *wy* zusammengesetzte Wörter haben, wie denn auch das hier für die Ordnung B. angeführte *wydati*, выдать; in Bezug auf 9., dafs sie neben птица auch птаха und das Diminutivum пташка haben, und in Bezug auf 1., dafs sie statt der Präposition раз in mehreren Wörtern auch роз sprechen und schreiben, obschon jenes die eigentlich angenommene Form ist. Bei den Ruthenen scheint роз vorzugsweise, wenn nicht ausschliefsend im Gebrauch zu sein.

Da wir es nicht mit einer Darstellung aller slawischen Sprachen und Dialecte, sondern nur mit den unter den Slawen gebräuchlichen Schriftsystemen zu thun haben, so wird es genügen hier die Völker anzugeben, die in den Kreis der folgenden Untersuchung gezogen werden, in der es freilich nicht vermieden werden kann, auch auf

sprachliche Erörterungen aufser denen über die Schrift einzugehen. Aber ganz ungeeignet wäre es nach den gründlichen Untersuchungen von Joseph Dobrowsky in seinen zahlreichen Werken, von Bartholomäus Kopitar, von Schaffarik in dem oben angeführten Werke, oder wie er sich später geschrieben hat, Schafarik, Šafařík, nach dessen Slawischen Alterthümern, Slowanské starožitnosti, w Praze, 1836 folg. (deutsch von Mosig von Aehrenfeld, Leipzig, 1843—1844, 2 Bände), und dessen Slawischer Ethnographie, Slowanský Národopis, třeté wydání, w Praze, 1849, auf die darin behandelten Gegenstände, auf die Verbreitung und Literatur der einzelnen slawischen Stämme uns einzulassen; da ohnehin auch ein Jeder, der auf jene Werke nicht zurückgehen will, sich die nöthige Uebersicht aus den neueren encyclopädisch-lexicalischen Werken mit Leichtigkeit verschaffen kann. Nur wenige allgemeinere Grundzüge wird man uns erlauben hier voranzustellen.

§. 6.

Zu der Ordnung A. gehört zuerst das sogenannte Altslawische, dessen ehemaliges Sprachgebiet seinem äufseren Umfange nach sich nicht mehr bestimmen läfst, da man nicht einmal darüber einig ist, in welches Land man es zu setzen habe. Constantin der Philosoph, der als er vor seinem Tode in den Mönchsstand trat, nach griechischem Gebrauch einen anderen Namen mit dem Anfangsbuchstaben seines früheren, nämlich Cyrill annahm, und dessen Bruder Methodius, waren im 9. Jahrhundert in Thessalonich, einer damals halb griechischen und halb slawischen Stadt von vornehmen griechischen Aeltern geboren. Ihr ganzes Leben war den Missionen unter den Heiden gewidmet, wovon wir hier nur die Slawen zu berücksichtigen haben. Ihr Beruf führte sie bald nach der Mitte des 9. Jahrhunderts von den Chazaren zurück zu den Slawen, die im byzantinischen Reiche und unter den bulgarischen Herrschern lebten, von denen zwar viele getauft waren, aber jeder näheren Kenntnifs des Christenthums ermangelten, dessen Gottesdienst nur in griechischer Sprache Statt fand. Die Betrachtung, dafs so manche andere Völker, Kopten, Armenier, Syrer u. s. w. den Gottesdienst in ihrer eigenen Sprache feierten, in derselben auch Kirchen- und andere Religionsbücher besäfsen, bewog den Constantin, das griechische Alphabet mit

einigen neuen Buchstaben vermehrt auf die Sprache der Slawen anzuwenden, in die er dann, vom Jahr 855 an, die nöthigsten liturgischen Schriften, die zum Vorlesen bei dem Gottesdienst dienenden Evangelien und Episteln und die Psalmen übersetzte. Nach den Verhältnissen, unter denen diese Uebersetzungen entstanden waren, gehörten sie natürlich der damaligen Sprache der südöstlichen, im byzantinischen Reiche und in der Bulgarei wohnenden Slawen an, in deren Umgebung Constantin und Methodius aufgewachsen waren und unter denen sie nunmehr für die Ausbreitung des Christenthums arbeiteten. Dafür spricht der ganze historische Verlauf, und es erscheint zwecklos darüber zu streiten, ob diese ältesten slawischen Schriften nicht vielmehr im Dialect der pannonischen Slawen in Grofsmähren abgefafst worden seien, wohin sich im Jahr 863 die beiden Brüder begaben, nachdem Methodius zwei Jahre vorher den bulgarischen König Bogoris getauft hatte. Vom fränkischen Reiche aus hatte man sich, wie bereits oben bemerkt wurde, damals schon viele Mühe gegeben, die südwestlichen mehr oder weniger unterworfenen Slawen zum Christenthum zu bekehren; diesen aber waren lateinische Kirchensprache und Ritus eben so unverständlich wie ihren Nachbarn im bulgarischen Reiche die griechische Sprache. Die Fürsten von Grofsmähren, die dem Drängen zum Christenthum überzugehen auf die Länge doch nicht widerstehen konnten, erbaten sich in Constantinopel Geistliche zur Einführung desselben, wozu sie die Nachricht von dem eben jetzt entstandenen slawischen Ritus bewogen haben mochte, dann aber auch wohl der Wunsch, sich dem Einflusse der Bischöfe des fränkischen Reiches zu entziehen und dafür eine mit diesen nicht in nächster Verbindung stehende Geistlichkeit zu haben. Auf diese Bitte hin wurden Methodius und Constantin nach Grofsmähren geschickt, die ihre neuen gottesdienstlichen slawischen Schriften mitbrachten, welche jedenfalls für die Bewohner jenes Landes eben so verständlich waren, als es heut zu Tage die russischen Kirchenbücher in Serbien sind, oder wahrscheinlich ihrer Sprache noch näher standen, wenn wir wenigstens aus der in den Freisinger Monumenten erhaltenen Sprache der benachbarten Slowenen verglichen mit dem östlichen Altslawischen einen Schlufs ziehen dürfen. Ueber den etwa eigenthümlichen Dialect von Grofsmähren fehlt uns jede positive Nachricht, da dieses Land bald darauf im Kampfe gegen die Deutschen und Magyaren unterlag und dessen Bewohner zurückgedrängt sich

ihren verschiedenen slawischen Nachbarn anschliefsen mufsten. Doch kann dort wo der eigentliche Wirkungskreis von Constantin und Methodius in Grofsmähren war, nördlich von der Donau, nicht wohl von einem anderen Dialect die Rede sein, als von einem zu dem mährischen und dem slowákischen gehörigen. Die Böhmen und Slowáken stehen aber dem Altslawischen viel näher als die Polen, und die Slowáken werden noch heut zu Tage jenes besser verstehen als die Serben, da diese mehr altslawische Wörter mit anderen vertauscht haben, während die Slowáken im Norden und die Croaten im Westen der Serben ihre Sprache in dieser Beziehung reiner erhalten haben.

Die neue Schrift, nach dem späteren Namen Constantin's die cyrillische genannt, erlag bald, so weit römischer Einflufs reichte, den wiederholten Angriffen der westlichen Geistlichkeit, wenn es auch anfangs (im Jahr 868) den beiden Brüdern nach Rom berufen daselbst gelungen war, für deren Gebrauch die päpstliche Billigung zu erhalten. Im Jahr 885 starb Methodius in Welehrad in Mähren; nur schwache Ueberreste des griechisch-slawischen Gottesdienstes erhielten sich noch eine Zeit lang im Westen; dafür aber blühte bis in das 11. Jahrhundert slawische Literatur in der Bulgarei und verpflanzte sich auf der einen Seite nach Rufsland, auf der anderen nach Serbien.

§. 7.

Die Sprache, deren sich Cyrill und Methodius bedienten, in welcher die Bulgaren zuerst schrieben, hat man die altslawische genannt, da man ehemals von der irrigen Ansicht ausging, alle jetzige slawische Sprachen müfsten sich auf sie zurückführen lassen. Nachdem man aber erkannt hatte, dafs diese letzteren schon in den frühesten Zeiten, so weit unsere Bekanntschaft mit ihnen reicht, selbstständige abgesonderte Zweige eines weit älteren gemeinschaftlichen Stammes gewesen, die mit gleichem Rechte Anspruch auf den Namen altslawisch machen könnten, wenn von der Zeit die Rede ist, für die dieser Name gebraucht wird, so glaubten Manche statt altslawisch sich lieber des Ausdrucks kirchenslawisch bedienen zu müssen. Indessen ist dieser eben so unrichtig, da ja in der mit jenem Namen belegten Sprache der ehemaligen südöstlichen Slawen gar nicht blos der kirchlichen Literatur angehörige Schriften verfafst

wurden, sondern Schriften aller Art. In so fern keine dieser Benennungen ganz richtig und deren Gebrauch deshalb gleichgültig ist, werden wir uns ohne Anstand des in so vielen Werken angenommenen und allgemein bekannten Namens altslawisch bedienen dürfen, zumal da der Name kirchenslawisch wohl passender auf den gemischten Dialect angewandt wird, der seit dem 14. Jahrhundert unter allen östlichen Slawen und namentlich in Rufsland als Schriftsprache herrschend, hier noch geraume Zeit hindurch neben dem eigentlichen Russischen die Sprache der kirchlichen Literatur verblieb.

Sehr bald nachdem das Altslawische zu einer Schriftsprache geworden war, wurden aus dem Griechischen sehr viele vorzüglich das Christenthum betreffende Schriften, Kirchenväter u. s. w. in dasselbe übersetzt, wenngleich es noch mehrere Jahrhunderte dauerte, bis dies nach und nach auch für alle biblische Bücher durchgeführt wurde. Die neu entstandene slawische Literatur ward, während sie in ihrem Vaterlande noch in voller Blüthe stand, mit der Ausbreitung des Christenthums in Rufsland dorthin getragen und fand daselbst, nachdem auch der Grofsfürst Wladimir im Jahr 988 getauft worden war, Schutz und Gelegenheit zu selbstständiger Fortbildung, welche freilich aber auch wieder nachher durch die lange Bedrückung der Mongolen in jeder Hinsicht so gehemmt wurde, dafs sie fast ganz erstorben, erst zu Ende des 14. Jahrhunderts in dem Metropoliten von Kiew, Cyprian, einem gebornen Serben, ihren Wiederhersteller fand, durch den Rufsland von neuem mit Büchern zum Ersatz der in grofser Anzahl verlorenen versehen wurde. Das Altslawische hatte einen bedeutenden Einflufs auf die Bildung des Russischen, in welchem wir jenem gegenüber in anderer Richtung auch vielfache Annäherung an das Polnische erblicken, wenngleich dieses in seinen Lauten eine sehr eigenthümliche Umwandlung gegen die älteren einfacheren erfahren hat. Die mit der kirchlichen Literatur aus dem Ausland erhaltene Sprache, jetzt die slawenische oder Kirchensprache genannt, aber in ihrer späteren Gestalt vielfach von dem Altslawischen abweichend, ward in den Kirchenbüchern im Gebiet des griechisch-slawischen Ostens herrschend; in ihr sind die Handschriften des 14. und 15. Jahrhunderts in Grofs- und Kleinrufsland, in der Moldau und Walachei geschrieben, welche die sogenannte ruthenische Familie bilden. Diese vielfach gemischte Sprache blieb lange Zeit die Schriftsprache der Russen, und es findet sich vor den Zeiten Peter's des Grofsen

nur weniges in der gewöhnlichen Umgangssprache Geschriebene vor. Unter und nach ihm jedoch bildete sich diese selbstständig aus und wurde mit Verdrängung vieler altslawischen Formen nach und nach selbst auch von den Kirchenschriftstellern angewandt, welche längere Zeit hindurch sich immer noch der slawenischen bedient hatten.

§. 8.

Die jetzige russische Schriftsprache ist auf den moskauischen Dialect gegründet, der, selbst ein Glied des Groſsrussischen durch die äuſseren Verhältnisse begünstigt, sich zur alleinherrschenden Sprache der Literatur erheben konnte, neben welcher die übrigen russischen Dialecte nur noch provincielle Geltung haben, sich in der Aussprache unterscheiden, keiner aber zu eigentlich wissenschaftlichen Werken angewandt wird. Innerhalb der Gränzen der über so groſse Räume ausgedehnten Hauptdialecte finden sich noch Sonderdialecte, die manchmal in Einzelheiten der Umwandlung ihrer Laute sich entfernteren slawischen Sprachen anschlieſsen.

Von dem vorzugsweise nordwestlich vom Groſsrussischen herrschenden nowgoroder Dialect sind noch höchst bedeutende schriftliche Denkmäler des 11. bis 14. Jahrhunderts erhalten, aus denen mit völliger Klarheit das frühe Vorhandensein dieses Dialects hervorgeht. Der Gunst, welche die slawische Literatur nach Einführung des Christenthums in Nowgorod fand, verdanken wir auſserdem die schätzbarsten Ueberreste altslawischer Sprache, auf denen jetzt ein groſser Theil unserer Kenntniſs derselben beruht.

Zwischen den Gebieten des groſsrussischen, nowgoroder und kleinrussischen Dialects, der polnischen und der litauischen Sprache liegt dasjenige des weiſsrussischen Dialects in der Mitte. In seiner früheren Beschaffenheit war er einst die herrschende Sprache am Hofe der litauischen Fürsten, die nach der Vereinigung Polens mit Litauen in Weiſsruſsland für alle Verhandlungen öffentlich anerkannt und gebraucht ward und in der wir noch viele Denkmäler aus dem 14., 15. und 16. Jahrhundert besitzen, Urkunden, Statuten, eine Chronik, theologische Bücher, von denen viele nach der Einführung der Buchdruckerkunst, andere in den neuesten Zeiten gedruckt wurden. Bemerkbar machte sich auf diese Sprache der Einfluſs des Polnischen. Von manchen Neueren erhielt sie den Namen der litauisch-russischen.

Sehr verschieden ist sie von dem jetzigen weiſsrussischen Dialect, in welchem kaum einige Schriften aus den letzten Jahrzehnten vorhanden sind, unter denen sich ein catholischer Catechismus vom Jahr 1835 befindet, auf dessen Titel die Sprache polnisch-russisch genannt wird.

§. 9.

Von den Ufern des Don erstreckt sich durch den gröſsten Theil des südlichen Ruſslands durch das ehemalige Rothruſsland (Volhynien, Podolien, die Ukraine, Ostgalizien), über die Karpathen in die nordöstlichen Comitate Ungarns ein Dialect des Russischen, in Ruſsland kleinrussisch, ukrainisch, im Westen ruthenisch genannt, das Verbindungsglied zwischen den nördlichen und südlichen Slawen, die durch Magyaren und Rumänen von einander getrennt sind. Zwischen ihnen und den Südwestslawen fand durch das heutige westliche Ungarn hin vor dessen Besetzung durch die Magyaren eine ununterbrochene Verbindung von slawischen Völkern bewohnter Länder Statt. Unter den Ruthenen oder Ruſsniaken in Ostgalizien und dem nordöstlichen Ungarn erhielt sich die altslawische Literatur während ihres Daniederliegens in Ruſsland. An ihrem kirchlichen slawischen Ritus leidenschaftlich hängend, dessen Sprache dauernden Einfluſs auf ihre Umgangssprache gehabt hat, haben die Ruthenen, die fast alle der griechisch-unirten Kirche angehören, einen viel reineren Dialect sich erhalten, als die benachbarten Ukrainer.

In den ältesten im südlichen Ruſsland geschriebenen Denkmälern finden sich schon Spuren kleinrussischer Formen, die sich im Fortgang der Zeit mehren. Nach der Verbreitung der in Weiſsruſsland gedruckten Bücher fing in Südruſsland ein gewisser mittlerer Styl aus weiſsrussischen und kleinrussischen Elementen unter Beimischung kirchenslawischer an sich zu bilden, der aber dem moskowischen Dialect gegenüber zu keiner Bedeutung gelangen konnte. Erst seit den letzten Jahren des 18. Jahrhunderts und vorzüglich in den letzten Jahrzehnten sind nach und nach Gedichte, Erzählungen und dergleichen im kleinrussischen Dialect geschrieben und veröffentlicht worden.

§. 10.

Slawen von jenseits der Karpathen her waren, wie schon erwähnt, in der letzten Hälfte des 6. Jahrhunderts in die von den Langobarden

verlassenen Länder, in Steiermark, Kärnthen, Krain und das südwestliche Pannonien eingewandert und mischten sich wahrscheinlich noch mit slawischen Stämmen aus verschiedenen anderen Ländern. Ihre jetzigen Nachkommen, von den Deutschen Winden auch Wenden genannt, nennen sich selbst Slowenen, und sprechen mehrere Dialecte, den krainischen in Krain, Unterkärnthen und der unteren Steiermark, der wie der folgende auch den Namen windisch führt, den Dialect von Oberkärnthen und der oberen Steiermark, dem sich derjenige der sogenannten Wassercroaten im westlichen Ungarn zwischen der Donau und Mur anschliefst, der zwischen Deutschen und Ungarn viel von seiner Reinheit verloren hat und den Uebergang zu dem noch weit reineren croatischen in Provincial-Croatien bildet. In einem Theil von Croatien wohnen noch Winden, da der geographische Landesname nicht nach den Volksstämmen abgegränzt ist. Schaffarik begreift die Slowenen unter dem Namen der korutanischen Slawen, statt der Carantaner oder Carentaner wie sie das Mittelalter so häufig nennt, wobei der Nasallaut en, der hier nach Schaffarik's eigener Ausführung radical und vorslawisch ist, durch u nach russischer, böhmischer und theilweise neuerer slowenischer Aussprache ersetzt wird. Er will den der slawischen Sprache fremden Namen Winden vermeiden; aber der Name Carentaner ist auch ein fremder und war gerade eben so ein auf die Slowenen übertragener, wie es der Name der Böhmen auf die Čechen ist.

Mit Erlaubnifs des Kaisers Heraclius besetzten in den dreifsiger Jahren des 7. Jahrhunderts Chrowaten (oder Chorwaten, Croaten), gleichfalls von jenseits der Karpathen kommend, die damals von den Awaren kurz vorher verwüsteten Länder mit Vertreibung oder Unterjochung jener und behaupteten für sich und ihre Nachkommen die erworbenen Wohnsitze in dem nach ihnen benannten Croatien, dann auch in Istrien. Ihnen folgten nach wenigen Jahren Serben, ursprünglich wohl an der Weichsel, am Bug und Niemen wohnend, die erst vom Kaiser Heraclius Niederlassungen in Thessalien erhalten hatten, nunmehr aber das nach ihnen benannte Serbien, das heutige Bosnien, die Herzegowina, Montenegro und einen Theil von Dalmatien einnahmen, Länder, aus denen sie gleich ihren nunmehrigen Nachbarn, den Chrowaten, die Awaren vertrieben und die ihnen vorzüglich eingeräumt worden waren, um als Schutzwehr gegen dieses wilde Volk zu dienen.

Alle jene Stämme, die Slowenen, Chrowaten und Serben, sprachen und sprechen jetzt noch zur Ordnung A. gehörige, unter sich und mit dem Altslawischen nah verwandte Dialecte, die in zwei gröſsere Abtheilungen zerfallen, welche keinen anerkannten gemeinschaftlichen Namen tragen. Der Name Illyrien, der in politischer Beziehung im Verlauf der Zeiten die allerverschiedenste Anwendung erhielt, als West- und Ost-Illyricum unter den späteren römischen Kaisern Noricum, Pannonien, Dacien, Macedonien und ganz Griechenland umfaſste, bis ihn zuletzt (im Jahr 1816) das jetzige Königreich erhielt (Kärnthen, Krain, Friaul, Istrien und das Litorale in sich begreifend), muſste auch in verschiedenartiger Ausdehnung zur Bezeichnung der Sprachen der erwähnten slawischen Stämme dienen. Im weitesten Umfange ward er bisweilen auf alle südwestliche Slawen erstreckt, und deren Mundarten als illyrische Sprache zusammengefaſst; so von Šafařík in dem Slowanský Národopis. Dieser einem geographischen Namen entnommenen Bezeichnung würde an sich nichts entgegenstehen, wäre sie nicht bisher in einem viel engeren Sinne in Sprachlehren, Wörterbüchern u. s. w. gebraucht worden, wo sie für den zum serbischen Sprachstamme gehörigen Dialect der mit lateinischen Buchstaben schreibenden Slawen serbischer Abkunft steht. Von diesen, die nunmehr verschiedene Namen führen, und den Serben, die ihren alten Namen erhalten haben, unterscheiden sich aber die Slowenen, zu denen auch die Croaten in Provincial-Croatien gehören, unter Anderem schon dadurch, daſs sie allein unter allen Slawen der Ordnung A. gleich dem Altslawischen in Declination und Conjugation den Dualis fort erhalten haben. Kopitar war der Ansicht, daſs die heutige slowenische Sprache unter allen jetzigen slawischen Sprachen dem Altlawischen am nächsten stehe. Da die Sprachen der Serben, Chrowaten und Slowenen keine gemeinschaftliche Grammatik gestatten, so können sie auch nicht wohl unter einem Namen zusammengefaſst werden, der, wie das mit dem Namen illyrisch der Fall ist, gewöhnlich in einer specielleren Beziehung gebraucht wird, und ich werde mich deshalb des Ausdrucks südwestliche Slawen bedienen, wenn von ihnen allen die Rede sein soll. Enger genommen bezeichnet illyrisch die Sprache der Serben in den oben genannten, von ihnen im 7. Jahrhundert besetzten Ländern, ferner in Slawonien, im Bátscher Comitat, im Banát und in den benachbarten Districten Ungarns, dann in dem Theil von Croatien, der die Militärgränze bildet, in welche

nördlichere Länder sie nach deren Verwüstung durch die Türken erst seit dem 15. Jahrhundert und vorzüglich seit dem Ende des 17. nach und nach aus dem türkischen Reiche einwanderten. Sie selbst nennen sich Serben, Serbler, Serbljer (Срби, Србљи). In den Privilegien, die sie, die bei ihrer Einwanderung alle Anhänger der morgenländischen Kirche waren, vom Jahr 1691 an von Kaiser Leopold I. und seinen Nachfolgern vorzüglich zur Sicherung ihrer freien unabhängigen Religionsübung erhielten, werden sie mit den Ausdrücken ***Natio Rascianorum***, ***Gens Rasciana***, ***Rasciani seu Serviani Populi***, ***Gens Rasciana Populusque Servianus*** u. s. w. bezeichnet, nach Rascien, dem südlichen Theile von Serbien, das auch in den kaiserlichen Titel überging und bald als gleichbedeutend mit Serbien genommen, bald als mit diesem verbunden angesehen wurde. Von diesem Namen, der in ungarischen Gesetzen schon seit Ende des 15. Jahrhunderts gebraucht wird, rührt die gegenwärtige vulgäre Benennung der nicht unirten Serben im ungarischen Reiche Raatzen oder Raitzen her, während die Serben officiell, besonders unter der Kaiserin Maria Theresia die der (getreuen und vielgeliebten) illyrischen Nation erhielten, eine Benennung, die also in gar keinem Zusammenhang mit dem jetzigen Königreich Illyrien steht. Diejenigen von ihnen, welche in Croatien eingewandert waren, hiefsen bei den catholischen Croaten und anderen Catholiken sonderbarer Weise Walachen, mit denen sie jedoch nichts als die Religion nach orientalischem Bekenntnisse gemein hatten; dem zufolge kommen ***Valachorum privilegia*** und ***Statuta Valachorum*** vor, die sich auf jene Serben in Croatien beziehen. Ein Theil der Serben liefs sich zur Union mit den Catholiken, zur Unterwerfung unter den Papst bewegen, wonach die Unirten nur zu sehr wenigen Aenderungen in kirchlicher Hinsicht verpflichtet wurden. Von den Bewohnern Bosniens und des türkischen Croatiens sind viele zum Islam übergegangen, andere catholisch geworden, wie es ein Theil ihrer stammverwandten Nachbarn in Dalmatien von alten Zeiten her geblieben ist; jedoch zählt die morgenländische Kirche noch etwas mehr Bekenner als die abendländische. Die Anhänger dieser letzteren schlossen sich in Sprache und Schrift immer entweder den Dalmatiern oder den Croaten an. Der Religion nach haben wir es also in diesem Sprachgebiet mit rechtgläubigen Christen der morgenländischen Kirche oder, wie sie auch genannt werden, mit nicht unirten Griechen zu thun, dann mit

orientalisch-griechisch-catholischen oder unirten, mit catholischen Christen und mit Mohammedanern. Diese bedienen sich theils der cyrillischen kirchenslawischen Schrift, theils der cyrillischen Schrift nach neuerer Gestaltung; ferner lateinischer Buchstaben nach verschiedenartig geregelten orthographischen Systemen und endlich der glagolitischen Schrift, das ist der Kirchenschrift der catholischen Dalmatier, auf die wir zurückkommen werden.

Alle Sprachen, die nicht auf ein sehr kleines Gebiet beschränkt sind, zerfallen in der Regel von District zu District in verschiedene Dialecte mit Buchstabenverwechslung, mit Abweichungen in der Aussprache der Vocale, der Consonanten; in der einen Gegend sind Wörter und Redensarten üblich, die einer anderen fremd sind oder wohl auch in anderem Sinne genommen werden. Diese Dialectverschiedenheiten sind in Bergländern gewöhnlich noch viel gröſser als in Ebenen und wechseln häufig von Thal zu Thal. Gemeinschaftliche Bindungsmittel sind Volkspoesie, Literatur und der besondere Genius einer Sprache, welcher die Erhaltung der Wörter und grammatischen Formen entweder begünstigt oder im anderen Falle deren Veränderung weniger wirksam entgegentritt. Besonderen Einflüssen sind auſserdem noch kleinere Länder unterworfen, die zwischen fremden Sprachgebieten liegen und unter fremder Herrschaft stehen. Bei den serbischen Stämmen sehen wir mit Ausnahme des Sprachgenius alles vereinigt, was Mannigfaltigkeit in den Dialecten zu befördern geeignet ist. Das groſsentheils gebirgige, an der Meeresküste vielfach zerrissene Land war unter der Herrschaft von Deutschen, Italienern, Ungarn und Türken getheilt und hatte auſser diesen noch Griechen, Albanesen und Walachen an und innerhalb seiner Gränzen wohnend. Hierzu kamen dann die Verschiedenheiten der Religion und der Schrift, dabei der Mangel einer herrschenden Literatur, so daſs es nicht zu verwundern wäre, wenn wir weit gröſseren dialectischen Verschiedenheiten unter den Serben begegneten, als dieſs in der That der Fall ist, und wir sie in anderen Ländern unter anscheinend der Erhaltung der Spracheinheit weit günstigeren Verhältnissen antreffen.

In dem serbischen Wörterbuche von Vuk Stefanović (Wien 1818), p. XVI, und daraus in dessen serbischer Grammatik verdeutscht von Jac. Grimm (Berlin, 1824), p. XXVII, werden drei Dialecte des Serbischen unterschieden; der herzegowinische in der Herzegowina, Montenegro, Bosnien, Dalmatien, Croatien und dem oberen Serbien

herrschend, der als der westliche bezeichnet werden kann; der ressawer im östlichen Serbien, der von der Pѣсава, einem kleinen Flüſschen, das in die Morawa fällt, und dem gleichnamigen District seinen Namen hat; der sirmische in Sirmien und in Serbien an der Save und Donau bis an die Morawa, in der Bátschka, im Banát und in den weiter oberen Districten Ungarns; dieser letzte bildet also den nördlichen Dialect.

Abweichend von dieser Scheidung in drei Hauptdialecte wird die Sprache in verschiedenen Grammatiken, Wörterbüchern und anderen Schriften, wenn nicht einer der allgemeineren Namen serbisch oder illyrisch dafür steht, als dalmatisch, croatisch, slawonisch angegeben; bei dem Namen illyrisch muſs man Rücksicht darauf nehmen, ob er die Sprache im Ganzen oder in einer solchen specielleren Beziehung bedeuten soll. Sonst wird der Ausdruck serbisch in den Lehrbüchern gewöhnlich gesetzt, wenn sie die Sprache in cyrillischer Schrift darstellen, und illyrisch, wenn dieſs in lateinischer Schrift geschieht. Bei den ganz abweichenden orthographischen Systemen aber, die hierbei zu Grund gelegt sind und auch bisweilen noch mit Unterschieden in der Aussprache zusammenhängen, müssen im Folgenden beide besonders berücksichtigt werden, und ich werde mich daher der Ausdrücke serbisch für die mit cyrillischen Buchstaben geschriebene Sprache, illyrisch für die mit lateinischen bedienen, und serbisch-illyrisch wenn von beiden gemeinschaftlich die Rede sein soll. Das allgemeine Reichs-Gesetz- und Regierungsblatt für das Kaiserthum Oesterreich nennt serbisch-illyrisch den mit cyrillischer Schrift ausgegebenen Text, und serbisch-croatisch den mit lateinischer, welche, abgesehen von dieser Verschiedenheit der Schrift und der Orthographie, wenig von einander abweichen.

Wann die cyrillische Schrift und mit ihr die slawisch kirchliche Literatur in Serbien allgemeinere Verbreitung gefunden haben, wissen wir nicht, da die ältesten dortigen Denkmäler derselben nicht über die zweite Hälfte des 12. Jahrhunderts zurückgehen, wenn uns auch die Geschichte viele slawische Priester des orientalischen Ritus bald nach Cyrill und Methodius in den Gebieten der Serben und Chrowaten nachweist, die ein Bischof von Nona aus allen Gegenden Dalmatiens gegen die Diöcesanrechte der lateinischen Bischöfe weihte, was dann den entschiedenen Widerspruch der letzteren hervorrief. Auch war die Herrschaft der Franken über die Chrowaten einer Entwickelung

slawischer Literatur in keiner Weise günstig. Eine literärische Thätigkeit, wie sie sich so schnell nach Erfindung des cyrillischen Alphabets unter den Bulgaren zeigte, scheint bei ihren westlichen Nachbarn erst später eingetreten zu sein, bei denen wir dann die Eigenthümlichkeiten der serbischen Sprache gegenüber der vormaligen in Bulgarien und dem byzantinischen Reiche herrschenden finden, wonach die serbischen Handschriften eine besondere Familie der altslawischen bilden.

§. 11.

Von den südöstlichen Slawen vermischten sich die, welche im byzantinischen Reiche wohnten, nach und nach mit den Griechen, die vieles von ihnen auch in ihre Sprache aufnahmen; aus beiden zusammen wurden die Neugriechen. Nur in der Bulgarei blieb die slawische Sprache in einem dem Serbischen verwandten Dialect, der aber unter allen gegenwärtigen slawischen Sprachen am meisten in seinen Formen und der Syntaxis durch Einfluſs der walachischen und albanesischen Sprachen gelitten hat. Von den altslawischen für die Geschichte der Sprache höchst wichtigen Handschriften, die in der Bulgarei noch vorhanden sind, wird dort kein Gebrauch mehr gemacht, sie gehen nach und nach zu Grunde.

§. 12.

Zu den Slawen der Ordnung B. gehören die Polen, die Böhmen mit den Mähren und Slowáken, und die Wenden in der Ober- und Niederlausitz, welche letztere die einzigen Reste der ehemaligen slawischen Bewohner des nordöstlichen Deutschlands bilden, die noch eine, wenngleich beschränkte Literatur erhalten haben. Mit Ausnahme der Wenden erhielten sie anfangs das Christenthum fast ausschlieſslich nach slawischem Ritus zugleich mit der cyrillischen Schrift, die aber sehr bald römischer Liturgie und Schrift weichen muſsten. Das römische Alphabet erhielt sich bei ihnen lange in seiner deutschen Form, bis diese zuerst die Polen gegen Anfang des 17. Jahrhunderts, und dann nur in sehr neuen Zeiten auch die Böhmen und Wenden gegen die lateinische Form vertauschten.

§. 13.

Nach den Mähren waren die Böhmen die ersten, zu denen das Christenthum gelangte, die Böhmen, die diesen Namen von dem Land, in das sie von der oberen Weichsel her gezogen waren, erhielten, sich selbst aber Čechen nannten und noch jetzt nennen. Im Jahr 845 hatten sich 14 vornehme Čechen in Regensburg taufen lassen; als aber im Jahr 871 Swatopluk, der Beherrscher von Grofsmähren, sich mit der Tochter des Fürsten von Böhmen Borziwoj vermählte, wurde dieser (wahrscheinlich kurz darauf) von dem zum Erzbischof von Mähren erhobenen Methodius getauft, was dann zu weiterer Verbreitung des Christenthums in Böhmen mit Annahme der slawischen Liturgie führte. Im Jahr 895 begaben sich Borziwoj's Söhne Spitihněw und Wratislaw auf dem Reichstage zu Regensburg unter den Schutz des deutschen Reichs, worauf, wenn auch vielleicht erst später, eine Anerkennung der Metropolitanrechte deutscher Erzbischöfe folgte. Der grofse Sieg der Magyaren über die Slawen und Deutschen im Jahr 907 vernichtete das grofsmährische Reich und brachte das heutige Mähren als Rest desselben in Abhängigkeit von den Beherrschern Böhmens, in der es in den folgenden Zeiten verblieb. Als nachmals im Jahr 936 Boleslaw, um sich der Herrschaft zu bemächtigen, seinen Bruder Wenzeslaw ermorden liefs, der ein eifriger Anhänger des orientalisch-slawischen Ritus gewesen war, so mufste er sich nun auf die Partei stützen, welche den lateinischen Gottesdienst zu erheben suchte, der dadurch die Oberhand erhielt, wenn auch noch vereinzelt der altslawische bis in das 11. Jahrhundert fortdauerte, dann aber mit aller Entschiedenheit von Gregor VII. unterdrückt wurde. Zwar gründete noch einmal im Jahr 1347 Carl IV. in Prag das Kloster Emaus, in welchem durch glagolitische Benedictiner, die aus Croatien geflüchtet waren, der Gottesdienst in slawischer Sprache gefeiert wurde; sie hatten aber keinen Einflufs auf die Böhmen, die schon selbst eine Literatur und Bibelübersetzung in ihrer Sprache besafsen. Bei den darauf folgenden Religionswirren traten die Nachfolger jener Mönche zu den Utraquisten über.

In Böhmen bildete sich die čechische Sprache schon frühe aus und gelangte vermittelst der sehr verbreiteten Literatur zu einer Einheit, die nur unbedeutende Unterschiede in der Aussprache einzelner Gebirgsgegenden bestehen liefs, während die Bewohner Mährens in ihren verschiedenen Dialecten sehr von einander abweichen.

§. 14.

In der letzten Hälfte des 10. Jahrhunderts vereinigte Boleslaw II. mit Böhmen und Mähren auch noch einen Theil des nordwestlichen Ungarns, Wohnsitze der Slowáken und das krakauer Land mit ungewisser östlicher Gränze, in welchen sich indessen die Regenten Böhmens nicht behaupten konnten. Aufserdem würden die in naher Sprachverwandtschaft stehenden Čechen und Slowáken in engerer Verbindung auch zu gemeinschaftlicher Blüthe ihrer Literatur gelangt sein, die sich im 15. und 16. Jahrhundert mit solcher Kraft in Böhmen entwickelte. Statt dessen war bei den von den Magyaren unterjochten, zum Theil auch durch ganz Ungarn zerstreuten Slowáken jeder Gebrauch einer Schrift für ihre eigene Sprache verloren; sie erhielten dieselbe erst durch die aus Böhmen ausgewanderten Hussiten mit deren Religion und Literatur; die böhmische Sprache blieb von da an die Schriftsprache der Slowáken, namentlich der Protestanten unter ihnen; sie ward die biblische Sprache genannt, da in ihr die Uebersetzung der heiligen Schrift wie auch alle Religionsbücher geschrieben waren. Im 18. Jahrhundert fingen catholische Schriftsteller an mit Verlassung des Böhmischen in ihrer Landessprache, die den Formen nach besonders einfach ist, zu schreiben, und so entwickelte sich nach und nach eine zwar selbstständige slowákische Literatur, die aber bei fast allen Schriftstellern eine andere Gestalt erhielt, indem jeder derselben nur seinen Dialect befolgte und jeder Bezirk, in manchen Gegenden beinahe jedes Dorf sich hierin von seinen Nachbarn unterscheidet, so dafs an eine Einheit in der neu sich bildenden Literatur gar nicht zu denken war. Daher entstand ein fortdauernder Streit, ob es zweckmäfsiger für die Slowáken sei, sich des Böhmischen oder des Slowákischen als Schriftsprache zu bedienen. Das erste wird allgemein verstanden und schliefst sich einem benachbarten gröfseren Ganzen an; bei dem zweiten ist es noch zweifelhaft, welche Gestaltung desselben sich demnächst der allgemeineren Anerkennung zu erfreuen haben wird. Es weicht aber allerdings in so vielen Stücken von dem Böhmischen ab, dafs der Anspruch auf eine eigene Schriftsprache und Literatur für wohlbegründet gelten kann, wenn gleich in anderen Ländern noch weiter auseinander liegende Dialecte eine gemeinschaftliche Literatur besitzen und sich des eigenen nur für Volkspoesieen bedienen.

Die Sprache der Slowáken (Slováci, Sing. Slovák), die slowenische wie sie sie selbst nennen, slovenskí jazik, slovenčina, oder auch česko-slovenská reč, die čechisch-slowenische Sprache, bildet den Uebergang von der čechischen zu den Dialecten der südwestlichen Slawen, wie dann früherhin die nachmals von den Magyaren zurückgedrängten Slowáken die Länder bewohnten, die zwischen denen lagen, welche die Čechen auf der einen und auf der anderen Seite die südwestlichen Slawen besetzt hatten. In vielem, worin diese Sprache von dem Böhmischen abweicht, nähert sie sich serbisch-illyrischen und slowenischen Formen; sie hat viele altslawische Wörter beibehalten, welche in anderen slawischen Idiomen gegen andere Wörter vertauscht worden sind. Am reinsten besteht sie in den nordwestlichen Comitaten Ungarns mit Ausnahme der an Mähren gränzenden, in welchen sich der Uebergang zu der dortigen čechischen Aussprache zeigt, so wie nach Polen hin eine Mischung mit polnischen Lauten. Da ein groſser Theil der Slowáken durch ganz Ungarn zerstreut lebt, so machen sich natürlich magyarische, deutsche, ruthenische und serbische Einflüsse nach Verschiedenheit des Orts der Niederlassungen geltend. Oestlich gränzt das Sprachgebiet der Slowáken an dasjenige der Ruthenen; westlich gehörte ursprünglich der östliche Theil von Mähren dazu, während dessen westlicher zu den Böhmen gehörte, mit denen nachmals Gemeinsamkeit der Literatur und politischen Verhältnisse auch den östlichen Theil von Mähren näher verband.

Wenn in den folgenden Abschnitten slowákische Wortformen erwähnt werden, so geschieht dieſs nach der Grammatik der slowákischen Sprache von Kašpar Dianiška (Wien 1850, 8°). Davon weicht die Orthographie anderer Schriftsteller vielfach ab.

§. 15.

Das Gebiet der polnischen Sprache darf nicht mit dem Umfange des ehemaligen polnischen Reichs in seiner weiteren Ausdehnung verwechselt werden, als dieses einen groſsen Theil von Rothruſsland, dem Land der Ruthenen, und nach der Vereinigung mit Litauen auch von Weiſsruſsland umfaſste; es war vielmehr zu allen Zeiten gegen Osten hin auf weit engere Gränzen beschränkt, wenn gleich der polnische Adel auch auſserhalb dieser auf seinen groſsen Besitzungen

wohnte. Dafür aber erstreckte es sich in früheren Zeiten westlich über Schlesien und von da an der Ostseite der Oder hin nach Pommern, wo wir noch jetzt in Schlesien das Wasserpolnische, in Pommern das Kaschubische als Nachkommen des Polnischen finden. Gegen das östliche Weifsrufsland hin fallen die Gränzen des polnischen Sprachgebiets ziemlich mit denen des jetzigen Königreichs zusammen, abgerechnet den nördlichsten zu Litauen gehörigen Theil desselben. Die Ruthenen dagegen in Rothrufsland wohnen noch etwas über die östlichen Gränzen in das Königreich Polen hinein. Südlich gehört Westgalizien bis an die Karpathen zum polnischen Sprachgebiet, das sich nördlich über das Grofsherzogthum Posen, Süd- und Westpreufsen bis an das baltische Meer erstreckt.

Der Volksname Lechen, die Lygier der Alten (Vgl. §. 65 die zu лѫгъ gehörige Reihe), wurde schon frühe durch den jetzigen Namen Polen ersetzt, der seit dem 9. Jahrhundert unter den westlichen Schriftstellern immer gebräuchlicher wurde und die Bebauer von Feldern bedeutete. So weit unsere Nachrichten über die Lechen zurückgehen, wohnten sie in Ländern an der Weichsel im heutigen Polen und dehnten sich nachmals über die von den germanischen Völkern des nordöstlichen Deutschlands verlassenen Ebenen aus. Das Christenthum wurde unter ihnen zuerst nach griechisch-slawischem Ritus verbreitet, worüber sich nur wenige Nachrichten erhalten haben; dieser unterlag fast durchgehends gegen den lateinischen, als Minczysław im Jahr 963 einen Theil seines Reichs der deutschen Oberherrschaft unterwerfen mufste, dann unter dem Einflufs seiner böhmischen Gemahlin Dobrawa oder Dombrovka im Jahr 965 zum Christenthum übertrat und darauf im Jahr 968 das unter den Erzbischof von Magdeburg gestellte Bisthum zu Posen errichtet wurde. Nur in Krakau erhielt sich noch theilweise bis in spätere Zeiten hin slawischer Gottesdienst. Das Christenthum, das nun vom Westen her herrschend geworden, brachte die lateinische Sprache mit, die lange Zeit hindurch die Schriftsprache Polens in einer traurigen Gestalt verblieb, der gegenüber die Landessprache, wenn diefs immerhin geschah, sicher doch nur wenig geschrieben wurde, so dafs die Denkmäler der polnischen Sprache erst mit dem 15. Jahrhundert beginnen, diese im 16. ihre Blüthe erreichte, um dann bald wieder bis in das 18. Jahrhundert hinein die Zeiten ihres Verfalls eintreten zu sehen.

Unter allen slawischen Sprachen haben im Polnischen die ursprünglichen Laute der Consonanten die stärksten Umwandlungen erlitten; aus Gutturalen und Dentalen sind auf mannigfache Weise Zischlaute verschiedener Art geworden, an denen die polnische Sprache sehr reich ist. Im Ganzen steht sie der Böhmischen am nächsten. Als Dialecte werden der grofspolnische, der mazurische und der kleinpolnische angegeben, aufserdem die verschiedenartigen Modificationen der Sprache in den benachbarten Ländern, in Litauen, Preufsen, Schlesien und Pommern.

§. 16.

Die letzten slawischen Stämme, deren wir hier zu erwähnen haben, sind die Bewohner der Lausitz, denen bei den Deutschen der einst von ihnen für alle Slawen gebrauchte Name der Wenden geblieben ist, während sie sich selbst mit dem unter den slawischen Völkern in früherer Zeit weit verbreiteten vielleicht allgemeinen Namen der Serben benennen (oberwendisch Serbojo, niederwendisch Sserbske und Sserske), der so häufig bei den Geschichtschreibern des Mittelalters und später mit dunklerem Vocal erscheint, *Surbi*, *Sorabi*, Sorben, und in dieser letzten Form bis in die neuesten Zeiten seine Geltung erhalten hat. Der Name Lausitz vom slawischen luža herkommend bedeutet Sumpfland und bezieht sich eigentlich nur auf die Niederlausitz, deren Bewohner allein davon den Namen Lużyske haben, während die nördlichen Oberwenden in der Oberlausitz deleńo Niederländer, die mittleren poleńo Bewohner der Ebene, und die südlichen hořeńo Bergbewohner genannt werden. Der Sprache nach unterscheiden sich die Bewohner der Oberlausitz, die Oberwenden, die sich in vielem näher den Böhmen anschliefsen, von den Bewohnern der Niederlausitz, den Niederwenden, bei denen sich eine gröfsere Annäherung an die polnische Sprache bemerklich macht, mit welcher letzteren überhaupt beide wendische Dialecte dem Böhmischen gegenüber mehrfach übereinstimmen. Sie haben ungeachtet des ihnen beiden Gemeinsamen doch von einander gesondert Sprachlehre und Wörterbuch, die sich nicht zusammenwerfen lassen. Wie die Slowenen im Süden allein unter den Slawen der Ordnung A. den Dualis forterhalten haben, so haben ihn die Wenden im Norden noch allein unter den Slawen der Ordnung B. Bei den Čechen jedoch findet er

sich auch noch in einigen wenigen Wörtern, bei den Namen von Theilen unseres Körpers, die wir doppelt haben, beide Augen, Ohren, Hände, Füſse u. s. w. und in einigen Fürwörtern; bei den Polen in einer noch geringeren Anzahl obiger Substantive.

Nur schwer und zum Theil mit Gewalt wurden die Wenden im 11. Jahrhundert zum Christenthum bekehrt, aber erst seit der Reformation fingen sie an, ihre Sprache zu schreiben, und es dauerte noch lange, bis sie in eine geregelte Orthographie durch den Pfarrer Zacharias Bierling in dessen ***Orthographia Vandalica***, Wendische Schreib- und Lese-Lehr (Bautzen 1689, 8⁰) erhielten, gegründet auf diejenige, welche in einem Catechismus von Wenzeslaw Warich mit kurzer Erläuterung der Aussprache der mit Abzeichen versehenen Buchstaben angenommen war. Sie erlitt in der Folge mehrfache Aenderungen ohne zu einer Einheit gelangen zu können, wie dieſs überhaupt bei allen mit deutschen oder lateinischen Buchstaben schreibenden Slawen der Fall war. Jene, die deutschen Buchstaben, sind erst in den neuesten Zeiten mit den lateinischen nach dem Vorgange der Böhmen vertauscht worden, deren Orthographie immer auf die der Wenden vielen Einfluſs hatte; aber im Niederwendischen sind noch starke Ueberreste der deutschen Orthographie geblieben, die der nun groſsentheils erfolgten Uebereinstimmung der mit lateinischen Buchstaben schreibenden Slawen gegenüber einen Miſsstand bilden. Ungeachtet der geringen Bevölkerung, die noch jetzt wendisch spricht, zählt man doch in der Oberlausitz vier oder fünf verschiedene Dialecte.

§. 17.

Die heidnischen Slawen hatten noch keine Schrift, sie erhielten solche zuerst mit dem Christenthum und bedienten sich anfangs nothdürftig so lange der griechischen und lateinischen Buchstaben, bis sie in der cyrillischen Schrift eine ihrer Sprache angepaſste bekamen. Gegen den ersten dieser Sätze hat man, ohne sich dabei auf irgend eine Nachweisung stützen zu können, häufig mit der Annahme aufkommen zu können geglaubt, daſs die Slawen doch wohl eine Schrift gehabt haben müſsten; oder aber man hat sich auch auf Gründe für diese Ansicht gestützt, die bei genauerer Untersuchung sich als unhaltbar erweisen. Was dann insbesondere die cyrillische Schrift als die älteste slawische betrifft, so hat sich dagegen eine andere

Meinung geltend gemacht, der zufolge die glagolitische nicht allein eben so alt, sondern sogar noch älter sein sollte. In Schaffarik's Geschichte der slawischen Sprache und Literatur findet sich S. 106 folg. eine Zusammenstellung der Meinungen, welche bis zum Erscheinen seines Werkes verschiedene Gelehrte über das Alter slawischer Schrift, über die cyrillische geäufsert haben.

Ich würde es für unnöthig halten, obige beide Fragen hier weiter zu erörtern, stünden sich nicht fortdauernd darüber die Ansichten der ausgezeichnetsten Gelehrten einander entgegen, die zum Theil, ohne sich auf die Bestreitung der abweichenden Meinung einzulassen, nur die ihrige vertheidigen. Es läfst sich aber eine solche Ansicht nicht wohl mit Sicherheit begründen, wenn man entgegenstehende Behauptungen nicht geradezu angreifen will, und ich weifs den Gegenstand nicht besser zu behandeln, als wenn ich wörtlich das anführe, was von Anderen darüber gesagt ist. Mit der weiteren Untersuchung über das Alter der glagolitischen Schrift wird sich auch die Frage über eine Schrift der heidnischen Slawen erledigen lassen.

§. 18.

In seinen slawischen Alterthümern nimmt Schafarik an mehreren Stellen als gewifs an, dafs die alten Slawen eigene Schrift gehabt hätten, ohne es indessen mit irgend einem Zeugnifs zu belegen. So sagt er Thl. I, S. 534 : „Eigene Schrift hatten die Slawen zwar seit uralter Zeit gleich den Deutschen, sie bedienten sich derselben aber nur selten, höchstens um ihre heiligen Geheimnisse und Satzungen auf Runentafeln zu schreiben.“ Und S. 540 : „Vom 2.—7. Jahrhundert finden wir bei Skandinaviern und Griechen Andeutungen, wonach die Slawen für ein gebildetes Volk mit mancherlei Kenntnissen und sogar einer eigenen Schrift zu halten sind. Dafs ihre Priester und Weisen die nationellen Gesetze ihrem Hauptinhalte nach auf hölzerne Tafeln verzeichneten, dafs sie sich der Runen beim Wahrsagen bedienten, ist schon oben berührt worden.“

§. 19.

Dagegen bringt er im II. Theil, S. 180 und 477 das ausdrückliche Zeugnifs des bulgarischen Mönchs Chraber oder Chrabr bei,

aus dem 10. oder 11. Jahrhundert, welcher sagt, „daſs die Slawen ursprünglich als Heiden keine Schriftzeichen gehabt, sondern aus Kerben und Strichen gelesen und geweissagt haben; nach ihrer Taufe hätten sie jedoch mit Noth ihre slawische Sprache mit römischen und griechischen Buchstaben, allerdings unrichtig, geschrieben. Und dabei wären sie viele Jahre verblieben, bis ihnen Gott den Konstantin, genannt Kyrillos, erweckte, der ihnen theils nach dem Muster der griechischen Buchstaben, theils in Rücksicht auf das Bedürfniſs und den Charakter der slawischen Sprache ein eigenes Alphabet erfand.“ Der Text selbst ist II, S. 690—691 abgedruckt.

§. 20.

In der Geschichte des russischen Staates von Ph. Strahl (Hamburg 1832) heiſst es Theil I, S. 129—130: „Die Kunst, den menschlichen Gedanken auch der spätesten Nachwelt durch schriftliche Zeichen zu erhalten, scheinen die Russen, nach Ibn-Foſslans Bericht*), schon vor der Einführung des Christenthums gekannt zu haben; auch geht dieses aus den Verträgen der russischen Groſsfürsten Oleg und Igor mit den griechischen Kaisern, worin der Pässe (граммота) Erwähnung geschieht, hervor; indessen wissen wir nicht, welcher Schriftzeichen sie sich bedienten und ob nicht vielleicht die von den oben erwähnten beiden Slawenaposteln erfundenen Buchstaben bald nach ihrer Erfindung den russischen Slawen, als nächsten Stamm- und Sprach-Verwandten der mährischen und serbischen Slawen, schon bekannt waren, oder ob nicht Griechen als Geheimschreiber sich schon früh am russischen groſsfürstlichen Hofe aufgehalten haben mögen. Noch eine ältere Nachricht von der Schreibekunst der Slawen ist vom Jahr 641, wo es heiſst, daſs die Chrobaten in diesem Jahre dem Papst versprochen hätten, *chirographis propriis datis*, keinen Krieg mehr zu führen u. s. w.; allein viel läſst sich auf diese wenigen Worte nicht bauen, und wie leicht möglich war es, daſs die Unterschriften vielleicht bloſs in Handzeichen bestanden, die so häufig in jener unwissenden Zeit vorkommen.“

*) Frähns Ibn-Foſslan S. 21.

Die Russen, von denen Ibn-Foſslan spricht, sind aber die eigentlichen scandinavischen Russen, nicht die später nach ihren Herrschern so benannten Slawen, und daſs jene um diese Zeit Schrift hatten, ist bekannt, eben so aber auch, daſs sie dieselbe bis zur Einführung des Christenthums fast blos auf Leichensteinen anwandten, wie denn auch nur in dieser Beziehung Ibn-Foſslan ihrer Schrift erwähnt. Für die Pässe wird hier selbst die Erklärung hinzugefügt, wie es sich mit ihnen verhalten haben könne, wobei nicht übersehen werden darf, daſs der Gebrauch cyrillischer Schrift unter den Bulgaren und byzantinischen Slawen sehr schnell in Aufnahme gekommen war. Und was die Unterschriften der Chrowaten betrifft, so findet sich nöthigenfalls in dem oben von dem Mönch Chrabr Gesagten auch eine Nachweisung, wie wirklich, wenn auch immerhin sehr unwahrscheinlich, eine eigentliche Namensunterschrift könne Statt gefunden haben.

Die erwähnten Verträge der russischen Groſsfürsten Oleg und Igor mit den griechischen Kaisern von den Jahren 911 und 945 wurden beide geschlossen nachdem die zwischen ihren Reichen wohnenden Bulgaren slawische Schrift bekommen hatten, obwohl diese Schrift wohl noch nicht zu den unter russischer Herrschaft stehenden heidnischen Slawen vorgedrungen war; jene Verträge sprechen mehr dafür, daſs die Constantinopel besuchenden Russen früher keine daselbst bekannte Schrift hatten, als für das Gegentheil. Denn im Vertrag Olegs wird gesagt, daſs er nicht mehr mündlich wie vormals sondern schriftlich abgeschlossen werde, und im Vertrag Igors heiſst es (Strahl I, S. 83) : „2) Der russische Groſsfürst und seine Bojaren sollen ungehindert nach Griechenland zum griechischen Kaiser Schiffe, so viel sie wollen, mit Gesandten und Gästen schicken dürfen. Die Gäste tragen, wie es früher festgesetzt war, silberne, die Gesandten aber goldene Siegelringe. Von jetzt an sollen sie mit einem Schreiben vom russischen Groſsfürsten versehen werden, in welchem ihre friedlichen Absichten beglaubigt, ingleichen die Zahl der abgeschickten Leute und Schiffe angegeben sein soll.“ Die früher eingeführten Ringe muſsten die Stelle von Pässen bei Völkern, die nicht schreiben konnten, versehen. Sie unterschieden sich dadurch wesentlich von den vormals von Constantin dem Groſsen den Chersoniten verliehenen goldenen Siegelringen, welche zur Besiegelung der nach Constantinopel abzusendenden Schreiben bestimmt waren, nicht aber zur persönlichen Erkennung der ankommenden Gesandten

(*Constant. Porphyr. de adm. imp. cap.* 53). Zwar blieb die Einrichtung mit den Ringen bestehen, aber die Pässe kamen nun dazu, die vielleicht von griechischen Schreibern in Kiew ausgefertigt wurden, oder von des Griechischen kundigen Russen, deren damals immer viele zeitweise in Constantinopel waren, oder aber auch von Slawen aus dem byzantinischen Reich, und zwar selbst in slawischer dort wohlbekannter Sprache. Jedenfalls aber ist dieser zweite Artikel ein Beweis, dafs von nun an ein förmlicher schriftlicher Verkehr zwischen dem byzantinischen und russischen Hofe Statt finden sollte. Die Gesandten und Gäste, die russischerseits den Vertrag unterschrieben, hatten der grofsen Mehrzahl nach normännische Namen.

Die höchst merkwürdigen beiden Verträge hat uns Nestor aufbewahrt. Aus dem Zusammenhange der ganzen Geschichte des neuen Reichs geht wohl klar hervor, dafs die normännischen Russen in grofser Anzahl die Länder der unterjochten Slawen und Tschuden besetzt hatten und noch geraume Zeit hindurch die alleinigen Herren in denselben nach, dem germanischen ähnlichem Lehenrecht waren. Im Jahr 862 hatte ihre Herrschaft in Nowgorod unter Rurik begonnen; der eben erwähnte zweite Vertrag mit den Griechen ward im Jahr 945 unter Igor abgeschlossen und zwar, wie schon erwähnt, fast blos von Normännern unterzeichnet. In demselben Jahr folgte auf den erschlagenen Igor sein Sohn Swjatoslaw, der, unzweifelhaft dem fremden Herrschergeschlecht angehörig, der erste ist, der nunmehr einen slawischen Namen trägt, den ihm seine Mutter Olga gegeben hatte. Wie sich aber noch damals russische und slawische Sprache gegenüber standen, beweisen die gleichzeitigen Nachrichten des Constantin Porphyrogenitus, der (im 9. cap. *de administr. imp.*) die russischen und slawischen Namen der Wasserschwellen im Dnieper angiebt (*ῥωσιστὶ* und *σκλαβινιστὶ*), die also neben einander nach Verschiedenheit der Sprechenden im Gebrauch waren. Allmälig aber nahmen die Russen die Sprache des unterworfenen Volkes an, wie es auch vor ihnen die Bulgaren im Süden gethan hatten.

§. 21.

Nicht zu übersehen in Bezug auf die Geschichte der Schrift ist eine Nachricht über die in der Mitte der Slawen wohnenden alten Preufsen aus dem 13. Jahrhundert bei Petrus de Dusburg, Chron.

Pruss. p. 78, wo er sagt: „*mirabantur ultra modum in primitivo, quod quis absenti intentionem potuit per litteras explicare.*"

§. 22.

Im Jahr 1836 machte Bartholomäus Kopitar die Reste einer glagolitischen Handschrift im Besitz des Grafen Cloz in Trient bekannt*), zugleich mit vielen anderen slawischen Sprachdenkmälern, einer umfassenden geschichtlichen Einleitung, kurzer Grammatik der altslawischen Sprache (vorzüglich nach den *Institutiones linguae slavicae dialecti veteris* von Joseph Dobrowsky, Wien 1822), und einem altslawischen Wörterbuch. In diesem höchst reichhaltigen Werke suchte der Verfasser den Beweis zu führen, dafs das glagolitische Alphabet eben so alt wie das cyrillische, wenn nicht älter sei, gegen Dobrowsky, der in seinen Untersuchungen zu dem Resultat gelangt war, dafs wohl ein Dalmatier die glagolitische Schrift erfunden und dem aus Dalmatien gebürtigen heil. Hieronymus zugeschrieben habe, um damit für sein Vaterland den Gebrauch eines Rituals in slawischer Sprache zu retten, das von Rom aus als dem cyrillischen griechischen Ritus seinen Ursprung verdankend angefochten wurde, was dem Erfinder jener Schrift auch gelungen sei.

Diese Ansicht griff Jacob Grimm in den Götting. gel. Anzeigen, 1836, 33 S. 323 folg. lebhaft auf, und vertheidigte darin noch entschiedener als Kopitar das höhere Alterthum der glagolitischen Schrift.

---

*) Glagolita Clozianus, id est codicis glagolitici inter suos facile antiquissimi, olim, dum integer erat Veglae in thesauro Frangepaniano, habiti pro S. Hieronymi bibliis croaticis, supparisque ad minimum exarato a. MLVII cyrilliano Ostromiri Novogradensis, λείψανον foliorum XII membranaceorum servatum in bibliotheca — comitis Paridis Cloz Tridentini. Litteris totidem cyrillicis transscriptum, amplissimis de alphabeti glagolitici remotiore antiquitate et liturgia slavica a. D. MCCCLXX primum coepta in Pannonia prolegomenis historicis et philologicis, monumentis iterum tribus dialecti carantanicae seculi X Monachii repertis, itemque speciminibus slavicarum cis Danubium dialectorum ab a. MLVII ad MDCCCXXXV; Calendario slavico a. MLVII aliisque ineditis; addito graeco Glagolitae interpretis προκειμένῳ, latinaque slavicorum omnium interpretatione, linguae demum Slavorum utriusque ritus ecclesiasticae brevi grammatica et lexico illustratum edidit . . . Bartholomaeus Kopitar august. Austr. imp. a. bibliothecae palatinae custodia. Vindobonae, 1836, fol.

In den historischen Prolegomenen zu dem Abdruck des berühmten cyrillischen und glagolitischen Evangelienbuchs der Cathedrale zu Reims (die Lectionen aus den Evangelien und Episteln enthaltend), auf welches die Könige von Frankreich den Krönungseid ablegten*), hielt Kopitar seine frühere Meinung aufrecht, von der auch sein Schüler und Fortsetzer seiner Arbeiten über die altslawische Sprache, Franz Miklosich, dem wir die gründlichsten Werke darüber zu verdanken haben, in der Lautlehre der altslovenischen Sprache (Wien 1850), nicht abgehen zu können glaubte, der daselbst S. 20 sagt : „diese aussprache galt sicher zur zeit der festsetzung des älteren slavischen alphabets, als welches wir das glagolitische ansehen;“ und S. 24 : „ein gebrauch, dem wir auch in den ältesten cyrillischen nach unserer ansicht aus glagolitischen quellen fliefsenden texten häufig begegnen.“

Schafarik trat der Ansicht Dobrowsky's über die spätere Entstehung des glagolitischen Alphabets unbedingt bei, ohne sich aber auf eine Widerlegung der entgegengesetzten Meinung einzulassen.

Die Gründe, auf die Kopitar seine Ansicht**) stützt, sind folgende : die meisten Illyrier hätten immer die glagolitische Schrift

---

*) Evangelia slavice quibus olim in regum Francorum oleo sacro inungendorum solemnibus uti solebat ecclesia Remensis vulgo *Texte du Sacre* ad exemplaris similitudinem descripsit et edidit J. B. Silvestre. Evangelia latine vertit eamdemque interpretationem latinam e regione adjecit B. Kopitar. Lutetiae Parisiorum, 1843, 4⁰.

**) Glagolita Clozianus p. III : „Nam cum Illyrii quidem plerique semper manserant in vulgari opinione, alphabetum glagoliticum cyrilliano esse antiquius, non parum tamen labefactaverat apud mobiliores praesertim judicii homines hanc persuasionem *κριτικώτατος* b. m. Dobrovius bohemus, urgens et augens mille modis per semiseculum conceptam a se et in publicum emissam hac de re hypothesin, esse hoc totum alphabetum glagoliticum pia fraude excogitatum intra annos 1060—1222 a presbytero aliquo Slavo, aegre ferente sat inique ne dicam stolide damnatam a Concilio provinciali Spalatensi A. 1060 liturgiam cyrillianam, una cum ejus auctore Methodio graeco; adornasse eum ideo, lingua quidem eadem sed charactere de industria immutato (ne agnosceretur pro damnato), missam latini ritus : huncque suum foetum supposuisse S. Hieronymo ecclesiae doctori, nato Stridone Dalmatae, et mortuo A. Chr. 420. Et successisse fraudem, non solum apud rei sponte cupidos populares, sed et ipsum ei summum Pontificem Innocentium IV. in tantum indulsisse, ut A. 1248 episcopo Seniensi „petitam licentiam, sacra peragendi lingua slavonica et *litera speciali*,

für älter gehalten als die cyrillische, eine Meinung, in der sie erst durch Dobrowsky wankend gemacht worden seien. Dafs aber auf

---

quam haberent à S. Hieronymo, concederet iis in locis, ubi de consuetudine *observarentur* praemissae (lingua et litera specialis)." Ac primo quidem concedebat Dobrovius huic piae fraudis invento seculum XI, utpote cujus excogitandi a concilio A. 1060 damnante Methodium *haereticum* una cum suis literis *gothicis*, sat urgens necessitas esset subnata. Sed jam tum (1780—1792) ducentos fere annos superaddebat, quippe pro antiquissimo hujus literaturae monimento accepto psalterio Nicolai presbyteri Arbensis A. 1222, quamvis Nicolaus ipse expressis verbis testaretur, se illud descripsisse ex antiquiori Theodori ultimi Salonitani Archiepiscopi. Doctissimus Assemanus, cum Cyrillum seculi IX exeuntis Graecum crederet certo certius auctorem literarum Slavicarum, neglecto hac de causa vero ultimo Salonitano A. 640 Theodoro, nec tamen ausus fraudis arguere Nicolaum, alium indicarat A. 880—890 Theodorum Spalatensem, qui, ut mos est, antiquae metropoleos Salonitanae, in cujus eversae dignitatem successerat Spalatensis, titulum retinuisset. At longe illo andacior Dobrovius, *sine justa*, ut nobis quidem videtur, *causa*, praecepto quod probandum erat, descriptum a Nicolao *glagoliticis* literis psalterium Theodori ἀρχέγραφον perhibuit scriptum fuisse cyrillianis! Ita ille in ultimis suis libris omnem et alphabeti et liturgiae glagoliticae inventionem ad sec. XIII—XIV. detrusit, cyrillianis quattuor ad minimum seculis posteriorem.

„Nos autem in hac re primo desideramus solitam Dobrovii aequitatem, qui clericum Nicolaum, nit tale merentem, pro impostore habuerit, sine justa causa. Si enim pro sua cuique cupiditate liceat historiam detorquere, quid intactum manebit et integrum? Sed, quod plus est, ipse judex noster ὑπερκριτικὸς iniquae plane suspicionis convincitur, nostro praesertim nunc codice accedente ad Assemanianum et Parisinum, quorum nos hic in tab. I accurata damus specimina. Quae, si cum glagoliticis codicibus conferantur sec. XIV (quos Dobrovius solos nôrat), fieri non potest, quin vel primo intuitu trecentis ad minimum annis antiquiores videantur omnibus qui talia intelligunt. Nam ut nil dicamus, Parisini codicis aetatem a Maurinis artis diplomaticae perfectoribus vel e literarum glagoliticarum *latino* charactere adscriptis denominationibus, sat recte potuisse judicari (quem quidem latinum characterem ipsi sec. IX—X tribuunt, nec alius quisquam infra XII. ausit detrudere) : annon codicem Vaticanum, a Caramano, *oculato* teste, Suidae seculo, nempe XI, deputatum, frustra, ne dicam impudenter, ad sec. XIII releget is, qui nec ipse viderit, nec aliunde possit arguere? Adde nunc Clozianum hunc denique codicem, quem nostra diligenti cura fideliter editum pro aequali antiquissimi A. 1057 Ostromiri ceterorumque supparium cyrillianorum codicum lubentes agnoscent ipsi eruditi Russiae philologi. Quid quod in ipsis cyrillianis sec. XI. codicibus, quale habetur psalterium bulgaricum doctissimi Eugenii metropolitae Kieviensis, elegantissimae initiales literae *glagoliticae* apparent?

„Stat ergo firma sententia : literas Slavorum glagoliticas, quod aetatem, esse saltem aequales cyrillianarum. An sint etiam antiquiores (quod quidem,

die *vulgaris opinio* uncritischer Leute kein Gewicht zu legen ist, versteht sich wohl von selbst.

§. 23.

Wenn der Clericus Nicolaus von Arbe im Jahr 1222 behauptet, er habe das Psalterium aus einer Handschrift abgeschrieben, die auf Kosten und Befehl von Theodor, dem letzten Bischof von Salona geschrieben worden, so mag er immerhin in gutem Glauben gewesen sein, dafs dem so sei, in so fern wir keinen frommen Betrug voraussetzen dürfen. Unter dem Erzbischof Theodor aber, der um das Jahr 630 um die Zeit der Eroberung von Salona durch die Awaren starb oder getödet wurde, einige Jahre früher als die Slawen in seinen erzbischöflichen Kirchsprengel einwanderten, ward gewifs kein slawisches Psalterium in einer Diöcese geschrieben, deren Sprache damals die lateinische war, und geraume Zeit vorher ehe noch das Christenthum unter den Slawen andere Anhänger gefunden hatte als solche, welche unter den Byzantinern zu Griechen geworden waren und dann am griechischen Gottesdienst Theil nahmen. Dafs das Zurückgehen auf den Erzbischof Theodor unmöglich sei, sah Jos. Simon Asseman (*Kalendaria Ecclesiae universae*, *Romae 1750—1755*, *4⁰*. *Tom. IV*, *p. 442—448*) richtig ein; um aber den

---

praeter ipsos Illyrios plerosque, ipsi Dobrovii populares Dobner, Durich et Alterus nom sine ratione suspicabantur) nunc non est nostrum scrutari : sufficit non videri recentiores, nulloque modo rotundos, latinisque bonae aetatis simillimos nostri codicis characteres cum gothicae formae glagoliticis literis sec. XIV—XV, quales Dobrovius solas vidit, esse confundendos, nec quoad aetatem.

„Quod praeterea objicit Dobrovius, esse glagoliticum alphabetum imperfectius cyrilliano; codices longe pauciores, eosque nonnisi recentes, et liturgicos tantum; ea omnia nunc, partim plenissimo et antiquissimo Cloziani codicis alphabeto, partim citatis ab ipso Dobrovio aliis quam liturgicis operibus, egregie confutantur. Ita, ut confidamus, ipsum Dobrovium, si viveret, a nobis fuisse staturum. Vix enim pro serio argumento habeas, quod longe plures, quam glagolitici, dentur codices cyrilliani. Quid ad aetatem faciat numerus, quid ad bonitatem? Facile nimirum erat novis cyrillianis literis per Daciae Sarmatiaeque patentissimos campos nullo obstante diffundi (nam *juvenum* ritu florent *modo nata,* vigentque), interea dum veteres glagoliticae, praeter hunc fratrem natu minorem et aemulum, etiam cum acerrimis simul et potentissimis latinae ecclesiae propugnatoribus, Germanis et Italis, impar nimis certamen sustinerent.“

Erzbischof Theodor von Spalatro, der in die Jahre 880—892 gesetzt wird, dafür anzunehmen, müfste dieser doch selbst erst sicher gestellt sein, wenn gleich, wie Asseman nachweist, die Erzbischöfe von Spalatro bisweilen auch mit dem Namen der Erbischöfe von Salona belegt werden. Nun ist aber dieser spätere Erzbischof Theodor von Spalatro wahrscheinlich einer und derselbe mit dem älteren Erzbischof Theodor von Salona, der nur durch eine Verwirrung in den Verzeichnissen der Erzbischöfe an diese Stelle zugleich mit dem Erzbischof Leo eingetragen wurde, wie Farlati im 3. Theil des *Illyricum sacrum* (*Venetiis 1765*, *fol.*, *p. 80*) auseinandersetzt. Aufserdem enthielt, wie Asseman weiter bemerkt, die Originalhandschrift vielleicht auch nur die Angabe, dafs sie auf Kosten und Befehl des Bischofs Theodor geschrieben sei, was dann der Clericus Nicolaus geglaubt habe, auf den Erzbischof von Salona zurückführen zu müssen. Wir können defshalb nach allem diesem ganz füglich die Nachricht von der Handschrift eines slawischen Psalteriums aus der Zeit des Erzbischofs Theodor von Salona als historisch unstatthaft auf sich beruhen lassen.

§. 24.

Eine Möglichkeit, Slawen in jenen Gegenden schon in früherer Zeit zu finden, hatte sich Kopitar dadurch gebildet, dafs er in seiner chronologischen Uebersicht der südlichen Slawen bis zum Tode des Methodius annahm, der Präses, den Cassiodor unter dem ostgothischen König Theoderich dem Grofsen (493—526) nach Dalmatien und Suavien geschickt habe, hätte in diesem letzteren ein von Slawen bewohntes Land unter sich gehabt. „*Cassiodorus praesidem mittit Dalmatiae atque Suaviae provinciis. Haec Suavia necessario Slavia est. Etiam nunc Slavi l saepissime sonant ut u. Cfr. Ptolemaei Ms.: Σουοβῆνοι qui sunt Slovini. Audi rusticos non solum Carniolae et Lusatiae sed et Poloniae.*“ Aber dieses Suavia ist nicht Slavia, sondern das Land Savia an dem Savus, der Save oder Sau, einem historisch alten Namen, und steht also in gar keinem Zusammenhang mit den Slawen. In der Geschichte des Gothischen Kriegs erzählt Procopius (I, 27) bei den Begebenheiten des Jahrs 537 von 1600 Reutern, die von Martin und Valerian dem Belisar nach Rom zugeführt worden seien, deren meiste Hunnen, Slawen und Anten gewesen, welche jenseits (ὑπὲρ) der Donau nicht weit von dem Ufer ihre

Wohnsitze hätten. Bald darauf begannen die verheerenden Einfälle der Slawen über die Donau in das byzantinische Reich, wobei immer die Rede davon ist, dafs sie über jenen Flufs gesetzt wären, also südwärts von demselben an der Save noch nicht wohnten.

§. 25.

Als gleichgültig kann die Zeitbestimmung der Erfindung des glagolitischen Alphabets angesehen werden, wenn nur das festgehalten wird, dafs es eine Umgestaltung des cyrillischen war. Die Synode zu Spalatro, die Farlati (*Illyrici sacri* III, p. 128—131) gegen das Ende vom Jahr 1058 oder Anfang von 1059 unter Papst Nicolaus II. setzen zu müssen glaubt, Asseman (*Kalend.* IV, p. 378—385) dagegen zwischen 1067 und 1073, bot einen bestimmten Anhaltspunct für die Ansicht Dobrowsky's, da auf derselben festgesetzt wurde, „*ut nullus de cetero in lingua Sclavonica praesumeret divina mysteria celebrare, nisi tantum in Latina et Graeca, nec aliquis ejusdem linguae promoveretur ad sacros.*" Die Herabsetzung der glagolitischen Schrift in spätere Zeit beruht auf der Anerkennung derselben zum Gebrauch bei dem slawischen Gottesdienst durch Papst Innocenz IV. im Jahr 1248. Der Streit über die bei dem Gottesdienst zu gebrauchende Sprache war aber gewifs schon älter als um die Mitte des 11. Jahrhunderts, denn er mufste sich sehr bald zwischen den Bischöfen und Priestern nach lateinischem Ritus auf den Inseln und Küsten von Dalmatien und den Geistlichen nach slawischem Ritus neben ihnen und im Inland entwickeln, wefswegen Papst Johann X. (914—928) schon in dem Sinn jener späteren Synode an die Fürsten, die Geistlichkeit und das Volk von Slavonien und Dalmatien geschrieben, und dann eine Synode in Spalatro um das Jahr 925 auch eben solche Bestimmungen getroffen haben soll (Farlati, III, p. 87—101). Andere halten die Beschlüsse dieser Synode für untergeschoben.

Dafür aber, dafs die älteren glagolitischen Texte nach Dobrowsky's Annahme aus cyrillischen geflossen sind, spricht, wie die Ausführung über das Alphabet nachweisen wird, wohl Alles. Und der Beweis ist im Obigen gewifs noch nicht geführt, wie Kopitar glaubte, dafs die glagolitische Schrift der cyrillischen wenigstens gleichzeitig, wenn nicht älter sei.

§. 26.

Was ferner den Vaticanischen Codex betrifft, den Dobrowsky *„frustra, ne dicam impudenter“* in das 13. Jahrhundert herabgesetzt habe, so wird es erlaubt sein, hier unten auch das anzuführen, was sich darüber in der *Scriptorum veterum nova collectio ab Angelo Maio, Romae* 1831, 4⁰. vol. V, pag. 105 findet*).

P. X sagt Kopitar : *„Apud Bulgaros utrumque characterem simul viguisse omnia clamant : primo codex Assemani glagoliticus, in quo subscriptio et alia plura literis cyrillianis sunt exarata (vide in ipso nostro ex eo codice specimine inscriptiones cyrillicas pictae initialis V,* [B] *Jesum Christum et Caecum indicantes). Subscriptio monstrat, codicem scriptum esse in Macedonia.“* Für das *„omnia clamant“* ist das Vor-

---

*) „Codex vetustissimus, membranaceus, in 4⁰ exaratus litteris glagoliticis, saeculo saltem decimo tertio. Est liber lingua slavica litterali scriptus, qui dicitur *evangeliarium*; continet enim *lectiones evangelicas* per anni decursum, iuxta ritum ecclesiae slavo-graecae a *dominica resurrectionis* usque ad *sabbathum sanctum*, ordine in typico Graecorum diebus dominicis et sabbathis praescripto. — Pertinuit ad J. S. Assemanum — qui in monte Libano legationis munere functus, in Italiam reversurus hunc codicem comparavit a monachis slavo-graecis, Hierosolymis commorantibus, ut narrat eruditissimus Caramanus in opere quod inscribitur : *identità della lingua letterale slava etc.* §. 95.

„Profecto nullus eorum quos hucusque vidi, codicum glagoliticorum, par huic antiquitate esse videtur; tamen nullo modo possum assentiri Caramano l. c. asserenti, eius codicis scriptorem vel aetate Suidae vixisse vel eidem praecessisse. Non enim satis firma argumenta affert vir doctus, quibus mihi tam remotam codicis slavici antiquitatem persuadeat. Nam quod vocalium in vocibus slavicis defectum littera, qua ein alphabeto cyrillico et hieronymiano *ier* dicitur, plerumque supplet, et ideo in earundem pronunciatione stridorem quemdam auget, id proprium est omnibus codicibus slavicis recensionis danubianae vel recentissimis; ac proinde nihil aliud probat, quam quod codex ille ad familiam eiusdem recensionis pertineat. Ex forma litterarum glagoliticarum rudiore, aliena a manuscriptis glagoliticis hactenus notis, argumentum petitum facit quidem pro codicis antiquitate, non ita tamen ut sufficiat ad adscribendam tam spatiosam codici aetatem. A menologio absunt dies fastorum, quae in recentioribus commemorantur codicibus : sed textus evangeliorum slavicorum proxime accedit ad textum recensionis antiquissimae editum; quod tanti ponderis est, ut codex seculo XIII antiquior esse nequeat. Illud singulare in nostro codice velim animadvertas, eum licet scriptus sit charactere glagolitico seu hieronymiano, quo uti solent Slavi in exarandis libris liturgicis ritus slavo-latini, tamen in hunc ordinem et modum redactum esse, quo sunt comparati codices slavici, charactere cyrillico scripti ad usum ecclesiae slavo-graecae. Codex optimae notae est; ideoque plurimum prodesse potest textui evangeliorum slavico ad pristinum statum revocando.“

handensein des Codex wohl nicht ein hinreichender Beweis; dafs er in Macedonien geschrieben, erklärt sich eben so gut durch die Annahme, ein Glagolite habe ihn daselbst nach einem cyrillischen Text abgeschrieben, wie das vielleicht auch mit anderen Büchern der Fall gewesen, von denen Abschriften genommen wurden. War in dem Original das initiale mit den Figuren ausgeschmückte cyrillische B, so ist eben nichts besonderes dabei, dafs es der Abschreiber als Zierrath auch in seinen Codex übertrug, dann mit glagolitischen Buchstaben fortfuhr und eine Unterschrift nebst manchem Anderen in cyrillischer Schrift hinzufügte. Sollte aber, wie es scheint, die Angabe, dafs der Codex in Macedonien geschrieben worden, nur auf derjenigen der Tageslänge im Juni beruhen, „*Alioquin ipsa codicis subscriptio (Junio mense noctis horas statuens 9 et diei 15) satis declarat, eum exaratum esse in Macedonia*“ (Glag. Cloz. p. 66), so ist die Begründung dafür eben nicht sehr stark. In Spalatro, der erzbischöflichen Hauptstadt von Dalmatien, ist der längste Tag ungefähr um eine Viertelstunde länger als die bemerkten 15 Stunden, die man gerade nicht im strengsten Wortsinne zu nehmen braucht. In den *Institutiones linguae slavicae dialècti veteris* finden sich p. 688 die Bemerkungen Dobrowsky's über diesen Codex.

§. 27.

Es wird ferner p. X erwähnt ein „*Codex psalterii sec. XI bulgaricus, thesaurus doctissimi Eugenii Kieviensis metropolitae, in quo plus uno loco singulae literae initiales glagoliticae praecedunt reliquas cyrillianas, e. g. ps. 97 : vox* **Въспонте** *habet* **В** *initialem florentem glagoliticam; cant. Is. 26, 9 :* **Ињноштн**, *ibidem glagoliticam* **Н**; *cant. Ann. 1. Reg. 2, 1 :* **Оутврьдисѧ** *glagoliticam initialem* **Оу** *etc.*“ Aus diesem Psalterium wird dann p. 41 ein Abschnitt gegeben, Ps. CIII, 1—11, und dabei gesagt : „*Huicque seculo XI codicem deputavit non cupidior fortasse cimelii sui dominus, sed peritissimus talium thesaurorum aestimator omni exceptione major Al. Vostokovius. Unde necessario consequitur, prout jam supra docuimus, litteras glagoliticas, utpote quae jam in codice sec. XI habeantur, falso dici excogitatas seculo demum XIII—XIV.*“ Darauf folgt p. 44 die Bemerkung : „*Vides ipse, candide lector, jam in hoc codice seculi XI, pro substantivorum terminationibus disyllabis* **-нїє**, **-нїѧ**, *usurpari hodiernorum Slavorum omnium monosyllabas* **-ьє**, **-ьѧ**

(je, ja), sicut in Cloziano nostro : at non solum hujus psalterii descriptorem ignotum Russum, sed ipsum adeo Evangeliorum Ostromiri scriptorem, Gregorium diaconum, longe superari a Cloziano glagolita quoad accuratum vocalium ѧ *et* ѫ *usum, Bulgaro sive cyrilliano sive glagolitae popularem et patrium et quasi viventem, Russis contra peregrinum et emortuum, cujusque loco Russi quidem* ꙗ *et* оу, *Illyrii autem* є *et* оу *pro ratione vernaculae quisque suae dialecti habent. Hinc mira in hoc psalterii fragmento, sine dubio scribae russi e codice bulgarico apographo, signorum* ꙗ *et* ѧ *et* ѩ, оу *et* ѫ, *itemque* ю *et* ѭ *confusio.*“

Was das Alter der Handschrift betrifft, so hat Kopitar selbst aufser den bemerkten Buchstabenverwechslungen noch andere Zeichen einer weit späteren Zeit durch sein einzelnen Worten hinzugefügtes *sic* nachgewiesen; so die Formen des *Instrum. Sing.* auf **-омъ** statt **омь** oder **ъмь**, auf **ъімъ** statt **ъімь**, die sich nur in späteren Handschriften finden und an die der Schreiber gewöhnt sein mochte. Dazu kommt, dafs er bald **щ** bald **шт** dafür setzt, sogar in demselben Worte, **крьщенья** und **крьштенья** der Taufe, **шюмаща** rauschend, **ꙁапрѣштенья** des Tadels. Neuere Formen in einer Handschrift sind natürlich ein Beweis für deren spätere Abfassung; in deren Ermangelung kann eine solche gleichfalls in neueren Zeiten geschrieben sein, dabei aber treu die älteren Formen ihrer Urschrift beibehalten haben.

So beweisen auch die altslawischen Formen in dem *Codex Clozianus* nur, dafs er aus einem alten cyrillischen geflossen ist, nicht aber, dafs er defshalb auch mit diesem gleichen Alters sei. Es ist darin die 3. Person Sing. Präs. wie bei den Neueren mit der Endung **-тъ** geschrieben, nicht wie bei den Aelteren mit **-ть**, **велитъ** praecipit, **приідетъ** venit, statt **велить** und **приідеть**; und aufserdem zeigt wohl die sonstige Confusion von **ъ** und **ь**, dafs deren Unterschied dem Schreiber nicht geläufig war.

§. 28.

In den historischen Prolegomenen zu der Ausgabe des Evangelienbuchs von Reims erwähnt Kopitar des unter dem König der Bulgaren Assan (1185—1195) geschriebenen Psalteriums in Bologna (im *Lexicon linguae Slovenicae ed. Miklosich* p. VII, n°. 3), in welchem sich mitten unter der cyrillischen Schrift auf einmal drei Verse in glagolitischer Schrift finden. Diese Vermischung cyrillischer und

glagolitischer Schrift deutet auf eine Zeit, in welcher glagolitische Texte aus cyrillischen übertragen wurden, ehe noch die glagolitische Literatur auf sich selbst beschränkt war, einzelne Schreiber noch Uebung in beider Schrift besaſsen, möglicherweise auch Codices sowohl in der einen wie in der anderen abschrieben.

§. 29.

Das Evangelienbuch zu Reims, im 14. Jahrhundert zur kleineren Hälfte cyrillisch geschrieben, im Jahr 1395 glagolitisch beendigt, ward im Kloster Emaus in Prag bei feierlichem Gottesdienst von den Glagoliten daselbst gebraucht, denen damals wahrscheinlich die cyrillische Schrift noch eben so geläufig war wie die glagolitische. Die cyrillische Schrift heiſst hier in der Unterschrift russische, die glagolitische slowenische.

Ich fahre fort, mich an den hier unten stehenden Text Kopitars zu halten*).

---

*) Glagolita Cloz. p. X: „Ut adeo (non ut vult Dobrovius), jam ab initio pro *solis* Glagolitis et ab *iis ipsis* per piam fraudem excogitatum sit, sed post trecentos demum annos casu potius, rerumque vicibus postremo remanserit quasi proprium et hereditarium ritui latino alphabetum glagoliticum, olim bulgaricum dictum, et communi passim jure cum cyrilliano cis Danubium dominatum.

„Quid si quis dicat, glagoliticum alphabetum etiamsi non ab ipso S. Hieronymo, at ab alio quocumque demum, fuisse inventum jam *ante* S. Cyrillum, sed nondum adhibitum ad sacra, quae Slavi per Macedoniam Graecis Latinisque indigenis permixti nondum sua, sed indigenarum, quam aeque callebant, lingua celebrabant; prout hodieque faciunt *Albani*, et, quos Zinzaros vocant, *Valachi* in iisdem plane locis et terris; Cyrillum autem et Methodium fratres, Slavorum linguam Pannonicae suae dioeceseos vernaculam adhibuisse etiam ad sacra, eamque scripsisse commodiore sibi, utpote Graecis, charactere graeco assumtis e veteriore glagolitico, ignoti, ut in re veteri, auctoris, nonnullis signis sonorum Slavis propriorum? Aut quid si ipse postea Methodius, ad vitandam graecizantis alphabeti Cyrilliani inter Latinos invidiam, glagolitici auctor exstiterit? Vides, hanc posteriorem hypothesin nostram multum differre a Dobneriana, quam Dobrovius cum aliis (Cyrill. et Method. p. 52) exagitat, argute magis quam vere.

„Si porro quis objiciat, fingi haec, nec probari ullo argumento historico, illi nos respondebimus, aeque fictam plane esse Dobrovii de origine alphabeti glagolitici hypothesim, contraque dicentem Illyriorum communi plurium seculorum traditioni, et (quod caput rei est) nunc emergentibus tribus quatuorve codd. glagoliticis longe antiquissimis *convictam falsi*, saltem quoad sec. XIII—XIV.

§. 30.

Das „*Alphabetum glagoliticum olim bulgaricum dictum*“ hat diesen letzteren Namen doch wohl nur in der von den Benedictinern im *Nouveau Traité de Diplomatique* erwähnten pariser Handschrift, in der sich ein glagolitisches Alphabet unter der Aufschrift *abecenarium bulgaricum* befindet; (vgl. Thl. II, p. 166 der deutschen Uebersetzung „Neues Lehrgebäude der Diplomatik“ §. 152, und Kupfer Tab. XIII). Welches Gewicht auf eine derartige isolirt vorkommende Ueberschrift zu legen sei, weifs wohl Jedermann; in unseren Alphabetenbüchern finden sich noch ganz andere solcher Ueberschriften.

Das gegenseitige Verhältnifs des cyrillischen und glagolitischen Alphabets spricht ganz entschieden dagegen, dafs das erstere die im griechischen Alphabet nicht vorhandenen Buchstaben dem letzteren entnommen habe; dieses aber gar wenn auch nur als mögliche

---

„Admonuitque nos hoc loco Ill. Comes C. O. Castellionaeus *μυςηριώδους Aethici* (sive tu *Ethicum* malis rectius scribere) Histrorum philosophi, de quo ejusque literis citat Hieronymi locum Hrabanus Maurus, in ipsius S. Hieronymi opp. hodie non exstantem. Quid si *Ethicus* iste, cui etiam orbis descriptio quarti ad summum seculi tribuitur, et Slavicarum literarum ante Cyrillum auctor exstiterit: cum illoque memoratus ab Hrabano *presbyter Hieronymus* ansam dederit alphabeti S. Hieronymo tribuendi? Minime nos doctum in historia fastidium ignoramus quorumdam hominum, excolantium culicem, camelum autem deglutientium. Illos rogamus, ut nobis originem demonstrent literarum *copticarum* aut *gothicarum;* quas cum non possint negare dato tempore exstitisse, earum tamen initii testem idoneum quique vero critico satisfaciat, nullum possunt adducere. Idem illis accidit quoad primum Slavorum in Pannoniam et Moesiam, Illyricumque adventum. Jure in illos quadrat Hamleti Shakespeariani effatum, multa fieri et in coelo et in terra, quorum nullum in nostris libris vestigium.

„Nos vero iterum iterumque *rei existentis* probabilem originem malumus conjectare, quam sine justa causa, imo sine *justa* suspicione imposturae accusare clericum Nicolaum Arbensem, diserte scribentem, se psalterium suum A. 1222 descripsisse e vetustiori, exarato sub Theodoro ultimo Salonitano Archiepiscopo; (quod si fuisset, ut sine causa fingit Dobrovius, cyrillianis literis exaratum, nae ipse Nicolaus, qui tot descriptionis suae adjuncta enarrat, et hoc ipsum narrasset).

„Quidquid sit, hoc certe confidimus nos probasse, alphabetum glagoliticum, si non antiquius, ad minimum aequale esse cyrilliano; olimque cis Danubium apud Slavos utriusque ritus ex aequo fuisse dominatum; nec nisi seculo demum XIII exeunte latini ritus Glagolitis quasi in proprium cessisse; quamquam mulctatum ex parte et refictum, (prout e. g. Russis accidit sub Petro I de alphabeto ecclesiastico).“

Hypothese auf Rechnung des Methodius setzen zu wollen, der für seinen slawischen Gottesdienst die Billigung des Papstes erhalten hatte und neben dem cyrillischen Alphabet gewifs keines anderen bedurfte, ist völlig unhaltbar. Die fast ganz griechische Schrift war es ja auch nicht, gegen die man von Seiten der römischen Kirche etwas einzuwenden haben konnte, da man in diesem Fall dieselben Einwendungen gegen die glagolitische gemacht haben würde; es war der Gottesdienst in slawischer Sprache, der bei glagolitischer Schrift eben so gut bestand, an dessen Stelle man aber gerne den lateinischen gesetzt hätte, der die Abhängigkeit der mährischen Kirche von den deutschen Bischöfen bedingte.

§. 31.

Was nun die Zurückführung des glagolitischen Alphabets auf den Aethicus Ister betrifft, so lebte dieser zu einer Zeit, in der am adriatischen Meere noch keine Slawen anzutreffen waren. Mögen immerhin die alten Veneter mit ihren Nachbarn solche gewesen sein, so sprachen sie doch damals nur lateinisch. Das angebliche Alphabet des Aethicus findet sich in des *Hrabani Mauri*, *Abbatis Fuldensis*, *de inventione linguarum ab hebraea usque ad theodiscam, et notis antiquis* im 2. Theil der *Alamannicarum rerum scriptores ex bibliotheca Goldasti*, 1730, fol. p. 69. Die Lebenszeit des Aethicus Ister oder Cosmographus wird in das 5. Jahrhundert gesetzt; der heil. Hieronymus, und der ist doch wohl unter dem *venerabilis Hieronymus presbyter* gemeint, wie er so oft unter dem Beinamen *presbyter* vorkommt, starb im Jahr 420; aufser ihm kennt die Literärgeschichte nur noch den ungefähr gleichzeitigen unter Theodosius den Grofsen gesetzten gleichfalls aus Dalmatien gebürtigen Hieronymus Presbyter und Mönch, der in griechischer Sprache schrieb. In der folgenden Nachricht wie sie Rabanus gibt, findet also offenbar eine Verwirrung Statt. Sie lautet: „*Litteras etiam Aethici Philosophi Cosmographi natione Scythica, nobili prosapia, invenimus, quos venerabilis Hieronymus Presbyter ad nos usque cum suis dictis explanando perduxit, quia magnifice ipsius scientiam atque industriam duxit, ideo et ejus litteras maluit promulgare. in istis adhuc litteris fallimur, et in aliquibus vitium agemus, vos emendate.*“ Das nach diesen Worten gegebene Alphabet ist ein lateinisches mit abentheuerlichen Figuren und Namen, die sich zum Theil mit denen des

Saracenischen Alphabets in Fritz's Orientalisch- und Occidentalischem Sprachmeister (Leipzig 1748, 8⁰. p. 161), vergleichen lassen, da mehrere wohl auf einer gemeinschaftlichen Quelle beruhen mögen, beide aber auf gleiche Autorität Anspruch machen können. Eine Aehnlichkeit mit dem glagolitischen Alphabet läfst sich jedoch nirgends entdecken, wie denn diefs auch nicht auf die lateinische Buchstabenreihe zurückgeführt werden kann, welche Mühe man sich auch darum geben möchte.

§. 32.

Schliefslich darf man wohl die Frage aufwerfen, wie es gekommen, dafs in den Ländern, wo jetzt glagolitische Schrift in den Kirchenbüchern gebraucht wird und wo sie schon im 7. Jahrhundert zu den Zeiten des Erzbischofs Theodor von Salona angewandt worden sein soll, die Urkunden chrowatischer Fürsten aus dem 9., 10. und 11. Jahrhundert in lateinischer Sprache ausgefertigt worden sind, dafs dann erst die Anwendung der slawischen Sprache und cyrillischen Schrift in Serbien erscheint; wie es gekommen, dafs nach der Besetzung jener Länder durch die Slawen das Christenthum die ersten Jahrhunderte hindurch so wenig Eingang gefunden hat, dafs erst nach deren Ablauf wieder die Reihenfolge der Bischöfe beginnen, wie diefs die Verzeichnisse derselben bei Farlati nachweisen. Wie es gekommen, dafs diesen Verhältnissen gegenüber eine glagolitisch-christliche Literatur bestanden habe, für die jedenfalls geraume Zeit hindurch keine Christen vorhanden waren, die davon einen Gebrauch zu machen gewufst hätten. Denn wenn gleich Constantin Porphyrogenitus (*de admin. imp. cap.* 31, 32 und 36) von den getauften Chrowaten und Serbiern spricht, so ist damit lange noch nicht ein auf literärische Cultur gestütztes Christenthum nachgewiesen, das mit allen übrigen Umständen im Widerspruch steht. Das Auskunftsmittel aber, das die glagolitische Schrift gegen jede historische Nachricht in die Bulgarei verlegt, ruht auf sehr schwachen Gründen, eigentlich blos darauf, dafs sich in einer alten Handschrift ein glagolitisches Alphabet mit der Ueberschrift *abecenarium bulgaricum* findet und dafs in einigen Handschriften neben den cyrillischen auch glagolitische Buchstaben vorkommen.

§. 33.

Einen anderen Weg betrat Jacob Grimm in der oben angeführten Anzeige des *Glagolita Clozianus* in den Göttingischen gelehrten Anzeigen (1836, Nr. 33, p. 323 folg.), aus der ich das was unsere Frage berührt hier unten folgen lasse *).

---

*) „Es war bisher durch Dobrowsky allgemein das Vorurtheil verbreitet, das glagolitische Alphabet sey nicht eher als im Beginn des dreyzehnten Jahrhunderts, auf der Grundlage des cyrillischen, für die lateinslavische Liturgie rein ersonnen worden (*ab incerto Dalmata, ductibus pro ingenio suo formatis*). Hat man blofs die scharfeckigen, geblümten Züge der glagolitischen Drucke oder Dobrowsky's dritte Tafel vor Augen, so scheinen freylich diese verzierten, steifen Buchstaben verworrener, zusammengesetzter und darum jünger als die einfacheren cyrillischen. Anders aber ist der Eindruck der runderen, gelenkeren glagolitischen Schrift auf den kopitarischen Tafeln. Jener Annahme mufs schon defshalb entsagt werden, weil in einem Pariser Codex das glagolitische Alphabet erläutert wird durch beygefügte lateinisch geschriebene Wörter, deren Züge wenigstens dem zwölften Jahrhundert gehören. Was aber noch merkwürdiger ist, in cyrillischen Handschriften finden sich glagolitische Initialen; die glagolitischen Buchstaben erscheinen also zu den cyrillischen fast in einem analogen Verhältnifs, wie Uncialen zur Minuskel, und da Minuskel überhaupt nichts anders ist als verkleinerte Majuskel, so möchte eher die Glagoliza den Schein höheres Alters für sich haben, die Cyrilliza eben aus ihr und dem griechischen Alphabet hervorgegangen betrachtet werden müfsen. Wenn daher die dem heil. Hieronymus selbst das glagolitische Alphabet beylegende Ueberlieferung freylich nicht für baare Wahrheit gelten darf, bezeugt sie jedenfalls das hohe Alter dieser Schrift, und mit des Cyrillus späterer Erfindung könnte es sich etwa wie mit der des Ulphilas verhalten. Schwerlich war es Ulphilas der die Germanen zuerst schreiben lehrte, das verstanden sie schon früher und wohl schon zu Tacitus Zeit : er vereinfachte und verschönerte ihre Schrift aus der griechischen und lateinischen, ohne alle Spuren des älteren Alphabets (es mag immer das runische heifsen) zu tilgen. Nicht anders scheint nun die Glagoliza das beybehaltene, wenn schon einigermafsen veränderte ältere slavische Alphabet, während es Cyrill im neunten Jahrhundert aus dem Griechischen beynahe umschuf. Dennoch dringt auch in der cyrillischen Schrift eine unverkennbare Verwandtschaft mit der glagolitischen durch, wie sich die gleiche Benennung und Anordnung der Buchstaben in beiden erhalten hat. Offenbar haben *Schivjete, Ljudi, Mysljete, Fert, Scha, Schtscha* und noch einige in beiden denselben Typus. Kopitar gibt uns in dem Clozischen Codex eine glagolitische Schrift von wenigstens gleichem Alter als die älteste bisher entdeckte cyrillische in dem Ostromirschen Codex, welchen ein beygefügter (S. LXI — LXIX hier wiederholter) Calender ins Jahr 1057 weist. Das glagolitische Alphabet kann mithin schon vor dem cyrillischen bestanden haben und bey dessen Entwerfung

Ich übergehe das, was hier über die alte Schrift der Germanen gesagt wird, als nicht geradezu unsere Frage betreffend, nur die

---

für die ungriechischen, eigenthümlich slavischen Laute genutzt worden seyn; so behutsam drückt sich unser Verf. S. X aus. Ich gehe weiter und behaupte, das glagolitische ist älter, bedeutend älter als das cyrillische; Gründe dafür scheint eine nähere graphische Betrachtung einzelner Buchstaben an Hand zu geben, welche der Herausgeber unterlassen hat; S. XXI heifst es zwar von den sieben ersten Buchstaben : *de figura dicetur suo loco,* allein ich kann nichts darüber finden. Im Ganzen hat die glagolitische Schrift etwas laubartiges, sie liebt es die Ausgänge der Striche gleichsam mit runden Blättern zu schmücken, was weder die cyrillische, noch die gothische und runische Schrift thut; man vergleiche die Gestalt des V, D, I, L, M; solche Züge eignen sich mehr für das Malen mit Pinsel oder Feder, als für das Ritzen in Holz oder Stein. Nicht zu übersehen ist die merkbare Richtung mehrerer glagolitischer Buchstaben, ihr Offenstehen nach der linken Hand, während die cyrillischen, gothischen und lateinischen sich rechts wenden; jene links gewandten scheinen noch aus dem früheren Gebrauch von der Rechten nach der Linken zu schreiben übrig geblieben. Dahin gehören das *On,* auch wohl das *Kako* zumal in dem Clozischen, Assemannischen und Pariser Codex, während die späteren es umdrehen, vorzüglich aber der sechste Buchstab, das *Est,* dessen glagolitische Form links, die cyrillische aber wie die lateinische und griechische rechts gewendet ist. Jene glagolitische Richtung ist völlig die phönicische oder altgriechische. Merkwürdig, dafs die Russen (doch nicht erst seit Peter dem Grofsen?) neben dem cyrillischen E auch das glagolitische in ihr sonst nur cyrillisches Alphabet aufgenommen haben; sie weisen ihm die Stelle zwischen *Jat* und *Ju* an und schreiben es zu Anfang des Worts oder der Sylbe, sobald reines e (nicht je) ausgesprochen werden soll (S. 49[b]). Ich mufs aber mit einem schlagenderen Zeugnifs für die Alterthümlichkeit der glagolitischen Buchstaben E und B hervorrücken; letzteres hat die Gestalt eines Hakens, der oben in eine dreyzinkige Gabel auslauft, und weicht völlig ab von dem gewöhnlichen lateinischen, gothischen, runischen, folglich auch cyrillischen B. Nun zeigen gerade die Runen der bisher noch übel berüchtigten Prilwitzer Idole, so wie der von Hagenow bekannt gemachten Steine dieselbe auffallende Abweichung beider Buchstaben, das links gedrehte E und das gabelförmige B (man sehe Wiener Jahrb. Band 43, S. 33 und Hagenow's Figur 8 und 11). Diese wendischen Runen sind im Ganzen die nordischen, weichen aber in einzelnen Buchstaben ab, und ihre entschiedenste Abweichung stimmt zu der Glagoliza! Was könnte wohl mehr das Alterthum der glagolitischen Schrift und zugleich die angefochtene Echtheit der nordslawischen Götzenbilder bestätigen? Dem Neubrandenburger Goldschmied eine solche Kenntnifs der nordischen, preufsischen, slavischen Mythologie, der nordischen Runen und des glagolitischen Alphabets zuzutrauen, dafs er aus ihnen allen nicht plump, sondern mit geschickter, ab- und zuthuender Mischung nachgeahmt hätte, übersteigt allen Glauben. Die auch durch andere innere Gründe bestärkte Echtheit der Bilder eingeräumt, scheint aus ihnen hervorzu-

Bemerkung erlaube ich mir, dafs den Runen wohl kein anderer als ein rein germanischer Ursprung zugeschrieben werden darf, der sich auf die Bekanntschaft der Deutschen mit der römischen Schrift gründete, welche letztere Formen erhielt, wie sie zum Einschneiden in Holz geeignet waren. Der Versuch einen Beweis auf die Richtung der wenigen angegebenen Buchstaben zu gründen, erscheint jedenfalls wohl zu vag. Wird ferner ein Gewicht darauf gelegt, dafs das alte glagolitische e **3** dem phönicischen Buchstaben in einer seiner Formen ähnlich sehe, der dem hebräischen ה entspricht und bei den Griechen ε bedeutete, so würde man dem, wenn es gerade zur Sache dienen könnte, die gleich grofse Aehnlichkeit mit dem griechischen Zahlzeichen ϡ für 900 entgegenhalten können. Mit solchen einzelnen Aehnlichkeiten ist aber nicht viel zu machen, wenn man nicht den Uebergang aller oder doch der Mehrzahl der Buchstaben nachweisen kann. Und da lassen sich dann oft die unähnlichsten Formen auf einen gemeinschaftlichen Ursprung zurückführen, wie z. B. unsere

---

gehen, dafs schon die heidnischen Slaven einer Schrift pflogen, von welcher uns bedeutende Ueberreste nirgends anders als in dem glagolitischen Alphabet vorliegen. Man erinnere sich, dafs auch die nordischen Runen in der ältesten Zeit die linke Richtung befolgten (wie namentlich aus der Blekinger Felsenschrift Finn Magnussen dargethan hat, und sich aus Betrachtung der einzelnen Haken auf der Stelle ergibt) und erst späterhin sie mit der rechten vertauschten. Sollte sich nicht auch das glagolitische O der nordischen und angelsächsischen Rune *Os*, das glagolitische N der Rune *Not* im sogenannten Hrabanischen Alphabet vergleichen lafsen? Das glagolitische R (*Rtzi*) ist ein umgestülptes cyrillisches, in seiner Form aber trifft es auch mit dem cyrillischen mutescierenden R *lene* zusammen; dürfte sich nicht daraus und aus der Benennung *Jer* Zusammenhang der slavischen Halbvocale mit dem indischen *Ri* ergeben? Endlich streitet für das höhere Alterthum der glagolitischen Buchstaben, dafs ihre Folge die ununterbrochene Reihe der Zahlen gewährt (S. XXVII), während das cyrillische und gerade so das ulphilanische Alphabet die griechische Zählung nachahmen. Ob wohl auch in Deutschland die ältere, vorgothische Runenschrift nach der einheimischen Folge der Buchstaben zählte? Man sollte es daraus schliefsen, dafs die sieben ersten nordischen Runen im Calender zur Bezeichnung der sieben Wochentage dienten. Ueberhaupt entwickelt die fortschreitende Untersuchung eine gröfsere Verwandtschaft zwischen germanischer und slavischer Sprache, Mythe und Schrift als man bisher zuzugeben geneigt war. Selbst darum bin ich nicht Kopitar's Meinung S. XXIX, 49, dafs die Buchstabennamen *Jus* und *Fert* lateinische Wörter seyen; *Fert* scheint die angelsächsische Rune *Peord*; auch schreibt die Pariser Handschrift der ersten Tafel *Fort.*"

verschiedenen gedruckten und geschriebenen deutschen Buchstaben mit den lateinischen, griechischen und der hebräischen Quadratschrift alle auf das phönicische Alphabet.

Was nun die Schrift auf den Prilwitzer Idolen betrifft, so hat einmal Levezow in einer Vorlesung der k. Akademie der Wissenschaften zu Berlin vom Jahr 1834 (Philosophisch-historische Abhandlungen — Berlin 1836, p. 143—206) die Unächtheit dieser Idole so vollkommen nachgewiesen, daſs von ihnen gar nicht mehr die Rede sein kann. Dann hat auch Professor Giesebrecht in den Baltischen Studien (herausgegeben von der Gesellschaft für Pommersche Geschichte und Alterthumskunde, VI, 1, 1839, p. 239—243) die Quelle der Inschriften auf den Idolen nachgewiesen, indem er seinen Aufsatz mit den Worten schlieſst : „Die mythologische Kenntniſs, die in den fraglichen Bronzen kund wird, ist, so viel mir einleuchtet, roh und verworren genug, wie archäologischer Dilettantismus sie in planloser Lectüre aufzuraffen und mit eigener Phantasterei zu versetzen pflegt. Und das Runenalphabet ist dasselbe, welches Klüver in seiner Beschreibung des Herzogthums Meklenburg (2. Aufl. Hamburg 1737, I, p. 264) mittheilt, und für das er sich auf Olaus Magnus, Stephanius in den Noten zum Saxo und auf Rudbecks Atlantica beruft. Die Runenkunde, deren Gideon Sponholz, und wer sonst an den Prilwitzer Bildern mitgearbeitet hat, zu deren Inschriften bedurfte, war also schon in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts in Meklenburg leicht genug zu haben.“ Die Idee zur Verfertigung jener Idole muſs wohl, wenn auch nicht unmittelbar, auf die bekannte Erzählung des Ditmar von Merseburg über die Stadt Riedegast im Bezirk der Redarier, Ratarer, und den Tempel darin zurückgeführt werden : *„In eadem (urbe) nil nisi fanum est de ligno artificiose compositum, quod pro basibus diversarum sustentatur cornibus bestiarum. Hujus parietes variae deorum dearumque imagines mirifice insculptae, ut cernentibus videtur, exterius ornant. Interius autem Dii stant manufacti, singulis nominibus insculptis galeis atque loricis terribiliter vestiti, quorum primus Luarasici dicitur, et prae caeteris a cunctis gentilibus honoratur et colitur“* *).

Als Ditmar oder Dithmar im ersten Viertheil des 11. Jahrhunderts schrieb, konnten die Wenden an der Ostsee recht wohl schon seit

*) *Leibnitii Scriptores rerum Brunsvicensium, 1707, fol., p. 381.*

einigen Jahrhunderten Götzenbilder haben, die ihnen ein deutscher oder scandinavischer Künstler aus der Nachbarschaft verfertigt und mit Inschriften versehen hatte; verschiedene Gattungen von Runenschrift waren unter den germanischen Stämmen an der Ost- und Nordsee um die Zeiten der Einführung des Christenthums und noch lange darnach im Gebrauch, woher sie die Wenden hätten erhalten können. Aber bis jetzt ist meines Wissens noch nirgends eine slawische Inschrift aus der heidnischen Zeit beglaubigt nachgewiesen worden; nichts spricht dafür, dafs die Schreibkunst unter den Slawen irgendwo in gewöhnlichem Gebrauche gewesen, wie in Scandinavien die Runenschrift, wo Ueberreste derselben noch in Menge vorhanden sind. Und hätten die Wenden an der Ostsee eine Schrift gehabt, und diese ihren Weg zu den Anwohnern des Adriatischen Meeres gefunden, wie wäre diefs denkbar, ohne dafs in den dazwischen liegenden Ländern sich auch nur eine Spur davon erhalten hätte.

Die von Jac. Grimm ferner erwähnte Richtung der nordischen Runen von der Rechten zur Linken, die sie in der ältesten Zeit gehabt haben sollen, kann Statt gefunden haben; in ihrer Begründung aber beruht sie auf einer der sonderbarsten Täuschungen, an denen eine Geschichte der Epigraphik allerdings nicht ganz arm sein würde. Man wird mir erlauben, die nicht ganz uninteressante Erzählung derselben nach einigen Zeitungen hier unten zusammenzustellen*).

---

*) Ueber die (kürzlich erwähnte) Runenschrift zu Runamo in Bleckingen findet sich jetzt eine interessante Abhandlung von dem Prof. Finn Magnussen in der Dänischen Wochenschrift abgedruckt. Der Verf. bemerkt über die Runensteine im allgemeinen, dafs diejenigen, welche für die Geschichte die merkwürdigsten gewesen wären, aller Wahrscheinlichkeit nach bei Einführung des Christenthums, auf den Befehl eifriger Missionäre oder getaufter Fürsten und Häuptlinge, ihren Untergang gefunden hätten, indem es die Absicht war, so weit irgend thunlich, alle heidnischen Erinnerungen auszulöschen. Ausgemacht sei es, dafs die Kirchen häufig auf den Stätten des alten Kultus aufgeführt worden seien, wie denn auch erfahrungsmäfsig manche Runen- und Denksteine aus der heidnischen Zeit in den Grundmauern der Kirchengebäude aufgenommen worden wären. Im eigentlichen Dänemark zählt man gegenwärtig 112 Klippen-Runen, in Island 29, und in den ehemals dänischen Provinzen Schwedens 71. Auch sind neuerdings zwei alte Runensteine auf Grönland, einer auf den Faröern, und endlich vor ganz kurzem auf Seeland zwei Steindenkmale mit Runenschrift gefunden, die den Characteren der Runamo-Klippe ähnelt. Diese letztere betreffend, so geschieht ihrer bekanntlich im Saxo Erwähnung; alle Versuche

Nicht die slawischen Halbvocale ъ und ь (ŏ und ĕ, hartes und weiches *Jer* genannt), deren Grimm erwähnt, lassen sich mit dem

---

sie zu dechiffriren, waren bisher gescheitert, und nachdem im verwichenen Jahre durch die Bemühungen der von der Gesellschaft der Wissenschaften angeordneten Commission eine genaue Abzeichnung der Runenschrift vorgenommen, versuchte auch der Geh. Archivar Magnussen lange vergeblich, der Bedeutung der Charactere auf den Grund zu kommen. Bei der ersten Correctur des Kupferstichs kam er aber auf einen Einfall der ihm plötzlich Licht verschaffte, indem er von der Rechten zur Linken lesend, sogleich deutlich den Sinn der ersten drei Worte erhielt. Im Verfolg der Forschung hatte er nach zwei Stunden die ganze Inschrift dechiffrirt. Sie ist eingehauen worden kurz vor der Schlacht auf der Bravalla Haide ums Jahr 713 nach Christi Geburt; Verfasser ist einer der Helden oder Skjalden Harald Hildetand's gewesen, welcher selbst an der Schlacht Theil nahm. Möglicherweise hat das ganze Heer Haralds, welches einer Sage zufolge, sieben Tage auf dem Marsche zubrachte, bei Runamo Halt gemacht, und dort feierlich in die Wünsche jener Inschrift eingestimmt, die sich auf Sieg für den König Harald beziehen. Preufsische Staatszeitung 1834, 201, p. 820[b].

Die Abhandlung von Finn Magnussen befindet sich im VI. Band der historischen Schriften der kön. dän. Gesellschaft der Wiss. auf 742 Seiten in 4⁰ mit 14 schönen Kupfertafeln, erstreckt sich über die gesammte Runenliteratur und übertrifft weit alle bisherigen Leistungen auf diesem Gebiet an Gelehrsamkeit und Reichhaltigkeit. Resultate der Entzifferung sind 1) dafs in jener frühen Zeit die Runen, wenigstens in gewissen Fällen von der Rechten zur Linken geschrieben wurden (und zwar in der Runamo-Inschrift nicht einfache Runen, sondern sogenannte Binderunen sind, die aus zusammengezogenen und verschränkten Runencharacteren bestehen, aus Monogrammen); 2) dafs damals, wie es aus den Eddadichtungen und den Sagas der Isländer erhellt, in Dänemark die Asen und Elfen überhaupt, insbesondere aber Odin und Frei, sowie die Gottheiten der Treue und Liebe verehrt wurden; 3) dafs die altnordische Sprache, die wir jetzt als die isländische bezeichnen, damals auch in Dänemark, dem südlichsten skandinavischen Lande, gesprochen und geschrieben wurde; 4) dafs damals in dieser Sprache alliterirte Verse der ältesten Weise (*Fornyrdarlag*) verfafst wurden; 5) dafs von Manchen bezweifelte Nachrichten Saxo's und der Sagas auf wahrhaft historischem Grund ruhen. A. L. J. Michelsen in der Neuen Jenaischen Allgemeinen Literaturzeitung 1843, 199—200, p. 808—811.

Derselbe sagt ebendaselbst 1847, 132, p. 525—526 : Der Hauptgewinn aus Worsaae's Werk „Zur Alterthumskunde des Nordens, Leipzig 1847, 4⁰" ist ein durchaus negativer, nämlich der Beweis, dafs die vielbesprochene Runamo-Inschrift in Wahrheit nichts weiter ist, als ein durch Ritzen und Spalten am Felsen Runamo entstandener *lusus naturae*. Es ist jetzt aufser allem Zweifel, dafs sämmtliche runenähnliche Figuren, die man für künstlich eingehauene angesehen hatte, nur die natürlichen Risse eines Trappganges sind, dessen Aufsenseiten im Laufe der Zeiten der Verwitterung durch die Einwirkung der

indischen ऋ (ṛi) vergleichen, sondern das ρ, r, wenn es, in slawischen Wörtern ohne beigesetzten Vocal zwischen Consonanten stehend, die vocalische Natur des indischen ṛ hat.

§. 34.

Das cyrillische Alphabet hat die Zahlenreihe des griechischen beibehalten und die *ἐπίσημα* durch slawische Buchstaben ersetzt, so daſs die griechischen Zahlzeichen, wie z. B. in den Ueberschriften der Psalmen, eben so unverändert bleiben konnten, wie die griechischen Buchstaben selbst. Ein Geistlicher wie Cyrill, der an diese Zahlzeichen gewöhnt war, konnte sie recht absichtlich zur Vermeidung möglicher Verwirrung mit anderen so beizubehalten suchen, wie sie

---

Luft, des Regens und Schnees unterworfen waren. — Schon zu Anfang dieses Jahrhunderts hatte der scharfsichtige alterthumsforschende Wanderer M. F. Arendt aus Altona die bestimmte Behauptung aufgestellt, daſs sämmtliche Ritzen und Figuren im Felsen bei Runamo nichts weiter seien als eine Naturwirkung oder ein Naturspiel. Darauf sandte 1833 die kön. dänische Gesellschaft der Wiss. eine Commission, bestehend aus zwei Mitgliedern der historischen und einem Mitglied der naturwissenschaftlichen Klasse und von einem Landschaftsmaler begleitet, nach Bleking, um den Runamofelsen zu untersuchen. Das mineralogische Mitglied war der Meinung, daſs die natürlichen Ritzen und Spalten, welche hin und wieder durch die Inschrift liefen, mit groſser Sicherheit von den künstlich eingehauenen Zeichen sich unterscheiden lieſsen. Nach seiner Angabe wurde eine Abbildung des Trappganges verfertigt, und danach später eine Entzifferung bewirkt, indem man davon ausging, die vermeintliche Inschrift bestehe nicht aus einfachen, sondern aus so genannten Binderunen, aus zusammengezogenen und verschränkten Runencharacteren, und müsse von der Rechten zur Linken gelesen werden. Das groſse Werk über Runamo und die Runen erschien 1841. Der berühmte schwedische Naturforscher Berzelius hatte vorher schon darauf aufmerksam gemacht, daſs sämmtliche Figuren an dem Runamotrappgange nur natürliche Risse wären, aber gegen ihn wurde in dem Runamowerk erinnert, daſs er das Detail der angestellten Untersuchungen nicht kenne. Allein darauf unternahm Worsaae im Sommer 1844 eine Reise nach Runamo, und es fand sich, daſs die von dem Felsen aufgenommene Zeichnung durchaus unzuverlässig ist, und daſs eine getreue Abbildung erweist, daſs sämmtliche Linien im Runamo-Trappgange nichts weiter als natürliche Spalten sind. Es ist also die vermuthete Inschrift mit ihren angeblichen Runencharacteren verschwunden. Die Beweisführung des Verfassers, mit der bündigen Widerlegung der ihm gemachten Einwendungen ist so überzeugend, daſs sie keinem begründeten Zweifel Raum läſst. Hinzugefügte Lithographieen machen die Sache höchst anschaulich.

in den griechischen Originalien sich vorfanden. Hätte das glagolitische Alphabet mit seiner Zahlenreihe früher bestanden und wäre nach diesem das cyrillische erst durch eine Umgestaltung nach dem griechischen gebildet worden, so lag es weit näher, die Reihenfolge der glagolitischen Buchstaben mit deren Zahlenwerthen beizubehalten. Da es bei Gestaltung des glagolitischen Alphabets aber gewiſs wohl als Zweck angenommen werden kann, es dem cyrillischen und griechischen in mehrfachen Beziehungen unähnlich zu machen, und das Interesse für Beibehaltung des bisherigen Zahlenwerths der Buchstaben möglicherweise nicht beachtet wurde, so vertauschte man diesen, vielleicht auch ohne die besondere Absicht einer Entfernung von dem cyrillischen Zahlenwerth, mit einem anderen, dem zufolge für einen Theil der Buchstaben Uebereinstimmung mit dem cyrillischen, für andere Abweichung Statt fand *). Das glagolitische Alphabet bedurfte so wenig der Buchstaben ѳ, ѯ, ѱ, ѡ, wie das cyrillische ihrer bedurft hätte, diese wurden also weggelassen; und das cyrillische, wenn aus dem glagolitischen entstanden, würde sie dann wohl auch weggelassen haben. Für die cyrillischen ъ und ь, deren Unterschied die Bewohner Dalmatiens nicht haben, wurde im glagolitischen Alphabet nur das ı angenommen; für ѣ und ꙗ der Serbier nur das Ⱑ, das aber etymologisch auch für cyrillisches ѧ und ѩ steht, wie es graphisch nach Formen der Handschriften wohl auch mit dem ѧ zusammenhängt. Der Gebrauch von ѣ und ꙗ lief wahrscheinlich in der dialectischen Vocaländerung bei den Dalmatiern in den einzelnen Wörtern so durcheinander, daſs man bei einer Trennung doch keine den cyrillischen Buchstaben immer entsprechende Zeichen hätte setzen können, und man es also dem Leser überlieſs, entweder den e oder den a Laut hören zu lassen, wie dieſs ja auch in anderen Sprachen, namentlich der englischen, der Fall ist, daſs ein Vocal mehrere Laute hat. Ebenso war bei оу und ѫ, bei ю und ѭ immer nur ein Buchstabe für die beide nöthig, gerade wie im Russischen, das sie auch

---

*) Kopitar sagt darüber im Glag. Cloz. §. XXVIII: „Summus Dobrovius ex hoc capite (de literarum valore numerali), nescio an satis recte, primas tribuit Cyrillianis, quippe qui graecarum tantum literarum ordinem observent, slavico (utpote barbaro?) nihili habito! Sed haec quidem viderint Russi, an velint velificari notae graeculorum ὑπερηφανείᾳ; nos quidem certe praeferimus Glagolitae rectitudinem ex *sui* alphabeti ordine numerantis.“

zusammenwirft. Des Diphtongs ꙑ der östlichen Slawen und des y der nördlichen konnten die Glagoliten ganz entbehren, da den Illyriern diesen entsprechende Laute völlig fehlen. Finden wir nun, worauf wir bei den einzelnen Buchstaben zurückkommen werden, in einigen der ältesten glagolitischen Handschriften Zeichen gebraucht, welche die dem gewöhnlichen und späteren glagolitischen Alphabet fehlenden Buchstaben des cyrillischen ersetzen, so sind diefs nur Combinationen anderer Buchstaben, um bei Uebertragung cyrillischer Handschriften diese genau wiedergeben zu können. Einige Buchstaben hat das glagolitische Alphabet aus dem cyrillischen beibehalten, deren es vollkommen entbehren konnte, das eine i, das eine z und das ot, die denn auch nicht angewandt wurden. Dagegen hat es nach Kopitar's scharfsinniger Ermittlung einen Buchstaben, das ⰘⰓ, für den den Illyriern eigenthümlichen Laut des Ⰼ aufgenommen, aus dem im neuserbischen Alphabet das ђ und das ћ entstanden sind. Das glagolitische Alphabet hat hiernach durchgehends den Character einer Umgestaltung des cyrillischen nach den Bedürfnissen der Illyrier; das cyrillische denjenigen einer Erweiterung des griechischen Alphabets nach den Bedürfnissen der südöstlichen Slawen. Aus dem glagolitischen entstanden hätte das cyrillische Alphabet sich gewifs weiter von dem griechischen entfernt, als es, unmittelbar aus diesem hervorgegangen, gethan hat. Mit Grimm gegen Kopitar möchte ich übrigens bei den Buchstaben *jus* und *fert* bezweifeln, dafs deren Namen dem Lateinischen entnommen seien, oder wenn diefs der Fall wäre, dafs sie diese Namen von Anfang an gehabt hätten, wenn ich gleich eine Bedeutung oder Ableitung derselben nicht anzugeben weifs.

Wie schon oben erwähnt wurde, hielt Kopitar fortdauernd an seiner Ansicht fest, die die *Prolegómena historica* zu der Ausgabe des Evangelienbuchs von Reims in einer gedrängten Uebersicht darstellen.

§. 35.

Die nun folgenden slawischen Alphabete, auf verschiedene Systeme der Orthographie gegründet und den Bedürfnissen der einzelnen slawischen Sprachen mehr oder weniger entsprechend, gehen in der Bezeichnung mancher Laute weit aus einander, während die Mehrzahl der Buchstaben nur wenigen Schwankungen unterliegt, so dafs immerhin

nur eine verhältnifsmäfsig geringere Anzahl von einzelnen oder combinirten Buchstaben in jedem Alphabete von denen, die in anderen Alphabeten denselben Laut ausdrücken, abweicht. In Bezug auf diese Abweichungen bieten nicht nur die deutschen und lateinischen Alphabete der Slawen, die nunmehr mit Ausnahme des Polnischen und Niederwendischen ziemlich auf ein gemeinschaftliches System mit lateinischer Schrift gekommen sind, eine grofse Mannigfaltigkeit dar, eine solche begegnet uns auch, wenn gleich in viel geringerem Grade, bei den cyrillischen. Sie würden sich indessen alle ohne grofse Schwierigkeit auf zwei orthographische Systeme, das eine mit cyrillischen, das andere mit lateinischen Buchstaben, zurückführen lassen, wobei nur die eine slawische Sprache den anderen gegenüber einige besondere Buchstaben hätte; das allen Gemeinschaftliche müfste aber in beiden Schriftgattungen auf gleiche Weise ausgedrückt werden und zwar so, dafs einem cyrillischen Buchstaben immer auch nur ein lateinischer entspräche, also namentlich im Polnischen die vielen Consonantenverbindungen für einfache Laute und Buchstaben anderer slawischen Sprachen wegfielen, wozu sich aber freilich die Polen nicht wohl entschliefsen werden. So bietet auch die cyrillische Schrift der neueren slawischen Sprachen für die Transcription keine besonderen Schwierigkeiten dar; mit dem Altslawischen aber verhält sich diefs anders. Denn es läfst sich nicht wohl ein allgemein anwendbares System zur Transcription altslawischer Handschriften bilden, da deren so vielfach von einander abweichende Orthographie von den Abschreibern nach ihren besonderen Dialecten auf die mannigfaltigste Weise modificirt wurde, wornach selbst einzelnen Buchstaben eine verschiedene Aussprache beigelegt werden mufs, je nachdem der Codex in dem einen oder anderen Lande geschrieben oder abgeschrieben wurde. Wollte man diese Buchstaben überall durch dieselben Zeichen wiedergeben, so würde man häufig ganz andere Lesarten entstehen lassen, als diejenigen, welche der Schreiber wohl beabsichtigte, und es wird mehrfach nur muthmafslich dem angewandten älteren orthographischen System, wo von einem solchen die Rede sein kann, mit Bestimmtheit ein neueres untergeschoben werden können. Dazu kommt noch, dafs eine genauere Kenntnifs des besonderen Dialects, der in einer Handschrift herrscht, nöthig ist, wenn man nicht die zahlreichen Abbreviaturen, die sich gewöhnlich vorfinden, nach den Formen eines anderen Dialects auflösen will.

Man kann allerdings und mufs auch in einer lexicographischen oder grammatischen Arbeit über das Altslawische ein bestimmtes System annehmen; aber hiernach alle slawische Texte gleichförmig transcribiren zu wollen, ist unausführbar. Die ältesten Codices schliefsen sich mehr oder weniger dem Altslawischen an, wie es unter den Slawen in der Bulgarei, in Macedonien, Thessalien u. s. w. im 9. und 10. Jahrhundert gesprochen worden sein mag; aber schon frühe vermischten sich in den Handschriften mit den ursprünglichen Formen auf der einen Seite nach Norden hin immer mehr russische und polnische, auf der anderen Seite nach Westen hin serbische und croatische; in den russischen Handschriften werden auch Wörter des südlichen Dialects durch andere in Rufsland verständlichere ersetzt.

§. 36.

Es ist defshalb auch nicht möglich oder nicht wohl thunlich, den Wortschatz des Altslawischen von demjenigen des Kirchenslawischen streng zu trennen; dazu fehlt es uns sehr an einer etwas reicheren Literatur des ersten, und wir müssen daher die Gränzen des Altslawischen weiter ausdehnen, als wir diefs bei gröfserem Reichthum an alten Sprachdenkmälern wohl thun würden.

§. 37.

Eine der ältesten Handschriften, die wir von dem Altslawischen nach der Cyrillischen Auffassung haben, ist der bisher älteste Evangelien-Codex des Nowgoroder Bürgermeisters (Posádnik) Ostromir, dessen Alter durch die hinzugefügte Unterschrift des Abschreibers auf die Jahre 1056—1057 festgestellt ist (herausgegeben von Alex. Wostokow in St. Petersburg, 1843). Die genauere Untersuchung dieses Ostromirschen Codex hat zu dem Resultat geführt, dafs in ihm eine consequente Orthographie angewandt ist, die man als die ursprünglich cyrillische ansehen zu können glaubt und, wenn sie diefs auch nicht sein sollte, doch allen Anspruch darauf machen kann, bei allen Arbeiten über das Altslawische zu Grund gelegt zu werden, wie diefs auch Franz Miklosich in den ***Radices linguae slovenicae veteris dialecti*** (***Lipsiae 1845***, ***8⁰.***), in der Lautlehre und in der Formen-

lehre der altslowenischen Sprache (Wien 1850, 8⁰.) und in dem *Lexicon linguae slovenicae veteris dialecti* (*Vindobonae 1850*, *4⁰*.) gethan hat, Werke, die den wesentlichsten Fortschritt der altslawischen Sprachkenntniſs begründen. Gegen jene Handschrift hat er indessen in den drei letzten der angegebenen Werke das щ, das er in den *Radices* noch beibehalten hatte, nunmehr als besonderen Buchstaben aufgegeben und überall nach serbisch-illyrischer Aussprache шт dafür gesetzt, worin ich jedoch nicht geglaubt habe ihm folgen zu können.

§. 38.

Unter I steht hier das altslawische Alphabet*) nach der eben angegebenen Auffassung und der angenommenen Reihenfolge des cyrillischen Alphabets, die aber früherhin wohl eine andere und nach dem Zahlenwerth der Buchstaben übereinstimmend mit derjenigen des griechischen Alphabets gewesen sein mochte, wobei die neuhinzugekommenen Buchstaben ohne Zahlenwerth vermuthlich am Ende zusammenstanden.

Nr. II ist ein kirchenslawisches Alphabet**), so wie dieſs gewöhnlich in den russischen Sprachlehren u. s. w. dargestellt wird, die jedoch in dessen theilweise unrichtiger Auffassung nicht immer ganz übeinstimmen. Es wird meistens unter dem Namen der slawo-

---

*) Nach der Erwartung des Verfassers würde hier das von A. Auer in seiner „Sprachenhalle“ auf Tafel A der „Schriftzeichen des gesammten Erdkreises“ unter der Bezeichnung „Cyrillisch“ enthaltene Alphabet benutzt worden sein. Statt dessen ist jedoch ein auf Grundlage der ältesten Handschriften nach Angabe und unter Aufsicht des k. k. Bibliothekars Dr. Paul Jos. Schafarik in der Schriftschneiderei von Gottl. Haase Söhne in Prag geschnittenes Alphabet in Anwendung gekommen, welches von jenem kaum bemerkbar abweicht und zugleich die von dem Verf. als in der Tafel A von Auer fehlend bezeichneten beiden Zeichen für ô und ȷe enthält.
[*Anmerk. des Herausg.*]

**) Nach einer Notiz im Manuscripte wäre hier das von A. Auer in der vorerwähnten Tafel A mit „Andere Form“ bezeichnete cyrillische Alphabet aufzunehmen gewesen. Das statt dessen gewählte Alphabet ist aus der Schriftgieſserei von Gottl. Haase Söhne in Prag bezogen. Dasselbe stimmt sowohl mit jenem, als namentlich mit dem von Kopitar im *Glagolita Clozianus* als *alphabetum Slavorum sacrum* angewandten gut überein. [*Anmerk. des Herausg.*]

nischen oder slawenischen Schrift, des Kirchendrucks, церкóвная печáть, oder der Kirchenschrift aufgeführt, in Rufsland und Serbien, das in seinen Drucken russischen Mustern folgte, angewandt, in so weit nicht die neueren Formen an dessen Stelle getreten sind. Ich habe hier die Namen der Buchstaben mit der in Rufsland üblichen Betonung und dem Zahlenwerthe beigefügt. Das ѭ und das ѩ fehlen, wie es scheint, überall und das ѫ wird für gleichbedeutend mit dem ю genommen.

Zu den neueren Formen gehört die gegenwärtige russische Schrift unter Nr. III, die der Kirchenschrift gegenüber in Rufsland den Namen des bürgerlichen Drucks, граждáнская печáть, oder der Civilschrift führt und erst zu Anfang des 18. Jahrhunderts unter der besonderen Mitwirkung Peters des Grofsen entstanden ist.

Unter Nr. IV steht nur in einer Buchstabenreihe und mit den für das Kirchenslawische gebrauchten Typen das cyrillische Alphabet, das Dobrowsky in Majuskel, Minuskel und Currentschrift in den *Institutiones linguae slavicae* auf der 2. Tafel aus den in Wittenberg 1584 erschienenen *Arcticae horulae succisivae de latino-carniolana litteratura* des Ad. Bohorizh, Schulrectors in Laibach, wiedergegeben hat. Dieses Alphabet ist nach den Bedürfnissen der Illyrier beschränkt, nähert sich sehr der glagolitischen Buchstabenreihe, vor der es indessen die Trennung des ѣ und ꙗ, die in jenem unter Ⱑ zusammengeworfen sind, voraus hat, setzt an das Ende das glagolitische *jus* Ⱙ, wozu neben dem ю kein Bedürfnifs vorlag, hat das doppelte *ishe* Ⰹ, dann alle griechisch-slawischen zum Theil unnöthigen Buchstaben nach ihrem griechischen Zahlenwerth und die drei letzten nach dem glagolitischen; für 90 ein Zeichen für das griechische ἐπίσημον κόππα unter dem verdorbenen Namen ἠσκόπητα.

Das V. Alphabet*) ist gleichfalls ein cyrillisch-illyrisches, auf das wir mehrere Male zurückkommen werden, aus dem *Lexicon*

---

*) Die Zeichen für dieses Alphabet sind, soweit sie mit den entsprechenden Buchstaben der Alphabete Nr. I oder II übereinstimmen, dem ersteren oder letzteren entnommen worden. Dagegen sind die von jenen Alphabeten abweichenden Zeichen, nämlich die für *A, E, Z* (*Zelo* und *Zemlye*), *I* (die 2. und 3. Figur), *Ly, Ny, Sz* (die 2. Figur), *Ot vel O, Ch* (die 1. und 2. Figur) *Sft, X, Pf* und *Gy* mit möglichster Genauigkeit nach der im Anhange (*Orthographia*) des angeführten Werks von Jambressich befindlichen Tafel besonders geschnitten worden. [*Anmerk. des Herausg.*]

latinum interpretatione illyrica, germanica, et hungarica — ab Andrea Jambressich, Societatis Jesu Sacerdote, Croata Zagoriensi (*Zagrabiae*, 1742, 4⁰.), dessen Illyrisch, specieller genommen der croatische Dialect, und die Orthographie die ungarische ist, deren sich unter den Slawen vorzugsweise die Croaten bedienten. In diesem Alphabet zeigen sich die Uebergänge aus den Handschriften zu dem Neuserbischen, wenn gleich die besonderen Buchstaben auf andere Weise modificirt sind. Allein unter allen mir bekannten cyrillischen Alphabeten nimmt es das griechisch-slawische ı als gleichbedeutend mit dem deutschen j, und läſst dafür die zusammengesetzten Buchstaben ꙗ, ѥ und ю weg.

Unter Nr. VI steht das neuserbische Alphabet, wie es sich vor dem von Vuk Stefanović Karadžić in Wien 1818 herausgegebenen Wörterbuche findet, dem Kopitar die lateinischen und deutschen Wortbedeutungen beigefügt hatte, und in der demselben vorausgeschickten Einleitung und dazu gehörenden serbischen Grammatik, verdeutscht von Jacob Grimm, Berlin 1824, 8⁰. Es bildete sich dieses Alphabet nach und nach aus bereits vorhandenem Material, seitdem Dositej Obradović, Dimitri Davidović und Andere angefangen hatten, in ihren Schriften das Kirchenslawische mit der gewöhnlichen serbischen Umgangssprache zu vertauschen. Noch dauert der Streit über die gegenseitigen Vorzüge beider in literärischer Beziehung und über die anzunehmende Orthographie. Hinsichtlich der letzteren schlieſst sich die serbisch-illyrische Abtheilung des Allgemeinen Reichs-Gesetz- und Regierungsblattes für das Kaiserthum Oesterreich groſsentheils der russischen an, nimmt ђ und ћ aus dem neuserbischen Alphabet auf, љ und њ aber als zusammengezogene Buchstaben aus ль und нь nicht, und eben so nicht das j. Von Vocalen der älteren und der russischen Orthographie, die das Neuserbische aufgegeben hat, gebraucht es das й, і, ъ, ы, ь, ѣ, ю, я, und das є für ѥ, während е wie im Neuserbischen für reines e steht; ф und х schreibt es für die illyrischen f und h.

Nr. VII ist das altglagolitische Alphabet des Kopitar*) nach dem *Codex Clozianus* im *Glagolita Clozianus* und auf der Tafel

---

*) In welcher Weise der Verf. das Alphabet des *Glagolita Clozianus* hier wiederzugeben beabsichtigt hat, ob etwa als Facsimile in lithographischer Abbildung, ist unbestimmt. Nachdem indessen inzwischen von Dr. Paul Jos. Schafarik ein glagolitisches Alphabet nach den ältesten Handschriften

vor dem Reimser Evangelienbuch bekannt gemacht hat. Es stimmt im Wesentlichen mit dem Alphabet des obenerwähnten Assemanischen Codex in Rom und dem ***abecenarium bulgaricum*** des Pariser Codex überein; es hat aber noch besondere Zeichen oder Combinationen zur Unterscheidung und Uebertragung der cyrillischen ъ, ꙑ, ь, ѧ, ѩ, ѫ und ѭ, des griechisch-cyrillischen ѵ, und hat das ѳ unverändert beibehalten. Der Assemanische Codex hat keine Zeichen für ѧ, ѩ, ѫ und ѭ, der Pariser von den vorher erwähnten neuen Buchstaben nur für ь, ѭ und ѵ. Dagegen hat der Assemanische Codex Ⱋ für das cyrillische щ, das im Pariser fehlt und im *Codex Clozianus* nach illyrischer Mundart immer durch шт ersetzt wird.

Nr. VIII*) ist das gegenwärtige glagolitische Alphabet, wie wir es mit Ausnahme jener ältesten Handschriften sonst überall sehr wenig verändert finden. Die jetzt gewöhnliche Reihenfolge der cyrillischen Buchstaben ist mit unbedeutenden Veränderungen nach dem ot beibehalten, jedoch mit Einschaltung des Ⰼ zwischen і und к für das serbisch-illyrische ꙉ. Von den Buchstaben, die im kirchenslawischen Alphabet nach dem щ folgen, hat das glagolitische nur drei beibehalten, das Ⰺ für ъ und ь, das Ⱑ für ꙗ, ѣ, ѧ und ѩ, und

---

gezeichnet und auf Kosten des böhmischen Museums in der Schriftschneiderei von Gottl. Haase Söhne in Prag geschnitten worden ist und da diesem Alphabet vorzugsweise die Figuren des *Glagolita Clozianus* zu Grund liegen und nur bei einzelnen Buchstaben sich geringe Abweichungen zeigen, welche dann mehr dem Pariser oder Assemannischen Codex sich nähern, so erschien es unbedenklich, jenes Schafarik'sche Alphabet als „Altglagolitisch“ hier anzuwenden. Für ḋ ist jedoch ein dem *Glag. Cloz.* entsprechendes Zeichen (ⰼ) besonders geschnitten worden, weil das Schafarik'sche (Ⰼ) hiervon gänzlich verschieden ist, auch in den beiden andern genannten Codices sich nicht findet.

[*Anm. des Herausg.*]

*) Statt des in der obenerwähnten Tafel A von A. Auer enthaltenen Alphabets, welches der Verfasser im Auge hatte, kommt hier ein gleich dem vorigen nach der Zeichnung von Schafarik in der genannten Schriftschneiderei geschnittenes Alphabet in Anwendung. Letzteres enthält Zeichen für *sjelo* und *ot*, welche dem ersteren fehlen. Der Verfasser hatte für diese Buchstaben diejenigen Zeichen gewählt, welche in der Tafel III bei Dobrowsky (*Institutiones linguae slavicae veteris*) enthalten sind. Für *sjelo* konnte statt der von Dobrowsky gegebenen Figur die ganz unbedeutend abweichende von Schafarik gewählt werden; dagegen ist für *ot* ein der Figur bei Dobrowsky entsprechendes Zeichen besonders geschnitten worden. Ebenso mufsten die hier eingeführten Zeichen für *czerw* und *jat* besonders geschnitten werden, weil die Schafarik'schen allzusehr von den Zeichen bei Dobrowsky und Auer abweichen.

[*Anm. des Herausg.*]

das Ⱓ für ю und ѥ; ѧ wird nach serbisch-illyrischer Mundart immer wie e ausgesprochen und also wohl auch Ⰵ, wie in serbischen Handschriften є, dafür geschrieben; ѫ fällt mit оу in dem glagolitischen Ⱆ zusammen. In neueren Drucken kommt noch eine Variante von Ⰵ, nämlich Ⰵ für je hinzu. Der Zahlwerth der Buchstaben folgt der Anordnung derselben unabhängig von demjenigen, welchen sie im cyrillischen Alphabet haben. Um das Jahr 1400 hatte das glagolitische Alphabet, wie aus der Nachweisung in Joseph Dobrowsky's Geschichte der Böhmischen Sprache und ältern Literatur (Prag 1818, p. 57—58) hervorgeht, die jetzige Zahl und Reihenfolge der Buchstaben und deren slawische Namen. Zu vergleichen sind auch die „Bemerkungen über das glagolitische Alphabet" in Dobrowsky's *Slavin* (Prag 1808, 2. Aufl. 1834, Nr. 23). Dem Alphabet Nr. VIII sind die Namen der glagolitischen Buchstaben nach der 3. Tafel der ***Institutiones linguae slavicae veteris*** von Dobrowsky unverändert beigesetzt worden.

Im 17. und 18. Jahrhundert hielt man eine Verbesserung der glagolitischen Kirchenbücher, des Missals und Breviers, für nothwendig, um sie mehr in Einklang mit denen des Occidents zu bringen. Da es aber der dalmatischen Geistlichkeit an den hierzu erforderlichen Sprachkenntnissen fehlte, so glaubten zuerst der P. Raphael Levakovich, ein Franciscaner aus Croatien, und nach ihm Matth. Caraman, ein Priester aus Spalatro, sich in sprachlicher Hinsicht den russischen Kirchenbüchern anschliefsen zu müssen, statt auf die alten inländischen Handschriften zurückzugehen, was zu einer grofsen Verwirrung führte, die noch durch die Aufnahme der von der illyrischen gänzlich abweichenden Betonung um Vieles vermehrt wurde. Hierbei suchte Caraman auch zwischen dem kirchenslawisch-russischen und dem glagolitischen Alphabet eine vollständige Uebereinstimmung durch Hinzufügung einiger Abzeichen zu bewerkstelligen, zu welchem Ende er

є й ї ѡ щ ѕ ы ь ѣ ѧ ѱ ѫ ѵ

durch Ⰵ̄ Ⰺ̆ Ⰺ̈ Ⰵ̄ Ⱋ̈ Ⱏ Ⱏ̄ Ⱐ Ⱑ̇ Ⱑ Ⱔ Ⱓ̃ Ⱓ̄ und Ⱆ̈

wiedergab, wobei namentlich die Art, das griechische *υ* oder russische ѵ auszudrücken, durch ѡ̄ und durch *όυ*, denn das bedeuten jene Zeichen, besonders bemerkenswerth ist. Hierzu bewog ihn wahrscheinlich die slawische Schreibung ав und ев für die griechischen

Diphtonge *αυ* und *ευ*, welche beide man in alten Handschriften und im Kirchenslawischen häufig neben einander und in denselben Worten auch wechseln sieht. Das dreifach punctirte ꙗ̈ für das kirchenslawische щ sollte wahrscheinlich dessen russische Aussprache als s̄c̄ von der des glagolitischen ⱋ, das nach serbisch-illyrischer Mundart wie s̄t lautet, unterscheiden.

§. 39.

In der Uebersicht Nr. IX sind altslawische, russische, serbische Buchstaben nach verschiedener Auffassung (vgl. Nr. V und VI), dann glagolitische mit lateinisch-illyrischen, slowenischen, böhmischen, slowákischen, polnischen, oberwendischen, niederwendischen und denen des harmonischen Alphabets zusammengestellt, in das einige den lateinisch-slawischen Alphabeten angehörige Buchstaben eingereiht worden sind. Wo in einer Columne mehrere Buchstaben oder Combinationen derselben neben einander stehen, beziehen sich die vorderen meistens auf die ältere Orthographie. Statt der früher gebrauchten deutschen Buchstaben sind überall lateinische gesetzt, die mit einer einzigen Ausnahme als sich völlig entsprechend angesehen werden können. Diese Ausnahme betrifft das deutsche ß, gewöhnlich sz genannt, das im Wendischen vormals für das scharfe s, cyrillisches c gesetzt wurde, entsprechend dem ungarisch-croatischen sz in lateinischer Schrift, wofür im Oberwendischen jetzt s, im Niederwendischen ss geschrieben wird, und im Slowenischen ehemals ein langes ſ stand, das mit dem s nicht verwechselt werden durfte. Die unter Niederwendisch aufgeführte Orthographie war auch früherhin theilweise für das Oberwendische angewandt worden; beide ließen sich noch mitunter durch Aufnahme anderer Schreibung für einzelne Laute vermehren. Wie weiter unten sich bei der Auseinandersetzung über die slawischen e ergeben wird, ist es nicht wohl thunlich, sie tabellarisch nach ihren Eigenthümlichkeiten genau zusammenzustellen, wenn man sie nicht unter noch mehr Abtheilungen, als hier geschehen ist, bringen will. Eben so bietet die Anordnung der l die Schwierigkeit, daß die Sprachen, die keine besondere Bezeichnung für das harte ł haben, theilweise das gewöhnliche l wie ł aussprechen, und daß es umgekehrt auch wieder für das weiche l steht.

Mehrere Buchstaben oder Combinationen derselben in den verschiedenen Alphabeten, welche die Uebersicht nicht erleichtern würden und nur meistens einem einzelnen Alphabet angehören, sind auf der vergleichenden Uebersicht weggelassen worden; nämlich

im Altslawischen ѩ, ѭ und ꙑ als durch die Aufnahme von і für ј und ї ersetzt, wozu auch noch ꙗ, ѥ und ю gehört hätten, die aber ihre Repräsentanten auch in anderen slawischen Alphabeten haben;

im Glagolitischen Ⰺ, das jetzt nicht mehr gebraucht wird und eigentlich statt des 8 neben dem н stehen sollte, nun aber für den i-Laut durch jenes ersetzt ist, ferner das der Abbreviatur ѿ für ot entsprechende Ⱉ ;

im Slowenischen das geschlossene é und ó, so wie das offene è und ò oder ê und ô;

im Böhmischen die langen Vocale á, é, í (ehemals j), ů, ý und das q;

im Slowákischen die langen Vocale á, é, í, ó, ú, das q und die dem Alphabet eingereihten Combinationen dz und dž;

im Polnischen die geschlossenen Vocale é und ó, die so genannten gestrichenen Buchstaben ḃ, (f'), ḿ, ṕ, ś, ẃ, ź, (ć und ń sind aufgenommen), dann die Combinationen dz, dź, dž und rž;

im Oberwendischen das ó, das kh, das nur in fremden Wörtern gebrauchte v, und die mouillirten ḃ, f', ḿ, ṕ, ẃ;

im Niederwendischen das offene é, das den vorhergehenden Consonanten mouillirende ȯ, und das mouillirte ṗ.

I. Altslawisches Alphabet.

А	а	a	1	Х	х	h̯	600
Б	б	b		Ѡ	ѡ	ô	800
В	в	w	2	Ц	ц	z̧	900
Г	г	g	3	Ч	ч	c̄	90
Д	д	d	4	Ш	ш	s̄	
Є	є	e	5	Щ	щ	s̯̄	
Ж	ж	j̄		Ъ	ъ	ŏ, ŭ	
Ѕ	ѕ	ẓ	6	Ꙑ	ꙑ	ȳ	
Ꙁ	ꙁ	z	7	Ь	ь	ĕ, ĭ	
И	и	i	8	Ѣ	ѣ	ẹ	
І	і	(j̈ ï)	10	Ꙗ	ꙗ	j̈a	
К	к	k	20	Ѥ	ѥ	j̈e	
Л	л	l	30	Ю	ю	j̈u	
М	м	m	40	Ѧ	ѧ	e̱	
Н	н	n	50	Ѩ	ѩ	j̈e̱	
О	о	o	70	Ѫ	ѫ	a̱	
П	п	p	80	Ѭ	ѭ	j̈a̱	
Р	р	r	100	Ѯ	ѯ	x	60
С	с	s	200	Ѱ	ѱ	pſ	700
Т	т	t	300	Ѳ	ѳ	ṯ	9
ОУ	оу	u	400	Ѵ	ѵ	y	
Ф	ф	f	500				

II. Kirchenslawisches Alphabet.

А	а	азъ	a	1
Б	б	бꙋ́ки	b	
В	в	вѣ́ди	w	2
Г	г	глаго́ль	g	3
Д	д	добро́	d	4
Є	є	єсть	e	5
Ж	ж	живѣ́те, живе́те	ǰ	
Ѕ	ѕ	ѕѣло́, ѕѣлѡ́	ẓ	6
Ꙁ	ꙁ	ꙁемлѧ́	z	7
И	и	и́же	i	8
І	ї	ї	ï	10
К	к	ка́ко, ка́кѡ	k	20
Л	л	лю́ди	l	30
М	м	мыслѣ́те, мысле́те	m	40
Н	н	нашъ	n	50
О	о	онъ	o	70
П	п	поко́й	p	80
Р	р	рцы	r	100
С	с	сло́во	s	200
Т	т	тве́рдо	t	300
Оу	ꙋ	оу, ꙋ ѵ оукъ, икъ	u	400
Ф	ф	фертъ	f	500
Х	х	хѣръ, херъ	ḫ	600
Ѿ	ѿ	отъ	ot	800
Ц	ц	цы	ẓ	900
Ч	ч	червь	č	90
Ш	ш	ша	š	
Щ	щ	ща, шта	ş	
Ъ	ъ	єръ, ѣръ	=’	
Ы	ы	єры, ѣръ	ȳ	
Ь	ь	єрь, ѣрь	≐	
Ѣ	ѣ	ꙗть	ẹ, ïẹ	
	є	є	ïe	
Ю	ю	ю	ïụ, ụ	
Ѫ	ѫ	юсъ	(a̱)	
Ѡ	ѡ	о, ѡ	ô	
Ѧ	ѧ	ѧ	(e̱) ïạ, ạ	
Ѽ	ѽ	о, ѡ	õ	
Ꙗ	ꙗ	ꙗ	ïa	
Ѯ	ѯ	кси	x	60
Ѱ	ѱ	пси	pſ	700
Ѳ	ѳ	ѳита, ѳита́	t̲, f̲	9
Ѵ	ѵ	и́жица	y	

III. Russisches Alphabet.

А	а	a
Б	б	b
В	в	w
Г	г	g
Д	д	d
Е	е	ȷ̈e, e
Ж	ж	ȷ̄
З	з	z
И	и	i
І i	ï	ï
К	к	k
Л	л	l
М	м	m
Н	н	n
О	о	o
П	п	p
Р	р	r
С	с	s
Т Ш	т ш	t
У	у	u
Ф	ф	f
Х	х	ḫ
Ц	ц	ȥ
Ч	ч	c̄
Ш	ш	s̄
Щ	щ	s̮̄
	ъ	=ʾ
	ы	ȳ
	ь	≐
Ѣ	ѣ	ȷ̈ẹ, ẹ
Э	э	e
Ю	ю	ȷ̈ụ, ụ
Я	я	ȷ̈ạ, ạ, æ
Ѳ	ѳ	f̲
Ѵ	ѵ	y

IV. Cyrillisches Alphabet nach Ad. Bohorizh.

а	as	1	ҁ	ἡσκόπητα	90
б	boga		р	rczi	100
в	vidil	2	с	slovo	200
г	glagole	3	т	terdo	300
д	dobro	4	оу, ȣ	uk	400
е	esti	5	ф	fert	500
ж	shivite		х	hir	600
ѕ	selo	6	ѱ	psi	
з	semla	7	ѿ	ot	700
Ӥ	ishe		щ	shzha	800
и	i	8	ц	ci	900
ѳ	thita	9	ш	zherv	1000
і	jota	10	ч	sha	
к	kako	20	ь	jer	
л	ludi	30	ѣ	jad	
м	mislite	40	ꙗ	ja	
н	nash	50	ѥ	je	
ѯ	xi	60	ю	jo	
о	on	70	ѫ	jus	
п	pokoi	80			

V. Cyrillisch-illyrisches Alphabet nach Jambressich.

Asz	А	1	A.	Pokoj	П	80	P.
Bukve	Б		B.	Reczi	Р	100	R.
Vede	В	2	V.	Szlovo	С	200	Sz.
Glagole	Г	3	G.	idem	ϛ		
Dobro	Д	4	D.	Tverdo	Т	300	T.
Jeſzt	Є	5	E.	U	ȣ	400	U.
Siveti	Ж		S.	Phi vel fi	Ф	500	F. Ph.
Zelo	Ѕ	6	Z.	Hir	Х	600	H.
Zemlye	З	7	Z.	Ot	Ѿ		Ot.
Iſe	И	8	I.	idem	Ѡ		Ot. vel Od.
idem	Ѣ			idem	Ꙍ		Ot. vel O.
idem	Н			Czi	Ц	900	Cz.
I	І	10	J.	Cherv	Ꙋ	90	Ch.
Kako	К	20	K.	idem	Ч		
Lyudi	Л	30	L.	Sſaj	Ш		Sſ.
	Љ		Ly.	Staj	Щ	800	Sſt.
Miſzlite	М	40	M.	Xi	Ѯ	60	X.
Naſs	Н	50	N.	Pſzi	Ѱ	700	Pſ.
	Њ		Ny.	Tita	Ѳ	9	Th.
On	О	70	O.	Gyerv	Ꙉ		Gy.

VI. Neuserbisches Alphabet.

А	а	a	М	м	m
Б	б	b	Н	н	n
В	в	w	Њ	њ	ṅ
Г	г	g	О	о	o
Д	д	d	П	п	p
Ђ	ђ	ḋ	Р	р	.r
Е	е	e	С	с	s
Ж	ж	j̄	Т	т, *т*	t
З	з	z	Ћ	ћ	ć
И	и	i	У	у	u
Ј	ј	j̈	Ц	ц	ƶ
К	к	k	Ч	ч	c̄
Л	л	l	Џ	џ	ḡ
Љ	љ	l̇	Ш	ш	s̄

VII. Altglagolitisches Alphabet nach dem Codex Clozianus.

Ⰰ	a	Ⰿ	m	Ⱎ	s̄
Ⰱ	b	Ⱀ	n	Ⱏ	(ъ)
Ⰲ	w	Ⱁ	o	ⰟⰉ	(ъı)
Ⰳ	g	Ⱂ	p	Ⱐ	(ь)
Ⰴ	d	Ⱃ	r	Ⱑ	ẹ
Ⰵ	e	Ⱄ	s	Ⱓ	j̈u
Ⰶ	j̄	Ⱅ	t	Ⱔ	ę
Ⰷ	ẓ	ⰑⰛ	u	Ⱗ	j̈ę
Ⰸ	z	Ⱇ	f	Ⱘ	ą
Ⰹ	i	Ⱈ	ḫ	Ⱙ	j̈ą
Ⰺ	ï	Ⱉ	ot	Ⱚ	ṯ
Ⰼ	ḋ	Ⱋ	s̄t	Ⱛ	y
Ⰽ	k	Ⱌ	z̦		
Ⰾ	l	Ⱍ	c̄		

VIII. Glagolitisches Alphabet.

Ⰰ	ⰰ	az	1	Ⱁ	ⱁ	on	80
Ⰱ	ⰱ	buki	2	Ⱂ	ⱂ	pokoi	90
Ⰲ	ⰲ	widil	3	Ⱃ	ⱃ	rci	100
Ⰳ	ⰳ	glagolje	4	Ⱄ	ⱄ	slowo	200
Ⰴ	ⰴ	dobro	5	Ⱅ	ⱅ	twerdo	300
Ⰵ	ⰵ	jest	6	Ⱆ	ⱆ	uk	400
Ⰶ	ⰶ	živite	7	Ⱇ	ⱇ	fert	500
Ⰷ	ⰷ	sjelo	8	Ⱈ	ⱈ	chir	600
Ⰸ	ⰸ	zemlja	9	Ⱉ	ⱉ	ot	700
Ⰹ	ⰹ	iže	10	Ⱋ	ⱋ	szcza	800
Ⰻ	ⰻ	i	20	Ⱌ	ⱌ	ci	900
Ⰼ	ⰼ	je	30	Ⱍ	ⱍ	czerw	1000
Ⰽ	ⰽ	kako	40	Ⱎ	ⱎ	sza	
Ⰾ	ⰾ	ljudi	50	Ⱏ	ⱏ	jer	
Ⰿ	ⰿ	mislite	60	*)Ⱑ	ⱑ	jat	
Ⱀ	ⱀ	nasz	70	Ⱙ	ⱙ	jus	

*) Wie oben in der Note zu Alphabet Nr. VIII (Seite 92) bemerkt, ist obiges Zeichen für *jat*, welchem von Schafarik die Figur Ⱑ gegeben ist, besonders geschnitten worden. Es wird jedoch nicht zu vermeiden sein, letzteres Zeichen im Folgenden da anzuwenden, wo der Buchstabe *jat* im Texte mehrfach auf einer Seite vorkommt. [*Anm. des Herausg.*]

Harmonisch.	Altslawisch.	Russisch.	Serbisch.	Glagolitisch.	Illyrisch.	Slowenisch.	Böhmisch.	Slowákisch.	Polnisch.	Oberwendisch.	Niederwendisch.
a	а	а	а	ⰰ	a	a	a	a	a	a	a
j̈a̤, a̤	ꙗ	я	ꙗ, ja		ja	ja	ja	ja	ja	ja	ȧ, ja
ą	ѫ								a̱		
b	б	б	б	ⰱ	b	b	b	b	b	b	b
c̄	ч	ч	Ч, ч	ⱍ	cs, č	zh, č	cž, č	č	cz	tž, cž, č	tsch, cż
ć			Ћ, ћ		ch, ć				ć	ć	
d	д	д	д	ⰴ	d	d	d	d	d	d	d
ḋ		дь	Ꙉ, ђ	ⰼ	dj, gj, gy		ď, ď	ď, ďj			
j̈e, e	ѥ	е	ѥ, є, je	ⰵ ⰵ	je	je	je	je	je	je	je
e	є	э	е		e	e	e	e	e	e	e
j̈ẹ, ẹ	ѣ	ѣ		ⱑ							
ě						ě	ě			ě, ė	ė,
ę	ѧ								ę		
ĕ, ĭ	ь										
f	ф	ф	ф	ⱇ	f	f	f	f	f	f	f
f̱		ѳ									
g	г	г	г	ⰳ	g	g	ǧ, g	g	g	g	g
ḡ			џ		cx						
h			х	ⱈ	h		h	h	h	h	h
ḫ	х	х				h	ch	ch	ch	ch	ch
i	и	и	и, и	ⰻ	i	i	i	i	i	i	i
ï		ї, i	ı, i								
j̈	ı		j		j	j	g, j	j	j	j	j
j̄	ж	ж	ж	ⰶ	x, ž	sh, ž	ž	ž	ż, ż	ż, ž	ż, ż
k	к	к	к	ⰽ	k	k	k	k	k	k	k
l	л	л	л	ⰾ	l	l	l	l	l	l	l
l̇		ль	ль, љ		lj, ly	lj		l'		lj, l'	l̇
ƚ		лъ					[l']		ł	ł	

Harmonisch.	Altslawisch.	Russisch.	Serbisch.	Glagolitisch.	Illyrisch.	Slowenisch.	Böhmisch.	Slowákisch.	Polnisch.	Oberwendisch.	Niederwendisch.
m	м	м	м	ⰿ	m	m	m	m	m	m	m
n	н	н	н	ⱀ	n	n	n	n	n	n	n
ṅ		нь	нь, њ		ny, nj	nj	ň	ň, ňj	ń	nj, ń	ṅ
o	о, ѡ	о	о	ⱁ	o	o	o	o	o	o	o
ŏ, ŭ	ъ										
p	п	п	п	ⱂ	p	p	p	p	p	p	p
pſ	ѱ	пс	ѱ, пс		ps	ps	ps	ps	ps	ps	ps
r	р	р	р	ⱃ	r	r	r	r	r	r	r
ṙ		рь	рь, рј		rj	rj		rj		rj, ŕ	ṙ
ř							ř		rz		
s	с	с	с	ⱄ	sz, s	ſ, s	s	s	s	ſs, s	ss
s̄	ш	ш	ш	ⱎ	sc, š	ſh, š	ſſ, š	š	sz	sch, š	sch
s̮̄	щ	щ	шч			ſhzh, šč			szcz	schčž, šč	schcż
št, s̄ć			щ, шт, шћ	ⱋ	sct, št		št̆				
t	т	*т*, т	т, *т*	ⱅ	t	t	t	t	t	t	t
ṫ		ть	ть, тј		ty, tj	tj	ť, ť	ť tj			
t̠	ѳ		ѳ					th, t			
u	оу	у	оу, ȣ, у	ⱆ	u	u	u	u	u	u	u
jụ, ụ	ю	ю	ю, ју	ⱓ	ju	ju	ju	ju	ju	ju	ju, u̇
w	в	в	в	ⰲ	v	v	w, v	w, v	w	w	w
x	ѯ	кс	ѯ, кс		x, ks	kſ, ks	x	x, ks	x		
y	ѵ	ѵ					y	y	y	y	y
ȳ		ы	ы								
z	ꙁ	з	з	ⰸ	z	s, z	z	z	z	s, z	s
ẓ	ѕ		ѕ	ⰷ							
ƶ	ц	ц	ц	ⱌ	cz, c	z, c	c	c	c	z, c	z
›		ъ	ъ	I							
·		ь	ь								

Acht slawische Buchstaben sind namentlich in der illyrischen Orthographie so verschieden durch lateinische ausgedrückt worden, daſs sie hier besonders, vorzüglich nach Kopitar im *Glagolita Clozianus* und Ignaz Al. Berlić Grammatik der illyrischen Sprache (Agram 1850, 8⁰.), zusammengestellt zu werden verdienen. Es sind das die Buchstaben ц, ч, ћ, ђ, с, ш, з, ж, wie sie 1) von dalmatischen und bosnischen Schriftstellern des 16. Jahrhunderts wiedergegeben werden, 2) von dem P. Jac. Micalia im *Thesaurus linguae illyricae, Laureti 1649, 8⁰.*, 3) von dem P. A. della Bella im *Dizionario italiano, latino, illirico, Ven. 1728, 4⁰.*, 4) von Jose Voltiggi im *Ricsoslovnik* (*Vocabolario*-Wörterbuch) *illiricskoga, italianskoga i nimacskoga jezika, Vienna (1803) 8⁰.* und von Joach. Stulli im *Lexicon latino-italico-illyricum etc. Budae, Ragusae, 1801—1810, vol. 1—6, 4⁰.*, 5) von verschiedenen ragusanischen Schriftstellern, 6) von den Schriftstellern in Slawonien, 7) von den Croaten nach Jambressich, 8) von den Herausgebern des in Fiume 1824 erschienenen Evangelien- und Gebetbuchs, *Schiavetto* genannt, 9) in der illyrisch-croatischen Abtheilung des Allg. Reichs-Gesetz- und Regierungsblattes für das Kaiserthum Oesterreich.

	ц	ч	ћ	ђ	с	ш	з	ж
1) Dalm. und Bosn. Schriftsteller . .	ç, cz	c, ç	ch, chi, chj	gy, gi, gj, ghi	s	s, sc	s, z, ʒ	sg, sc, sx
2) Micalia	ç	cj, ç	chj	ghj	s	sc	ʒ	sg
3) Della Bella	z	cj	chj	ghj	s	sc	ʒ	x
4) Voltiggi und Stulli	c	cs	ch, tj	dj, gj	s	sc	z	x
5) Ragusanische Schriftsteller . .	z	ćj	ch	g, ghj	s	sc	ſ	ſc
6) Slawonische Schriftsteller . .	cz, c	cs	ch	gj, dj, gy	sz, s	ss, sh	z	x
7. Croatische Schriftsteller	cz	ch	ch	dj, gy	ſz, sz	s', sh, ſſ	z	s
8) Schiavetto	c	ç	ch	dj	ſ	s	z	x
9) Oestr. Reichs-Gesetzblatt	c	č	ć	dj	s	š	z	ž

Da im Illyrischen für das altslawische щ nur шт, št gesprochen wird, so steht dafür überall auch nur eine Combination der dem шт entsprechenden Buchstaben, also sct, st u. s. w. Für das serbische

ц haben die Slawonier das auf der Uebersichtstafel (IX) unter Illyrisch in der ġ Reihe eingetragene cx.

§. 40.

Kopitar hat öfters einen sehr entschiedenen Widerwillen gegen die mit Abzeichen versehenen lateinischen Buchstaben zu erkennen gegeben, an deren Stelle er die Einführung neuer oder einem andern Alphabet entlehnter Charactere verlangte, wie diefs Julius Klaproth theilweise in der *Asia polyglotta* (Paris 1823, 4⁰.) gethan hat. Vielleicht hierdurch bewogen hat der Professor Franz Seraph Metelko zu Laibach in seinem im Jahr 1825 erschienenen Lehrgebäude der slowenischen Sprache im Königreich Illyrien und in den benachbarten Provinzen für die dem lateinischen Alphabet fremden Laute besondere, meistens den cyrillischen Buchstaben nachgebildete, Zeichen angewandt, die Berlić in der Grammatik der illyrischen Sprache auf seiner Tabelle der slawischen Alphabete aufgenommen hat. Bei der allgemeinen Verbreitung jedoch, die seitdem die neue, auf die böhmische gegründete, Orthographie unter den Südwestslawen gefunden hat, ist nicht zu erwarten, dafs man auf jenen, wie es scheint, vereinzelt gebliebenen Versuch wieder zurückkommen werde.

§. 41.

Der gleichen Schwierigkeit, der bei uns manche slawische Laute für die Transcription unterliegen, unterliegen mehrere der unserigen bei den Slawen, denen es in vielen Fällen sehr schwer fällt, die Orthographie fremder Namen wiederzugeben, wefswegen in russischen Werken mit völliger Beiseitesetzung der Orthographie sich darauf beschränkt wird, der Aussprache jener möglichst nahe zu kommen. Wir finden defshalb Namen wie **Гете**, **Губеръ**, **Кальо**, **Рошѳоко**, **Руссо**, **Юмъ** für Göthe, Huber, Caillaud, Rochefaucauld, Rousseau, Hume, was in Uebersetzungen aus dem Russischen bisweilen etwas sonderbare Versehen veranlafst.

§. 42.

Als die Kaiserin Catharina II die vergleichenden Wörterbücher aller Sprachen des Erdkreises zusammenstellen liefs, bildete dieses

Verhältnifs eine grofse Schwierigkeit, zumal da sich in fremden Sprachen bei dialectischer Verschiedenheit eines Lautes die Aussprache oft kaum sicher bestimmen liefs. Einige Buchstaben erhielten Abzeichen, z. B. das Г, wenn es das fremde h ausdrücken sollte, wofür man г̧ schrieb. Das deutsche s wurde durch ш, с und з wiedergegeben; die Wörter Speise, Geist, Kreis, grofs, Stern, Sturm wurden шпейзе, гейстъ, крейсъ, гросъ, штернъ, штурмъ geschrieben. Man versah das и mit einem zweifachen Acutus um das deutsche ü auszudrücken, bediente sich aber zugleich dafür auch des gewöhnlichen и, des ю und des ы, und schrieb фри̋лингъ, фри̋хте, гринесь, грюнь, г̧югелъ, гытигъ für die Wörter Frühling, Früchte, Grünes, grün, Hügel, gütig. Das deutsche ä ward immer durch e wiedergegeben, aber das deutsche ö, das französische eu und analoge Laute bald durch e und bald durch е̋, welches letztere eigentlich dafür bestimmt war. So in den Wörtern гег̧е̋ръ, шенъ, насенлехеръ, Gehör, schön, Nasenlöcher (aber назе für Nase), und in den Wörtern дье, сёръ, ӭль, шеве̋, *dieu*, *soeur*, *oeil*, *cheveu*. Aehnliche Nachlässigkeiten finden sich viele in jenen Wörterbüchern, deren erste Ausgabe nach Sprachen, die zweite nach einem einzigen durchlaufenden Alphabet geordnet wurde*).

Gleich den Russen ändern auch die Polen fremde Namen nach den Regeln ihrer Orthographie und Aussprache; sie schreiben Szekspir, Wolter, Boalo, Szyller statt Shakspeare, Voltaire, Boileau, Schiller. Die Böhmen und Slowáken dagegen behalten für solche Namen deren einheimische Orthographie, mit Ausnahme derjenigen,

---

*) Ueber diese Wörterbücher hat der Staatsrath Adelung in St. Petersburg ein eigenes Werk geschrieben, „Catharinens der Grofsen Verdienste um die vergleichende Sprachenkunde, St. Petersburg 1815, XIV und 210 Seiten in 4°." in welchem er (S. 99) der zweiten Ausgabe des Wörterbuchs den Vorwurf macht, dafs die Sprachen von Carnatik, das Jakutische, das Kirgisische, der Kokos-Insel, das Samojedisch-Mangaseische, das Samojedisch-Narümische und das Zend gegen die erste Ausgabe darin fehlten. Sie sind aber alle aufgenommen worden; ob einzelne Wörter vielleicht fehlen, weifs ich nicht, da ich die erste Ausgabe nicht vergleichen konnte. Das Carnatik, das er S. 76 angibt, nennt er S. 91 Kanarisch, beides unter der Nummer 176, unter letzterem Namen findet es sich in der zweiten Ausgabe. Das Zend S. 79 führt er S. 91 unter dem Namen Alt-Persisch auf, beides unter der Nummer 170; der letzte Name ist in der zweiten Ausgabe beibehalten worden.

welche schon früherhin unter einer mehr böhmischen Form aufgenommen worden sind.

§. 43.

In das cyrillische Alphabet waren, wie schon erwähnt, alle griechischen Buchstaben übergegangen, selbst diejenigen, deren die slawische Sprache eigentlich nicht bedurfte, die aber theils zur Schreibung der in den Kirchenbüchern vorkommenden fremden Namen angewandt wurden, an deren Orthographie man dann nichts zu ändern brauchte, theils nach ihrem Zahlenwerth als Zahlzeichen gleich den griechischen und in derselben Ordnung dienten, theils auch erst in späterer Zeit zur Bezeichnung grammatischer Unterschiede gebraucht wurden. Ueber die Reihenfolge der Buchstaben im altslawischen Alphabet haben wir keine Nachricht; die jetzt dafür angenommene Ordnung kann nicht wohl als richtig gelten, da sie mit den Zahlenwerthen nicht in Uebereinstimmung ist und man doch wohl diese als frühere Norm annehmen mufs. Ein ähnliches Verhältnifs sehen wir bei dem arabischen Alphabet, in welchem sich bei gegenwärtig ganz veränderter Anordnung der Buchstaben die Zahlenwerthe, die sie im Phönicischen hatten, erhalten haben, die neu hinzugekommenen Buchstaben aber nach ihrer jetzigen durch die alten unterbrochenen Reihenfolge dienen, um die Zahlzeichen bis 1000 voll zu machen.

Von den griechischen Buchstaben nach ihrer Aussprache im 9. Jahrhundert konnte das Altslawische alle für sich gebrauchen aufser *Θ*, *Ξ*. *Φ*, *Ψ* und *Ω*. Für *ξ* und *ψ* schrieb man selbst in den fremden Namen häufig **кс** und **пс**. Zu den griechischen Vocalen kamen die slawischen **ѣ**, **ъ**, **ь**, **ѧ**, und **ѫ** hinzu, zu den Consonanten **б**, **ж**, **ш**, **щ**, **ч** und **ц**.

§. 44.

Die den Slawen im allgemeinen eigenthümlichen C o n s o n a n t e n lassen sich eintheilen in

Gutturale, к, г, х, k, g, ḫ;
Palatale, ч, ж, ш, щ, c̄, j̄, s̄, s̮̄;
Sibilanten, ц, з, с, ƶ z, s;
Dentale, т, д, t, d;
Labiale, п, б, в, м, p, b, w, m;
Liquide, і, р, л, н, j̈, r, l, n.

Uebereinstimmend mit den gewöhnlichen Lautgesetzen stehen auch in den slawischen Sprachen die Palatale in engem Zusammenhang mit den Gutturalen. Da unser ǵ den meisten Slawen fehlt, so steht dafür das j̄ dem g gegenüber. Wie mit den Gutturalen die Palatale, so hängen mit diesen die Sibilanten zusammen, welche sich auf der anderen Seite den Dentalen anschliefsen, so dafs ц zwischen ч und т, з zwischen ж und д in der Mitte stehen, und sowohl aus den einen wie aus den anderen hervorgehen können. Aber ж und д sind auch unmittelbar mit einander verwandt, so wie т mit den übrigen Palatalen, und die Verbindungen жд und шт tragen den Character von Palatalen, wie denn auch шт grofsentheils nur eine Variante von щ ist. Auf die specielleren Verhältnisse werden wir bei den einzelnen Buchstaben zurückkommen.

§. 45.

In den slawischen Sprachen findet ein durchgreifender Unterschied zwischen harten und weichen Consonanten Statt, und ebenso zwischen harten und weichen Vocalen, von den Grammatikern auch breite und enge genannt, von denen die Vocale nur auf die ihrer harten oder weichen Natur entsprechenden Consonanten folgen können. Einige Consonanten und Vocale sind immer hart, andere immer weich; die übrigen sind bald hart bald weich, je nachdem auf die Consonanten harte oder weiche Vocale und deren jetzige Stellvertreter folgen. Sehr häufig werden nach bestimmten Regeln, die jedoch in den verschiedenen slawischen Sprachen sehr von einander abweichen, in der Wortbildung und in der Beugung harte Consonanten in die ihnen entsprechenden weichen verwandelt, Gutturale in Palatale u. s. w. Zu der Erweichung der Consonanten gehört auch das Mouilliren derselben, oder deren Aussprache mit dem Nachlaut eines kurzen i oder j, die sogenannte Jotirung (böhmisch jotování), die vor Vocalen, vor anderen Consonanten und auch am Ende der Wörter Statt haben kann. Consonantenverbindungen gelten in den Sprachen, die sich deren an der Stelle von Einzellauten oder Modificationen derselben bedienen, eben so für hart und weich, wie die einzelnen Buchstaben. Gegen die allgemeinen Regeln hierüber verstöfst mehrfach die herkömmliche Orthographie und Aussprache in den besonderen slawischen Sprachen. Welche Consonanten als hart,

welche als weich zu betrachten sind, mufs bei jeder dieser Sprachen unabhängig von anderen berücksichtigt werden, da sie hierin vielfach von einander abweichen, der Begriff darüber auch nicht ganz gleichförmig aufgefafst werden kann. Am Bezeichnendsten tritt meistens der Unterschied zwischen dem harten y und dem weichen i hervor. Uebrigens ist ein Theil der in den verschiedenen slawischen Sprachen erscheinenden Unterschiede zwischen harten und weichen Buchstaben auch blos auf Rechnung der besonderen Orthographie zu setzen.

In dem Altslawischen sind die drei Gutturale к, г und х hart, und es kann von dem i- oder y-Laut nur das dunkle ы auf sie folgen. Die Palatale ж, ш, щ, ч das ц sind immer weich, es folgt nur и und ь, nie ы auf sie, also auch nicht ъ. Die übrigen Consonanten sind sowohl hart als weich. Die Vocale є, и, ь, ѣ und ѧ stehen nicht nach den Gutturalen к, г, х, welche sich vor ihnen in einen Palatal oder Sibilanten verwandeln. Die Palatale ч, ж, ш, щ und das ц stehen innerhalb der Stammwörter nicht vor о und ѫ, das ц auch nicht vor є, in den Flexionen aber stehen sie vor diesen Vocalen; alle vorgenannte Consonannten stehen vor а und оу.

Im allgemeinen zeigt das Russische eine Vermischung der im Altslawischen und im Polnischen geltenden Lautgesetze, indem einige Consonanten sich in gewissen Verbindungen den letzten gegen die ersten anschliefsen. Für hart gelten die Vocale а, о, у, ы und das ъ, für weich die ihnen entsprechenden Vocale я, е, ю, и nebst dem і und das ь, für hart und weich das ѣ, das auf alle Consonanten folgen kann. Die Gutturale stehen nur vor а, ѣ, о, у und ъ, aber anstatt vor ы nur vor и und і. Die Palatale stehen nur vor а, ѣ, е, у, и, dann vor betontem ó in den Endsylben, vor ь und ъ ohne Verschiedenheit des Lauts aber mit Unterschied in den Flexionen. Das ц steht nur vor а, ѣ, е, у, ы und ъ. Fremde Wörter machen ihrer ursprünglichen Aussprache und Orthographie zufolge Ausnahmen von diesen Regeln. Die übrigen Consonanten können vor allen Vocalen stehen.

Den obigen Bestimmungen gemäfs verwandeln sich die Vocale я und ю nach den Gutturalen, den Palatalen und dem ц in а und у, ы nach den Gutturalen und Palatalen in и, и nach ц in ы, е nach den Gutturalen in о, о nach den Palatalen und dem ц in е, aufserdem noch ѣ nach ї in и, и vor einem Vocal in ї.

Harte Consonanten vor weichen stehend werden theilweise fast wie die ihnen entsprechenden weichen ausgesprochen, und umgekehrt weiche Consonanten vor harten stehend hart, und dem zufolge findet auch mehrfach ein Wechsel harter und weicher Consonanten in der Orthographie Statt.

Während in der groſsrussischen Mundart und der russischen Schriftsprache der Unterschied zwischen ы und и, so wie er sich einmal hier gebildet hat, festgehalten wird und sehr entschieden in der Aussprache hervortritt, werden jene Vocale in der nowgoroder und weiſsrussischen Mundart vielfach mit einander verwechselt, im Kleinrussischen beide auf gleiche Weise zwischen y und i ausgesprochen. Vor dem ursprünglichen и sind im Kleinrussischen die Consonanten д, т, л und н hart; sie sind weich wenn dieses и aus ѣ und о entstanden ist.

Das gegenwärtige Bulgarische kennt in der Aussprache keinen Unterschied mehr zwischen ы und и, die es gleich dem Serbisch-illyrischen beide wie i lauten läſst; und wie in dem letzteren bleiben auch bei ihm die Consonanten д, т, н vor dem и immer hart. Hierin stimmen das Kleinrussische, das Bulgarische und das Serbisch-illyrische mit einander überein.

In so fern sich die serbische Schriftsprache, die sogenannte slawo-serbische, dem Kirchenslawischen anschloſs, russische Kirchenbücher zum Muster nahm und dem Einflusse russischer Literatur folgte, war auch die slawisch-russische Orthographie für sie maasgebend, und es muſsten also dieselben Consonanten wie im Slawisch-russischen für hart und weich gelten. Als aber Dimitri Davidović und Vuk Stefanović im ersten Viertheil dieses Jahrhunderts den Grundsatz durchzuführen suchten, daſs man schreiben müsse wie man spricht, so entstand in der neu geregelten cyrillisch-serbischen Orthographie ein anderes System in Beziehung auf harte und weiche Consonanten. Da den Serben mit allen Illyriern der bedeutendste Unterschied zwischen harten und weichen Buchstaben fehlt, das dunkle y anderer slawischen Stämme dem hellen i gegenüber, für welche beide sie nur das letztere haben und das sie auf alle Consonanten folgen lassen, so bleibt nur der Unterschied übrig, daſs die Gutturale nicht mouillirt werden, was im Serbischen auch bei den Palatalen der Fall ist, die aber doch in andern Districten Illyriens theilweise

mouillirt werden. In dem neuserbischen Alphabet mufs man ferner die Buchstaben д, т, л und н als hart ansehen, da ihnen ђ, ћ, љ, und њ in der Eigenschaft als weiche gegenüber stehen; aber im lateinisch-illyrischen Alphabet, dem jener orthographische Unterschied fehlt, sind die d, t, l und n sowohl hart als weich und werden durch das darauf folgende j mouillirt. Dieses j ist auch im Neuserbischen als weicher Consonant eingeführt; viele Regeln betreffen es gemeinschaftlich mit dem ђ, ћ, љ und њ, und erstrecken sich auch noch auf die Buchstaben б, в, м und п, nach denen zur Erweichung љ, illyrisch lj, eingeschoben wird, und auf die Gutturale, die sich in Palatale und dann noch in Sibilanten verwandeln.

Das Slowenische unterscheidet in der Aussprache recht wohl den dunkeln und hellen i-Laut, es hat aber für beide nur das einfache i. Die Einschiebung des j und des lj zur Erweichung der Consonanten, den Uebergang der Gutturale in Palatale hat es mit dem Serbisch-illyrischen gemein.

Im Böhmischen sind die Consonanten d, h, ch, k, n, r, t hart. Weich sind die Consonanten c, č, ď, j, ň, ř, š, ť, ž, ferner d, n, t vor ě und i, wo sie statt ď, ň, ť stehen. Die Consonanten b, f, l, m, p, s, v, z sind sowohl hart als weich, hart vor e und y, weich vor ě und i. Doch erst in den neuesten Zeiten sind s und z in diese letzte Reihe gekommen, früher sollten sie nur hart sein, und die Wörter die jetzt mit si und zi geschrieben werden, wurden es damals mit sy und zy. Ebenso galt das c vor den meisten Vocalen für hart und nur vor dem e für weich; man schrieb cy, nicht ci, was nunmehr eingeführt ist. Auf das f folgt in den Stammsylben nur i oder í, in den Beugungen nur y. Das l wurde früher als weich angesehen und dem harten l' gegenüber gestellt, bis man diese letzte Bezeichnung aufgab und das l als hart und weich gelten liefs. Auf gleiche Weise ist auch das p̌ als weicher Buchstabe weggefallen, und p steht nun für hartes und weiches p. Der Unterschied aber zwischen y und i, der in der Orthographie fortdauernd streng beobachtet wird, ist in der Aussprache grofsentheils verloren gegangen; vielleicht dafs er bei dem langen ý sich noch mehr bemerklich macht als bei dem kurzen y.

In einer anderen Beziehung kann man die meisten der böhmischen Consonanten nach der in der griechischen und den indischen Sprachen angenommenen Unterscheidung in *tenues* und *mediae*, oder

nach einer anderen Bezeichnung in starke und schwache Consonanten eintheilen, wonach

p, t, ť, k, ch, f, s, š, č die *tenues*

und b, d, ď, g, h, v, z, ž, dž die entsprechenden *mediae*

sein würden, eine Eintheilung, die mehr oder weniger auch auf andere slawische Sprachen anwendbar ist. Kommt eine *tenuis* in einem Worte unmittelbar vor eine *media* zu stehen, so wird sie wie die entsprechende *media* ausgesprochen, also tb wie db u. s. w.; und ebenso wenn eine *media* unmittelbar vor eine *tenuis* zu stehen kommt, so lautet sie wie die entsprechende *tenuis*, also bk wie pk. Doch können vor dem v die *tenues* ihren Laut beibehalten, und das h nach einer *tenuis* wird wie ch ausgesprochen, statt nach der allgemeinen Regel die *tenuis* in die entsprechende *media* zu verwandeln. Steht eine *media* am Ende eines Wortes, so soll sie wie die entsprechende *tenuis* lauten. Die Orthographie aber wird in allen diesen Fällen nicht geändert.

In dem Bulgarischen werden starke und schwache Consonanten mehrfach mit einander verwechselt.

Bei den Slowáken sollen b, d, f, g, h, ch, k, l, m, n, p, r, t, v hart sein; weich č, ď, dž, j, l', ň, š, ť, ž; sowohl hart als weich c, dz, s, z. Indessen werden die als hart angenommenen Consonanten b, m, p, r und v durch ein darauf folgendes j weich gemacht und unterscheiden sich also dann nicht von denselben weich gewordenen Buchstaben in anderen slawischen Sprachen. Sie sowohl als andere für ausschliefsend hart geltende Consonanten stehen vor dem weichen i, wie z. B. das k in den vielen Adjectiven auf kí. In der Anwendung herrscht noch dazu die gröfste Verschiedenheit; sehr viele Wörter werden bald mit dem harten, bald mit dem weichen Consonanten geschrieben, was vorzugsweise bei einigen mouillirten Lauten der Fall ist. Der ehemalige strenge Unterschied zwischen y und i hat so ganz aufgehört, dafs gegenwärtig die Slowáken in ihrer Orthographie das y gar nicht mehr haben, sondern überall nur i schreiben. Dieses i ist immer weich, die Vocale a, e, o, u sind sowohl hart als weich, je nachdem ihnen Consonanten vorausgehen.

Im Polnischen sind die Consonanten und Consonantenverbindungen d, h, ł, r, t, ż, cz, sz, szcz, dż, rz, rż immer hart, ein darauf folgendes i wird, aufser in fremden Wörtern, in y verwandelt. Das ch wurde ehemals auch zu den harten Consonanten gerechnet, jetzt

kann ein i darauf folgen; die Schriftsteller, die es so anwenden, folgen darin der Aussprache der Kleinpolen. Die Consonanten g, k, l sind immer weich, es folgt auf sie nie y, sondern nur i, das auch eingeschoben wird, wenn k und g vor e zu stehen kommen, kie, gie; aber ę folgt unmittelbar auf k und g. Die mouillirten oder an deren Stelle getretenen Buchstaben b́, ć, dź, ḿ, ń, ṕ, ś, ẃ, ź verlangen ihrer Natur nach, dafs nur i statt y auf sie folge; ihr Abzeichen, der Acutus, fällt aber dann als sich von selbst verstehend weg. Die Consonanten b, c, f, m, n, p, s, w, x, z sind sowohl hart als weich und können vor y und i stehen.

Im Oberwendischen sind die Consonanten und Consonantenverbindungen c, d, dz, ł, s, t, z hart, sie stehen nur vor y; weich sind b́, č, ć, dž, g, h, ch, j, k, kh, l, ḿ, ń, ṕ, ŕ, š, v, ẃ, ž, die nur vor i stehen; sowohl hart als weich sind b, ds, f, m, n, p, r, ts, w, die vor y und i stehen können. Der Unterschied im Laut dieser beiden Vocale ist so stark wie im Russischen der von ы und и.

Im Niederwendischen sind die Consonanten und Consonantenverbindungen ch, h, l, s, ss, st, t, z hart, weich sind tsch oder cż, dż, j, l̇, ṅ, ṗ, ṙ, schcż, scż; sowohl hart als weich sind b, d, f, g, k, m, n, p, r, sch, w, ż. Von den Vocalen ist y hart; weich sind ȧ, é, ė, i, ȯ, u̇; hart und weich a, e, o, u.

§. 46.

Die Slawen sprechen die mit Vocalen anfangenden Wörter grofsentheils mit vorlautenden Consonanten aus, mit j, w, und im Niederwendischen auch mit h; diese V o r s e t z b u c h s t a b e n werden meistens auch in der Schrift ausgedrückt, worauf wir im einzelnen zurückkommen werden. Am weitesten gehen hierin die Niederwenden, die nur in wenigen Wörtern oder Partikeln initiales a und in ein Paar fremden Wörtern o haben, mit e, i, o, u aber, jene letztere ausgenommen, überhaupt kein Wort anfangen lassen.

§. 47.

Die dem Altslawischen eigenthümlichen kurzen Vocale ъ und ь haben bei dem Uebergange des cyrillischen Alphabets zu anderen Sprachstämmen ihre vormalige Natur verloren; in dem russischen

Alphabet findet kein orthographischer Unterschied zwischen langen und kurzen Vocalen mehr Statt. Von den anderen slawischen Sprachen machen einen solchen vorzugsweise nur die der Böhmen und der Slowáken, dann das Slawonische nach älterer Orthographie, welche die langen Vocale von den kurzen durch Verdoppelung der einfachen unterschied. Im Serbisch-illyrischen wird dieser Unterschied nur in so fern bezeichnet, als durch Beisetzung der Accente in grammatischen und lexicographischen Schriften theilweise auch die Quantität angedeutet wird.

Im Sanskrit, im Griechischen, im Lateinischen, im Deutschen bildete in früheren Zeiten die Quantität der Vocale den vorherrschenden Unterschied in der Aussprache der Sylben; aber neben derselben und unabhängig von ihr machte sich nach und nach die Betonung einzelner derselben in mannigfacher Weise geltend und erhielt später grofsentheils die Oberhand über die Quantität, so dafs sie in mehreren Sprachen an deren Stelle treten konnte, wie wir es jetzt im Neugriechischen, in den romanischen Sprachen, im Deutschen sehen.

Welches das Verhältnifs des Altslawischen in diesen Beziehungen war, wissen wir nicht; aber vermuthet darf wohl werden, dafs zur Zeit der ersten christlichen Auffassung slawischer Sprachtexte schon bedeutende Unterschiede in Hinsicht auf Quantität und Betonung zwischen den damaligen Dialecten entstanden waren. Die ältesten slawischen Handschriften haben noch keine Tonzeichen; als man später anfing dieselben hinzuzufügen, war es anfangs nach der griechischen Betonung und im Geiste derselben, dann nach der in dem Lande, in welchem die Handschrift geschrieben wurde, üblichen Aussprache, so dafs die russischen und die südslawischen Handschriften hierin weit aus einander gehen. Mit vieler Wahrscheinlichkeit vermuthet Miklosich (Lautlehre S. 2), dafs die häufige Verwandlung des a fremder Wörter in slawisches o nur dann erfolgt sei, wenn jenes a nicht betont gewesen, wie in поганъ für *paganus*, was offenbar einen Ton oder einen Längenunterschied bedingte; er glaubt (S. 8) ein langes und ein kurzes i annehmen zu können.

Die Kenntnifs der Tonsylbe ist in den heutigen slawischen Sprachen sehr wichtig; sie dient bisweilen verschiedene Wörter zu unterscheiden, die sonst gleichlautend sein würden; aber sie ist auch mit besonderen Schwierigkeiten verknüpft, weil dasselbe, aufserdem ganz gleich gesprochene, Wort sehr verschiedene Betonungen erhält,

je nachdem es der einen oder der anderen Sprache angehört, und diese Schwierigkeit fühlen oft die Slawen anderen Slawen gegenüber am empfindlichsten, da sie hier, wenn sie im fremden Dialect sprechen, mit der zur anderen Natur gewordenen Gewohnheit zu kämpfen haben.

Erlernt mufs der Accent in einem Theil der slawischen Sprachen durch mündlichen Unterricht, durch Studium der Sprachlehren und Wörterbücher werden, denn nur in diesen und in den Kirchenbüchern findet er sich für die Sprachen, die einer solchen Bezeichnung bedürfen, angemerkt. In den in Rufsland gedruckten Kirchenbüchern ist der Ton nach russischer Aussprache angedeutet, jedoch mit grofser Verschiedenheit nach Zeit und Ort des Erscheinens derselben; in anderen im Westen gedruckten Kirchenbüchern ward er es ehemals nach serbisch-illyrischer Aussprache; als aber später die Serben sich aufser Stande sahen, eigene Kirchenbücher drucken zu lassen, mufsten sie sich grofsentheils der in Rufsland gedruckten bedienen, und nach diesen erfolgten darauf mit Beibehaltung der russischen Betonung neuere Abdrücke, die in Wien und in Ofen gemacht wurden. Gedichte in slawischen Sprachen geben nur dann einen Anhaltspunct, wenn ihrem Versbau die Betonung zu Grunde gelegt ist; über die Principien slawischer Dichtkunst herrschen aber bis in die neuesten Zeiten sehr verschiedene Ansichten, denen zufolge die Anwendung der entgegengesetztesten Principien versucht wurde.

Für die Bezeichnung des Tons in altslawischen und russischen Büchern nahm man aus dem Griechischen den Acutus und den Gravis an; letzterer wurde nach griechischem Gebrauch auf betonte Endsylben gesetzt, der Acutus auf vorhergehende. Da aber dem Ton nach zwischen beiden kein Unterschied ist, so haben einige neuere Schriftsteller mit vollem Recht in allen Stellungen nur noch den Acutus gesetzt. Jedes russische Wort hat nur eine betonte Sylbe, die sich theils nach Regeln bestimmen läfst, theils blos auf dem Gebrauch bei den einzelnen Wörtern beruht und also besonders erlernt werden mufs. Sowohl Stamm- als abgeleitete Sylben und Beugungen haben den Ton, der sehr oft von den einen auf die anderen übergeht. Gewöhnlich ruht er auf einer der letzten Sylben, in manchen Formen tritt er aber auch weiter nach dem Anfange des Wortes hin, so dafs selbst die sechste Sylbe vom Ende an gerechnet betont sein kann. In den verschiedenen russischen Dialecten haben

viele Wörter neben anderen Unterschieden in der Aussprache auch abweichende Tonsylben.

Im serbisch-illyrischen Sprachgebiet finden wir grofsentheils von dem Russischen abweichende Betonungen, die, wenn sie auch unter sich im allgemeinen auf gemeinschaftlicher Grundlage beruhen, doch wieder im einzelnen sehr viele Verschiedenheiten von einander zeigen. An eine Uebereinstimmung in den Sprachlehren und Wörterbüchern ist daher auch nicht zu denken. Mehrere derselben haben gar keine Tonbezeichnung, aber ihre Anwendung von Doppelbuchstaben gestattet häufig die Vergleichung mit anderen Systemen, nach welchen Accente über die betonten Sylben gesetzt werden. Berlić (Grammatik der illyrischen Sprache S. 22—23) sagt : „Die Illirier bedienen sich zwar der Accente, aber auf eine so verschiedene Weise, dafs man sie eher nicht, als wünschen soll. Ich konnte mir wenigstens auf keine Weise ein konsequentes Sistem abstrahiren : daher thun Diejenigen am besten, die sich derselben in ihren Schriften gar nicht bedienen. In einem Lehrbuche jedoch ist die Bezeichnung des Accentes unumgänglich nothwendig, da der Accent in der illirischen Sprache sehr oft die Bedeutung des Wortes bestimmt. Ich will es daher in Folgendem versuchen, dieselben nach meinem unmafsgeblichen Gutachten zu ordnen.“

Vuk Stefanović wendet für das Serbische vier Accente an, von denen er öfters zwei über dasselbe Wort setzt, den Gravis, Acutus, einen rund gebogenen Circumflex, und den gewöhnlichen Circumflex. Wie er sich ausdrückt, soll das Gravis „auf scharf betonten Sylben“, der Acutus „auf Sylben stehen, wo sich der Ton gerade ausdehnt.“ Die Orthographie aller slawischen Völker hat mit wenigen Ausnahmen fast keine Doppelbuchstaben; die mit lateinischen Buchstaben schreibenden Illyrier haben theilweise deren Gebrauch von ihren Nachbarn angenommen, wenn auch nicht in dem Umfang, wie er bei den letzteren Statt findet. Den Unterschied der deutschen Wörter s a t t und S a a t würde man im Russischen nicht wohl ausdrücken können; hierzu ist im Serbischen nach dem theilweisen Vorgange illyrischer Schriftsteller der Gravis und der Acutus bestimmt, so dafs ersterer einem Doppelconsonanten im Deutschen entspricht, der eine betonte Sylbe schliefst, oder da steht, wo in einer solchen mehrere Consonanten auf den Vocal folgen, der Acutus dagegen eine lang gesprochene betonte Sylbe bezeichnet. Das deutsche s a t t würde also

serbisch **са̀т**, und Saat **са́т** geschrieben werden. So wird **гра̀д** der Hagel wie *gradd*, **ву̀на** die Wolle wie *wunna* ausgesprochen, so steht der Gravis in **зѐмља** die Erde, **ку̀пити** auflesen, in **пр̀ст** der Finger, und der Acutus in **па́пак** die Klaue eines vierfüſsigen Thiers, **ме́кати** blöken, **пи́тати** fragen, **о́вца** das Schaf, **ку́пити** kaufen, **ср́на** das Reh. Vuk hat über einigen Wörtern den Gravis noch verdoppelt, um diese von anderen gleichlautenden, nur etwas weniger scharf ausgesprochenen zu unterscheiden; so **ба̏цати** stechen und **ба̀цати** werfen, **о̏ра** die rechte Zeit und **о̀ра** die Nuſs, **па̏ра** der Athem, der Dunst, und **па̀ра** die s. g. türkische Münze.

Der rund gebogene Circumflex soll auf Sylben stehen, wo der Ton wie rund ausgeht, z. B. in **гра̑д** die Festung, **ме̑д** der Honig, **ми̑р** der Friede, **ро̑ј** der Bienenschwarm, **лу̑г** der Hain, **му̑чке̂** schweigend, **кр̑в** das Blut. Steht er auf der zweiten, dritten oder vierten Sylbe, so soll ihm immer eine scharf betonte Sylbe vorausgehen, wie in **ра̀та̑р** der Ackerer, **ра̀до̑ст** die Freude, **госпо̀да̑р** der Herr, **горо̀падни̑к** der Wahnsinnige, und Vuk unterläſst es deſshalb, den Gravis in diesem Fall bei zweisylbigen Wörtern als sich von selbst verstehend zu setzen. Aber es gehen auch oft Sylben voraus, die den Acutus tragen, wie **пи́са̑ње** das Schreiben, und ebenso Sylben, die denselben runden Circumflex haben, wie **пи̑ше̑м** ich schreibe, wo er jedoch in den beiden Sylben mit einiger Verschiedenheit ausgesprochen werden soll. Die Verbalsubstantive auf **ање** und **ење** von Imperfectivverben haben alle auf der vorletzten Sylbe den runden Circumflex, wie **пѐче̑ње** das Backen.

Der gewöhnliche so genannte Circumflex soll den Ton einer Sylbe so dehnen, daſs ein wenig von der Ausdehnung noch auf andere nachfolgende Buchstaben übergehe, wie in **на̂во** mit Fleiſs. Er steht auf jedem Genitiv Pluralis, wie **љу̂ди** der Menschen, Nominativ **љу̑ди** die Menschen, und soll wie der runde Circumflex gleichfalls bald stärker bald schwächer sein, in welchem letzteren Falle er wie der runde Circumflex gesprochen werde.

Die Betonungen sind in den Beugungen bald dieselben wie in dem ungebeugten Wort im Nominativ, im Infinitiv u. s. w., bald weichen sie davon ab, der Ton wechselt auf der betonten Sylbe mit einem anderen oder geht auf eine andere Sylbe über, die dann aber sehr oft einen anderen Ton erhält; der Ton ist bei einigen Wörtern

im Singularis schärfer als im Pluralis, bei anderen umgekehrt; derselbe Ton ist in dem einen Worte schärfer als in einem anderen; feste Regeln lassen sich nur wenige geben. Der Accent bleibt, wie in лу̑г der Hain, Genitiv лу̑га; er wechselt wie in ко̀ла̂ч das Milchbrod, Genitiv кола́ча, Vocativ ко̏ла̂чу, Pluralis Nominativ кола́чи, Genitiv кола̂ча; со́ко̂ der Falke, Genitiv соко̀ла, Vocativ со̏коле, Pluralis Nominativ соко̀лови, Genitiv соко̀ло̂ва. Ebenso wechselt er in den Conjugationen.

Stulli, der mit seinem grofsen illyrischen Wörterbuche dem serbischen des Vuk Stefanović ungefähr um ein Jahrzehnt vorausgegangen war, hat ein einfacheres System der Betonung, das aber auch die von Vuk angestrebte Genauigkeit der Bezeichnung der verschiedenen Tonsylben nicht zuläfst. Abgesehen davon, dafs er in einer Anzahl von Wörtern den Ton auf andere Sylben setzt wie Vuk, gestattet sein System im Ganzen eine Zusammenstellung mit dem von jenem befolgten. Stulli hat als Tonbezeichnungen den Gravis, das prosodische Zeichen der Länge, und in einer besonderen Beziehung den Circumflex. Er wendet den Gravis theilweise ebenso an wie Vuk; nämlich über einsylbigen Wörtern oder auf den letzten Sylben, dann aber auch über mittleren Sylben in so fern es ihm nicht passend erscheint, den die Sylbe schliefsenden Consonanten zu verdoppeln, was in der Aussprache gleichbedeutend mit dem Gravis ist. Bisweilen aber auch ist die von Vuk scharf betonte Sylbe bei ihm eine gedehnte. An die Stelle des Acutus von Vuk setzt Stulli das prosodische Zeichen der Länge und ebenso dasselbe für die beiden Circumflexe bei Vuk, nicht aber in allen Fällen, indem er auch oft die mit dem runden Circumflex bezeichneten Sylben ohne Tonzeichen läfst.

Der Circumflex dient bei Stulli nur zur Bezeichnung des betonten р bei Vuk, auf das wir später zurückkommen werden, mag dieses nun р̀, р́ oder р̂ sein, wofür Stulli immer âr schreibt; also in den oben gegebenen Beispielen pârst der Finger, sârna das Reh und kârv das Blut.

Für dieses âr schreibt Jambressich (Jambrešić) in seinem illyrischen Wörterbuche (nach croatischer Mundart) êr, also pêrſzt, ſzêrna und kêrv. Als Accente hat er aufserdem zwar den Acutus und den Gravis, aber beide sind ihm gleichbedeutend und stehen über den gedehnten betonten Sylben für den Acutus und die Circumflexe von

Vuk und für das prosodische Zeichen der Länge von Stulli. In einsylbigen Wörtern oder wenn die letzte Sylbe den gedehnten Ton hat, nimmt Jambressich den Gravis, weil, wie er sagt, Niemand, der sich der lateinischen Buchstaben bediene, das Recht habe gegen die Natur der Accente dieselben willkürlich anzuwenden; in den der letzten vorausgehenden Sylben setzt er dagegen den Acutus. Er hat sehr selten Doppelconsonanten in dem Sinne, in welchem wir hier davon sprechen (denn sein ſſ steht nur für das neuere š), und auch kein anderes Zeichen dafür. Uebrigens hat er gegen die Betonungen sowohl von Vuk als von Stulli in vielen Wörtern wieder besondere Aussprache zufolge der schon oben im allgemeinen bemerkten Verschiedenheit derselben unter den illyrischen Stämmen.

Die folgenden Beispiele nach Vuk, Stulli und Jambressich werden das Vorausgegangene erläutern. Die Abweichungen der Consonanten bei denselben gehören nur ihrer verschiedenen Orthographie, nicht der Aussprache an.

Vuk.	Stulli.	Jambressich.
пу̀н voll,	pùn,	pun.
са̀д, са̀да jetzt,	sàd, sadā,	szad, szada.
са̀дањи jetzig,	sadànji,	szadanyi.
сѝјено das Heu,	sjeno,	széno.
сажѐћи verbrennen,	saxèchi.	
ву̀на die Wolle,	vunna,	vuna.
чѝвија der Nagel,	csaval, csavao, csavo	chavel, chaval.
мѝлôст die Gnade,	millōst,	miloszt.
љѐто der Sommer, das Jahr,	ljetto,	leto.
пѐкôј die Ruhe,	pokōj,	pokoj.
пѝти trinken,	pitti,	piti.
пѝтати einem Kind zu essen geben,	pittati,	pitati.
пи́тати fragen,	pītati,	pítati.
пијѐсак der Sand,	pjēsak,	pészek.
гра́на der Ast,	grāna,	grana.
ла́дан kalt,	lèdan, ledèn,	ledden, ledni.
ру́ка die Hand,	rūka,	ruka.
ша́рâње das Buntmachen,	scarānje,	s̒áranye.
глâд der Hunger,	glād,	glàd.

Vuk.	Stulli.	Jambressich.
да̑р die Gabe,	dār,	dàr.
ми̑р der Friede,	mīr,	mìr.
ло̑ј der Talg,	lôj,	lòj.
су̑нце die Sonne,	sunce,	szuncze.
те̑ло der Körper,	tjelo,	télo.
ки̑п die Bildsäule,	kip,	kìp.
ви́но der Wein,	vino,	vino.
со́ко̑ der Falke,	soko, sokol,	szokol.
љу̑ди die Menschen,	ljūdi,	lyudi.
љу̑ди der Menschen,	ljūdī,	lyudih.
ша̀ран der Karpfen,	scaràn,	s'aran.
ша̀тор das Zelt,	scatòr,	s'átor.
шта̑вље der Ampfer,	sctavēlj.	
садѐрати abreiſsen,	sadīrati.	

Voltiggi hat in seinem illyrischen Wörterbuche keine Tonzeichen mit Ausnahme sehr weniger Wörter, bei denen sich das prosodische Längezeichen oder auch wohl der Acutus befindet, wie z. B. dūg lang (zum Unterschied von dug die Schuld), ду̏г, dùg bei Vuk und Stulli; grád die Stadt (zum Unterschied von grad der Hagel), гра̑д, grād bei Vuk und Stulli, (und гра̀д, gràd der Hagel). Doppelconsonanten aber wendet er auf dieselbe Weise wie Stulli an, sehr selten Doppelvocale.

In seiner Anleitung zur Slavonischen Sprachlehre (3. Aufl. Ofen 1795), hat auch der Pater Marianus Lanossovich (Lanošović) die Tonbezeichnung weggelassen, aber Doppelconsonanten wie Stulli und Voltiggi, bisweilen auch Doppelvocale wie paas der Gürtel, (па̑с bei Vuk, pās bei Stulli, paas bei Voltiggi zur Unterscheidung von pas der Hund), suud das Gefäſs, (су̑д bei Vuk, sūd bei Stulli, sud bei Voltiggi).

Ignaz Al. Berlić wendet in der dritten Auflage seiner Grammatik der illyrischen Sprache (Agram 1850), den Acutus, den Gravis und den Circumflex an. Jeder unbetonte (unaccentuirte) Selbstlaut soll scharf (kurz) und tief ausgesprochen werden; z. B. gad Ungeziefer, pun voll, vuna die Wolle, bei Vuk mit dem Gravis bezeichnet.

Der Circumflex soll das Gegentheil der unbetonten Sylbe bezeichnen, die zwar ebenfalls kurz, aber zugleich hoch auszusprechen

sei; im Deutschen würde man den Endconsonanten verdoppeln. So in den obigen Wörtern čȃvao, mȋlȍst, ljȇto, pȏkȍj, pȋti, die im Deutschen auszusprechen wären *tschawwao*, *millost*, *ljetto*, *pokkoj*, *pitti*. Gleich den vorhergehenden bei Berlić nicht accentuirten Wörtern gibt Vuk ihnen allen den Gravis.

Den Acutus setzt Berlić über eine lange oder gedehnte Sylbe, deren Vocal so lauten soll als würde die Stimme von einem tiefen auf einen höheren Ton erhoben, etwa so wie ie in den Wörtern Niemand, sieben, lieben; hiernach seien pjésak, grána, rúka, óvca, sérna und ríf die Elle, auszusprechen *pjehsak*, *grahna*, *ruhka*, *ohwza*, *srhna* und *rief*. Bei Vuk tragen diese Wörter gleichfalls den Acutus.

Die mit dem Gravis bezeichneten Sylben sollen gleichfalls gedehnt ausgesprochen werden, aber dabei im Gegensatz zu dem Acutus die Stimme von einem hohen auf einen tieferen Ton herabfallen; so in den oben angeführten glȁd, mȉr, lȍj, sȕnce, tjȅlo, kȅrv, die alle bei Vuk den runden Circumflex haben. Ueber die Art der Dehnung der mit dem Acutus und Gravis bezeichneten Sylben fügt Berlić noch eine besondere Bemerkung hinzu, deren Bestimmungen wohl nur schwer durchgängig anzuwenden sein möchten *).

Ich werde mich im Folgenden für das Illyrische mit Ausnahme einer etwa wörtlichen Anführung nur bisweilen des Acutus für gedehnte und des Gravis für geschärfte Sylben bedienen.

Der erste, der eine slowenische Sprachlehre geschrieben hat, Adam Bohorizh (*Arcticae horulae succisivae de latino-carniolana littera-*

---

*) „Es wurde oben gesagt, dafs die mit scharfem oder schwerem Accente versehenen Selbstlaute beinahe so ausgesprochen werden, als wenn deren zwei geschrieben wären; keinesfalls dürfen sie aber so gelesen werden, dafs man einen doppelten Laut höre. Um dieses besser zu verstehen, denke man sich zwei neben einander stehende gleiche Selbstlaute, wovon, bei scharfem Tone, der erste unbetont, der zweite aber mit einem krummen Accente versehen wäre, die dann beide in der Aussprache innigst verbunden und gleichsam verschmelzt würden. Bei schwerem Tone würde hingegen der erste von den erwähnten Selbstlauten mit einem krummen und der zweite mit keinem Accente zu versehen, und dann beide auf die so eben angezeigte Weise auszusprechen; z. B. písak (pjésak) der Sand, lies piȋsak; pìsak das Mundstück von einer Pfeife, lies pȋisak; eben so rúčak das Mittagmahl, sjèno das Heu, víno der Wein, dàr das Geschenk." S. 24.

tura — Witebergae, 1584, 8°.) wandte bereits den Gravis und den Acutus auf die Weise an, wie wir dieselben oben für das Neuserbische gebraucht gesehen haben; er führte aber das System nicht in seiner Consequenz durch, indem er viele Wörter ohne Tonzeichen liefs, die er jenem zufolge mit einem derselben hätte versehen müssen. Die beiden Accente sind auch der ihnen früher gegebenen Bedeutung nach von den Neueren beibehalten worden, wobei jedoch noch das besondere Verhältnifs Statt findet, dafs der Acutus, über e und o gesetzt, das geschlossene é und ó bezeichnet, der Gravis dagegen das offene è und ò, die aber immer zugleich den Ton haben. Diefs war die von Kopitar in der (ohne seinen Namen erschienenen) Grammatik der Slavischen Sprache in Krain, Kärnten und Steyermark (Laibach 1808) angewandte Art der Accentuirung. Den Mifsstand, dafs hiernach offenes e und o, die häufig lang sind, dieselben Abzeichen erhielten wie s. g. geschärftes e und o, bemerkte er selbst; er glaubte aber den Unterschied des Tones dem Laute aufopfern zu können, da er auch für ausländische Slavisten schreibe. „Die Landsleute bedarfen freylich solcher ängstlichen Bezeichnung nicht : nun so mögen sie wie die Lateiner, gar keine Accente gebrauchen, und sich selbe auch bey den Wörtern in dieser Grammatik wegdenken und nur die Buchstaben in der Zeile, die *apices* über der Zeile aber gar nicht berücksichtigen.“ (S. 211).

In der Theoretisch-practischen Grammatik der Slowenischen Sprache in Steiermark, Kärnten, Krain und dem illyrischen Küstenlande, (zweite umgearbeitete und sehr vermehrte Auflage, Grätz 1843, 8°) hat A. J. Murko, um den von seinen Vorgängern nicht genug berücksichtigten Unterschied bezeichnen zu können, den Circumflex eingeführt; er schreibt nämlich é und ó für das gedehnte geschlossene oder hohe e und o, ê und ô für das gedehnte offene oder tiefe e und o, und è und ò für das geschärfte e und o oder nach deutscher Schreibart für e und o mit darauf folgendem Doppelconsonanten oder einer Consonantenverbindung in derselben Sylbe. So réč die Sache, rêca die Ente, smèrt der Tod, móž der Mann, nôž das Messer, gòr hinauf. Daher sind bei ihm die Vocale á, é, ê, í, ó, ô, ú betonte lange Vocale; à, è, ì, ò, ù aber betonte kurze; die nicht bezeichneten tonlose. So wie in den übrigen slawischen Sprachen dieser Ordnung geht der Ton in der Ableitung und Beugung auf andere Sylben über; nach der Bemerkung Kopitar's (S. 255—256) kann aber auch

der Redeton den Wortton verdrängen, in Liedern sogar die sonst nie betonte weibliche Endung a den Ton haben; für lépo délo die schöne Arbeit, sage man auch lepó délo, besonders wenn das Adjectivum prädicirt werde, délo je lepó die Arbeit ist schön.

Abgesehen von dem orthographischen Unterschiede stimmen Kopitar und Murko in den einzelnen Wörtern sowohl in Bezug auf die Betonung als die Aussprache des e und o grofsentheils, wenn auch nicht immer, mit einander überein. Nicht so Anton Jaunžić im Vollständigen Taschenwörterbuch der slovenischen und deutschen Sprache (Klagenfurt 1850 folg.), der sich vielfach von ihnen entfernt. Den Acutus wendet er auf gleiche Weise wie sie zur Bezeichnung der gedehnten betonten Vocale an, ebenso den Gravis bei kurzen betonten Sylben, bedient sich dieses letzteren aber nicht sehr häufig. Er hat e, é, è und ĕ, wovon weiter unten bei dem e die Rede sein wird, aber kein ê mit dem Circumflex. Jedoch setzt er diesen über das lange o noch aufser dem Acutus. In der Anwendung des ó stimmt er sehr oft mit Kopitar und Murko überein, nicht so in derjenigen des ô, wo der Abweichungen verhältnifsmäfsig weit mehrere sind. Er läfst viele Wörter ohne Tonbezeichnung, die eine solche bei seinen Vorgängern haben, und nimmt dadurch Sylben, die bei ihnen lang betont sind, als indifferent an. Uebrigens ist seine Orthographie nicht immer consequent und auch nicht gleichförmig, so dafs häufig dasselbe Wort an verschiedenen Stellen des Wörterbuchs verschieden geschrieben wird, und diefs nicht blos in Bezug auf die Betonung und die Vocale, sondern auch auf die Consonanten.

In der Natur der Sache liegt es, dafs sich uns bei den südwestlichen Slawen alle die Unterschiede in der Angabe der Betonung und Dehnung der Vocale darbieten, die hier nicht an Stammsylben gebunden sind, wie wir jene in den Sprachlehren und Wörterbüchern der Illyrier und Slowenen finden; Unterschiede, die auf der Aussprache der einzelnen Gegenden und Orte beruhen und durch keine geregelte Literatur beherrscht werden. In unseren westlichen Ländern würde das Verhältnifs kein anderes sein, wenn deren Literatur auf derselben Stufe der Entwickelung stünde und nun von Einzelnen über die Aussprache entschieden werden sollte. Können wir doch z. B. bei uns täglich Vâter und Vatter aussprechen hören, mit demselben Unterschied, der uns so oft in jenen Sprachen begegnet.

Die Sprachen der Ordnung B weichen in ihren auch unter sich verschiedenen Systemen der Betonung völlig von denen der Sprachen ab, welche der Ordnung A angehören.

Das Böhmische hat lange und kurze Vocale und betont ohne Rücksicht auf diese immer die erste Sylbe eines Wortes. Fällt hierbei der Ton auf einen langen Vocal, so entspricht eine solche Sylbe der in den vorhergegangenen südslawischen Dialecten mit dem Acutus bezeichneten gedehnten Tonsylbe; fällt er dagegen auf einen kurzen Vocal, so entsteht dadurch die scharfe Aussprache wie mit einem folgenden Doppelconsonanten, welche die südslawischen Dialecte mit dem Gravis bezeichnen. Der ursprünglich auf der Stammsylbe haftende Ton geht in zusammengesetzten Wörtern aller Art auf die jedesmalige erste Sylbe über; ja sogar wenn eine einsylbige Präposition getrennt vor dem von ihr regierten Nomen steht, erhält sie statt dessen den Ton und unterscheidet sich dann nicht in der Aussprache von dem mit einer Präposition zusammengesetzten Worte. Nur die Präpositionen blíž nahe, bei, dle vermöge, krom auſser und skrz durch machen hiervon eine Ausnahme und entreiſsen dem folgenden Worte nicht seinen Ton, weil sie für die zweisylbigen blíže, vedlé (podlé), kromě, skrze stehen. Dem Tongesetze böhmischer Wörter unterliegen auch die fremden; in nátura, figůra, Baron u. s. w. werden die ersten Sylben betont. Aus dem gedehnten Ton kann durch Beugung oder Ableitung der geschärfte werden, wie in chléb das Brod, Genitiv chleba, vůl der Ochs, Gen. vola, dáti geben, dodati übergeben. Der Ton der ersten oder der an ihre Stelle tretenden Sylbe heiſst der Hauptton, neben dem in drei- oder mehrsylbigen Wörtern noch ein halber oder Nebenton angenommen wird, der auf die letzte Sylbe fällt; alle dazwischen liegenden Sylben sind tonlos. Stehen einsylbige ganz getrennte Wörter neben einander, so hat gewöhnlich nur das eine, und zwar das wichtigste, den Ton. Hat diesen hiernach das erste Wort und das zweite soll diesem gegenüber hervorgehoben werden, so muſs es vor dasselbe gestellt werden, wie z. B. statt poď sem komm her, sem poď hierher komm. Die kürzeren Pronomina mi, mě, ti, tě, si, se, mu, ho sind tonlos und können nur nach anderen Wörtern stehen. Soll ein Nachdruck auf diese Pronomina gelegt werden, so muſs man sich statt ihrer der bestimmteren Formen mně, mne, tobě, tebe, sobě, sebe, jemu,

jeho bedienen. Ebenso sind die einsylbigen Conjunctionen neben betonten Wörtern tonlos und erhalten nur in Verbindung mit anderen unbetonten Wörtern einen Ton.

Im Oberwendischen sowohl als im Niederwendischen finden im allgemeinen dieselben Tongesetze Statt wie im Böhmischen. In Bezug auf das Oberwendische wird bemerkt, dafs in zusammengesetzten Wörtern, von denen jedes zwei oder mehr Sylben hat, beide ihren Ton behalten, wie in hořestawańe die Auferstehung, in dem die Sylben hor und sta betont sind. Ist das erste Wort einsylbig, aber keine Präposition oder die Partikel ne, und das zweite Wort mehrsylbig, so hat das erste Wort den Hauptton, das zweite auf seiner ersten Sylbe einen Nebenton, wie won-hońeńo das Hinaustreiben. Ferner behalten Wörter aus fremden Sprachen gewöhnlich ihren ursprünglichen Ton, wie regjerować regieren auf der zweiten, appelljerować appelliren auf der dritten Sylbe. Präpositionen vor einem Nomen ziehen wie im Böhmischen den Ton desselben auf sich; soll aber ein Nachdruck auf das Substantiv gelegt werden, so behält es seinen Ton.

Bis in das 15. Jahrhundert soll im Polnischen noch die Quantität vorherrschend gewesen sein und erst seitdem die Betonung das Uebergewicht über dieselbe erlangt haben. Betont, aber ohne Bezeichnung, wird gegenwärtig immer die vorletzte Sylbe eines Wortes, gleichgültig ob Stammwort oder abgeleitete Form; also in czytać lesen die Sylbe czy, in czytałem ich habe gelesen die Sylbe ta. Folgt ein einsylbiges Wort darauf, so bleibt der Ton, wenn der Nachdruck auf dem ersten liegen soll, auf dessen vorletzter Sylbe, wie in czytałem to ich hab's gelesen auf der Sylbe ta; der Ton rückt fort wenn der Nachdruck auf dem zweiten Worte liegen soll, wie szytałem to ich habe es gelesen auf die Sylbe łem. So auch in Fragen będzie dziś wird er heute sein? mit dem Tone auf dzie, statt auf bę wenn es hiefse er wird heute sein. Zusammengesetzte Wörter, deren letzter Theil aus einer Sylbe besteht, sollen den Ton auf der vorletzten Sylbe des ersten Wortes behalten, wie in Nowogrod auf der Sylbe No. Ebenso soll nach Einigen der Ton auf der früheren vorletzten Sylbe bleiben, wenn das Wort eine (mit dem griechischen Namen Enclitica bezeichnete) Partikel (polnisch przyrostek Anwuchs wie das französische *crément*) annimmt, während Andere, wie Cassius (Lehrgebäude der polnischen

Sprache, Berlin 1797) den Ton auch in diesem Falle fortrücken lassen und ihn auch bei zwei einem Worte angehängten s. g. Encliticis auf die vorletzte derselben legen. Wahrscheinlich veranlassen Schwankungen in der Aussprache selbst diese verschiedenen Ansichten. Fremde Wörter behalten die Betonung aus der Sprache bei, aus welcher sie in das Polnische aufgenommen worden sind.

§. 48.

Ehe noch die Slawen die beiden Accente zur Bezeichnung des Tons von den Griechen annahmen, wobei der Gravis, der sich in ihrer Sprache nicht von dem Acutus unterschied, doch dazu dienen konnte, in der ohne Worttrennung an einander hängenden Schrift die letzte Sylbe eines Wortes zu bezeichnen, sehen wir den *Spiritus lenis* sowohl als den *Spiritus asper* in slawischen Handschriften gebraucht, entweder beide neben einander, oder in der einen Handschrift den einen, in der anderen nur den anderen angewandt. In dem, im *Glagolita Clozianus* nach dem Ostromirschen Codex aus dem Evangelium des Lucas Cap. 24 aufgenommenen, Stücke bezeichnet der *Spiritus lenis* ein ausgelassenes **і**, **сиѧ̓** statt **сиѩ** diese, **е̓дини** statt **ѥдини** einige, (**ѥдиного** einen mit dem **і** steht weiter unten), **не̓ю** statt **нѥю** der beiden, **прѣломле̓нии** statt **прѣломлѥнии** im Brechen.

Im *Calendarium Ostromirianum* steht nur der *Spiritus asper*, und zwar wie es scheint vorzugsweise bei Buchstabenverbindungen, die dem Slawischen fremd waren, wie in **вак̔ха** *Bacchi*, und in den mit dem griechischen *υ* gebildeten Diphthongen; er bezeichnet ferner ein ausgelassenes **і** wie oben der *Spiritus lenis*, **дроугыѧ̔** statt **дроугыѩ** einer anderen, **е̔ѧ** statt **ѥѩ** derselben; er steht aber auch wohl nur aus Unachtsamkeit ohne daſs sich ein Grund dafür angeben läſst, wie in **ѥ̔ю̔** der beiden, einmal auch **и̔** statt **и** und. Auch in dem Reimser Evangeliencodex steht durchgängig nur der *Spiritus asper*. In griechischen von den Slawen angenommenen Wörtern verloren daher die Spiritus ihre Bedeutung und unterschieden sich nicht mehr von einander; so schrieb man mit Unterdrückung der starken Aspiration **ѧ̓дъ** die Hölle für das griechische ἅδης. Ueber den Vocalen am Anfang und am Ende der Wörter stehend und selbst auch über Consonanten, dienten die Spiritus zur Trennung von den vorhergehenden

und folgenden Wörtern, sie wurden aber nachmals auch über die Vocale, mit denen eine Sylbe anfing, gesetzt. Für die Transcription haben sie nur dann eine Geltung, wenn sie ein ı vertreten.

§. 49.

Wie die Spiritus wurde auch die *kamora* ⏜ zur Trennung der Wörter verwandt, und aufser den vorhergenannten Zeichen noch ein doppelter Gravis, vorzugsweise über einsylbige Wörter, dann über Endsylben, aber auch über andere gesetzt. Das in dem *Glagolita Cloz.* gegebene Stück aus *Ev. Luc. XXIV*, *e Codice Serbiano* A. 1372, ist mit derartigen Zeichen überfüllt, aber in der wunderbarlichsten Unregelmäfsigkeit und Inconsequenz, die gar keine Zurückführung auf ein bestimmtes System zulassen. Da steht та̏, сѝ, сихь̉, сѝмн, вьсь; Vers 15 : ндѣа̔ше ѐнима̉ ging mit ihnen; 18 : ѥмоуже име клео̏па̉ реуе к̉ нѥмоу̉ dem der Name Kleopas sagte zu ihm; 21 : мы̏ же̉ надѣꙗ̏хомсе ꙗ̏ко сь̏ wir aber hofften dafs er; 22 : бы́вше̏ welche waren (*γενόμεναι*); 25 : н ть̏ реуе к̉нима̉ : ѡ̉ нес̆мыслына̏ н кьс̆наа̉ срдцемь̉ (für късьнаꙗ) und er sprach zu ihnen : o ihr beiden unvernünftigen und langsamen am Herzen; 35 : н̉ ꙗ́ко позна̉се̉ и̉ма вь прѣломлѥнниѥ̉ хлѣба̉ und wie er von ihnen beiden erkannt wurde im Brechen des Brodes.

§. 50.

Wir gehen zu den einzelnen Vocalen und dann den Consonanten der slawischen Sprachen nach der oben gemachten Eintheilung über.

Das slawische а, азъ ich genannt, mit dem Zahlwerth 1, das dem deutschen a entspricht, ist nur in wenigen echt slawischen Wörtern initial, mehr noch in fremden in späteren Zeiten aufgenommenen; häufig wird es zu Anfang der Wörter durch ја ersetzt. Auf diese Weise sind *agnus* das Lamm und der Apfel altslawisch ꙗгнѧ und ꙗблъко; russ. áгнецъ (ягнéнокъ das Lämmchen) und яблоко; serb.-illyr. jàгње und jàбука; slowen. jagnje (jagnec der Widder) und jábelko, jabuko; böhm. jehně und jablko; slowák. jahňa und jablko; poln. jagnię und jabłko; oberwend. jehńo und jabłuko; niederw. jagńe und jabluko.

Im Niederwendischen ist das a in einsylbigen Wörtern lang, wie in tam dort, in mehrsylbigen, wie bajak der Schwätzer, ist es kurz.

Wie überhaupt die Vocale ihrer Natur nach weniger gebunden erscheinen als die Consonanten und vielfachen Veränderungen unterworfen sind, so ist dieſs auch mit dem a in der Schrift und in der häufig noch weiter gehenden Aussprache der Fall, wo wir es mit sehr verschiedenen Vocalen wechseln sehen. Eine besondere Vorliebe für das a haben die Illyrier. Die Polen und Wenden ersetzen es, wenn es nach l und r mit diesen vorausgegangenem Consonanten steht, öfters durch o, ebenso die Russen, die aber dann gewöhnlich zwischen die initialen Consonanten noch ein o einschieben; z. B.:

altslaw.	младъін,	глава,	мраѕъ,	крава,	градъ	Stadt.
illyrisch	mládi,	gláva,	mràz,	kràva,	grád	Stadt.
slowen.	mlád,	glava,	mraz,	krava,	grád	Stadt, Schloſs.
böhm.	mladý,	hlava,	mráz,	kráva,	hrad	Schloſs.
polnisch	młody,	głowa,	mróz,	krowa,	grod	Schloſs.
oberw.	młody,	hłowa,	mróz,	kruwa,	hród	Schloſs.
niederw.	mlody,	glowa,	mros,	krowa,	grod	Schloſs.
russisch	молодый,	головá	морóзъ,	корóва,	гóродъ	Stadt.
	jung;	u. главá, Haupt;	Frost;	Kuh;		

Steht im Russischen das a nach einem der Palatalen, ч, ж, ш, щ, und ist die folgende Sylbe betont, so wird das a wie æ oder offenes e ausgesprochen; also часы́ die Uhr, wie čæsy̆.

In der Endung аго des russischen Genitivs der Adjective lautet das a, wenn es betont ist, wie o, das г dieser Genitive aber immer wie w; also другáго eines anderen wird drugówa ausgesprochen (vgl. §. 53).

Wie wir oben gesehen haben, unterscheiden die südwestlichen Slawen langes betontes á von dem kurzen geschärften gleichfalls betonten à. Die Böhmen und Slowáken haben kurzes a und langes á. Die polnischen Grammatiker machen zum Theil einen Unterschied zwischen einem offenen a, otwarte a, das lang ausgesprochen werde, und einem geschlossenen a, ściśnione a gepreſstes, zusammengedrücktes a, das kurz ausgesprochen werde. Das offene a ward im 16. Jahrhundert accentuirt, was nachher meistens unterlassen wurde.

Nach Kopczyński, dessen Sprachlehre für die Nationalschulen in Polen zum erstenmal im Jahr 1778 in Warschau erschien (Gramatyka dla szkoł narodowych), sollte dagegen das geschlossene oder kurze a accentuirt werden, weil es nicht so oft vorkomme wie das offene a.

§. 51.

Wie in anderen Sprachen findet sich in den slawischen der Unterschied zwischen offenem und geschlossenem e. Ob es dieser Unterschied war, den das cyrillische Alphabet durch sein є und ѣ ausdrücken wollte, oder ein anderer, ist ungewifs. Auf eine Vermuthung gründete sich die Annahme, Cyrill habe das ѣ nach dem armenischen *jetsch*, das ein geschlossenes e bezeichnet habe, gebildet, da zu seiner Zeit häufig armenische Geistliche und Mönche sich diesseits des Hellesponts im byzantinischen Reiche aufgehalten hätten, eine Bekanntschaft Cyrills mit ihrer Schrift also vorausgesetzt werden dürfe. Unterstützt wurde die Annahme von der Geltung des ѣ als geschlossenes e mehr dadurch, dafs ihm dieses grofsentheils in den gegenwärtigen slawischen Sprachen entspricht, als durch die Art seiner Verwendung im Altslawischen.

Das cyrillische є, ѥсть, russisch есть ist genannt, mit dem Zahlwerth 5 des griechischen ε, das es vertritt, nimmt gegenwärtig die sechste Stelle im Alphabet ein. Das ѣ dagegen, ѣть, ꙗть, russisch ять genannt, von den Griechen γέατ, ἰάτ, und im *Abecenarium bulgaricum* hiet, steht unter den cyrillischen Zusatzbuchstaben nach den griechischen ohne Zahlwerth. In altslawischen Transcriptionen aus dem Griechischen ward es für αι gesetzt, das nach späterer Aussprache wie æ lautete; so in ѥврѣи für ἑβραῖος, єпрѣмъ für ἐφραΐμ, дѣмоүнъ für δαίμων, матѳѣи für Ματθαῖος. Indessen wird in solchen Wörtern für αι auch є geschrieben, sogar ѥ in serbischem Druck aus dem 16. Jahrhundert, дикѥωсинн für δικαιοσύνη, und es lassen sich bei der orthographischen Verwirrung in den Handschriften und den überall Statt findenden Verwechslungen im Wiedergeben fremder Laute kaum feste Principien aufstellen. In den russischen altslawischen Handschriften finden sich viele Wörter mit є geschrieben, wo die serbischen Handschriften ѣ setzen; прє, прєдъ, врємѧ, дрєво u. s. w. schreiben jene für прѣ, прѣдь, врѣмє, дрѣво der letzteren. Mit der

Orthographie der serbischen Handschriften in Bezug auf das ѣ (aber прѣдъ nicht прѣдь) stimmt der Ostromirsche Codex vom Jahr 1057 und dessen in Nowgorod geschriebene Unterschrift überein. Die Formen der russischen Handschriften sind in die in Rufsland gedruckten kirchenslawischen Texte übergegangen.

Im Altslawischen steht mit Ausnahme von хѣръ, dem Namen des Buchstabens х, das ѣ nie nach einem Guttural, und von den Palatalen aufser durch einen Fehler der Herausgeber eines Textes, durch Aufnahme russisch-ähnlicher Formen in das Kirchenslawische, nach dem ч, und zwar nur sehr selten, wie in чѣꙗти für чаꙗти erwarten. Im Altslawischen haben für das ѣ des Locativ Singularis und des weiblichen Dualis die auf Palatale endigenden Wörter и*); die auf Gutturale endigenden verwandeln diese in Sibilanten; in Comparativen sehen wir nach Gutturalen, die sich zuvor in Palatale verwandeln, аи statt ѣи gesetzt (высоуаи höher statt высокѣи von высокъ hoch), also in den Flexionen und der Formation regelmäfsiger Uebergang des ѣ in и und а, aufserdem sehr enge Verwandtschaft mit є, das in ѣ übergeht.

Auch im Russischen steht das ѣ aufser in obigem Buchstabennamen in keinem unflectirten Wort nach einem Guttural oder Palatal, dagegen in Flexionen, wie in dem Instrumental von кто wer und что was, кѣмъ und чѣмъ (wofür das Altslawische кымь oder auch цѣмь, und чимь hat), im Dativ und Locativ der Substantive, welche hier die Gutturale und Palatale unverändert vor dem ѣ beibehalten, u. s. w. Ausgenommen die oben erwähnten Verwechslungen von ѣ mit є ist das altslawische ѣ innerhalb der russischen Wörter unverändert beibehalten worden. Nur in zwei Wörtern mit deren zahlreichen Derivaten ist es im Russischen initial, in ѣмъ, ѣсть essen und in ѣду, ѣхать reisen, reiten, die im Altslawischen mit wenigen Ausnahmen ꙗ statt dieses ѣ haben. Beide wechseln häufig in den Handschriften. Im Russischen behalten diese Wörter auch in der Zusammensetzung mit der Präposition прї statt при das ѣ bei, das sonst immer, wenn es nach einem ї stehen sollte, in и verwandelt wird. Zu Anfang der Wörter und nach Vocalen stehend wird das ѣ

---

*) Die weiblichen Duale auf ѣ, wie Matthäus 27, 61 сѣдѧщѣ sedentes statt сѣдѧщи, gehören zu den eben erwähnten russisch-ähnlichen Formen.

von den Russen ȷe ausgesprochen, da die Slawen überhaupt ungern ein Wort mit reinem e beginnen lassen, in der Mitte meistens wie ein offenes e, und am Ende bald wie ein geschlossenes, bald wie ein offenes e; die dazu geeigneten Consonanten werden vor ihm mouillirt. Die Bulgaren sprechen es gleich ihren Nachbarn den Rumänen wie ea, ia aus. Gegen das altserbische sich streng an das kirchenslawische anschliefsende Alphabet hat es das neuserbische als völlig unnöthigen Buchstaben aufgegeben; es ist e, je, ije im Serbischen und Illyrischen, und in letzterem noch vorzugsweise i, mehr e als i bei den Croaten.

Nach der in dem Allg. Reichs-Gesetz- und Regierungsblatt für das Kaiserthum Oesterreich im serbisch-illyrischen Text angenommenen Orthographie steht das ѣ zum Theil völlig abweichend von der Art seiner Anwendung im Altslawischen, Russischen und früheren Serbischen überall da, wo nach einem Consonanten ȷe gesprochen werden soll; derselbe Laut zu Anfang eines Wortes oder nach einem Vocal wird durch є ausgedrückt, das reine e durch e. So steht употреблѣнѣ die Benutzung, der Gebrauch (russisch употребле́нїе, nach neuserbischer Schreibung употребљêње), є (je) ist und sie, Accus. Sing. Femin. слѣдуе (sľjedúje) er folgt, єднак gleichmäfsig, заєднички́й gemeinschaftlich. Der serbisch-croatische Text hat dagegen nur e und je; er schreibt für obige Wörter upotrebljenje, je, sljedi (nach einer anderen Form des Verbums), jednak, zajednički.

In der ruthenischen Abtheilung des Reichs-Gesetz- und Regierungsblattes, die sich vorzugsweise der kirchenslawischen anschliefst, wird das є auf dieselbe Weise wie in der serbisch-illyrischen Abtheilung für ȷe angewandt und vertritt die Stelle des altslawischen ѥ. Die dem altslawischen нѥ, dann ьє, russisch їе entsprechende Endigung der Neutra, deren Orthographie grofsentheils schwankend war, wird hier ьє*), ьє und іє geschrieben, оупотребленье und -нье, слѣдствіє die Folge, розпорѧженье die Verfügung, съ застереженьемъ mit Vorbehalt, рѣшеніємъ mit der Entschliefsung. Sonst wird in dem ruthenischen Text das є für das russische reine e und das ѣ

*) Die in der ruthenischen Abtheilung des Reichs-Gesetz- und Regierungsblatts angewandte Schrift stimmt mit dem oben S. 97 für das Kirchenslawische gewählten Alphabet (Nr. II) überein. Da von letzerem jedoch die für den Satz der nachstehenden slawischen Wörter erforderlichen Buchstaben zum Theil nicht in genügender Anzahl vorhanden sind, so mufsten diese Wörter aus unserem altslawischen Alphabet (Nr. I) gesetzt werden. [*Anmerk. des Herausg.*]

wie das russische ѣ angewandt, auch предъ, nicht прѣдъ u. s. w. geschrieben.

Berlić drückt in der illirischen Grammatik das ѣ durch ȷ̈e (mit doppelt punctirtem ȷ̈) aus, nicht mit ĕ, wie die meisten übrigen mit lateinischen Buchstaben schreibenden Slawen, um über dem e die Betonung bemerken zu können, während er in allen übrigen Fällen, wo ein j gehört wird, j oder ȷ́ schreibt. Er bemerkt (S. 13) über das ѣ, dafs es beinahe in jeder Gegend anders ausgesprochen werde. Auf dem Lande in Slawonien, in dem gröfseren Theile Serbiens, in Ragusa, in der Herzegowina, zum Theil auch in Bosnien laute es wie je oder ie; in Montenegro wie ije, in den slawonischen Städten und Marktflecken, in dem gröfsern Theile Bosniens und in Dalmatien wie i; in Sirmien, Kroatien, einem Theile Serbiens und von den in Ungarn wohnenden Serben werde es wie ein e ausgesprochen.

Im Slowenischen stand bisher meistens é, das wie ie und ej lautet, für ѣ, dann auch e, bis in den neuesten Zeiten das ĕ wie bei anderen Slawen auch in die slowenische Orthographie eingeführt wurde. Wo in Folgendem ĕ vorkommt, ist diefs nach der Schreibung von Janežić in dessen Wörterbuch. Im Böhmischen steht ĕ, i, í, e und é für ѣ; im Slowákischen ĕ und e; im Oberwendischen vorzugsweise ĕ oder ė, e, i und y, ebenso im Niederwendischen, wo statt ĕ blos das gleichlautende ė geschrieben wird. In allen diesen Sprachen ist das ĕ ein e, vor dem der vorhergehende Consonant mouillirt ansgesprochen wird und das also wie ȷ̈e lautet, wofür dann auch nach anderer Orthographie je geschrieben wird. Hiernach würde es auch gleichgültig sein, ob man das Zeichen ˇ über das e oder den vorhergehenden Consonanten setzte, also nĕ oder ňe schriebe, wie man ňa u. s. w. schreibt, hätte nicht auf der einen Seite die Gewohnheit in den einzelnen Sprachen darüber entschieden und fände nicht auf der anderen Seite in mehreren derselben auch der Unterschied Statt, dafs das ĕ ein geschlossenes e bezeichnet, die mouillirten Consonanten aber auch vor offenem e stehen, worauf wir zurückkommen werden.

Im Polnischen steht sehr oft ia und auch a für ѣ, die aber nach der Wandelbarkeit dieser Laute in den zu einem Stamme gehörigen Wörtern nicht bleibend sind, sondern in den Derivaten häufig durch ie und e ersetzt werden, so wie umgekehrt diese durch ia und a. Freilich liegt hierbei eine gewisse Willkür in der Wahl des an die

Spitze eines Stammes gestellten Wortes vor; wenn z. B. unter miara das Maaſs, mierzyć messen, und unter dzielić theilen, dział die Theilung, der Antheil gesetzt wird, so macht sich darin etymologisch immerhin einige Inconsequenz fühlbar, die allerdings in einzelnen Fällen nur dadurch entfernt werden könnte, daſs man wie die Indier eine abstracte Wurzel des ganzen Stammes annähme. Denn es wechseln im Polnischen sehr oft a und e, e und o, ą und ę nicht nur hinsichtlich der zu einem Stamme gehörigen Wörter, sondern auch innerhalb der Declination und Conjugation eines und desselben Wortes auf eine Weise, daſs man, blos vom Standpuncte der polnischen Sprache ausgehend, weder den einen noch den anderen der sich gegenseitig ersetzenden Vocale als den Grundlaut ansehen kann, wie dann dessen Bestimmung auch in anderen Sprachen häufig seine besonderen Schwierigkeiten hat. Die polnische Aussprache des ѣ durch ia und a kommt in einzelnen Wörtern auch in dem benachbarten Weiſsrussischen vor.

Bei den ehemaligen Polaben finden wir nach gleichzeitiger fremder Schreibung ihrer Namen und Wörter auſser e und ie noch a, ia, i, ea und io für ѣ im Gebrauch.

Nachstehende Wörter mögen als Beispiele zur Erläuterung über das Verhalten des ѣ in den slawischen Sprachen dienen:

	der Glaube.	das Maaſs.	der Körper.	das Heu.	der Wald.	sitzen.	säen.
Altslaw.:	вѣра,	мѣра,	тѣло,	сѣно,	лѣсъ,	сѣдѣти,	сѣти, сѣꙗти.
Russisch:	вѣ́ра,	мѣ́ра,	тѣ́ло,	сѣ́но,	лѣсъ.	сидѣ́ть,	сѣ́ять.
Serbisch:	вjѐра,	мjѐра,	тêло.	сêно, си̏јено.		сјѐдити.	си̏јати, сѐјати.
Illyrisch:	vera, verra, vjerra, v́ira, virra.	mera, merra, mjerra, mirra.	telo, tjelo, tilo.	seno, sjeno, sino.	les, ljes.	sjediti, siditi.	siati, sjejati.
Croat.:	vera, vira.	mera.	télo.	séno.		sediti.	séjati.
Slowen.:	véra, věra.	méra, měra, míra.	télo, tělo, teló.	senó.	lés, lěs,	sedéti.	sjáti, sejàti, sijáti.

	der Glaube.	das Maaſs.	der Körper.	das Heu.	der Wald.	sitzen.	säen.
Böhm. :	víra.	míra.	tělo.	seno.	les.	seděti.	síti.
Slowák. :	vjera,	mjera.	ťelo.	seno.	les.	seďjeť.	sjať.
Oberw. :	wěra.	měra.	ćěło.	syno.	lěs*).	sedźeć.	syć.
Niederw. :	wėra.	mėra.	schėlo.	sseno, ssyno.	lėsso.	ssejżéch.	ssesch.
Polnisch :	wiara.	miara.	ciało.	siano.	las.	siedziéć. siadać sich setzen.	siać.

Das griechische ε behielt im altslawischen є, im russischen e und in dem e der Westslawen seine alte Geltung. Von allen Slawen wird es immer deutlich ausgesprochen, es ist kein stummes e wie das französische e *muet* oder das deutsche e in der ersten Sylbe von begehren, obschon die Slawen dieses der Sache nach haben, aber in den heutigen Dialecten nicht schreiben, worauf wir zurückkommen werden. Im Fortgange der Zeit erlitt das є theils allmälig, theils unter den Händen der Grammatiker manche Modificationen im Laut und in der Gestalt. Mit dem griechischen ι zu ѥ verbunden drückte es im Altslawischen den Laut je in allen Stellungen aus; später aber gewöhnte man sich das ι wegzulassen, und so ward nun das є sowohl für reines e wie für ѥ gebraucht. Ein über das є gesetzter Spiritus bezeichnete, wie wir oben gesehen haben, das fehlende ι, und wenn auch dieser ausfiel, so konnte dieſs doch dem an die Aussprache seiner Worte gewöhnten Slawen keine Schwierigkeit bilden, da ohnehin der je-Laut regelmäſsig Statt fand, wenn das e zu Anfang einer Sylbe oder nach einem mouillirten Consonanten stand, der seiner verschiedenen Natur nach das Flüssigwerden stärker oder schwächer hören lieſs. Als man nachmals den Unterschied zwischen ѥ und є wieder bemerklich machen wollte, nahm man für ersteres das verlängerte є zu Anfang der Wörter oder auch die etwas breitere Figur є in allen Wortstellungen an, so wie man auch auf andere Weise an der Gestalt des є künstelte, jedoch in der Anwendung mit wenig Consequenz und Gleichförmigkeit. Das lange є ward ferner von den Grammatikern zur Unterscheidung von im Singularis und Pluralis gleichlautenden Casus der Nennwörter gebraucht, und zwar so, daſs die Casus im Singularis mit є, die im Pluralis mit є geschrieben

*) Ausgesprochen ljüss.

wurden, wie z. B. der Instrumentalis Singularis царемъ von царь, und dessen Dativus Pluralis царемъ.

Im Russischen, wo man nun einmal das initiale e nicht anders als je auszusprechen gewohnt war, fühlte man für manche fremde Wörter und einzelne Fälle im Russischen selbst das Bedürfniſs, ein reines e zu Anfang einer Sylbe auch durch die Schrift bezeichnen zu können, wofür man dann das є umkehrte und die Figur э (э оборо́тное umgekehrtes e genannt), in das Alphabet aufnahm. Hiermit schrieb man Wörter wie этимоло́гiя, эконо́мъ, vom deutschen Oeconom in das Russische übergegangen, поэма das Gedicht, das russische этотъ dieser und экiй für какiй welcher, wo das э nicht radical, sondern nur ein Vorschlag ist, dann die Interjectionen э, эй und эхъ. Zwar wurde dieses initiale э nicht sogleich von allen Schriftstellern angenommen, doch ist dessen Gebrauch hinlänglich gesichert und scheint jetzt die allgemeinere Geltung erhalten zu haben.

Ein betontes é lautet im Russischen wie io oder jo wenn es vor einem Consonanten к, г, х, ч, ж, ш, oder vor einem durch ein darauf folgendes а, о, у, ы, ъ harten Consonanten (mit Ausnahme des ч, щ und ц) steht; gleichfalls vor einem weichen Consonanten in den obliquen Casus der Nennwörter, wenn jener im Nominativ hart ist; wenn es in Flexionen aus einem anderen Vocal entstanden, wenn der Accent der folgenden Sylbe auf es zurückgeworfen ist; in den Endungen auf é mit Ausnahme einiger slawischen Wörter, die nicht der gewöhnlichen Umgangssprache angehören, und noch in einigen besonderen Wörtern. Geht diesem é einer der Consonanten ч, ж, ш, щ oder ц unmittelbar voraus, so lautet es wie o. Es werden also далéкiй entfernt, берéза die Birke, на берéзѣ auf der Birke, идéтъ er geht von иду́ ich gehe, нéсъ er trug, несéшь du trägst von несу́ ich trage, даéте ihr gebt von даю́ ich gebe, вéселъ Genitiv Plur. von весло́ das Ruder, огнéмъ mit dem Feuer von ого́нь das Feuer, жéлтый gelb, лицé das Gesicht, ausgesprochen daljókïi, berjóza, na berjózę, idjót, njos, nesjóš, dajóte, wjósel, ognjóm (oder vielmehr agnjóm), jóltyi, lizó. In der Poesie bleibt dieser jo- und o-Laut häufig unberücksichtigt; dann reimt man z. B. идетъ auf свѣтъ das Licht, die Welt.

Die Aussprache des betonten é als jo oder o gehört vorzugsweise den Groſsrussen oder dem Dialect von Moscau an und ist dem nordwestlicheren von Nowgorod fremd, in welchem das é seinen eigentlichen

Laut behält. In vielen Wörtern, in denen das é wie jo oder o ausgesprochen wird, findet man in anderen slawischen Sprachen ähnliche Laute; so ist жéлтый gelb, im Polnischen żółty, im Böhmischen žluty, im Oberwendischen žołty, im Niederwendischen żolty, im Slowenischen žolt und žut, im Serbisch-illyrischen жȳт. Und für желтóкъ das Eigelb im Russischen findet sich auch жолтóкъ geschrieben, im Polnischen ist es żółtko und żółtek, im Böhmischen žloutek. Медъ (mjod) Honig, Meth, ist im Polnischen miód, im Niederwendischen mȯd, während es im Böhmischen med, im Oberwendischen mĕd und in den südlichen slawischen Sprachen mjed und med ist.

Im Russischen wird das wie jo oder o ausgesprochene é meistens, obwohl nicht von allen Schriftstellern, mit dem Trema bezeichnet, ё, und, falls der Accent dabei ausgedrückt wird, ё́ oder ё̀ geschrieben, dann aber auch mit Weglassung des Accents blos ё, da sich dieser von selbst versteht. Ehemals wurde dafür iô gesetzt, das aber nicht mehr gebräuchlich ist.

Das betonte é behält im Russischen den Laut eines e, wenn auf die nach ihm stehenden Consonanten einer der Vocale e, и, ѣ, ѩ, ю oder ь folgt, die aber nicht einer blosen Flexion angehören dürfen, wie in врéмя die Zeit (wréma̧). Gleichfalls behält es den e-Laut, wenn es unmittelbar vor einem der Vocale e, и, ѣ, ѩ, ю steht, wie in éю mit ihr, durch sie, Instrumentalis Sing. Fem. von онъ er (jéju, altslawisch ѥѭ). Es behält ferner seinen e-Laut, wenn es von einem vor weichen Consonanten stehenden e herkommt, wie in чéстно ehrenhaft von честь die Ehre; vor der Adjectivendung скїй, wie in жéнскїй weiblich von женá die Frau; in Compositis mit не und безъ, wenn auf diese der Ton fällt, wie in нéдругъ der Feind, бéздна der Abgrund; vor den oben ausgenommenen ч, щ und ц, wenn sie auch hartlautend stehen, wie in пéчка ein kleiner Ofen, безчéщу ich entehre, отéцъ der Vater; dann gegen die vorhin gegebenen Regeln in einigen besonderen Wörtern.

Das unbetonte e bleibt im Grofsrussischen immer e, wird aber im Nowgoroder Dialect, wenn es nicht hart ist, dann auch im Polnischen und Wendischen, mehrfach zu o. So spricht man nach dem Nowgoroder Dialect anstatt eró seiner und емý ihm joho und jomu. Das russische сестрá die Schwester, ist polnisch siostra, von dem aber dann wieder zufolge der schon erwähnten Lautverwandlung siestrzyński schwesterlich kommt; niederwendisch ssotscha und

schotscha mit dem Adjectiv ssotschiny, oberwendisch sotra, böhmisch, slowákisch, slowenisch und illyrisch sestra. Im Oberwendischen wird das e häufig als o ausgesprochen, was innerhalb gewisser Ableitungssylben der Adjective, Participien und Pronomina, so wie am Ende von Conjugationsendungen nach einem weichen Consonanten geschieht. Diese Aussprache wird vielfach mit der im Nowgoroder Dialect übereinstimmen, und so werden auch die beiden oben erwähnten Casus des Pronomens der dritten Person jeho und jemu, ǰoho und ǰomu ausgesprochen.

Nach den früheren Grammatikern soll im Gegensatz zum ë das russische ѣ nie wie ǰo oder o lauten. Seitdem aber werden fünf Wörter angegeben, in denen das betonte ѣ́ wie ǰo ausgesprochen werde, von denen die vier ersten in der *Grammaire raisonnée de la langue russe, — par Nic. Gretsch, — ouvrage traduit par Ch. Ph. Reiff, Saint-Pétersbourg*, 1829, 8°, vol. II, p. 669 aufgeführt werden, das letzte diesen in dem Etymologischen Theil der russischen Grammatik von J. Nikolitsch, Mitau, 1851, 8°, p. 5 hinzugefügt wird. Es sind diefs die Nom. und Gen. Pluralis звѣзды und звѣздъ von звѣзда́ der Stern, гнѣ́зда und гнѣздъ von гнѣздо́ das Nest, der ganze Pluralis сѣ́дла u. s. w. von сѣдло́ der Sattel, endlich die Verbalformen я пріобрѣлъ ich habe erworben, und я цвѣлъ ich blühte.

Nach Consonanten sind im Russischen e und é geschlossenes e; jene werden vor ihnen und vor dem ѣ in vielen Wörtern mouillirt, aber nur der Gebrauch bestimmt diejenigen, in welchem diefs Statt findet, was vorzüglich bei в, д, л, м, н und п der Fall ist.

Im glagolitischen Alphabet vertritt das *Jest* ⰵ völlig die Stelle des cyrillischen є, steht im Anfang der Sylben für ǰe, und nach Consonanten für e. Neuere Drucke haben an die Stelle des wie ǰe ausgesprochenen ⰵ die etwas veränderte Figur ⰵ gesetzt und das ⰵ blos als e angewandt. Das *Jat* ⰡⰠ, das für cyrillisches ꙗ, ѣ, ѧ und ѩ steht, wird nach Verschiedenheit der Wörter ǰa, ǰe und e ausgesprochen.

Für die Transcription ist uns das altslawische є, das serbische und russische e und das glagolitische ⰵ gleich e. Da aber das russische e und das glagolitische ⰵ (in so fern dieses nicht vom ⰵ unterschieden wird), so wie das kirchenslawische є zu Anfang einer Sylbe auch anstatt des altslawischen ѥ stehen und dann ǰe ausgesprochen werden, defsgleichen das initiale lange є und das breite є

in andern Drucken, wofür alle mit lateinischen Buchstaben schreibende Slawen je setzen, so müssen wir diese, wollen wir nicht gegen die Aussprache und hergebrachte Schreibung von zum Theil fremden Namen fehlen, durch je oder ǰe wiedergeben. Denn in einem Namen wie Ена, Jena, dürfen wir doch nicht den deutschen Anfangsbuchstaben unterdrücken. Für das zu Anfang einer Sylbe stehende reine э wäre dann wieder blos e zu schreiben, wobei freilich die vielfachen Schwankungen im Gebrauch des initialen e und э einen Anstand bilden könnten, wenn überhaupt die Rede davon wäre, die russische Orthographie in dieser Beziehung genau in lateinischer Schrift wiederzugeben. Denn viele Namen werden bald mit dem einen, bald mit dem andern jener Buchstaben geschrieben, Namen, die früher ein slawisches Bürgerrecht erhalten haben, gegen ihren fremden Laut mit E, wie Ева (ǰewa) für Eva, während solche, die erst in neueren Zeiten übertragen worden sind, wie Эдгаръ Edgar, das Э erhalten. Die grammatische Spitzfündigkeit im Gebrauch des е und є im Kirchenslawischen verdient kaum eine Berücksichtigung, die ihr jedoch mit Leichtigkeit im Druck durch ein gröſseres e dem є entsprechend werden könnte; für das wie ǰo oder o ausgesprochene ë wäre dagegen dieses selbst beizubehalten.

Für das altslawische ѣ und russische ѣ erscheint das ẹ als ganz geeignet, dann das ǰẹ, dem ǰe für e entsprechend, wo jene Buchstaben diesen Laut haben. Dieselben ẹ und ǰẹ sind für das glagolitische ⱑ (ⱑ)*) in allen den Fällen passend, in denen es dem ѣ, ѧ und ꙗ entspricht, in welchen es wohl immer jene Laute haben wird, wie z. B. in ⰴⱑⰾⱁ (dẹlo), altslawisch дѣло, illyrisch delo, djello, dillo die Arbeit, ⰹⰿⱑ (ịmẹ), имѧ, illyrisch ime, imme der Name, ⱑⰸⱏⰺⰽⱏ (ǰẹzik), ꙗзыкъ, illyrisch jezik die Sprache. Da aber, wo es dem altslawischen ꙗ mit dem entschiedenen Laut ǰa entspricht, wie in ⱑⰽⱁ (ǰako), ꙗко, illyrisch jako wie, in den weiblichen Endungen des Singularis auf ǰa, wie ⰲⱁⰾⱑ (wolǰa), волꙗ, illyrisch volja der Wille, die durch die Aussprache ǰe in Neutra verwandelt würden, oder umgekehrt im Pluralis die Neutra in Feminina, müssen wir wie bei dem ꙗ den a-Laut erhalten und dafür ǰa schreiben, wenn wir

---

*) Vgl. Note auf Seite 103.

[*Anm. des Herausg.*]

nicht einen allen slawischen Sprachen gemeinsamen und grofsentheils in denselben Wörtern vorkommenden Laut entstellen wollen. Die Unterscheidung der Laute ja und jẹ wird gewöhnlich dem der Sprache einigermaasen Kundigen keine grofse Schwierigkeit darbieten; nur ist dabei auch noch die sehr häufige Verwechslung des ѣ mit dem э zu berücksichtigen.

Von den mit lateinischen Buchstaben schreibenden Slawen haben die Illyrier nur ein e, dessen Abzeichen sich auf die Betonung und damit in Verbindung stehende Dehnung beziehen.

Die Slowenen bezeichnen das offene e nach Verschiedenheit der früher angenommenen Orthographie mit dem Gravis oder dem Circumflex, è oder ê; das geschlossene e, welches mit einem vor- oder nachtönenden i gesprochen wird, mit dem Acutus, é, wie jè oder jê e r i s t, jé e r i f s t; vorausgesetzt jedoch, dafs das offene sowohl als das geschlossene e der betonten Sylbe angehören. Ist diefs nicht der Fall, so wird nur e geschrieben, und es ist dann kein Unterschied in dessen Aussprache bemerkbar. So war das System, das Kopitar und Murko angenommen hatten, wobei das den vorhergehenden Consonanten mouillirende e unberücksichtigt blieb. Janežić hob dafür besonders dieses wesentliche Element der Aussprache durch die Einführung des ĕ hervor, das vorzugsweise dem geschlossenen é seiner Vorgänger, aber auch ihrem offenen è oder ê und dem einfachen e derselben entspricht, die alle den vorausgehenden Consonanten mouilliren können. Ausgesprochen werde es in den verschiedenen Worten wie ie, e, je, ej oder i. Aufserdem hat er gemeinschaftlich mit ihnen gedehntes é, aber nur dann wenn es nicht ĕ bei ihm ist, ferner s. g. geschärftes è, das er aber nur selten anwendet, und die meisten Sylben, über denen es bei seinen Vorgängern steht, unbezeichnet läfst, also weit häufiger als sie bloses e schreibt (vgl. das oben über die Betonung Bemerkte).

Die Croaten lassen nach Jambressich das offene e unbezeichnet, geben aber dem geschlossenen den Acutus und auf der letzten Sylbe den hier gleich bedeutenden Gravis, in welchen Fällen dann auf den Sylben mit dem geschlossenen e zugleich der Ton ruht.

Die Böhmen haben ein kurzes e, ein langes é und das die Mouillirung des vorhergehenden Consonanten bezeichnende ĕ, das kurz ist. Die Slowáken haben das kurze e und das lange é, aber kein

ě, da sie die mouillirten Laute an den Consonanten oder durch j ausdrücken.

Die Polen haben ein offenes e, e otwarte, das nicht besonders bezeichnet wird, und ein geschlossenes e, e ściśnione, gepreſstes, zusammengedrücktes e genannt, das nach harten Consonanten wie y, nach weichen wie i lautet. In diesen Fällen bezeichnen es gute Schriftsteller mit dem Acutus, é, während die meisten da, wo es nur unmerklich kürzer ausgesprochen wird als das offene e, die Bezeichnung unterlassen. Das polnische ie entspricht sowohl dem ѣ der Russen als deren e.

In der Oberlausitz hat das e einen offenen und einen geschlossenen Laut, den letzteren öfter mit vorausgehendem kurzen i, und in einzelnen Fällen in den Laut des i und y übergehend, theilweise in neuerer Orthographie nach dem Vorgange der catholischen Schriftsteller, der Niederwenden und von Jordan durch ė oder, wie bei Schmaler, durch ě bezeichnet. Der offene Laut ist bald reines æ, bald nach mouillirten Consonanten ein ganz weiches jæ.

Das Niederwendische hat dieselben Laute. Sein einfaches e ohne Abzeichen ist gewöhnlich geschlossen, nach Gutturalen aber offen. Das offene, den vorhergehenden Consonanten mouillirende, e wird mit dem Acutus bezeichnet, é, wie tebé dir, altslawisch тєбѣ, bréḿe die Last, altslawisch брѣмѧ; das geschlossene in i übergehende mouillirende e wird durch das punctirte ė ausgedrückt, wie in mėsto der Ort, altslawisch мѣсто, mėr der Friede, altslawisch миръ. In der Anwendung dieser Bezeichnungen finden in beiden wendischen Dialecten Abweichungen Statt.

§. 52.

Das griechische η ward unter dem Namen ижє welcher nach seiner damaligen Aussprache und Gestalt н (и) für unser i in das cyrillische Alphabet aufgenommen, in dem es das helle i ausdrückte, wozu es noch jetzt im Russischen und Serbischen dient. Zur Bildung von Diphthongen mit den vorausgehenden Vocalen verwandt, setzten die Russen das „Verbindungszeichen“ слитна́я über das wie reines i oder wie ji lautende и und unterschieden dadurch von diesem das diphthongescirende й, и съ кра́ткою i mit dem Zeichen der Kürze

genannt, das im Altslawischen noch kein besonderes Abzeichen hatte. Die Consonanten, welche sich dazu eignen, werden häufig vor dem и mouillirt.

In den ältesten Handschriften werden zwei и anstatt der später eingeführten Schreibung їи angewandt, wie третии der dritte, nachmals третїи. Dieses ии, їи, das sich etymologisch auf ьи (ïi) zurückführen läfst und in den gegenwärtigen slawischen Sprachen als ji, i, í und diphthongescirendes ii erscheint (serbisch трећи, illyrisch tretji und treti, slowenisch trétji, treči, böhmisch třetí, slowákisch tretí, oberwendisch tseći, niederwendisch tschéschi, polnisch trzeci, russisch третій), wird im Russischen als Diphthong ii oder blos i ausgesprochen. Es sollte wohl durch das Zeichen eines doppelten и, Ԋ, ausgedrückt werden, das sich in den Alphabeten von Bohorizh und Jambressich unter dem Namen des einfachen и, иже findet; die zwei и sind hier zusammengezogen, wie die unter л und н stehenden Ԉ und Ԋ, an deren Stelle das neuserbische Alphabet sein љ und њ für lj und nj oder den feineren Ton des mouillirten l und n aufnahm. In allen lateinisch-slawischen Alphabeten wird das и durch i ausgedrückt; es entspricht ihm sowohl das kurze i der Böhmen und Slowáken, als deren langes í, für welches letztere nach älterer Orthographie j geschrieben wurde.

Das griechische *ἰῶτα* war zur Zeit der Bildung des cyrillischen Alphabets der Vocal i, wie ihn immer das Griechische hatte; dabei vertrat es aber auch in fremden Wörtern und Namen die Stelle des lateinischen Consonaten j, wie in *Ἰούλιος* Julius. Da die slawische Sprache einer Bezeichnung für j nicht entbehren konnte, das bald radical, bald aber auch nur ein sehr beliebter Vorsatzbuchstabe war, der sich in der Aussprache überall hindrängte, so wurde das і dafür in das cyrillische Alphabet aufgenommen, wo es unter dem Namen ї und mit Beibehaltung seines griechischen Zahlwerths 10 gegenwärtig die eilfte Stelle einnimmt. Hier trat es vor die Vocale а, є, ѧ, ѫ und den nach griechischem Vorgang gebildeten Diphthongen оу für unser u, mit welchen es vielleicht erst die Hand der Schreiber in die zusammenhängenden Figuren ꙗ, ѥ, ѩ, ѭ und ю (statt юу) vereinigte, ohne dafs wir hiernach Ursache hätten, diese Verbindungen in das altslawische Alphabet einzureihen. In fremden Wörtern und Namen behielt man erst später das griechische *ι* unverändert bei und setzte es auch für das wie i ausgesprochene *ει*; man schrieb im

Kirchenslawischen ї҆ереи für ἱερεύς, ї҆орданъ für ἰορδάνης, ї҆дѡлъ für εἴδωλον, ї҆сторі҆ѧ statt des исторі҆я der neueren Orthographie. Im Ostromirschen Codex dagegen wird noch иероусалимъ für ἱερουσαλήμ und архиереи für ἀρχιερεῖς geschrieben; nur für ἰησοῦς steht da ї҆с҃ъ und иї҆с҃ъ. Für ю wird daselbst immer ио geschrieben, also иорданъ, und überhaupt mit der einzigen angegebenen Ausnahme überall и statt і gesetzt, und dieses letztere nur dann, wenn es mit darauf folgendem Vocal zusammenwächst oder mit vorhergehendem ъ diphthongescirt. Das ї, in der oben angegebenen Weise verwandt, wurde nun als flüssiger Vocal nach und nach in mehreren Stellungen statt des и vorzüglich vor anderen Vocalen eingeführt, wie z. B. in der Endung der Substantive auf *nie*, früher ниѥ, ние, ньѥ, ньє geschrieben, dann нїе, дарованиѥ, дарованїе das Geschenk, eine Endung, die nunmehr im Serbischen ње, illyrisch und slowenisch nje, oberwendisch nach Verschiedenheit der Orthographie ńe oder nje, niederwendisch ṅe, polnisch nie, böhmisch ní, slowákisch ňja oder ňje ist. Das ї erhielt wohl nur die zwei Puncte um es von dem als Consonanten gebrauchten і zu unterscheiden. Nach einer anderen Ansicht*) wäre das ї nur eine Abkürzung des и, da die zwei Puncte die zwei Striche des и vertreten sollten, wie auch ӓ für аа geschrieben worden sei. Dem steht indessen wohl die vorzugsweise Anwendung des ї für das griechische ι in nichtslawischen Wörtern entgegen, so wie die Beibehaltung seines ursprünglichen Zahlwerths, und daſs es auſserdem sich gewöhnlich nur in gewissen Stellungen findet, nicht aber willkürlich überall für и gesetzt wurde. Daſs sich sein Gebrauch nicht auf feste Regeln zurückführen läſst, ist richtig; aber die altslawischen Handschriften zeigen überhaupt meistens eine sehr wenig fest geregelte Orthographie und nicht selten nahe neben einander verschiedene Schreibung eines und desselben Wortes oder derselben grammatischen Formen. So finden wir denn auch häufig и in Fällen gesetzt, wo sonst den allgemeinen Normen zufolge ї geschrieben wird.

In späterer Zeit ward das ї auch zur Bezeichnung gleichlautender Wörter mit verschiedener Bedeutung angewandt; миръ der Friede

*) Serbische Lesekörner, oder historisch-kritische Beleuchtung der serbischen Mundart. Ein Beitrag zur slawischen Sprachkunde, von P. J. Schaffarik. Pesth, 1833, 8°. (S. 18).

und мїръ die Welt mit ihren Derivaten wurden auf diese Weise von einander unterschieden. Ein Theil der russischen Drucke hat das i mit einem Punct an die Stelle des doppelt punctirten ї gesetzt, was in den neueren Schriften nun wohl allgemein angenommen sein wird. In der Transcription wird man jedoch das ältere ї beibehalten müssen, um es von dem durch i übertragenen и zu unterscheiden, und es hat dann das ursprüngliche *ἰῶτα* als Vocal und Consonant stehend, ї und j, dieselben Abzeichen.

Da, wie bereits oben bemerkt wurde, das ı von dem immer zu Anfang einer Sylbe stehenden ѥ ohne Nachtheil wegbleiben konnte, so ersparte man sich bald dessen Setzung. Schon im *Codex Ostromirianus* vom Jahr 1057, in welchem in den Evangelien regelmäſsig ѥ steht, kommt mitunter є und є̓ dafür vor, was im beigefügten *Kalendarium Ostromirianum* noch häufiger der Fall ist. In dem *Evang. Luc.* 24, 22 steht dort етеры einige statt ѥтеры. In der Unterschrift zu dem Codex nach dem Kalendarium steht immer є oder є̓ statt ѥ; писанное geschrieben statt писанноѥ, є̓ *id* statt ѥ, єго *ejus* statt ѥго, ємоу ihm statt ѥмоу, єю und є̓ю̓ ihrer beiden statt ѥю, своє sein, своєго seiner, своємоу seinem, statt своѥ, своѥго, своѥмоу. Die Endung ниѥ wird daher hier auch nur нє geschrieben, послѣсловиє *epilogus*, єуг҃лие für єуаньгелиѥ *evangelium* und пороучение für поржчениѥ *depositum*. So kam das ѥ nach und nach ganz in Vergessenheit. Die Combinationen ꙗ und ю aber wurden als besondere Buchstaben in dem kirchenslawischen Alphabet aufgeführt, da die Bedeutung des ї als Consonant nicht mehr anerkannt wurde. Während auf diese Weise die cyrillischen Alphabete das besondere Zeichen für das lateinische j verloren hatten, nahmen dieses die meisten der westlichen Slawen in ihre Orthographie auf, wie es denn auch in die neuserbische eingeführt wurde, die dafür die zusammengesetzten Zeichen ꙗ, ѥ und ю fallen lieſs. Die Böhmen, welche das j zur Bezeichnung des langen í verwandt hatten, gaben ihrem g die Aussprache des deutschen j, bis dieses in neueren Zeiten das in dieser Bedeutung ungeeignete g endlich verdrängte. Für die cyrillischen Alphabete war der Mangel des Consonanten j ein die Orthographie sehr verwirrender Nachtheil, den Dobrowsky mehrmals hervorhob, wenn er auch den an ihre Aussprache gewöhnten Russen natürlich nicht fühlbar wird, und man ihn auf andere Weise zu heben sucht. So ist im Russischen мой mein einsylbig moi, dessen Pluralis мои

meine ist zweisylbig mojí, wofür im Serbischen nach neuer Orthographie Sing. мȏј, Plur. мо̀ји geschrieben wird; Gen. Sing. russ. моего́ (moӱegó), serb. мо̀јега. Im Polnischen wird hierfür Sing. Nom. mój, Gen. mojego, Plur. Nom. moji, oder nach einer anderen Orthographie, die den Consonanten j nicht zuläſst, Sing. Nom. móy, Gen. moiego, Plur. Nom. moi geschrieben. Als Grund, im Polnischen durchgängig i anstatt des Consonanten j zu schreiben, wird von den Vertheidigern dieser Orthographie angeführt, daſs die Römer, von denen das lateinische Alphabet ja doch herkomme, das Zeichen j nicht gehabt, sondern blos i dafür gesetzt hätten, und das j nur eine Erfindung neuerer Zeiten sei. Aus demselben Grund würden sie nun wohl alle den alten Römern fremde Unterscheidungszeichen der polnischen Buchstaben aufgeben und ihr Alphabet auf das rein altlateinische zurückführen müssen. Uebrigens ist der Gebrauch, i statt j zu setzen, bis zu den neuesten Zeiten weit allgemeiner gewesen, als der, das j anzuwenden, was aber für Fremde in einzelnen Fällen wenigstens die Schwierigkeit bildet, j und i von einander zu unterscheiden. Als allgemeine Regel gilt, daſs man j überall zu Anfang der Wörter vor einem Vocal anstatt i schreibt, also jeden einer statt ieden, dann in der Mitte der Wörter zwischen zwei Vocalen, wie przyjaciel der Freund anstatt przyiaciel, ferner am Ende der Diphthonge anstatt y, wodurch, wenn diese ein Nomen schlieſsen, die Declination auch regelmäſsiger erscheint, wie raj das Paradies, Genitiv raju, anstatt ray, raiu. In anderen Fällen dagegen muſs auf die Etymologie, auf die Betonung zurückgegangen werden, also in Wörtern, die mit einer Präposition vor initialem i oder j zusammengesetzt sind, wie in zjem ich werde aufessen anstatt ziem, welches so geschrieben zugleich der Genitiv Plur. von ziemia die Erde ist, ziem. In zjem aber lautet das z als z, in ziem der Erden dagegen steht das zi für ź, und ziem lautet daher ungefähr wie sehr weiches schiäm. Einfacher würde es freilich sein, in diesem Falle, wie überall nach den mouillirten oder deren Stelle vertretenden Consonanten, das i wegzulassen und dafür in Uebereinstimmung mit anderen slawischen Stämmen und so wie vor anderen Buchstaben den Consonanten zu bezeichnen, also hier źem zu schreiben. In der groſsen Mehrzahl polnischer Wörter, in denen das i nach einem Consonanten vor einem Vocal steht, entspricht es dem die Mouillirung in den benachbarten slawischen Idiomen ausdrückenden Zeichen und ersetzt den polnischen Acutus über den

Consonanten; so in koń das Pferd, Genitiv konia (vgl. §. 63). Die Betonung entscheidet in Wörtern wie lilja die Lilie für lilia, in Namen wie Marja für Maria, die auf der ersten Sylbe als der vorletzten den Ton haben, der nicht auf dem i liegt. Djabeł der Teufel mit seinen Derivaten und djamant statt diabeł und diamant erhalten als ausländische Wörter das j, weil in polnischen die Verbindung di in dzi verwandelt wird; für diamant oder diament ist aber auch noch dyament gebräuchlich. Das Reichs-Gesetz- und Regierungsblatt für das Kaiserthum Oesterreich wendet in der polnischen Abtheilung überall das j in der oben angegebenen Weise an.

Das serbische j mufs drei verschiedene Verhältnisse und Zeichen des russischen Alphabets ausdrücken: das j in ю und das nicht geschriebene j vor anderen Vocalen; das russische ь, das die Consonanten, nach denen es steht, mouillirt; endlich das й mit der slitnája, das mit den vorausgehenden Vocalen Diphthonge bildet. Ebenso wird das j im Illyrischen angewandt. Berlić bedient sich einer dreifachen Form des j; er schreibt j in allen nicht unter die beiden folgenden Categorieen gehörenden Fällen; j́ accentuirt in den Verbindungen gj́, lj́ und nj́ zur Bezeichnung der feiner mouillirten Laute von d, l und n (für serbisch ђ, љ und њ) innerhalb des unflectirten Wortes, nicht aber in den Beugungen; und endlich, wie wir schon gesehen haben, ǰe für das cyrillische ѣ.

In der Transcription des Russischen mufs man wohl in Uebereinstimmung mit den westlicheren slawischen Stämmen das j oder ǰ vor allen Vocalen, wo es gesprochen wird, auch schreiben, um nicht Namen wie Jacob, Jagello, Jenisei, Julian durch Unterschiebung besonderer Vocalzeichen ganz zu entstellen, was um so mehr gerechtfertigt erscheint, als wir nach der vorhergegangenen Auseinandersetzung in dem mangelnden j des heutigen cyrillischen Alphabets doch nur eine Ausartung der ursprünglichen Orthographie erblicken können. Tritt auf diese Weise das ǰ innerhalb der Worte vor das zu Anfang einer Sylbe stehende и, wie dann auch vor das initiale и wenn es ǰi lautet, so ist kein Grund mehr vorhanden, in der Transcription das й von dem и zu unterscheiden, sie sind uns beide i, und moi mit dem Diphthong, das sich unserer gewöhnlichen Orthographie anschliefst, unterscheidet sich dann hinlänglich von dem zweisylbigen moǰi.

Es scheint nicht, daſs das Altslawische den Laut ji, sei es zu Anfang, sei es in der Mitte der Wörter hatte, da es ihn auf keine Weise orthographisch unterschied, und er wie andere flüssige Laute wohl erst später entstanden ist. In мои und den ähnlichen Formen erscheint der Plural мои gleichlautend mit dem Singular, der Genitiv моѥго aber, Dativ моѥмоу u. s. w. schlieſsen sich der heutigen Aussprache an.

Im Russischen wird das initiale и nur in den mit diesem Buchstaben anfangenden obliquen Casus des Pronomens der dritten Person wie ji ausgesprochen, ихъ ihrer, имъ ihnen u. s. w. wie im Deutschen jich, jim. Sonst lautet das initiale и überall wie reines i. Dahin gehören auſser den vielen mit der Präposition изъ zusammengesetzten Wörtern (wofür in den Sprachen der Ordnung B wy gesetzt wird), theils echtslawische, theils aus fremden Sprachen stammende Wörter. Auch das Serbische hat keine mit jи anfangenden Wörter; in dem Pronomen der dritten Person hat es die Formen њӣ oder ӣ, und њѝма oder ѝм. Im Illyrischen findet sich das initiale ji kaum in ein Paar Wörtern, jid Gift, jied und jed Galle, im Serbischen alle jêд lautend, dann in den Casus des angeführten Pronomens jih und jim neben mehreren mit nj beginnenden Formen derselben Casus. So hat auch das Slowenische njih, jih, und njim, jim, dann einige Wörter, in denen meistens initiales ji sowohl als blos i gesprochen wird, jigla und igla die Nadel, jigo und igo das Joch, jil und il der Lehm, der Thon, jirh und irh Weiſsleder, jispa die Stube, jiskati und iskati suchen, altslawisch игла, иго, — — — искати, russisch иглá, и́го, илъ der Schlamm, и́рха, избá, искáть.

Das Böhmische hat das initiale i meistens in ji verwandelt, bisweilen auch in j, je, oder ganz unterdrückt. So sind die eben angeführten Wörter im Böhmischen jehla, jho, jíl, jircha, jizba und wískati (ehemals suchen, jetzt nur noch Läuse und Flöhe suchen, polnisch iskać suchen, lausen), die Pronominalcasus jich, jim. Das initiale и aller slawischen Idiome der Ordnung A ist unterdrückt in имѣти haben, игра das Spiel, böhmisch míti, mĕti und hra, polnisch mieć und gra; böhmisch hráti spielen, polnisch grać und igrać. Nur in i und, ili oder, inu ei nun! und inkoust die Dinte haben die Böhmen noch das initiale i.

Das Polnische hat mit Ausnahme der Pronominalcasus jich, jim, die aber groſsentheils ich, im geschrieben werden, das initiale i

gleich dem Russischen unverändert beibehalten. Die Slowáken schlieſsen sich bald den Polen, bald den Böhmen an; sie haben im Pronomen der dritten Person jich und ich, jim und im; íšt gehen, polnisch iść, böhmisch jíti; jištiť behaupten, böhmisch jistiti, polnisch iścić etwas wahr machen.

Die Oberwenden lassen auſser den Pronominalformen jich, jim, die sie mit den Niederwenden gemein haben, nur wenige Wörter mit ji und keines mit i anfangen; die Niederwenden weder mit ji noch mit i. Die ersteren setzen hi, wi oder j dafür, die letzteren hy, oder sie unterdrücken beide das initiale ji, j der Böhmen, das im Oberwendischen in manchen Wörtern von einem Apostroph vertreten, nach einem Vocal als j wieder erscheint. So ist oberwendisch hić und auch jić gehen, niederwendisch hysch; böhmisch jinák anders, oberwendisch hinak, winak und jinak, niederwendisch hynak; oberwendisch jehła und johła die Nadel, niederwendisch gla; böhmisch jméno, jmě der Name (altslawisch нмѧ, Genitiv нмене), oberwend. ḿeno, niederw. mė, mėńo; oberwend. ›stwa die Stube, wó-jstwi in der Stube, niederwend. schjpa; altslawisch нскра der Funke, böhmisch jiskra, oberwendisch ›škra, niederwend. schkrȧ. Jordan schreibt škra u. s. w. ohne Apostroph.

Das glagolitische Alphabet hatte Ⰹ für das cyrillische н, und Ⰻ für das cyrillische ı aufgenommen; ersteres findet sich noch in Handschriften, ward aber nach und nach durch das Ⰻ verdrängt, das dann auch in Drucken ausschlieſslich für i angewandt wurde. Das Ⰼ, im Codex Clozianus Ⰼ, das, wie Kopitar nachgewiesen, ehemals für das ꙉ der Serben gesetzt wurde, haben die Neueren als gleichbedeutend mit dem j der lateinisch-slawischen Alphabete genommen, und da dieses auch für das russische й steht, so hat man wohl auch das Ⰼ diesem letzteren entsprechen lassen, jedoch, wie es scheint, nur in der grammatischen Erklärung des Alphabets.

§. 53.

Im cyrillischen Alphabet wurde aus dem griechischen das *o* unter dem Namen онъ jener, er, und mit dem griechischen Zahlwerth 70 aufgenommen, neben ihm aber auch das *ω* beibehalten, das seine Stelle im Alphabet später an die Abbreviatur seines Namens ѿтъ

oder **отъ** von, an das **ѿ** abtreten mufste. Ein Unterschied der Aussprache, den man durch **о** und **ѡ** hätte ausdrücken wollen, läfst sich nicht nachweisen. Alle slawische Sprachen haben das offene und das geschlossene o, welche sie theilweise auch in der Orthographie unterscheiden; aber im Altslawischen wurde mit Ausnahme der Partikel des Vocativs **ѡ** überall nur **о** angewandt, und die im Kirchenslawischen mit **о** und **ѡ** geschriebenen Wörter beweisen, dafs es jener Unterschied nicht war, den man hatte bezeichnen wollen, und eben so wenig derjenige, welchen diese Buchstaben im alten Griechischen hatten. Es war offenbar nur die Bedeutung des Zahlzeichens **ѡ** für 800, die man hierdurch beibehielt. Ich habe auch demzufolge das **ѡ** oben in das altslawische Alphabet eingerückt und ihm gegenüber in das harmonische Alphabet ô gesetzt, das, wie wir nachher sehen werden, im Ruthenischen an dessen Stelle getreten ist.

Das **ѡ** wurde in späteren Handschriften in den fremden Namen und Wörtern angewandt, in denen es im Griechischen stand, wie in **їакѡвъ, їѡсифъ, о ѡн** für *ὁ ὤν*; nicht so in älteren Handschriften, wie in dem Ostromirschen Codex, wo dafür **иꙗковъ** und **иосифъ** steht. In der Ausrufpartikel *ὦ* gab man dem **ѡ** auch später deren ganze griechische Gestalt mit dem Circonflex. Man schrieb **ѡ** mit einigen Ausnahmen in den slawischen Präpositionen **ѡ**, **ѡбъ** und **ѡтъ** für **о**, **объ** und **отъ** der älteren und der neueren Orthographie, Formen, die im Kirchenslawischen geblieben sind, und so stehen jene Wörter in dem **славено-сербскїй ѝ нѣмецкїй леѯїконъ**, Wien, Kurzbeck, 1791, noch unter den getrennten Buchstaben **ѿ** und **ѡ**. Das **ѡ** ward ferner in einigen anderen Wörtern wie **ѡгнь** Feuer für **огнь** oder **огонь** angewandt, aber ohne dafs die Handschriften hier eine Uebereinstimmung darböten; dann bei den Adverbien auf o, wie **ѕѣлѡ** sehr, wo man das **о** für die Neutra auf o behielt, im Genitiv Singularis der Pronomina und Adjectiva, deren Accusativ eben so lautet, **юегѡ** und **юего** *ejus* und *eum*, und endlich, wie das **є** in einigen Flexionen des Pluralis, um sie von gleichlautenden des Singularis zu unterscheiden.

Hatte hier das **ѡ** eine rein orthographische Bedeutung, so diente es auch noch zu Anfang und am Ende der Wörter, wo es vorzugsweise stand, zur Trennung derselben von den vorhergehenden und folgenden.

Eben so wie man damals das Griechische mit vielen Abkürzungen schrieb, führte man deren Gebrauch auch bei slawischen Wörtern

ein. Unter diesen war eine Abbreviatur der Präposition ωтъ, bei der man das т mit abgeschnittenem Mittelstrich über das ω setzte. Der Ostromirsche Codex schreibt noch überall отъ; später aber ward der Gebrauch allgemein, dafür die Abkürzung ѿ zu setzen, so dafs diese nachher selbst eine Stelle im slawischen Alphabet mit dem Zahlwerth, der im Griechischen dem ω gehört hatte, erhielt. Das ω wurde dann im Alphabet nach dem ю und dem als eine Variante desselben angesehenen ѫ eingereiht, während das ѿ auf das х folgt, oder eigentlich, da es für die Zahl 800 gebraucht wird, auf das ѱ, das 700 ist, aber in den neueren Anordnungen des cyrillischen Alphabets unter die nicht-slawischen Buchstaben an dessen Ende gesetzt ward.

An die Stelle des cyrillischen ѿ nach dem х nahm man unter dem Namen *ot* das ⱋ in das glagolitische Alphabet auf, das graphisch wohl nur eine Variante des ψ dessen alte Stelle einnahm, aber hier nur als Zahlzeichen für 700 diente, da die Präposition ot mit den beiden Buchstaben, aus denen sie besteht, geschrieben wird und auch das glagolitische t eben so über das glagolitische o gesetzt wird, wie in cyrillischer Schrift das ᷮ über das ω.

Die Transcription des Altslawischen kann hiernach nicht wohl einen Unterschied zwischen о und ω machen; selbst für die aus dem Griechischen übergetragenen Namen, die ein ω enthalten, ist das o vorzuziehen, dessen sich dafür gegenwärtig alle slawische Alphabete bedienen. Das ω und о müssen also als ganz gleichbedeutend angesehen werden. Auf der Tafel des kirchenslawischen Alphabets habe ich ô wie in dem altslawischen neben ω, und õ neben ѿ gesetzt, diefs jedoch als blosen Buchstabenunterschied im Alphabet.

Es hat sich indessen in der Orthographie der Ruthenen wie in dem Kirchenslawischen ein doppeltes o erhalten. In der *Grammatica Slavo-Ruthena — per Mich. Lutskay, Budae, 1830*, wird das initiale о*) so wie die Präposition о statt ω durch ein in die Breite gezogenes о ausgedrückt, das aber innerhalb der Wörter nur in Compositis steht, deren letzter Theil mit о anfängt, wie in прaотец der Stammvater (anstatt прaотецъ, da hier nach dem Vorgange von Dobrowsky das finale ъ unterdrückt ist). Aufserdem steht die Interjection ω und

*) Vgl. Note auf Seite 133.

[*Anm. des Herausg.*]

die Präposition ѿ. Es wird aber bemerkt, daſs diese Unterschiede nur für das Auge seien und die verschiedenen Charactere für o alle denselben Laut hätten. Die Locative der Adjective auf омъ und ємъ sind auch einmal о҆м und є҆м mit Jerik nach dem о und є geschrieben, was sie von dem gleichlautenden Instrumental der Substantive unterscheidet.

In der ruthenischen Abtheilung des Reichs-Gesetz- und Regierungsblattes für das Kaiserthum Oesterreich ist an die Stelle des kirchenslawischen ѡ, wenn gleich zum Theil in anderen Beziehungen, ô gesetzt worden und dient wie jenes ѡ vorzugsweise zur Unterscheidung gleichlautender Casus. Es wird ôй im Locativ Singularis der weiblichen Adjective geschrieben, und diesem gegenüber der Genitiv ой; ebenso der Locativ Singularis der Adjectiva männlichen und sächlichen Geschlechts ôмъ, der sich auf diese Weise von dem auf омъ endigenden Instrumentalis Singularis der Substantive unterscheidet; der Genitiv Pluralis eines Theils der Substantive geht auf ôвъ aus für das russische овъ, das zu gleicher Zeit eine Nominativendung des Singularis vorzüglich von Adjectiven ist. Für die kirchenslawische Präposition ѿ steht hier ôтъ; es wird пôдъ unter geschrieben, vielleicht als Unterscheidung von подъ der Herd im Ofen; потôмъ und потомъ darnach, ferner, wovon das erstere hier als richtiger gelten muſs, da das тôмъ in dieser Zusammensetzung ein Locativ ist. Der Accusativ Singularis eines Substantivs auf ность wird нôсть geschrieben, der Genitiv endigt auf ности; noch kommt das ô auf dem einen Blatte, das ich vor mir habe, in mehreren Wörtern vor, worüber ich in Ermangelung weiterer Texte keine Rechenschaft zu geben vermag.

In einer Transcription des Ruthenischen würde man natürlich das ô geradezu beibehalten und in Uebereinstimmung damit auch das kirchenslawische ѡ durch ô wiedergeben können, in so fern nicht die Schwierigkeit eintritt, daſs man dieses einer Beziehung zum Altslawischen wegen nicht anwenden mag und deſshalb lieber durchgängig o schreibt.

Im Russischen lautet nach älteren Angaben das betonte ó und andere o, die in demselben Worte nach der Tonsylbe stehen, wie unser deutsches o; dagegen werden in der höheren Umgangssprache im Groſsrussischen diejenigen o, welche in einem Worte der Tonsylbe vorausgehen, wie ein kurzes a gesprochen, woran auch einige als

tonlos angesehene einsylbige Wörter Theil nehmen, die gewissermafsen mit dem folgenden Worte in der Aussprache zusammenwachsen. Nach Gretsch und Nikolitsch wird jedes unbetonte o wie a ausgesprochen, und zwar vor einer accentuirten Sylbe sehr deutlich wie a, nach einer solchen aber beinahe wie a oder mit einem Laut, der zwischen a und o in der Mitte liegt. Ebenso verwandelt sich im Weifsrussischen das unbetonte o in a. Der nowgoroder und der kleinrussische Dialect behalten aber in diesen Fällen den Laut des o unverändert bei; dagegen wird in letzterem häufig i statt o, in einigen Gegenden auch ui und y gesprochen, und wi statt des initialen o.

Das Slowenische schreibt für das offene o, das mit nachtönendem a gesprochen werden soll, nach Verschiedenheit der angenommenen Orthographie ò oder ô; für das geschlossene mit vor- oder nachlautendem u gesprochene o, das in einigen Gegenden in u, auch in ue übergeht, wird ó geschrieben; jedoch werden diese Bezeichnungen des offenen und des geschlossenen o nur dann angewandt, wenn eines der beiden den Ton hat; aufserdem findet für die nicht betonten o kein Unterschied Statt. Wörter, die völlig gleich geschrieben werden, aber in der Aussprache des o von einander abweichen, erhalten hierdurch ihre verschiedene Bedeutung (vgl. oben das über die Betonung Gesagte).

Das Polnische hat das o otwarte, das offene o, das im allgemeinen mit dem deutschen o verglichen wird und diesem gleichlauten soll (ohne Rücksicht darauf, dafs das deutsche o bald offen bald geschlossen ist, wie in Mord und in Morast). Das geschlossene polnische accentuirte ó, das o ściśnione, zusammengedrücktes o, lautet fast wie ein kurzes u, während das eigentliche u länger als das ó ausgesprochen wird. Zu bemerken ist, dafs das ó mit dem Acutus von Anderen ò mit dem Gravis geschrieben wird.

Eben so wie die Polen haben die Oberwenden ein offenes und ein geschlossenes o; der Laut des letzteren geht in u über, und es wird nach neuerer Orthographie gleich dem polnischen ó mit dem Acutus bezeichnet.

Im Böhmischen ist das o immer kurz, ausgenommen wenn es Interjection ist und in fremden Eigennamen wie Europa, Herodes, obgleich es auch in diesen gestattet ist, es kurz auszusprechen. Die mit o anfangenden Wörter werden gewöhnlich mit einem voraus-

gehenden v ausgesprochen, das auch orthographisch vor mehreren solchen Wörtern steht.

In Uebereinstimmung mit den für das lange a und e angenommenen Zeichen á und é schrieb man auch ehemals ó für das lange o, das aber nur noch als Ausrufungspartikel steht; an seine Stelle kam zuerst der Diphthong uo und dann dessen Abkürzung ů, die uo ausgesprochen wurde, jetzt aber wie langes û lautet und etymologisch dem einfachen kurzen o entspricht. So haben die Wörter bůh Gott, sůl Salz und vůl der Ochs im Genitiv boha, soli und vola. Eben so entsprechen auch sowohl o als ů dem russischen o und die Diphthonge oj und ůj (ehemals og und ůg geschrieben) dem russischen oй, wie in boj der Streit, die Schlacht, můj mein, tvůj dein, svůj sein, russisch бoй, мoй, твoй, cвoй, wofür sonst bog, můg, twůg, swůg geschrieben wurde.

Die Slowáken haben kurzes o und langes ó, die in einander übergehen, dann den Diphthong uo, der eben so wie das ó mit o verwandt ist. So hat vuol der Ochs im Genitiv vola, wie im Böhmischen. Der Genitivus Pluralis zeichnet sich wie im Serbischen häufig durch einen gedehnten Vocal aus; slovo das Wort hat in demselben slóv und noha der Fuſs nuoh. In der Aussprache der Wörter, die diese Laute enthalten, weichen die Slowáken oft von den Böhmen ab; sie haben für die oben angeführten bůh und sůl, boh Gott und sol das Salz und für die zueignenden Fürwörter moj (oder auch muoj), tvoj und svoj. Mit allen Slawen haben die Böhmen einfaches o im Neutrum der Adjective, die nicht statt dessen auf é oder í ausgehen; die Slowáken dagegen lassen die s. g. bestimmenden Adjectiva im Neutrum auf uo endigen, wie starí, stará, staruo, der, die, das alte. Im Böhmischen lautet das entsprechende bestimmte Adjectiv stárý, stárá, stáré, und das unbestimmte stár, stára, stáro alt. Die Anwendung von o dem e der Böhmen gegenüber findet bei den Slowáken häufig sowohl in der Wortbildung, namentlich in der letzten Sylbe, als in den Beugungen Statt; sie schreiben ňebo der Himmel anstatt nebe der Böhmen, pjesok der Sand statt písek, žobrať betteln statt žebrati, lassen den Instrumentalis Sing. der männlichen und sächlichen Substantiva auf om ausgehen statt auf em, und ebenso den Locativus Sing. der Adjectiva, wie králom durch den König statt králem, v dobrom in dem guten statt v dobrém, ferner die Endung der ersten Person Pluralis des Präsens, smo wir sind, statt jsme,

bijemo wir schlagen statt bijeme, u. s. w. Bei den Ostslowáken ist dieser Gebrauch des o für e noch allgemeiner als bei den Westslowáken.

Die Niederwenden haben einfaches o und das den vorhergehenden Consonanten mouillirende ȯ, wie z. B. in mȯd der Honig, polnisch miód, oberwendisch mĕd.

§. 54.

Das griechische *υ* war mit der Geltung, die es im Griechischen hatte, in das cyrillische Alphabet aufgenommen worden, aber es wurde als **ѵ** nur in Namen und einigen dem Griechischen entlehnten Wörtern beibehalten, wie in **мѵро** das heilige Oel von *μύρον*, in den griechischen Diphthongen *αυ* und *ευ*, **аѵ** und **єѵ** geschrieben, wie in **паѵлъ, паѵелъ** Paul, **єѵаньгелиє** Evangelium, wofür man bald schon **ав** und **ев** setzte und für jene **павьлъ**, dann **павелъ** und **евангелїе** schrieb. Bereits im ***Kalendarium Ostromirianum*** vom Jahr 1057 finden wir beide Orthographieen neben einander, **паѵлъ** und **павьлъ, єѵангелистъ** und **евангелистъ, лаѵрентии** Laurentius und **лавръ** Laurus u. s. w.

Wie im Griechischen diente ferner das **ѵ** oder **ѵ** (auf diese Weise in griechischen Handschriften seit dem 7. Jahrhundert geschrieben), nach dem **о** stehend, um den u-Laut zu bilden, und in dieser Verbindung ward es auch in den ursprünglich slawischen Wörtern gebraucht. Ueber das **о** gestellt und mit seinem unteren Theil in dieses hineingerückt, **ȣ**, ward es mit dem **о** zum **ȣ**, wie im Griechischen. Um das initiale **оѵ***) von dem innerhalb der Wörter und am Ende derselben stehenden zu unterscheiden, wurden in russischen Handschriften für jenes **оѵ**, für das andere **ȣ** gesetzt, wie z. B. in **оѵдрȣченїе** die Kränkung, altslawisch **оѵдрѫченииє, оѵдȣ** wo, ein Unterschied, den auch noch die Ruthenen beobachten; während man nach Dobrowsky in den serbischen Handschriften überall **оѵ** und nur sehr selten **ȣ** geschrieben findet. Als Zahlzeichen für 400 ward **ѵ** gebraucht, nicht **оѵ**. Dieses letzte hat im Alphabet den vielleicht verdorbenen Namen **оѵкъ**, was durch Lehre (**оѵчити** lehren.) erklärt wird, und dafür das russische у den Namen **икъ**.

*) Vgl. Note auf Seite 133.

[*Anmerk. des Herausg.*]

Schon alte russische Handschriften unterdrückten bisweilen das **о** des Diphthongen **оѵ**, wie dieſs später im Russischen und Serbischen allgemein ward. Aber von dem **ѵ**, das im russischen Alphabet für die fremden Wörter beibehalten wurde, unterschied man es durch die Verlängerung des rechten Striches, so daſs die unserem y entsprechende Figur des y nunmehr das reine u bildet. In einigen neueren Ausgaben slawischer Bücher in Ruſsland steht sogar das jetzige y überall an der Stelle des vormaligen **оѵ** und **ȣ**. In der Transcription kann man keinen Unterschied zwischen **оѵ**, **ȣ** und **ѵ** machen, die alle unserem u entsprechen.

Der *Codex Clozianus* hat auch ein **ѵ**, das aus einem durchstrichenen i besteht : **ⱛ**. Kopitar stellt damit das ⱛ des Pariser Codex zusammen, welche beide, wie es scheine, dem lateinischen y nachgebildet seien; aber jenes Zeichen, im Alphabet nach dem t stehend, unter dem Namen *hic* statt *uk*, wird vielmehr für den Stellvertreter von **оѵ** als von **ѵ** angesehen werden müssen. Das altglagolitische **ⰑⰟ** im *Codex Clozianus* für u ist wie das cyrillische **оѵ** aus **о** und **ѵ** zusammengesetzt, und eben so kann das neuere u, **ⱆ**, dem o, **ⰺ** gegenüber, diesen seinen Ursprung nicht verläugnen.

Das geschlossene (zusammengedrückte) polnische ó lautet, wie wir oben gesehen haben, fast wie ein kurzes u; dafür wird das eigentliche u der Polen etwas länger ausgesprochen. Es entspricht dem u der übrigen slawischen Sprachen, wie in buk die Buche, russisch букъ, böhmisch und wendisch buk, slowenisch, illyrisch und serbisch bukva.

Das böhmische u ist ein kurzes u. In der ehemaligen deutschböhmischen Orthographie ward es zu Anfang der Wörter 𝔳 geschrieben, wie dieſs früher in lateinischen und auch in deutschen Drucken üblich war, wo *vnus*, 𝔳𝔫𝔡 statt *unus*, 𝔲𝔫𝔡 gesetzt wurde. Nach dem q, das die Böhmen für fremde Namen und Wörter beibehalten haben, wird das u wie im Deutschen in dieser Stellung geschrieben und ausgesprochen. Der Diphthong uj (ehemals ug geschrieben) entspricht dem russischen уй. Die Mähren und Slowáken haben neben dem kurzen u auch ein langes ú, wofür die Böhmen, die früher auch das ú hatten, später den Diphthong au setzten, der aber wie ou ausgesprochen wurde. Die neueste Orthographie schreibt nun auch ou für diesen Laut, mouka das Mehl für das vormalige mauka, und zu Anfang der Wörter theils ú theils ou in vollkommener Regellosigkeit. Es

wird angegeben, das ú sei immer nur Präposition und werde im gewöhnlichen Leben wie ou ausgesprochen. Dann dürfte es aber nicht in Wörtern wie úhel der Winkel (sonst vhel geschrieben) gesetzt werden, neben welchem auch ouhel erscheint, denn hier ist ú keine Präposition, da das Wort im altslawischen жглъ stammverwandt mit *angulus* und Winkel ist und nur nach böhmischer Sprachweise den Nasallaut verloren und das g in h verwandelt hat. Eben so nicht in ústa der Mund, altslawisch оуста, russisch устá (vgl. *os*, *ostium*), neben welchem oustí die Oeffnung, oustní mündlich, ousto Mundvoll geschrieben werden. Dagegen ist es Präposition in úřad das Amt (sonst auřad), zu dem altslawischen радъ die Ordnung gehörig. Das Reichs-Gesetz- und Regierungsblatt für das Kaiserthum Oesterreich schreibt auch úřad, das Taschenwörterbuch von J. N. Konežný (Wien, 1845) verweist von úřad auf ouřad. Die Unterscheidung, wenn sie nicht durch strenge Gewohnheit geregelt ist, wird immer miſslich bleiben und es wäre vorzuziehen, mit den Mähren und Slowáken in allen Fällen ú zu schreiben. Ehemals unterschied sich in der Mitte der Wörter das wie ou ausgesprochene au nicht von dem zwei Sylben bildenden au, wie in naučenj die Lehre, na-u-čení ausgesprochen, wofür man dann nach damaliger Orthographie richtiger navčenj schrieb, was nach der Einführung des v für w nicht mehr angeht. Dieses au, ou, ú entspricht eben so wie das u dem russischen y, dem polnischen ą, ę und u, dem u anderer slawischen Sprachen, und nach der häufigen Verwechslung der Vocale ist es auch noch mit anderen Vocalen verwandt. So ist kousati beiſsen, polnisch kąsać, russisch кусáть, und plouti, plovati, plynouti schwimmen, ist polnisch pływać, płynać, russisch плáвать und плыть, oberwendisch płówać, niederwendisch plėsch (plawésch und plawisch schwemmen), slowenisch, illyrisch und serbisch plavati, plivati, plovati schwimmen, altslawisch плоути und плавати schiffen.

§. 55.

So wie aus і mit є im Altslawischen ѥ wurde, so wohl aus і und оу ю, um die Sylbe ju auszudrücken, wofür aber dann sehr bald nur ю geschrieben wurde, so wie umgekehrt im russischen Alphabet von dem oy das o wegfiel und das y allein für u gebraucht

wurde. Eine Verwechslung des **ю** mit dem Laut jo oder io war nicht möglich, denn dafür wurde überall **ио** geschrieben, wie **иоанъ** Johannes und **диогенъ** Diogenes.

Die verschiedenen Charactere für das **ю** im glagolitischen Alphabet zeigen den Uebergang der älteren Form in die neuere und deren Verwandtschaft mit der cyrillischen; der *Codex Clozianus* hat Ⱓ, der Assemanische Ⱓ, der Pariser Ⱓ, jetzt Ⱓ.

Im neuserbischen Alphabet ist das **ю** zwar als unnöthig aufgegeben, da jy an dessen Stelle trat, im Reichs-Gesetz- und Regierungsblatt für das Kaiserthum Oesterreich aber in Annäherung an die ältere serbische oder kirchenslawische Orthographie wieder angewandt worden.

In den serbischen Lesekörnern von Schaffarik wird S. 33 gesagt: „Anfänglich entsprach das **ю** bei Serben und Russen dem bulgarischen **ѭ**, lies jou und am Ende der Wörter jo, und wurde wie im Windischen auch als jo ausgesprochen, nicht aber dem **іоу**, welche abnorme, nun in den meisten Dialekten herrschend gewordene Lautverbindung der alte Slawenstamm in Bulgarien nicht kannte, folglich auch die Bezeichnung **іоу**, die einige in Cyrill's Alphabet vermissen, nicht brauchte.“ Und S. 37—38: „Das **ю** war ursprünglich nur eine Umschreibung des kirchenslawischen **ѭ**, z. B. **ю** (*eam*) statt **ѭ**, und wurde auch buchstäblich so, nämlich jo ausgesprochen, gerade wie die Winden noch heutzutage jo sprechen und schreiben. Diese Umschreibung des für die altbulgarische Mundart erfundenen **ѭ** wurde höchst wahrscheinlich von den windischen Slowenen in Pannonien, nicht lange nach Method oder noch bei seinen Lebzeiten, begonnen und in Serbien und Kleinrufsland fortgesetzt. In der zweimal geschriebenen Schlufsrede des Zbornik 1073 findet man die meisten **ѭ** der einen Copie in der andern durch **ю** ausgedrückt; und noch in Smotricki's Grammatik erhielt sich die alte richtige Kunde, dafs das **ю** ursprünglich jo lautete. Da nun aber im Serbischen das einfache **ѫ** in der Regel als **оу** ausgesprochen wird (**рѫка**, srb. **роука**, lies ruka), so wurde bald auch das pannonisch-windische **ю** folgerichtig als **юу** ausgesprochen (**своѭ**, pann.-wnd. orthographiert **свою**, srb. sprich svoju), und der Gebrauch des leider dem Laute nicht mehr adäquaten Zeichens bald auch auf solche jotierte **юу** ausgedehnt, welche im Kirchenslawischen ohne **і** lauteten, z. B. **оутро**, **оунъ**, **лоубити**, srb. **ютро**, **юнъ**, **любити**. In Constantin's ursprünglichem Alphabete kam,

wie oben bemerkt wurde, das Zeichen **ю** oder **юу** gar nicht vor, weil der Stamm, für welchen das Alphabet eingerichtet worden war, diese Lautverbindung nicht kannte.“

Diese Ansicht in Bezug auf den Laut des **ю** läſst sich, wie es mir scheint, nicht wohl begründen. Im Ostromirschen Codex sehen wir sehr bestimmt den Unterschied zwischen **ю** und **ѭ** festgehalten, und ersteres hat auch da gewiſs wohl den Laut ju. Abgesehen von der Uebertragung der Namen im *Kalendarium*, die aber doch auch von Gewicht sein möchte, sehen wir Wörter wie **приключити ся** sich zutragen, **людиѥ** die Leute mit **ю**, nicht mit **ѭ** geschrieben; und in welchem slawischen Dialect würde man wohl ljondije oder ljodije statt ljudije gesprochen haben? Wie lieſse sich ferner eine Orthographie wie **юнъ** *juvenis*, jung mit seinen Derivaten erklären oder rechtfertigen, wenn **ю** den Laut von **ѭ** gehabt hätte, und wie auf der anderen Seite annehmen, daſs dieses ohne initiales j wie **оунъ** ausgesprochen worden sei? In den Flexionen der Casus entspricht das altslawische **ю** dem **оу**, nicht dem **ѭ**; für **оу** nach harten Consonanten steht nach weichen Consonanten und nach Vocalen **ю**; der Laut beider ist derselbe, nur mit Mouillirung des vorhergehenden Consonanten oder mit eingeschobenem j. So ist der Genitiv und Locativ Dualis **наю** von **азъ** ich für den Endlaut aller übrigen Genitiven und Locativen des Dualis, die entweder auf **оу** oder **ю** ausgehen, gleich; oder soll das u derselben, sobald der Erweichung des Lautes wegen ein j davor trat, o gelautet haben? Wenn **ю** *eam* für altslawisch **ѭ** gesetzt wurde, so war dieſs eine dialectische Verschiedenheit, und dieser zufolge verwandelte auch der Abschreiber einer Handschrift die in seinem Original stehenden **ѭ** in **ю**. Etymologisch entsprach allerdings das russische und serbische **ю** dem **ѭ**, aber mit anderem Laut. So wie in der oben angeführten Schluſsrede des Zbornik (altslawisch **съборьникъ**) **ю** an der Stelle von **ѭ** erscheint, so auch in der Unterschrift des Ostromirschen Codex, wo dessen Schreiber **молю** ich bitte nach russischem Dialect schreibt, nicht **молѭ** nach der Orthographie des von ihm abgeschriebenen Codex; so wie er daselbst auch auſserdem seine Aussprache anstatt derjenigen des letzteren gebraucht; denn wie im jetztigen Russischen schreibt er schon **городъ** die Stadt, anstatt des **градъ** seines Codex, schreibt **володимиръ** statt **владымиръ** den Namen Wladimir. Das altslawische **оутро** ist unverändert im russischen у́тро der Morgen, morgens erhalten, alle

übrige slawische Sprachen setzen ein j vor; serbisch, illyrisch, slowenisch und polnisch jutro, böhmisch jitro oder jítro, oberwendisch jutsy, niederwendisch jutscho. Dafs любити lieben im Altslawischen (denn das ist das Kirchenslawische bei Schaffarik) лоубити gelautet habe, ist sehr unwahrscheinlich, da alle slawische Sprachen hier weiches l haben und schon die Freisinger Monumente, die dem Altslawischen in seiner frühesten uns bekannten Form wenigstens gleichzeitig sind, wenn nicht vorausgehen, I, 26 liubo das Belieben und II, 34 liubise für любиша sie haben geliebt, schreiben, dagegen aber auch III, 33 lubmi freiwillig. In diesen Monumenten kommt mehrmals die Verbindung iu für altslawisch ю und das im Slowenischen gleichlautende ѭ vor, die man als von bayerischen Geistlichen geschrieben doch nicht anders als ju oder iu lesen kann. So steht II, 102 cliusi mit Hacken für клюұи, von клюұь; II, 106 izpovuediu durch das Bekenntnifs, für исповѣдиѭ von исповѣдь; II, 108 strastiu für страстиѭ durch das Leiden, von страсть; III, 46 caiuze ich bereue für каѭ сѧ; III, 66 moiu *meam* für моѭ; III, 52 tuuoiu *tuam* für твоѭ; I, 30 vuoliu den Willen für волѭ; I, 32 vueliu *magnam* für велиѭ; II, 8 zavuiztiu für ȥавистиѭ durch den Neid, von dem slowenischen zavist (ȥависть); II, 88 iuse welche, *quam*, für ѭже von иже; I, 8, III, 4—5 vueruiú und uueruiu ich glaube für вѣроуѭ. Erkennt man den Laut u nach harten Consonanten an, so mufs man nach weichen und nach Vocalen auch den analogen Laut ju anerkennen. Uebrigens scheint es, dafs man schon frühe das ı oder и vor оу häufig ausliefs und dafür nur оу schrieb, wie auch є statt ѥ herrschend wurde. So finden wir im Ostromirschen Kalender оустина für Justina und zugleich юстинъ für Justinus, оулита für Julita, оулиѥнъ für Julianus, оулиѥниѥ und иоулиѥниѥ für Juliana. Indessen war vielleicht auch die Aussprache zwischen оу und ю oder иоу schwankend, wie wir z. B. noch jetzt bei den Slowáken die Formen Juljana und Julka und Ulka für Julie sehen.

Der Gebrauch von ю war manchen Schwankungen unterworfen. Innerhalb der slawischen Wurzeln sollte es einer orthographischen Regel zufolge nur am Anfang derselben und nach einem л stehen; aber man schrieb es auch nach Palatalen, wie in шюмъ das Geräusch für шоумъ, russisch шумъ.

Zu Anfang einer Sylbe wird das ю im Kirchenslawischen, Russischen, Serbischen ju ausgesprochen; nach vorausgehendem

Consonanten wird das ȷ̈ vor dem u bald stärker bald schwächer gehört. Das ю dient im Russischen auch häufig, um in der Mitte von Wörtern das deutsche ü und das französische u auszudrücken, wie in бюстъ die Büste, бюро das französische *bureau*, im Polnischen bioro.

Wie bei den anderen mit ı anfangenden Vocalen kann bei Umschreibung des initialen ю und des glagolitischen ⱓ das j oder ȷ̈ nicht wegfallen; ich schreibe also dafür ju oder jụ zu Anfang eines Wortes und nach jedem anderen Vocal als и oder ї (vgl. unten bei ѥ und я), dagegen bloses ụ nach Consonanten.

Von den mit lateinischen Buchstaben schreibenden Slawen haben allein die Niederwenden das den vorhergehenden Consonanten mouillirende u̇; alle übrige drücken dessen Laut entweder durch ju oder einen mouillirten Consonanten vor dem u aus.

§. 56.

Den Slawen sind Consonantenverbindungen am Ende der Sylben grofsentheils unangenehm, sie lieben sie am Anfange derselben, und verrücken daher häufig Vocale in fremden Namen oder in Wörtern, die sie mit verwandten Sprachen gemein haben, wie z. B. in поликрапъ für *Polycarpus*, in градъ für Garten, *hortus*. Mehrere slawische Sprachen haben auch defshalb zu Anfang der Wörter Consonantenverbindungen, welche von Fremden, die nicht daran gewöhnt sind, nur mit Schwierigkeit ausgesprochen werden. Dergleichen finden sich sehr viele im Polnischen, wo sie jedoch im Munde der Polen völlig die Härte verlieren, die sie dem Anblick nach darzubieten scheinen; also z. B. Wörter, die mit chrzc, drdz, drzw, grzb, grzm, kszt, lskn, mgł, mszcz, pchł, pchn, pszcz, skrz, tkn, wskrz, wsgrz, zdźbł anfangen. Diese Consonantenverbindungen kommen theils von der Unterdrückung oder der Versetzung eines Vocals und dem der Orthographie mangelnden stummen e anderer Sprachen, theils von der Vorsetzung oder Einschiebung eines Consonanten um den Anlaut zu verstärken, theils von einer mit dem Worte verbundenen Präposition, theils endlich trägt dazu dem Anschein nach die Unzureichendheit des lateinischen Alphabets bei, da das Polnische keine einfachen Buchstaben für die Laute hat, welche es durch ch, cz, sz, rz, dz ausdrückt. So sind aus

den deutschen Wörtern Gestalt, Zoll, Bauer, die polnischen kształt, cło, gbur geworden; chléb Brod, russisch хлѣбъ, das deutsche Leib, das englische *loaf*, welche die alte Aspiration verloren haben (gothisch *hlaibs*, *hlaifs*, angelsächsisch *hlaf*), bildet mit der Präposition w das Verbum wchlebić in Brod verwandeln, in Brod einschliefsen (*impanare*). Die Vergleichung von Wörtern, welche auf die angegebene Art anfangen, mit den ihnen verwandten in anderen slawischen Idiomen läfst deutlich den Zusammenhang der so sonderbar scheinenden Consonantenverbindungen ersehen.

Chrzcić oder krzcić taufen. Wohl mit Unrecht steht dieses in dem sehr brauchbaren etymologischen Wörterbuche von Georg Samuel Bandtke am Ende von dessen polnischer Grammatik (Breslau, 1808) unter dem Namen Chrystus statt unter krzyż das Kreuz, wozu es in allen slawischen Sprachen zu gehören scheint, wo taufen auf den Begriff einem das Zeichen des Kreuzes geben zurückzuführen ist, wie dann im Russischen креститься und im Serbischen крститисе getauft werden, sich taufen lassen, sich bekreuzen heifsen. Jedoch findet hinsichtlich der Ableitung der hierher gehörigen Wörter keine durchgängige Gleichförmigkeit Statt, wie sich aus der nachstehenden Uebersicht ergibt.

	Christus.	Kreuz.	taufen.	Taufe.	Christ.
Altslaw. :	христосъ (spät. auch кръстъ).	кръстъ.	кръстити.	кръщеније.	кръстиѩнъ, христиѩнъ.
Russisch :	Христóсъ.	крестъ.	крестúть.	крещéнïе.	христïáнинъ.
Illyrisch :	Kristus.	kerst.	kerstiti.	kerst.	kerstjanin.
Slowen. :	Kristus.	kríž, kerst.	kerstiti.	kerst.	kerstján.
Böhm. :	Kristus.	kříž.	křtiti.	křest.	křesťan.
Polnisch :	Chrystus, Krystus.	krzyż.	chrzcić, krzcić.	chrzest, krzest.	chrześcianin.
Oberw. :	Khrystus, Krystus.	kšiž.	chćić, chšćić, khćić.	chćenje.	khšesćijan.
Nderw. :	Krystus.	kschiza.	kschczisch.	kschczeńe.	kschèsczàn.

Drzeń oder drdzeń das Mark in Bäumen und anderen Pflanzen, böhm. dřeň, oberw. dŕeń, niederw. dżeń.

Drzwi die Thüre, ist wohl nicht von drzewo der Baum, das Holz, russ. дéрево, altslaw. дрѣво, worunter es bei Bandtke gestellt

wird, abzuleiten, sondern gehört zu dem altslaw. дврь die Thüre, russ. дверь, böhm. dvéře, durch Transposition des w und r, wie sich die ursprüngliche Form auch in odźwiernik, odźwierny der Thürhüter, altslaw. дврьникъ erhalten hat.

Grzbiet ehemals chrzypt der Rücken, böhm. hřbet, oberwd. khribet, niederwd. kschébát, slowen. herbet, illyr. herbat, serb. р̀бат, russ. хребéтъ, altslaw. хрѣбътъ und хрьбьтъ.

Grzmot der Donner, böhm. hrom, hřmot, slowenisch und illyr. grom, serb. грôм, russ. und altslaw. громъ.

Lśknąć się, lśnąć się, ślnić się, szklnić się glänzen, böhm. lesknouti se, russ. лоснúться; лоскъ der Glanz (*lux*), altslaw. лоуча der Lichtstrahl, оулоучити leuchten.

Mgła der Nebel, böhm. mlha, oberw. mha, slowen. megla, serb. illyr. magla, russ. мгла, altslaw. мьгла (griech. $\grave{o}\mu i\chi\lambda\eta$).

Mszczę ich räche, Inf. mścić, böhm. mstím, mstíti, slowen. maščevam, maščevati, russ. мщу, мстúть, altslaw. мьщѫ, мьстити und мьщати.

Pchła der Floh, böhm. blecha, oberw. tka, pka, bka, niederw. pcha, slowen. bolha, illyr. buha, serb. бу̏а, russ. блохá, altslaw. блъха.

Pchnąć stechen (*pungere*), stofsen, böhm. píchati, píchnouti, slowen. pikati, pikniti, illyr. pikati stechen, russ. пъхáть, пихáть, пхать, пхнуть und altslaw. пъхнѫти stofsen, пъхати mit der Faust schlagen.

Pszczoła die Biene, böhm. včela, slowák. včjela, oberw. wčoła, niederw. zola, slowen. čbéla, čebéla, bčela, bučéla, pčela, illyr. pčela, russ. пчелá, altslaw. пъчела.

Skrzydło der Flügel, böhm. křídlo, oberw. kšidło, niederw. kschidlo, kschilo, kschidwo, slowen. illyr. serb. krilo крúло, russ. крилó, крылó, altslaw. крило.

Tknąć, tykać, tknąć się, tykać się anrühren (*tangere*), anstofsen, böhm. tknouti se, týkati se, oberw. so dótknyć, slowen. dotákniti se, dotékniti se, dotíkati se, illyr. taknuti, tikati, ticati, serb. та̀кнути тúцати; — altslaw. тъкнѫти, тыкати anstofsen, stecken, festmachen; russ. ткнуть, тыкать stecken, einstecken, тыкаться stofsen.

Wskrzesić auferwecken, von den Todten erwecken, böhm. vzkřísiti; — slowen. uzkĕrsnuti auferstehen, illyr. uskrisiti, uskarsnuti, serb. ва̀скрснути, altslaw. въскръсати, въскръснѫти, russ. воскресáть, воскрéснуть; — altslaw. крѣсити, въскрѣсити, въскрѣшати und russisch

воскресить, воскрешать auferwecken; Zusammensetzungen mit der verschiedenartig modificirten Präposition вънъ.

Wzgrzać aufwärmen, russisch возгрѣть und взогрѣть, von poln. grzać wärmen, böhm. hříti, oberw. hréć, niederw. grèsch, slowen. greti, grijati, grevati, illyr. griati, serb. грѝјати, russ. грѣть, altslaw. грѣти, грѣяти.

Źdźbło, ździebło, zdziobło, żdźbło, żdżeblo der Halm, oberw. stwelco, niederw. splo, spwo, böhm. stéblo, slowen. steblo; — altslaw. стьбло, стьбль der Stengel, russ. стéбель (lat. *stipula*).

§. 57.

Im Wendischen werden Consonanten, die zu Anfang eines Wortes vor anderen Consonanten stehen, häufig entweder gar nicht ausgesprochen, was bei h und v der Fall ist, oder nur schwach, oder aber durch andere ersetzt. Dagegen werden Vocale in geschlossenen Endsylben anderer slawischen Sprachen öfters unterdrückt, wie z. B. im oberw. wótc der Vater, niederw. woschz, poln. ojciec (oyciec), böhm. otec, slowák. ǒtec, slowen. otec, serb. illyr. otac, altslaw. отьць, russ. отéцъ; oberw. łóché die Elle, niederw. lokchj, poln. łokieć, böhm. loket, slowen. laket, serb. illyr. лâкат, altslaw. лакъть, russ. лóкоть.

Die Böhmen unterdrücken in der Aussprache nur einige Consonanten, nämlich č vor c, j vor einem Consonanten, v wenn zwei Consonanten darauf folgen. Vor der Sylbe ský unterdrücken sie ein š und ž entweder gänzlich oder lassen es nur sehr schwach hören. Aufserdem werden noch verschiedene Consonanten in einzelnen Wörtern unterdrückt, die sich nicht unter eine allgemeine Regel bringen lassen. So fallen in der jetzigen Aussprache manche Schwierigkeiten der Consonantenhäufung weg. Dafür haben die Böhmen und mit ihnen die Mehrzahl der Slowáken und die Bulgaren der Orthographie nach vocallose Sylben, solche nämlich, in deren Mitte ein r oder l steht, die sie mit Leichtigkeit aussprechen, ohne einen unserer bestimmten Vocale dabei hören zu lassen; ein Verhältnifs dieser flüssigen Buchstaben, das dem der indischen Vocale r und l analog ist. Der Unterschied von vielen deutschen ähnlichen Sylben ist aber eigentlich nur orthographisch, da keiner der slawischen

Stämme das e als kurzes oder stummes e gebraucht wie der Deutsche in den Wörtern handelnden, forderst, sondern in solchen Fällen den Vocal ganz wegläſst.

§. 58.

Die Serben wenden nur das r auf diese Weise an oder lassen es auf einen Consonanten folgend die Sylbe schlieſsen, und es kann alsdann den Ton eben so gut haben wie ein wirklicher Vocal, hat ihn auch öfters in Wörtern, in welchen sich auſserdem noch andere Vocale befinden, wie z. B. in Гр̀киња eine Griechin, von Гр̀к ein Grieche, in цр̂њка eine Schwarze, eine Braune, von цр̂н schwarz. Das l dagegen, wo es in den anderen slawischen Idiomen Halbvocal ist, verwandeln die Serben mit den übrigen Illyriern in u. Diese setzen vor das serbische r oder auch nach demselben einen Vocal; die Croaten schreiben im ersten Falle dafür êr, die Illyrier nach der Orthographie von Stulli âr, wobei jedoch der Circumflex nicht einen langen Vocal bezeichnen soll, sondern über a und e nur gesetzt wird, weil ein mit Accenten versehenes r nicht vorhanden sei, âr und êr also statt r̀, ŕ oder r̂ stehen. So ist im Serbischen ср̂це das Herz, bei Jambressich croatisch szêrcze, bei Stulli sârce und sârdce, und Voltiggi, der nur selten Accente setzt, schreibt sarce, sardce und serce. Smrt der Tod (*mors*), und prst der Finger, gehören sowohl den Böhmen und Slowáken (smrť und prst bei diesen), als den Serben an; für vlk der Wolf bei den ersteren schreiben und sprechen dagegen die letzteren mit den übrigen Illyriern vuk. In anderen slawischen Sprachen und auch in einigen Districten der Slowáken werden solche Worte mit verschiedenen Vocalen ausgesprochen; smrt ist oberw. smjerć, niederw. ssmérschj, poln. śmierć, slowen. smert, russ. смерть, altslaw. съмрътъ, auch съмрьть, съмьрть und сьмрьть geschrieben; prst ist oberw. porst, niederw. palz, slowen. pèrst, russ. перстъ, altslaw. прѣстъ, und im Polnischen naparstek der Fingerhut. Vlk ist slowen. volk, velk, poln. wilk, oberw. wełk, niederw. weik, russ. волкъ, altslaw. влъкъ. Uebrigens weichen die Wörter mit einem mittleren r im Böhmischen und Serbischen manchmal von einander ab; so ist serb. кр̂в das Blut (*cruor*), böhm. krev, slowák. krú, poln. krew, slowen. krí, kerv, oberw. krej, krew, niederw. kschej, kschewj, russ. кровь, altslaw. кръвь.

So wie bei den Serben das ohne Vocal stehende p den Ton haben kann, so kann bei den Slowáken eine Sylbe mit den Halbvocalen r und l lang sein und erhält dann wohl auch den die langen Vocale bei den Slowáken bezeichnenden Acutus, als hŕkat krachen, tŕň der Dorn, kĺzacka der Ort wo man gleitet, das Gleiten.

Wenn gleich die Slawen vorzugsweise Consonantenhäufungen zu Anfang der Wörter lieben, so finden sich doch auch am Ende derselben mitunter sehr starke, namentlich im Russischen durch Unterdrückung der Endvocale, wie in задхлъ muffig, тусклъ trübe, остръ scharf, herbe, im gemeinen Leben остёръ ausgesprochen, altslawisch остръ, das lateinische *austerus*.

Dobrowsky und andere Grammatiker hielten viele in dergleichen Wörtern stehende Vocale in den heutigen slawischen Sprachen für euphonische, des Wohllauts wegen eingeschobene, von der Ansicht ausgehend, dafs die vocalloseren Formen die ursprünglichen seien, was sich jedoch durch das Altslawische, das diese Ansicht unterstützen sollte, nicht begründen läfst. Das cyrillische Alphabet hatte nämlich zwei neue Vocale erhalten, das ъ, ѥръ, jer (jerŏ), und das ь, ѥрь, jeŕ (jerĕ), von den Grammatikern mit dem Namen dickes und dünnes, grobes und feines, breites und schwaches, hartes und weiches, grofses und kleines *Jer* bezeichnet, welche wie es scheint bestimmt waren, das ъ einen kurzen dunkeln Vocal ŏ oder ŭ, und das ь einen kurzen helleren Vocal ĕ oder ĭ auszudrücken. Da ihre ehemalige Bedeutung nach und nach untergegangen ist, so läfst sich dieselbe nicht mehr näher bezeichnen, als dafs wahrscheinlich deren Laut zwischen ŏ und ŭ, und zwischen ĕ und ĭ schwankte. In den slawischen Sprachen, die dafür bestimmtere Vocale setzen, sehen wir innerhalb der Wörter, nicht am Ende derselben, o oder u meistens an die Stelle von ъ, und e oder i an die Stelle von ь treten; im Serbischen und Illyrischen dagegen wurden beide, sowohl ъ als ь, die dort gleichbedeutend waren, vorzugsweise durch a ersetzt. Auch zeigen uns schon die altslawischen Handschriften in einheimischen und fremden Wörtern und Namen die häufige Verwechslung von ъ und о, so wie von ь und є. Anhäufungen von Consonanten, wie wir sie oben gesehen haben, bietet das Altslawische keine dar; überall treten jene kurzen Vocale dazwischen, häufig mit zweifelhafter Stelle, je nachdem sich die Schreiber mehr der einen oder anderen Aussprache anschlossen. So

finden wir für влькъ der Wolf auch das mehr russisch lautende вълкъ geschrieben, für блъха der Floh auch бълха in Annäherung an das südslawische bulha, für длъгъ lang auch дългъ, russisch до́лгїй, serb. дуг, illyrisch bei Voltiggi dūg, slowenisch dólg, böhm. dlouhý, poln. długi, oberw. dołhi, niederw. dlejki, dlujki, dwujki, glejki (griech. δολιχὸς).

In fremde Wörter und Namen, deren Consonantenverbindungen der altslawischen Sprechweise fremd waren, wurden jene Vocale auf mannigfache Art zur Erleichterung der Aussprache eingeschoben und in diesem Falle sind sie wirklich als euphonische Vocale anzusehen.

§. 59.

Die oben angeführten Beispiele zeigen die kurzen Vocale am Ende der Wörter eben so wie in deren Mitte, und es ist wohl nicht schwer, in ihnen die Reste früherer vocalischen Endungen zu erblicken, die sich mit der Zeit immer mehr verloren. So vergleicht sich z. B. der Singularis des Verbum substantivum юсмь, юсн, юсть mit dem griechischen εἰμὶ, εἰς (dorisch ἐσσὶ), ἐςὶ. Zwar finden wir weder in den Freisinger Monumenten noch in alten Transcriptionen slawischer Wörter diese Endvocale ausgedrückt, so daſs sie in jenen Zeiten nur noch im südöstlichen slawischen Idiom vorhanden gewesen zu sein scheinen; in den übrigen slawischen Sprachen waren sie wohl schon eben so verloren gegangen, wie die analogen Endungen des Verbum *sum* im Lateinischen dem Griechischen gegenüber, dem sie als ältere Form so wie im Sanskrit geblieben waren. Eine andere Bedeutung läſst sich aber dem ъ und ь nicht geben, die zu deutlich innerhalb der Worte Vocale ausdrücken und auch so noch lange in der nach Ruſsland gewanderten cyrillischen Schrift angewandt wurden, bevor diese sich mehr den russischen Formen anschmiegte und dann jene Vocale im Innern der Worte theils unterdrückt, theils mit anderen vertauscht und nur in verhältniſsmäſsig wenigen Fällen beibehalten wurden.

Regelmäſsig endigt jedes altslawische Wort auf einen Vocal, der, wenn er ъ oder ь ist, sich häufig wohl mit dem französischen e *muet* am Ende der Wörter wie in *faire* vergleichen läſst, oder mit einer Endung wie in *travail*, das nach dem mittelalterlich lateinischen

travallium oder *travaillium*, italienisch *travaglio*, seinen früheren Auslaut verloren hat. So sehen wir in vielen Sprachen vormalige Endungen nach und nach absterben. Die Reihe kurzer Sylben, die oft neben einander stehen, wie in дьньсь heute, дьньшьнии der heutige, mufste der Slawe eben so leicht aussprechen können, wie der Franzose sein *que de ne le faire.* Uebrigens erhalten jene kurzen Vocale in den späteren accentuirten slawischen Handschriften eben so wohl die Zeichen der Betonung wie andere Vocale. Wo jedoch in serbischen Handschriften der Ton auf eine mit r oder l gesprochene Sylbe fällt, steht er über diesen Buchstaben, nicht über den damit verbundenen kurzen Vocalen; so wird ѹр́ьпати schöpfen und мл́ьва der Lärmen, Tumult geschrieben.

§. 60.

Mit der Zeit sehen wir an die Stelle der Vocale ъ und ь mehrere Zeichen treten, die über die Consonanten, welche jenen vorausgingen, gesetzt wurden, da die Vocale wahrscheinlich schon ihre frühere Bedeutung verloren hatten. Dazu diente ein kleines o, ein Spiritus asper oder lenis, ein Zeichen ⸗ ѥрькъ, ѥрикъ, jerik genannt, welches ein auf den Consonanten folgendes ъ vertrat, und ein anderes Zeichen pajerk genannt, das auf gleiche Weise das ь ersetzte und aus einem Circumflex oder auch wohl Acutus bestand.

Frühe schon hatten die südlichen Slawen einen Theil der den anderen Slawen eigenthümlichen dunkleren Vocale verloren, das y überall in i verwandelt, und so liefsen sie auch, wie schon bemerkt, den Unterschied zwischen ъ und ь fallen, wefshalb das jetzige glagolitische Alphabet auch nur ein Zeichen für beide hat, das jer, ɪ, welches die Neueren als dem ъ entsprechend ansehen, ohne mehr Grund dafür zu haben, als wenn sie es dem ь gegenüber stellten. Im *Codex Clozianus*, dessen Schreiber alle Buchstaben seines cyrillischen Originals wiederzugeben beflissen war, findet sich für ъ ein Zeichen, das aus dem glagolitischen i (oder eigentlich j) mit vorangehängtem kleinem Kreis zusammengesetzt ist, Ⱏ; für ь dasselbe Zeichen, aber statt des ganzen Kreises ein halber oder die Figur eines Apostrophs, Ⱐ; für ы obiges glagolitische ъ mit darauf folgendem иже, ⰟⰊ, also ein förmliches ŭi oder ŏi, in dem aber eigentlich die beiden i repräsentirt sind. Im *abecenarium bulgaricum* des Pariser Codex findet sich

nur das Ꙃ für ь. Dobrowsky hat am Ende der 4. Tafel seiner *Institutiones ling. slav. vet. dial.* ohne beigefügte Erklärung die glagolitischen Zeichen für ь, ъ und ꙑ aufgenommen, dieselben wie im *Codex Clozianus*, nur etwas länger gezogen, und dann daſs das i in ꙑ (ⰟⰉ) nicht das иже ist, sondern eine Verdoppelung des schon im ъ enthaltenen i.

Das cyrillische Alphabet bei Bohorizh, das, wie wir schon in Beziehung auf die Zahlenwerthe der Buchstaben gesehen haben, sich dem glagolitischen nahe anschlieſst, führt daher auch nur ein *Jer* auf, und zwar das helle oder weiche ь, das allein schon seit dem 13. Jahrhundert in den serbischen Handschriften für ъ und ь gesetzt wurde, ohne jedoch eine andere Bedeutung zu haben, als die der Beibehaltung jener Zeichen aus den kirchenslawischen Texten. Eben so steht in den serbischen Handschriften das jerik sowohl für ъ wie für ь.

Nur wenn ein regelmäſsiges System der Orthographie wie im Ostromirschen Codex befolgt worden, läſst sich ein altslawischer Text ohne Schwierigkeit transcribiren. Die ъ und ь würden wir dann wohl am passendsten durch ŏ und ĕ wiedergeben können, eine Bezeichnung, die nach jener Orthographie überall anwendbar ist. Nach der Orthographie anderer Handschriften aber würde diese Uebertragung zu groſsen Miſsständen führen. Wenn z. B. die oben angeführte so häufig vorkommende Endung ниѥ nach der Orthographie des Ostromirschen Codex mit den dazu gehörigen Casusendungen нꙗ, нию u. s. w., bei denen in allen slawischen Sprachen ein i oder j vor dem e, a, u gesprochen wird, in dem *Fragmentum Psalterii interpretati e codice seculi XI* (*Glagolita Cloz.* p. 44) ньє u. s. w. geschrieben ist, дарованьє für дарованиѥ oder дарованїє, so läſst sich doch keinesfalls dem nĭe ein nĕe unterschieben. Oder wenn in einer Handschrift die Endung der Substantive ель, ⷭ҇ль geschrieben ist, wie роднїль der Erzeuger, Vater, für родитель, so muſs ihm wohl diese letztere Form auch für die Transcription substituirt werden.

Im Altslawischen folgt, wie schon bemerkt, auf die Gutturale von den beiden kurzen Vocalen nur ъ, auf die Palatale und das ц nur ь. Vor den Vocalen а, є, оу, ѧ und ѫ stehend wird das ь mit diesen in ꙗ, ѥ, ю, ѩ und ѭ verwandelt und fällt vor и, das dann ji lautet, weg. Gegen die Normen über die Anwendung von ъ und ь nach den Consonanten wurde aber von den Abschreibern, für die

ihre eigene Aussprache nicht mehr als Leitfaden dienen konnte, unablässig gefehlt.

§. 61.

Mit der kirchenslawischen Schrift waren das ъ, dessen Stellvertreter, das ⸯ, und das ь in die Orthographie des Russischen übergegangen, das in seiner Aussprache die jenen Zeichen entsprechenden alten Vocale nach und nach verloren hatte. Von dem ь blieb nur ein weicher Nachhall, ein mouillirender Laut übrig, vergleichbar demjenigen, welchen wir oben in *travail* gesehen haben. Wo die Aussprache einen Consonanten in der Mitte oder am Ende eines Wortes mouillirte und diefs im ersten Fall nicht hinlänglich durch einen darauf folgenden weichen Vocal vermittelt schien, da bezeichnete das ь diese Weichmachung und es steht auf diese Weise vor Consonanten ebenso wie vor Vocalen. Bei harten Consonanten war es meist unnöthig, diese ihre Eigenschaft besonders zu bezeichnen; aber das einmal vorhandene ъ, das, wie wir gesehen, am Ende eines jeden Wortes stand, welches sich nicht auf einen anderen Vocal endigte, erhielt sich in dieser Stellung in der russischen Orthographie, so dafs nun alle Wörter, die nicht auf einen der jetzigen Vocale ausgehen, entweder mit ь oder ъ schliefsen, deren vorausgehender Consonant hiernach entweder mouillirt oder hart lautet.

In der *Grammaire raisonnée* von Gretsch findet sich vol. II, p. 672 nachstehende Vergleichung von Wörtern, die mit Ausnahme des ъ und ь auf gleiche Weise geschrieben sind, mit Hinzufügung einer auf die französische gegründeten Aussprache, wobei das ъ dem stummen e entsprechen, das ь wie ein i lauten soll, das gewissermafsen im Munde erstirbt und den mouillirten Lauten in den Wörtern *péril*, *soleil*, *campagne*, *cicogne*, *ligne* entspricht.

станъ (*stanne*) der Wuchs;	стань (*stagne*) werde.
вонъ (*vonne*) hinaus!	вонь (*vogne*) der Gestank.
шестъ (*cheste*) die Stange;	шесть (*chest*^{i}) sechs.
вязъ (*viasse*) die Ulme;	вязь (*viaz*^{i}) der Morast.
кровъ (*kroffe*) das Dach;	кровь (*krov*^{i}) das Blut.
столъ (*stolle*) der Tisch;	столь (*stol*^{i}) so viel.
братъ (*brâte*) der Bruder;	брать (*brat*^{i}) nehmen.
гусáръ (*goussarre*) der Husar;	гусáрь (*goussar*^{i}) der Gänsehirt.

So am Ende stehend bildet das ъ einen ganz unnöthigen Zusatz bei einer grofsen Menge russischer Wörter, dem kein Zeichen bei den westlichen Slawen entspricht, wenn wir von dem blos in grammatischen und lexicographischen Schriften gebrauchten Gravis bei den Südwestslawen absehen, wefshalb wir in der Transcription dieses ъ völlig unterdrücken können. Dagegen dient es in einigen mit Präpositionen zusammengesetzten Wörtern, die in der Aussprache bestehende Trennung jener von einem der darauf folgenden Vocale e, и, ѣ und я auszudrücken. Die Präpositionen, von denen hier die Rede ist, sind безъ, возъ, въ, изъ, надъ, объ, отъ, подъ, предъ, разъ, сверхъ und съ. Auf diese Weise unterscheidet sich z. B. съѣсть a u f e s s e n, v e r z e h r e n von сѣсть s i c h s e t z e n. In gedruckten kirchenslawischen Büchern wird statt dieses ъ am Ende von Präpositionen in zusammengesetzten Wörtern gewöhnlich das jerik gesetzt und also in obigem Worte сꙿѣсть geschrieben. Sowohl das ъ als dessen Stellvertreter drücken wir in diesen Fällen am passendsten durch den Apostroph aus, den auch schon vor fast dreihundert Jahren Adam Bohorizh in seiner slowenischen Sprachlehre hinter die aus einem einzelnen Consonanten von dem Hauptworte getrennten Präpositionen setzte, was sich in der slowenischen Orthographie erhalten hat. Als gleichgültig kann es angesehen werden, ob wir bei diesen letzteren, nämlich въ, къ, съ oder im Kirchenslawischen вꙿ, кꙿ, сꙿ, gleichfalls den Apostroph setzen wollen, w›, k›, s›, was manches Auge vielleicht weniger beleidigt als die nackten w, k, s, oder ob wir dieses ъ gleich den anderen finalen ъ unterdrücken wollen, wie diefs die Illyrier, die Polen, die Böhmen und Oberwenden bei diesen Präpositionen thun, welche mit der darauf folgenden Sylbe als wie in einer ausgesprochen werden.

§. 62.

Die Niederwenden setzen den Apostroph nach den getrennten Präpositionen k› für ku und s› für se; we schreiben sie voll; sie setzen ihn gleichfalls zur Trennung ihrer neben einander stehenden Consonanten, um Zweideutigkeiten zu vermeiden, wie in ros›chyschisch a u s e i n a n d e r w e r f e n (altslaw. расхꙑщати *diripere*), um die darin enthaltenen s und ch (с und х) nicht mit sch (ш) zu verwechseln.

Ein Punct über den Consonanten, welche im Kirchenslawischen und Russischen durch das nachfolgende ь oder Pajerk mouillirt werden, kann analog mit den Bezeichnungen der Westslawen deren Stelle vertreten. Obige Wörter wären demnach s›ẹsi für съѣсть und sẹsi für сѣсть zu schreiben, oder in Uebereinstimmung mit der Aussprache in einigen der anderen slawischen Sprachen s›jẹsi und sjẹsi; letzteres ist serbisch-illyrisch cjѐсти, sjesti, und poln. sieść, slowen. sesti.

§. 63.

Im Serbischen ist nach der von Vuk Stefanović angenommenen Orthographie das ъ ganz weggefallen, doch stellt er es in Frage, ob dasselbe nicht in den Fällen beizubehalten wäre, wo ein Vocal dem eine vocallose Sylbe bildenden р vorausgeht oder folgt, wie z. B. statt за̀рзати aufwiehern, за̀ързати za̍›rzati (viersylbig) zu schreiben, und statt гр̀оце, Diminutiv von гр̀ло die Gurgel, гр̀ъоце, gr̍›oẓe (dreisylbig). Auch ist nach dieser neuserbischen Orthographie ein besonderes Zeichen für ь weggefallen und dieses dafür mit den beiden flüssigen Buchstaben des serbischen Alphabets л und н unmittelbar in einem Zug verbunden, љ und њ, eine Verbindung, die sich schon bei Jambressich für das Croatische durch и gebildet findet, Л und Н. Im lateinisch-croatischen Alphabet drückt dieser nach ungarischer Orthographie die feineren mouillirten Consonanten durch das mit ihnen verbundene y aus, ly, ny und gy, von welchem letzteren unten nach dem d die Rede sein wird. In allen übrigen Fällen läſst er wie die Illyrier j auf die Consonanten folgen, die in den nördlichen slawischen Sprachen für mouillirte gelten würden.

Berlić drückt in der Grammatik der illirischen Sprache das serbische љ und њ durch lj und nj statt der früheren Schreibarten lj, lj̈, ly und nj, nj̈, ny aus. Im Serbischen und Illyrischen wird nach anderen Consonanten das einen volleren Laut bezeichnende j vor die Vocale eingeschoben, wie in мјесѐц, mjesec oder misec der Mond, altslawisch мѣсѧць, russisch мѣсяцъ.

Die im Allgemeinen Reichs-Gesetz- und Regierungsblatt für das Kaiserthum Oesterreich angenommene Orthographie hat sich in Bezug auf das ъ und ь im Serbisch-illyrischen wieder mehr an die kirchenslawische Orthographie angeschlossen. Das ъ steht daselbst nach

allen Consonanten am Ende der Wörter; die Combinationen љ und њ sind aufgegeben, und die Mouillirung innerhalb der Wörter wird gewöhnlich durch flüssige Vocale oder auch durch ь ausgedrückt, im illyrischen oder serbisch-croatischen Text aber ist fast überall das unter den südwestlichen Slawen, die sich lateinischer Schrift bedienen, schon lange dafür eingeführte j, bisweilen auch i gesetzt. Es schreibt daher

Vuk Stefanović,	das Reichsgesetzblatt serb.-illyr.	das Reichsgesetzblatt serb.-croat.
његов *suus*,	нѣговъ,	njegov.
размишљање die Ueberlegung,	размишлянѣ,	razmižljanje.
земаљскӣ das Land betreffend,	земальски,	zemaljski.
свйјӯ aller, Gen. Plur.	свію,	sviuh.

Im Slowenischen sollen nur l und n durch das darauf folgende j mouillirt werden, d. h. nur bei ihnen findet die feinere Modification des Lautes Statt, wofür man im Serbischen die љ und њ angenommen hat. In der Vergleichung mit anderen slawischen Sprachen möchte aber wohl der Begriff weiter zu fassen sein, und sowohl die vor ě stehenden Consonanten als auch die übrigen Consonantenverbindungen mit j theilweise hierher gerechnet werden können, die den mouillirten Buchstaben oder deren Stellvertretern in jenen Sprachen entsprechen, wenn diefs auch nicht gerade in denselben Wörtern und Ableitungssylben der Fall ist. Es dürfen hierher die Collectivformen auf je gezählt werden, wie drěvje die (Menge) Bäume von drěvo der Baum, gospódje die Herren; das weichgewordene finale r in den Beugungen der Substantive, wie gospodárja des Herrn, von gospodár, russisch господáрь, Genitiv господáря; Wörter wie djati thun, russisch дѣя́ть, polnisch dziać. Es kommen auf diese Weise bj, dj, lj, mj, nj, pj, rj, sj, tj, vj, zj vor, auch wohl čj und žj und in einigen Adverbien kj; aber g verwandelt sich vor dem j in ž, wie božji göttlich von bóg Gott, oder nimmt als Endbuchstabe einer Stammsylbe in den Verbis gleich den Labialen b, m, p, v in bestimmten Fällen in den Beugungen regelmäfsig l und lj an, wie gúgljem ich schaukele, Infinitiv gúgati, lomlen und lomljen gebrochen von lomiti brechen.

Im Polnischen bezeichnet der über mehrere Consonanten und deren Verbindungen gesetzte Acutus die Mouillirung derselben und vertritt auf diese Weise das russische ь, wenn gleich vielfach in der

Art der Anwendung davon abweichend. Es entstehen dadurch die s. g. gestrichenen Buchstaben b́, ć, dź, ḿ, ń, ṕ, ś, ẃ, ź, von denen dź an die Stelle eines mouillirten d getreten ist, so wie ć (oder ci) ein mouillirtes t ersetzt, wie in cienki dünn, böhm. tenký, slowák. ťenkí, russ. тóнкїй, altslaw. тьнькъін. Gewöhnlich werden gegenwärtig b́, ḿ, ṕ und ẃ nicht mehr mit dem Acutus bezeichnet, wenn auch deren Mouillirung deutlich in der Aussprache gehört wird. Folgt auf einen der gestrichenen Buchstaben ein Vocal, so verliert jener den Acutus, und es wird dafür aufser vor dem i selbst ein i eingeschoben, wie in dzień der Tag, russ. день, altslaw. дьнь, dzin das Wunder, russ. диво, altslaw. днвъ, ciało der Körper, böhm. und slowen. tělo, illyr. tilo, serb. тѐло, altslaw. und russ. тѣло. Es erhalten also gegenwärtig nur noch die Consonanten ć, ń, ś, ź und das dź den Acutus, den man ihnen ehemals auch vor dem i gab und ći, ńi, śi, źi, dźi schrieb. Die Aussprache der gestrichenen Buchstaben hat, zumal in ihren Verbindungen unter sich und mit anderen Buchstaben, für Fremde besondere Schwierigkeiten und kann nicht anders als durch mündlichen Unterricht und Uebung erlernt werden. Schriftlich läfst sich wohl das gegenseitige Verhältnifs derselben und zu anderen Buchstaben angeben, aber wo so viele Abstufungen ähnlicher Laute vorhanden sind, die anderen Sprachen fehlen, ist jede nähere Bezeichnung der Aussprache nur sehr unzureichend.

Im Böhmischen können die Consonanten d, t und n vor den Vocalen a, o, u, dann auch am Ende der Sylben mouillirt werden, was durch ď oder ď, ť oder ť und ň bezeichnet wird. Sie verlieren ihre Abzeichen vor dem ě, das den vorausgehenden Consonanten mouillirt und gleich wie nach jenen auch nach b, f, m, p und w steht; sie verlieren sie ebenfalls vor dem i und í, mit denen sie immer mouillirt ausgesprochen werden. Für ď, ť und ň vor a, o und u wird auch wohl ein i nach d, t und n eingeschoben, wie kotiátko ein junges Kätzchen statt koťátko. So schreiben auch die Böhmen grofsentheils ie statt ě, obschon letzteres in den Drucken allgemein gesetzt wird. Wenn gleich ď, ť und ň meistens für die analogen Buchstaben anderer slawischen Sprachen gesetzt werden, für die russischen дь, ть, нь, für die polnischen dź, ć, ń u. s. w., so stehen doch auch wieder nach der herkömmlichen Orthographie und angenommenen Aussprache in vielen Wörtern d, t und n an der Stelle jener weichen Laute, zumal als Endconsonanten, werden aber

in der vulgären Aussprache der Böhmen sowohl, als vorzüglich von den Mähren und Slowáken noch häufig mouillirt und deſswegen theilweise auch neuerdings gegen die bisherige Orthographie so geschrieben, wie z. B. kosť das Bein, der Knochen, statt kost, poln. kość, russ. кость.

Die Slowáken bezeichnen als mouillirte Consonanten das ď, l', ň und ť; nach b, m, p, r, v und č schieben sie ein j ein, und schieben es auch oft noch zwischen mouillirte Consonanten und den darauf folgenden Vocal ein, gegen den Gebrauch der übrigen Slawen. Die Vocale erhalten bei ihnen kein Abzeichen zum Mouilliren der vorhergehenden Consonanten. Mit den Russen haben sie die mouillirte Endung des Infinitivs ť, ть gemein, anstatt des ти, ti des Altslawischen, der Südwestslawen und Böhmen, des ć der Polen und Oberwenden.

In der oberwendischen Orthographie wurde früherhin das j in allen den Beziehungen angewandt, in denen wir es in das neuserbische Alphabet eingeführt gesehen haben, und es diente also auch zum Mouilliren der Consonanten b, m, n, p, r und w. Als die westlicheren Slawen überall anfingen ihre Orthographie umzugestalten, bezeichneten auch die Oberwenden nach dem Vorgange der Polen einen Theil ihrer weichen Consonanten und darunter die zu mouillirenden mit dem Acutus, während andere dafür einen Punct angenommen hatten. In der Anwendung befolgten sie aber verschiedene Grundsätze. In der Grammatik der wendisch-serbischen Sprache in der Oberlausitz von J. P. Jordan (Prag, 1841) fällt das j nach allen zu mouillirenden Consonanten weg; es wird also z. B. ḿa, ḿe, ḿo, ḿu anstatt mja, mje, mjo, mju geschrieben, vor dem ė und dem i, die immer weich sind, wird wie in anderer slawischer Rechtschreibung die besondere Bezeichnung weggelassen.

In dem Deutsch-Wendischen Wörterbuch von J. E. Schmaler (Bautzen, 1843), das „eine Darstellung der allgemeinen wendischen Rechtschreibung" enthält, wie sie durch ihn schon im Jahr 1838 eingeführt worden und seitdem zu allgemeinerer Anerkennung gelangt ist, wird nach den jotirt auszusprechenden Consonanten vor a, o, ó, u ein j eingeschoben, mit Ausnahme des l, das dem harten ł gegenüber an sich weich ist; also z. B. zemja die Erde, rjany schön (statt zeḿa und ŕany bei Jordan), wolacy Adjectiv von woł der Ochs geschrieben. Vor anderen Consonanten, am Ende der Wörter

und vor e (= æ) dagegen stehen b́, f́, ḿ, ń, ṕ, ŕ und ẃ, deſsgleichen das l ohne Abzeichen; z. B. towaŕš der Gefährte, kóń das Pferd, b́eru ich nehme, ḿetać werfen, ṕero die Feder, zleḿk das Bruchstück. Die Gutturale k, kh, g, h, ch sind vor dem e gleichfalls jotirt auszusprechen (so wie auch im Polnischen nach k und g vor e ein i eingeschoben wird). Vor ě und i sind alle Consonanten, die davor stehen können, weich und werden dann nicht noch besonders bezeichnet*).

---

*) In Bezug auf dieses ě, das er früher immer je schrieb, sogar jjedla die Tanne für jědla u. s. w. sagt der Verf. p. XVII—XVIII : „je (ě, ė) ist ein der wendischen (überhaupt der slawischen) Sprache eigenthümlicher Laut und klingt bei uns in der Regel wie : jy oder etwa wie das deutsche jü, sonst aber auch wie : ji, jä, jo. Er entspricht fast ohne Ausnahme dem kyrillischen *Jat* und wir nennen ihn : Jět (spr. Jüt). Steht -je in dem Theile des Wortkörpers, welcher keiner Abwandlung unterworfen ist, so bleibt sein Laut unverändert und wir nennen es das unveränderliche Jět; z. B. mjer der Friede, njechtón Jemand, džjera das Loch, khježa das Haus etc. und als solches soll es künftighin durch ě (ė) ausgedrückt werden. Steht es aber zu Ende eines Wortes, so klingt es je nach den verschiedenen Gegenden : ji, jü, jä, jo und es wird das veränderliche Jět genannt und als solches fernerhin mit: je dargestellt. Es tönt z. B. :

	um Löbau :	um Budissin :	in d. Haide :	im Westen :
runje grade	runji	runji	runjä	runjä
čisćje rein	čiscji	čiscji	čisćjä	čisćjä
pozdžje spät	pozdzji	pozdzji	pozdžjä	pozdžjä
ručje schnell	ručji	ručji	ručjä	ručjä
ćišje still	ćišji	ćišji	ćišjä	ćišjä
branje d. Nehmen	branji	bfanjü	branjä	branjo
zbožje d. Glück	zbožji	zbožjü	zbožjä	zbožjo
ẃeršje d. Reusen	ẃeršji	ẃeršjü	ẃeršjä	ẃeršjä
pjasćje d. Fäuste	pjascji	pjascjü	pjasćjä	pjasćjä
konje d. Pferde	konji	konjü	konjä	konjä
swislje d. Giebel	swislji	swisljü	swisljä	swisljä
róžje d. Rosen	róžji	róžjü	róžjä	róžjä.

„Da das veränderliche Jět — je — öfters wie : _ʹ_e klingt, so wird es von Manchem damit verwechselt. Es ist aber streng von demselben zu unterscheiden. Seine Stelle hat es, wo der Ausgang eines Substantivs oder eines aus einem Adjectiv oder Substantiv gebildeten Adverbs je nach der Verschiedenheit der Gegend : ji, jü, jä, jo lautet. Ausgenommen sind nur Vocative, wie : kńeže o Herr! krawče

Die Consonanten d und t, die im Böhmischen mouillirt zu ď und ť werden, im Polnischen zu dź und ć, verwandeln sich im Ober-

---

o Schneider! etc. ferner das Adverbium : wéle viel, und alle Adverbial-comparativa und Superlativa; z. B. dale weiter, bole mehr, mene weniger, skeŕe eher, najlěpe am besten, najhóŕe am schlimmsten u. s. w. Eigentlich sollte auch der Dativ und Locativ der hierher gehörigen Substantiva nicht mit : i, wie es bisher geschah, sondern mit : je geschrieben werden, wenn man eine strenge Uebereinstimmung erlangen will; z. B. we Budešini in Budissin we Budešinje etc."

In der Vorbemerkung S. XII sagt der Verf. : „Während des Drucks dieses Werkchens wurde nun noch (von der wendischen Section des Vereins für lausitzische Geschichte und Sprache zu Breslau) der Beschlufs gefafst, fernerhin zwar durchaus mit der Schmalerschen Orthographie zu schreiben, jedoch den Laut des unveränderlichen Jět nicht mehr durch -je (wie im gröfsten Theil dieses Wörterbuches geschehen), sondern consequenter Weise durch ě (ė) auszudrücken. Diese Schreibung wird bereits in der Zeitschrift „Serbska Jutnička" in Anwendung gebracht." Der Orthographie von Jordan wird unmittelbar vorher der Vorwurf gemacht, das veränderliche Jět sei nicht berücksichtigt, durch allzuhäufige Anwendung des Zeichens _ʼ_ die Schrift überladen.

Sowohl gegen das Resultat, zu dem man hier gelangt ist, als dessen Begründung möchte sich manches einwenden lassen. Einfacher wäre es in Bezug auf das letztere gewesen zu sagen, dafs in vielen Wörtern das ě für das altslaw. und russische ѣ steht, und nach der häufigen Vocalverwechslung auch in anderen Wörtern für andere Vocale. Das s. g. veränderliche Jět oder die Sylbe je ist aber in den angegebenen Fällen im Altslawischen nirgends ein ѣ. Die fünf ersten Beispiele sind Adverbia, die regelmäfsig dadurch gebildet werden, dafs vor das e des Neutrums ein j eingeschoben wird oder bei Jordan der dessen Stelle vertretende Acutus über den Consonanten kommt, rune, runje, čiste, čisćje, bei Jordan ruńe, čisće (Masc. runy, čisty); das Altslawische hatte dieses j auch im Neutrum, чистыи Neutr. чистоѥ. Daraut folgen Substantive, deren Endung dem altslaw. ниѥ, ниѥ entspricht, russ. нïе, ïе, ье, dann Plurale, deren Endung nicht ѣ wohl aber ы und и ist. Dagegen haben die Oberwenden das _ʼ_e im Dativ und Locativ des Singularis, im Nominativ, Accusativ und Vocativ des Dualis in denselben Declinationen, in welchen das Altslawische in jenen Casus die Endung ѣ hat. Von den für das unveränderliche Jět angeführten Wörtern enthält nur eins, njechtón oder něchtó Jemand, altslaw. нѣкъто, russ. нѣкто, das ѣ; mjer ist altslaw. und russ. миръ, džjera ist altslaw. und russ. дира, böhm. díra, poln. dziura, und khježa (oder chěža) ist das polnische chyz, chyż, hyz, obs. Haus, Hütte, altslaw. хыза, хызъ, хыжа, russ. хижа, хижина, illyr. hiža, slowen. híša.

Die von Jordan gewählte Bezeichnung erscheint einfacher und gleichförmiger, zumal in den Flexionen, bei denen dann die Einschiebung des j wegfällt, wenn man dieses nicht wie im Illyrischen überall hin setzen will, was ebenso die

wendischen in dž und ć, von denen das letztere abweichend von der polnischen Orthographie auch vor dem i den Acutus behält, wie in mosćik Diminutiv von móst die Brücke. Das oben angeführte poln. ciało der Körper ist hier ćělo. Oefters haben die Wenden mouillirte Laute statt der harten anderer slawischen Sprachen.

Die Niederwenden mouilliren die Buchstaben ŀ, ṅ, ṗ, ṙ durch den darüber gesetzten Punct; die Buchstaben b, m, w und auch ż durch ein darauf folgendes j oder einen mouillirenden Vocal; sprechen die Palatale cż oder tsch (ч), dż (дж), schcż (щ), scż (сч), und das am Ende der Infinitive stehende sch (ш) mit einem nachtönenden i aus. Aufserdem bedienen sie sich zum Mouilliren der vorausgehenden Consonanten der Vocale ȧ, é, ė, i, ȯ, u̇, vor denen der Punct über ŀ, ṗ und ṙ wegfällt. Das ṅ aber behält ihn bei, und er wird nach ihm über jenen Vocalen weggelassen. Sonach haben chmeŀ der Hopfen und kameṅ der Stein im Genitiv chmelȧ und kameṅa, im Instrumental chmelȯm und kameṅom, im Locativ chmelu̇ und kameṅu.

Mouillirtes ḋ und ṫ haben die Niederwenden eben so wenig wie die Oberwenden und die Polen; das weichgewordene d verwandeln sie in ż mit darauf folgendem weichem Vocal, das weichgewordene t in sch mit folgendem schwachem i-Laut oder weichem Vocal, und wenn jenes t nach s steht, in cż. Nur für das fremde *diabolus* haben sie dȧbol, wie denn auch die Polen dieses Wort nicht mit dz, sondern diabeł schreiben und die Oberwenden djaboł. Auf die angegėbene Weise sind von den kurz vorher angeführten Wörtern im Niederwendischen żéṅ der Tag (oberwend. dżeń), żėra das Loch, żiw das Wunder (oberw. dżiw), schėlo der Körper, mosczik die kleine Brücke, koscż der Knochen, das Bein.

Gleichförmigkeit herstellen würde. Ein Wort wie kóń das Pferd hat dann im Genitiv końa statt konja, analog dem serbischen коњ, коња; im Illyrischen und Slowenischen schreibt man konj, konja, in allen diesen die ganze Declination mit durchgängig gleicher Orthographie; im Polnischen dagegen koń, konia, und im Instrumentalis Plur. końmi. Jeder mouillirte Consonant aufser l erhält nach jener Orthographie statt des nachfolgenden j den Acutus, der vor ė oder ě und i erspart wird. Dafs das e zu Ende der Wörter nach Verschiedenheit der Gegenden auf verschiedene Weise ausgesprochen wird, braucht nicht berücksichtigt zu werden, das würde in einzelnen Fällen zu weit führen.

Uebrigens dürfen bei den mit lateinischen Buchstaben schreibenden Slawen nicht alle Verbindungen von Consonanten mit j oder polnischem i als Erweichungen dieser angesehen werden; sie beruhen mitunter auf Zusammensetzungen, in denen vor dem jetzigen j im Altslawischen ein ъ stand. So ist böhm. zjeviti offenbaren, oberw. zjewić, niederw. sjawisch, poln. ziawić, zjawić, russ. изъявить, illyr. izjaviti, altslaw. изъꙗвити, aus изъ aus und ꙗвити zeigen zusammengesetzt.

§. 64.

Das ъ als ŏ oder ŭ gesprochen diente in der altslawischen Orthographie mit darauf folgendem і zur Bildung des ѥръı (russ. еры) genannten Diphthongen ъı, ŏi oder ŭi, der nachher als besonderer Buchstabe in das slawisch-russische Alphabet kam und noch jetzt so von den Russen ausgesprochen wird, daſs man dessen Laut nur mit obiger Transcription oder französischem oui annähernd würde wiedergeben können, der aber von Fremden nur mit Schwierigkeit erlernt wird und weder unser deutsches ü noch das französische u ist, sondern das i nach dem kürzer lautenden ŭ deutlich hören läſst. Indem der ursprüngliche Laut durch ein nachtönendes i erweitert wurde, entstand dieses ъı, das mit оу, u und griech. υ verwandt ist, wie in дъıхати neben доухати athmen, blasen, wehen, доухъ Athem, Hauch, Geist, мъıшь *mus*, μῦς, тъı *tu*, dorisch τύ für σύ. Auch kommen noch andere Vocalübergänge dabei vor, wie тръти, тръıти, трѣти *terere*. Das ъ vertritt gewöhnlich fremdes o, u und υ, wie in мъстъ *mustum*, Most, дъщи Tochter, θυγάτηρ, дъва *duo*, δύο; es erscheint daher ъı nur als eine Variante von ъ und оу; ein Theil der Wörter ward mit оу gesprochen, ein anderer mit ъ, ein anderer mit u und nachlautendem i, was durch ъı ausgedrückt wurde. Sie alle beruhen auf einem Grundlaut. Bisweilen ist das ъı in zusammengesetzten Wörtern aus einem finalen ъ und initialen и entstanden. Verwandelt sich das initiale оу in ъı, so tritt к davor, da kein Wort mit ъı anfängt.

Nach Consonanten folgt das ъı ganz den für ъ gegebenen Normen, steht also nach den Gutturalen mit Ausschluſs des weichen и, wogegen dieses nach den Palatalen und ц steht, und beide nach den übrigen Consonanten, wie es die Aussprache bedingt. Gegen diese Regel

des Altslawischen finden wir im Russischen häufig и nach Gutturalen stehend, was auch schon viele grofsentheils so uncorrecte slawische Handschriften haben; aus dem ꙑ ward unter der Hand der Abschreiber ein ьı, wie noch jetzt das Russische die Form ы beibehalten hat, welche eigentlich ĕi statt ŭi ausdrücken würde. Weder im Altslawischen noch im Russischen steht zwischen dem ꙑ und ы die Verbindungslinie, die das ı den darauf folgenden Vocalen anschliefst; erst in neuerer russischer Schrift ist ы durch die Grundlinie in ein Zeichen verbunden.

Den Serben und Illyriern war schon frühe der Unterschied zwischen ꙑ und и fremd geworden, obgleich sie ihn alten Transcriptionen zufolge offenbar vorher in ihrer Sprache hatten; jetzt können sie das russische ы nicht aussprechen, das sich bei ihnen dem Laut nach und in der Schrift in и, i verwandelt (im Genitiv Singularis der Feminina auf a haben sie jedoch wie die Slowenen e statt des altslaw. ꙑ, des russ. ы und des y der Polen und Böhmen). Defswegen fehlt auch ein Zeichen für das ꙑ im glagolitischen Alphabet, mit Ausnahme des im *Codex Cložianus* zur Transcription des cyrillischen Textes angewandten ⰟⰊ; es fehlt ebenso im cyrillischen Alphabet bei Bohorizh und in dem von Vuk Stefanović angewandten, der überall nur и schreibt. Die Slowenen aber unterscheiden in der Aussprache recht wohl das helle i von dem dunkleren verwandten Laut, der in den Freisinger Monumenten auch meistens durch ui ausgedrückt ist, wo mui, bui, buiti für мꙑ wir, бꙑ war, бꙑти seyn steht, jedoch III, 21 auch biti; indessen haben die Slowenen in ihrer jetzigen Schrift nur das i. Die Polen, Wenden und Böhmen dagegen haben in der Schrift und Aussprache das y, und letztere unterscheiden auch das lange ý von dem kurzen y, und sprechen es im gewöhnlichen Leben fast immer wie ej aus. Die Slowáken aber haben weder y noch ý, an deren Stelle sie i, í, ej und o sprechen und schreiben; dieses ej steht regelmäfsig auch für böhmisches e, é und ě. Etymologisch entsprechen das böhmische y und ý, das y der Polen und Wenden dem altslawischen ꙑ und russischen ы, nur dafs in der Anwendung im einzelnen vielfache Abweichungen Statt finden, namentlich in den Ableitungssylben, wo in den verschiedenen Sprachen wegen der von einander abweichenden Normen hinsichtlich der harten und weichen Buchstaben häufig y und i für einander stehen.

Das Reichs-Gesetz- und Regierungsblatt für das Kaiserthum Oesterreich hat im Serbisch-illyrischen überall gegen das Neuserbische das ꙑ oder vielmehr das russische ы wieder eingeführt, wofür es aber im Serbisch-croatischen nur i schreibt, auch dieses allgemein so angenommene für die im Serbisch-illyrischen pleonastische Adjectivendung ый setzt, wie z. B. особыто, osobito besonders, приличный, prilični angemessen.

Verglichen mit dem Polnischen und Böhmischen mufs zwar das russische ы als entsprechend dem y derselben angesehen werden; aber dieses y ist auch unser y und das griechische υ, welches im Russischen für einige griechische Wörter beibehalten wurde und natürlich nur durch y wiedergegeben werden kann. Ich habe defswegen für das russische ы ȳ schreiben zu können geglaubt, da auch das ъ, auf das es aufserdem zurückgeführt werden müfste, im Russischen seine Bedeutung als Vocal verloren hat. Für das kirchenslawische ꙑ wird dasselbe ȳ beizubehalten sein, das auch im Altslawischen eigentlich keinem Anstand unterliegt, wenn man nicht lieber in strengerer Anschliefsung an die altslawische Orthographie ŭï dafür schreiben will.

§. 65.

Wir kommen nun zu den letzten Vocalen des cyrillischen Alphabets, zu dem ѧ und ѫ, zu dem russischen я, und dem polnischen ą und ę. In sämmtlichen slawischen Sprachen wurden frühe viele Wörter mit Nasallauten, m und n, dem so genannten Rhinesmus gesprochen, welche diese Laute entweder durchgängig oder nur zum Theil nach und nach verloren haben. So endigt die erste Person des Präsens Singularis in einem Theil der böhmischen, polnischen und wendischen Zeitwörter, in den serbisch-illyrischen, slowenischen und slowákischen auf m (am, em, im, om, ym), eine Endung, die derjenigen der Sanskritverba und der griechischen auf $\mu\iota$ mit Unterdrückung des Endvocals entspricht. Im Altslawischen endigte diese erste Person gleichfalls auf m oder einen mit dem Nasalton verbundenen Vocal; im Polnischen endigen die Zeitwörter, die nicht auf m ausgehen, ebenso auf einen mit einem Nasalton verbundenen Vocal, auf ę, das aber diesen Laut nur noch in der Mitte der Wörter erhalten, am Ende derselben dagegen fast ganz verloren hat. Alle russische

Zeitwörter endigen auf u und ụ, die böhmischen, die nicht auf m ausgehen, auf u und i, die oberwendischen auf am, u und ju, die niederwendischen auf im, ym, om, jom, fast alle zugleich mit doppelten Formen auf u und u̇. Sehr wenige Ausnahmen von diesen allgemeinen Normen finden bei einigen irregulären Zeitwörtern Statt.

Die Polen haben zwei Nasalvocale, ą und ę, in der Aussprache oŋ und eŋ genannt, von denen das ą in der Mitte der Wörter den Laut des französischen on hat, aufser vor b und p, wo es om ausgesprochen wird, und das ę, welches in der Mitte der Wörter wie æn, wie das französische ain in *train*, *refrain*, vor b und p wie æm lautet. Am Ende der Wörter ist der Nasalton schwächer oder ganz verloren, sie werden dann fast wie langes ô und æ̂ ausgesprochen. Die Wörter bąk, dąb, dają, dębina und będę lauten dem zufolge bonk, domb, dajô, dembina und bændæ̂. Kein polnisches Wort fängt mit einem Nasalvocal an, es geht diesem dann immer ein w voraus.

Entsprechend den polnischen Nasallauten hatte auch das Altslawische zwei Nasalvocale, ѫ und ѧ, von denen das ѫ den dunkleren Laut des ą, das ѧ den helleren des ę gehabt zu haben scheint. Etymologisch unterscheiden sich ѫ und ѧ bestimmt von einander, in einzelnen Wörtern finden sich jedoch Uebergänge des einen in das andere und auch in das оү. Im Polnischen dagegen gehen ą und ę beständig in einander über, in besonderen Wortformen und in Beugungen, so dafs, wenn wir nur das Polnische kennten, wir beide als Einem früheren Nasallaut entsprungen betrachten dürften. Auch hatten die Polen im 14. Jahrhundert für beide nur ein gemeinschaftliches Zeíchen, das ȸ, können aber demungeachtet in der Aussprache recht wohl einen Unterschied zwischen den zwei Nasaltönen gemacht haben, wofür sie nachher die beiden Zeichen annahmen. Die übrigen slawischen Sprachen zeigen uns jedoch klar den ursprünglichen Unterschied zwischen ѫ und ѧ, der den polnischen ą und ę gegenüber ganz verwischt ist. Aus dem ѫ wird in den meisten neueren slawischen Sprachen u, im Böhmischen und Slowákischen u und ú oder böhmisch ou, im Slowenischen o, das in mehreren Gegenden wie u gesprochen wird, ehemals im Slowenischen o, on, u, un, und in Kärnthen zum Theil heutzutage noch on lautend; von jenem Uebergange in u, ú und o finden sich nur sehr wenige Ausnahmen. Im Polnischen werden ą und ę aus dem ѫ, so wie gleichfalls aus dem ѧ, das im Russischen zu я wird, im Serbischen und Illyrischen zu e,

ebenso im Slowenischen, namentlich offenem ê (das aber auch für das altslawische є steht), bisweilen geschlossenem é, und zumal in einzelnen Landesdialecten auch en; im Böhmischen, Slowákischen und Wendischen wird das ѧ zu a, á, e, é und ě, im Slowákischen namentlich zu offenem e, das ist æ, oder einem Mittellaut zwischen a und e, der sich nicht beschreiben läſst, und zu ja, ein Unterschied in der Aussprache, der auch mitunter nach Verschiedenheit der Gegenden Statt findet. Neben dem polnischen ą und ę findet sich, jedoch selten, in polnischen Wörtern auch u, wie z. B. in mącić und męcić trübe machen, smucić betrüben.

Das Bulgarische hat gegenwärtig kein ѫ mehr; es ersetzt dasselbe meistens durch a und bisweilen auch durch u; so in мажь für altslaw. мѫжь der Mann, пать für altslaw. пѫть der Weg, бѧ́ха für altslaw. бѣахѫ sie waren, и́стинна für altslaw. истинѫ *veritatem* (von истина), ѡсѹжданїє für altslaw. осѫждениє die Verurtheilung. Das ѧ wird von den Bulgaren wie das kirchenslawische ѧ in russischen Drucken und wie das russische я für ꙗ und ѧ angewandt und wie bei den Serben und Illyriern e ausgesprochen.

Diejenigen slawischen Völker, welche den Rhinesmus nicht mehr haben, vermeiden auch die in ähnlicher Stellung vorkommenden Nasallaute anderer europäischen Sprachen und in fremden früherhin aufgenommenen Namen. So ist bei den Böhmen Uher der Ungar, bei den Slowáken Uhor, oberw. Wuher, slowen. Oger, illyr. Vugrin, poln. Węgier und wohl nach diesem letzteren russisch Венгръ und Венгерецъ, während die Niederwenden ihr Hungaŕ von den Deutschen erhalten haben. Aus *Moguntia* haben die Böhmen Mohuč für Mainz gemacht, und ihr eigener ehemaliger Name Wencesław ist nunmehr Václav.

Aus den Uebertragungen altslawischer Wörter und Namen durch byzantinische und deutsche Schriftsteller geht unzweifelhaft hervor, daſs die mit den Vocalen ѧ und ѫ geschriebenen Sylben vom Osten bis zum Westen der slawischen Bevölkerungen mit den ihnen zukommenden Nasallauten ausgesprochen wurden. Das altslawische свѧтъıи heilig, russ. свя́тый, serb. свѐти̑, illyr. und slowen. svéti, böhm. svatý, slowák. svatí, poln. święty, oberw. swaty, niederw. sswěty erscheint mit dem Nasallaut in mehreren slawischen Namen; wir finden es in свѧтоплъкъ, das Σφεντόπληκτος, Σφενδόπλοκος, *Zwentepolch*, *Zwentibold*, *Zundtbolch*, *Zuentubaldus*, *Sfendopulcher* von den Ausländern

geschrieben wird; in **свѧтославъ**, *Σφενδοσϑλάβος*, *Σφεντίσϑλαβος*, in dem Namen des rügischen Götzen **Свѧтовидъ**, *Zuantevith* von Helmold und *Svantovitus* von Saxo Grammaticus geschrieben. In slawischen Geschichtswerken erhalten derartige Namen immer die Form, die ihnen nach der Sprache, in welcher das Buch geschrieben ist, zukommt, was von ausländischen Schriftstellern berücksichtigt werden mufs, wenn sie nicht Unterschiede finden sollen, wo solche eigentlich nicht vorhanden sind.

Vergleicht man die Wörter, welche die Nasaltöne enthalten, mit den verwandten in anderen indogermanischen Sprachen, so wird man jene Laute in den letzteren gewöhnlich wiederfinden; die meisten slawischen Idiome haben sie auf dieselbe Art verloren, wie das finale m in ihren Zeitwörtern, in griechischen und römischen und in denen anderer verwandten Sprachen untergegangen ist, wie das römische finale m in der Aussprache kaum mehr gehört werden konnte, weil sonst dessen Unterdrückung in den Versen unmöglich gewesen wäre.

Die auf Seite 186—187 abgedruckten Beispiele werden zur Erläuterung des Verhältnisses der beiden Nasalbuchstaben in den verschiedenen slawischen Sprachen dienen. Die bei einem Theil derselben abweichenden Bedeutungen stehen sich der Sache nach näher, als es jetzt dem Gebrauch in den einzelnen Sprachen zufolge erscheint.

Ebenso wie im Französischen das nasale n nur vor Consonanten und am Ende der Wörter steht, war diefs im Altslawischen mit dem **ѧ** und **ѫ** der Fall; aus **ѧ** wird vor einem Vocal **ьн, ьм, им** oder **ен**; und auf der anderen Seite werden diese Zusammensetzungen mit **н** und **м**, wenn sie in der Ableitung vor einem Consonanten oder an das Ende der Wörter zu stehen kommen, in **ѧ** verwandelt. Auf diese Weise wird aus der Wurzel **мьн** zerdrücken, mit der Endung des Infinitivs **ти**, **мѧти**, im Präsens **мьнѫ**, im Russischen мять und мну; **жьнѫ** ich ernte hat im Infinitiv **жѧти**, russisch жну und жать, polnisch żnę und żąć; und **жьмѫ** ich drücke, presse, hat im Infinitiv gleichfalls **жѧти**, russisch жму und жать, polnisch żmę und żąć.

Eine Ausnahme hiervon bilden wie es scheint die Participien auf **ѧ**, wenn sie durch das angehängte **и** die Form der bestimmten Adjective annehmen und diesen ähnlich declinirt werden, wie **ходѧи** *ambulans*, **хотѧи** *futurus*, **творѧи** *faciens*. Im Kirchenslawischen in gedruckten Büchern wird dieses **и** gleich dem der Adjective й geschrie-

ben, also ходай u. s. w. was hodei sein würde. Wie aber das im Altslawischen gelautet haben mag, ist nicht wohl zu ermitteln. Wäre и hier reiner Vocal, so müſste sich das nasale ѧ in ен verwandeln; oder aber ѧ ist als Endbuchstabe nicht nasal und behält diese Eigenschaft auch vor dem angehängten и bei. Das и der Adjective muſs als diphthongescirend mit dem vorhergehenden Vocal angesehen werden, da es eigentlich überflüssig nach dem ы = ŏi zu stehen scheint. Von добръ gut kommt die bestimmte Form добры der gute, wofür schon sehr frühe добрын geschrieben wurde, jetzt russisch добрый (so цьркъвьнын *ecclesiasticus* im *Kalendarium Ostromir.*), aber es steht auch die Endung ън. Die gewöhnliche Aussprache ist noch jetzt dobroi analog jener ältesten Schreibform. Wir werden also in diesen Fällen dem ѧ wohl den Nasallaut absprechen müssen. Dieser gehört ihm auch im Kirchenslawischen nicht, was aber nicht hindern wird, das ѧ auch für dieses durch e wie für das Altslawische auszudrücken, und das ѫ in diesem durch a, wenn gleich das Verhältniſs dieser Zeichen nicht ganz das gleiche ist. Bei dem ѫ macht sich vor einem anderen Vocal kein Nasallaut geltend, es geht so wie das оу in ов über.

Zwischen den Nasalvocalen und den ihnen entsprechenden Vocalen ohne Nasallaut finden vielfache Verwechslungen Statt; ebenso werden häufig м und н in Wörtern, wo sie stehen sollten und in Handschriften auch stehen, in anderen Handschriften unterdrückt, so daſs daraus ein wahrscheinlich in der Aussprache begründetes Schwanken der Nasallaute hervorzugehen scheint. Der Name Constantin findet sich къстантинъ, костаньтинъ, костеньтинъ, коньстатинъ, костѧтинъ und, mit Einschiebung des н nach ѧ gegen die allgemeine Regel, костѧнътинъ geschrieben.

Altslawisch.	Russisch.	Serbisch.	Illyrisch.
голѫбь die Taube, *columba*	го́лубь	голу̑б	golub
дѫбъ die Eiche	дубъ		dub
лѫка d. Sumpf, d. Meerbusen	луќа d. Krümme eines Flusses	лу́ка d. Wiese an einem Fluſs	luka Seehafen
лѫгъ der Wald, *lucus*	лугъ d. Wiese	лу̑г der Hain	lug d. Wald
лоужа der Sumpf	лу́жа Pfütze, Lache		
лѫкъ der Bogen	лукъ	(лу̑к)	luk
мѫдрыи klug, weise	му́дрый	му̑дрӣ	mudri
мѫжь d. Mann, Ehemann	мужъ	му̑ж	muž
мѫка das Mehl	мука́		muka
мѫка die Marter	му́ка	му̀ка	muka
рѫка die Hand	рука́	ру́ка	ruka
ѫглъ der Winkel, *angulus*	у́голъ	у̏гал	ugal, nuglo
ѫда, ѫдица die Angel	у́да, у́дица	у̏дица	udica
вѧзати binden, *vincire* *)	вяза́ть	ве́зати	vezati
девѧть neun	де́вять	девѐт	devet
десѧть zehn	де́сять	десѐт	deset
дѧтлъ, дѧтель der Specht	дятелъ	ђѐтао	djetèl
ѕѧть der Schwiegersohn	зять	зѐт	zet
лѧдви, лѧдвиѩ d. Lenden	лядвей	ле́ђа d. Rücken	ledje die Nieren
мѣсѧць d. Mond, Monat	мѣсяцъ	мјесе̑ц	mjesec, misec, mesec
мѧсо das Fleisch	мя́со	ме̑со	meso
мѧта, мѧтва d. Münze, *mentha*	мя́та	мѐтвица	metica, metva
памѧть das Gedächtniſs	па́мять	паме̑т	pamet
плѧсати tanzen, *plaudere*	пляса́ть	пљѐснути mit den Händen klatschen	plesati, pljasati tanzen
рѧдъ Reihe, Ordnung	рядъ	ре̑д	red

*) Hierzu gehören **вѫѕъ, ѫѕъ, ѫѕа** und **ѫѕа** das Band, die Fessel, in denen die Verwandtschaft von ѧ und ѫ erscheint.

Slowenisch.	Böhmisch.	Slowák.	Polnisch.	Oberwend.	Niederwendisch.
golób	holub	holub	gołąb	hołb́, hojb́	golb, golub, gulb, gulub.
dób	dub	dub	dąb	dub	dub.
luka Hafen	louka Wiese	lúka Wiese	łąka Wiese	łuka Wiese	luka Wiese.
log d. Lustwald, die Aue	luh Sumpf, Hain, die Aue		łąg Bruch, morastige Gegend		lug Wasserpfuhl.
luža	louže		ług, łuż, kałuża	łuža	lusa.
lok	luk		łuk, łęk (der Sattelbogen).		
moder	moudrý	mudrí	mądry *)	mudry	mudry.
mož	muž	muž	mąż	muž	muż.
moka	mouka	múka	mąka	muka	muka.
muka	muka		męka		
roka	ruka	ruka	ręka	ruka	ruka.
ogel, vogel	úhel, ouhel		węgieł	nuhel	nugel.
udica, vodica	udice		węda	wuda	huda.
vezati	vázati	vjazat̆	wiązać	ẃazać	wėsasch.
devet	devět	ďevet̆	dziewięć	dźeẃeć	żéwéschj.
desét	deset	ďesat̆	dziesięć	dźesać	żàsséschj.
detalj, détal	datel		dzięcioł		żėschélz.
zet	zet̆	zat̆	zięć		
ledje die Lenden.	ledví die Lende		lędźwie die Lenden		lȧżjwȯ, léżija d. Lende.
ledica die Niere.	ledvina die Niere				
měsec, měsenc	měsíc	mesjac	miesiąc	měsac, měsačk	mȧssez.
měso	maso	meso	mięso	ń aso	mėsso.
meta (menta)	máta		mięta, miętka	ḿatlička	métwej, mȧtwej.
pamet	pamět, pamět̆	pamet̆	pamięć	pomatk	spomnésché.
plesáti tanzen.	plesati frohlocken, mit den Händen klatschen.		pląsać, plęsać m. d. Händen klatschen u. tanzen.		
réd	řad	rjad	rząd	ŕad	rėd.

*) In den „Slawischen Alterthümern" (I, S. 539 der deutschen Uebersetzung) glaubt Schafarik annehmen zu können, dafs der gröfste Theil des Handels

§. 66.

So wie das і vor а, є und ѹ tritt, um mit ihnen die Verbindungen ꙗ, ѥ und ю einzugehen, so tritt es auch mit ѧ und ѫ zu ѩ und ѭ zusammen. Kein Wort fängt mit ѧ an, wohl aber mit ѩ, wie ѩзꙑкъ die Zunge, die Sprache, russ. языкъ, serb. језик, illyr. jazik und jezik, slowen. jézik, slowák. jazik, böhm. und oberw. jazyk, niederw. jėsyk, poln. język. Mit ѫ dagegen fangen mehr Wörter an als mit ѭ. In den gedruckten kirchenslawischen Büchern sind ѫ und ѭ nach russischer Aussprache überall durch ѹ, ȣ, ѵ und ю ersetzt, mit denen sie abwechselnd sich geraume Zeit hindurch in den Handschriften noch erhalten hatten. Für die Uebertragung von ѫ und ѧ a̱ und e̱ angenommen, können ѭ und ѩ nur durch ja̱ und je̱ wiedergegeben werden.

---

zwischen Asien und Westeuropa in den Händen der Slawen gewesen oder wenigstens den Zug durch ihr Land gehabt hätte, eine Annahme, der jedenfalls der historische Beweis fehlt. Er stützt sich dabei auf einige Wörter, die einen ehemaligen regen Verkehr zwischen dem Oriente und den Slawen vermuthen lassen sollen. Unter diesen Wörtern ist auch „ma̱dry weise, klug = mandarin (ein chinesischer Beamter und Weiser).“ Die Chinesen haben aber bekanntlich unter ihren Lauten kein r, und Mandarin ist ein von den Portugiesen aus *mandar* befehlen gemachtes Wort. Ebenso soll das altslawische und russische книга das Buch, serbisch, illyrisch und slowenisch књига, knjiga, böhmisch kniha, slowákisch kňiha, polnisch księga, książka, oberwendisch knihi, knihje, kniha, niederwendisch knigly, knigwy das Chinesische *king* sein; ein solches King müfste sich also zu den nicht sehr wissenschaftlichen Slawen durch alle dazwischen wohnenden Völker verirrt, und jene sich bewogen gefunden haben, das Wort in alle ihre Idiome aufzunehmen, ehe sie selbst noch irgend ein Buch hatten. Man dürfte wohl eher erwarten, dafs die daneben aufgeführte Seide, wobei das russische шелкъ, „šelk = sericum vom Namen Seres d. h. Chinesen“ abgeleitet wird, ihre allgemeine Verbreitung unter den Slawen gefunden hätte; aber die Seide heifst im Altslaw., Serb., Illyr. und Slowenischen свила, dann im Slowenischen auch noch wie im Oberwendischen žida nach dem deutschen Seide, niederw. żyżó und żyżé, im Polnischen jedwab́, im Böhmischen hedbáví, hedbáv und hedváb. Das Wort шєлкъ steht in der erst sehr spät übersetzten Apocalypse XVIII, 12, und Dobrowský stellt es in den *Institutiones* p. 169 wohl mit Recht mit dem schwedischen *silke* zusammen. Die drei anderen zur Erhärtung der Behauptung angeführten Wörter slon Elephant, welbloud Kameel und ráj Paradies, die sich in den meisten slawischen Sprachen wiederfinden, möchten wohl ebenso wenig wie die vorhergehenden zum Beweis hinreichen.

Da den Illyriern der Rhinesmus fremd ja selbst zuwider ist, so hat auch das glagolitische Alphabet keine Zeichen für ѧ, ѩ, ѫ und ѭ. Im *Codex Clozianus* finden wir dagegen vier Charactere, bei denen die allen Vieren gemeinschaftliche Figur Ⱔ anzudeuten scheint, dafs dadurch der Nasallaut hatte ausgedrückt werden sollen. Allein genommen ist dieses Ⱔ = ѧ, mit vorgesetztem Zeichen des e : Ⱗ = ѩ, mit vorgesetztem Zeichen des o : Ⱘ = ѫ, und vielleicht mit einer Zusammenziehung aus i und o in : Ⱙ*) = ѭ. Das *abecenarium bulgaricum* des Pariser Codex hat von den vier Nasalvocalen nur diesen letzten.

§. 67.

Die altslawischen ꙗ, ѧ und ѩ verwandelten sich mit der Zeit in der russischen Orthographie in ein gemeinschaftliches Zeichen, in das я, *Ja* genannt, was zufolge dieses seines gemischten Ursprungs auch verschiedene Bedeutung erhielt. Es ist ja zu Anfang der Wörter und nach Vocalen gleich dem ꙗ, dem es in dieser Stellung grofsentheils entspricht, wie in ядъ das Gift, altslawisch ꙗдъ, пья́нство die Trunkenheit, altslaw. пьꙗньство oder пиꙗньство, ше́я der Hals, altslaw. шиꙗ. Es vertritt aber in gleicher Weise auch das ѩ sowohl zu Anfang der Wörter als nach Vocalen, wie in dem vorhin angeführten языкъ und in vielen Flexionen; im ersten Fall unterscheidet es sich dem Laut nach nicht von dem für ꙗ stehenden я. Nach Consonanten entspricht es dem ꙗ sowohl als dem ѧ, das nur nach Consonanten steht, und lautet dann wie æ mit dem schwachen oft kaum hörbaren Vorschlag eines i, wie in пять (pæt oder ṗæt) fünf, altslaw. пѧть, вре́мя (wrémæ) die Zeit, для (dlæ) für. In den Pluralendungen der Adjective weiblichen und sächlichen Geschlechts auf ыя und ïя (für die altslawischen Feminina auf ꙑѩ und иѩ und die Neutra auf аꙗ und иꙗ) wird es gewöhnlich nur wie e ausgesprochen.

Abweichend von diesen Angaben vorhergegangener Grammatiker sind diejenigen, welche Nic. Gretsch in der *Grammaire raisonnée de*

---

*) Das letztere Zeichen hat die Gestalt des betreffenden Buchstaben im *abecenarium bulgaricum* des Pariser Codex, welche ihrer ersten Hälfte nach von der des *Codex Clozianus* abweicht. (Vgl. Anmerk. zu Alphabet Nr. VII, Seite 91 und 92.) [*Anm. des Herausg.*]

la langue russe, — ouvrage traduit par Ch. Ph. Reiff, Saint-Pétersbourg, 1828—1829, gr. 8°. vol. 1. 2. giebt (I, p. 73, II, p. 667). Nach ihm wird das unbetonte я wie е oder ѣ ausgesprochen, also zu Anfang eines Wortes oder einer Sylbe wie ie (je), und nach einem Consonanten wie reines e. Die Worte ячмéнь die Gerste, яйцё das Ei, зáяцъ der Haase, отчáяніе die Verzweiflung, тянý ich ziehe, вяжý ich binde (altslawisch ѩчьмєнь, ѩицє, ꙁаѩць, отъчаꙗнию die Enthaltsamkeit, тагнѫ, вѧжѫ), sollen wie sie hier französisch orthographirt sind ausgesprochen werden ietchmèn, iéitzo, zâietze, attchâiénié, ténou, véjou. Am Ende der Wörter behält das unbetonte sowohl wie das betonte я seinen eigentlichen Laut ia; die Wörter дядя der Oheim, Россія Rufsland, врéмя die Zeit, и́мя der Name, зарѧ́ die Röthe am Himmel, землѧ́ die Erde (altslawisch — — врѣмѧ, нмѧ, ꙁарꙗ, ꙁємлꙗ) sollen ausgesprochen werden diâdia, rassîia, vrémia, îmia, zaria, zèmlia (das betonte я́, wie in den oben angeführten Wörtern ядъ und пьянство, hat hiernach immer den Laut ja, das unbetonte я nur am Ende der Wörter). Aufserdem soll der Genitiv des weiblichen Pronomens der dritten Person ея́ ihrer eben so ausgesprochen werden wie der Accusativ её sie, also jëjo (für ея́ wird wohl auch её geschrieben, dann sind im Femininum der Genitiv und der Accusativ gleich, eben so wie im Masculinum und Neutrum егó seiner, seines, ihn, es).

Die Endung auf ïя gehört russischen Nennwörtern, wie витíя der Redner, altslaw. витнꙗ, und fremden Namen an, wie Австрïя, Азïя, Англïя, Грецïя, Францïя, Индïя, Namen, die im Polnischen, nach Maasgabé der vorstehenden Consonanten entweder auf ya oder auf ia ausgehend, den Tongesetzen zufolge alle auf ja endigen müfsten, da der Ton nicht auf dem vorletzten y und i, sondern auf der vorhergehenden Sylbe liegt, also

Austrja, Azja, Anglja, Francja, Grecja, Indja
statt Austrya, Azya, Anglya, Francya, Grecya, Indya*).

Das initiale я können wir nur durch ja oder ja̧ wiedergeben; wir müssen, wollen wir anders die historischen und geographischen Namen

---

*) Vgl. Theoretisch-praktische Anleitung zum gründlichen Unterricht in der polnischen Sprache nach einem neuen und ganz eigenem Plane bearbeitet von Michael Suchorowski, Lemberg, 1829, 8°., p. 16.

nicht unkenntlich machen, ein j oder ǰ vor a oder ạ setzen. In anderen Stellungen nach Consonanten kann man ạ, oder auch, wenn man dieſs vorzieht, æ dafür schreiben. Doch möchte ich lieber durchgängig nur jạ und ạ anwenden. Die gewöhnlichen Transcriptionen des medialen und finalen **я** bei historischen und geographischen Namen schwanken im Deutschen zwischen ä, jä und ja.

Nimmt man für das **я** und das **ꙗ**, wenn sie in Namen nach ї und и stehen, die Bezeichnung ạ an, so entfernen sie sich in der Transcription des Russischen und des Altslawischen nicht zu sehr von unserer herkömmlichen Orthographie. Unsere Vocalverbindung ia wird nämlich im Altslawischen durch **иꙗ** ausgedrückt, im Russischen in der Mitte der Wörter gewöhnlich durch їа, am Ende derselben durch їя. So ist der Name Maria altslawisch **мариꙗ**, russisch **марїя**, und die Marianischen Inseln werden **марїанскїе острова** geschrieben. Altslawisch **лоукиꙗнъ** und **никомидиꙗ** sind russisch **Лукїанъ** und **Никомидїя**. In der Transcription würde für jene altslawische Namen stehen: Mariạ, Lukiạnŏ, Nikomidiạ, für die russischen Marïạ, Marïanskïe ostrowa, Lukïan und Nikomidïạ, diese würden also alle nicht zu sehr von einander und von unserer Orthographie abweichen.

Dasselbe Verhältniſs findet bei dem **ю** nach **и** und **ї** Statt, welches dem zufolge durch ụ ausgedrückt werden muſs. Ein Name wie **дионисии** declinirt sich im Altslawischen Gen. **дионисиꙗ**, Dativ **дионисию**; das russische **Дїонисїй**, Gen. **Дїонисїя**, Dativ **Дїонисїю**, was also für das Altslawische Dionisii, Dionisiạ, Dionisiụ und für das Russische Dïonisïi, Dïonisïạ, Dïonisïụ sein würde. Uebrigens findet bei mehreren solcher Namen im Russischen einige Verwirrung Statt; der Vorname Jacob wird **Іаковъ** (altslaw. **иꙗковъ**) geschrieben, der deutsche Zuname aber **Якобъ**; der Kaiser Julian (altslaw. **иоулиꙗнъ**) **Іулїанъ** und **Юлїанъ**.

Legt man kein Gewicht auf diese Uebereinstimmung oder Annäherung der verschiedenen slawischen Orthographieen, so kann man im Altslawischen **ꙗ** und **ю** immer durch ǰa und ǰu ausdrücken, was sie offenbar sind. Im Kirchenslawischen aber, wo wir in vielen Drucken zu Anfang der Wörter **ꙗ** stehen sehen, und in deren Mitte und am Ende immer **ѧ** ohne Rücksicht darauf, ob dieses, nach russischer Schreibung für **я** stehend, **ꙗ**, **ѩ** oder **ѧ** ist, wird sich die Transcription den oben für das **я** gegebenen Normen anschlieſsen müssen.

Jener kirchenslawischen Verwechslung von ѧ und ꙗ zufolge finden wir ersteres bei Dobrowsky in den *Institutiones* in mehreren Fällen gesetzt, wo ꙗ, unter Umständen auch blos а nach älterer Orthographie hätte stehen sollen, wodurch mehrere Formen entstellt worden sind und anderen verwandten gegenüber eine abnorme Gestalt erhalten haben. In der kurzen altslawischen Grammatik am Ende des *Glagolita Clozianus* hat Kopitar die richtige Schreibung in dieser Hinsicht hergestellt; eine vollständigere und genauere Formenlehre verdanken wir erst der Arbeit von Miklosich nach den seit jener Zeit fortgeschrittenen Studien des altslawischen Idioms.

Das Ruthenische folgt für diese Buchstaben dem Kirchenslawischen. Es wird ꙗ zu Anfang der Wörter, ѧ in deren Mitte und am Ende geschrieben, ohne Rücksicht auf die Herkunft derselben.

Nicht im Russischen allein sehen wir die Schwankungen zwischen ꙗ, ѩ und ѧ, sie treten auf ähnliche Weise in anderen Ländern ein. In Serbien schrieb man grofsentheils nur ꙗ für obige drei Zeichen, in so fern man nicht nach serbischer Aussprache das ѧ durch e wiedergab. Zwischen ѧ und ѣ schwankte gleichfalls die Orthographie überall sehr häufig und das eine wurde mit dem anderen verwechselt, ebenso ꙗ mit ѣ, wie dann auch das glagolitische Alphabet nur ein Zeichen, das Ⱑ für ѣ, ѧ, ѩ und ꙗ hat. Die moldauer Handschriften dagegen verwechseln oft ѧ und ѫ, da die Rumänen die Nasallaute in ihrer Sprache haben.

§. 68.

Fassen wir die Vocale der slawischen Sprachen in eine Uebersicht zusammen, so ergeben sich mit Zuziehung der als Vocale angesehenen Doppelbuchstaben nachstehende Reihenfolgen :

Altslawisch :	а, є, ѣ, н, і, о, ѡ, ѵ, оу ꙋ, ъ, ꙑ, ь, ѧ, ѫ, ꙗ, ѥ, ю, ѩ, ѭ.
	a, e, ẹ, i, ï j̈, o, ô, y, u, ŏ ŭ, ȳ, ĕ ĭ, ę, ą, j̈a, j̈e, j̈u, j̈ę, j̈ą.
Russisch :	а, е, э, ё, ѣ, и, ї і, о, у, ѵ, ы, ъ, ь, я ю.
	a, j̈e e, e, ë, j̈ẹ ẹ, i, ï, o, u, y, ȳ, =›, ≐, j̈a ạ æ, j̈u ụ.
Glagolitisch :	Ⰰ, Ⰵ, Ⰵ, Ⱑ, Ⱚ, Ⰺ, Ⱁ, Ⱆ, Ⱓ, Ⱏ.
	a, e, j̈e, ẹ j̈ẹ j̈a, (i), i, o, u, j̈u ụ, =›.
Serb.-Illyr. :	a, e, и, o, y; a, e, i, o, u.
Slowenisch :	a, e, é, ê, ě, i, o, ó, ô, u.
Böhmisch :	a, á, e, é, ě, i, í, o, ů, u, ú ou, y, ý.
Slowákisch :	a, á, e, é, i, í, o, ó, u, ú.
Polnisch :	a, ą, e, é, ę, i, o, ó, u, y.
Oberwend. :	a, e, ě, i, o, ó, u, y.
Niederwend. :	a, ȧ, e, é, ė, i, o, ȯ, u, u̇, y.

§. 69.

Die Slawen haben keine andere Diphthonge, als die mit dem i-Laut schliefsenden Vocalverbindungen; die mit u schliefsenden sind ihren Sprachen fremd und gehören nur ausländischen Wörtern und Namen an.

Das Altslawische hatte die Diphthonge ан, єн, ѣн, нн, он, оун, und das oben der allgemeinen Gewohnheit zufolge bei den Vocalen aufgeführte ꙑ ŏï oder ŭï, das aber eigentlich hierher gehört. Die Verbindungen ъін und ѧн waren wohl eher zweisylbig ŏj̈i und æj̈i, als Diphthonge wie die russischen ый und яй. Erst in späteren Handschriften wurden obige Diphthonge durch die dem и hinzugefügte Slitnája, й, näher als solche bezeichnet; ohne die Slitnája lauten dann jene Vocalverbindungen aj̈i, ej̈i, ẹj̈i, ij̈i, oj̈i, uj̈i. Welche Aussprache in einzelnen Fällen im Altslawischen anzunehmen sei, ist ungewifs, da die neueren Dialecte sie auf verschiedene Art modificirt haben. Die griechischen Diphthonge *αυ*, *ευ* wurden für griechische Wörter beibehalten, das ѵ aber häufig durch в ersetzt, und beide stehen schon in den ältesten Handschriften neben einander und werden in denselben Worten verwechselt.

Das Russische hat die Diphthonge ай, ей, ѣй, їй, ой, уй, ый und die seltener vorkommenden юй und яй (ai, ei und j̈ei, ẹi und j̈ẹi, ïi, oi, ui, ȳi, ụi, æi), bei denen das i etwas unterscheidender gehört wird als in den ähnlichen deutschen Diphthongen, in welchen die beiden Vocale ganz in einen Laut zusammenfliefsen, wie in *Waizen* oder *Weizen*; das їй lautet sowohl diphthongescirend oder auch nur wie i. In fremden Wörtern wird ав und ев für unsere Diphthonge au und eu geschrieben, Августъ und Европа für *August* und *Europa*, doch wird bisweilen namentlich für neuere Namen statt des в auch y angewandt.

Das Serbische folgt der russischen Orthographie, aber in der neuserbischen dient das j wie in den lateinischen Alphabeten der Slawen an der Stelle des й zur Bildung der Diphthonge aj, ej, oj, yj; das в wird wie im Russischen zu derjenigen von au und eu in fremden Wörtern gebraucht, während in den lateinisch-illyrischen Alphabeten zwar das j ebenso angewandt wird, die Diphthonge au und eu aber unverändert beibehalten werden.

Die Slowenen haben die Diphthonge aj, ej, ij, oj, uj; die fremden au und eu drücken sie durch av und ev aus, wie in Pavl, Evrópa. Die slawischen av, ev, ov sprechen sie wie au, eu, ou aus, in einigen Gegenden jedoch wie aw, ew, ow.

Je nachdem die Polen in ihrer Orthographie das j verwerfen oder aufnehmen, sind ihre Diphthonge

entweder ay, ey, éy, iy, oy, óy, uy, yy
oder aj, ej, éj, ij, oj, ój, uj, yj.

Nur in fremden Namen und Wörtern werden au und eu als Diphthonge gebraucht, wie in August, Europa; in polnischen Wörtern, wie diefs auch in anderen slawischen Sprachen der Fall ist, trennt sich dagegen das u von dem vorhergehenden Vocal; so ist nauka *die Lehre* dreisylbig, na-u-ka, russisch наука, serbisch на́ука.

Zur Bildung der böhmischen Diphthonge wurde nach Verschiedenheit der Orthographie den Vocalen ehemals ein i, ein y, in den letzten Jahrhunderten ein g (das im Böhmischen j̈ lautete) hinzugefügt, an deren Stelle in neueren Zeiten wie in anderen slawischen Sprachen das j getreten ist. In manchen Wörtern erhielt sich jedoch der Diphthong ey neben der anderen Schreibart, da er nicht als reiner Diphthong gesprochen wurde, sondern mit bestimmtem Hörenlassen seiner beiden Bestandtheile und als eine Erweiterung von y, etymologisch

dem russischen ы entsprechend, angesehen werden mufs; wie z. B. in seyr, сыръ der Käse, Adj. syrný, сырный den Käse betreffend, meydlo, мыло die Seife. Für die bisherigen

	ag, ág, eg, ĕg, ig, jg, og, ůg, ug, yg,
stehen jetzt	aj, áj, ej, ĕj, ij, íj, oj, ůj, uj, yj;

für ij aber wird meistens í geschrieben. Das au und eu in fremden Wörtern und Namen wird durch av und ev (aw und ew) ausgedrückt, Pavel, Evropa (oder Pawel, Ewropa), die böhmischen Sylben ev und ov werden in den östlichen Kreisen wie eu und ou ausgesprochen, so krev das Blut, krov das Dach.

Die Slowáken haben die Diphthonge aj, ej, oj, uj, uo; die Oberwenden die Diphthonge aj, ej, ĕj, ij, oj, ój, uj, yj; das deutsche au drücken sie durch aw äus, wie in dem Namen Augustin, Hawštyn. Die Niederwenden haben die Diphthonge aj, ej, ij, oj, uj, yj; das aw sowohl vor Consonanten als vor Vocalen sprechen sie wie das deutsche au aus; z. B. in bawrisch oder wawrisch schwatzen, schlechte Reden führen, basnawa ein hohler Stengel.

§. 70.

Wir gehen zu den einzelnen Consonanten über, und zwar nach der oben (§. 44) angegebenen Reihenfolge, nicht nach derjenigen des Alphabets, da erstere eine übersichtlichere Darstellung der Lautgesetze möglich macht.

Das к, im cyrillischen Alphabet како, ка́кѡ wie genannt, mit dem griechischen Zahlwerth 20, hat den Laut unseres k in allen slawischen Idiomen und entspricht dem k in den verwandten Sprachen. Doch finden wir das k dieser letzteren im Slawischen bisweilen in s verwandelt. So steht für das griechische und lateinische *δέκα* und *decem* (sanskrit dašan, armenisch dasn) altslawisch десѧть u. s. w. Das griechische *κυάνεος* ist altslaw. синь, синии, russ. си́ній blau; *καρδία*, *cor*, ist altslaw. сръдьце, russ. се́рдце, poln. serce, böhm. srdce u. s. w. *vicus* ist altslaw. вьсь *praedium*. In slawischen Wörtern geht k bisweilen in ц über, so böhmisch květ die Blüthe, Blume, slowák. kvet, oberw. kwěć, niederw. kwėt, polnisch kwiat, altslaw. und russ. цвѣтъ, serb. цвêт, цвијет, illyr. cvet, cvjet, cvit, slowenisch cvét.

Möglicher Weise ist hiernach auch das altslawische цaрь, über dessen Herkunft man zu keiner genügenden Ansicht gelangen konnte und das man häufig auf den Namen Cesar, цѣсарь zurückgeführt hat, mit dem griechischen *κύριος* und dem deutschen Herr stammverwandt, deren Consonanten sich etymologisch völlig entsprechen. Es wäre dann цaрь kein abgeleitetes Wort, wie der von dem Namen des Kaisers Karl entlehnte Königstitel (altslaw. краль, illyr. und slowen. králj, böhm. král, oberwend. kral, niederwend. kraĺ, poln. król, russ. корóль), sondern der eigentliche slawische Name des Herrn, des Herrschers. Die in fast alle slawische Sprachen aus dem Griechischen *κυριακὸν* übergegangenen Wörter für Kirche (welches deutsche Wort denselben Ursprung hat), bieten für den Zusammenhang von цaрь und *κύριος* eine offenbare Analogie; altslaw. цръкы, цръкви, цръкъвь, russ. цéрковь, serb.-illyr. цр̂ква, slowen. cerkva, cerkev, cerkov, böhm. cirkev, oberwend. cyrkej, cyrkẃa, niederwend. zerkwéj, zerkwȧ. Nur das Polnische leitet seinen Namen für Kirche, kościół, von einem ganz anderen Begriffe ab, nämlich von kość, der Knochen, das Bein, als Reliquien- oder Todtenhaus.

Nach den besonderen Lautgesetzen der einzelnen slawischen Idiome geht das к regelmäſsig in der Ableitung und Beugung in ч, ћ und ц oder č, ć und c über; das unten bei dem Altslawischen erscheinende щ ist aus der Verbindung eines palatalen Lautes mit t entstanden. Als Beispiel möge das Wort пекѫ ich backe in der ersten und dritten Person Sing. des Praesens, in der zweiten Person Sing. des Imperativs, im Infinitiv, im Participium praeteritum activum Masc. und Fem. und im Participium praeteritum passivum dienen.

	Praes. S. 1.	Praes. S. 3.	Imperat.	Infinitiv.	Part. praet. act. masc.	Part. praet. act. fem.	Part. praet. passivum.
Altslaw.:	пекѫ	пеҷеть	пеци	пещи	пеклъ	пекла	пеҷенъ.
Russisch:	пекý	печётъ*)	пекú	печь	пёкъ	пеклá	печёнъ.
Serbisch:	пȅчêм	пȅчê	пȅци	пȅћи	пȅкао	пȅкла	пȅчен.
Illyrisch:	pečem	peče	peci	peći	peko, pekao	pekla	pečen.
Slowen.:	pêčem	pêče	peči	peči	pékel	pékla	pêčen.
Böhm.:	peku	peče	peč	péci	pekl	pekla	pečen.
Slowák.:	pečjem	pečje	peč	pjecť	pjekol	pjekla	pečení.
Polnisch:	piekę	piecze	piecz	piec	piekł	piekła	pieczony.
Oberw.:	ṕeku	ṕeče	ṕeč	ṕec	ṕekł	ṕekła	ṕečeny.
Nderw.:	påku, påzom	påzo	påz	påz	påkl	påkla	påzony.

§. 71.

Das г, der vierte Buchstabe im cyrillisch-russischen Alphabet mit dem griechischen Zahlwerth 3, wird глаго́ль genannt, so geschrieben in Uebereinstimmung mit der weichen Aussprache der illyrischen Slawen, wofür im Altslawischen und auch im Russischen, wenn nicht von dem Namen des Buchstaben die Rede ist, глаголъ das Wort steht. Es ist das harte g der westlichen europäischen Sprachen, wird aber von mehreren slawischen Völkern entweder immer oder nur in einigen Wörtern wie das deutsche h gesprochen, ein Laut, wofür im Altslawischen ein besonderer Buchstabe fehlte, da der griechische Spiritus asper in dieser Bedeutung nicht in das cyrillische Alphabet überging. Etymologisch ist das г unser g, es steht aber auch für k oder c, wie in голѫбь (§. 65), im altslaw. гнетѫ ich drücke zusammen, knete, Infinitiv гнести, russ. гнетý, гнесть, serb. гњéчим, гњéчити, illyr. gnjetem, gnjesti, slowen. gnêtem, gnêsti, böhm. hnětu,

*) Statt печётъ oder печéтъ findet man auch пéчетъ geschrieben, jenes wird aber richtiger sein.

hnísti, poln. gniotę, gnieśc; wahrscheinlich in глава der Kopf, einerlei mit κεφαλή durch Buchstabenversetzung; es steht für h oder den Spiritus asper, wie im altslaw. градъ die Stadt, der Garten, *hortus*, russ. огорóдъ der Garten, altslaw. оградъ, slowen. ográd, zagráda, poln. ogorod, böhm. zahrada, oberw. zahroda, niederw. sagroda (serb. зàграда der Zaun, illyr. zagrada das Gebäude); im altslaw. гора der Berg, ὄρος, russ. горá, serb. гòра, poln. góra, niederw. gora, böhm. und oberw. hora (slowák. hora der Wald). Auch ist das г Vorsetzbuchstabe, wie im altslaw. und russ. гнѣздо das Nest, *nidus*, serb. гниjѐздо, illyr. gnjezdo, slowen. gnjězdo, poln. gniazdo, niederw. gnėsdo, oberw. hnězdo, nězdo, böhm. hnízdo, slowák. hňjezdo. In manchen Wörtern geht es in з, z über, wie das polnische gwiazda der Stern, niederw. gwėsda, oberw. hwězda, böhm. hvězda, slowák. hvjezda, altslaw. und russ. ѕвѣѕда, serb. звиjѐзда, illyr. zvizda, zvezda, slowen. zvězda.

In so fern das g nicht in einen anderen Buchstaben verwandelt worden ist, haben die Polen, die Niederwenden, die Serben, Illyrier und Slowenen dessen Laut unverändert erhalten, doch wird es in einigen Gegenden von Krain wie das deutsche ch ausgesprochen. Bei dem russischen г ist der g-Laut vorherrschend; in manchen mit dem Altslawischen zusammenfallenden Wörtern wird es wohl auch wie h ausgesprochen; am Ende der Wörter vor ъ ist es hart wie k, aber in богъ Gott und dem deutschen бургъ Burg behält es den dem deutschen ch sich nähernden g-Laut. In fremden Wörtern und Namen steht es sowohl für g als für h, und hat dann auch die entsprechenden beiden Laute; das Hospital wird госпитáлъ und Herodot wird Геродотъ geschrieben, beide aber werden mit dem h-Laut gesprochen. In den Genitiv-Endungen der Adjectiva und Pronomina auf аго, яго, его und ого lautet das г wie w; одногó eines, wie adnawó. Bei dem Lesen des Kirchenslawischen aber behält es wie überhaupt alle Buchstaben desselben seinen eigentlichen Laut.

Die Böhmen, Slowáken und meistens auch die Oberwenden, weniger die Niederwenden, verwandeln das г in slawischen Wörtern in h, das sie zu Anfang einer Sylbe wie das deutsche h aussprechen, am Ende derselben aber fast wie das deutsche ch. Dieses h unterliegt in der Umwandlung des Lautes denselben Gesetzen wie das g in den übrigen slawischen Sprachen. Auch in dem nowgoroder, dem

weifsrussischen und dem kleinrussischen Dialect lautet das г häufig wie h.

Dem Buchstaben g gaben die Böhmen ehemals den Laut des deutschen j, und schrieben in fremden Wörtern, wo der g-Laut erhalten werden sollte, ğ, wie in ğummi, ğyps, eine Unterscheidung, die indessen nicht allgemein angenommen wurde. Die neuere böhmische Orthographie setzt nun j für das früher gebrauchte g, und für das ğ das reine g. So wie die Böhmen haben auch die Slowáken das g nur in wenigen Wörtern. Dieses g steht überall in den übrigen lateinisch-slawischen Alphabeten für das cyrillische г, nur bei älteren dalmatischen, bosnischen und bei ragusanischen Schriftstellern findet man gh dafür geschrieben.

In der Ableitung und Beugung geht das г, g meistens in ж, ž, in ʒ, z und im Polnischen in dz statt z über; in gewissen Formen verwandelt es sich mit Unterdrückung eines darauf folgenden тн oder ть gleich dem к in щ, ч, č, ћ, ć, c, nach denen н, i, ь theilweise steht, theilweise fehlt. So bietet das Verbum могѫ ich kann ganz analoge Formen mit den oben bei dem Worte пекѫ gegebenen dar; einige Derivate derselben Wurzel mog (mögen) sind noch aufserdem aufgenommen worden, wovon das letzte, eigentlich ein Adverbium, das möglich bedeutet, in mehreren slawischen Idiomen auch in dem Sinn eines unpersönlichen Zeitworts für man kann, es ist möglich gebraucht wird; im Serbischen u. s. w. entsprechen ihm die Adjectiva могућ, mogući und mogući, mogóč und možen, možný, možní, możny, móžny und możny, dieses aber, das niederwendische, ist ungebräuchlich. Nur in Compositis gebräuchlich ist das Participium praeteritum passivum im Illyrischen, Polnischen und den beiden wendischen Dialecten. In dem etymologischen Wörterbuche von Bandtke sind die hier gegebenen polnischen Wörter unter zwei Stämme vertheilt, unter moc die Macht und mȯdz können, je nachdem in den Derivaten das c des ersteren erscheint oder nicht; die Idee der abstracten Wurzel machte Joseph Dobrowsky erst später in seinem Entwurf zu einem allgemeinen Etymologikon der slawischen Sprachen (Prag, 1813) geltend.

	Praesens, Singul. 1.	Praesens, Singul. 3.	Imperativ. Singul. 2.	Infinitivus.	Part. praet. act. masc.
Altslawisch :	могѫ	можеть	моѕи	мощи	моглъ
Russisch :	могу́	можётъ	моги́	мочь	могъ
Serbisch :	мо̀гу	мо̀же̑, мо̀ре	мо̀зи	мо̀ћи	мо̀гао
Illyrisch :	mògu, mòžem	mòže, mòre	mòzi	moći	mogo, mogao
Slowenisch :	móžem, môrem	móže, môre	móži	móči	mógel
Böhmisch :	mohu, (můžu)	může	moz	moci, (moct)	mohl
Slowákisch :	muožem	muože		muocť	muohol
Polnisch :	mógę	może	moż	módz	mógł
Oberwend. :	móhu, móžu, (móžem)	móže	móž	móc	móhł
Niederwend. :	mogu, możom	może	moż	moz, mogasch	mogal, mogl

Zur Vergleichung mit den vorstehenden Umwandlungen des g mögen hier noch einige Formen stehen, in denen zum Theil die gegenseitigen Lautverhältnisse in den slawischen Sprachen von den obigen abweichen, wie denn gewöhnlich jeder Redetheil innerhalb der allgemeinen Gränzen doch besonderen Regeln der Consonantenveränderung unterworfen ist. Aehnlich gestaltet sich diefs bei den beiden anderen Gutturalen. Der Dativ und gleichlautende Locativ von **нога** der Fufs, dann die Comparativformen von **драгъ** theuer, kostbar, können als Beispiele dienen.

	Altslaw.	Russ.	Serb.	Illyr.	Slowen.	Böhm.	Slowák.	Poln.	Obrw.	Ndrw.
Nom.	**нога.**	нога́.	но̀га.	noga.	noga.	noha.	noha.	noga.	noha.	noga.
Dat.	**нозѣ.**	ногѣ.	нози.	nogi, nozi*)	nogi**).	noze.	nohe.	nodze.	nozy.	nose.

---

*) Die Slawonier, Bosnier, Sirmier, Croaten behalten nach Berlić (S. 43) in diesem Fall lieber den Grundlaut, welchen dagegen die Dalmatier verwandeln.

**) Die Adjective, deren letzter Stammconsonant g ist, verwandeln dieses vor den Beugungen, die mit i anfangen, gern in z oder j; so hat drág theuer im Genitiv drájiga oder dráziga, im Dativ drájimu oder drázimu u. s. w.

Part. praet. act. fem.	Part. praet. passivum.	Substant. die Macht.	Substant. die Hülfe.	Adjectivum. stark, mächtig.	Adverbium. möglich, man kann.
могла	моженъ	мощь	момощь	мощьнъін	
моглá	можёнъ	мочь	пóмочь	мочный	мóжно.
мỏгла	можен	мỏћ	помỏћ	мỏћан	могу̑ће.
mogla	mȍžen	moć, moč	pomoć	moćan, močan, močni	moguće, moguče.
mógla	móžen	moč	pomoč	močen	mogóče, možno.
mohla	možen	moc	pomoc	mocný	možně.
muohla	muožení	moc	pomoc	mocní	možno.
mógła	możony	moc	pomoc	mocny	można.
móhła	móženy	móc	pomoc	mócny	móžne.
mogla	możony	moz	pomoz	mozny	możno.

Bei der Bildung des Comparativs gehen die Gutturale im allgemeinen in die entsprechenden Palatale über; im Altslawischen wird dann die Comparativendung ѣи in аи verwandelt, драгъ, дражаи statt дражѣи; im Russischen verwandelt sich die Endung гїй in же, дорогїй, дорóже, im Serbischen das schliefsende г in жи, драг̑, дра̀жӣ; im Illyrischen das g in einigen Wörtern in žji, in anderen bleibt die Endung gi des bestimmten Adjectivs vor dem ji des Comparativs unverändert; aus drag wird dražji, aus ubogi arm ubogiji. Im Slowenischen verwandeln einsylbige Adjective vor der Comparativendung ši das g in j, sie unterdrücken es vor der Comparativendung ji; drág hat demnach drájši und dráji, aber auch drážji, drážejši und drážiši. Im Böhmischen verwandelt sich die Endung hý vor dem ší des Comparativs in ž, ebenso im Polnischen die entsprechende Endung gi vor dem szy des Comparativs, und im Oberwendischen die Endung hi vor ši; also böhm. drahý, dražší, poln. drogi, droższy, oberw. drohi, dróžši. In der kurzgefafsten Grammatik der Sorben-Wendischen Sprache nach dem Budissiner Dialecte von Andreas Seiler (Budissin 1830, 8°.) wird das ž unterdrückt und dróschi =

dróši geschrieben, übereinstimmend mit dem niederwendischen Comparativ droschy von drogi; der Unterschied ist hier offenbar nur orthographisch, und die Erhaltung des Stammconsonanten in der Form des ž etymologisch richtiger.

§. 72.

Das slawische х, das mit dem Zahlwerth 600 die Stelle des griechischen χ im Alphabet einnimmt, erscheint in diesem unter dem Namen хѣръ oder херъ, von den Griechen in *Banduri Imperium Orientale* II, p. 115 χὲϱ geschrieben, ein Name, dessen Erklärung Schwierigkeiten sowohl der Schreibung als der Bedeutung wegen darbietet; jenes in so fern als ѣ und е im Altslawischen nicht nach Gutturalen stehen, dieses weil eine Bedeutung in den verschiedenen slawischen Idiomen kaum nachzuweisen ist. Dobrowsky in den *Institutiones* p. 27 erklärt es durch *clamor*, „*est enim* хыр *apud Slovacos clamor*“, was, da die Slowáken kein y mehr haben, chir sein würde. Kopitar im *Glagolita Clozianus* p. 48 übersetzt es durch *fama*. Nun wäre vielleicht auch noch eine andere Erklärung möglich, auf die ich indessen gar kein Gewicht legen will. Dieser zufolge wäre der Name хѣръ von dem griechischen χεὶϱ entlehnt, von einem Worte, das unter den byzantinischen und bulgarischen Slawen eine Zeit lang eben so gut eine Geltung gehabt haben könnte, wie das Wort харь für das griech. χάϱις aufgenommen wurde, obschon die Slawen natürlicherweise ein eigenes Wort für Hand hatten, ihr ржка, руќа, ręka, ruka.

Das х entspricht dem griechischen χ, dem deutschen ch, unserem h̯; sein alter Laut ist von den Russen dem x, von den Polen, Böhmen und Wenden dem ch, von den Sloweniern dem h erhalten worden, während ihn die Serben gänzlich verloren haben und die Illyrier das х durch ein wie im Deutschen ausgesprochenes h ersetzen, das zu Anfang einer Sylbe, nicht aber am Ende derselben gehört wird. Bei den Bulgaren lautet das х nicht stärker als das h; bisweilen lautet es wie f, vorzüglich so mit dem в, хв, wovon noch weiter unten die Rede sein wird. Die Slowáken schreiben gleich den Böhmen und Polen ch für das х, und nur in einzelnen Districten ersetzen sie es durch h. Mehrere Schriftsteller haben in der oberwendischen Ortho-

graphie neben dem für х geschriebenen ch auch noch kh eingeführt, was vorzugsweise nur zu Anfang der Wörter steht, während ch in deren Mitte und am Ende gebraucht wird. Als Beispiele mögen die Wörter ходъ der Gang, хоудъ oder in der bestimmten Form хоудъıи, das im Altslawischen, Böhmischen, Slowákischen und Wendischen arm, im Russischen und Polnischen mager, im Serbischen, Illyrischen und Slowenischen schlecht bedeutet, прахъ der Staub und доухъ der Geist, der Athem dienen.

Altslaw.	Russ.	Serb.	Illyr.	Slowen.	Böhm.	Slowák.	Poln.	Oberw.	Ndrw.
ходъ,	ходъ,	ȏд,	hod,	hod,	chod,		chód,	khód,	chod.
хоудъ,	худый,	ȗд,	hud,	hud,	chudy,	chudobní,	chudy,	khudy,	chudy.
прахъ,	пóрохъ,	прâ,	prah,	prah,	prach,		proch,	proch,	proch.
доухъ,	духъ,	дȗ,	duh,	dúh,	duch,	duch,	duch,	duch,	duch.

Das х, ch und das dafür stehende h gehen nach in den einzelnen Sprachen bestimmten Regeln in ш, š, polnisch sz, in с, s, ś (si), über, dann wie к und г in Vereinigung mit т in щ oder auch in ст. So hat im Altslawischen доухъ im Vocativ доуше, im Locativ доусѣ, im Pluralis Nominativ доуси; von бьж, бити schlagen kommt бихъ ich schlug, бихомъ wir schlugen, бисте ihr schluget, биша sie schlugen; von врьхѫ ich dresche, врьшеть er drischt, врьси dresche, врьсѣте dreschet, врѣщи dreschen, ein Wort das, wenn ich nicht irre, sich nur noch im illyrischen varhati, varšiti, und im serbischen вр̏ħи, вријеħи, Praesens varham, varšim, вр̏шем, sonst aber in keiner slawischen Sprache wiederfindet. Die Plurale von доухъ u. s. w. sind im Nominativ altslaw. доуси, russ. духи, serb. дуови, illyr. dusi und duhovi, slowen. duhóvi, böhm. duchowé, slowák. duši, poln. duchy, oberw. und niederw. duchi. Die Russen haben yxá, ушица, ýшка eine Fischsuppe, мýшка eine kleine Fliege von мýха die Fliege, u. s. w. Im serbischen ȳво das Ohr, anstatt yo für yxo, in welchem das an die Stelle des x getretene в den Uebergang von dem y zu dem o vermittelt, hat der Pluralis уши, der ursprünglichen Form des Wortes entsprechend.

Das Wegfallen des x im Serbischen entstellt der Orthographie der übrigen slawischen Stämme gegenüber die Wörter, in denen sich dieser Buchstabe befindet; ра́бар tapfer, рȍм lahm, лад der (kühle) Schatten, ȍра die Nufs, sind im Altslawischen храбръ, хромъ, хладъ die kühle Luft, орахъ und орѣхъ, und im Illyrischen hrabar, hrom, hlad, orah und oreh. Es entstehen dadurch Doppelvocale, die sonst

den Slawen fremd sind, wie ȣраа, Genitiv von ȣра, пȣод die Abreise, der Besuch, russ. похóдъ, illyr. pohod, ду̓у Locativ von ду̓ der Geist, illyr. duhu, und eben daher kommt das unvermittelte Nebeneinanderstehen anderer Vocale, wie im Vocativ ду̓е, illyr. duše gleich dem altslaw. доуше, доуовнйк der Beichtvater, russisch духовнйкъ, illyrisch duhovnik. Jenes aa des Genitivus Singularis wird gewöhnlich wie langes â ausgesprochen, aber in der Poesie sind es zwei Sylben.

Wenn gleich die neuserbische Orthographie das x aus ihrem Alphabet gestrichen hat, so wird es doch noch mehrfach theils in russischen Wörtern, deren man sich bedient, wie in вóздухъ die Luft, theils in fremden Namen für das h, wie in халле Halle, geschrieben. Auf diese Weise findet sich schon das х in einer Urkunde vom Jahr 1480 angewandt, херьцегь und херцегь für das deutsche Herzog. Ebenso gebrauchen die Neugriechen ihr wie das deutsche ch gesprochenes χ auch für das fremde h.

Im Serbischen ist in manchen Wörtern das x in в verwandelt worden, wie in су̑в trocken, глу̑в taub, altslaw. соухъ, глоухъ, russ. сухі́й, глухі́й, illyr. suh, gluh; ку̓вати kochen, illyrisch und slowenisch kuhati; in anderen Wörtern am Ende steht dafür k, wie in женй҃к der Bräutigam, altslaw. und russ. женйхъ, illyr. ženih. Nach dem westlich serbischen Dialect wird dieses finale x auch häufig in r verwandelt, wie in орar die Nuſs.

Im Illyrischen vertritt das h sowohl das x als das fremde h; es wird aber am Ende der Sylben sehr unregelmäſsig angewandt, da es in einzelnen Fällen immer für x gesetzt, in anderen weggelassen wird. So schreibt Berlić môgah ich konnte, und môgo ich habe gekonnt statt môgoh, hotiah ich wollte und hôti ich habe gewollt statt hôtih, und läſst das finale h, das er im Imperfectum setzt, in den Endungen ah, oh, ih der ersten Person des Praeteritum durchgängig weg, während ältere, wie Voltiggi und Lanossovich, es in beiden Zeiten setzen, mogah, mogoh und hotiah, hotih. Vielleicht sollten dadurch in der ersten Conjugation die sonst gleichlautenden Zeiten von einander unterschieden werden, imah ich hatte und ima statt imah ich habe gehabt, die aber doch nur in dieser ersten Person zusammenfallen. Im Altslawischen endigen beide Zeiten immer auf хъ, das Imperfectum auf ахъ, das Praeteritum auf ахъ, ѣхъ, нхъ, охъ, ыхъ, ѧхъ, und ѫхъ.

Das Reichs-Gesetz- und Regierungsblatt für das Kaiserthum Oesterreich in der serbisch-illyrischen Abtheilung schliefst sich in Bezug auf das finale h für x in den Beugungen der neuserbischen Orthographie an, bezeichnet aber die Endungen des Genitivus Pluralis a und и, die für das illyrische ah und ih stehen, mit dem runden Circumflex, der in dem Genitivus Pluralis bei Vuk Stefanović nur über das и der Adjectiva, nicht aber über das a der Substantiva gesetzt wird, indem diese die vorletzte Sylbe stark betont haben, die letzte dagegen nicht. Es steht also dort zum Beispiel изъ домаћй производâ aus inländischen Stoffen, und dafür in der serbisch-croatischen Abtheilung iz domaćih proizvodah, was neuserbisch nach Vuk ѝз домâћй произвôда würde geschrieben werden. Die Illyrier lassen diese Formen im Pluralis gewöhnlich auf h ausgehen, und Voltiggi schreibt hier als gleichlautend bei den Substantiven ā oder ah, junakā oder junakah der Helden, bei den Adjectiven blos ih, dobrih der guten, altslawisch добрыихъ.

Ebenso wie das h im Illyrischen öfters gegen die Etymologie weggelassen wird, finden wir es auch gegen dieselbe gesetzt, wie z. B. in mahnit thöricht, wahnsinnig, serb. ма̀нит, mahnitica eine Wahnsinnige und andere Derivate, von dem griechischen *μανία* oder italienischem *mania* in das Illyrische und Serbische übergegangen, da diese Wörter in den übrigen slawischen Sprachen fehlen.

Im Slowenischen steht das wie x ausgesprochene h für dieses am Ende der Beugungen eben sowohl als der Stammsylben; in den Locativen des Pluralis auf ah, eh, ih entspricht dieses h der altslawischen Endung auf хъ. In den Zeitwörtern dagegen fehlen gleich wie bei den Russen, Polen, Böhmen und Slowáken die Tempora auf ch, die wir erst auf der äufsersten Gränze des slawischen Sprachgebietes bei den Wenden wiederfinden. Mit diesen haben aber jene alle das auslautende хъ oder ch im Loc. Plur. gemein.

Von dem h der Böhmen, Slowáken und Oberwenden war schon oben bei dem g die Rede. Im Polnischen schrieb man ehemals häufig h anstatt ch, doch jetzt wird dieses allgemein angewandt. Das h, das stark guttural dem ch sich nähernd ausgesprochen wird, steht weniger in slawischen, meistens in fremden Wörtern, die theils unverändert, theils mehr oder weniger entstellt sind, von denen dann aber auch polnische Derivate gebildet werden können. So ist hak

der Haken, haczyk das Häkchen, hakować mit dem Hakenpfluge pflügen; harcab, harcob, harcap und harcop der (steife) Haarzopf; hebel der Hobel, heblować hobeln, heblowiny Hobelspäne; herb das Wappen, die Familie, das Stammhaus, das Schild eines Hauses, plur. herby die Wappenschilde, die Ahnen (davon herbarz das Wappenbuch, herbarnik, herbopis der Heraldiker), böhmisch erb das Wappen, slowen. gerb, ist von dem deutschen Erbe, Erbgut, Stammgut; herbata der Thee ist *herba thea;* hold die Huldigung, holdować huldigen; hrabia der Graf ist nach dem böhmischen hrabě.

Das polnische ch geht der allgemeinen Analogie nach in sz und in ś über, welches ś aber früher sz geschrieben wurde; von mnich der Mönch kommt mniszka die Nonne und der Pluralis mnisi die Mönche; es geht nach Willkür vor sz in ż über oder bleibt unverändert, wie in den Comparativen auf szy, z. B. lichy schlecht, Comp. lichszy oder liższy. Das h folgt denselben Normen; von błahy, auch błachy geschrieben, schlecht, gering, ist der Pluralis błasi, und kommt błaszki etwas schlecht, geringfügig.

Neben dem, dem χ entsprechenden, ch haben die Niederwenden das h nicht blos in fremden Wörtern, sondern als Bestandtheil echt slawischer, und zwar häufig als Vorsetzbuchstabe statt des in derselben Eigenschaft von den Oberwenden gebrauchten w; bisweilen haben sie beide Laute, h und w, auch wohl h und j. Nur selten findet sich auch im Oberwendischen dieses vorgesetzte h. Auf diese Art ist niederw. und oberw. hamt das Amt, niederw. héŕég und jéŕég der Häring, oberw. jerej, ferner

Niederw.	Oberwend.	Böhmisch.	Slowák.	Polnisch.	Altslaw.	Russisch.	Serbisch.	Illyrisch.	Slowen.	
hesel,	wosoł,	osel,	osel,	osieł,	осьлъ,	осéлъ,		osal,	osel,	der Esel.
heleń, jeleń,	jeleń,	jelen,	jeleň,	jeleń,	ѥлень,	олéнь,	jѐлен,	jelen,	jelen,	d. Hirsch.
herel, jerel,	hořeł, wořeł,	orel,	orel,	orzeł,	орьлъ,	орéлъ,	ȍрао,	oral,	orel,	d. Adler.
hogeń, wo-geń, hogńo,	woheń,	oheň,	oheň,	ogień,	огнь,	огóнь,	ȍгањ,	oganj,	ogénj,	d. Feuer.
hoboj,	wobaj, woboj,	oba,	oba,	oba,	оба,	óба,	ȍба,	oba, obba,	obá,	beide.
hoko, woko,	woko,	oko,	oko,	oko,	око,	óко,	ȍко,	oko, okko,	okó,	d. Auge.
hokolo,	wokoło,	okolo,	okolo,	około,	около,	около,	ȍколо,	okolo,	okólj, okóli,	um, herum.
horgélé, orgélé,	hyrglě,	varhany,		organy,		оргáнъ,			orgle, orgule,	d. Orgel.
hucho,	wucho,	ucho,	ucho,	ucho,	оухо,	ýхо,	ỳво,	uho,	uho, vuho,	d. Ohr.
huda,	wuda,	udice,		węda,	ѫда,	ýда,	ỳдица,	udica,	udica, vodica,	d. Angel.
hudowa,	wudowa	vdova,	vdova,	wdowa,	вьдова,	вдовá,	ỳдова,	udova,	vdova,	d. Wittwe.
hugel,	wuhlo,	uhel,		węgiel,	ѫгль,	ýголь, угль,	угљêн,	ugljen,	vogel, oglén,	d. Kohle.
husta,		ústa,	ustá,	usta,	оуста,	устá,	ýста,	usta,	usta,	d. Mund.
hysch,	hić,	jíti,	íst̆,	iśdź,	ити,	иттú,	ѝħи,	iti,	iti,	gehen.
hu-, wu-, wy-,	wu-,	wy-,	vi-,	wy-,		вы-,				aus-.

§. 73.

Das **ү** oder des **ч** cyrillischen Alphabets, **червь** Wurm nach dem allen slawischen Idiomen gemeinsamen Worte genannt, altslawisch **үрьвь**, entspricht unserem c̄, dem italienischen c vor e und i, und erhielt im alten Alphabet wohl gewiſs die Stelle des griechischen *ἐπίσημον κόππα* (des lateinischen q), dessen Gestalt und Zahlwerth (90) für den slawischen Buchstaben beibehalten wurden. Es stand also ursprünglich wie im Griechischen zwischen dem *π* und *ϱ*, bis es von Späteren unter die dem griechischen Alphabet fremden Zeichen nach dem Ende hin gesetzt wurde. In den lateinisch-slawischen Alphabeten ward es auf verschiedene Weise ausgedrückt, von den Polen durch cz, von den Böhmen durch č und als Majuskel durch Cž, welche hierin die alte Orthographie auch der Minuskel cž beibehielten, an deren Stelle man selbst czz geschrieben hatte; jetzt wird auch die Majuskel durch das einfache Č ausgedrückt. Bei den Wenden finden wir dafür nach den verschiedenen Schriftstellern cż, cž, tž und tsch gebraucht, bei den Sloweniern zh, bei den Slawoniern und Dalmaten vorzugsweise cs, bei den Croaten ch, alle welche Combinationen von den neuesten Schriftstellern durch das böhmische č ersetzt worden sind. Nur die Polen haben ihr cz und die Niederwenden das demselben entsprechende cż und ihr tsch beibehalten.

Wir haben oben gesehen, wie sich etymologisch das **ч** zu den Gutturalen und dem **ц** in slawischen Wörtern verhält. In einigen solcher Wörter finden wir dasselbe Verhältniſs auch anderen verwandten Sprachen gegenüber. So ist z. B. altslaw. **үистъ**, serb. **чѝст**, illyr. čist, slowen. číst, russ. **чи́стый**, poln. czysty, böhm. čistý, slowák. čistí, oberwend. čisty, niederw. zysty *castus*, keusch, rein. Die altslawischen **үєтворъı** und **үєтъıрнѥ** vier entsprechen dem lateinischen *quatuor*, dem äolischen *κέτορα* oder *κέττορα*, griech. *τέσσαρες* (*τέτταρες*, *τέτορες*, *πίσυρες*, *πέσσυρες*), russ. **че́тверо** und **четы́ре**, serb. **чѐтворо**, **чѐтверо** und **чѐтири**, illyr. četvero und četiri, slowen. četvéro, četíri, štirji und štiri, böhm. čtyři, čtyry, slowák. čtiri, štiri, poln. cztéry, oberwend. štyŕo und štyri, niederwend. styri und styrȯ. Die meisten östlichen verwandten Sprachen haben den Gutturalbuchstaben dieses Wortes in einen palatalen verwandelt, sanskrit c̄atur, persisch c̄ahar und c̄âr, armenisch c̄orķ, lettisch tschetri; nur im Litauischen hat

sich die alte Form ketturi oder keturi erhalten, wogegen die germanischen Sprachen nach dem Vorgange des griechischen π alle einen Labialen, v oder f, und die neueren auch noch mit Unterdrückung des mittleren Consonanten angenommen haben, goth. *fidvor*, *fidur*, und vier, *fire*, *fira*, *four* im Deutschen, Dänischen, Schwedischen und Englischen. Das deutsche Zeisig ist russ. чижъ, чи́жикъ, poln. czyż, czyżyk, böhm. číž, čížek, oberwend. čižik, niederwend. zyż, zyżyk, slowen. čižek und cizek. Wörter mit dem palatalen ч, die in ihren Formen weit auseinander gehen, lassen sich so mit gröſserer oder geringerer Wahrscheinlichkeit in der Zusammenstellung ihrer Uebergänge auf einen gemeinschaftlichen Ursprung zurückführen und mit einander vergleichen; so z. B. das altslaw. чръвенъ und чръмьнъ roth, purpurfarbig, russ. червча́тый und че́рмный, serb. цр̀вен, illyr. cerljen, slowen. čerlen, čermen, böhm. červený, slowák. červení, poln. czerwony, oberwend. čeŕweny, niederwend. zerwény, zerény, zerwȯny, und zerwony mit кръвь Blut, *cruor*; das altslawische чрѣда die Herde mit diesem Wort und mit *grex*, lettisch *gardas*, illyr. čreda und čredo, slowen. črěda und čeda, poln. trzoda, oberwend. čróda. So vergleicht sich auch das altslawische, mit seinen Derivaten und Zusammensetzungen vereinzelt stehende, чадо Kind mit diesem, mit dem althochdeutschen *chind* (mit gutturalem ch), mit dem englischen *child.* Zu jenem gehören in den Sprachen der Ordnung A russisch ча́до, serb. чѐдо, illyr. und slowen. čedo, wovon im Russischen noch wenige auch altslawische Composita erhalten sind, in den südwestlichen slawischen Sprachen weder solche noch Derivate, während in den Sprachen der Ordnung B das Wort gar nicht vorkommt. Allen slawischen Sprachen mit Ausnahme der jetzigen niederwendischen gehört für den Begriff Kind das Wort дѣтѧ in seinen verschiedenen Formen an, von welchem die betreffenden Derivate abgeleitet werden.

§. 74.

Schon seit mehr als vier Jahrhunderten hatten die Serben und Illyrier neben dem ч einen diesem verwandten feineren Laut, den sie im cyrillischen Alphabet durch ein besonderes Zeichen ausdrückten, wofür gewöhnlich nur das ꙗ genommen wird. Indessen scheinen auch hier Verschiedenheiten der Orthographie Statt gefunden

zu haben, und ich wäre sehr geneigt, ebenso das Ꙋ bei Jambressich dafür zu nehmen, das er als gleichbedeutend über das ч setzt, welche im croatisch-lateinischen Alphabet nicht unterschieden beide durch ch ausgedrückt wurden. Das Ѫ aber, die umgekehrte Figur des obigen, gibt er nach ungarischer für die Croaten angenommener Orthographie durch gy, was einen anderen Buchstaben, das ђ, bedeutet. Bei Berlić findet sich in der 4. Columne seines slawischen Alphabetarion ein cyrillisch-dalmatinisches Alphabet der Dalmatier und Bosnier vor Annahme des lateinischen, nach einer in Venedig im Jahr 1738 erschienenen Christlichen Lehre des Fra Mate Dipković (Наук карстиански Фра Мате Дипковиħа), wo das ᴧ sowohl für das neuserbische ћ als für das ђ, und aufserdem noch vor л und н stehend mit diesen für љ und њ gesetzt wird, was wohl schwerlich als damals allgemein geltende Orthographie angenommen werden kann.

Die älteren Glagoliten hatten, wie schon erwähnt, gleichfalls einen dem ᴧ entsprechenden Buchstaben, das ⰼ, jetzt ⰼ, das wie jenes für das neuere ђ sowohl als für ћ stand. So kommt es vor nach cyrillischer Schrift in еванђелїе das Evangelium, in анђели die Engel, in еђюптѣни die Aegyptier, in мећимь жрѣбїе werfen wir das Loos. Die Neueren haben es dagegen für das j der mit lateinischen Buchstaben schreibenden Slawen genommen. Das Reimser Evangelienbuch gebraucht noch das ⰼ auf die oben angegebene Weise : ⰰⱀⰼⰵⰾⱏ für анђелъ der Engel, und im Instrumentalis des Singularis ⰰⱀⰼⰵⰾⱁⰿⱏ für анђеломъ. Auf der Tafel des glagolitischen und cyrillischen Alphabets bei dem *Evangeliarium Rhemense* wird unter den Abbreviaturen ⰼ° als jo aufgeführt, in den obigen Worten gehört das ° aber doch gewifs wohl zu dem in der Abbreviatur seines linken Schenkels beraubten ⰾ l.

Der Name des serbischen Buchstabens, von dem hier die Rede ist, des ћ, ist wie der des ч nur mit veränderter Aussprache des Anfangsbuchstabens ћерв, oder nach anderer obwohl fehlerhafter Schreibart тьерв. Sein Laut liegt zwischen ч und ть gewissermaafsen in der Mitte, ist aber weicher als der eines jeden dieser beiden, ein Uebergang, der sich auch noch in anderen Sprachen findet. Das schwedische k vor i, y, ä und ö und oft auch vor e hat den Laut eines mouillirten k oder den eines mouillirten t, oder einen, der in der Mitte zwischen beiden liegt, wie es scheint verschieden in den verschiedenen Gegenden. In der *Description du royaume de Siam*,

Amsterdam, 1700, vol. II, p. 75 sagt La Loubère, dafs man oft nicht wisse, ob die Siamesen bei ihrer nachlässigen Aussprache ein m oder ein b, tiò oder tchiò hören liefsen. Im Malaischen geht das č in ṫ über, so dafs der Laut des چ von den Engländern durch ihr ch ausgedrückt wird, die Holländer dagegen tj oder ti dafür schreiben (vgl. p. 415—417 der *Grammaire malaie* in meiner Schrift *De l'influence de l'écriture sur le langage*). Ich habe damals in diesem Buche in der p. XII gegebenen *Correspondance des lettres des principaux alphabets slavons avec celles de l'alphabet harmonique* das ћ durch das dem č verwandte ć ausdrücken zu müssen geglaubt, obgleich die Serbier, wenn sie sich der russisch-cyrillischen Buchstaben bedienen, ть dafür setzen, und ich für den entsprechenden Laut im Malaischen das ṫ angenommen hatte. Jetzt habe ich das ć zur Umschreibung des ћ auch bei Berlić und in dem serbisch-croatischen Text des Reichs-Gesetz- und Regierungsblattes für das Kaiserthum Oesterreich angewandt gefunden, wodurch meine Zweifel über die Wahl zwischen ć und ṫ völlig beseitigt worden sind. Schafarik drückt in den Slawischen Alterthümern das ћ in böhmischer Orthographie durch ť aus; so schreibt er z. B. Karadžiť den Zunamen von Vuk Stefanović; in den serbischen Lesekörnern schrieb er ihn Karadxich nach illyrischer Orthographie.

Etymologisch hat das ћ doppelte Beziehungen, einmal dieselben wie das ч sowohl dem ursprünglichen k und dem ц gegenüber, als in der Ableitung und Beugung, wie wir oben bei dem k und g gesehen haben; dann hat es andere Beziehungen, die es in ein ähnliches Verhältnifs zu dem т stellen. So entstand die sonderbare Bezeichnungsweise durch ch gleichzeitig mit ть, wie sie Stulli in seiner *Orthographia parallela* am Ende der ersten Abtheilung seines Wörterbuches hat, nur dafs am Ende der zweiten, des illyrisch-italienisch-lateinischen Theils, irrthümlich тъ statt ть gedruckt worden ist. Und im neuserbischen Alphabet bei Vuk Stefanović ist die Beziehung des ћ zum т durch seine Stellung unmittelbar nach demselben auch als die vorherrschende angenommen worden, analog der Stellung des ђ nach dem д.

Wir sehen das ћ dem k entsprechen in Namen und Wörtern wie **Ћѝрил**, **Ћесâр**, **Маћедòнија** für **Кирилъ**, **Кесарь** oder **Цесарь**, **Македонїя** der russischen Orthographie; in **ћѐлав** *calvus*, kahl; **ћерѐмида** Dachziegel, *κεραμὶς*, neugriechisch *κεραμίδα*; **ћѝбот** Reliquien-

kästchen, κιβωτὸς; ћелија Zelle, κελλίον der Kirchenschriftsteller, neugriechisch κελλί; кѐса und ћѐса der Beutel, persisch und türkisch كيسه kẹsah; ћитâп die Bibel, der Koran; arabisch كتاب kitâb das Buch; ћа̀ба die heilige Stätte, Mekka oder bei den Christen Jerusalem, كعبة ka'bah.

Im Serbischen war schon frühe gegen die Gewohnheit des Altslawischen das k sehr erweicht worden, vielleicht unter dem Einflusse neugriechischer Aussprache, oder wohl mehr weil die serbische Sprache vorzüglich zu den mouillirten Lauten hinneigte. Man schrieb кꙗ, кѥ, кїн, кю, Кѥсарь für Кесарь, Макѥдонскын u. s. w., викь für die patronymische Endung вищь des Kirchenslawischen, вичъ der Russen, z. B. Дмитровикь, später dann das jetzige вић. Griechen und Lateiner gebrauchen auf gleiche Weise das k bei Uebertragung dieses weichgewordenen к in serbischen Namen, und es scheint früherhin dessen Aussprache auch unter den Slowenen Statt gefunden zu haben, da das k in den Freisinger Monumenten des 9. Jahrhunderts dem c gegenüber sich nur auf diese Weise erklären läſst, wie in choku ich will, serbisch ћу für хо̀ћу, illyr. hoću und hoču, altslawisch хощѫ.

Für ч steht das ћ z. B. in ћу̀лав für чу̀лав kleine Ohren habend; am Ende aller männlichen Patronymica auf ић für ичъ, daher die vielen südslawischen Namen die sich auf ich oder ić endigen.

Regelmäſsig verwandelt sich das т in ћ, wenn im Altslawischen ꙗ oder ѥ auf jenes folgte, oder aber diese durch die Verwandlung des т in einen Palatalen in а und е übergegangen waren; so das die Wurzel schlieſsende т der Verba, die das Praesens auf им, den Infinitivus auf ити bilden, im Imperfectum, im Participium passivum und dem davon abgeleiteten Verbalsubstantiv, wie in му̑тим, му̏тити trüben, му̏ћа̂ ich trübte, му̏ћен getrübt, му̏ћење das Trüben, altslawisch мѫщѫ, мѫтити, мѫщаахъ, мѫщенъ, мѫщенние, welche anstatt мѫтѭ, мѫтꙗахъ, мѫтѥнъ, мѫтѥнние stehen. Deſsgleichen geht das т in Flexionen der Declinationen und in abgeleiteten Formen in ћ über; es verwandeln Feminina auf т dieses im Instrumentalis Sing. auf ju mit dessen j in ћ, wie кост der Knochen, ко̀ћу, illyrisch kostju, altslawisch кость, костнѭ, russisch костїю; und aus бра̏т der Bruder wird das weibliche Collectivum бра̀ћа die Brüder, von den Illyriern bracha, brachja, bratja geschrieben.

Das Futurum in den serbischen Conjugationen, das einzige der Art in den slawischen Sprachen, wird durch Anhängung der auch alleinstehend gebrauchten Presonalendungen des Verbums ћу ich will (Infinitiv ћѐти, illyrisch hoću und hoču, hotiti und hotjeti, russisch хочу́, хотѣ́ть) an den Infinitiv mit Wegwerfung der Endung ти desselben gebildet, wenn das Hülfszeitwort dem Infinitiv nicht vorausgeht, wie diefs gleichfalls geschieht. So wird aus да̀ти geben, 1. да̀ћу ich werde geben, 2. да̀ћеш, 3. да̀ће, Pluralis 1. да̀ћемо, 2. да̀ћете, 3. да̀ћê; und aus му́тити, му́тиһу ich werde trüben u. s. w.

In der Verwandlung des т in ћ stimmen die verschiedenen serbisch-illyrischen Dialecte nicht immer überein, so wenig wie die Schriftsteller hinsichtlich der sich darauf beziehenden Orthographie. Nach Vuk Stefanović soll das ћ, wenn es vor њ zu stehen kommt, in т übergehen, wie in во̀ће das Obst, voćjé bei Berlić (russisch ово́щъ), вотња̂к der Obstgarten; aber Stulli und Voltiggi behalten in diesen Fällen das ch bei; ersterer schreibt jene Wörter voche (Neutrum) und vochnjak, letzterer vocha (Femininum) und vochnak, Jambressich für das Croatische vochje und vochnyak. Vuk nimmt auch die Form воћња̂к auf, verweist aber auf вотња̂к.

Während das Neuserbische überall ћ schreibt, wo das Illyrische früher entweder ch oder tj setzte und in dem Gebrauch derselben beständig schwankte, hat Berlić als feste Regel angenommen, in allen Stammsylben ć, in den Ableitungssylben und Biegungen dagegen tj für den aus t entstandenen Laut zu schreiben; also z. B. ćúd das Gemüth, chud bei Stulli, csud bei Voltiggi, serbisch ћу̑д; voćnik der Obstgarten und brâtja die Brüder. Es sollen nach ihm ć und tj einen beinahe gleichen Laut oder gleichen Laut haben; der Unterschied ist also nur etymologisch, und es wäre hier wohl weit mehr zu rechtfertigen, wenn man für den gleichen Laut überall dem serbischen ћ entsprechend ć setzte und hiernach das t immer in ć übergehen liefse, so wie in Uebereinstimmung mit der Lautumwandlung in anderen slawischen Sprachen auch im Illyrischen c, g, h, k, z u. s. w. in ć, ž, š, č, ž übergehen, ohne dafs dabei solche etymologische Unterscheidungen gemacht werden. Uebrigens sieht sich Berlić auch genöthigt, Ausnahmen von seiner allgemeinen Regel zu machen; er schreibt hoću ich will, und entschuldigt sich, dafs er

nicht statt dessen hotju schreibe, er habe aber in keinem Buche dieses Wort mit tj geschrieben gefunden.

Dasselbe Zeichen des ć haben auch die Polen und jetzt die Oberwenden. Nach den Grammatikern soll das ć entweder wie ein ganz weiches tsch im Deutschen mit nachlautendem i, oder wie zj, jedenfalls viel weicher als das polnische cz und das wendische č ausgesprochen werden. Von dem serbisch-illyrischen ћ, ć unterscheidet es sich aber wesentlich dadurch, daſs es mit wenigen Ausnahmen in keiner Beziehung zu dem ч, č, cz und zu dem k steht, sondern nur das weichgewordene t darstellt, wie dieſs namentlich in der groſsen Mehrzahl der Infinitivendungen der Fall ist. Die Niederwenden schreiben für das ć der Oberwenden und der Polen sch mit nachfolgendem mouillirendem Vocal oder j, das aber an den Infinitivendungen als sich von selbst verstehend weggelassen wird, so wie im Polnischen der Acutus über dem vor i stehenden ć. Dieses schj, das sich dem polnischen ś vergleicht, unterscheidet sich sehr bestimmt von dem für ш stehenden sch. So entsprechen sich

Altslaw.	: тьмa,	тьньkъ,	тѧжьkъ,	нить,	летѣти und лѣтaти,
Russisch	: тма,	тóнокъ,	тя́жекъ,	нить,	летѣ́ть,
Serbisch	: та́ма,	та̀нак,	те́жак,	нѝти (Plur.),	лѐћети, лѐтети, лијѐтати,
Illyrisch	: tma, tmina, tmica,	tanak,	težak,	nit,	leteti, letjeti,
Słowen.	: tmà, tèma, tmína,	tanek, tenek,	težek, težák,	nit,	lětěti, lětati,
Böhm.	: tma,	tenký,	těžký,	nit,	letěti, lítati,
Slowák.	: tma,	ťenkí.	ťažkí,		leťjeť, ljetať,
Polnisch	: ćma,	cienki,	ciężki,	nić,	leciéć. latać,
Oberw.	: ćma,	ćeńki,	ćežki,	nić,	lećeć, lětać,
Nderw.	: schjma,	schȧnki,	schėżki,	nischj,	léschésch, lėtasch,
	die Finsterniſs.	dünn, *tenuis.*	schwer.	der Faden.	fliegen.

Mit dem polnischen cz ist das ć in einigen die Vierzahl betreffenden Wörtern verwandt, in ćwierć das Viertheil, ćwiertować viertheilen, ćwiartka das Quartblatt, połćwierci ein Halbviertel, Achtel, połćwiartki ein Octavblatt, u. s. w.

In dem District von Löbau in der Oberlausitz wird statt ć am Ende der Wörter z gesprochen; man sagt dort daz geben, wsaz nehmen, anstatt dać und wsać.

§. 75.

Das ж, altslawisch живѣте machet lebendig (alter Imperativ von живити), russisch живе́те genannt, hat den Laut des französischen j, das im harmonischen Alphabet durch ǰ wiedergegeben ist. Die mit lateinischen Buchstaben schreibenden Slawen drücken es jetzt fast allgemein durch ž aus, die Polen durch z̀, ź oder ż nach Verschiedenheit der gebrauchten Lettern. Die Böhmen waren die ersten, die an der Stelle des in alten Handschriften stehenden zz das ž einführten; die Wenden schrieben theils ž theils ż, die südlichen Slawen nahmen das ž erst in den neuesten Zeiten an, nachdem die Slowenier bis dahin sh, die Croaten s, die Slawonier, Bosnier und Dalmatier meistens x dafür geschrieben hatten.

Im altslawischen Alphabet erhielt das ж keinen Zahlwerth, im glagolitischen aber steht das Ⰶ nach der Stelle, die es auch im russischen Alphabet als siebenter Buchstabe einnimmt, für die Zahl 7 und heifst nach der neueren und illyrischen Form des obigen Imperativs živite. Im neuserbischen Alphabet ist das cyrillische ж unverändert beibehalten worden, hat aber wegen des nach д eingeschobenen ђ die achte Stelle bekommen. Seinen etymologischen Beziehungen nach steht es in der Mitte zwischen г, g und ȥ, z, wie aus den Zusammenstellungen bei den ersten dieser Buchstaben hervorgeht, und es verwandelt sich defshalb auch wohl das fremde wie ȥ ausgesprochene weiche s in das slawische ж oder ž. Wie mit ȥ, z, ist es auch mit д, d verwandt und geht mit letzterem im Altslawischen und nach diesem im Russischen häufig die Verbindung жд ein, in welcher das д meistens der ursprüngliche durch das eingeschobene ж erweichte Laut ist. So bilden die russischen Verba, deren Infinitiv auf зать und зить endigt, das Praesens auf жу, wie каза́ть zeigen, кажу́, грози́ть drohen, грожу́; und ebenso diejenigen, deren Infinitiv auf дить oder дѣть endigt, wie ходи́ть gehen, хожу́, ви́дѣть und ви́дить sehen, ви́жу, während andere derselben im Praesens auch noch nach einer altslawischen Form жду haben, wie буди́ть auf-

wecken, бужу́ und бужду́. Auf gleiche Weise ist между́ unter, zwischen, eine Erweiterung von межъ, ursprünglich med, eine Form, die im Slowenischen und Illyrischen erhalten ist, slowenisch auch mej und illyrisch meju, im Serbischen nach der dortigen Weichwerdung des д мѐђу; altslawisch жажда der Durst ist russ. жа́жда, serbisch же̑ђ, же̑ђа, croatisch séda, segya, illyrisch und slowenisch žeja und žedja, böhmisch žížeň (ehemals žízeň), von жадати verlangen, begehren, dursten, russisch жа́ждать und жада́ть dasselbe, serbisch жѐднети, жѐднити, жѐдњети dursten, croatisch segyati, illyrisch žedati, žejati, žedniti, slowenisch žejati, böhmisch žížniti alle dursten, und böhmisch žádati, polnisch żądać verlangen, begehren. Vom russischen живу́, жить leben mit der Präposition изъ kommen и́зжить, изжива́ть, изждива́ть, иждива́ть verleben, verthun, wie im Altslawischen von жити leben, иждити verwenden, aufwenden. Vom altslawischen радъ die Ordnung kommt ураждати ordnen, und neben einander stehen die Formen нудити, нждити, нждати zwingen, nöthigen, нжда die Nothwendigkeit, нждьма mit Gewalt, und russisch ну́дить nöthigen, Praesens ну́жу, нужда́ться Noth leiden, ну́жда Noth, Bedürfniſs, Zwang, polnisch nędza Elend, Armuth, böhmisch nuznost Dürftigkeit, Nothwendigkeit, slowenisch nuditi nöthigen, nuja die Noth, serbisch ну̏дити nöthigen. In тъжде derselbe u. s. w. ist das д in die Anhängepartikel же eingeschoben; der Ostromirsche Codex hat Luc. XXIV, 13, въ тъжде дьнь an demselben Tag, wofür im *Kalendarium Ostrom.* immer въ тъже дьнь geschrieben wird. Dieselbe Erscheinung findet sich in den Freisinger Monumenten, wo chisto für къждо ein jeder, comusdo für комуждо einem jeden geschrieben steht.

Hinsichtlich dieser beiden letzten Wörter sagt Schaffarik in den serbischen Lesekörnern S. 117, daſs ждо mit dem kirchenslawischen жде gar nicht verwandt sei, und tritt der früheren Meinung von Dobrowsky bei, der im Lehrgebäude der Böhmischen Sprache, 1809, S. 108 die Endung ждо von жьдати erwarten herleitet, was wohl etwas gezwungen erscheint. Dobrowsky sagt : „Im slaw. ist kijždo aus ký und ždo zusammengesetzt; ždo ist von ždáti, erwarten, daher žádati verlangen. Kýždo, böhm. každý, ist der, den man nur immer verlangt, d. i. jedweder. Nižádný aus ni und žáden, ist einer, den man nicht verlangt, d. i. keiner.“ In den *Institutiones* aber, S. 342

wirft Dobrowsky же, жде und ждо als enclitische Affixe zusammen. Im Böhmischen ist ž wie im Altslawischen же eine sehr gebrauchte Anhängepartikel zur Verstärkung der Pronomina und Adverbien : kdo, kdož wer, který, kterýž welcher, ký welcher, Gen. kýho, kyhož, co, což was, davon der alte Accusativ če, čež in den Verbindungen načež worauf, očež worum, u. s. w. Dazu kommt die Partikel to, wie im Altslawischen къто wer, чьто was, an jenž (für altslaw. иже) welcher, jenžto; ten, ta, to der, die, das, und tento, tato, toto, dann týž, tentýž u. s. w. derselbe. Im Altslawischen sind къде wo, къждо ein jeder mit къто wer verwandt, so wie тоу dort, тоуждь, тоуждии fremd, der Fremde, mit тъ jener, aus Erweiterung der Stammwörter mit Partikeln entstanden; und von къждо wird nur die erste Sylbe wie von кьто declinirt, die zweite bleibt unverändert. Was nun das oben erwähnte nižádný keiner betrifft, das jetzt obsolet ist, so wird dessen Begriff in den Sprachen der Ordnung A häufig durch „nicht einer" ausgedrückt, russ. ни оди́нъ, serb. ни̏једни̑, illyr. nijedan, slowen. nijeden. Wie es scheint, wurde hier für ни in den Sprachen der Ordnung B das verstärkte ниже angewandt; so entstand das böhmische nižádný sogar nicht einer, und wohl analoge Formen in den übrigen Sprachen dieser Ordnung, in denen aber mit der Zeit die negative Partikel ni wegfiel, so dafs von dem ganzen Wort böhm. nur žádný, slowák. žjadon, poln. żaden, oberwend. žadyn, niederwend. żeden übrig blieben.

Den Uebergang von ꙁ und г in жд, жж und verwandte Laute zeigt uns eine Reihe von Wörtern im altslaw. моꙁгъ das Mark, мождань markig, russ. мозгъ das Gehirn, das Mark, можжече́къ das kleine Gehirn, *cerebellum*, мозговы́й zum Gehirn gehörig, мозгова́тый markig, serb. мо̀зак, мо̑зак das Gehirn, мо̀ждина das Mark, illyr. mozg, mozak das Mark, das Gehirn, moždan, možjan, možljan das Gehirn, slowen. mozeg das Mark, mozgovat markig, možgani Plur. das Gehirn, poln. mózg das Gehirn, móżdżek das kleine Gehirn, böhm. morek das Mark, mozk, mozek das Gehirn, das Mark, mozeček das kleine Gehirn, mozkový, mozkovatý markig, oberwend. mozy Plur. das Gehirn, moserojty markig, niederwend. morsgi Plur. das Mark, das Gehirn, morżony Plur. das Gehirn.

Wir werden unten im Polnischen und Böhmischen den Uebergang von r in einen dem ž verwandten Zischlaut sehen; umgekehrt

verwandelt sich unter den südwestlichen Slawen schon von sehr alten Zeiten her in einigen Wörtern das ж in р; Serben, Illyrier und Slowenen haben auf diese Weise in einem Theil der Beugungen des Verbums могу ich kann doppelte Formen; im Praesens možem, možeš, može und morem, moreš, more u. s. w., wenn sich auch im Gebrauch Abweichungen unter ihnen finden, wie denn im Serbischen und Illyrischen die erste Person morem fehlt; und die Anhängepartikel же aber erscheint mit vielen Wörtern in r oder re verwandelt, wie mit te und, ter oder tere und, defswegen u. s. w. Denselben Uebergang des ž in r, der sich bei den südwestlichen Slawen erhalten hat, finden wir auch bei ihren nördlichsten Stammverwandten, den Sorben in der Niederlausitz, bis auf den heutigen Tag, wenn auch nur in schwachen Resten; sie haben nižér nirgends für das böhm. nikdež, tuder hier für das böhmische tudiž. Das oben erwähnte böhmische morek und niederwendische morsgi, morżony sind auch hierher zu rechnen.

Aehnlich dem französischen j vertritt das ж auch bisweilen das lateinische j; so im altslaw. und russ. жидъ der Jude, *juif*, serb. illyr. slowen. böhm. slowák. oberwend. žid, poln. und niederwend. żyd, im Illyrischen auch noch žudil, žudia. Eine Verwandtschaft mit den Labialen b, v, f zeigt sich gleichfalls in manchen Wörtern; so ist altsláw. живъ lebendig, *vivus*, russ. живый, serb. жив, illyr. živ, slowen. živ, böhm. živý, slowák. živí, poln. und niederwend. żywy, oberwend. žiwy, wozu in allen diesen Sprachen viele Wörter derselben Wurzel und Composita gehören, wie altslaw. жить, житие, russ. житїé, poln. życie *vita*, das Leben. Sonach sind auch die Wörter

altslaw.	russisch	serb.	illyr.	slowen.	böhm.	poln.	oberw.	ndrw.	
жлътъ,	жёлтый,	жу̑т,	žut,	žolt,	žlutý,	żółty,	žołty,	żolty	gelb,
жлъть,	желчь,	жуч,	žuč,	žólč,	žlut̆,	żółć,	žołč,	żolz	die Galle,
жлъчь,				žélč,	žluč,				

mit ihren Derivaten, die gelbsein, -werden, -machen, Gelbsucht, Eidotter u. s. w. bedeuten, mit gelb, *gilbus*, *gilvus*, *flavus*, *fel*, *bilis*, Galle, *χολή* in ursprünglicher Verwandtschaft, sie sind es ferner mit Gold, злато, złoto.

Wenn im Russischen das ж sich unmittelbar vor einem der Buchstaben к, п, с, ф, х, ц, ч, ш, щ, ъ oder ь befindet, so soll es härter wie gewöhnlich, wie das ш ausgesprochen werden. Dasselbe ist bei dem wendischen ž vor k, p, t und s der Fall.

§. 76.

Das cyrillische Alphabet hatte keinen besonderen Buchstaben für unser g̃ aufgenommen, da dessen Laut den slawischen Sprachen früher fremd war und sich erst mit der Zeit in einzelnen derselben entwickelte, wo wir ihn wie im französischen dj durch dž, dż ausgedrückt finden. So erscheint er bei den Böhmen, Niederwenden und Polen in wenigen aus anderen verdorbenen Wörtern, bei den letzten sogar zu Anfang einiger derselben verdoppelt. Das schon früher erwähnte niederwendische dżeń ist böhmisch dřeň das Mark in Bäumen; dża die Lüge findet seine Erklärung in den ihm verwandten meistens auch sehr verdorbenen Wörtern dgaŕ, ldgaŕ, lgaŕ und gaŕ der Lügner, dgasch, ldgasch, lgasch und gasch lügen, oberwendisch łža und bža die Lüge, łhać und bžeć lügen, böhmisch lež die Lüge, lhati lügen, altslaw. лъжа die Lüge, лъжь u. s. w. der Lügner, лъгати lügen, russ. лгать und so fort in den übrigen slawischen Sprachen; dżasch beben, zittern gehört zu böhmisch drkotati, poln. držéć, slowen. dergetáti, illyr. derhtati, serb. дрктати, russ. дрожáть. Auf ähnliche Weise scheint das böhmische džkati stechen, stofsen, stopfen auf trkati, strkati zurückzuführen zu sein. Im Altslawischen ist дъждь der Regen, russ. дождь, serb. дàжда, illyr. daž, dažd, dažja, slowen. dež, dežd, böhm. déšt̆, slowák. dášd, díšd̆, oberwend. dešč oder deść, niederwend. dejschcż, poln. deszcz (ehemals deżdż, Plur. dżdże); davon kommen dżdżowy und deszczowy den Regen betreffend, dżdżawy und dżdżysty regnerisch. Dieser anomalen Anwendung gegenüber verwandeln die Oberwenden regelmäfsig das weichgewordene d in dž; auf diese Weise entspricht das oberwendische dźeń der Tag dem altslawischen дьнь gerade ebenso wie das italienische *giorno* durch Vermittelung von *diurnus* dem *dies*, auf welchem Wege dann auch das weichere französische *jour* entstand.

Aufserdem erscheint noch das дж, dž in Zusammensetzungen, wo es aber zwei verschiedenen Sylben angehört, die auch ursprünglich, im Altslawischen wenigstens, durch einen kurzen Vocal getrennt waren, wie im russischen поджигáть, поджéчь von unten her anzünden, altslaw. подъжигати und подъжизати, serb. пòджизати, подже̏ћи, illyr. podžigati, podžgati, podžižati, podžeći, slowen. podžigati,

podžagati, podžgati, poln. podżegać, podżedz, deren erste Sylbe die Präposition pod unter bildet.

Die Serbier sollen indessen schon seit mehr als vier Jahrhunderten einen besonderen Buchstaben angewandt haben, der unserem ḡ entspricht und somit auch der Verbindung дж, wenn hier nicht in der Zeitangabe eine Verwechslung des Zeichens seiner früheren Bedeutung nach mit dem nach der jetzigen Statt findet, da Schaffarik in den Serbischen Lesekörnern (S. 63) versichert, dieses letztere erst im 17. Jahrhundert gefunden zu haben. Es ist diefs das in der Reihenfolge des Alphabets zwischen ч und ш gestellte џ, das sich in dieser Gestalt in alten Handschriften für ч gebraucht findet, wie dann auch in neueren Drucken die alte Figur ү für das ч angewandt wird und man auch andere Buchstaben den Formen, die sie in den Handschriften haben, möglichst gleich zu machen sucht. Ich kann nicht läugnen, dafs ich dieser Künstelei gegenüber es vorziehen würde, alle cyrillische Schrift in denselben Characteren ausgedrückt zu sehen, wie wir uns ja auch überall nur einer und derselben lateinischen Schrift bedienen, da ja die Sache nicht in diesen Formen der Buchstaben liegt.

Das џ steht im Serbischen meistens nur in Wörtern fremden Ursprungs. Zu den einheimischen gehören нȁруџбина die bestellte Arbeit, für нȁручбина, von нару́чити, наручи̏вати bestellen, zusammengesetzt aus der Präposition на und ру́чити, die Hände reichen, von ру́ка die Hand; ȕвјеџбати einlernen, sich einüben, wofür die Illyrier uvječbati und uvjegbati unterrichten, abrichten, schreiben, џ also als der mittlere Laut zwischen č und g erscheint, aus der Präposition u und vjegbati abrichten zusammengesetzt, Adjectiv вјȅшт der es versteht, geschickt, altslaw. вѣдь und slowen. vĕda die Wissenschaft. In beiden serbischen Worten scheint das б als *media* (um mich des für das Griechische angenommenen Ausdrucks zu bedienen), die Verwandlung des härteren ч (der *tenuis*) in das weiche џ (die *media*) veranlafst zu haben. Das serbische џебрâк der Bettler ist böhmisch žebrák, polnisch żebrak; und џȅбрати um ein Mädchen freien ist böhmisch žebrati betteln, polnisch żebrać betteln, flehentlich bitten. Zu den Wörtern fremden Ursprungs gehören ȁџија (хаџи) der Pilger, der christliche sowohl, der in Jerusalem gewesen, als der mohammedanische, der in Mekka gewesen, von dem arabischen حاجي ḩâḡîj; џáмија eine

Moschee, von dem arabischen جامع ǧâmiʿ; ђенѐрâл der General; ђелâт der Scharfrichter vom arabischen جلاد ǧellâd.

Die Slawonier, die den Laut des ђ mit ihren Nachbarn, den Serbiern, gemeinschaftlich haben, drückten ihn in ihrer Orthographie durch cx aus, eine nicht sehr glückliche Verbindung nach der Bedeutung, die diese beiden Buchstaben bei ihnen hatten; sie schrieben also jecxeg die Speise für das serbische jѐђек. Nach neuerer Orthographie wird dafür von den Illyriern das auf derselben Grundlage beruhende cž oder das sachgemäſsere dž gesetzt.

§. 77.

Das cyrillische ш, das das deutsche sch, unser š, ausdrückt, einen dem Griechischen fremden Laut, hat unter dem sonst bedeutungslosen Namen ша seine Stelle im Alphabet nach dem ѵ und keinen Zahlwerth. In den lateinisch-slawischen Orthographieen wurde es auf sehr verschiedene Weise ausgedrückt, bis mit Ausnahme der polnischen das š überall Geltung erhielt. Die Polen schreiben dafür sz, die Böhmen schrieben mit ihren deutschen Buchstaben ſſ, am Ende der Wörter ſš oder š̌, in Handschriften auch ſ̈ mit zwei Puncten und, wenn zwei š neben einander stehen, š̌ſſ oder ſšſſ, wie in dem Comparativ wyš̌ſſj oder wyſšſſj (wyšší, vyšší) der höhere. Mit dem böhmischen ſſ durfte jedoch das sſ in einigen fremden Wörtern wie profesſor nicht verwechselt werden, das seine sonstige Aussprache behielt. Die Wenden schrieben nach deutscher Orthographie sch für das ш, was die Niederwenden noch thun, die Slowenen ſh mit langem ſ zum Unterschied von ihrem sh, dem jetzigen ž, die Slawonier erst ſs dann sh, die Croaten gleichfalls sh, aber auch sʿ und *ſſ*, die übrigen Illyrier meistens sc, doch ehemals auch s und scj.

Etymologisch liegt das ш zwischen х und с in der Mitte, wie schon bei dem ersten dieser beiden Buchstaben nachgewiesen worden ist, dann ist es auch mit den übrigen Palatalen verwandt, mit denen es in den verschiedenen Sprachen verwechselt wird, wovon es unnöthig sein wird, besondere Beispiele anzuführen. Viele der Wörter, die in den neueren Sprachen mit ш oder dessen Stellvertreter vor einem Consonanten stehend anfangen, sind fremden Ursprungs, groſsen-

theils deutsche Wörter mit initialem sch, st u. s. w.; im Böhmischen wie im Illyrischen steht št oder šť für das altslawische щ.

§. 78.

Dieses щ, ща genannt, wofür auch wohl шча steht, bei den Russen щ geschrieben und wie шч ausgesprochen, eben so bei den Polen, die szcz dafür setzen, bei den Oberwenden, die es durch schč, scż, den Niederwenden, die es durch schċ, bei den Mähren und Slowáken, die es durch ſč oder ſſč, bei den Sloweniern in Unterkrain, die es durch ſhzh ausdrückten, wofür diese alle nach neuerer Orthographie mit Ausnahme der Polen und Niederwenden jetzt šč schreiben, hat diesen Laut nicht auf gleiche Weise bei den übrigen Slawen. Die Böhmen sprechen und schreiben an dessen Stelle je nach den darauf folgenden Vocalen št und šť, die Oberkrainer und Kärnthner drückten es gewöhnlich durch ſh, das ist š, aus; die Croaten durch sch und ſſt, das ist nach jetziger Orthographie šć und št; die Bulgaren, Serbier und Illyrier ersetzen es durch шт, шћ, sht, sct, st, stj, sch (št, štj und šć), durch ћ und ć, weſswegen denn auch die Dalmatier das glagolitische Ⱋ nach ihrer Landesmundart in den illyrischen Wörtern als št oder ć aussprechen und, wenn es in einem anderen Worte šč lauten soll, nach Caraman's russificirter Ergänzung des glagolitischen Alphabets drei Puncte darüber, Ⱋ̈, oder ein ш davor setzen, шⰛ. In der Aussprache des Ⱋ als ch (ć), wie sie in der Mitte und am Ende der Wörter Statt findet, glaubt Dobrowsky (*Institutiones* p. 7) den Grund seiner Stelle im glagolitischen Alphabet zu finden, wo es als feinster Laut an der Spitze der stärkeren Laute stehe, deren glagolitische Reihenfolge nach jetziger slawischer Schreibweise ć, c, č, š sein würde.

Nach der Ansicht Kopitar's und seiner Anhänger, die das glagolitische Alphabet dem cyrillischen vorausgehen lassen und in den südwestslawischen Dialecten vorzugsweise die Repräsentanten des Altslawischen zu finden glauben, würde das vormalige щ keine andere Bedeutung als die des gegenwärtigen шт der Serbier und Illyrier gehabt haben, das auch in alten Handschriften sehr oft statt des щ steht, wogegen dann aber die Russen und Polen wohl mit gleichem Rechte ihre Aussprache als шч für die ursprüngliche erklären mögen.

Nun drängt sich aber die Frage auf, warum, wenn die eine oder die andere Meinung die richtige sein sollte, es nöthig war, für das Altslawische einen besonderen Character aufzunehmen und man nicht vielmehr eben so gut, wie man andere Consonantenverbindungen schrieb, auch entweder шт oder шч setzen konnte, wie denn auch Fr. Miklosich in seinen neueren Schriften an die Stelle von щ überall nur шт anwendet.

Der Ansicht, daſs щ nur für шт stehe, tritt auch Schaffarik in den serbischen Lesekörnern S. 55 bei. Er sagt : „Im Kirchenslawischen" (d. i. Altslawischen) „treten die Zischlaute ж und ш allemal vor die Consonanten д und т, so oft diese nach dem Sprachgesetze durch einen nachfolgenden liquiden oder jotierten Vocal (*vocalis affecta s. palatina*) erweicht werden sollten, und die Dentales selbst behalten ihren gewöhnlichen harten Laut; so wird aus кѫтъ (*angulus*) ksl. кѫщꙗ, srb. коутꙗ" (d. i. кућа). — „Es ist kaum nöthig zu bemerken, daſs щ ein bloſses *compendium scripturae* sei statt шт, auf dieselbe Weise wie ꙋ, nämlich durch Uebereinandersetzung der Buchstaben, gebildet. Einige sehr alte Handschriften haben kein щ, sondern statt dessen überall шт." Hiernach könnte man ihm fast die Meinung unterschieben, als beruhe das щ immer nur auf einem weichgewordenen т, wenn er sich nicht in den Schluſsbemerkungen S. 118 dagegen verwahrte, indem er sagt : „Daſs übrigens die besprochenen alt- und neubulgarischen, dem Kirchendialect ausschlieſslich eigenen Quetschlaute жд und шт — von den organischen, in den Wurzel-Bildungs- und Flexions-sylben (in den letzten zumal durch Umlautung der ursprünglichen ꙁ und с vor т und к) häufig vorkommenden, allen slawischen Dialecten gemeinen Lautverbindungen жд und шт — sorgfältig zu unterscheiden sind, bedarf für den Kenner der slawischen Sprache keiner besondern Erinnerung." Hiernach nimmt er offenbar der Sache nach die Ansicht zurück, daſs das щ eigentlich nur ein шт sei, und allerdings gestatten auch die etymologischen Beziehungen des щ, auf die wir zurückkommen werden, nur theilweise die Zurückführung des щ auf т mit eingeschobenem ш. So zeigt schon das щ in dem Ostromirschen Codex vom Jahr 1057 die verschiedenartigen Beziehungen dieses Buchstabens. In den daraus im *Glagolita Clozianus* veröffentlichten Stücken kommen auſser den Participialformen mit щ mehrere Wörter vor, in denen das щ von einem radicalen т stammt; nämlich отъвѣщати antworten von отъвѣти ant-

worten, und благовѣщеније frohe Botschaft, Verkündigung, von вѣщати sprechen, alle von der Wurzel вѣт (вѣтии der Redner, вѣсть Nachricht, Sage); свѧщеније Fest, von свѧщати heiligen, von свѧтъ heilig, und возвращеније Rückkehr, von вращати, вратити drehen, *vertere*. Dagegen besteht нщезнѫти verschwinden, aus нз-чез-нѫ-ти; облещи bleiben, hat лег liegen zur Wurzel, altslaw. лежати liegen, russ. лежу́ ich liege, Infinitiv лечь, Praet. легъ, лега́нïе das Liegen; und крѣщеније die Taufe kommt von крѣстити. Unwahrscheinlich ist die erwähnte Entstehung des щ als Abkürzung von шт deſshalb, weil sie um die Zeit des angeführten Codex ganz vereinzelt dastehen würde, indem in demselben wohl Abkürzungen von Wörtern nach damaliger griechischer Art, aber keine zusammengezogene Buchstaben wie ȣ vorkommen, auch Abkürzungen wie ѿ für отъ sich noch nicht finden. Das besondere aus dem ш gebildete Zeichen steht wohl vielmehr zu diesem in ähnlichem Verhältniſs wie graphisch das ц zu dem ч, und scheint hiernach eher darauf hinzudeuten, daſs es ein eigenthümlicher Laut war, den es ausdrücken sollte, als einer, der sich mit den übrigen Buchstaben darstellen lieſs, wenn wir auch jetzt nicht mehr dessen eigentliche Bedeutung ermitteln können. Wäre diese etwa die des serbischen шћ gewesen, was wir noch jetzt theilweise dafür gebraucht sehen (die Bewohner der Städte in Bosnien sprechen z. B. пљешћем ich klatsche für das пљештем der Serben und плещу́ der Russen), so würde dadurch das щ in der Mitte zwischen шч und шт gestanden haben, so wie šć zwischen šč und št, was das Altslawische in Ermangelung eines besonderen Buchstabens für ћ durch Combinationen nicht auszudrücken vermocht hätte. Da die Transcription keine Bezeichnung anwenden darf, die auf die ursprüngliche Schrift zurückgetragen noch eine andere Bedeutung haben könnte, eine Auflösung des щ in s̄c oder s̄t aber шч oder шт bedeuten würde, so müssen wir uns dafür eines einzigen Zeichens bedienen, wofür das ş gewählt worden ist, das sowohl das altslawische щ als das russische щ zu vertreten hat, mag man nun diese auf gleiche oder auf verschiedene Art aussprechen zu müssen glauben.

Die etymologischen Beziehungen des щ ergeben sich groſsentheils schon aus den oben bei dem к und г gemachten Zusammenstellungen, wonach aus kt und gt im altslawischen Infinitiv und in anderen Formen щ wird, und es nach Verschiedenheit der Sprachen und einzelnen Wörter dem ч, ћ, ц, ж oder dem č, ć, c, ž und dem poln.

dz, dann aber auch dem š, št, šť, šć, šč entspricht. In alten Handschriften findet sich щ statt сч geschrieben, ja selbst in zusammengesetzten Wörtern für das anstatt ӡч stehende сч, wie in dem oben angeführten нщеӡнжтн. Es steht für das griech. und latein. σκ, sc, wie in dem altslaw. und russ. щнтъ der Schild für *scutum*, poln. szczyt; in щоудъ der Riese, щоужды der Fremde, womit der griechische Name Σκύϑης und das russische чудь zusammenhängen. Ebenso steht es in der Wortbildung dem ск und ст gegenüber, wie im russischen блещу́ ich glänze, Infinitiv блеска́ть, блескъ der Glanz, гущу́, сгущу́, сгуща́ю ich mache dick, Infinitiv густи́ть, сгусти́ть, сгуща́ть dick machen, гу́стость, густота́ die Dicke, сгуще́нïе die Verdickung; polnisch zgęszczę, zgęszczam ich mache dick, zgęścić, zgęszczać dick machen, gęstwina das Dickicht, gąszcz die Dicke. Der Uebergang des т in щ ist im Altslawischen und Russischen bald gleich, bald abweichend. So haben мжтнтн und въӡмжтнтн trüben, Unordnung machen, im Praesens мжщж und въӡмжщж, das russische мути́ть und возмути́ть im Praesens мучу́ und возмущу́. In dem altslawischen щадѣтн oder щадѣтн schonen, russisch щади́ть, polnisch oszczędzać, zeigt sich wie bei anderen Palatalen eine Verwandtschaft mit den Labialen, mit dem griechischen φείδεσϑαι.

Als Beispiel, wie sich nach der weiter oben gemachten Angabe das щ in den neueren Sprachen verhält, kann das russische щу́ка der Hecht dienen, serbisch шту̀ка, illyrisch štuka, croatisch šćuka, slowenisch in Unterkrain ščuka, in Oberkrain und Kärnthen šuka, böhmisch štika, slowákisch ščuka, polnisch ehemals szczuk jetzt szczupak, oberwendisch ščuka, niederwendisch schċzipel und schċzipéw. Das russische чище́нïе, обчище́нïе, очище́нïе die Reinigung ist illyrisch čistenje, čistjenje, očistenje, očistjenje, očisćenje, serbisch чишћење, im Reichs-Gesetz- und Regierungsblatt für das Kaiserthum Oesterreich 1849, IV, 16 im serbisch-croatischen Text čištjenje und etwas abnorm im serbisch-illyrischen Text чистћенѣ geschrieben.

In das neuserbische Alphabet ist das щ nicht mehr aufgenommen worden, da sich dessen Laut in шт, ћ u. s. w. verwandelt hat, eine Anwendung desselben also unnöthig geworden ist.

§. 79.

Das ц, russisch ц, цы genannt, ein Name, der keine weitere Bedeutung hat und nach altslawischer Orthographie цн lauten müfste, ist der erste Buchstabe des altslawischen Alphabets, welcher auf die griechisch-cyrillischen folgt und den Zahlwerth 900 erhielt, wofür aber ehemals auch ѧ gebraucht wurde. Sein Laut ist der des deutschen z und unseres ȥ, wofür jetzt fast überall in den lateinisch-slawischen Alphabeten c steht, während früher die Wenden und Slowenen z an dessen Stelle schrieben und die Croaten cz oder vor dem e und i auch blos c. Nur die Niederwenden haben noch ihr altes z beibehalten. In griechischer Umschreibung slawischer Namen bei Constantin Porphyrogennetus findet man für ц sowohl als für ч gewöhnlich *τζ* gesetzt, unbestimmt aber bleibt es, ob beide Laute dadurch hatten ausgedrückt werden sollen oder nur einer und welcher, da in den betreffenden Wörtern für das altslawische ч im Serbischen ц steht.

Die etymologischen Beziehungen des zunächst zwischen č und t in der Mitte stehenden ц, c, sind zum Theil bei den Gutturalen nachgewiesen worden. So wie diese in ц c übergehen, so ist diefs auch mit dem t öfters der Fall, von dessen Uebergang in ć schon oben die Rede war. Auf diese Weise ist im Polnischen tracę ich verliere, büfse ein, Infinitiv tracić, böhmisch tratím, tratiti und ztratím, zratiti; poln. strata, böhm. ztráta der Verlust, die Einbufse; poln. utrata der Verlust, die Verschwendung, böhm. útrata der Aufwand, poln. utracam und utracę ich büfse ein, ich verschwende, Infinitive utracać und utracić, böhm. utrácým und utratím ich verwende, verschwende, Infinitive utráceti und utratiti. Im Russischen entsprechen diesen Wörtern die Formen тра́чу ich gebe aus, ich verliere, Infinitiv тра́тить, тра́та die Ausgabe, утра́та der Verlust, und утра́чу, утра́чиваю ich verliere, Infinitive утра́чить, утра́чивать.

Nur wenige Verba haben ц c zum Character, das heifst sie endigen die Stammsylbe auf ц c, was vorzüglich im Serbisch-illyrischen und im Polnischen Statt findet. Die altslawischen und damit zusammenhängenden russischen Verba auf ц so wie die illyrischen, zu denen vielleicht die Mehrzahl der hierher gerechneten altslawischen Formen

gehört, beruhen auf einem in ц übergegangenen к, wogegen das polnische die Stammsylbe schliefsende c aus t entstanden ist. So im altslawischen брацати tönen, schallen, russisch бряцáть, Praesens бряцáю, das auf ein Stammwort бракъ Klang zurückzuführen ist, polnisch brzęk und das Verbum brzękać, brząkać; im Polnischen wracać, wrocić zurückkehren, wiedergeben, wrot die Wendung, Rückkehr, russisch верчý, вертѣ́ть drehen, *vertere*, und das oben erwähnte tracić; im Serbischen und Illyrischen ба̀цати, бáцити, bacati, baciti werfen, wozu ба̀ква Standort der Steinwerfenden, тѝцати, tícati und tíkati berühren, нѝцати, нѝкнути, нѝћи, nìcati und nìknuti keimen, sprossen.

Die Niederwenden setzen für č zu Anfang der Wörter immer ihr z, wie zarny schwarz für polnisch czarny, oberwendisch čorny, böhmisch černý, slowenisch čérn, russisch чéрный, altslawisch чрънъ. Die Serben und Illyrier verwandeln nur das vor р r stehende initiale ч č meistens in ц c, also цр̂н, carn, cern schwarz neben dem weniger gebräuchlichen ча̂рнӣ und čarn, čern. Sonst bleibt das initiale ч im Serbisch-illyrischen unverändert; daher sind niederwendisch zola die Biene und zolo die Stirn im Serbisch-illyrischen чѐла, čela und чѐло, čelo.

§. 80.

Das ʒ, altslawisch ʒємлꙗ, russisch земля́ die Erde genannt, hat den Laut des französischen z, des deutschen weichen s in Wörtern wie Wesen, lesen, sahen, sagen. Im Alphabet erhielt es mit der Stelle des griechischen ζ, dem es ganz entspricht, auch dessen Zahlwerth 7. Diesem ζ unmittelbar vorausgehend war im griechischen Alphabet für das alte so genannte Digamma nur noch das ϛ geschriebene Zeichen mit seinem Zahlwerth für 6 in allgemeinem Gebrauch geblieben; unter der Gestalt Ѕ ѕ und dem Namen ʒѣло oder ʒѣлѡ̀ sehr kam dieses mit seinem griechischen Zahlwerth in das cyrillische Alphabet, wo es denselben Laut wie das ʒ ausdrückte, von dem es sich nur dadurch unterschied, dafs es in Handschriften und kirchenslawischen Drucken zu Anfang der Wörter gesetzt wurde. Nur bisweilen ward es auch in deren Mitte als orthographischer Unterschied zweier gleichlautenden Wörter angewandt. Im slaw.-serbischen

Wörterbuche dagegen (**Славено-сербскїй и нѣмецкїй словарь**, Wien, Kurzbeck, 1791, 8°) ist eine Anzahl Wörter unter das ѕ, die Mehrzahl aber unter das ȥ gestellt worden, beides nach völlig willkürlicher Trennung, die indessen mit dem Gebrauch in gedruckten kirchenslawischen Büchern übereinzustimmen scheint. Im russischen sowohl als im neuserbischen Alphabet ist nur noch das ȥ beibehalten worden, und das ѕ kann, mit Ausnahme seiner Bedeutung als Zahlzeichen, uns nur als eine der Calligraphie nach verschiedene Form von ȥ gelten, wofür im vorkommenden Falle ẓ geschrieben werden könnte. Zwar waren wohl schon Manche der Ansicht, dafs es früherhin einen von dem ȥ verschiedenen Laut gehabt haben müsse und etwa dem polnischen dz entsprochen habe; dem steht indessen entgegen, dafs, wie es scheint, das ѕ erst in späterer Zeit im Kirchenslawischen angewandt wurde, wo es nun gleich dem den slawischen Sprachen eben so unnöthigen ѡ eine Function erhalten sollte, um es nicht ungebraucht zu lassen, und dafs sich ferner etymologisch gar nicht nachweisen läfst, auf welche Weise sich ȥ und ѕ unterschieden haben könnten, da doch irgend eine Spur eines solchen Unterschieds in einer der slawischen Sprachen sich müfste nachweisen lassen. Offenbar ging es also nur als Zahlzeichen in das cyrillische Alphabet über, so wie das ѡ, das ѱ und das ѯ, die aber doch wenigstens in griechischen Wörtern und Namen eine Anwendung finden konnten, was dagegen bei dem ѕ nicht der Fall war.

In der lateinisch-slawischen Schrift ward das ȥ meistens durch z ausgedrückt, durch das auch wir nach den früher entwickelten Gründen es wiedergeben müssen; nur die Slowenen und die Wenden schrieben früherhin s dafür, was die Niederwenden beibehalten haben. Bei Constantin Porphyrogennetus steht ζ für ȥ und für ж. Vor den Buchstaben, vor welchen im Russischen dieses letztere den Laut des ш annimmt, erhält auf analoge Weise das з denjenigen des с; im Wendischen ist diefs wohl auch bei dem z vor k der Fall. Häufig geht dann auch з in das ihm aufserdem verwandte с über; so in den Präpositionen без, воз, из, низ und раз in zusammengesetzten Wörtern vor к, п, т, х, ц und ч, oder wird mit ч zu щ, oder fällt vor ч und ц aus, wie diefs auch der Fall vor з und с ist, so wie vor ш, mit dem es aber auch in сш übergeht, und vor ж, mit dem es sich jedoch statt auszufallen öfter in жд verwandelt.

Etymologisch steht das ꙁ in der Mitte zwischen ж und д, und ist ferner auch mit г verwandt, wie aus den bei dem letzteren gegebenen Beispielen erhellt. Auch finden wir es an der Stelle des fremden h, wie im russ. везу́, *veho*, Infinitiv вести́ führen, fahren, oder in anderer Form вожу́, вози́ть. Im Polnischen wird das z als ź oder zi erweicht, das nach Einigen wie ein weicheres zj, nach Anderen wie ein weicheres ż lauten und zwischen diesem und z in der Mitte stehen soll. Die Verbindung dz steht im Polnischen für das з, das ж und жд anderer slawischen Sprachen und ist in der Ableitung auf das g zurückzuführen; daher gehören die Infinitive auf dz Zeitwörtern an, deren Stammsylbe auf g endigt; das weichere dź oder dzi dagegen kommt von dem erweichten d. So ist dzwonić läuten, *sonare*, russisch звони́ть; rdza der Rost ist altslaw. ръжда, russ. ржа, böhm. rez; lądz brüten hat im Praesens legę und lagę, sługa der Dienstbote im Dativ und Locativ słudze; woda das Wasser im Dativ und Locativ wodzie, będę ich werde sein, będziesz du wirst sein, miedź das Kupfer, russ. мѣдь, böhm. měd̆, slowák. med̆, dziura das Loch, russ. дира́, und дыра́, böhm. díra, altslaw. дира die Spaltung.

Vor der Endung des Infinitivs ти, ti geht das ꙁ im Altslawischen und bei einigen Schriftstellern im Slowenischen in c, s über, ebenso im Serbischen und im Illyrischen nach der Orthographie von Vuk, Stulli und Voltiggi, während Berlić das z, wie es auch die Russen, die Böhmen und Slowáken thun, beibehält. So schreiben jene ве́зе̂м, vezem ich sticke, Infinitiv ве́сти, vesti, Berlić aber vézem, vézti, und Janežić im Slowenischen vezem, vezti. Der letzte schreibt diese Infinitivformen theils sti, theils zti, Kopitar sti, das ist zti, Murko sti, Praesens -zem. Im Polnischen wird vor dem ć des Infinitivs ź daraus, im Oberwendischen s. Der Uebergang von ꙁ in ж vor Ableitungssylben folgt sehr verschiedenen Normen; als Beispiele, ohne näher auf die Umwandlungen einzugehen, mögen hier die ersten Personen des Praesens und die Infinitive folgen, von вѧꙁати binden, von den bestimmten und unbestimmten Formen лѣсти und лаꙁити gehen, dann in den einzelnen Sprachen steigen, klettern, kriechen, von вести und воꙁити fahren und zum Theil auch führen, durch Vermengung der Bedeutungen der Wörter вє́ꙁѫ, вести fahren und ведѫ, вести führen, zu welchem letzterem auch водити gehört. Daher kommt das aufserdem anomal scheinende niederwendische Praesens wédu mit

dem Participium praet. pass. wȧdl u. s. w. anstatt wéżu, wȧsl, da wȧscż führen und fahren bedeutet.

	Altslaw.	Russisch.	Serbisch.	Illyrisch.	Slowen.	Böhm.	Slowák.	Polnisch.	Ober-wendisch.	Nieder-wendisch.
Praes.	вѧжѫ.	вяжу́.	ве́же̑м.	vé̆žem.	vé̆žem.	vázám, váži, víži.	vjažem.	wiążę.	ẃežu, ẃazam.	wėżu, wėżom.
Infin.	вѧꙁати.	вяза́ть.	ве́зати.	vézati.	vézati.	vázati.	vjazať.	wiązać.	ẃazać.	wėsasch.
Praes.	лѣꙁѫ.	лѣ́зу.		ljézem, ljèzim.	lézem.	lezu.	ljezjem.	léżę.	lězu.	lėsu, lėsom.
Infin.	лѣсти.	лѣзть.		ljezti, ljèziti.	lésti, lézti.	lézti.	ljezť.	léźć.	lěsć.	lėscż.
Praes.	лаждѫ.	ла́жу.	ла̀зи̑м.	làzim.	lázim.			łażę.	łažu.	lasym.
Infin.	лаꙁити.	ла́зить.	ла̀зити.	làziti.	láziti.			łazić,	łazyć.	lasysch.
Praes.	веꙁѫ.	везу́.		vezem.	vezem.	vezu.	vježjem.	wiozę.	ẃezu.	wédu, wéżȯm.
Infin.	вести.	везть.		vesti, vezti.	vesti, vezti.	vézti.	vjezť.	wieźć.	ẃesć.	wȧscż.
Praes.	вожѫ.	вожу́.	во̀зи̑м.	vozim.	vozim.	vozím.		wożę.	wožu.	wosym.
Infin.	воꙁити.	вози́ть.	во̀зити.	vozìti.	voziti.	voziti.		wozić.	wozyć.	wosysch.

Zwischen ꙁ und ѱ findet sich in wenigen altslawischen Wörtern ein д eingeschoben, was in die neueren slawischen Sprachen nicht übergegangen ist. So in раздроушити zerstören von der untrennbaren Partikel разъ und роушити zerstören, russisch рýшить und разрушить, illyrisch rušiti und razrušiti, böhmisch rušiti und rozrušiti.

§. 81.

Das cyrillische с, слово das Wort genannt, als Zahlzeichen gleich dem griechischen σ 200 bedeutend, ist das s der westlicheren europäischen Völker, das scharf ausgesprochene deutsche s im Gegensatz zu dem gelind ausgesprochenen, das dem з entspricht. In deutschen Werken, in denen man sich bemüht, die Unterschiede der russischen Orthographie auszudrücken, wird für das с gewöhnlich ss, für з s, beides wie im Niederwendischen geschrieben, was aber nur dem Russischen gegenüber anwendbar ist und den Nachtheil hat, daſs derselbe Laut oder Name, nach dem Polnischen, Böhmischen u. s. w. übertragen, mit einfachem s erscheint, nach dem Russischen mit ss. Regelmäſsig können wir daher für das cyrillische с nur s setzen, wie es gegenwärtig von allen mit lateinischen Buchstaben schreibenden slawischen Völkern mit Ausnahme der Niederwenden angenommen ist, während ehemals die Slowenen sich des langen ſ bedienten, die Croaten nach ungarischer Orthographie des sz, die Wenden mit ihren deutschen Buchstaben die Majuskel Sſ, die Minuskel ß schrieben, wofür die Niederwenden noch jetzt in lateinischer Schrift Ss und ss setzen, aber nicht hiernach auch ст durch sst wiedergeben, sondern einfach durch st, was in ihrer Orthographie eigentlich зт sein würde.

Der etymologischen Beziehungen des с zu dem к, х, ш und з ist schon oben Erwähnung geschehen, eben so daſs das з häufig wie с ausgesprochen wird. Dafür erhält das с auch wieder oft den Laut des з, so im Russischen vor б, г, д und ж stehend, deſsgleichen in einigen fremden Wörtern vor м und р, das böhmische s vor b, das oberwendische s als untrennbare Präposition in den meisten Wörtern. Diese Verwechslung der beiden Buchstaben in der Aussprache hat auch eine solche in allen slawischen Sprachen in der Orthographie

veranlaſst, wo viele Wörter gegen die Etymologie mit dem einen oder dem anderen geschrieben werden, das z sich vor harten Consonanten in s verwandelt, das s vor weichen in z. Ueber die Grundsätze und deren Anwendung herrschen jedoch sehr verschiedene Ansichten, und die Schriftsteller weichen darin vielfach von einander ab. Oft finden wir in den neueren Sprachen das c anscheinend nur als Vorsetzbuchstabe, wie im russischen смерть der Tod, *mors*, polnisch śmierć, böhmisch smrt, altslawisch съмрьть oder съмрьть, wenn sich nicht vielleicht das с in den meisten dieser Fälle mehr auf die Präposition съ, s, als auf einen euphonischen Buchstaben zurückführen läſst. Aber auch schon im Altslawischen scheint in mehreren Wörtern derselbe Fall mit Verlust des die Sylben trennenden ъ gewesen zu sein, wie z. B. in dem Plural скранија die Schläfe, polnisch skroń, oberwendisch skróń, und mit der abweichenden Bedeutung Kinnlade böhmisch skraň, slowenisch skranjíše, niederwendisch schkróno, die alle zu einer dem griechischen κρανίον verwandten Wurzel gehören.

So wie das ȥ, z nach Verschiedenheit der slawischen Sprachen und der Formen häufig in ж, ž übergeht, so das с, s in ganz analoger Weise in ш, š, wovon das Praesens, der Infinitiv und das Participium praeteritum passivum des Verbums нести, носити tragen nach dessen bestimmter und unbestimmter Bedeutung als Beispiele dienen können.

	Praesens.	Infinitivus.	Part. praet. passivum.	Praesens.	Infinitivus.	Part. praet. passivum.
Altslaw. :	**несѫ.**	**нести.**	**несенъ.**	**ношѫ.**	**носити.**	**ношенъ.**
Russisch :	несý.	несть.	несéнъ.	ношý.	носи́ть.	нóшенъ.
Serbisch :	(несем.)	(нети.)	(несен.)	но̀си̂м.	но̀сити.	но̀шен.
Illyrisch :				nosim.	nositi.	nošen.
Slowen. :	nesem.	nesti.	nesen.	nosím.	nosíti.	nošen.
Böhm. :	nesu.	nésti.	nesen.	nosím.	nositi.	nošen.
Slowák. :	ňesjem.	ňjesť.	ňesení.	nosím.	nosiť.	nošení.
Polnisch :	niosę.	nieść.	niesiony.	noszę.	nosić.	noszony.
Oberwd. :	ńesu.	ńesć.	ńeseny.	nošu.	nosyć.	nošeny.
Ndrwnd. :	ṅassu, ṅassom.	ṅasscż.	ṅassony.	nossym.	nossysch.	nossony.

In den Sprachen, in welchen die grammatischen Formen durch die Literatur noch weniger gebunden sind, wechseln öfters s und š mit einander; so ist im Slowenischen neben dem Participium praeteritum passivum nesen auch nešen, vorzüglich in den Compositis, üblich.

Sehr häufig verwandelt sich im Polnischen das s in ś (oder si), dessen Laut wie der eines weichen sj, aber ohne daſs es zj werde, dargestellt wird, oder als der eines deutschen jedoch viel weicher ausgesprochenen sch, etwa in der Mitte stehend zwischen polnischem sz und ż.

Die unter sich analogen schon mehrfach erwähnten polnischen ć, dź, ź und ś entsprechen theils den wegen nachfolgendem **ь** oder **и** weichen **т**, **д**, **ꙁ** und **с**, wie in den Wörtern sieć das Netz, łodź der Kahn, maź Schmiere, Pech, wieś das Dorf, altslawisch **сѣть**, **ладиꙗ**, **маꙁь** die Salbe, **вьсь** *praedium*, in den Infinitiven auf ć und dź, in der Endung der Imperative wie proś bitte, altslawisch **проси**, russisch проси, Praesens proszę, **прошѫ**, прошу́, Infinitiv prosić, **просити**, проси́ть; theils stehen sie vor anderen weichen Consonanten und werden mit ihnen weich, wie in kość der Knochen, **кость**, myśl der Gedanke, **мꙑсль**, pieśń das Lied, **пѣснь**, und in ähnlichen beständig vorkommenden Verbindungen; theils finden sie sich, ohne daſs sich ein näherer Grund dafür angeben lieſse, als derjenige der Neigung der Sprache zu diesen Lauten, wie in śrebro das Silber, **сребро**, russisch серебро́, śrzód mitten, śrzodek die Mitte, altslaw. **среда** und **срѣда** die Mitte, also vor hartem r und rz.

In den polnischen Comparativen, vor deren Endung szy, und den Adverbien der Comparative, vor deren Endung éj sich mehrere Laute verwandeln, geht das s statt in ś in das noch weichere ż über; z. B. wyższy und wyżéj höher, węższy und wężéj schmäler, von wysoki hoch und wąski schmal, mit regelmäſsiger Wegwerfung der Endungen oki und ki.

§. 82.

Das т, тве́рдо hart, fest, genannt, altslawisch **твръдо**, mit dem auch dem griechischen τ zukommenden Zahlwerth 300, ist das t aller mit lateinischen Buchstaben schreibenden Völker. Durch Herabziehung der beiden oberen Enden des altslawischen **т** bis zur Gleich-

stellung mit der Mittellinie entstand das russische *т*, das im Druck gegenwärtig nur noch als Minuskel im Gebrauch ist, während für die Majuskel T angewandt wird. In Uebereinstimmung mit mehreren neueren Schriften habe ich mich überall des т statt des, zumal bei feinem Schnitte der oberen oder unteren Linie so leicht mit dem ш zu verwechselnden, *т* bedient, das diesem letzteren offenbar vorzuziehen ist. Von den etymologischen Beziehungen des т zu dem ц, ч und щ war schon oben die Rede, eben so von seinem Uebergange in ћ, ć, welche an die Stelle des mouillirten ı treten. Dieser mouillirte Laut, der sich am besten mit dem des französischen t in Wörtern wie *amitié*, *pitié*, *métier* vergleicht, wird im Russischen durch ть, im Slowenischen, Illyrischen und Croatischen durch tj ausgedrückt, und nach der besonderen ungarisch-croatischen Orthographie auch durch ty, von den Böhmen und Slowáken durch ť oder ť, deren Abzeichen die Böhmen vor ě und i wegfallen lassen. Die Polen verwandeln dieses ť in ć, ci, die Oberwenden in ć, die Niederwenden in sch, schj. Die Wörter **млатити** dreschen und **мѫтити** trüben, verwirren, Meuterei anrichten, im Praesens, Infinitiv und Participium praet. passivum mögen als Beispiele des Verhaltens des weichen т in den slawischen Sprachen dienen, das in jeder derselben nach Verschiedenheit der Formen besonderen Regeln unterworfen ist.

	Praesens.	Infinitivus.	Part. praet. passivum.	Praesens.	Infinitivus.	Part. praet. passivum.
Altslaw. :	**млащѫ.**	**млатити.**	**млащенъ.**	**мѫщѫ.**	**мѫтити.**	**мѫщенъ.**
Russisch :	молочу́.	молоти́ть.	моло́ченъ.	мучу́.	мути́ть.	муче́нъ.
Serbisch :	мла́тим.	мла́тити.	мла́ћен.	му̑тим.	му́тити.	му̑ћен.
Illyrisch :	mlatim.	mlatiti.	mlatjen, mlaćen.	mutim.	mutiti.	mutjen. mućen.
Slowen. :	mlatim.	mlatiti.	mlaten.	motim.	motiti.	moten.
Böhm. :	mlátím.	mlátiti.	mlácen.	moutím.	moutiti.	moucen.
Slowák. :	mláťím.	mláťiť.	mlácení.	múťím.	múťiť.	múcení.
Polnisch :	młócę.	młócić.	młocany.	mącę.	mącić.	mącany.
Oberwd. :	młóću.	młóćić.	młóćeny.	muću.	mućić.	mućeny.
Ndrwnd. :	mlo-schim.	mlo-schisch.	mlo-schony.	muschu, muschim.	mu-schisch.	muscho-ny.

Zwischen s und r zu Anfang der Wörter schieben viele unserer westlichen Sprachen ein t zur Verstärkung des Anlauts ein. Im Sanskrit beginnen verhältnifsmäfsig nur wenige Wörter mit str, wie střinômi, das sich in *στόρνυμι*, ***sterno***, i c h s t r e u e wiederfindet. Eine weit gröfsere Anzahl von Wörtern fangen im Griechischen, Lateinischen und Deutschen mit str an und lassen sich in einzelnen Fällen, wenn auch entfernter, mit einfacheren Sanskritwurzeln zusammenstellen, wie z. B. s t r ö m e n mit sru, wozu das altslaw. **строуꙗ** d e r F l u f s, **строуга** d i e F l u t h, der russ. Plural струи d i e F l u t h e n, illyr. struga d i e W a s s e r l e i t u n g, slowen. struja, struga F l u f s b e t t, F l u f s a r m, C a n a l, böhm. strouha W a s s e r r i n n e, G r a b e n, poln. struga d e r R e g e n b a c h gehören. Die slawischen Sprachen haben viele mit str anfangende Wörter gemeinschaftlich; in anderen hat die Mehrzahl derselben nur sr, und das Böhmische mit dem Slowákischen str, oder auch es hat nur eine dieser beiden Sprachen das str. Als Beispiele dieses verschiedenen Verhaltens mögen die Wörter **стрѣлити** und **стрѣлꙗти** s c h i e f s e n (**стрѣла** d e r P f e i l), **тръпѣти** oder **трьпѣти** l e i d e n, e r d u l d e n, **сребро** d a s S i l b e r, **срѣда** und **среда** d i e M i t t e, d e r M i t t w o c h, und **срака** d i e E l s t e r dienen.

Altslawisch :	**стрѣлити. стрѣлꙗти.**	**тръпѣти, трьпѣти.**	**сребро.**	**срѣда, среда.**	**срака.**
Russisch :	стрѣли́ть. стрѣля́ть.	терпѣть.	серебро́.	среда́.	соро́ка.
Serbisch :	стре́љати. стријѐљати.	тр́пети, тр́пити, тр́пљети.	срѐбро.	сријѐда.	
Illyrisch :	streljati.	terpeti, terpiti.	srebro.	sreda.	srakka.
Slowenisch :	strělíti. strěljati.	terpéti.	srebro.	srěda.	sraka, svraka.
Böhmisch :	střeliti. stříleti.	trpěti.	stříbro.	středa.	straka.
Slowákisch :	streliť.	strpeť.	strjebro.	sreda.	
Polnisch :	strzélić. strzélać.	cierpiéć.	śrebro.	śrzoda.	sroka.
Oberwend. :	tsyleć.	ćerpić.	slěbro.	średa.	sróka.
Niederwend. :	scżelisch. scżelȧsch.	schérpésch.	sslȧbro, sslȯbro.	ssrȯda.	ssroka.

Dieser Verstärkung des Lautes durch das т gegenüber und derjenigen, welche in Bezug auf das д bei dem ж und ꙁ erwähnt wurde, findet eine Unterdrückung jener Buchstaben vor dem л, wovon bei diesem die Rede sein wird, und dem н Statt, wie im Altslawischen свѣнѫ ich leuchte, statt свѣтнѫ (bestimmte Form zu свѣтѣти leuchten), von свѣтъ das Licht; altslaw. оувѧнѫ, оувѧнѫти verwelken, russ. вя́ну, вя́нуть, serb.-illyr. вѐнем, вѐнути, slowen. zvénem, zvéniti und zvénuti, védnem, védniti und védnuti, böhm. vadnu, vadnouti, slowák. vadnem, vadnúť, poln. więdnę, więdnąć, oberwend. zẃadnu, zẃadnyć. So gehören im Russischen die Formen кида́ть und ки́нуть werfen zusammen, und im Illyrischen kidati, kinuti, kiniti zerreifsen. Hierauf beruht auch in den verschiedenen slawischen Sprachen die durchgängige Irregularität der beiden Verba : altslaw. ꙗмь ich esse, *edo*, für ꙗдмь, Infinitiv ꙗсти, russ. ѣмъ, ѣсть u. s. w. und altslawisch вѣмь ich weifs, Infin. вѣдѣти u. s. w., in denen das д vor Consonanten bald unterdrückt bald verwandelt ist.

Vor der Endung ти, -ть des Infinitivs verwandeln sich sowohl das т als das д in с; als Beispiele mögen hier die Praesens- und Infinitivformen von плєтѫ, плєсти flechten, *plectere*, und вєдѫ, вєсти führen, leiten, nebst dessen Form für die unbestimmte Handlung вождѫ, водити stehen.

Altslaw. :	плєтѫ.	плєсти.	вєдѫ.	вєсти.	вождѫ.	водити.
Russisch :	плету́.	плесть.	веду́.	весть.	вожу́.	води́ть.
Serbisch :	плѐтêм.	плѐсти.			вȍдим.	вȍдити.
Illyrisch :	pletem.	plesti.			vodim.	voditi.
Slowen. :	pletem.	plesti.	vedem.	vesti.	vodim.	voditi.
Böhm. :	pletu.	plésti.	vedu.	vésti.	vodím.	voditi.
Slowák. :	pleťjem.	pljesť, pljecť.	veďjem.	vjesť.		
Polnisch :	plotę.	pleść.	wiodę.	wieśdź.	wodzę.	wodzić.
Oberwd. :	pletu, plećem.	plesć.	ẃedu, ẃedžem.	ẃesć.	wodžu.	wodžić.
Ndrwnd. :	plétu, pléschóm.	plàsscż.	wédu, wéżom.	wàscż.		

§. 83.

Das д, добро́ gut genannt, der fünfte Buchstabe des cyrillischen Alphabets, hat den griechischen Zahlwerth 4 beibehalten und ist das d aller mit lateinischen Buchstaben schreibenden Nationen. Die Oberwenden sprechen es vor k häufig wie t aus; in manchen Wörtern auch wie r, ein Lautwechsel, der in Indien bei dem cerebralen ḍ sehr gewöhnlich ist.

Von verschiedenen etymologischen Beziehungen des д war schon bei dem ж, ꙁ und eben bei dem т die Rede. Mouillirt wird es im Russischen vor dem ь und anderen weichen Vocalen, wofür dann im Illyrischen und Slowenischen dj geschrieben wird; im Serbischen verwandelt sich das weiche д in ђ, worauf wir zurückkommen werden. Die Böhmen haben ihr mouillirtes ď oder ď, deren Abzeichen vor ě und i wegfallen, die Slowáken lassen auf das ď oder ď häufig auch noch j folgen. Die Polen verwandeln es in dź oder dzi, die Oberwenden in dž, die Niederwenden in ż. Aufserdem wird anstatt des weichen д der östlichen und südlichen Slawen (der Ordnung A) von den Böhmen und Oberwenden öfters z und von den Niederwenden das gleichbedeutende s gesetzt, von den Polen dz, von den Slowáken z und dz, theils in einzelnen Wörtern nach der zufällig abweichenden Aussprache, theils nach bestimmten Regeln, wie bei den Böhmen, die im Participium praeteritum passivum der Verba auf iti meistens d in z und t in c verwandeln. Uebrigens ist das d in einzelnen slawischen Sprachen oft weich oder verwandelt, in anderen in denselben Wörtern hart. Nachstehende Beispiele können als Belege dienen. (Siehe die Tab. auf Seite 238 und 239).

Im Slowenischen wird das d öfters in j verwandelt, bisweilen auch unterdrückt; z. B. glodati nagen, glodam oder glojem ich nage. In den Comparativen der Adjective auf d mit vorhergehendem Vocal wird dieses d vor der Endung ši in j verwandelt, vor der Endung ji aber unterdrückt; so wird aus mlád jung, mlajši und mlaji jünger. Geht aber ein Consonant in einsylbigen Adjectiven dem d voraus, so fällt dieses auch vor der Endung ši weg, wie in terd hart, terši und terji.

Im Serbisch-illyrischen sehen wir den Uebergang des d in dj, dann j, und dieses letztere zwischen Vocalen stehend in der gewöhnlichen Aussprache oft unterdrückt. So ist med, medju, megju, мѣђу,

Altslaw.	Russisch.	Serbisch.	Illyrisch.	Slowenisch.	Böhmisch.
дьнь.	день.	дâн.	dan.	dán, dén.	den.
десѧть.	де́сять.	десêт.	deset.	desét.	deset.
дѣдъ.	дѣдъ.	ђѐд.	djed, did.	děd, dědej.	děd.
дѣло.	дѣ́ло.	ђѐло.	djelo, dilo.	dělo.	dílo.
дѣтѧ.	дитя́.	ђѐца †.	djete, dite, dete.	děte.	ditě.
дивии.	ди́вїй.	дѝвљӣ.	divji.	divji.	divý, diví.
дѣлити.	дѣли́ть.	де́лити, диjѐлити.	diliti, djeliti.	dělíti.	děliti.
виждѫ.	ви́жу.	вѝдӣм.	vidim.	vidim.	vidím.
видѣти.	ви́дѣть.	вѝђети, вѝдети.	vidjeti, viditi.	viditi.	viděti.
вижденъ.	ви́дѣнъ.	вѝђен.	vidjen.	viden.	viděn.
сѫждѫ.	сужу́, сужду́.	су́дӣм.	sudim.	sodim.	soudím.
сѫдити.	суди́ть.	су́дити.	suditi.	soditi.	souditi.
сѫжденъ.	суже́нъ, сужде́нъ.	су́ђен.	sudjen.	sodjen, sojen.	souzen.
ладиꙗ.	лодья́.	лâђа.	ladja, lagja.	ladja.	lod, loď, lodí.
дѣва, дѣвица.	дѣ́ва **), дѣви́ца, дѣ́вка.	ђевȏjка, ђѐвица.	djevojka, divojka, divica.	děva, děvoj-ka, děvíca, divíca.	děva, děvice, děvče, děv-ka, dívka.

**) Das russische дѣ́ва wird vorzüglich von der Jungfrau Maria und der Jungfrau im Thierkreis gebraucht.

meju zwischen; altslawisch мєждоу nach der in demselben gewöhnlichen Erweichung des д durch Vorsetzung des ж, russisch между́ und межъ. Schon frühe finden wir in serbischen Schriften dieses weich gewordene д durch гі ausgedrückt, wie z. B. мєгїє die Gränzen, von obigem med abstammend, Singularis мєгїꙗ, jetzt мѐђа, illyr. meja geschrieben, russisch межа́. Von med kommt böhm. mezi zwischen, unter, oberwend. mez, niederwend. másy, slowák. mezi und medzi, poln. między, miedzy; und böhmisch ist meze, mez der Rain, die Gränze, oberwend. meza, niederwend. mása, slowák. medza, poln. miedza.

Slowák.	Polnisch.	Ober-wendisch.	Niederwendisch.	
ďen.	dzień.	džeń.	żéń	der Tag.
ďesať.	dziesięć.	džesaćo.	żàsséschj	zehn.
ded.	dziad.	džěd.	żėd*	der Grofsvater; * der Greis.
	dzieło.	džěło.	żėlo, żėwo	das Werk.
ďjeťa.	dziécię.	džěćo.	żésché, żische	das Kind; †*coll.* die Kinder.
ďiví.	dziwy.	dživi.	żiwy	wild.
ďeliť.	dzielić.	džělić.	żėlisch	theilen.
viďjím.	widzę.	widžu.	wiżim	ich sehe.
viďjeť.	widziéć.	widžić.	wiżésch	sehen.
viďjení.	widziany.	widženy.	wiżòny	gesehen.
súďím.	sądzę.	sudžu.	ssużim	ich richte, urtheile.
súďiť.	sądzić.	sudžić.	ssużisch	richten, urtheilen
súzení.	sądzony.	sudženy.	ssużòny	gerichtet, geurtheilt.
loď.	łodź.	łódž.	lożj	das Schiff.
ďjovča.	dziewa, dziewica, dziéwka.	džówka.	żòwka, zéwka	die Jungfrau, das Mädchen, die Magd.

Für das weichgewordene д, das einen feineren Laut als das dj in anderen Sprachen hat und sich zu dem d und g wie das ћ zu dem t und k verhält, auch auf analoge Weise in vielen Wörtern aus einem erweichten g entstanden ist, hatten die Serbier, wie bereits erwähnt wurde, schon seit dem 12. Jahrhundert das Ꙉ, aus dem später das ћ und das ђ gemacht wurden, welches letztere im neuserbischen Alphabet die Stelle nach dem д erhielt. Die Croaten, die denselben Laut haben, nahmen dafür neben dem gröberen dj noch das ungrische gy in ihre Orthographie auf, das den Uebergang zwischen unserem ĝ zu dem ḋ bildet. So schreiben die Ungarn ihren Nationalnamen *Magyar*, im Türkischen مجار Maĝâr, und sprechen diefs so aus, dafs es sich im Deutschen nur annähernd durch Madjar

wiedergeben läſst, sich aber früherhin dem durch das Türkische ausgedrückten Laut wohl näher angeschlossen haben mag, wie dann auch die Serbier dafür nicht Мађар schreiben, was völlig das ungrische *Magyar* sein würde, sondern das dem Türkischen entsprechende Маџâр. Die Illyrier schrieben für das gy der Croaten gj, und gebrauchten dieses neben dem dj, obschon unter vielen Schwankungen, da die Aussprache fast keinen Unterschied zwischen beiden macht. Berlić hat dafür gj aufgenommen, das überall in den Stammsylben, dj dagegen in den Ableitungssylben und Biegungen analog dem ć und tj geschrieben werden soll. Gegen diese Regel, wenn nicht hinzugefügt wird „mit Ausnahme des von d abstammenden dj", ist aber der Gebrauch, und auch bei Berlić selbst, der z. B. djêd der Groſsvater und djevòjka die Jungfrau schreibt, wo das dj doch gewiſs zur Stammsylbe gehört und er auſserdem seinem System zufolge, ѣ durch je auszudrücken, dјed und dјevòjka hätte schreiben müssen, wie er in dјéte das Kind thut. Umgekehrt schreibt er dјêteo und dјêtelj der Specht, altslawisch дѧтель und дѧтлъ, russ. дятелъ, serbisch ђѐтао, bei Stulli djetèl und djatelj, wo nach seinen Grundsätzen, da hier kein ѣ vorliegt, djêteo und djêtelj hätte stehen müssen. Diese auf Schreib- oder Druckfehlern beruhenden öfters vorkommenden Verwechslungen in einem mit so viel Sorgfalt bearbeiteten Buche erwähne ich nur deſswegen, um darauf hinzudeuten, mit welchen Schwierigkeiten die Durchführung eines Systems verknüpft ist, das auf diese Weise neben der jetzigen Aussprache auch die Etymologie oder die ältere Orthographie wiederzugeben strebt, was wohl nur ausführbar sein möchte, wenn vorher in einem Handlexicon eine consequente Schreibung als Norm aufgestellt wäre, der man sich in den einzelnen Fällen anschlieſsen könnte. Das einfachere für das Neuserbische angenommene Verfahren scheint mir daher auch für das Illyrische sehr der Berücksichtigung werth, da es eine Menge einzelner Schwierigkeiten beseitigt.

Für das g steht das serbische ђ wohl nur in fremden Wörtern, für д steht es in slawischen, wie obige Beispiele nachweisen, aber auch in fremden Wörtern. So kommt von dem persischen گل gul die Rose, ђу̀л, und dann ђу̀лс und ђу̀лса Rosenwasser (persisch گلاب gulâb); aber das Serbische hat auch mit den übrigen slawischen Sprachen das Wort ру́жа die Rose, russ. ро́за, poln. róża, böhm.

růže, slowák. ruža, oberwend. róža, niederwend. roża, slowen. roža, illyr. rusa, ruža. Von dem persischen گور gaur ein Ungläubiger kommt das gleichbedeutende ђа̀ур und ђа́урин. Der Name Georg ist im Serbischen Ђу̏рађ, Ђо̑рђе, Ђо̑рђија und Ђо̑рђије, der Magistrat ist мађѝстра̑т, der Lehrer, Magister, ist ма̀ђистор neben dem slawischen у̏читељ. Der Engel ist а̑нђел, а̑нђео, illyr. angel, slowen. angelj, angel, russ. ангелъ, böhm. anjel und anděl, slowák. aňjel, poln. anioł, oberwend. jandžel, niederwend. janżel; der Teufel, *diabolus*, ist ђаво̑ (mit slawischem Namen вра̑г der Feind), illyr. djavo, djaval; der Student, der Schüler ist ђа̑к, illyr. djak, slowen. diják, böhm. žák, slowák. žjak, von *diaconus* (das einheimische Wort dafür ist illyr. učenik, slowen. učénec, böhm. učennik, poln. uczeń, daneben haben aber die Böhmen noch škołák, die Polen dyscypuł, und die Oberwenden šuleŕ). In мѐђед für russisch und altslawisch медвѣдь der Bär (der Honigfresser), ist das в gegen die übrigen slawischen Sprachen ausgefallen.

§. 84.

Die Labiale, die in nicht vielen Beziehungen zu den Consonanten anderer Classen stehen, geben nur zu wenigen Bemerkungen Veranlassung. Alle sind in mehreren slawischen Sprachen fähig mouillirt zu werden; in anderen steht dafür j nach ihnen.

Das п, покон, поко́й Ruhe genannt, ist das p aller mit lateinischen Buchstaben schreibenden Völker und hat seinen griechischen Zahlwerth 80 und seine Stelle auch im cyrillischen Alphabet beibehalten. Es ist der einzige aller echt slawischen Buchstaben, der nicht zur Bildung von abgeleiteten Wörtern oder in Beugungen verwandt wird. Die Croaten sprechen das p fast wie das deutsche b aus. Die Wenden machen einen Unterschied zwischen p und mouillirtem ṕ oder ṗ. Die Böhmen hatten früherhin auch das p̌ neben dem p, jetzt aber haben sie nur noch das letztere in ihrer Orthographie, so wie auch die Polen das gestrichene ṕ nicht mehr anwenden, wenn sie gleich in der Aussprache noch den Unterschied zwischen dem vormaligen ṕ und dem harten p hören lassen.

Das б, altslawisch боукы Buchstabe, Buch genannt, nach neuerer Schreibart бу́ки, ist das b der meisten mit lateinischen Buch-

staben schreibenden Nationen, hat auch dessen Stelle als zweiter Buchstabe im heutigen cyrillischen Alphabet, aber keinen Zahlwerth, da das griechische β nach und nach ganz den Laut des deutschen w erhalten hatte und mit diesem und seinem Zahlwerth 2 in das cyrillische Alphabet überging. Die Croaten sprechen das b nunmehr auch wie w aus, die Oberwenden dagegen bisweilen wie p, vorzüglich vor dem k, z. B. in lubka die Geliebte, das wie lupka lautet; in anderen Wörtern, wie in serbski wendisch, unterdrücken sie es ganz, selbst auch, wie Viele thun, in der Orthographie, indem sie serski dafür schreiben. Nach den allgemeinen etymologischen Grundsätzen ist das slawische b mit p und w verwandt und wechselt mit ihnen in einzelnen Wörtern. So heifst auch Piemont im Böhmischen Bemundsko, Wien im Illyr., Slowen. und Böhm. Beč, und Venedig illyr. Beneci, slowen. Benetke, böhm. Benátky, slowák. Benátki, bei den Polen aber Wenezya oder Wenezja.

Das в wird вѣ́ди wisse genannt, welches aber eine neuere Imperativform statt der älteren irregulären вѣждь ist, wenn man den Namen nicht vielmehr für einen Casus von вѣдь Erkenntnifs nehmen will, was aber weniger wahrscheinlich sein möchte. Das в ist das deutsche w, das v der Franzosen, Engländer, Italiener und aller südslawischen Stämme, die sich des lateinischen Alphabets bedienen, jetzt nach der neuesten Orthographie auch der Böhmen und Slowáken, die bis dahin gleich den Polen und Wenden w dafür geschrieben hatten. Im Russischen wird das в vor Vocalen und weichen Consonanten wie das deutsche w ausgesprochen, vor harten Consonanten, vor einem anderen в und vor dem ъ aber fast wie f und im letzten Falle wie ff, вкусъ der Geschmack, fkuss, введе́нïе die Einleitung, fwedénïe, ровъ der Graben, roff. Dem zufolge war die Uebertragung des russischen в in anderen Sprachen immer sehr schwankend. Vor Vocalen u. s. w. stehend ward es im Deutschen durch w, im Französischen, Englischen u. s. w. durch v wiedergegeben, aber da, wo es den f-Laut hat, wurde w, v, f, und am Ende der Wörter für въ auch noch ff geschrieben, so dafs ein Name wie Востоковъ Wostokow aufser dem initialen V oder W auch noch mit den Endbuchstaben w, v, f und ff erscheint. In denselben Werken können wir eine Menge polnischer Namen finden, die sich auf w endigen, neben russischen, in denen dafür v, f oder ff steht; ein Name wie das polnische Pskow ist russisch Псковъ. Für unsere

Transcription dürfen wir nach den allgemeinen für das harmonische Alphabet angenommenen Grundsätzen nur Eine Bezeichnung wählen, die im Deutschen nur w sein kann, wollen wir nicht die historischen und geographischen Namen gegen alle Gewohnheit völlig entstellen. Die Nüancen der Aussprache müssen dieser überlassen bleiben, gerade so als wenn wir das в in russischer Schrift vor uns haben.

Nicht allein im Russischen hat das в oft einen f-Laut, viele andere Slawen sprechen das w in gewissen Fällen gleichfalls beinahe wie f aus, und die lateinischen und deutschen Schriftsteller des Mittelalters schreiben sehr oft f anstatt des slawischen w. Auch finden wir dieses im Böhmischen in f verwandelt; altslaw. **ѫсъ** der Schnurbart ist russ. усъ, gewöhnlicher im Plural усы, der Knebelbart, Schnurbart, poln. wąs der Knebelbart, Plural wąsy der Schnurbart, böhm. fúsy der Bart an Menschen und Thieren; und die Endsylben av, ev, ov lauten bei den Böhmen wie af, ef, of.

Im Oberwendischen wird das initiale w vor einem anderen Consonanten gewöhnlich nicht gehört, und auch die Präposition w in diesem Falle nicht klar und deutlich ausgesprochen. Die Verbindung ow aber soll daselbst wie u lauten, brancowski französisch, wowčeř der Schäfer, wows der Hafer, wie brancuski, wučeř, wus.

Neben dem w haben die Oberwenden auch noch das v zur Schreibung fremder Wörter aufgenommen und machen davon auch in einigen einheimischen Gebrauch. Jordan (Grammatik S. 25) wünscht es für den dem f verwandten Laut angewandt, „der dem bei den anderen Slawen üblichen scharf gehauchten w (hw) entspreche, z. B. vizdać pfeifen, hwizdati, gwizdać, wenn man anders nicht ebenfalls lieber hwizdać schreiben wolle.“ So schreibt denn auch Schmaler hwizdać, Seiler aber schrieb fisdacż, d. i. fizdać.

Im Slowenischen wird das v, am Ende einer Sylbe stehend, dann am Anfange derselben vor einem Consonanten gewöhnlich wie ein kurzes u ausgesprochen, rokáv der Aermel rokáu, brátov der Bruder brátou, bèrv der Steg über ein Wasser bru, vèrv der Strick vru, in welchen letzten Wörtern das èr dem serbischen p̀ entspricht.

Denselben Uebergang des v in den Laut des u finden wir bei den Slowáken meistens auch in ähnlichen Stellungen, wobei da v weder ganz w noch ganz u ist, sondern zwischen beiden in der

Mitte liegt; so in ďjovča oder ďjouča das Mädchen, krev oder krú das Blut, dvor oder duor der Hof.

Etymologisch wechselt das w in den verschiedenen slawischen Sprachen häufig mit u, so daſs jedes derselben die Stelle des anderen ersetzt; es tritt ferner gleich dem j sehr oft vor Vocale sowohl zu Anfang als in der Mitte der Wörter, ohne daſs jedoch die verschiedenen slawischen Sprachen darin übereinstimmten. So ist das latein. *arare* im Altslawischen und bei den südwestlichen Slawen **орати**, russ. **ора́ть**, poln. orać, böhm. vorati, oberwend. worać, niederw. worasch; und für das altslawische **осмь** acht hat das Russische **во́семь**, das Poln. ośm, das Böhm. osm, das Slowák. osem, das Oberwd. wósom, das Niederwd. wossym, das Slowen. osem, das Serbisch-illyrische osam. Im gemeinen Leben sprechen die Böhmen alle Wörter, die mit o anfangen, mit vorausgehendem w aus. Vor das u zu Anfang der Wörter setzen das v vorzüglich die südwestlichen Slawen; bei den Croaten findet man das v in u verwandelt und dann vor diesem u wieder ein v gesprochen. In der Mitte der Wörter vor Vocalen eingeschoben dient das v häufig zur Bildung abgeleiteter Formen, wie der Frequentativverben дава́ть von дать geben.

Die Croaten unterdrücken in einigen Wörtern, aber nicht in allen, das zu Anfang vor la stehende v; so in las das Haar, altslaw. **власъ**, illyr. vlas, slowen. lás und vlás, böhm. und slowák. vlas, oberwd. włosy (Plur.), niederwd. loss, poln. włos, russ. **во́лосъ**; in ladati regieren, altslaw. **владати**, **власти** u. s. w. und in anderen zu derselben Wurzel gehörigen Wörtern. Daher schreiben sie den Namen Ladislav statt Vladislav, der nach ihrer Aussprache in das ungarische *László* übergegangen ist, weſswegen wir in Bearbeitungen der ungarischen Geschichte, wenn von Ungarn die Rede ist, die Form Ladislaus gebraucht sehen und, wenn von Polen, Wladislaus oder Wladislaw geschrieben wird. Aber Vlah ist ihnen nach allgemeinem slawischem Sprachgebrauch der Italiener, während die Slowenen dafür Làh schreiben und Italien Laška (zemlja) das italienische (Land) nennen.

Die vorhergehenden drei Labiale **п**, **б** und **в** werden im Altslawischen in gewissen Fällen regelmäſsig ausgestoſsen, so wenn sie am Ende einer Stammsylbe vor der Endung des Infinitivs **ти** stehen; seltener findet man dann in alten Handschriften nach dem **п** ein **с** eingeschaltet, vor welchem sich auch das **б** in **п** verwandelt; so wird

ferner das п vor dem н der Verba auf нѫ unterdrückt. Die neueren slawischen Sprachen stimmen theils mit diesen altslawischen Formen überein, theils erhalten sie die labialen Endconsonanten in den angegebenen Stellungen entweder unmittelbar vor jenen Verbalendungen oder durch Einschiebung eines Vocals und des л, das ebenso, wie wir weiter unten sehen werden, im Altslawischen vor einigen Vocalen eingeschaltet wird, wofür aber auch wieder neuere slawische Sprachen sich den obigen Formen anschliefsen, je nachdem die einzelnen Verba zu der einen oder der anderen Conjugation gehören.

Nur wenige russische Verba auf б und в schliefsen die Endung des Infinitivs ть unmittelbar an die Stammsylbe an; in diesem Fall wird в ausgestofsen, ebenso б, und statt dieses letzteren с eingeschaltet. Kein russisches Verbum auf п nimmt unmittelbar die Endung ть an.

Im Slowenischen wird immer nach p und b vor der Endung des Infinitivs ti ein s eingeschaltet, jene Consonanten aber werden vor demselben beibehalten.

Die mehrfachen Formen der nachher gegebenen Beispiele gehören theils der unbestimmten oder dauernden und der bestimmten oder vollendeten Handlung an, welche das Verbum bezeichnet, theils beruhen die Unterschiede derselben auf Schwankungen der Aussprache und Orthographie, die ihren Grund entweder in den weit aus einander liegenden Sprachgebieten finden lassen, die zu dem Wörterschatz beigetragen haben, oder in dem Mangel einer herrschenden Literatur, die zu gröfserer Einheit geführt haben würde. Als Beispiele mögen die Formen des Praesens und Infinitivs der Wörter чрьпсти schöpfen, тепсти schlagen, капати und канѫти tröpfeln, грепсти rudern, dann in den neueren Sprachen scharren, kratzen, rechen, und жити leben dienen. (Siehe die Tab. auf Seite 246.)

Im letzten Worte haben die Niederwenden mit den Südwestslawen das w durchgängig erhalten; Praes. żywu und żywim, Infin. żywisch leben. Die Oberwenden umschreiben das Verbum durch žiwy być lebendig sein; bei den Slowáken ist es žijem, žiť.

In altslawischen zusammengesetzten Wörtern fällt das initiale в nach der Präposition объ häufig weg. Ein Theil dieser Wörter findet sich ebenso in den neueren slawischen Sprachen mit unterdrücktem в, wovon mehrere wohl auf unmittelbarem Uebergang der altslawischen Form beruhen, wie sie durch die Kirchenbücher vermittelt

	Altslaw.	Russisch.	Serbisch.	Illyrisch.	Slowen.	Böhm.	Polnisch.
Praes.	**чрьпѫ.** **чръплѭ.** **чрѣплѭ.**	че́рпаю. че́рпну.	цр̑пе̂м.	cérpem.	črepljem. črepam. čerpljem. čerpam.	čerpám.	czerpię.
Infinit.	**чрьпсти.** **чрѣти.** **чръпати.** **чрѣпати.**	че́рпать. че́рпнуть.	цр̑псти.	cérpsti.	črepati. čerpati.	čerpati.	czerpać.
Praes.	**тепѫ.**			tepem.	tepem.	tepu, tepi, tepám.	
Infinit.	**тепсти,** **тести.**			tepsti.	tepsti	tepati.	
Praes.	**каплѭ.**	ка́плю, ка́паю.	ка̀пљем.	kàpljem, kàpam.	kapljem, kapam.	kapám, kapi, kapu.	kapię.
Infinit.	**капати.**	ка́пать.	ка̀пати.	kàpati.	kápati, kapljati.	kapati.	kapać.
Praes.	**канѫ.**	ка́пну. ка́ну.	ка̀не̂м.	kànem.	kapnem. kanem.	kanu.	kapnę.
Infinit.	**канѫти.**	ка́пнуть, ка́нуть.	ка̀нути.	kànuti.	kàpnuti, kaniti.	kanouti, kanúti.	kapnąć.
Praes.	**гребѫ.**	гребу́.	грѐбе̂м.	grebem.	grébem.	hrabám.	grzebię.
Infinit.	**грети,** **грепсти.**	грести́.	грѐпсти.	grebsti, grebati.	grébsti.	hrabati.	grześć, grzebać.
Praes.	**живѫ.**	живу́.	жи́ви̑м.	živem.	živím.	žiji.	żyię, (żywię).
Infinit.	**жити.**	жить.	жи́вети, жи́вљети.	živeti, živjeti.	živéti.	žíti.	żyć.

wurde; bei anderen aber und wohl der Mehrzahl sehen wir das v nach ob erhalten, was auch in mehreren altslawischen Wörtern neben den anderen Formen der Fall ist. So ist im Altslawischen **кадити** und **обадити** tadeln, beschuldigen, im Illyrischen vaditi und obàditi beschuldigen, wovon vaditi auf einem glagolitischen Brevier und also wohl auf einem übertragenen cyrillischen Text beruht, obàditi

aber im gewöhnlichen Gebrauch ist; das polnische und böhmische wada Fehler, Gebrechen hat uns noch das Stammwort erhalten. Im Altslawischen und Russischen bedeuten **витати**, **обитати**, витáть bei jemanden einkehren, **обитовати**, обитать bewohnen, böhm. und poln. vítati, witać bewillkommen, obývati, obywać wohnen, bewohnen, sich wo aufhalten, illyrisch vitati einkehren, bewillkommen, obitati, obitavati wohnen. Dagegen ist das **в** v erhalten in

altslawisch,	russisch,	illyrisch,	böhmisch,	polnisch,	
вити,	вить,	vìti, viati,	vinouti,	wić	wickeln;
обити, **обвити**,	обви́ть,	obvìti, obviati,	obvinouti,	obwijać, obwinąć	umwickeln;
вѧꙁати,	вязáть,	vezati,	vázati,	wiązać	binden;
обѧꙁати, **обвѧꙁати**,	обязáть, обвязáть,	obvezati,	obvázati,	obwiązać	umbinden.

§. 85.

Zu der Zeit, als die Slawen ihre besonderen Sprachen denjenigen der stammverwandten Völker gegenüber ausbildeten, und noch zur Zeit der Annahme des griechischen Alphabets war ihnen der Laut des aspirirten p, des *φ* und des aus diesem dem Laut nach entstandenen f völlig fremd, so daſs kein echt slawisches Wort einen dem *φ* oder f entsprechenden Buchstaben enthielt. Erst später gewöhnten sich die Slawen allmälig an den Laut des f, nahmen fremde Wörter, in denen dieses stand, in ihre Sprachen auf oder lieſsen, wie wir oben gesehen haben, das w in den Laut des f übergehen, ganz so wie im Deutschen aus dem wie w lautenden lateinischen v mit der Zeit unser heutiges v geworden ist. Etymologisch ersetzten die Buchstaben p, b und w die fremden *φ* und f in den Wörtern, welche die Slawen mit den sprachverwandten Stämmen gemein hatten; so in **пламень** und **пламы** *flamma*, **братръ** *frater*, *φρατὴρ*, **бобъ** *faba*, **врѭ** *ferveo*, im russischen бажáнтъ und фазáнъ der Fasan, poln. und böhm. bažant, slowen. bažant und fazán, illyr. bazian. Nach der schon früher bemerkten Verwandtschaft der Blase- und Zischlaute sehen wir auch das fremde f in letztere verwandelt, wie in *foenum*, italienisch *fieno*, altslaw. und russisch **сѣно** das Heu, serb. cѣно, cijено, illyr. seno, sjeno, slowen., böhm. und slowák. seno, poln. siano, oberwd. syno,

niederwd. sseno und ssyno; *fera*, *θήρ* Thier, altslaw. und russ. ѕвѣрь, serb. звȇр, звéре, звѝјер, звијѐре, illyr. zvir, zvjer, slowen. zvěr, böhm. zvěř, zvíře, slowák. zver, poln. zwiérz, zwiérzę, oberwd. zwěŕo, niederwd. swěrě.

Es war daher nur zur Schreibung fremder Namen und als Zahlzeichen für 500, dafs das griechische *Φ* unter dem Namen фрътъ, gegenwärtig фертъ, dessen Bedeutung mir unbekannt ist, in das altslawische Alphabet und dann auch in das glagolitische überging, und später im Russischen ganz für das fremde f und ph gebraucht und auch wie jenes ausgesprochen wurde; so z. B. in флагъ die Flagge, форéль die Forelle, фúзика die Physik. In фунтъ, poln. funt das Pfund, im poln. fórta und böhm. fortna die Pforte, im poln. filar der Pfeiler u. s. w. steht es sogar für das deutsche pf, wofür sonst aber auch p gesetzt wird. Von den westlichen und südwestlichen Slawen wurde überall das f auf ähnliche Weise aufgenommen wie im Russischen das ф. In glagolitischen Texten findet man f und ph in den fremden Namen bisweilen durch p ersetzt, und die Serben sprechen noch gewöhnlich für jene Buchstaben w oder p, stat Stephan Стеван oder Стјепан, haben aber das ф auch der türkischen Wörter wegen beibehalten, wie in му̏фтија der Mufti. Aufserdem aber sprechen sie mit den Illyriern das slawische хв, wofür sie freilich nur в schreiben, gern wie f aus, хвала das Lob, хвалити loben, serb. вáла und вáлити, wie fala und faliti, und diese Worte werden dann auch im Illyrischen häufig so statt hvala und hvaliti geschrieben; russ. хвалá, хвалúть, slowen. hvala, hvaliti, böhm. chvála, chváliti, poln. chwała, chwalić, oberwd. khwała und khwalba, khwalić, niederwd. chwalba, chwalisch.

Aber auch das p verwandeln die Illyrier bisweilen in f, wie in ufati, uffati und auch upovati hoffen, wofür die Croaten vufati sprechen, slowenisch upati, russisch уповáть, böhmisch doufati (ehemals ufati), slowák. dúfať, altslawisch оупов︢ати und оупвати, das auf das deutsche hoffen zurückzuführen ist, niedersächsisch *hapen*, holländisch *hoopen*, angelsächsisch *hopian*, englisch *hope*.

Die Slowenier behalten theils das f in fremden Wörtern bei, theils verwandeln sie es in p, b und v. Es findet sich, wie Kopitar in der Grammatik (S. 168) bemerkt, in einigen Wörtern ungewissen Ursprungs, in anderen, die von ihren Nachbarn gerade nur zu den Slowenen übergegangen sind, wie diefs bei so vielen derartigen auch

im Böhmischen, Polnischen und Wendischen der Fall ist. Zu jenen gehören flétni hübsch, artig, féntati verderben; golùf der Betrüger, golfati betrügen u. s. w. werden mit dem *galfen* der deutschen Gaunersprache zusammenhängen, d. i. Geld bei dem Wechseln oder Zählen bei Seite schaffen; und fànt Bube, lediger Mensch, mit dem Adjectiv fàntovski und Verbum fantváti, dann fantič Knäblein, fantinstvo Knabenalter, kommen doch wohl von dem lateinischen *infans* her.

Noch weniger als das φ war der lispelnde Laut des griechischen Θ geeignet einen Bestandtheil des slawischen Alphabets abzugeben, in welches es jedoch unter dem griechischen Namen ѳитá und dem Zahlwerth 9 aufgenommen wurde, aber wohl erst später die vorletzte Stelle in demselben erhielt. So wie im äolischen Dialect das ϑ in φ verwandelt worden war, ϑλᾶν in φλᾶν u. s. w. und im Lateinischen in f überging, so erhielt auch im Russischen das ѳ, nunmehr ѳúта, фитá und fe genannt, die gleiche Aussprache wie das f, von dem wir es in der Transcription für die wenigen Fälle seines Vorkommens nur durch eine untergesetzte Linie, f̲, unterscheiden können. Für das Θ der griechischen oder th der deutschen Wörter, die in das Russische übergegangen sind, steht nun überall т statt des früherhin gebrauchten ѳ, wie театръ statt ѳеатръ das Theater, mit Ausnahme der Worte ѳѵміáмъ (f̲ymïám) der Weihrauch, ѳѵміáмникъ das Weihrauchfaſs, und der griechischen mit Θ geschriebenen Namen, wie Ѳеодосїй, F̲eodosïi Theodosius, Ѳеофилъ F̲eofil, Ѳеодоръ, F̲eodor oder auch Фёдоръ Fëdor. Von Manchen aber ward dieſs in der Weise modificirt, daſs ѳ nur zu Anfang der Wörter geschrieben, wenn es aber in der Mitte stehen sollte, durch ф ersetzt wurde, wie z. B. in Тимофей anstatt Тимоѳей Timotheus, eine Schreibart, die jedoch nicht allgemeine Geltung erhalten hat.

Sollte für einen altslawischen Text, was namentlich auch bei serbischen der Fall sein könnte, wo das ѳ nicht den f-Laut erhält, das Bedürfniſs eintreten, für ѳ t zu schreiben, so würde dann t̲ das geeignete Zeichen dafür sein. Аѳанасии, ѳеологъ u. s. w. im *Kalendarium Ostromirianum* vom Jahr 1057 können natürlich nicht nach gegenwärtiger russischer Aussprache durch Af̲anasii, f̲eolog wiedergegeben werden; hier ist nur t̲ anwendbar, At̲anasii, t̲eologŏ. Eine Gränzlinie zwischen t̲ und f̲ der Zeit nach zu bestimmen, ist nicht möglich.

§. 86.

Das м wurde мыслѣте denket genannt, nach einer angeblich älteren Form des Imperativs von мыслити (Dobrowsky, *Institutiones* S. 530) statt мыслите, wie dieses Wort auch in den Freisinger Monumenten II, 84 lautet, wo muzlite dafür steht. In den russischen Alphabeten wird der Name мыслѣ́те und мысле́te geschrieben. Es ist das m anderer Völker und hat im cyrillischen Alphabet seinen griechischen Zahlwerth 40 beibehalten. In manchen Wörtern finden wir in den slawischen Sprachen m und n gegenseitig verwechselt oder auch neben einander gebraucht. So nennen die Böhmen den Bär medvěd und nedvěd, die Slowenen, wenn ich nicht irre, außer medvéd auch nedvéd, die Slowáken medveď, die Polen blos niedźwiedź, die Oberwenden ḿedẃedž, die Niederwenden mádwéźj und médwéźj, in einem Worte, in dem das m radical ist. Umgekehrt wird m aus dem n in dem Namen Nicolaus, altslaw. Никола, russ. Николай, serb. Ни̏кола, slowen. Nikola und Miklávž, böhm. Mikuláš, Mikoláš, poln. Mikołaj, oberwend. Mikławš.

§. 87.

Von dem flüssigsten der slawischen Consonanten, dem j, haben wir schon oben bei den Vocalen und Diphthongen gesprochen, von denen es in der Discussion nicht wohl zu trennen war, und eben so von dem in vieler Hinsicht analogen v oder w gleichfalls bei den Diphthongen und bei den Labialen, mit denen es enge zusammenhängt, daher hier nur noch darauf hingewiesen werden darf, daſs beiden auch die erste Stelle unter den flüssigen Consonanten gehört, denen sich dann die vorzugsweise dem Mouilliren unterworfenen r, l und n anschlieſsen, obschon sie auf der anderen Seite, wenn sie hart sind, nicht hierher gerechnet werden dürften. Wie es scheint waren diese drei Consonanten eine Zeit lang die einzigen, welche mouillirt wurden, eine Aussprache, die sich erst nach und nach entwickelte und zwar so, daſs wir fast ihre Anfänge noch bemerken können, manchen Wechseln und Schwankungen unterworfen war und dann allmälig, mit dem Abschwächen des Vocals ь, eine gröſsere Ausdehnung erhielt und die Mehrzahl der Consonanten ergriff, wenn auch nicht immer auf gleiche Weise in den verschiedenen slawischen Sprachen. Wie in vielen anderen Sprachen r und l nahe mit einander verwandt

sind, so sehen wir sie auch bei den Slawen in einzelnen Wörtern mit einander wechseln.

Das р, altslawisch рьци für реци sprich genannt, von рекѫ, рещи sprechen, woraus der russische Name рцы entstanden ist, hat den griechischen Zahlwerth 100 beibehalten. Es war anfangs nur das r anderer Völker, ob mit der stärkeren aspirirten Aussprache der Griechen oder mit der schwächeren anderer Nationen, läſst sich natürlich nicht entscheiden, und der Buchstabe bleibt von jenem stärksten Laut bei einzelnen Stämmen bis zu seinem fast völligen Verschwinden bei anderen immer r, so lange er sich nicht in einen anderen Laut verwandelt. In unserem verschiedenen Zeiten und Ländern angehörenden Altslawischen sehen wir die Aussprache des р zwischen dem harten und weichen Laut schwanken, in denselben Worten nach р bald den harten, bald den weichen Vocal gesetzt, es wird роутн und рютн brüllen geschrieben, боура und боурꙗ der Sturm; боура aber nach dem Ostromirischen Codex ist die ältere Form, welche sich in бу̏ра, bȕra der Serben und Illyrier erhalten hat, während die Slowenen burja, die Russen бу́ря, die Polen burza und die Böhmen bouře dafür schreiben.

Im Altslawischen, Russischen, Serbischen, Illyrischen und Slowenischen ist das r bald hart, bald weich und steht vor allen Vocalen, in den drei letzten jener Sprachen häufig vor j. Im Polnischen verwandelt sich das harte r, wenn es weich wird, statt in rj in rz, das etwas stärker wie das ż ausgesprochen wird, doch ohne ein r dabei hören zu lassen. Im Böhmischen steht dafür ř mit ähnlichem Laute, der nur mündlich erlernt werden kann. Früher ward dafür rz, dann rž geschrieben und, als schon ř üblich war, in den Drucken statt der Majuskel Ř, die fehlte, Rž gesetzt und rž statt ř auch noch in der Minuskel von Vielen beibehalten, wodurch aber ř, das dem polnischen rz, russischen рь u. s. w. entspricht, nicht von dem rž unterschieden wird, das für das polnische rż und russische рж steht und wobei die Polen auch deutlich die beiden Buchstaben aussprechen. Dem zufolge findet in dem Gebrauch von ř und rž oder auch blos ž noch manche Verwirrung Statt, in neueren Werken vielleicht nicht mehr, worüber ich keine Nachweisung geben kann. So wird böhm. řeřicha die Kresse, statt řežicha geschrieben, polnisch rzeżucha, russisch рѣжу́ха, illyrisch rježuha, aber slowenisch auch mit zweitem r, reriha. Das böhmische ř steht auch für das fremde r und gr, wie

in říše das Reich, řehola die Ordensregel, Řehoř Gregorius, Řek der Grieche.

Das zischende polnische rz und böhmische ř entwickelten sich erst allmälig aus dem rj nicht vor dem 10. bis 12. Jahrhundert. Die Mähren haben das ř auf gleiche Weise wie die Böhmen, nicht aber die Slowáken und die Wenden, die r, ŕ, rj wie die Russen und südlichen Slawen dafür sprechen. Nach einem Consonanten stehend verwandeln indessen die Oberwenden das ŕ oder rj häufig in š, die Niederwenden in sch; und tr verwandeln jene in gewissen Fällen in ts, tsj oder tš. So ist oberwendisch tsjo, tsi, auch tši drei, niederwendisch tschó, tschi, oberwend. bratr der Bruder (wie brat̆ aus-

Altslaw.	Russisch.	Serbisch.	Illyrisch.	Slowenisch.	Böhmisch.
ремень,	ремéнь,		remen,	remen, jermen,	řemen,
рещи,	речь,	рѣћи,	reći, rjeti,	reči, rikati,	říci, říkati, řečiti, řeknouti,
Римъ,	Римъ,	Рим,	Rim,	Rím,	Řím,
римьскъ,	ри́мскій,	ри̑мски̑,	rimski,	rímski,	římský,
рѣдъкъ,	рѣдокъ,	рéдак, риjѐдак,	redak,	rědek,	řídký,
рѣка,	рѣкá,	рéка, риjѐка,	reka, rika, rjeka,	rěka,	řeka,
ръѕати,	ржать,	р̀зати,	eržati, aržati	herzati,	řehtati,
брѣмѧ,	брéмя,	брѐме,	brème, bremja,	breme,	břémě, břímě,
мръѕнѫти,	мéрзнуть,	смр̀знути,	merznuti,	smèrzniti,	mrznouti,
мрѣти,	мерéть,	мрéти, мриjѐти,	mriti, mrjeti,	mrěti,	mříti,
орѣхъ, орахъ,	орѣхъ,	ȍра,	oreh, orah,	oreh,	ořech,
при.	при,	пр̀и,	pri,	pri,	při,
приити, прити,	притти́,	приjѐћи,	priti,	priti,	přijíti,
приꙗтель,	прїятель,	прѝjатељ,	priatelj,	prijátelj,	přítel,
прѣдъ,	предъ,	прѐд,	pred, prid,	pred,	před,
тръсть,	трость,	тр̀ска,	tarst, terstika	terst,	třtina,
господарь,	господáрь,	госпȍда̑р,	gospodar,	gospodár,	hospodář,
господара,	господáря,	господáра,	gospodara,	gospodárja,	hospodáře,

gesprochen), Gen. bratra, Voc. bratse, Loc. bratsi, Nom. Plur. bratsja; kmótr der Gevatter, Nom. Plur. kmótsjo; niederwd. bratsch der Bruder, kmotsch der Gevatter. Hier unterscheidet also die niederwendische Orthographie das für tr stehende tsch nicht von dem, welches dem ч č entspricht.

Das zu Anfang der Wörter vor anderen Consonanten stehende r verwandeln die Slowenier und Croaten häufig in ar, er und her, die Dalmaten und Bosnier in ar, analog dem zwischen zwei Consonanten stehenden r.

Die nachfolgenden Beispiele werden das Verhalten des r in den verschiedenen slawischen Sprachen nachweisen.

Slowákisch.	Polnisch.	Oberwend.	Niederwend.	
	rzemień,	řeḿeń,	rémeṅ	der Riemen.
rjecť, reknúť,	rzec, rzeknąć,	ryčeć, řeknyć,	ráz, ráknusch	sagen, reden.
Rím,	Rzym,	Rom.	Rem	Rom.
rímskí,	rzymski,	rómski,	remski	römisch.
rjedkí,	rzadki,	rědki,	rėtki	selten, nicht dicht.
rjeka,	rzéka,	rěka,	rėka	der Fluſs.
	rżać,	řehotać,	rigotasch	wiehern.
breme,	brzemię,	brěḿo,	brémé	die Bürde, die Last.
mrznúť,	marznąć,	ḿerznyć,	marsnusch	frieren.
mrjeť,	mrzéć,	mrěć,	mrėsch	sterben.
orech,	orzech,	wořech,	woréch	die Nuſs.
pri,	przy,	pši,	pschi	bei.
	przyiśdź, przyyśdź,	pšińć,	pschisch	kommen.
prjateľ,	przyjaciel,	pšećel,	pschijaschel	der Freund.
pred,	przed,	pšed,	psché, pschéd	vor.
	trzcina,	sćina,	sczina	das Rohr.
hospodár,	gospodarz,	hospodař,	gospodaŕ	d. Herr, d. Wirth.
hospodára,	gospodarza,	hospodařa,	gospodará	des Herrn u. s. w.

Eine besondere Erwähnung verdient noch die eigenthümliche Erscheinung des r als Vorsetzbuchstabe vor einigen böhmischen Wörtern und in deren Zusammensetzung mit Präpositionen. Oben wurde zur Erläuterung der Lautveränderungen des t das Wort moutiti angeführt, wofür im Böhmischen auch rmoutiti trüben steht; davon kommen kormoutiti und zarmoutiti betrüben, rmoutiti se, kormoutiti se und zarmoutiti se sich betrüben, betrübt werden. Eben so sehen wir dusiti, rdousiti würgen, ersticken, udusiti, zadusiti und zardousiti ersticken, erwürgen, erdrosseln, wogegen das r in allen übrigen slawischen Idiomen fehlt, russ. душить, удушить, задушить, altslaw. ꙁадоѹшити, illyr. dušiti, udušiti, zadušiti, slowen. dušíti, zadušiti, poln. dusić, udusić, zadusić, oberwd. dusyć, zadusyć, niederwd. duschysch, saduschysch, das einfache Verbum vorzugsweise würgen, drücken, und die Composita ersticken, erwürgen, erdrosseln bedeutend, aber so daſs diese letzteren Bedeutungen auch mehrfach auf die einfache Form übergehen, dazu im Böhmischen dus, dusot das Würgen, Ersticken, dusati schnauben, u. s. w. alle von duch, дѹхъ der Athem kommend.

§. 88.

Das л, im slawisch-russischen Alphabet люди die Leute (altslaw. людиѥ) genannt, hat seinen griechischen Zahlwerth 30 beibehalten. Es ist im Altslawischen und im Russischen sowohl hart als weich, je nachdem es vor Vocalen steht, und gehört auf der einen Seite zu den härtesten, auf der anderen zu den weichsten Consonanten des Alphabets. Hart und ähnlich lautend dem polnischen ł ist das russ. л vor а, о, у, ъ und ы, dann vor Consonanten, mit Ausnahme jedoch wenn es als Anfangsbuchstabe vor einem anderen Consonanten steht, wo es wie das deutsche l lautet; ebenso lautet es vor е und и, während vor ь, ѣ, ю und я die Mouillirung hörbar wird. In den verschiedenen slawischen Sprachen unterliegt das l mehrfachen Veränderungen und hartes und weiches l wechseln mit einander.

Die polnische Orthographie unterscheidet das harte l, das so genannte gestrichene ł, von dem weichen, in der Aussprache mouillirten l, das kein besonderes Abzeichen erhält und auf das man nur noch in sehr wenigen Fällen ein j oder i folgen läſst, was in älteren

Zeiten gebräuchlich war. Das ł soll mit einem Anstoſsen der Zunge an den Gaumen oder die Zähne ausgesprochen werden; einen analogen Laut scheint das indische ळ und das keltische ll in Wales darzubieten. Entweder der schwierigen Aussprache des slawischen ł ist es zuzuschreiben, daſs von Fremden in slawischen Namen zwischen s und darauf folgendes ł ein *τ*, *ϑ*, *ϰ*, c eingeschoben wurde, daſs man den Namen der Slawen *Στλαυανοὶ*, *Σϑλάβοι*, *Σϑλαβινοὶ*, *Σϰλάβοι*, *Σϰλαβινοὶ*, *Σϰλαβηνοὶ*, *Σϰλαυηνοὶ*, *Sclavi*, *Sclavini* u. s. w. schrieb, oder aber der Gewohnheit der Griechen und Römer, jene Buchstaben zwischen s und l, wo diese in ihren Sprachen zusammentreffen, einzuschieben*); jene Erklärung ist mir wahrscheinlicher. Frühe aber muſste schon unter einem Theil der Slawen selbst, wie es noch heut zu Tag so häufig der Fall ist, das ł in dieser Stellung wie u ausgesprochen worden sein, und so sind die *Σουοβηνοὶ* des Ptolemäus die jetzigen Slowenen**).

In Böhmen wurde ehemals das polnische ł durch l' ausgedrückt; da sich aber nach und nach dessen Laut verloren hat, so wird jetzt überall nur noch l geschrieben und, wo ein ě auf dasselbe folgen sollte, steht nur e. Die Slowáken jedoch haben jenen Unterschied in ihrer Schrift aufrecht erhalten, wenden aber das l für hartes und das l' für weiches l an, in Uebereinstimmung mit der für das weiche ď und ť angenommenen Bezeichnung, der gegenüber es als eine Sonderbarkeit der böhmischen Orthographie erscheinen muſste, l' als gleichbedeutend mit ł zu nehmen, wenn es nicht vielleicht nur eine graphische Variante dieses letzteren war. Uebrigens unterscheiden die Böhmen in ihrer Aussprache noch recht wohl in den Sylben ly und li, die nie mit einander verwechselt werden dürfen, das harte von dem weichen l. In einer im Jahr 1813 in Berlin gedruckten böhmischen Bibel wird noch nach älterer Orthographie überall das l', wo es ehemals stand, angewandt.

Die Oberwenden haben ł und l in ihrer Orthographie beibehalten; die Niederwenden schreiben l für das harte l, das aber durch einen nachfolgenden weichen Vocal die Geltung des weichen l erhält, welches letztere in anderer Stellung durch ĺ ausgedrückt wird. Indessen spricht man im gröſsten Theil der Oberlausitz das ł

---

*) Schafariks Slawische Alterthümer II, S. 36 folg.

**) Schafariks Slawische Alterthümer I, S. 217—221.

wie ein sanftes w aus, das auch Manche dafür schreiben und das man, wenn es vor oder nach einem anderen Consonanten steht, in einigen Gegenden gar nicht hört, wie in hołb die Taube, dołhi lang, młody jung, pekł gebacken habend und in ähnlichen Participien praet. act. Zu Anfang der Wörter findet man es auch in einzelnen Orten wie b und wie h ausgesprochen, bža für łža die Lüge u. s. w.

Die meisten Slowenen unterscheiden das harte l, bei ihnen wie das deutsche l lautend, von dem mouillirten lj, wobei jedoch nach Verschiedenheit der Gegenden manche Abweichungen Statt finden. So haben die Oberkrainer drei l, ein hartes, ein mittleres (unser deutsches) und ein weiches; die Unterkrainer das mittlere und das weiche, die Innerkrainer nur das mittlere. In bestimmten Fällen sprechen die Slowenen das l wie ihr v vor Consonanten oder am Ende der Sylben, das ist wie deutsches u, aus und lassen es dann auch mit den vorhergehenden diphthongesciren. So in mehreren Wörtern, in denen ol wie ou, oder in Steiermark wie u lautet, z. B. dolg lang, doug und dug, volk der Wolf, vouk und vuk. Die Aussprache des l als v oder u findet vorzüglich bei den Participien praet. act. und in manchen ähnlichen Formen Statt, wo die Endung al wie au und von einem Theil der Slowenen wie ou ausgesprochen wird (pisal geschrieben habend wie pisau oder pisou, détal der Specht wie detau oder detou), die tonlosen Endungen el und il wie u (vlékel gezogen habend, vidil gesehen habend, prijátel der Freund, wie vléku, vídu, prijátu), die betonten Endungen él und íl dagegen wie éu, íu (vučil gelehrt habend, vesél froh, gníl verfault, imél gehabt habend, wie vučíu, veséu, gníu, iméu). Das mouillirte lj am Ende der Wörter wird von einem Theil der Slowenen als reines l ausgesprochen, in welchem Falle es keine Verwandlung erleiden soll, wie z. B. král der König statt králj; wobei aber bemerkt werden mufs, dafs die Schreibung jenes lj auch erst festgestellt sein müfste, da z. B. Janežić für obige Worte détal und prijátel, detalj und prijátelj schreibt.

Anstatt des u in allen diesen Endungen sprechen die Slowenen in Ungarn und den angränzenden steierischen Districten gleich den Illyriern o; ao für al, eo und io oder gewöhnlicher blos o für tonloses el und il, eo und io für betontes él und íl; die Illyrier aber schreiben auch o, während die Slowenen die Orthographie der nördlicheren

Slawen beibehalten und sich nur in der Aussprache den südlichen anschliefsen, wofür man als Grund die wünschenswerthe Uebereinstimmung mit jenen und die orthographische Erhaltung des l anführt, das nur in der einzigen Form des männlichen Singularis verwandelt, sonst aber überall mit den darauf folgenden Vocalen im Femininum und Neutrum, im Dualis und Pluralis als l gesprochen wird; also

Singularis : pisal, pisala, pisalo;
Dualis : pisala, pisale, pisale;
Pluralis : pisali, pisale, pisale;

und im Illyrischen gleichwie auch im Serbischen

Singularis : pisao, pisala, pisalo;
Pluralis : pisali, pisale, pisala.

In der Aussprache des l wie v oder u am Ende der Wörter kommen die Slowáken im Osten, aber nicht im Westen, mit den Slowenen überein; für dal er hat gegeben, poslal er hat geschickt, chodil er ist gegangen, prišol er ist gekommen, sprechen sie dau, poslau, chodiu, prišou.

Das л der Serben entspricht als hartes l (aber nicht in der Bedeutung des ł zu nehmen) dem l der Slowenen und steht vor allen Vocalen; für das mouillirte l hat das Neuserbische in seinem Alphabet das љ als besonderen Buchstaben, das in der ungarisch-croatischen Orthographie durch ly, im Illyrischen durch lj ausgedrückt wird. Seinen allgemeinen Grundsätzen gemäfs schreibt Berlić lj, lj und lj dafür; das erste in Stammsylben, wie in ljùdi die Leute, serbisch љу̀ди; das zweite in den Ableitungssylben und Biegungen wie in bjȇlji Comparativ von bjȇo weifs, bjéli der weifse, serbisch бѝјел weifs, Comp. бјѐљи; das dritte, lje, für das cyrillische лѣ, wie in ljȅp schön, altslawisch лѣпъ, serbisch лѝјеп, Comparativ љѐпшӣ. Das Reichs-Gesetz- und Regierungsblatt für das Kaiserthum Oesterreich hat überall nur lj, ohne solche, wie es mir scheint, etwas zu weit gehende Unterscheidungen.

Im Serbischen und Illyrischen wird das harte l häufig unterdrückt und dafür in der Mitte der Wörter gewöhnlich u, am Ende derselben o gesprochen und geschrieben, wodurch verschiedene Diphthonge wie durch das Ausfallen des х entstehen, das auch unter Umständen im Serbischen noch dazu kommen kann. So steht ду̏г, dug lang für altslawisch длъгъ, ву̑к, vuk der Wolf für altslawisch влъкъ, und бу̏а, buha der Floh für altslawisch блъха. Die Bulgaren

heiſsen im Serbischen Бугари, woraus in den Zeiten der Kreuzzüge das französische *bougre* entstand. Das altslawische чловѣкъ der Mensch ist russisch человѣкъ, poln. człowiek, böhm. člověk, slowák. človek, oberwend. čłowek und čłojek, niederwend. zlowék und zlojék, slowen. člověk, illyr. čovik, čjovik, človik, čovjek, čilovjek, čelovjek und serbisch чо̀век. Das l der Participialendungen wird, wie schon vorhin bemerkt wurde, in beiden Dialecten in o verwandelt, ebenso das l am Ende vieler Substantive, wo man aber häufig doppelte Formen mit Beibehaltung und Unterdrückung des l findet, das aber in den Beugungen immer wieder eintritt. So во̑, voo, vol der Ochs, Genitiv вола, vola; ко̀тао, kòtao, kotal der Kessel, Gen. ко̀тла, kòtla; а̂нђел, а̂нђео, andjel, andjeo, angjeo der Engel, Gen. а̂нђела, andjela, angjela; а̀пустол, apostol, apoštoo der Apostel, Gen. apoštola.

Im Französischen ist die Verwandlung des l in u bekanntlich sehr häufig, z. B. *falsus*, *faux; felix*, *feu; mal*, *maux; dulcis*, *doux*.

Mit den Illyriern und Serben verwandeln die Croaten das zwischen Consonanten stehende l in u; vuna die Wolle, böhm. und slowák. vlna, poln. wełna, russ. во́лна, altslaw. влъна; das am Ende stehende l aber behalten sie unverändert bei.

Die heutigen Bulgaren haben nur noch ein l, und zwar das mittlere, wie die Böhmen. Zwischen Consonanten neben dem ъ stehend, welchem sie seine alte Geltung erhalten haben, stoſsen sie es häufig aus, so daſs dann ihr ъ dem serbisch-illyrischen u entspricht, wie in дъги lang, serb.-illyr. ду̏г, altslaw. длъгъ.

Mit dem l hängen mehrere Sprachgesetze zusammen, wodurch sich die slawischen Idiome der Ordnungen A und B von einander unterscheiden, die wir nebst einigen damit in Verbindungen stehenden hier zusammenfassen wollen.

Zufolge von Regeln, die aber in den verschiedenen Sprachen nicht ganz gleich sind, wird nach den Labialen п, б, в, м vor den mit j gesprochenen Vocalen oder solchen, die deren Stelle vertreten, in den Ableitungssylben bestimmter Formen ein weiches л eingeschoben. Dieſs findet in den Sprachen der Ordnung A, also im Altslawischen, Russischen, Serbisch-illyrischen und Slowenischen, nicht aber in denen der Ordnung B, im Böhmischen, Slowákischen, Polnischen und Wendischen Statt. Indessen fehlt in sehr alten slawischen Handschriften häufig dieses eingeschobene die Aussprache flüssiger

machende ʌ und die heutigen Bulgaren haben es auch nicht. Aber schon Constantin Porphyrog. (*de adm. imp. c.* 30 folg.) nennt die Serbier Σέϱβλοι und ihr Land Σεϱβλία, mit eingeschobenem λ, das er bei den nordischen Serben wegläſst. So ist altslaw. ꙁємлꙗ die Erde, russ. земля́, serb. зѐмља, illyr. und slowen. zemlja, böhm. země, zem, slowák. zem, poln. ziemia, obrwd. zeḿa, ndrwd. semȧ und sejmȧ. In den altslawischen Zeitwörtern tritt dieses so genannte epenthetische ʌ vor ꙗ, ѥ, ѭ und ь ein; ʌюбнтн lieben hat in der ersten Person des Praesens Singularis ʌюбʌѭ, im Imperfectum ʌюбʌꙗахъ ich liebte, im Participium praeteritum activum ʌюбʌь, im Participium praeteritum passivum ʌюбʌѥнъ. Im Serbischen und Illyrischen sind es vorzüglich die Zeitwörter auf iti, dann ein Theil der auf eti und ati, in denen auf ähnliche Weise jene Einschiebung Statt findet, aber hier meistens nur im Imperfectum, im Participium praet. passiv. und dem davon abgeleiteten Verbalsubstantiv, wobei im Illyrischen das l nach Willkür eingeschoben oder weggelassen werden kann, die Formen mit dem l aber gewöhnlicher sind und als die besseren angesehen werden. So hat illyr. ljúbiti lieben, Praesens ljúbim, Imperf. ljúbljah oder ljúbjah, Partic. praet. pass. ljúbljen oder ljúbjen, Verbalsubstantiv ljúbljenje oder ljúbjenje und serbisch љу́бити (das hier küssen heiſst, wie im Illyrischen ljubnuti) hat Praes. љу̑бӣм, Imperf. љу̑бља̂, Partic. praet. pass. љу̑бљен, Verbalsubstantiv љу́бље̂ње das Küssen. Manche Zeitwörter auf ati haben doppelte Formen im Praesens, wovon die eine mit eingeschobenem l; so ги́бати, gíbati bewegen, ги́ба̂м und ги́бље̂м, gíbam und gíbljem. Im Slowenischen sind es dieselben Classen von Zeitwörtern; die Sprache hat aber wie die russische das alte Imperfectum verloren. Hier haben wir von ljúbiti das Praesens ljúbim und Participium praet. pass. ljúbljen, und von gíbati das Praesens gíbljem und gíbam. Im Russischen wird wie im Altslawischen in der ersten Person des Praesens das л eingeschoben, люби́ть, люблю́ und ebenso in dem Part. praet. pass. auf енный oder енъ, лю́бленный oder лю́бленъ. Gemeinschaftlich haben alle diese Sprachen das Verbalsubstantiv mit nur geringer orthographischer Abweichung. Die Zeitwörter, deren Stammsylbe auf p, v, m ausgeht, bilden auf gleiche Weise wie die auf b ausgehenden in den gegebenen Beispielen die entsprechenden Formen; z. B.:

	Infinitivus.	Praesens.	Part. pr. pass.	Verbalsubstant.
Altslaw.	кропити besprengen.	кроплѭ.	кропленъ.	кропленије.
Russisch	кропи́ть.	кроплю.	кро́пленъ.	кропле́нїе.
Serbisch	кр̀опити.	кр̀опи̑м.	кр̀опљен.	кропље̏ње.
Illyrisch	kropiti.	kropim.	kropljen, kropjen.	kropjenje.
Slowen.	kropiti.	kropím.	kropljèn, kroplèn.	kropljenje.
Altslaw.	ловити jagen, fangen.	ловлѭ.	ловленъ.	ловленије.
Russisch	лови́ть.	ловлю.	ло́вленъ.	ловле́нїе.
Serbisch	л̀овити.	л̀ови̑м.	л̀овљен.	ловље̏ње.
Illyrisch	loviti.	lovim.	lovljen.	lovlenje, lovenje.
Slowen.	lovíti.	lovím.	lovljén.	lovljenje.
Altslaw.	ломити brechen.	ломлѭ.	ломленъ.	ломленије.
Russisch	ломи́ть.	ломлю.	ло́мленъ.	ломле́нїе.
Serbisch	л̀омити.	л̀оми̑м.	л̀омљен.	ломље̏ње.
Illyrisch	lomiti.	lomim.	lomjen, lomljen, lomlen.	lomjenje.
Slowen.	lomiti.	lómim.	lómljen.	lomljenje.

Wir haben oben gesehen, dafs das russische я den altslawischen ꙗ, ѧ und ѩ entspricht. Es wird daher im Gerundium auf я und im Participium praesens auf ящїй der russischen Zeitwörter, deren Stammsylbe auf einen Labial endigt, nach diesem nicht so wie in dem oben gegebenen Beispiel von земля ein л eingeschoben, weil dieses я hier für das altslawische ѩ und nicht für ꙗ steht; altslawisch любѩ, russ. любя́ und любящїй.

In den Sprachen der Ordnung A fallen d und t vor dem l und bisweilen auch wohl vor dem n (wovon schon oben die Rede war) aus oder werden in Wörtern der Ordnung B eingeschoben, namentlich vor der Endung lo der Substantive. Jenes Ausfallen sehen wir bei den Formen des Participiums auf l im Altslawischen, Russischen, Serbischen und Illyrischen, nicht aber allenthalben im Slowenischen, wo es nur theilweise in Unter- und Innerkrain und in Steiermark Statt findet. Als Beispiele mögen die Wörter прѧсти spinnen, мести kehren, молитисѧ beten, кадило Weihrauch, мы́ло die Seife (altslaw. мыѭ, мыти waschen), са́ло das Fett und гръло der Hals, die Kehle, die Gurgel, dienen. Gegen die allgemeine Regel hat das Illyrische nach Voltiggi midlo anstatt milo.

	Altslaw.	Russisch.	Serbisch.	Illyr.	Slowen.	Böhm.	Slowák.	Polnisch.	Oberwend.	Niederwend.
Praesens :	прадѫ.	пряду́.	прѐдêм.	predem.	prédem.	předu.	praďjem.	przedę.	pšadu.	pschėdu.
Infinitivus :	прѧсти.	прясть.	прѐсти.	presti.	presti.	přísti.	prjasť.	prząśdź.	pšasć.	pschėscż.
Part. praet. act.:	прѧлъ.	прялъ.	прѐо.	preo.	predel, prèl.	předl.	prjadol.	prządł.	pšadł.	pschėdl.
„ „ fem.	прѧла.	пря́ла.	прѐла.	prela.	predla, prèla.	předla.	prjadla.	prządła.	pšadła.	pschėdla.
Praesens :	метѫ.	мету́.	мѐтêм.	mètem.	metem.	metu.	metjem.	miocę.	ḿetu.	métu.
Infinitivus :	мести.	месть.	мѐсти.	mesti.	mesti.	mesti.	mjecť.	mieść.	ḿesć.	máscż.
Part. praet. act.:	мелъ.	мелъ.	мѐо.	meo.	metel, mèl.	metl.	mjetol.	miotł.	ń etł.	métl.
„ „ fem.	мела.	ме́ла.	мѐла.	mèla.	metla, mèla.	metla.	mjetla.	miotła.	ḿetła.	métla.
Infinitivus :	молитисѧ.	моли́ться.	мо̀литисе.	molìti.	móliti.	modliti se.	modliť sa.	modlić się.	so modlić.	sse mod-lisch.
	кадило.	кади́ло.	ка̑д, ка̀дно.	kadìlo.	kadílo.	kadidlo.		kadzidło.	kadžidło.	każidlo.
		мы́ло.	ми̏ло.	midlo.	mjilo, milo.	mýdlo.	midlo.	mydło.	mydło.	
		са́ло.	са̀ло.	sàlo.	salo.	sádlo.		sadło.	sadło.	ssadlo, ssadwo, ssawo.
	гръло.	го́рло.	гр̀ло.	gerlo, garlo.	gerlo.	hrdlo.	hrdlo.	gardło, garło.	horło.	gårlo, gårdlo d. Kropf, gårgawa d. Gurgel.

§. 89.

Das н, russisch und serbisch н, altslawisch нашь unser, nach russischer Orthographie нашъ genannt, hat den griechischen Zahlwerth 50 beibehalten und ist das n der westlicheren Sprachen. Es wird als flüssiger Buchstabe bisweilen für j gesetzt oder wird eingeschoben. Im altslawischen Pronomen и er, tritt es nach Präpositionen vor alle Casus mit oder ohne Unterdrückung des і in dem initialen ѥ; wie къ немоу oder къ нѥмоу statt къ ѥмоу zu ihm, къ нимъ statt къ имъ zu ihnen; die Unterdrückung des і scheint aber nur ein orthographischer Unterschied zu sein, ohne Verschiedenheit der Aussprache, da man schon frühe є für ѥ zu gebrauchen anfing. Auf gleiche Weise wird dieses n im Russischen, Polnischen, Böhmischen und Wendischen vor die Casus jenes Pronomens gesetzt, das in diesen Sprachen mit dem altslawischen Pronomen онъ in eine Declination zusammengeschmolzen ist; dieſs letztere ist auch der Fall bei den südwestlichen Slawen, welche aber in den obliquen Casus immer das n setzen, mögen diese mit oder ohne Präpositionen gebraucht werden. Das н wird eingeschoben im altslawischen вънити hineingehen, von въ und ити gehen; in вънѧти aufmerken, von въ und ѩти nehmen, ist es an die Stelle des і getreten. Im Russischen steht es auf solche Weise in mehreren Derivaten von ять, имáть nehmen, wie in внять, внимáть vernehmen, aufmerken, вынимáть heraus nehmen, донимáть einziehen, das Ganze oder den Rest einer Schuld empfangen, занимáть borgen, принимáть und принять annehmen, aufnehmen, принятіе und пріятіе die Annahme, Aufnahme, der Empfang. So findet sich das n auch in anderen slawischen Sprachen bisweilen eingeschoben, wechselt manchmal mit m, wie wir bei diesem gesehen haben, wurde von alten polnischen Dichtern für l und ł gesetzt und verwandelt sich im Serbischen mitunter in l.

Mouillirt wird das n in allen gegenwärtigen slawischen Sprachen, russ. нь, serb. њ, croat. ny, illyr. und slowen. nj, böhm. und slowák. ň, poln. und oberwd. ń, niederwd. ṅ. Berlić hat nach seinem früher erwähnten System nj für das mouillirte n in den Grundlauten oder Stammsylben, nj für dasselbe in den Ableitungssylben, die beide auf gleiche Weise den obigen Bezeichnungen in den übrigen slawischen Sprachen entsprechen. Er schreibt dem zufolge kônj das Pferd, konja des Pferdes, prêdnji der vordere, von pred, prid vor, und so die

ähnlichen Adjectiva auf nji, dagegen vîdjènje das Sehen und die anderen Verbalsubstantive auf nje. Ich habe schon oben auf die Schwierigkeit dieser Unterschiede aufmerksam gemacht. Dagegen hat er kein nje für нѣ wie es die Consequenz verlangt hätte; er schreibt njêkojì jemand für das altslawische нѣкъı, njêčjì eines gewissen, für нѣчни u. s. w.

§. 90.

Das ѯ und das ѱ, nach ihren griechischen Namen кси und пси genannt, sind mit ihrem Zahlwerth 60 und 700 in das cyrillische Alphabet aufgenommen worden und stehen nunmehr am Ende desselben vor dem ѳ und ѵ. Nur in wenigen griechischen Wörtern und Namen machte man von dem ѯ Gebrauch, so wie auch die Croaten, die Böhmen und mit wenigen Ausnahmen die Polen das römische x nur in fremden Wörtern anwenden. In slawischen wird dessen Laut durch кс, ks ausgedrückt und dieses dient auch gegenwärtig im Russischen für ursprünglich fremde Namen, wie in Александръ.

Auf eigenthümliche Weise hat sich das кн in einigen polnischen Wörtern in ks verwandelt, wofür es dann üblich wurde x zu schreiben. Diese Wörter, zu denen mehrere Derivate gehören, sind кннга das Buch, polnisch księga oder xięga, und кнѧѕь der Fürst, polnisch książę oder xiążę der Fürst, und ksiądz oder xiądz der Priester, auf den der fürstliche Titel übertragen wurde, im Böhmischen kníže der Fürst und kněz der Priester. Beide Wörter, die durch die verschiedenen slawischen Idiome ihre Verbreitung als Stammwörter gefunden haben, sind wahrscheinlich germanischer Herkunft; кннга wird auf das gothische *kunnan* kennen, wissen, *kannjan* kund thun u. s. w. zurückzuführen sein, кнѧѕь auf *kuning* König. Die Formen des Worts кннга in den einzelnen slawischen Sprachen sind schon S. 188 erwähnt worden; im russischen князь, serbischen кнêз, slowenischen knéz hat dieses Wort seine alte Bedeutung Fürst forterhalten; in Serbien, Illyrien (Voltiggi schreibt knes Graf, Cavalier) steigt diese Würde mitunter bis zum Schulzen herab. Nur bei den Polen und Čechen ist das Wort auch auf die Priester ausgedehnt, slowákisch kňaz der Priester. Bei den Oberwenden ist kńez, bei den Niederwenden knès der Herr, beide mit vielen

Derivaten. Der Grund, warum die Polen jenes x gegen die Gewohnheit der übrigen Slawen beibehalten haben, liegt wohl vorzugsweise darin, dafs in der schriftlichen Titulatur fürstlicher und geistlicher Personen die Abbreviatur X. für xiąże und xiądz allgemein eingeführt ist, und man dann diese Wörter nicht nur fortdauernd mit jenen Buchstaben schrieb, sondern ihn auch für die anderen mit ks anfangenden Wörter beibehielt, wogegen Mehrere jedoch in allen Fällen ks setzen.

In slawischen Kirchenbüchern findet sich wohl noch das ѱ, wie in ѱаломъ der Psalm, im Russischen aber wird dafür jetzt псаломъ geschrieben. Im Falle man aus irgend einem Grund das ѱ, in unsere Schrift übergetragen, von dem пс zu unterscheiden hätte, könnte man für jenes pſ mit langem ſ schreiben, während das пс durch ps wiedergegeben würde.

Unter allen slawischen Völkern haben die Böhmen und Slowáken allein das römische q in ihrem Alphabet, dessen sie sich jedoch nur in Wörtern fremden Ursprungs bedienen; und selbst in diesen ist es erlaubt, kw oder kv dafür zu setzen. Aber in den Eigennamen wird das q gewöhnlich beibehalten. Im 16. Jahrhundert, als man das Slowenische zu schreiben anfing, hatte man in das lateinische Alphabet für dasselbe auch das q der fremden Wörter und Namen wegen aufgenommen, später aber wurde der Gebrauch desselben aufgegeben.

Zweiter Abschnitt.

---

§. 91.

Ungefähr 600 Jahre vorher, ehe das griechische Alphabet für die altslawische Sprache eingerichtet wurde, fand eine ganz ähnliche Uebertragung desselben auf die uralte Sprache der Aegypter Statt, und zwar wie dort höchst wahrscheinlich nur unter dem Einflusse des sich ausbreitenden Christenthums. Es lassen sich aber hier nicht so wie bei dem cyrillischen Alphabet eine genauere Zeitbestimmung oder auch nur irgend nähere Nachweisungen über die Umstände angeben, unter welchen das unter dem Namen des koptischen bekannte Alphabet in Aegypten eingeführt wurde, und nicht, wem es diefs verdankt; in die zweite Hälfte des dritten Jahrhunderts fällt, wie es scheint, seine Entstehung, wenn nicht, wie diefs auch sehr möglich ist, schon früher eine Verbindung der ausschliefslich ägyptischen Buchstaben mit den griechischen Statt gefunden haben sollte, was ja unter den Verhältnissen, in denen sich Aegypten seit mehr als fünf Jahrhunderten befand, leicht der Fall sein konnte, ohne dafs gerade die besondere Absicht in Bezug auf das Christenthum dabei zu Grunde gelegen hätte. Indessen fehlen uns hierüber alle Nachrichten, und wir sehen nur, dafs, nachdem noch unter den Ptolemäern demotische und griechische Schrift ohne Verschmelzung neben einander gebraucht worden waren, die eine für die Aegypter, die andere für die Griechen, gegen Ende des dritten und Anfang des vierten Jahrhunderts die Vereinigung des griechischen Alphabets mit den besonderen ägyptischen Buchstaben bereits vollzogen worden war, und es verdrängte nunmehr bald die so gestaltete Schrift unter dem Einflusse des siegreichen Christenthums den Gebrauch der älteren

Schriftgattungen Aegyptens. Dafs diefs nicht gleich Anfangs bei der Einführung des Christenthums geschehen war, hatte seinen Grund wohl in der früheren Verbreitung desselben vorzugsweise unter den ägyptischen Juden und Griechen, die sich natürlicher Weise der griechisch-christlichen Literatur anschlossen, welche bekanntlich einen ihrer Hauptsitze in Alexandrien hatte. Für diese älteren Christen hätten Bibelübersetzungen und liturgische Schriften in ägyptischer Sprache nicht allein keinen Zweck gehabt, sondern wären sogar völlig ungebräuchlich gewesen, da die alexandrinischen Juden selbst griechisch schrieben und die herrschenden Griechen und Römer sich nicht leicht mit der ägyptischen Sprache befafsten, so wie dann auch auf der anderen Seite die Hofsprache der Ptolemäer einem grofsen Theil ihrer Unterthanen fremd geblieben war. Es entstand daher erst dann das Bedürfnifs ägyptisch-kirchlicher Schriften, als die christliche Religion nach und nach Eingang auch unter den Nachkommen der ursprünglichen Bewohner Aegyptens gefunden hatte, die jene bald zu der Zahl ihrer eifrigsten Anhänger rechnen konnte, indem sie schon in der ersten Hälfte des vierten Jahrhunderts schaarenweise unter den Regeln des neu entstandenen Mönchswesens die thebaische Wüste bevölkerten, bis dann gegen das Ende desselben Jahrhunderts das Heidenthum im unteren und mittleren Aegypten unter den wiederholten Schlägen der kaiserlichen Gesetze und der Tempelstürme der Christen erlag und sich nur noch in Oberägypten bis unter Justinians Regierung erhielt*).

§. 92.

Es kann hier der Ort nicht sein näher auf Verhältnisse einzugehen, die in den neuesten Zeiten der Gegenstand der gründlichsten Untersuchungen und der scharfsinnigsten Bearbeitungen geworden sind; ich werde mich daher nur auf die nothwendigste zu dem Ganzen gehörige Erörterung beschränken.

Bekanntlich war die ursprüngliche altägyptische Sprache, so weit wir sie bis jetzt der Hieroglyphen- und der demotischen Schrift nach kennen, nicht reich an Lauten, die sich erst mit der Zeit und nach Verschiedenheit der Orte entwickelten, so dafs wir in

---

*) *Letronne, Mémoires de l'académie royale des inscriptions, IX, p. 163.*

den Hieroglyphen Gutturale und Palatale zum Theil noch unter denselben Zeichen begriffen sehen, eben so *tenues* und *aspiratae*, die *mediae* überhaupt aber mit Ausnahme des b fehlten, wie sich diefs auch in anderen alten Sprachen, z. B. der etruskischen findet, welche gar keine *medias* hat, und dafs ferner die in mehreren Sprachen mit einander wechselnden l und r durch beiden gemeinschaftliche Zeichen dargestellt wurden. Die Anwendung der Vocallaute erscheint äufserst vag, was möglicher Weise mit verschiedener Aussprache derselben schon in den früheren Zeiten zusammenhängt. Es lassen sich indessen jedenfalls das a mit dem e von dem i und dem o mit dem u unterscheiden, neben welchen wir das ai als eine Art Umlaut des i ansehen können; dabei aber gehen auch a und o vielfach in einander über, wie diefs anderwärts in so vielen Sprachen, sei es auch nur in den Volksdialecten, der Fall ist, und wobei vielleicht auch mitunter ein gemischter zwischen a und o liegender Laut angenommen werden dürfte. Gesichert ist offenbar das Vorhandensein der Vocale a, e, i, o, dieses letztere mit u zusammenfallend. Als ursprüngliche Bilderschrift bezeichneten indessen die Hieroglyphen gewöhnlich die in- und auslautenden Vocale nicht besonders, die sich von selbst verstanden und daher keiner Berücksichtigung bedurften, welche ihnen erst dann werden mufste, wenn der Laut einzelner Worte oder Sylben durch sie näher bestimmt werden sollte. Da hiernach die Hieroglyphen den Laut nur annähernd ausdrücken konnten, so wurden sie bei dem Lesen natürlich so ausgesprochen, wie die Wörter, für welche sie standen, nach Verschiedenheit der Zeiten und Orte lauteten; es konnte daher dasselbe Zeichen früherhin ganz anders ausgesprochen worden sein als später, anders nach oberägyptischem Dialect als wie nach dem von Unterägypten. Die verschiedenen oft abweichend genug lautenden Formen eines und desselben Wortes lassen sich daher häufig so wie im Griechischen auf dialectische Verschiedenheiten zurückführen, wozu noch kommt, dafs in vielen Wurzeln bei der Annahme von Suffixen ein Umlaut Statt fand, das hieroglyphische Zeichen einer solchen Wurzel also nach Verschiedenheit der Beziehung oder der Form, in der es stand, anders lauten mufste. So zeigt uns das Aegyptische nach seiner späteren koptischen Auffassung neben einander Formen wie ⲁϣ, ⲟϣ, ⲱϣ viel sein, vervielfältigen, vermehren, ⲁⲩ, ⲉⲁⲩ, ⲉⲟⲟⲩ, ⲟⲟⲩ, ⲱⲟⲩ Ruhm, ⲓⲱ, ⲉⲱ, ⲉⲓⲱ, ⲉⲉⲓⲱ, ⲓⲁ, ⲉⲓⲁ Esel und dessen Plural ⲉϩⲉⲩ.

Anstatt die immerhin in ihrer vollständigen Darstellung etwas umständlichen Hieroglyphen zu zeichnen, begnügte sich die so genannte hieratische Schrift mit Umrissen der Hieroglyphen oder auch nur mit der Aufnahme eines Theils derselben, mit Strichen, die im allgemeinen das Bild der dem Leser bekannten Hieroglyphe gaben, und es entwickelte sich dann hieraus vielleicht schon um die Zeit, in der das so genannte phönicische Alphabet entstand, jedenfalls aber vor der Herrschaft der Perser, die demotische oder Volksschrift, die zwar eines Theils völlig alphabetisch war, aber aus den vorausgegangenen Schriftsystemen mehrfache Buchstabenformen für einerlei Laut beibehielt, da sich für den Ausdruck eines solchen die Hieroglyphen- und hieratische Schrift verschiedener Zeichen neben einander bedient hatten, in so fern diese nur einerlei Anfangslaut hatten. Die in der Hieroglyphenschrift zusammengeworfenen Laute sind es auch meistens in der demotischen, und es giebt diese in mehrfachen Beziehungen keine gröſsere Schärfe als jene, während sie in anderen schon Fortschritte in der Lautbestimmung jener gegenüber zeigt, zumal da sich das Bedürfniſs geltend machte, griechische Namen mit einiger Genauigkeit zu schreiben. Neben den alphabetischen Zeichen behielt indessen die demotische Schrift auch noch eine Anzahl ideographischer Zeichen bei, die, aus der hieratischen Schrift geflossen, mehr oder weniger von den in dieser angewandten abweichen, auch wohl ihnen gleich sind; und sie vereinigte auf diese Weise zwei verschiedene Schreibsysteme mit einander.

In der Hieroglyphenschrift finden wir, so weit sich dieſs vorzüglich aus den Transcriptionen griechischer und lateinischer, dann einiger orientalischen Namen erkennen läſst, die Laute a und e, i und durch dessen Verdoppelung ai, o und u, b, f, h, ḫ oder k̆, k nebst g und c̄ oder ḡ, l und r, m, n, p und φ, s, s̄, t und ϑ oder auch d dargestellt, die in gleicher Weise in dem demotischen Alphabet erscheinen, nur daſs das c̄ oder ḡ hier von dem k abgetrennt und das l durch ein Abzeichen von dem r unterschieden ist. Die der ägyptischen Sprache fremden Laute, wie das d, wurden durch die Schriftzeichen ausgedrückt, die zur Bezeichnung der nächstverwandten Laute dienten, also das d durch das t, und in der altägyptischen Schrift selbst finden wir daher die Nachweisung, daſs die Sprache noch zu keinem reicheren Lautsystem vorgeschritten war.

Das demotische Alphabet ist dargestellt und erläutert in zwei Schriften von dem Dr. Heinr. Brugsch, beide in Berlin im Jahr 1850 erschienen; *Lettre à Mr. le vicomte Emmanuel de Rougé, au sujet de la découverte d'un manuscrit bilingue sur papyrus en écriture démotico-égyptienne et en grec cursif de l'an 114 avant notre ère; avec 3 planches*, in 4⁰. und *De natura et indole linguae popularis Aegyptiorum. Fasciculus prior : de nomine, de dialectis, de litterarum sonis*, in 8⁰.

In letzterer sagt der Verfasser S. 12 in Bezug auf die Vocale : „*Antiquae dialecti vel linguae quum enim sit uti tribus potissimum vocalibus litteris A, I, U, propterea primitivae nominatis, consentaneum est conjicere hoc idem apud Aegyptios usu venisse.*“ Dürfen wir indessen aus der Anwendung und Häufung der Vocale im Koptischen einen Schluſs ziehen, so möchte diese in den semitischen Sprachen nach den späteren Vocalsystemen vorherrschende Begränzung der Vocallaute nicht eben so im Aegyptischen Geltung gehabt haben, da wir in ihm jenen Sprachen ganz fremde vocalische Lautverbindungen und einen besonderen Reichthum an Vocalen antreffen, Wörter wie **ⲉⲟⲩⲗ**, **ⲓⲉⲟⲩⲗ**, **ⲉⲓⲟⲩⲗ**, **ⲉⲓⲉⲓⲟⲩⲗ**, **ⲉⲉⲓⲉⲟⲩⲗ**, **ⲉⲉⲓⲉⲓⲟⲩⲗ** Hirsch. Wie frühe oder wie spät die Unterschiede in der Aussprache mancher Consonanten eintraten, wann sich aus dem k ein č entwickelte, wann die durch einerlei Zeichen dargestellten l und r zu den bestimmteren zwei Lauten sich sonderten, oder der eine derselben nun auch sich in den anderen umwandelte, dieſs läſst sich natürlich nicht mehr ermitteln. In der Reihe von Jahrhunderten, welche die ägyptische Sprache durchlebte, änderte sich offenbar mehrfach die Aussprache, wie sie es eben so überall während längerer Zeiträume gethan hat, und es kann uns daher diejenige, welche die Kopten in den letzten Jahrhunderten unter dem Einflusse der nunmehr von ihnen gesprochenen arabischen Sprache bei der Lesung ihrer nicht mehr verstandenen liturgischen Bücher befolgten, auf keine Weise als Richtschnur dienen.

§. 93.

Die Kopten, deren Benennung auf der arabischen Verderbung des Namens Aegypter قبط beruht, die sich selbst aber **ⲣⲉⲙ ⲛ̀ ϧⲏⲙⲓ** rem en ẖêmi nach memphitischem Dialect, oder nach sahidischem **ⲣⲉⲙ ⲛ̄ ⲕⲏⲙⲉ** rem en kême Leute von Aegypten nannten, sprachen zur Zeit der Blüthe ihrer christlichen Literatur drei Dialecte, den

Oberägyptischen, Thebaischen oder Sahidischen (d. i. صَعِيدِي ṣaʿîdî oberländischen), dann den Unterägyptischen, Bahirischen (بَحِيرِي baḥîrî niederländischen) oder Memphitischen, und aufser diesen beiden noch den Baschmurischen, der einer Gegend des Delta angehört haben soll, aber auch in den Oasen und noch sonst wo gesucht wurde. Weder über die Herkunft des Namens noch über seine Beschaffenheit wissen wir etwas Bestimmtes; Reste der koptischen Sprache, die sich bald mehr dem sahidischen, bald dem memphitischen Dialect nähern, sind ihm zugeschrieben worden, und sie werden jetzt ohne nähere Begründung als baschmurische aufgeführt. Möglicher Weise gehörten sie ihrer Beschaffenheit nach einer aus Bewohnern von Ober- und Unterägypten gemischten Bevölkerung an. Diese Dialecte, deren Ursprung jedenfalls den Zeiten der christlich-koptischen Sprache vorausgeht, haben theils dieselben Laute gemeinschaftlich, theils weichen sie in der Aussprache einer grofsen Anzahl von Wörtern bedeutend von einander ab, wobei namentlich der memphitische Dialect die aspirirten Buchstaben, der sahidische die *tenues* verzieht, so dafs wir immer, wo solche vorkommen, doppelte Wortformen haben. Aufserdem änderte sich im Verlauf der Zeit mehrfach die Aussprache der Vocale.

Bei der Annahme des griechischen Alphabets für die christlichen Aegypter wurde dieses natürlicher Weise nach der Aussprache aufgenommen, die damals dafür in Alexandrien herrschte; ob aber das gemeine Griechische, abgesehen von den eigentlichen Dialecten überall in Griechenland, in Sicilien und Italien, in Massilia, in Macedonien, in Syrien, in Aegypten, in Cyrenaica u. s. w. mehrere Jahrhunderte hindurch auf dieselbe Weise ausgesprochen wurde, mufs den gewöhnlichen Sprachverhältnissen zufolge als sehr zweifelhaft oder vielmehr als sehr unwahrscheinlich erscheinen. Defshalb führen auch wohl die Bemühungen, diese Aussprache fest zu stellen, so oft zu einander widersprechenden Resultaten, oder aber den Gründen für die eine Ansicht stehen vielfache Gründe für die entgegengesetzte Ansicht im Wege. Es wird daher jede Bemühung, die Aussprache des Koptischen mehr als nur annähernd und nach allgemeinen Grundsätzen zu bestimmen, vergeblich sein; jedoch scheint es mir, dafs diese vollkommen ausreichen, um allen billigen Forderungen Genüge zu leisten. Für die in das koptische Alphabet übergegangenen griechischen Buchstaben müssen wir uns jedenfalls in der Transcription so viel als möglich

der Art anschliefsen, wie jene im allgemeinen mit lateinischen Buchstaben ausgedrückt werden, wenn gleich die Kopten einzelne derselben, wie z. B. das ⲧ, anders als unser t ausgesprochen haben sollten. Da in die koptischen Bücher eine Menge von griechischen Wörtern in arger Sprachmengerei überging, Wörter, die sich zum Theil wenigstens recht gut durch ursprünglich ägyptische hätten ersetzen lassen, so gestattet schon dieses Verhältnifs keine unnöthige Abweichung von den Normen für das Griechische.

§. 94.

So wie später für die Slawen wurde auch für die Kopten das ganze unveränderte griechische Alphabet mit seinen Zahlwerthen aufgenommen, und an die Stelle, wo jene für 90 das ʏ ч č einrückten, hatte das Koptische das fast gleichgestaltete ϥ fei aufgenommen. Das ω war griechisch, koptisch und slawisch 800, daran schlofs sich im Koptischen für 900 das ϣ šei, auf das die Alphabete gewöhnlich das fei folgen lassen, an derselben Stelle, an der in den slawischen Alphabeten das ʏ steht. Darauf kommen die übrigen ägyptischen Buchstaben, an deren Ende von Manchen das ⳁ gesetzt wird, wie es auch die Slawen unter die ihnen fremden Buchstaben dahin verwiesen. Die Reihenfolge der ägyptischen Buchstaben nach den griechischen wird in den Alphabeten bisweilen mit einigen willkürlichen Abweichungen gegeben. Die Form der Buchstaben bietet in unseren Drucken mehrfache Verschiedenheiten dar, je nachdem die Calligraphie einzelner Handschriften bei dem Schnitte zum Muster genommen worden ist. Am Ende der 2. Abtheilung 1. Theils des leider unvollendet gebliebenen höchst gründlichen Werkes von Dr. M. G. Schwartze „Das alte Aegypten“, Leipzig, 1843, 4°. S. 2097—2183 befindet sich ein „Paläographisches Alphabet der Koptischen Schrift“. Aus diesem, wie auch schon aus den früheren Hülfsmitteln, geht klar hervor, dafs es gar keine Schwierigkeit haben könnte, eine gemeinschaftliche Schrift für die griechischen Buchstaben des koptischen und des altslawischen Alphabets zu schneiden, die für beide völlig passen würde und der dann nur die unterscheidenden Buchstaben jener Alphabete hinzuzufügen wären, da sich der Einflufs der griechischen Calligraphie des Mittelalters auf beide in gleicher Weise geltend machte. Auch fallen mehrere Buchstaben in neueren

Schriften für beide Sprachen fast ganz zusammen, nur daſs dieſs nicht gleichförmig ist und es in den Drucken bald die einen bald die anderen Buchstaben sind, bei denen sich dieſs vorzugsweise bemerklich macht.

§. 95.

Die Buchstaben des koptischen Alphabets mit ihren Namen und Zahlwerthen sind folgende :

Ⲁ	ⲁ	ⲁⲗⲫⲁ	alp̌a	a	1.	Ⲡ	ⲡ	ⲡⲓ	pi	p	80.
Ⲃ	ⲃ	ⲃⲏⲧⲁ	bêta	b	2.	Ⲣ	ⲣ	ⲣⲱ	rô	r	100.
Ⲅ	ⲅ	ⲅⲁⲙⲙⲁ	gamma	g	3.	Ⲥ	ⲥ	ⲥⲓⲙⲁ	sima	s	200.
Ⲇ	ⲇ	ⲇⲉⲗⲧⲁ	delta	d	4.	Ⲧ	ⲧ	ⲧⲁⲩ	tau	t	300.
Ⲉ	ⲉ	ⲉⲓ	ei	e	5.	Ⲩ	ⲩ	ϩⲩ	hy	y	400.
Ⲋ	ⲋ	ⲋⲟ	ẓo	ẓ	6.	Ⲫ	ⲫ	ⲫⲓ	p̌i	p̌	500.
Ⲍ	ⲍ	ⲍⲏⲧⲁ	zêta	z	7.	Ⲭ	ⲭ	ⲭⲓ	ḫi	ḫ	600.
Ⲏ	ⲏ	ϩⲏⲧⲁ	hêta	ê	8.	Ⲯ	ⲯ	ⲯⲓ	pſi	pſ	700.
Ⲑ	ⲑ	ⲑⲏⲧⲁ	ťêta	ť	9.	Ⲱ	ⲱ	ⲱ	ô	ô	800.
Ⲓ	ⲓ	ⲓⲱⲧⲁ	iôta	i	10.	Ϣ	ϣ	ϣⲉⲓ	s̄ei	s̄	900.
Ⲕ	ⲕ	ⲕⲁⲡⲡⲁ	kappa	k	20.	Ϥ	ϥ	ϥⲉⲓ	fei	f	90.
Ⲗ	ⲗ	ⲗⲁⲩⲇⲁ	lauda	l	30.	Ϧ	ϧ	ϧⲉⲓ	h̦ei	h̦.	
Ⲙ	ⲙ	ⲙⲓ	mi	m	40.	Ϩ	ϩ	ϩⲟⲣⲓ	hori	h.	
Ⲛ	ⲛ	ⲛⲓ	ni	n	50.	Ϫ	ϫ	ϫⲁⲛϫⲓⲁ	ḡanḡia	ḡ.	
Ⲝ	ⲝ	ⲝⲓ	xi	x	60.	Ϭ	ϭ	ϭⲓⲙⲁ	c̄ima	c̄.	
Ⲟ	ⲟ	ⲟ, ⲟⲩ	o, u	o	70.	Ϯ		ϯⲉⲓ	tei	ti.	

In manchen Drucken haben groſse und kleine Buchstaben dieselben Formen, was aber in anderen nicht der Fall ist, wo jene mehr oder weniger von einander abweichen : Ⲁ ⲁ ⲁ für a, Ⲙ Ⲙ ⲙ ⲙ für m, Ⲛ ⲛ ⲛ für n.

In Bezug auf die folgenden Erörterungen über das koptische Alphabet darf ich wohl im allgemeinen vorzugsweise auf das oben erwähnte Werk von Schwartze und auf dessen erst nach seinem Tode von dem Dr. H. Steinthal herausgegebene Koptische Grammatik, Berlin, 1850, 8°. verweisen.

Die koptischen Buchstaben wurden in den meisten Handschriften mit Abzeichen versehen, die im allgemeinen in den memphitischen

in einem oben stehenden Punct oder später auch einem Gravis, in den baschmurischen gleichfalls in einem Gravis, in den sahidischen in einer horizontalen Linie über den Consonanten und nachmals auch über den Vocalen bestand. Die älteren Handschriften sind ärmer an diesen Bezeichnungen, die jüngeren reicher, in den ältesten fehlten sie wahrscheinlich ganz. Die Zahlzeichen in den memphitischen Handschriften tragen über sich die horizontale Linie. Ausführlich ist der Gegenstand in dem Alten Aegypten I, 2, S. 1308—1353, dann in der Koptischen Grammatik von Schwartze S. 40—66 behandelt. Das Ganze beruht offenbar wohl auf dem Bemühen, dem Leser der in der absterbenden oder abgestorbenen koptischen Sprache abgeschriebenen kirchlichen Schriften anzudeuten, dafs bei den bezeichneten Consonanten ein Vocal in der Aussprache hinzuzusetzen sei und dafs die bezeichneten Vocale eine Sylbe für sich bilden, nicht diphthongesciren, nicht mit nebenstehenden Vocalen und Consonanten zusammen ausgesprochen werden sollten, was aber, wie diefs in der Natur der Sache liegt, nicht ganz gleichförmig durchgeführt, anders ferner im memphitischen Dialect, anders im sahidischen und dann bisweilen auch irrthümlich angewandt wurde. So würde man etwa im Deutschen ṙgeben und ġgeben anstatt ergeben und gegeben schreiben, dann ėben, geėkelt, Åriė u. s. w. Man ersetzte das ⲓ der Artikel ⲡⲓ und ⲧⲓ oder ϯ durch einen Punct über dem ⲡ und ⲧ; man schrieb ⲙ̇, ⲛ̇, ϣ̇ u. s. w. anstatt ⲉⲙ, ⲉⲛ, ⲉϣ, wobei bald eine festere Gewohnheit, bald nur Willkür in der Schreibung herrschte. Auf diese Weise wird ⲡ̇ⲑⲏⲛⲟⲩ der Wind anstatt ⲡⲓⲑⲏⲛⲟⲩ pitêu geschrieben, ⲙ̇ⲡ̇ⲕⲁϩⲓ statt ⲉⲙⲡⲓⲕⲁϩⲓ empikahi der Erde, ⲧ̇ⲥⲱⲟⲩϩⲓ tisôuhi der Gipfel, der Scheitel, ⲁ̇ⲗⲟⲩ a-lu Knabe, Mädchen, ⲓⲱ̈, ⲉ̇ⲱ̈, ⲓ̇ⲁ̇ Esel, ⲛⲁϣ̇ⲟ̇ϩⲓ na-es̄-o-hi könnte stehen, die Pronominalcasus ⲡⲕ̄, ⲡϥ̄, ⲡⲥ̄, ⲡⲛ̄, ⲡⲉⲧⲛ̄, für ⲡⲉⲕ, ⲡⲉϥ, ⲡⲉⲥ, ⲡⲉⲛ, ⲡⲉⲧⲉⲛ. Es werden endlich von zwei anlautenden Consonanten der erste oder auch alle beide bezeichnet, ϣ̇ϣⲏⲛ (ⲡⲓ), sahidisch ⲡⲉϣⲏⲛ der Baum; ϩ̇ⲑⲏⲛⲟⲩ ihr Herz von ϩⲏⲧ (ⲡⲓ) und ϩⲑⲏ; ⲑ̇ⲙⲏⲓ gerecht; ⲉ̇ϩ̇ⲣⲏⲓ, ⲛ̇ϩ̇ⲣⲏⲓ, ⲉ̇ϧ̊ⲣⲏⲓ, ⲛ̇ϧ̇ⲣⲏⲓ in; ϣ̇ⲫⲏⲣⲓ (ϯ) Wunder, sahidisch ϣⲡⲏⲣⲉ (ⲧⲉ); das griechische ⲕ̇ⲗⲏⲣⲟⲛⲟⲙⲓ̇ⲁ̇; ⲫ̇ⲙ̇ⲱⲓⲧ der Weg (oder ⲡⲓⲙⲱⲓⲧ). Hierbei mag es zum Theil zweifelhaft sein, ob die Bezeichnung überall richtig und wo und welcher Vocal einzuschalten sei, ob

ferner der zu lesende Vocal auf früherer Unterdrückung in der Schrift oder auf späterer Auflösung in der Aussprache beruhe. Die ersten der angegebenen Wörter möchten wohl s̄ĕs̄ên, hĕt̄êu, t̄ĕmêi, e-hĕ-rêi, en-hĕ-rêi, e-ḫĕ-rêi, en-ḫĕ-rêi zu lesen sein, ob aber ĕs̄p̂êri oder s̄ĕp̂êri, ĕklêronomia (oder ĭklêronomia, wie etwa der Araber sprechen würde), mufs, so wie in anderen Fällen, wo wir keine doppelte Schreibung haben, ungewifs bleiben. Das ⲫⲙ̀ⲱⲓⲧ scheint auf eine Auflösung in der Aussprache hinzudeuten, denn das ⲡ ist ja hier nur des Anschlusses an das folgende ⲙ wegen in ⲫ verwandelt; der Punctator hat hier wahrscheinlich pimôit oder p̂ĕmôit, bĕmôit gelesen haben wollen. Wo die Grammatik, wo sonstige *scriptio plena* die richtige Aussprache nachweisen, kann man im ersten Falle ĕ, im anderen e, bei den Artikeln i statt des consonantischen Abzeichens setzen; wo dagegen die Nachweisung der Aussprache fehlt, ist uns auch mit einem willkürlich eingeschalteten Vocal nicht geholfen; es reicht hin zu wissen, dafs die späteren Handschriften hier bei dem Zusammenstofs der Consonanten die Abzeichen setzen. Uebereinstimmung ist nicht zu erreichen, da sie auch in den Handschriften fehlt, und die koptischen Wörterbücher eine wahre Musterkarte von neben einander stehenden Formen und verschieden gestellten Vocalen darbieten, wie z. B. in memphitisch ⲉϩⲃⲱⲥ, ϩⲃⲟⲥ, ϩⲃⲱⲥ, sahidisch ϩⲃⲟⲟⲥ, ϩⲃⲱⲱⲥ, ϩⲃ̄ⲥⲟ, ϩⲃ̄ⲥⲱ Kleid, Decke, Bedeckung. Wo übrigens ein Vocal nach einem Consonanten eine neue Sylbe anfangen oder bilden soll, könnte man jenen unterstreichen, wie in gleichem Falle für die semitischen Sprachen den von einem א getragenen Vocal, für das oben erwähnte ⲛⲁϣ̀ⲟϩⲓ also schreiben naĕs̄o̲hi.

§. 96.

Gehen wir zu den einzelnen Buchstaben über.

Das ⲁ ist unser a. Nach der grofsen Wandelbarkeit der Vocale im Koptischen finden wir dafür in vielen Wörtern alle anderen Vocale, bald den bald jenen gesetzt, ⲉ, ⲏ, ⲓ, ⲟ, ⲱ, ⲟⲩ und ⲁⲩ, häufig in mehr als doppelten Formen.

Das ⲃ ersetzte einen in der Hieroglyphen- und demotischen Schrift besonders ausgedrückten Laut, stand für griechisches β, für lateinisches b und v, und hatte wahrscheinlich einen mit keinem

dieser Buchstaben völlig übereinstimmenden Laut. Bisweilen steht bald im memphitischen bald im sahidischen Dialect ϥ dafür, und gleichfalls sehen wir es mit ⲡ und ⲫ wechseln. Sein Name bêta, bei den alten Aegyptern höchst wahrscheinlich bei, wurde von den späteren Kopten wida ausgesprochen, und ihnen lautete es dann auch vielfach, obschon keineswegs durchgängig, nach mittelalterlicher und neugriechischer Aussprache wie w. Aber noch geraume Zeit hindurch und zwar bis zum Aussterben der Sprache mufs der b-Laut vorgeherrscht haben, wefswegen die koptischen Handschriften nur selten ⲃ und ⲟⲩ mit einander verwechselten und zwar gewöhnlich nur so, dafs sie ⲟⲩ an die Stelle des ⲃ, nicht aber ⲃ an die Stelle des ⲟⲩ setzten. Auch fanden sich die Kopten nicht wie später die Slawen bewogen, zwei Zeichen für das altgriechische ⲃ aufzunehmen, das eine für den b-Laut, das andere für den w-Laut. Drückte das koptische ⲃ das lateinische v aus, so geschah diefs nach dem Vorgange der Griechen, die dafür theils *β* theils *ου* schrieben, wenn gleich keins derselben ganz dem lateinischen v entsprach, und koptisches ⲃ und ⲟⲩ mufsten gerade eben so diesen Buchstaben wiedergeben. Arabisch steht, wenn ich nicht irre, für das ⲃ nur ب, nie و und im Hebräischen entsprach ihm das ב, wie in ϣⲃⲱⲧ, ϣⲉⲃⲱⲧ, שֵׁבֶט Stab. Wir können es nach allem diesem nur durch b wiedergeben.

Der memphitische Dialect aspirirte, wie es mir scheint, theilweise die Buchstaben ⲃ, ⲗ, ⲙ, ⲛ, ⲣ, dann ⲓ und ⲟⲩ, wenn diese für die Consonanten j und w standen (s. diese Buchstaben und das bei ⲑ und ⲫ Bemerkte). Vor ihnen verwandelte er den männlichen Artikel ⲡ in ⲫ als Verbindung der dem Anfangsbuchstaben eines Wortes innewohnenden Aspiration mit dem ⲡ; so wurde ⲫⲃⲁⲗ p̆bal das Auge aus ⲡⲃⲁⲗ. Der sahidische Dialect aspirirte diese Buchstaben für sich genommen nicht, er that es nur durch ein vorgesetztes ϩ, und somit hatte er auch nicht die Form ⲫ für den Artikel.

Das ⲅ blieb zu allen Zeiten ein der ägyptischen Schrift fremder Buchstabe, die es in ausländischen Namen wie in Geta durch dieselben Zeichen wie das ⲕ ausdrückte. Daraus folgt aber nicht gerade, dafs dessen Laut den Aegyptern unbekannt war, denn wir

wissen nicht, wie sie die Zeichen aussprachen, an deren Stelle später das griechische κ trat, und nicht, welchen Laut sie diesem selbst gaben und ob es nur ein Laut war oder mehrere neben einander, die man bei den Uebergängen graphisch nicht unterscheiden konnte, wie diefs auch in Deutschland der Fall sein würde, wenn man das k der Schweizer von dem in der Mark Brandenburg trennen und den Zwischenlauten ihre richtige Stelle anweisen wollte. Dafür dafs der g-Laut dem Aegyptischen nicht fremd war, spricht die Aufnahme des ϫ, das allgemein für ǧ genommen wird und früher gleichfalls mit demselben Zeichen wie das k geschrieben wurde. Nun aber entsteht nach den allgemeinen Regeln aus k kein ǧ, sondern es entsteht dieses nur aus g oder j; wir müssen also wohl dem ägyptischen k-Laut einen Umfang zuschreiben, der das g in sich begreift, zumal da die Kopten in fremden Wörtern ⲕ und ⲅ beständig mit einander verwechselten. In späteren Zeiten ging auch schriftlich im sahidischen und baschmurischen Dialect nach einem auch sonst ganz gewöhnlichen Lautwechsel das auf ⲛ folgende ⲕ in ⲅ über. Dafs das ⲅ durch g ausgedrückt werden müsse, ist allgemein angenommen.

Ein ähnliches Verhältnifs wie bei dem ⲅ findet bei dem ⲇ Statt, das gleichfalls nicht zu den eigentlichen ägyptischen Buchstaben gerechnet, durch die Zeichen für ⲧ vertreten wurde. Während in fremden Wörtern ⲧ und ⲇ regellos mit einander wechselten, kommt das letztere nur ausnahmsweise und gegen die Regel in wenigen koptischen Wörtern vor. An dessen d-Laut gewöhnten sich wahrscheinlich erst die späteren Kopten und schrieben seinen Namen dann auch wohl ⲇⲉⲗⲇⲁ anstatt ⲇⲉⲗⲧⲁ. Für uns kann es natürlicher Weise nur d sein.

Das ⲉ, ⲉⲓ genannt, entspricht dem griechischen ε und kann nur durch e wiedergegeben werden. Es wechselt mit ⲁ, ⲁⲓ, ⲉⲓ, ⲏ, ⲓ, steht namentlich im sahidischen Dialect für das auslautende ⲓ des memphitischen (Artikel ⲡⲉ anstatt ⲡⲓ), geht aus der Umwandlung von ⲟ, ⲱ, ⲟⲩ hervor und fällt in der Hieroglyphen- und demotischen Schrift allen Annahmen zufolge mit dem a zusammen.

Das ⲋ ist wie im Griechischen nur Zahlzeichen, und aufser seinem durch ⲋⲟ ausgedrückten Namen hat es nirgends einen Buchstaben-

werth. Wie bei dem altslawischen Alphabet habe ich ihm ein ẓ gegenüber gesetzt. Auf seinen Zahlwerth deutet sein Name hin, da **ⲥⲟⲟⲩ**, **ⲥⲟ** sechs heifst.

Das ⲍ, unser z, ist wiederum ein dem Aegyptischen fremder Buchstabe, der regelmäfsig nur in ausländischen Wörtern vorkommt, in diesen oft mit ⲥ verwechselt und wahrscheinlich auch ganz wie dieses ausgesprochen wurde. Sein Name ⲍⲏⲧⲁ zêta ward später auch ⲍⲓⲧⲁ geschrieben und zida ausgesprochen.

Das ⲏ, ⲏⲧⲁ, ϩⲏⲧⲁ, êta, hêta genannt, in den unter dem Namen des Pachomius, des Begründers des Mönchswesens, vorhandenen Briefen eta, öfters heta, in späteren Zeiten ida, hida, scheint einen dem ai, ei ähnlichen Laut gehabt zu haben, mit denen es wechselt, eben so aber auch mit ⲁ, ⲉ, ⲉⲉ, ⲓ. Wir vermögen es nur durch ê gleich dem altgriechischen η, für das es steht, wiederzugeben, obgleich es in den vielen in das Koptische übergegangenen griechischen Wörtern unaufhörlich mit ⲓ und ⲩ abwechselt, in den koptischen Wörtern aber der Wechsel mit ⲓ sehr viel seltener vorkommt, so dafs es in diesen den e- und ai-Lauten offenbar weit näher verwandt erscheint. Das ê ist natürlich hier nur eine Ausdrucksweise für das auch im Koptischen lange ⲏ, ohne dafs damit gemeint sein kann, seinen eigentlichen, wahrscheinlich auch gar nicht gleich gebliebenen, Laut näher bezeichnen zu wollen.

Das ⲑ ⲑⲏⲧⲁ t̆êta, bei den Späteren auch ⲑⲓⲧⲁ t̆ita, t̆ida genannt, bei den alten Aegyptern höchst wahrscheinlich thei und in der Hieroglyphen- so wie in der demotischen Schrift nicht von dem ⲧ unterschieden, stand im Koptischen im allgemeinen für ⲧϩ th als willkürliche Schreibung des einen oder des anderen, wobei aber die einzelnen Dialecte verschiedene Gewohnheiten befolgten. Kam im Sahidischen auf irgend eine Weise ⲧ vor ϩ zu stehen, so schrieb man dafür ⲑ, was man im Memphitischen nur selten that. Dem memphitischen Dialect war dagegen das ⲑ ein radicaler Buchstabe, wofür im sahidischen und baschmurischen einfaches ⲧ stand, und die beiden letzten Dialecte haben nur sehr selten das radicale ⲑ. Vor ⲃ, ⲙ, ⲛ, ⲗ, ⲣ, vor ⲟⲩ mit darauf folgendem Vocal, das man hier als den Consonanten w ansehen mufs, schrieb der memphitische Dialect regelmäfsig ⲑ und

nicht ⲧ, vor ⲟⲩ mit darauf folgendem Consonant ⲧ und nicht ⲑ (vgl. oben bei dem ⲃ; über den weiblichen Artikel ⲧ oder ⲑ vor ⲓ fehlen Beispiele). Die näheren Nachweisungen über das gegenseitige Verhältniſs von ⲧ und ⲑ giebt Schwartze in der Grammatik, S. 86, 264—274, und im Alten Aegypten I, 2, S. 1280—1291; einen von dem griechischen Θ verschiedenen Werth aber dürfen wir dem koptischen ⲑ wohl nicht beilegen. Daſs der Laut des aspirirten oder weichen ⲑ ein sehr alter war, beweist dessen Uebertragung nach Griechenland in einem Worte wie θέμις, memphitisch ⲑⲙⲏⲓ gerecht, wahr, Gerechtigkeit, Wahrheit, sahidisch ⲧⲙⲏ die Wahrheit; Erweiterungen, wie es scheint, des Stammwortes ⲙⲏⲓ Wahrheit, wahr, gerecht. Wir können hiernach das ⲑ nur durch ṫ wiedergeben, auf das ich bei den semitischen Alphabeten zurückkommen werde, wobei man da, wo das ⲑ blos die Stelle eines ⲧϩ vertritt, vielleicht besser th schreiben wird.

Das ⲓ ⲓⲱⲧⲁ, bei den Späteren ⲓⲁⲩⲧⲁ jauta, jauda genannt, war unser i und wenn es vor einem unpunctirten Vocal stand, bildete es wahrscheinlich einen dem Consonanten j ähnlichen Laut. In diesem Falle wurde der memphitische Artikel ⲫ anstatt ⲡ gesetzt. In den ältesten sahidischen Handschriften ward das ⲓ, das mit einem vorhergehenden Vocale nicht diphthongescirte, durch zwei Puncte bezeichnet, also ganz dem ï in unserer abendländischen Schrift entsprechend. Dem ⲓ stehen vorzüglich ⲉ, ⲉⲓ und ⲁⲓ im Lautwechsel gegenüber, seltener ⲁ und ⲟ.

Das ⲕ können wir nur durch k wiedergeben, mag es nun mehr dem einen oder dem anderen durch dieselben Zeichen ausgedrückten Laute entsprochen haben. Auf der einen Seite ging es in die ihm als Gutturale verwandten ⲭ und ϧ über, auf der anderen in die Palatale ϭ und ϫ, und nur selten in das ⲥ. Aus dem Uebergang in ⲭ und ϧ läſst sich aber folgern, daſs ihm vorzugsweise der k-Laut angehörte (vgl. oben bei dem ⲅ).

Das ⲗ, ⲗⲁⲙⲃⲇⲁ, ⲗⲁⲃⲇⲁ, ⲗⲁⲩⲇⲁ, ⲗⲁⲩⲗⲁ genannt, war in der Hieroglyphenschrift nicht von dem ⲣ getrennt; über das nähere Verhältniſs läſst sich aber nichts angeben. In dem memphitischen und sahidischen Dialect sehen wir diese Laute meistens bestimmt

aus einander gehen, wie sie denn auch das demotische Alphabet schon geschieden hatte; der baschmurische Dialect wirft sie noch häufiger zusammen. In fremden, namentlich griechischen, Wörtern halten alle Dialecte den Unterschied zwischen ⲗ und ⲣ mit sehr wenigen Ausnahmen fest, und so kann es auch gar keinem Zweifel unterliegen, dafs wir ⲗ durch l und ⲣ durch r auszudrücken haben. Nur selten begegnet man der Verwandlung des ⲛ als einer *liquida* in die hierdurch mit ihm verwandten ⲗ oder ⲣ. Vor dem ⲗ steht im Memphitischen gewöhnlich nur der Artikel ⲫ, nicht ⲡ, wie ⲫⲗⲁⲥ die Zunge, was wahrscheinlich in einer gewissen dem ⲗ innewohnenden Aspiration seinen Grund hatte, die es auch dem ähnlich aspirirten ⲣ in der Aussprache noch mehr genähert haben mag (vgl. das bei dem ⲃ, ⲙ, ⲛ, ⲑ, ⲣ und ⲫ Bemerkte).

Die Buchstaben ⲙ und ⲛ wurden ⲙⲓ und ⲛⲓ, bei den Neueren ⲙⲉ und ⲛⲉ genannt. Vielfältig, aber nicht gleichförmig durch die Dialecte, verwandelte sich das ⲛ in ⲙ, und es stand im allgemeinen vor den Labialen ⲃ, ⲡ, ⲫ und ⲯ nur ⲙ, nicht ⲛ, letzteres jedoch als *relativum* ⲛ̄ im Sahidischen vor dem ⲃ gegen die memphitische Schreibung, die auch hier ⲙ̇ setzt. Das Baschmurische wendet in diesem Falle ⲛ̀ sowohl als ⲙ̀ vor dem ⲃ an. Vor dem ϥ blieb das ⲛ unverändert. Im memphitischen Dialect wurden, wie es mir scheint, das ⲙ und ⲛ mit einer gewissen Aspiration ausgesprochen, die wir auch in anderen Sprachen wiederfinden (*Grammaire barmane* p. 120, bei meiner Schrift *De l'influence de l'écriture sur le langage*). Daher stand vor ihnen der mit der Aspiration zusammenwachsende Artikel ⲫ, ⲫⲙⲁ der Ort, die Gegend, ⲫⲛⲁⲓ das Mitleiden. Dem Sahidischen war seinen allgemeinen Lautgesetzen zufolge diese Aspiration fremd. Die Transcription kann natürlicher Weise auf diese Verschiedenheiten der Aussprache keine Rücksicht nehmen und ⲙ und ⲛ lassen sich nur durch m und n wiedergeben.

Das ⲝ, ⲝⲓ, ksi und exi genannt, kommt so wie bei den Slawen nur in Wörtern vor, die aus dem Griechischen oder Lateinischen übergetragen sind; in ägyptischen bisweilen als Zusammenziehung anstatt ⲕⲥ. Letzteres würde man wohl auch passender durch ks ausdrücken als durch das x, was nur für das fremde ⲝ, x, geeignet ist.

Das ⲟ, in den Alphabeten ⲟⲩ u genannt, wurde erst bei den späteren Kopten, der arabischen Vermischung des o- und u-Lautes gemäfs, häufig wie u ausgesprochen und zwar in denselben Wörtern bald o bald u. Es ist unser kurzes o dem langen ⲱ ô gegenüber; das Verhältnifs des ⲟ zu dem ⲱ und dem ⲟⲩ hat Schwartze (das alte Aegypten I, 2, S. 1206—1243) ausführlich erläutert. Das ⲟ ist seiner Natur nach ein gutturaler Vocal und neigt daher vorzugsweise zur Aspiration hin, wefswegen auch wohl etwas mehr Wörter mit ϩⲟ und ϩⲱ anfangen, als mit einfachem ⲟ und ⲱ. Aber nur in wenigen Wörtern finden wir Doppelformen mit und ohne initialem ϩ. Entschiedener tritt, wie es scheint, die memphitische Aspiration bei dem Artikel vor dem wahrscheinlich dann mehr consonantisch, dem englischen w ähnlich, lautenden ⲟⲩ auf, wenn nach diesem ein Vocal folgte, wie ⲫⲟⲩⲁⲓ einer, während vor ⲟⲩ mit nachfolgendem Consonanten nur ⲡ stand, wie in ⲡⲟⲩⲣⲟ der König. Abgesehen von dem Artikel stehen sonst ⲡ und ⲫ vor dem ⲟⲩ. Dem ⲟⲩ wird im allgemeinen nur der u-Laut beigelegt, und so wird z. B. memphitisch ⲟⲩⲏ̇ⲟⲩ punctirt, u-ê-u entfernt sein, im Sahidischen in ⲟⲩⲏⲩ uêŭ zusammengezogen, neben welchem u-Laut das ⲟⲩ schon frühzeitig in manchen Fällen den Character als Labial gehabt haben soll; auf einen solchen ist oben bei dem ⲑ hingewiesen worden; wie es denn auch nach griechischem Vorgange das lateinische v in Namen ausdrückt. Es fragt sich aber, ob ihm dieser Character nach der Aussprache des arabischen و, des englischen w oder wh, die die Franzosen auch nur durch ihr ou oder hou wiederzugeben vermögen, nicht in einem gröfseren Umfange zuzuschreiben wäre, was mir sehr wahrscheinlich ist. Sehr nahe sind ⲟ, ⲱ und ⲟⲩ mit einander verwandt und gehen in einander über, dann, wie schon bemerkt, auch in ⲁ und ⲉ. Ueber ihr gegenseitiges Verhältnifs enthält die Grammatik von Schwartze S. 98—170 ausführliche Erörterungen. Die Zusammenziehung ȣ wird im Koptischen nicht angewandt, das u erscheint also auch hier nicht als ein besonderer Buchstabe, wie diefs bei den Slawen der Fall ist.

Das ⲡ, ⲡⲓ genannt, was von den jüngsten Kopten mitunter bi ausgesprochen wurde, vereinigte sich in der Hieroglyphen- und demotischen

Schrift noch unter denselben Zeichen mit dem ϕ, von dem es erst die koptische Schrift trennte. Selten wechselte das π am Anfang und in der Mitte der Wörter mit dem ϐ, öfter am Ende, wo die Lautverschiedenheit weniger bemerklich war, selten in fremden Wörtern. Für uns ist es jedenfalls nur p.

Von dem ρ, ρω auch ρο genannt, war schon oben die Rede. Wir werden es zu den theilweise aspirirten Buchstaben zählen müssen, vor denen der männliche Artikel ϕ anstatt π steht, wie in ϕρωμι der Mensch.

Das c, cιμα auch cτιμμα genannt, wechselt in den Dialecten mehrfach mit ϣ, selten mit ϭ und noch seltener mit ϫ. Für uns ist es s, wenn auch vielleicht dessen Aussprache nicht ganz dieselbe gewesen sein sollte.

Das τ, ταυ tau und bei den Späteren dau genannt, ward in der Hieroglyphen- und demotischen Schrift mit dem θ unter denselben Zeichen begriffen, die auch noch das δ d ausdrücken mufsten. Im memphitischen Dialect liefs man nicht gerne zwei auf einander folgende Sylben mit τ oder mit θ anfangen, der eine der beiden Buchstaben ging dann in den anderen über; so steht für das sahidische τн̄τωn, τοnτн̄, τн̄τн̄ ähnlich machen, vergleichen, nachahmen, im Memphitischen τεnθωn und θωnτεn. Vor allen Vocalen und vor ου, auf das ein Consonant folgte, ward der weibliche Artikel τ nicht θ gesetzt (vgl. oben bei dem θ). Den Uebergang des τ in c, ϣ, ϭ, ϫ und ρ zeigt Schwartze in der Grammatik S. 275. So ist die Stadt Tanis, Τάνις im Delta, ϫαnн und ϫαnι, das צען der heiligen Schrift.

Das υ, ϩυ, später auch ϩε genannt, mit schwankendem i- zuletzt e-Laut, war ein den Aegyptern eigentlich fremder Buchstabe, den sie aber doch in ihren eigenen Wörtern neben den griechischen anwandten, dann öfters für das lateinische v setzten, vorzüglich aber in ου für das u, und in den Diphthongen αυ, ευ, нυ, Gebrauch davon machten, die man wohl am besten durch aŭ, eŭ, êŭ ausdrücken wird, um sie von αου, εου, нου zu unterscheiden, aus denen sie zusammengezogen sind. Das aufserhalb dieser letzteren stehende υ können wir nur nach seiner griechischen Bedeutung durch y wiedergeben.

Das ⲫ, ⲫⲓ genannt und, wie oben erwähnt wurde, aus einem Laut mit dem ⲡ hervorgegangen, drückte das griechische *φ* aus, gehörte vorzugsweise dem memphitischen Dialect an und ward im sahidischen durch einfaches ⲡ vertreten, in letzterem aber bisweilen für ⲡϩ geschrieben, so wie er auch ⲑ anstatt ⲧϩ setzte. Analog dem für ⲑ angenommenen t̆ können wir das ⲫ als ein weiches ⲡ nur durch p̆ wiedergeben; es würde für uns f sein können, hätten wir es nicht von dem ϥ zu unterscheiden, das wir durch f ausdrücken müssen. Für den männlichen Artikel ⲡ wird, wie bereits in Bezug auf die Buchstaben ⲃ, ⲙ, ⲛ, ⲗ, ⲣ, ⲓ und ⲟⲩ in der Eigenschaft dieser letzteren als Consonanten angeführt wurde, ⲫ gesetzt und dieses einer möglichen Aspiration derselben zugeschrieben, dabei auf das Barmanische aufmerksam gemacht, in welchem dieselben Buchstaben durch hinzugefügtes h aspirirt werden, mit Ausnahme des b, das im b̄ seinen natürlichen Aspiraten hat. An der citirten Stelle der barmanischen Grammatik S. 120 ist bemerkt, dafs man nicht wisse, ob man die uns fremden Laute durch lh, mh, nh u. s. w. oder durch hl, hm, hn dem Gehör nach wiederzugeben habe. Nun sind es gerade dieselben koptischen Buchstaben, vor denen der Artikel ⲫ gesetzt wird, welche vornehmlich im sahidischen Dialect in Verbindung mit einem vorgesetzten ϩ treten, ϩⲃ, ϩⲗ, ϩⲙ, ϩⲛ, ϩⲣ, denen gegenüber nur wenige ϩⲧ, ϩⲑ, ϩⲕ, ϩⲡ, und ϩϥ erscheinen. Dieselbe Eigenschaft des Lautes, welche hier durch das vorstehende ϩ ausgedrückt wurde, war es also wohl, die im memphitischen Dialect das ⲫ statt des ⲡ bedingte. Auf ϩⲓ und ϩⲟⲩ folgen theils Vocale, theils Consonanten; im ersteren Falle würden sie, abgesehen von dem vorstehenden ϩ, als j̈ und w anzusehen sein, also ϩⲓⲁ und ϩⲟⲩⲁ als hj̈a und hwa, worüber sich nichts näheres sagen läfst, da ohnehin die Transcription keine Rücksicht darauf zu nehmen hat. Vor dem ⲫ selbst bleibt der Artikel ⲡ unverändert, wie in ⲡⲫⲱϣⲉⲛ *ministerium.*

Das ⲭ, ⲭⲓ, entspricht im Griechischen und im Aegyptischen ursprünglich einem aspirirten k, k̆, und wurde sowohl in der Hieroglyphen- als in der demotischen Schrift von den Zeichen für das k unterschieden. Aus dem demotischen Schriftzeichen aber entstand das koptische ϧ. Das ⲭ war blos ein Buchstabe des memphitischen

Dialects, dem regelmäſsig im sahidischen und baschmurischen ⲕ gegenübertrat, der aber auch im Sahidischen für ⲕϩ angewandt wurde. Oefters steht auch und zwar selbst im Memphitischen ϩ für das ⲭ. Regelmäſsig tritt das memphitische ⲭ vor ⲃ, ⲙ, ⲛ, ⲗ, ⲣ, vor Vocalen wird aber sowohl ⲭ als ⲕ gesetzt. So sind memphitisch ⲕⲟⲣⲃⲓ und ⲭⲣⲟⲃⲓ Messer; ⲭⲗⲟⲙ Krone, sahidisch ⲕⲗⲟⲙ, baschmurisch ⲕⲗⲁⲙ; ⲭⲃⲁ Gewaltthätigkeit ist sahidisch ⲕⲃⲁ; ⲭⲁⲙ und ⲕⲁⲙ Rohr ist sahidisch ⲕⲁⲙ. Stand in der Conjugation vor einem der genannten Consonanten das Pronominalpräfix der zweiten männlichen Person Singularis auf ⲕ, so ward für dieses ⲭ gesetzt, wie in ⲭⲙⲉⲓ du liebst; trat aber noch ein Vocal davor, dem sich also das ⲕ näher anschloſs als dem folgenden Consonanten, so blieb es unverändert, wie in ⲉⲕⲙⲏⲛ du verbleibst. Es ist hiernach wohl klar, daſs aus einer und derselben Ursache ⲡ und ⲕ vor jenen Consonanten zu ⲫ und ⲭ wurden. Da das ⲭ eigentlich nur für eine Variante des ϧ gelten müſste, so wechselt es zuweilen mit ihm und, so wie dieses in einigen Fällen, mit dem ϣ, sei es im memphitischen Dialect selbst oder mit sahidischem ϣ. So sind die Monatsnamen ⲡⲁⲭⲱⲙ und ⲙⲉⲭⲓⲣ memphitisch und sahidisch ⲡⲁϣⲟⲛⲥ, ⲡⲁϣⲱⲛⲥ und sahidisch ⲙ̄ϣⲓⲣ. Die Verwandtschaft des ⲭ mit ϣ, der Wechsel des einen mit dem anderen gehört mehreren verschiedenen Sprachen an. Auch in der Hieroglyphenschrift fielen diese Laute theilweise zusammen. Ein seltener Uebergang des ⲭ in ϭ und ϫ beruht auf der Identität des ⲭ mit dem ⲕ. Daſs wir dem ⲭ denselben Laut wie im Griechischen dem χ oder dem vormaligen ⲕⲏ zuerkennen müssen, unterliegt keinem Zweifel; aber eben so gehörte jener auch dem alten ϧ, das ohnehin in der demotischen Schrift in den Wörtern stand, die nachmals der memphitische Dialect mit dem ⲭ schrieb, dem gegenüber das ϧ vielleicht erst später zu einem schwächeren Laut geworden war. Wie sich nun auch die Laute der einzelnen dieser Buchstaben verhalten haben mögen, so scheint das sicher, daſs wir das ϧ als in der Mitte stehend zwischen ϩ und ⲭ anzusehen haben. Ich nehme daher keinen Anstand, das ⲭ wie im Slawischen durch h̯ auszudrücken, und das ϧ durch das in der Mitte zwischen

h und h̯ liegende ḫ. Aufserdem würde man für ϫ auch k̆ schreiben können, wodurch dann ⲑ, ⲫ und ϫ durch die analogen Bezeichnungen t̆, p̆ und k̆ wiedergegeben würden.

Das ⲯ, ⲯⲓ, psi, ebsi, hat im Koptischen ganz denselben Character wie im Altslawischen, wurde aber in jenem häufiger als wie von den Slawen als Abkürzung anstatt ⲡⲥ geschrieben, wie in ⲯⲓⲥ, ⲫⲓⲧ, anstatt ⲡⲥⲓⲥ, ⲡⲥⲓⲧ neun. Im Falle man es aus irgend einem Grund von dem ⲡⲥ zu unterscheiden hätte, wie etwa in griechischen Wörtern, würde das für das Slawische vorgeschlagene pſ dazu am geeignetsten sein.

Das ⲱ erscheint bei den Grammatikern unter dem Namen ⲱ, ⲟⲩ, ⲱⲩ und ⲁⲩ. Es ist langes ô und bildet mit den anderen Vocalen aufser ⲓ keine Diphthonge; als solcher ist aber das ⲱⲓ ôi anzusehen, eben so wie das ⲟⲓ, welche für einander stehend vorkommen, wenn nicht durch die hinzugefügte Punctation das ⲱⲓ in zwei Sylben getrennt ist. Für das ⲱ des memphitischen Dialects hat der sahidische meistens ⲟ. Hatte man das ⲟ, ⲟⲩ u genannt, so wurde dem entsprechend dann auch ⲱⲩ für den Namen des ⲱ gesetzt, eine Verbindung, die, wenn ich nicht irre, aufserdem nicht vorkommt.

Das ϣ, ϣⲉⲓ, unser s̄, ein den Griechen fremder Laut, wurde in der Hieroglyphen- und demotischen Schrift durch besondere Zeichen ausgedrückt. Es war, wie schon erwähnt, mit dem ϫ und ϧ verwandt, dann mit dem ϩ, und wechselte ferner mit dem ϭ, seltener mit dem ϫ.

Das ϥ, ϥⲉⲓ genannt, dem seinem Zahlwerth zufolge eigentlich die Stelle nach dem ⲡ gehörte, entsprach einem in der Hieroglyphen- und demotischen Schrift durch besondere Zeichen ausgedrückten, den Griechen fremden Laute, unserem f, durch das wir es wiedergeben müssen. Es wurde in den memphitischen Handschriften nur sehr selten mit dem ⲡ und dem ⲫ verwechselt; dagegen aber fand in den sahidischen und baschmurischen Dialecten, vornehmlich in dem ersten, eine arge Verwechslung des ⲃ und ϥ Statt, wobei öfter das ϥ zu ⲃ, als das ⲃ zu ϥ wurde. Den für aspirirt erachteten Consonanten schliefst sich das ϥ in keiner Beziehung an.

Von dem ϧ, ϧⲉⲓ genannt, einem ausschliefslich memphitischen Buchstaben, den der sahidische Dialect durch ϩ ersetzte, war schon oben bei dem ϫ die Rede. Die Kopten behielten es aus dem demotischen Alphabet wohl aus dem Grunde bei, weil sie für eine Anzahl Wörter neben dem ϫ noch eines anderen etwas schwächer lautenden Buchstabens bedurften, der als gleichgeltend mit dem arabischen ح, unserem ḥ, angesehen wird, wodurch wir denn auch das ϧ wiedergeben. Es wechselte in den verschiedenen Dialecten weit öfter mit dem ϩ als mit dem ϫ, dem ⲕ und ⲕϩ, und mehrere Wörter sind durch die Schreibung ⲕϩ und ϧ von einander unterschieden. Da dem memphitischen ϧ in den sahidischen und baschmurischen Dialecten regelmäfsig ein ϩ gegenüber steht, so ist dessen Stellung zwischen ϩ und ϫ hinlänglich gerechtfertigt. In dem memphitischen ϧⲁⲗⲓⲃϣ, ϧⲉⲗⲓⲃϣ, ϧⲉⲗⲗⲓⲃϣ, Panzer, entspricht das ϧ dem griechischen χ in χάλυψ Stahl, dem Product der pontischen Chalyber, wohin auch das ägyptische Wort zurückführt.

Das ϩ, ϩⲟⲣⲓ genannt, in der Hieroglyphen- und demotischen Schrift durch besondere Zeichen vertreten, war die schwächste unter den ägyptischen Aspirationen, welche dem griechischen *spiritus asper* entsprechend, häufig auch für den *lenis*, stand und in koptischen sich parallel gegenüberstehenden Wörtern vor Consonanten manchmal abfiel oder sich in einen Vocal verwandelte. Von seinem Verhältnisse zum ϧ und ϫ war schon oben die Rede, eben so von seiner Anwendung als Aspiration vor mehreren Consonanten bei dem ⲫ, und dafs es durch h wiederzugeben sei.

Das ϫ, ϫⲁⲛϫⲓⲁ oder ϫⲁⲛϫⲁ genannt, und das ϭ, ϭⲓⲙⲁ, sind zwei ganz nahe verwandte Buchstaben, die in dem gröfsten Theil der Wörter mit einander wechseln. Sie sind die Palatale des ägyptischen ⲕ, mit dem sie in der Hieroglyphenschrift unter denselben Zeichen vereinigt waren, in der demotischen dagegen durch einen für beide gemeinschaftlichen Buchstaben von dem ⲕ getrennt wurden. Das mit dem griechischen κ wechselnde ϭ mufs für härter angesehen werden als das ϫ, das vorzüglich mit dem γ und koptischen ⲅ verwandt erscheint. Das memphitische ϫⲁⲙⲟⲩⲗ Kameel, sahidisch ϭⲁⲙⲟⲩⲗ und ϭⲁⲙⲁⲩⲗ, hebräisch גָּמָל, griechisch κάμηλος, zeigt uns an einem

Worte die sämmtlichen verwandten Laute. Aethiopien ist hebräisch כּוּשׁ, ein Name, den wir im demotischen akeš, sahidisch ⲉϭⲟⲟϣ Aethiopier ausgedrückt finden. Nach den allgemeinen Lautgesetzen entsteht aus dem k das palatale č, aus dem g das ğ, und das ϫ als ğ erklärt sich nur, in so fern in den Zeichen, welche hieroglyphisch und demotisch das ⲕ ausdrückten, auch der g-Laut mit enthalten war, worauf oben unter dem ⲅ schon hingewiesen wurde. Die Angaben der späteren Kopten über die Aussprache des ϭ und ϫ sind so vag, daſs sich eigentlich nichts weiter daraus entnehmen läſst, als daſs sie diese Buchstaben für Palatale nahmen. Dem ϫ ward ziemlich allgemein der Laut des ğ zugeschrieben, ganz schwankend aber blieb die Bestimmung des ϭ. Ich nehme hiernach gar keinen Anstand, das ϭ durch č wiederzugeben, so wie das ϫ durch ğ, und muſs bezweifeln, daſs man auf andere Weise zu einer genaueren Bestimmung gelangen wird. Ueber das Verhältniſs der koptischen Zischlaute ϣ, ϭ, ϫ zu den semitischen Kehl- und Gaumlauten ח, כ, ע, ג, giebt Schwartze in der Grammatik S. 289 einige Zusammenstellungen. Wie in den Sprachen, welche die den t und d zunächst stehenden Zischlaute ẓ und z oder ẕ haben, diese aus jenen entspringen und auf der anderen Seite in nächster Beziehung zu den Palatalen stehen, so läſst sich im Koptischen das ϫ statt auf ⲕ bisweilen auch auf ⲧ zurückführen. Hiernach gehören sahidisch ϫⲉⲩ, ϫⲟⲟⲩ, baschmurisch ϫⲁⲩ schicken zu memphitisch ⲧⲁⲟⲩⲟ, baschmurisch ⲧⲁⲟⲩⲁ, ⲧⲁⲩⲁ, sahidisch ⲧⲁⲟⲩⲉ, ⲧⲁⲟ, ⲧⲁⲩ, ⲧⲁⲩⲟ, ⲧⲁⲩⲟⲩⲟ, ⲧⲁⲁⲟⲟⲩ, ⲧⲟⲩⲟ, ⲧⲟⲩⲟⲉ schicken u. s. w.

Das ϯ am Ende der koptischen Alphabete ist kein eigentlicher Buchstabe, sondern eine Zusammenziehung für ⲧⲓ, und also durch ti wiederzugeben.

Die meisten Vocalverbindungen und Diphthonge, wie ⲁⲓ, ⲉⲓ, ⲏⲓ, ⲟⲓ, ⲱⲓ, wie sie auch mögen ausgesprochen worden sein, sind in der Transcription durch dieselben Buchstaben auszudrücken, die für die einzelnen Bestandtheile derselben angenommen sind : eine Ausnahme davon machen nur, wie schon erwähnt, die mit ⲩ zusammengesetzten ⲁⲩ, ⲉⲩ, ⲏⲩ, für die wir aŭ, eŭ, êŭ werden schreiben müssen, und das für u aufgenommene ⲟⲩ. Das ⲁⲓ in griechischen Wörtern behielt der sahidische Dialect unverändert bei, während man es im

memphitischen und baschmurischen durch ⲉ, wahrscheinlich wie æ ausgesprochen, ersetzte. Zwischen ⲉⲓ und ⲓ sowohl in ägyptischen als griechischen Wörtern findet in den koptischen Dialecten ein sehr häufiger Wechsel Statt; in einer Anzahl von Wörtern indessen wird durchgängig entweder nur ⲉⲓ oder nur ⲓ geschrieben. Für ⲟⲓ steht bisweilen ⲩ und ⲓ, wie denn auch das Neugriechische in der Aussprache zwischen ⲟⲓ und ⲓ keinen Unterschied macht, die beide i lauten. Das ⲏⲓ wird bald als Diphthong, bald getrennt ê-i ausgesprochen, und zwar der Punctation zufolge häufig in denselben Wörtern, was aber für die alte Aussprache nichts bestimmt. Das im Sahidischen so häufig stehende ⲏⲩ êŭ, aus ⲏⲟⲩ zusammengezogen, scheint nur Diphthong zu sein. Gleichfalls beruhen ⲁⲩ und ⲉⲩ auf ursprünglichem ⲁⲟⲩ und ⲉⲟⲩ, und in allen diesen findet vor Vocalen ein Uebergang des ⲩ in den w-Laut Statt, und ⲩ und ⲟⲩ stehen dann auch bisweilen in demselben Worte neben dem ⲃ. So ist sahidisch ϣⲏⲩⲉ, memphitisch ϣⲏⲟⲩⲓ und ϣⲏⲃⲓ, ϯ, der Altar, sahidisch ⲁⲩⲟⲛ, ⲁⲩⲁⲛ, ⲁⲩⲁⲁⲛ, ⲁⲃⲁⲛ, memphitisch ⲁⲟⲩⲁⲛ, ⲡⲓ, die Farbe. Wie bei den Vocalen findet auch ein vielfacher Wechsel der Laute bei den Diphthongen Statt und Erweiterungen der kürzeren Formen in gedehntere, dann auch wieder Zusammenziehungen (vgl. das Beispiel oben unter dem ϫ).

---

§. 97.

Während die Hyksos, Könige semitischer Herkunft, Aegypten beherrschten, wurde daselbst von ihren Stammesgenossen das erste eigentliche Alphabet gebildet. Die hieratische Schrift war auf die Hieroglyphen gegründet und stellte jede derselben in wenigen ihren Ursprung bezeichnenden Strichen dar. Konnten einzelne ihrer Charactere auch vollkommen die Natur eigentlicher Buchstaben tragen, so waren sie doch weit davon entfernt diefs vollständig zu sein, weil sie nur durch eine Abstraction die Bedeutung als Laute erhielten, und als solche betrachtet es so viele Zeichen für die einzelnen Laute hätte geben können, als Wörter, die mit diesen anfingen, durch Hieroglyphen oder hieratische Schrift ausgedrückt waren. Dies wurde

zwar dadurch in seiner Ausdehnung wieder beschränkt, dafs man nicht alle Hieroglyphen- und hieratische Zeichen dazu benutzte, neben ihrer eigentlichen Bedeutung auch noch phonetisch die ägyptischen Laute darzustellen, wie dafür das Chinesische einen so weiten Spielraum gestattet, sondern dafs man nur eine geringere Anzahl von Characteren, unter denen sich aber immer noch genug gleichbedeutende befanden, zu diesem Zweck gebrauchte. Es war daher der wesentlichste Fortschritt bei der Gestaltung des semitischen Alphabets, dafs jene Mehrheit von Zeichen für einen und denselben Laut, die auch zum Theil noch in der demotischen Schrift fortgedauert hat, nunmehr völlig aufgegeben und die Zahl der neuen Charactere auf zwei und zwanzig beschränkt wurde, die offenbar dazu genügten, alle Bedürfnisse der damaligen Sprache zu befriedigen, während für das Altägyptische die Unterscheidung von fünfzehn Lauten genügt hatte. Die hieratischen Zeichen blieben ihrem Ursprung getreu, die wenn auch noch so entstellten und auf einzelne Striche zurückgeführten Bilder der Gegenstände darzustellen, welche die Hieroglyphen, aus denen sie entstanden waren, bezeichneten. Ob die semitischen Buchstaben gleichfalls irgend ein Bild darstellten, ist vielfach besprochen und selbst aus Formen derselben nachzuweisen gesucht worden, die mit deren ursprünglicher Gestalt so gut wie gar keine Aehnlichkeit mehr hatten. Jedenfalls scheint aus einzelnen Buchstaben hervorzugehen, dafs man sie vorhandenen ägyptischen Formen anschlofs, deren Lautbedeutung zwar auf ägyptischen und nicht auf semitischen Wörtern beruhte, für deren Namen aber dann eine passende semitische Bezeichnung gewählt wurde. So zeigt uns das ש schon in seinen ältesten Figuren die Grundzüge des einen Garten darstellenden ägyptischen , und es heifst der Garten sahidisch ϣⲛⲉ, ϣⲛⲏ, baschmurisch ϣⲏ, memphitisch ϭⲱⲙ, nach Kircher auch ϣⲱⲙ; der Name שִׁין aber, aus dem Semitischen erklärt durch שֵׁן Zahn, würde die ägyptische Baumreihe durch eine Reihe von Zähnen haben ersetzen sollen. Ob sich nun die altsemitischen Buchstaben durchgängig auf Bilder der Gegenstände, welche ihre Namen bezeichnen, zurückführen lassen oder nicht, kann uns ziemlich gleichgültig sein; genug ihre Namen sind semitischen Ursprungs, bezeichnen Gegenstände, die in semitischen Wörtern mit denselben Lauten beginnen, und weichen nach Verschiedenheit der Sprachen in ihrer um die

Hälfte vermehrten Zahl in der Bedeutung mitunter weit von den durch die ägyptischen Zeichen ausgedrückten Lauten ab. In denjenigen dagegen, welche beiden Sprachen gemeinschaftlich waren, darf wohl ein engeres Anschliefsen vermuthet werden.

Wir wissen nicht, welchem semitischen Volk oder Stamme die von Osten nach Aegypten gekommenen Nomaden angehörten, die als Könige unter dem zusammengesetzten ägyptischen Namen der Hyksos oder Hirtenkönige bezeichnet wurden, nachdem ihre Herrschaft mehrere Jahrhunderte hindurch gedauert hatte; eben so wenig wissen wir irgend etwas Bestimmteres über die Erfinder der Buchstabenschrift, ob sie in näherer Beziehung zu jenen Hyksos standen, ob sie Phönicier in Aegypten waren, oder ob nur die Phönicier als Verbreiter der von ihnen gebrauchten Schrift dadurch die Veranlassung gaben, dafs dieselbe nach ihnen benannt wurde.

Obschon die semitische Schrift auf der einen Seite durch die Einheit ihrer Buchstaben zu einem von den altägyptischen Schriftarten abweichenden Systeme gelangt war, so schlofs sie sich auf der anderen Seite jenen doch wieder in so fern enge an, als sie gleich ihnen die in- und auslautenden Vocale in den einzelnen Wörtern unbezeichnet liefs. In dieser Beziehung trugen altägyptische und semitische Schrift ganz gleichen Character, und es darf somit als gar keine Besonderheit angesehen werden, dafs man bei der Umgestaltung der ägyptischen Schrift nicht gleich auch so viel weiter ging und eine vollständigere Vocalbezeichnung annahm, deren wir jetzt nicht entbehren zu können glauben; dauerte es ja doch noch weit über ein Jahrtausend, bis man überall die so höchst einfache Worttrennung an die Stelle der ununterbrochen fortlaufenden Schrift setzte, die Trennung der Wörter, die wir so häufig schon frühe im Occident so wie auch in der persischen Keilschrift im Orient angewandt sehen. Dabei müssen wir auch noch die Unbestimmtheit eines grofsen Theils der semitischen Vocallaute berücksichtigen, die an sich schon die Veranlassung geben konnten, keine besonderen Buchstaben dafür zu setzen, sondern ihre Laute als den Consonanten inhärirend anzusehen. Auch finden wir diese Schreibweise bei den Etruskern und alten Lateinern mehrfach in Sylben angewandt, in denen der Laut des Consonanten den folgenden Vocal in sich schlofs, wie in *Tarqnas* für *Tarquinius*, ***Plnices*** für ***Polynikes*** bei den Ersteren, und bei den Letzteren ***bne***, ***ptre***, ***Dcimus***, ***Krtago***, ***klumnia***, ***kput***, ***klendae*** für ***bene***, ***petere***, ***Decimus***,

Karthago, *kalumnia*, *kaput*, *kalendae;* und L. Terentius Scaurus sagt, man könne *krus* und *knus* für *karus* und *kanus*, nicht *crus* und *cnus* schreiben, weil dieſs *cerus* und *cenus* sein würde. So war der nachmalige Uebergang des K in C nur möglich, wenn man wieder überall in jeder Sylbe die Vocale schrieb, wie man dieſs früher nach dem C vor der Einführung des K gethan hatte*).

§. 99.

Alle Denkmäler der phönicischen Schrift in semitischer Sprache, die bis jetzt bekannt geworden sind, gehören einer verhältniſsmäſsig späten Zeit an, so daſs uns in den ältesten Inschriften und Münzen der Bewohner Griechenlands und Italiens offenbar noch zum Theil ursprünglichere Formen der phönicischen Buchstaben erhalten sind, als in den spärlichen Resten, die von den Phöniciern selbst und ihren zahlreichen Colonieen bis nach Spanien hin zu uns gekommen sind. Eine weitere Quelle der ältesten damit verwandten Schriftkunde bieten die in den neuesten Zeiten erst näher untersuchten und bekannt gemachten Inschriften aus Kleinasien dar. Hätten wir über die Sprache der Semiten nichts weiter als diese alten Denkmäler mit der dann freilich unmöglichen Sprachkenntniſs, so weit wir diese jetzt besitzen, zur Erklärung jener, so würden wir wohl in manchen Stücken uns eine andere Ansicht von dem Character der altsemitischen Schrift bilden, als wir es jetzt gewöhnlich thun, da wir unsere Anschauungsweise auf Zustände der Sprache und Schrift begründen, die zum Theil einige Jahrtausende von der Erfindung der semitischen Schrift entfernt sind. Hier sind es nun vorzugsweise zwei Beziehungen, die eine der Sprache, die andere der Schrift, die, in dem Sinne späterer Zeiten aufgefaſst, Systeme erzeugt haben, mit denen wir aufgewachsen sind und von denen zu trennen es uns mitunter einige Mühe kostet, obwohl jene Systeme schon mehrfach und recht ernstlich angefochten worden sind.

§. 100.

Es sollten nämlich nach lange herrschender Ansicht der arabischen, jüdischen, christlichen Grammatiker die semitischen Stammwörter

---

*) *Josephi Scaligeri Animadversiones in Chronologica Eusebii, Amstelodami*, 1658, fol., p. 114.

oder Wurzeln mit wenigen Ausnahmen eine jede auf drei Consonanten beruhen und, wo eine solche dreiconsonantige Wurzel nicht zu ermitteln war, wurde kein Anstand genommen sie vorauszusetzen. So finden wir z. B. im *Thesaurus* von Gesenius II, 737, לָאַם *rad. inusit. et incertae potestatis*, als Wurzel von לְאֹם Volk, und gleich darunter לָבָא *et* לָבָה *rad. inusit. unde* לָבִיא, לְבִי *leo*, *de cujus significatu inter duas sententias ambigi potest* u. s. w., als ob nicht ein Thier wie der Löwe unabhängig von den nun folgenden Erklärungsversuchen durch gefräſsig sein, gierig sein, lecken, brüllen, einen Namen habe erhalten können. אָב Vater wird unter אָבָה wollen, geneigt sein, gestellt, אֵם Mutter unter אָמַם *verbum Hebraeis inusit.* In der ersten Ausgabe des Hebräisch-Deutschen Handwörterbuchs hatte sich Gesenius hiervon frei gehalten; in seiner letzten groſsen leider unvollendeten Arbeit hat er dagegen diese systematischen Ansichten früherer Zeit wieder herrschen lassen, die ihm doch selbst nur als Form erscheinen muſsten, an die er sich in dem später herausgegebenen *Lexicon manuale* nicht band und die ursprünglichen Nomina als gleichberechtigt neben die Verbalstämme stellte. So wie die semitischen Grammatiker allen Wörtern Verbalwurzeln zu Grunde legen zu müssen geglaubt haben, so meinten die indischen Grammatiker für jedes Wort eine abstracte Wurzel aufstellen zu können, der es mit allen stammverwandten oder abgeleiteten Wörtern untergeordnet wurde, wenn gleich in dem unmittelbaren Gegenstand der Benennung eine weit nähere Wurzel vorhanden war, als in der Abstraction. Uebrigens wurde das Verbum oder vielmehr dessen Praeteritum nicht von allen semitischen Grammatikern als die Wurzel angesehen; die arabische Schule in Baṣraḥ nahm dafür ein nur die Buchstaben der Wurzel enthaltendes Nomen an.

§. 101.

Die Ansicht von den dreiconsonantigen Wurzeln wurde dadurch unterstützt, daſs man mit der Zeit anfing in Sylben, in denen früher nach alter Orthographie kein Vocal ausgedrückt worden war, einen Buchstaben dafür einzuschieben, was jedoch groſsentheils ganz der Willkür des Schreibers überlassen blieb. Dazu dienten vorzüglich, um bei dem Hebräischen stehen zu bleiben, das sich nur dialectisch von dem Phönicischen unterschied, das י und das ו. So wie im Lateinischen das i den Vocal i und den Consonanten j, das v den

Vocal u und den Consonanten v ausdrücken mufste, so dienten jene phönicisch-hebräischen Buchstaben als Vocale und Consonanten, das י für i, e und j, das ו für u, o und w, und sie erhielten nachmals von den Grammatikern, wenn sie auf diese Weise als Vocale standen, den Namen Lesemütter, *matres lectionis*. Damit קל Stimme qol und nicht qal oder qil gelesen wurde, schob man also das ו ein und schrieb קול und auf den nach der Mitte des zweiten Jahrhunderts vor Christus geschlagenen jüdischen Münzen wird Jerusalem in seiner letzten Sylbe mit und ohne י geschrieben, ירושלים und ירושלם (vgl. ***Erasmi Froelich soc. Jesu Annales regum et rerum Syriae***, ***Viennae***, 1754, fol. Tab. XVIII und ***Prolegomena*** p. 87, nr. 3 und 7, die späteren allgemeinen Werke über Numismatik, Fr. Perez Bayer bei der spanischen Uebersetzung des Sallust und deutsch von Gesenius). Für den a-Laut ward grofsentheils keine solche Lesemutter aufgenommen, man mochte ihn als sich von selbst verstehend denken und da ein a sprechen, wo kein anderer Vocal durch die Form des Wortes bedingt oder wirklich geschrieben war. In dem Dialect jedoch, der uns in der dritten Gattung der achämenischen Keilinschriften erscheint, finden wir die dem א entsprechenden Charactere ganz so wie die bald gesetzten bald weggelassenen Vocalbuchstaben ו und י gebraucht; der Name Darius wird in jenem דאריאוש, דריאוש und דריוש geschrieben (die dritte Gattung der achämenischen Keilinschriften erläutert von M. A. Stern, Göttingen, 1850, 8°, p. 32). Die Araber, die schon vor Mohammed ihre ausgebildete Metrik auf den Unterschied langer und kurzer Sylben und Vocale gründen konnten, bezeichneten die langen Vocale î und û mit Hülfe der oben angeführten Buchstaben, bei ihnen ى und و, späterhin auch das lange â durch eingeschobenes ا, auf dem alten Buchstaben für a beruhend, das die Grammatiker, da kein Laut ohne irgend eine Aspiration beginnen könne, für die leichteste Aspiration, für den sie tragenden Buchstaben erklärten. Am Ende der Wörter, nach zwei Consonanten stehend, bezeichneten die ا, ى und و bestimmtere Vocalausgänge; im Hebräischen diente hierzu auch das ה, das in dieser Stellung als Radicalbuchstabe, wofür man es nahm, im Arabischen durch و und ى ersetzt wurde; in allen semitischen Sprachen mufs das ע ، ع gleichfalls als vormaliger vocalischer Laut angesehen werden. So ward قال für qâla er hat gesagt geschrieben, verwandt mit obigem קול Stimme; קָלָה qâlâh,

ܩܠܐ qlo und قَلَى qalà er hat geröstet; und mit Hülfe dieser doppeldeutigen Buchstaben ward durchgängig die dreiconsonantige Wurzel construirt.

§. 102.

Indessen haben anderweitige Untersuchungen vorzüglich in neueren Zeiten das Einseitige und Irrige dieser Theorie nachgewiesen, haben gezeigt, wie die alten semitischen Wurzeln ganz denselben Character tragen, den wir bei den Stammwörtern anderer Sprachen sehen, wie die ursprünglich einsylbigen Wurzeln Erweiterungen am Anfang, in der Mitte und am Ende erhielten und dann nach Verschiedenheit der semitischen Sprachen und deren eigenthümlichen Vocalisation in mehrere Sylben getheilt wurden*). Diese Theilung soll nach Einigen ihren Grund darin haben, daſs häufig Consonanten zusammengekommen wären, die man nicht leicht in einer Sylbe hätte aussprechen können, man habe also der Analogie wegen alle Wurzeln in zweisylbige, oder im Arabischen gewöhnlich in dreisylbige verwandelt. Das setzt aber voraus, daſs uns die alten Laute der einzelnen Buchstaben genauer bekannt wären, als dieſs der Fall sein kann, um darnach die Schwierigkeit der Aussprache zu beurtheilen; und auſserdem sprachen ja bekanntlich die Syrer dieselben Wurzeln auch nur einsylbig mit einem Vocal aus, so wie die Araber nicht blos einen groſsen Theil der wurzelhaften Nomina, sondern auch eben so gegen die Vocalisation die Verbalwurzeln; es läſst sich also nicht behaupten, daſs dieſs die alten Semiten nicht auch hätten thun können. Durch die erwähnten Erweiterungen des ursprünglichen Stammwortes durch Vor- und Nachsetzbuchstaben oder Einschiebungen entstanden häufig mehrfache Formen desselben Wortes mit gleicher oder verwandter Bedeutung, die sich wie im Griechischen gegenseitig ergänzten. Noch in neueren Zeiten kommen solche Umgestaltungen von Wurzeln vor, aus أَكَلَ akela er hat gegessen, mauritanisch ekl, ist im Algierischen كَلَا kelâ geworden. Die arabischen Verba mit vier Radicalbuchstaben, hervor-

---

*) Gesenius, Lehrgebäude der hebräischen Sprache, Leipzig, 1817, p. 183. Ewald, *Grammatica critica Linguae Arabicae*, *Lipsiae*, 1831, I, p. 81 seqq. Julius Fürst, Lehrgebäude der aramäischen Idiome, Leipzig, 1835, 8⁰. p. 50 folg.

gegangen aus der Verdoppelung des dritten, aus der Einschiebung eines ن, و oder ى, sind nichts anderes als Wirkungen desselben Bildungstriebes, der früher aus zweiconsonantigen Wurzeln dreiconsonantige entstehen liefs, und diefs mit noch gröfserer Freiheit des Sprachorganismus, als es dieser in späteren Zeiten zuliefs, nachdem er zu einer festeren Gestaltung gelangt war. In neben einander stehenden Wurzeln, wie فَاظَ fâḍa, فَازَ fâza, فَطَزَ faṭaza, فَطَسَ faṭasa, فَقَزَ faqaza, فَقَسَ faqasa e r i s t g e s t o r b e n, sind solche Entwickelungsverhältnisse kaum zu verkennen. Viel deutlicher und geregelter sind sie freilich in den abgeleiteten Verbalformen mit ihren der Wurzel vorgesetzten, eingeschalteten Buchstaben und der Verdoppelung der Radicalbuchstaben; es beruhen aber ihrem eigentlichen Grund nach diese Formen auf demselben Bestreben der inneren Verstärkung von ursprünglich einfachen Wurzeln, einer Verstärkung, die zuerst nur den Laut modificirt und dann in weiterer Ausbildung die Bedeutung der Wörter. Auch sind es solche erweiterte Formen, die schon unter den früheren jüdischen Grammatikern bisweilen Zweifel erregten, auf welche Grundform oder Wurzel einzelne Theile ihrer Conjugation zurückzuführen seien, die ihrer Gestaltung nach sowohl die Ableitung von der einen als von der anderen Wurzel zuliefsen. Der älteste hebräische Lexicograph aber, Mĕnaḥem ben Sârûq in Spanien in der zweiten Hälfte des zehnten Jahrhunderts, erkannte noch gar keine andere Wurzeln an, als die nur aus zwei, einige sogar nur aus einem Buchstaben beständen, eine schon vor ihm und auch noch nach ihm angenommene Ansicht, bis sie der darauf herrschend werdenden anderen weichen mufste, die bald nach ihm der Grammatiker Jĕhûdâh ben Dâwid Ḥijûg aus Fês in Africa aufstellte, dafs alle Wurzeln der hebräischen Zeitwörter dreibuchstabig seien. Die damaligen Karaiten nahmen Wurzeln von zwei und von drei Stammbuchstaben an*), worin ihnen die Schule der arabischen Grammatiker in Kûfah̤ vorausgegangen war, im Widerspruch gegen die Schule in Baṣrah̤. Mit dieser Theorie von der dreibuchstabigen

---

*) Heinr. Ewald und Leopold Dukes, Beiträge zur Geschichte der ältesten Auslegung und Spracherklärung des Alten Testaments, 3 Bändchen, Stuttgart, 1844, II, p. 120, 160; Munk, *Notice sur Abou'l Walid Merwan Ibn-Djana'h et sur quelques autres grammairiens hébreux du dixième et du onzième siècle, Journal asiatique,* 1850, vol. XV, p. 316, vol. XVI, p. 27, 28.

Wurzel bildete sich natürlicher Weise unter den abendländischen Grammatikern, die gewohnt waren ihre Buchstaben in Consonanten und Vocale zu unterscheiden, auch die Ansicht um so schärfer aus, dafs alle Bestandtheile einer solchen Wurzel nur Consonanten seien, das eigentliche Alphabet also gar keine Zeichen für Vocale in sich begreife, die erst durch die Punctation hinzukämen.

§. 103.

So wie auf der einen Seite die Erweiterung von früherhin zweibuchstabigen Wurzeln zu dreibuchstabigen Statt fand, so sehen wir auf der anderen Seite diese theils blos in der Aussprache, theils auch in der Orthographie wieder zu zweibuchstabigen zurückkehren. So ist hebr. מָלֵא voll sein, füllen, syr. ܡܠܐ mlo, wo das ܐ nur noch der Orthographie angehört, arabisch مَلَأَ, vulgärarabisch mela, äthiopisch መልአ malĕa oder mala̱, amḫ̈ârisch መላ malâ; und alle auf א, ה, ח, ע ausgehenden Wurzeln verlieren diese Buchstaben im Amḫ̈ârischen und ersetzen sie durch ein mit dem vorhergehenden Consonanten verbundenes langes â.

§. 104.

In ihrer Wortbildung tragen drei Hauptabtheilungen der asiatisch-europäischen Sprachen einen ganz verschiedenen Character, obgleich sie alle von der einfachen, gewöhnlich aus einem oder zwei Consonanten bestehenden, Wurzel ausgingen, wenn wir dabei die Vocale aufser Rechnung lassen. In den s. g. indogermanischen und den semitischen Sprachen erhielten eine Anzahl Wurzeln consonantische und vocalische Erweiterungen am Anfang, in der Mitte und am Ende der Wörter; die indogermanischen Sprachen liefsen die mannigfaltigsten Verbindungen verschiedener Wörter zu einem einzigen zu; die semitischen Sprachen beschränkten diefs auf die in der ersten Bildung mit den Wurzeln zusammengewachsenen Flexionen und Anhängen von Pronominalformen mit fast völligem Ausschlufs eigentlich zusammengesetzter Wörter, die sie vorzugsweise nur in Namen haben, dagegen vielfache Entwickelung durch Modificationen innerhalb einer Wurzel und Annahme von Ableitungssylben am Anfang oder Ende der Wörter. Die einsylbigen Sprachen Ostasiens dagegen verloren un-

unterbrochen Bestandtheile ihrer Wurzeln statt sie durch Zusätze zu erweitern, so daſs ursprünglich ganz verschiedene nach und nach gleichlautend wurden; sie bildeten viele zusammengesetzte Wörter, aber in reiner Nebeneinanderstellung der einzelnen Theile ohne inneren Zusammenhang oder Zusammenwachsen wie in den indogermanischen Sprachen.

§. 105.

Betrachten wir nun die altsemitische Schrift an sich ohne dabei Rücksicht auf deren spätere Gestaltung und die darüber herrschend gewordenen Ansichten zu nehmen, so liegt zuerst die Voraussetzung vor, daſs ein aus der altägyptischen Schrift hervorgegangenes Alphabet die ihnen beiden gemeinschaftlichen Laute, welche in jener durch besondere Zeichen dargestellt waren, wohl beibehalten haben werde, also die Voraussetzung, daſs aus der vocalreichen ägyptischen Sprache und Schrift auch Bezeichnungen für die Vocale in das semitische Alphabet übergegangen seien. Auf der anderen Seite sehen wir in den aus dem phönicischen entstandenen Alphabeten die Bewohner Griechenlands und Italiens alle dieselben Buchstaben als Vocale gebrauchen, obgleich jene Bewohner, wie wir fast gewiſs annehmen dürfen, ihre Schrift nicht durch eine einzelne Uebertragung erhielten, sondern nach und nach und auf verschiedenen Wegen. Denn wie wir die alten Erzählungen über die Vervollständigung des griechischen Alphabets durch die Erfindung von Buchstaben zurückweisen müssen, welche schon den Phöniciern angehört hatten, so müssen wir auch Erzählungen verwerfen wie diejenigen, welche den Corinther Demaratus im siebenten Jahrhundert vor Christus die Schrift zu den Etruskern bringen läſst, deren frühere Bildung auf ganz andere Verbindungen hinweist. Wir müssen eine vielfache Verbreitung des phönicischen Alphabets unter den Völkern annehmen, mit denen die Phönicier Handel trieben; nach den verschiedenen Bedürfnissen nahmen jene Völker nur die Buchstaben auf, die sie für ihre Sprachen gebrauchen konnten, andere erhielten sie nach und nach durch gegenseitige Mittheilungen. Nun sehen wir hier überall in älteren Zeiten Vocale im Gebrauch, welche den nachmaligen hebräischen א, ה, י und ע, den phönicischen 𐤀, 𐤄, 𐤉 und 𐤏, der Stellung im Alphabet und den Schriftzügen nach entsprachen und die für a, e, i, der letzte für o und u standen. Die Griechen hatten dafür, ehe sie ihr Alphabet

erweiterten, die Vocale *α, ε, ι* und *ο*; an der Stelle des o hatten die Etrusker und Umbrer die gleichfalls aus dem ○ ◇ ◡ entsprungene Figur v, woraus aber nicht folgt, dafs sie kein o in ihrer Sprache hatten, sondern dafs sie wahrscheinlich o und u durch ihr v ausdrückten, wie die Griechen beide Vocale anfangs durch ihr *ο*. Nach Priscian war bei vielen italienischen Völkern gleich wie im Griechischen zuerst nur das o im Gebrauch, dann verbreitete sich neben diesem, wohl von den Etruskern und Umbriern aufgenommen, noch das v, wie denn auch die Griechen es in der Gestalt als V Y einführten. Bei den Römern finden wir o und v geschrieben, aber ersteres noch in vielen Wörtern, in denen sie später v setzten, und zufolge des natürlichen Lautübergangs gebrauchten sie nachher das v sowohl für den Vocal u als für den Consonanten v, sowie umgekehrt die Semiten ihr ו w auch für u und o. Für den u-Laut nahmen die Griechen nachher die Verbindung *ου* in ihre Orthographie auf, eben so finden wir in älteren Zeiten bei den Römern ov für u geschrieben, ***fovres***, ***iovs***, ***iovdico***, ***oubei***, ***ioumentom*** für ***fures***, ***ius***, ***iudico***, ***ubi***, ***iumentum****). In den alten Transcriptionen hebräischer Namen und Wörter, in denen das ע vorkommt, wurde es noch mehrere Jahrhunderte nach dem Anfang unserer Zeitrechnung hindurch vorzugsweise durch Vocale wiedergegeben, so dafs wir nicht daran zweifeln können, dafs das gesammte Alterthum in demselben nur Vocallaute sah. Indessen neigten sich die Sprachorgane mehrerer semitischen Völker und vorzüglich der Araber zu starken Kehllauten und Aspirationen hin; Wörter, welche früher bei ihren nördlichen Nachbarn und wahrscheinlich auch bei ihnen mit anlautenden Vocalen gesprochen wurden, erhielten in ihrem Mund eine Aspiration, und die auf diese Weise aspirirten Buchstaben wurden nun nicht mehr als Vocale, sondern als Kehllaute angesehen, sie wurden so gut Consonanten wie die übrigen Buchstaben des Alphabets. Alle ältere jüdische Grammatiker lebten unter den Arabern im Orient, in Nordafrica oder in Spanien, sprachen das Arabische als ihre Muttersprache, ordneten einen Theil ihrer grammatischen Lehren nach denen der Araber und nahmen deren Grundsätze hinsichtlich der Geltung der Buch-

---

*) *Joh. Nic. Funccii de adolescentia latinae linguae tractatus, Marburgi Cattorum,* 1723, 4°., p. 325.

staben an. Hierzu waren sie um so mehr berechtigt, als im Verlauf der Zeit die Vocale in den einzelnen Wörtern vielfach ihre Laute verändert hatten, die sie ausdrückenden Buchstaben aber geblieben waren und nun zu gleicher Zeit zum Theil ganz verschiedene Laute bezeichneten, ihrer ursprünglichen Bedeutung also nicht mehr entsprachen. Wir haben bei den slawischen Sprachen in Beziehung auf die Aussprache mehrfach ganz ähnliche Vorgänge gesehen; auch dort wurden vor anlautende Vocale Consonanten, Aspirationen gesetzt, und die Nordwenden lassen kaum noch ein Wort mit Vocalen beginnen. Wo wir unsere Blicke auf irgend eine Sprachgeschichte werfen, sehen wir im Verlauf der Zeit ähnliche und noch weit gröſsere Lautveränderungen, und es sollte uns auffallen, daſs diese innerhalb der Jahrtausende Statt gefunden hätten, während deren wir die semitischen Sprachen und Alphabete verfolgen können, wir sollten bei einer Sprache allein, bei dem Hebräischen, ein Verharren in nun einmal für unwandelbar geltenden Zuständen annehmen müssen, was jeder anderweitigen Erfahrung entgegen wäre.

Ich habe diese Betrachtungen vorausgeschickt, um meinen Standpunct im allgemeinen zu bezeichnen, wenn ich gleich auf Einzelnes, was hier erwähnt wurde, in der Folge wieder zurückkommen muſs. Ueber Gegenstände aber, über die so viel, so Gründliches geschrieben ist, darf ich mich auf das Nothwendigste zur Begründung der Ansichten beschränken, von denen ich ausgehen zu müssen geglaubt habe.

§. 106.

Die Sprachen, von denen im Folgenden die Rede sein wird, sind das Hebräische, das Aramäische, welches das Chaldäische, Syrische, Samaritanische und Sabische in sich begreift, dann das Arabische, deren Geschichte in enger Verbindung steht. Mit dem Hebräischen bildet das Phönicische eine gemeinschaftliche Sprache, die, sollte sie mit einem Namen bezeichnet werden, nur die canaanitische genannt werden könnte, שְׂפַת כְּנַעַן, ein Name, den man freilich als auf die Hamiten zurückführend für die semitischen Hebräer nicht gerne anwenden wird; aber die Phönicier, obgleich sie den Canaanitern zugesellt wurden, lassen sich doch der Sprache nach auf keine Weise von den Semiten trennen. Unerörtert für unsere Zwecke kann die so vielfach verhandelte Frage bleiben, bis in welche

Zeit wir die Urkunden der hebräischen Sprache, wie sie jetzt vorliegen, zurückversetzen dürfen; es kann uns genügen, daſs die Mehrzahl derselben sammt der endlichen Redaction der auf älteren Schriften beruhenden innerhalb des Zeitraums von einigen Jahrhunderten vor und nach dem Anfang des Perserreichs fällt, wozu hernach nur verhältniſsmäſsig wenige Zusätze kamen. Auf sie folgen die in geringer Anzahl auf uns gekommenen Denkmäler der phönicischen Sprache, deren übersichtliche Zusammenstellung und freilich noch mancher Verbesserung bedürfende Erklärung nach den vorausgegangenen mehr und weniger glücklichen Versuchen wir Gesenius verdanken (*Scripturae linguaeque phoeniciae monumenta quotquot supersunt — illustravit Guil. Gesenius. Lipsiae*, 1837, 4°. *Pars* 1—3). So wenige dieser Denkmäler auch sind, so ist doch das Resultat der auf sie gegründeten Untersuchungen von der gröſsten Wichtigkeit: die seit Barthelemy, Swinton und Bayer vorliegende und nun noch mehr festgestellte Gewiſsheit, daſs Hebräisch und Phönicisch nur als Dialecte einer und derselben Sprache wenig von einander abweichen.

§. 107.

Die nach Mesopotamien und Babylonien weggeführten Bewohner der Reiche Israel und Juda hatten sich dort unter Aramäern zerstreut in den ihnen angewiesenen Wohnplätzen niedergelassen und mit den vormals in ihrer Heimath betriebenen Beschäftigungen einen neuen Wohlstand erworben, den die Reicheren unter ihnen bei der Rückkehr aus der Gefangenschaft ihrer ärmeren Brüder nicht aufzugeben Lust hatten. Sie alle, die in den Ländern am Euphrat und Tigris und anderwärts zerstreut lebten, wurden nachher ohne Rücksicht auf die vorhergegangene Trennung der beiden Reiche zu einem Volk, zu Juden; ihre Umgangssprache aber war die aramäische geworden, der gegenüber nur noch die Gebildeteren die Kenntniſs des Hebräischen fortpflanzten.

Die geringe Anzahl von Juden, welche nach der Eroberung Babylons auf die ihnen von Cyrus gegebene Erlaubniſs, den Tempel in Jerusalem wieder aufzubauen, nach Palästina zurückkehrte, hatte daher wohl groſsentheils den Gebrauch des reineren Hebräischen verlernt und sich aramäische Sprachformen angeeignet; die später nachfolgenden Ansiedler sprachen gleichfalls einen solchen gemischten

Dialect. Als dann der Gottesdienst wieder hergestellt oder vielmehr auf einer von dem früheren Gebrauch vielfach abweichenden Einrichtung begründet wurde, sammelte man die noch vorhandenen hebräischen Schriften der vorhergegangenen Zeit, ohne dafs eine bestimmte Nachricht über die näheren Umstände der Sammlung und ihre nachmalige Einreihung in den jüdischen Canon sich erhalten hätte. Die hebräische Sprache war nunmehr unter den Juden zur gelehrten Sprache geworden, die wohl nur Wenige noch rein zu schreiben vermochten und in die sich auch bei diesen immer mehr einzelne aramäische Formen eindrängten. Eine besondere literärische Thätigkeit aber fand offenbar mehrere Jahrhunderte hindurch unter den mit der Wiederherstellung ihres zeitlichen Wohlstandes beschäftigten Juden nicht Statt; mündliche Gesetzesauslegung, mündliche Entscheidungen in Rechtssachen genügten, wenn gleich die Geschäfte des bürgerlichen Lebens, Verträge u. s. w. schriftlich gemacht wurden. Daher berufen sich auch die nachmaligen Talmudisten überall nur auf mündliche Aussprüche der alten Schriftgelehrten, nicht aber auf Bücher derselben, zumal da es angenommener Grundsatz war, kein neueres Gesetz oder eine neuere Rechtsgewohnheit niederzuschreiben, weil diefs die Autorität der heiligen Schrift hätte beeinträchtigen können. Diese ward mündlich ausgelegt, die Lehrer hielten an der Tradition, und was von ihnen der Nachwelt aufbewahrt ist, waren ihre Meinungen, Aussprüche, Maximen, Erzählungen. In den Synagogen, die im Gegensatz zu dem alten centralisirten Gottesdienst über das ganze Land verbreitet waren, wurde die heilige Schrift vorgelesen, zuerst nur der Pentateuch und, wahrscheinlich nicht früher, als nachdem die Syrer unter Antiochus Epiphanes im Jahr 168 vor Christus überall die Gesetzesrollen zerrissen oder verunreinigt hatten, auch die Propheten, die dem Cultus nunmehr auch neben dem Gesetz Moseh's verblieben. Neben dem öffentlichen Vorleser stand ein Uebersetzer, Mĕturgmân, der das Vorgelesene ins Chaldäische übersetzte und den Zuhörern erklärte. Das Studium der in Syrien unter den Seleuciden überall eindringenden griechischen Wissenschaften ward den Juden von ihren Gelehrten verboten, ein Verbot, das aber die zahlreichen von den Ptolemäern nach Aegypten geschleppten oder auch freiwillig dahin übergesiedelten Juden nicht berührte, so wenig wie die übrigen unter den Griechen in Syrien, Kleinasien und Griechenland von dem Handel lebenden Juden und

diejenigen, welche in den Flufsgebieten des Euphrat und Tigris geblieben waren.

§. 108.

Die Cultur der aramäischen oder syrischen Sprache wird wohl gleichen Schritt mit derjenigen der hebräischen und phönicischen gehalten haben, eine Annahme, zu der uns die wenigen darüber erhaltenen Nachrichten berechtigen. Zur Zeit der Blüthe der hebräischen Literatur schrieb man wohl ebenso in Assyrien und Babylonien; Reste der monumentalen Schrift dieser Länder sind noch genug vorhanden; neben ihr bestand ohne Zweifel die des gemeinen Lebens, schrieb man ja doch bald den Phöniciern, bald den Syrern oder den Chaldäern die Erfindung der Buchstabenschrift zu. An die monumentale Keilschrift der Assyrer und Babylonier schlofs sich die auf einfachere Elemente zurückgeführte Keilschrift der Perser von der einen Seite an, wie von der anderen wahrscheinlich deren gemeine an die Buchstabenschrift der Aramäer. Den häufigen Gebrauch gewöhnlicher Schrift im persischen Reich, der amtlichen Correspondenz ersieht man aus vielen Stellen der Alten. Für die westliche Hälfte des Reichs scheint die Anwendung assyrischer oder syrischer, d. i. einer phönicisch-semitischen, Schrift in grofser Ausdehnung Statt gefunden zu haben, obschon der Name assyrisch zugleich für die monumentale Keilschrift gelten konnte, wie ja auch der Name ägyptischer Schrift die hieroglyphische, hieratische und demotische umfafste. In assyrischer Schrift, gewifs wohl monumentaler Keilschrift, war die Inschrift auf einer der beiden Säulen, die Darius am Bosporus errichten liefs, auf der anderen war sie in griechischer (Herodot, IV, 87). Wie in den Inschriften in Persien wurden auf diesen die Namen aller unterworfenen Völker des Reichs aufgezählt, die an dem Kriegszug Theil nahmen. In assyrischer Schrift schreibt Artaxerxes I an die Lacedämonier (Thucyd. IV, 50); einen in syrischer Schrift (offenbar wohl derselben wie die assyrische) verfafsten Brief, den er dem Satrapen von Armenien Orontes unterschiebt, schickt Eumenes an den Satrapen von Persien Peucestes (Diodor, XIX, 23, Polyaen, IV, 8, 3). Waren diese Briefe in Keilschrift oder in einer phönicischen Schrift? Die letztere war in Griechenland bei dem häufigen Verkehr mit Phöniciern und Syrern verständlich, wenn auch nur mit Hülfe von Dollmetschern,

schwerlich aber die erste; bei dem Briefe des Eumenes ist gewiſs nicht an Keilschrift zu denken.

Indessen ging nach dem Fall des persischen Reichs mit der Sprache der unter der Herrschaft macedonischer Könige, der Seleuciden, stehenden Syrer eine bedeutende Veränderung vor. Die Regierung lag in den Händen von Griechen, mit denen die Macedonier jetzt völlig verwachsen waren; griechische Sprache und Bildung muſsten sich nothwendig überall Geltung verschaffen, und griechische Wörter drangen in Menge in das Syrische oder in weiterem Umfange genommen in das Aramäische ein, wovon wir aber erst die Folgen oder für uns auch die frühesten Nachweisungen in der darauf folgenden christlichen Zeit erblicken. Vor dieser haben wir nur Nachrichten anderer Schriftsteller über eine literärische Thätigkeit, über Geschichtschreibung unter den Syrern in den vorchristlichen Zeiten, auf welche sich in späteren Jahrhunderten die der Armenier stützte, welche sich vor der weit späteren Erfindung ihres eigenen Alphabets der syrischen Schrift bedient hatten. Kaum einige Ueberreste aramäischer Schrift sind uns auf seleucidischen Münzen erhalten, denn die groſse Mehrzahl derselben hat nur griechische Schrift; dann wenige Denkmäler von Juden in Aegypten, denen sich darauf die palmyrenischen aus dem dritten Jahrhundert nach Christus anschlieſsen.

§. 109.

Als Herodes die Herrschaft über Judäa und benachbarte Gebiete erlangt hatte, führte er griechisch-römische Sitten und königlichen Luxus mit unbeschränkter Despotie ein, unterwarf sich die Hohenpriester, die er willkürlich ab- und einsetzte, und unterdrückte das ganze öffentliche auf Gesetz und Herkommen gegründete Leben. Da traten zwei Lehrer auf, die fern von allen politischen Richtungen stehend nur Aufrechthaltung des Gesetzes und sittlichen Lebenswandel forderten, Hillel aus Babylonien und Šammāi (הִלֵּל und שַׁמַּאי), die ihren Zweck blos noch durch mündlichen Unterricht zu erreichen strebten, von denen der erste wie es scheint mehr die mündliche Ueberlieferung, der letzte das geschriebene Gesetz bevorzugte. Sie wurden die Urheber des später nach dem ersten Jahrhundert aufgekommenen Titel Rabban genannten **Rabbinismus**, des Lehrerthums, der sehr schnell Wurzel faſste, sich aber auch gleich nach seinen Urhebern

in zwei sich heftig befeindende Schulen theilte, die jedoch nicht aus den Priestern des öffentlichen Cultus, sondern neben diesen bestanden. Wo Synagogen waren, wurden nunmehr auch Anstalten für den öffentlichen noch zur Zeit blos mündlichen Unterricht gegründet, die nach dem Anfange unserer Zeitrechnung schnell emporblühten und bald auch Philosophie nebst verschiedenen Zweigen des menschlichen Wissens in ihren Wirkungskreis zogen. Lehrbücher hatten sie noch keine aufser der heiligen Schrift; im allgemeinen Ansehen stand das anerkannte Herkommen und die darauf gegründete Rechtsansicht oder Entscheidung der Rechtsfragen, die הֲלָכָה Hălâkâh, die überlieferte Auslegung (ein Wort, das späterhin auch wohl blos von dem Lesen der Gemara verstanden wurde), da sich die rabbanitischen Schulen bei der innigen auf dem Gesetz beruhenden Verbindung der Theologie und Jurisprudenz vorzugsweise mit Rechtsfragen, mit allerartigen Casuistik, beschäftigten.

§. 110.

Nach der Zerstörung Jerusalems durch Titus ward Jamnia, westlich von Jerusalem am Meer gelegen, die Hauptschule und der Sitz der Rabbinen, deren Vorsteher unter dem Titel נָשִׂיא Nâṣî Fürst nunmehr als oberster Richter an der Spitze der jüdischen Nation stand. Noch andere Schulen befanden sich in Palästina, dann unter den Juden in Mesopotamien, wo wir Nisibis oder Nisibin נְצִיבִין Nĕṣîbîn ܢܨܝܒܝܢ erwähnt finden. Innere Streitigkeiten spalteten sie vielfach; erst nachdem neue Aufstände der Juden unter Trajan und Hadrian mit der Gewalt der Waffen und aller Strenge unterdrückt worden waren, trat allmälig ein Zustand gröfserer Ruhe und Einigkeit ein, vorzüglich auch dadurch, dafs Ăqîbâ עֲקִיבָא in der ersten Hälfte des zweiten Jahrhunderts die Lehren der Rabbinen in ein System gebracht und einige schriftliche Aufsätze hinterlassen hatte, worauf nun andere Schriften seiner Schüler folgten. So ward der Grund zu einer neuen umfassenden Literatur gelegt, nachdem über ein halbes Jahrtausend die literärische Thätigkeit der Juden sich gröfstentheils auf Abschriften der biblischen Bücher beschränkt hatte. Die Tradition, die Ueberlieferung der rabbinischen Lehrsätze, erhielt hierdurch eine feste Grundlage, und sie wurde in der ersten Hälfte des dritten Jahrhunderts von Jĕhûdâh dem Heiligen, יְהוּדָה הַקָּדוֹשׁ, dem Vorsteher

der in der Mitte des zweiten Jahrhunderts entstandenen Schule zu Tiberias טִיבֵּרְיָא, in der groſsen Sammlung der Mischnah מִשְׁנָה, chaldäisch מַתְנִיתָא, dem ersten Werke der neuhebräischen Literatur, zu einem bleibenden Gesetzbuch der Juden zusammengestellt. Durch Hinzufügung weiterer Erläuterungen oder Ergänzungen, der mehr chaldäisch geschriebenen Gĕmârâ גְּמָרָא, entstand daraus im vierten Jahrhundert der jerusalemische Talmud תַּלְמוּד, im fünften mit der Gemara der östlichen Rabbinen der babylonische Talmud.

§. 111.

Mit der Mischnah glaubten die Juden in Palästina und Babylonien die Vollendung des mosaischen Gesetzes erhalten zu haben; sie wandten sich ihr ganz zu und die Bücher der heiligen Schrift waren für eine Zeitlang nur noch durch die Vorlesungen Gegenstand des herkömmlichen Gottesdienstes. Einige Zeit nach der Zerstörung Jerusalems gaben sich die Juden in Palästina eine neue Verfassung; an die Stelle des vormaligen Hohenpriesters trat in Tiberias ein Oberhaupt unter dem Namen ראשׁ אֲבוֹת rōš abôt Haupt der Väter, von den Griechen alsdann mit dem auch von den Juden anerkannten Namen eines Patriarchen bezeichnet, dessen Würde häufig mit der des Nasi in einer Person zusammenfiel, aber nicht nothwendig damit verbunden war. Sein Ansehen und seine Befugnisse waren sehr groſs; er erhob Tribut von der gesammten westlichen Judenschaft, ernannte die Häupter der Synagogen, die ihre Stellen häufig von ihm erkaufen muſsten, gab seine Einwilligung zur Errichtung neuer Synagogen und verhängte Strafen über die Uebertreter der jüdischen Gesetze. Mehrere Gesetze von Theodosius II beziehen sich noch auf dieses Patriarchat, das aber, wie aus der *Lex 29 Cod. Theodos. Tit. VIII* hervorgeht, im Jahr 429 aufgehört hatte zu bestehen, ohne daſs man etwas Näheres darüber erfährt. Die einheitliche Verfassung der westlichen Juden hörte hiermit auf.

§. 112.

In Babylonien standen von alten Zeiten her die Juden gleichfalls unter einem Oberhaupt ihrer Nation, das hier den Namen רֵישׁ גָּלוּתָא rẹ̄s gâlûtă Haupt der Verbannung führte und nachmals groſse

Rechte, äufseren Glanz und Einflufs besafs. Diese Würde dauerte auch unter den Chalifen fort, wo deren Erlangung theuer bezahlt werden mufste, bis sie endlich in der ersten Hälfte des elften Jahrhunderts aufhörte. Nach dem Vorgange der palästinischen Juden errichteten auch die babylonischen in der letzten Hälfte des dritten Jahrhunderts verschiedene Schulen, in Nĕhardeạ נְהַרְדְּעָא, in Sôrâ סוּרָא und in Pûmbĕdîtâ פּוּמְבְּדִיתָא, die sie anfangs, da bei ihnen alle Gelehrsamkeit erloschen war, mit Lehrern, die ihre Bildung in Tiberias erhalten hatten, besetzten, bis sie sich dann im Stande sahen, die Lehrer aus ihrer Mitte zu wählen. Die Vorstände derselben führten den Ehrentitel גָּאוֹן gâọn *excellens*, Pluralis גְּאוֹנִים gĕọnîm, durch besondere Gelehrsamkeit Ausgezeichnete, und sie machten sich bald von den Rabbinen in Palästina ganz unabhängig. Mit dem Erlöschen des westlichen Patriarchats erhob sich der Rệs gâlûtâ zum Oberhaupt aller Juden, die ihn bis nach Spanien hin dafür anerkannten und sich nunmehr auch in Rechtssachen an die babylonischen Juden zur Einholung von Gutachten oder Entscheidungen wandten. Die palästinischen Rabbinen, nicht mehr an der Spitze gröfserer Schulen stehend, hatten ihre Autorität in dieser Beziehung verloren. Mit Hâi Gâọn הַאי גָּאוֹן, der im Jahr 1037 starb, hörte aber auch die Würde der Gĕọnîm in Babylonien auf.

§. 113.

Während in Asien die Mischnah mit den Gemaren entstand, hatten die Juden in Europa und Africa alle Kenntnifs der hebräischen und chaldäischen Sprache verloren, so dafs in den Synagogen die heilige Schrift nur nach den Uebersetzungen der Septuaginta und des Aquila oder in lateinischer Sprache vorgelesen werden konnte. Darüber entstand unter den Juden Streit, indem einige, wohl Rabbinen aus Palästina, nur das Vorlesen in chaldäischer Sprache aufser der hebräischen zugeben wollten. Man wandte sich defshalb an den Kaiser Justinian, der hierauf im Jahr 551 (nach Varianten auch 541 oder 553) in der 146. Novelle das Lesen jener Uebersetzungen in jeder Muttersprache der Juden, so wie des hebräischen Textes in den Synagogen gestattete, dagegen aber τὴν παρ' αὐτοῖς λεγομένην δευτέρωσιν d. i. die Mischnah verbot, „die nicht von oben aus den Propheten überliefert sei, sondern eine Erfindung von Menschen, die blos von der Erde sprächen und gar nichts Göttliches in sich hätten.“ Isaac

Vossius nahm diese *δευτέρωσις* für die zweite Recension der Uebersetzung des Aquila, die nach dem Zeugnifs des Hieronymus (***Comment. in Ezechielis cap. IV***) wegen ihres engen Anschliefsens an den hebräischen Text von den Juden *κατὰ ἀκρίβειαν* genannt worden sei, — ein Irrthum, der sich bis in die neueren Zeiten fortgepflanzt hat und sich noch in den Einleitungen in das Alte Testament von Eichhorn und von Bertholdt findet.

So weit wir nunmehr die Geschichte der Juden überblicken und damit die Nachrichten der folgenden Zeit zusammenhalten, waren bei ihnen zur Zeit, als der Talmud vollendet war, das Studium der althebräischen Sprache so gut wie erloschen und in dem Orient ihr Eifer nur jenem zugewandt.

§. 114.

Nach der Vernichtung des ehemaligen Reiches Israel waren zum Ersatz für dessen weggeführte Bewohner durch Salmanasar Colonisten aus dem assyrischen Reiche in die verlassenen Wohnsitze gebracht worden, die sich dort, wie es scheint, mit den Resten der früheren Bevölkerung vermischten und sich nach einiger Zeit in ihrem Cultus dem alten Landesgott Israels zuwandten. Von der alten Hauptstadt des Landes Samaria erhielten sie den Namen Samariter, Samaritaner, eine Ableitung des Namens, die sie selbst aber nicht anerkennen, sondern diesen durch ࠔࠌࠓࠉࠌ šamrîm Beobachter, Erhalter (des mosaischen Gesetzes) erklären. Die Juden bezeichneten sie mit dem Namen כּוּתִים Kûtîm, *Χουθαῖοι* bei Josephus ***Antiq. Jud.*** IX, 14, 3, da ein Theil jener Colonisten aus כּוּתָה, ein anderer aus Medien gekommen war. Josephus stellt XI, 4, 3 *Χουθία* mit Medien zusammen, setzt aber dafür XI, 2, 1 Persien und Medien; wie Lassen in der Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes nachgewiesen hat (VI, S. 47), ist es Chûzistân oder Susiana. Nach der Rückkehr der Juden aus Babylonien baten die Samariter, zur Theilnahme am Tempelbau zugelassen zu werden, wurden aber damit abgewiesen. Demungeachtet waren sie strenge Anhänger des mosaischen Gesetzes und hielten auch in der Folge an dieses allein, mit Ausschlufs der übrigen Bücher des nachmaligen jüdischen Canons, da sie nicht von der Verfolgung betroffen wurden, welche in Judäa die Einführung jener Bücher bei den öffentlichen Vorlesungen nach sich gezogen hatte. In ihren Gesetzesrollen so wie in ihrer aramäischen Uebersetzung

des Pentateuchs behielten sie den Schriftcharacter der älteren Zeit unverändert bei, während sich dieser bei den Juden allmälig im Zusammenhang mit der übrigen aramäischen Schrift bis zu der so genannten Quadratschrift umgestaltete. Wie es von Anfang her der Fall gewesen, wurden sie fortdauernd von den Juden mifsgünstig angesehen; doch war nach den Meinungen und Aussprüchen der älteren Rabbinen jeder Verkehr, Zusammenwohnen und Essen zwischen Juden und Samaritanern gestattet und man suchte die Eintracht so viel als möglich zu erhalten. Als aber vor dem Ende des zweiten Jahrhunderts unserer Zeitrechnung bei allen bürgerlichen Geschäften der Juden die Formel „nach mosaischem und jüdischem Rechte" (das heifst nach der Tradition) beliebt wurde und diese auch bei dem Eheverlöbnisse ausgesprochen werden mufste, das jüdische oder rabbinische traditionelle Recht jedoch bei den strengeren Bekennern des Mosaismus keine Geltung hatte, so wurden dadurch alle eheliche Verbindungen zwischen Samaritanern und Juden aufgehoben und die bleibende Trennung zwischen beiden vollzogen. Wenige Reste des abgesonderten Volkes sind jetzt noch übrig, die sich fortdauernd ihrer alten Schrift bedienen, in der sie zwar Vocalbuchstaben, so genannte Lesemütter, aber neben diesen keine Vocalbezeichnungen wie die übrigen semitischen Völker haben. Neuere Nachrichten von ihnen so wie eine Uebersicht ihrer Geschichte giebt Eduard Robinson in dem 3. Band von: Palästina und die südlich angrenzenden Länder. Tagebuch einer Reise im Jahre 1838 in Bezug auf die biblische Geographie unternommen von E. Robinson und E. Smith. Halle, 1842, 8°., S. 317 folg. Ueber die Beschaffenheit ihres Pentateuchs, dessen Zusammenhang mit der Septuaginta und spätere Interpolationen haben wir ausführliche Untersuchungen in der Abhandlung von W. Gesenius, *de Pentateuchi Samaritani origine, indole et auctoritate, Halae*, 1815, 4°.

§. 115.

Die syrische Literatur in ihren frühesten uns erhaltenen Resten beginnt erst mit der Verbreitung des Christenthums in Syrien; doch wissen wir aus dieser Zeit von keinem Schriftsteller vor der letzten Hälfte des zweiten Jahrhunderts, und die Uebersetzung der heiligen Schrift kann auch in keine frühere Zeit gehören, obgleich sich nichts Näheres darüber bestimmen läfst, da wir die ersten sicheren

Spuren derselben nicht vor der Mitte des vierten Jahrhunderts in den Schriften des Kirchenvaters Ephraem des Syrers finden und innere Gründe nur auf das Alter der griechischen Handschrift schliefsen lassen, aus der sie geflossen ist, woraus aber nicht folgt, dafs die syrische Uebersetzung eben so alt sein müsse, wie eine solche Handschrift. In der oben angegebenen Periode schrieb der Gnostiker Bardesanes ܒܪܕܝܨܢ Bardaiṣon seine verschiedenen prosaischen und poetischen Bücher. In den nächsten Jahrhunderten sehen wir nur syrisch-kirchliche Literatur und zwar, was auffallend ist, zum Theil von gelehrten aber des Griechischen unkundigen Schriftstellern eine Menge theologischer Werke verfafst, wie denn auch Ephraem nur des Syrischen mächtig war. Der Theologie mit ihren abstracten Begriffen verdankt die syrische Sprache einen grofsen Theil ihrer Ausbildung. Die weltlichen Wissenschaften, nach griechischen Büchern erlernt, scheinen noch nicht, oder nicht in diesen Zeiten, Gegenstand der syrischen Literatur gewesen zu sein. In Edessa, das im Jahr 216 durch Caracalla der römischen Herrschaft unterworfen worden war, blühte später eine Schule, in der griechischer und syrischer Unterricht in allen damals cultivirten Wissenschaften ertheilt wurde; Syrer, Perser, Armenier besuchten sie und verbreiteten, daselbst gebildet, die Kenntnisse des Abendlands unter den Völkern des Orients. Die Lehrer waren Nestorianer; auf Betrieb des Bischofs Cyrus von Edessa wurden sie im Jahr 489 unter dem Kaiser Zeno vertrieben und die Schule zerstört (*Jos. Sim. Assemani Bibliotheca Orientalis Clementino-Vaticana, Romae, 1719—1728, fol. I, p. 203 seqq., 351 seqq.*). Sie wanderten vorzüglich in das persische Reich, errichteten dort neue Schulen und, wie Gregorius Barhebräus erzählt, soll darauf Sergius von Resaina in Mesopotamien, ܣܪܓܝܣ ܕܪܝܫܥܝܢܐ, der in der ersten Hälfte des sechsten Jahrhunderts lebte, der erste gewesen sein, welcher griechische Philosophen und Aerzte in das Syrische übersetzt habe (*Assemani Bibl. Or.* III, 1, p. 87). Das Bedürfnifs, diese Bücher in der Muttersprache zu besitzen, lag nunmehr wohl für die von dem byzantinischen Reiche getrennten syrischen Gelehrten vor und Sergius hatte später viele Nachfolger im Uebersetzen der griechischen Werke.

Ungeachtet der Aufhebung seiner Schule blieb Edessa ein Hauptsitz der besseren syrischen oder aramäischen Sprache, die schon lange in mehrere Dialecte getheilt in diesen besondere Verschiedenheiten der Aussprache darbot. Eine Menge fremder Wörter, erst

persische, dann vorzüglich griechische und auch römische waren in sie eingedrungen, in denen man die fremden Vocale meistens durch ܐ ܘ ܝ, bisweilen auch durch ܗ ausdrückte, Wörter, die neben den echt syrischen, in denen man leicht die Wurzeln erkennt, oft ein sehr sonderbares Ansehen darbieten. Einen Hauptunterschied in der aramäischen Sprache aber bildete der, welcher zwischen Christen und Juden entstand. Die ersteren bedienten sich der syrischen Schrift, der Dialect von Osrhoëne und Comagene hatte vorzüglich Geltung bei ihnen und wurde herrschend für die syrische Literatur. Die Juden dagegen schrieben ihr so genanntes Chaldäisch in hebräischer Schrift, die sich allmälig von der syrischen trennte, theils nach palästinischem, theils nach dem noch mehr verdorbenen babylonischen Dialect. Jedoch wich wohl in mehreren Beziehungen ihre beiderseitige Aussprache nicht so weit von der syrischen ab, wie die nachmals so verschieden gestaltete Vocalisation zu ergeben scheint, nachdem man für das Chaldäische eine der hebräischen sehr nahe stehende angenommen hatte, die sich beide unter gegenseitigem Einflusse ausbildeten. Indessen näherten sich, abgesehen von der verschiedenen Religion und Schrift der christlichen Syrer im Westen und der chaldäisch redenden Juden in Babylonien, die östlicheren Nestorianer vielfach den letzteren in ihrer Aussprache; wie diese liefsen sie Verdoppelung der Consonanten zu, während die westlichen Syrer sie nur einfach oder getrennt aussprachen, und sie ersetzten das o dieser letzteren durch ihr dem Chaldäischen gleich lautendes a (*Assemani Bibl. Orient.* III, 2, p. CCCLXXIX), das sich auch unter den Resten derselben in der Umgegend von Mosul erhalten hat (E. Rödiger in der Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, II, 1839, S. 84). In der letzten Hälfte des sechsten Jahrhunderts begegnen wir den ersten Nachrichten von syrischen Grammatikern, die sich aber eine Zeit lang noch auf einem ziemlich beschränkten Gebiete bewegten. In den zehn Jahren von 633 bis 642 hatten die Araber die Eroberung von Babylonien, Syrien, Osrhoëne und Mesopotamien vollendet; das Arabische machte unter den sprachverwandten Aramäern sehr schnelle Fortschritte, so dafs Jacob, Bischof von Edessa, in der zweiten Hälfte des siebenten Jahrhunderts, der Verfasser der ersten eigentlichen syrischen Grammatik, in dieser schon auf Wiederherstellung der reineren syrischen Sprache dem eindringenden Arabischen gegenüber hinarbeiten mufste (*Assemani Bibl. Orient.* I, p. 475, II, p. 307). Im zwölften Jahrhundert

hörte mit sehr wenigen Ausnahmen das Syrische auf, Sprache des gemeinen Lebens zu sein, es blieb nur noch bei dem Gottesdienste und theilweise als Gelehrtensprache im Gebrauch; in allem übrigen war das Arabische an seine Stelle getreten.

§. 116.

Während die nördlichen Semiten das nach und nach mit vielen fremden Wörtern gemischte Aramäische sprachen, hatten die Araber unabhängig von ihnen und den auf sie einwirkenden auswärtigen Einflüssen ihre Sprache ausgebildet. Die Bewohner von Mecca nahmen im letzten Jahrhundert vor Mohammed das syrische Alphabet an, das der fast einstimmigen Tradition zufolge von Anbar nach Hira gebracht worden war und von da nach Mecca. Aus ihm entstanden in der Folge die Schriftcharactere von Baṣraḧ und Kûfaḧ, von denen der letzte einige Jahrhunderte hindurch die Oberhand behielt. Aber schon frühe, das heifst gleich im ersten Jahrhundert der Heǧraḧ, wurde dieser für den gewöhnlichen Gebrauch durch die Nesḫî-Schrift ersetzt, wobei man jedoch erst später die sich nach und nach in ihren Zügen zu ähnlich gewordenen Buchstaben so wie diejenigen, aus welchen der Aussprache nach, wie sie in verschiedenen Wörtern Statt fand, zweierlei Laute geworden waren, durch diacritische Puncte von einander unterschied, wodurch das arabische Alphabet 28 anstatt der altsemitischen 22 Buchstaben erhielt. Indessen scheint man es noch in der ersten Hälfte des dritten Jahrhunderts der Heǧraḧ für unpassend gehalten zu haben, beim Schreiben sich zu viel der diacritischen Puncte zu bedienen, und als in der Folge diese von Abschreibern gesetzt wurden, denen manche frühere Gegenstände und Begebenheiten fremd waren, so entstanden dadurch häufige Verwechslungen der Buchstaben.

Die arabische Sprache war zu einer von den nördlichen Semiten verschiedenen Aussprache ihrer Vocale gekommen, bei denen sie lange und kurze sehr bestimmt unterschied. Sie war dadurch zu einer auf der Grundlage der Quantität beruhenden regelmäfsigen Metrik befähigt, während diese bei den Aramäern nur in einförmigem Sylbenzählen bestand. Bei ihren regen Phantasie hatten die Araber sich mit besonderer Vorliebe der Dichtkunst zugewandt, nicht gröfsere Werke derselben, sondern einzelne wenig umfangreiche Gedichte

verfaſst, da das längste derselben nicht viel über hundert Verse zählte, deren Gegenstände Liebe, Lob der Frauen, Ritterlichkeit, Kampflust, lyrische Gedichte, Satyren, Epigramme, Spiele des Witzes, Sentenzen u. s. w. waren. Längeren Gedichten widerstrebte vielleicht schon der häufige Gebrauch, die einzelnen Endreime durch das ganze Gedicht zu wiederholen. Doch möchte ich es fast nur dem Zufalle zuschreiben, daſs die Romanze und das gröſsere epische Gedicht bei den ersten Dichtern keine Vertreter fanden und diese Gattungen dann für immer den Arabern fremd blieben, die sie eben so gut hätten ausbilden können, wie sie die längere prosaische Erzählung ausbildeten. Viele der ausgezeichnetsten Gedichte, die nachher oft auch mit späteren in mehrere Sammlungen vereinigt wurden, gehören der nächsten Zeit vor Mohammed an, da die von der hebräischen Poesie abweichende auf Metrik gegründete Verskunst der Araber noch nicht sehr lange vor ihm erst entstanden war, dann noch dem ersten Jahrhundert nach ihm. Sie wurden nachmals, seit dem Wiederaufleben der Poesie im achten Jahrhundert, die Muster und Vorbilder aller späteren Dichter und zugleich auch die Normen, nach denen die zahlreichen arabischen Critiker die Verdienste und Mängel der letzteren beurtheilten. Durch Mohammed ward dem Thätigkeitstrieb der Araber eine neue Laufbahn eröffnet. Das herumziehende Leben der Stämme, ihre Fehden, die Thaten Einzelner boten der Dichtkunst früherhin reichhaltigen Stoff in aller Weise dar. Nach Mohammed aber ergossen sich die Schaaren derer, die vorher in ihrer Phantasie geschwärmt hatten, über die benachbarten Länder, die Kriege, die geführt wurden, waren Massenkriege, von einem Unternehmen stürzte die kampflustige Jugend zum anderen, machte reiche Beute, gelangte in den eroberten Ländern zu hohen Stellen und erkannte eine Zeit lang kaum eine andere Literatur als den von Gott gesandten durch den Propheten verkündigten Qorân an. Dadurch entstand eine Trennung zwischen den zur Herrschaft über eine halbe Welt gelangten Arabern und den theils unabhängig gebliebenen, theils ihre Unabhängigkeit bald wieder erlangenden Beduinen. Diese lebten nach früherer Weise in ihren Sitten und Gewohnheiten fort, die Dichtkunst erhielt sich in der ganzen Macht, die sie immer auf die freien für ihren Einfluſs so empfänglichen Stämme ausgeübt hatte, sie erhielt sich in dem Erguſs der feurigsten Gefühle bis auf unsere Zeiten, aber nicht als Gegenstand der Literatur unter den des Schreibens meist unkundigen Bewohnern arabischer

Lagerplätze, sondern in mündlicher Fortpflanzung, im Gesange neuer, oft extemporisirter Gedichte. Viele derselben wurden in den Zeiten, als die arabische Literatur noch blühte, durch die unter den freien Stämmen sich herumtreibenden Literaten gesammelt und aufgezeichnet; an sie, an den Character der alten Dichtkunst schloſs sich diejenige der nunmehr zur Herrschaft gelangten, mit anderen Bevölkerungen vielfach gemischten Araber an, aber deren Dichtkunst ward nun häufig Hofpoesie, man schmeichelte damit den Groſsen zur Erlangung von Geschenken. Das Verhältniſs zu den Schönen, die nunmehr aus allen Gegenden die Harems der Vornehmen füllten oder in freierem Umgang mit den Dichtern lebten, war in den eroberten Ländern ein ganz anderes geworden, als in dem seinen alten Sitten treu gebliebenen Arabien; es war nicht mehr geeignet, auf gleiche Weise die Begeisterung zu erwecken, obschon die Formen derselben fortlebten. Denn Jahrhunderte hindurch bis zum Absterben der arabischen Literatur blieb noch die Zahl der in allen Ländern arabischer Sprache lebenden Dichter groſs genug, die sich indessen, wie dieſs auch bei den späteren Griechen der Fall gewesen, nicht selten in mehr künstlicher als natürlicher Poesie gefielen.

Dafür, daſs die Dichtkunst einen Theil ihrer alten Hoheit verlor, erhoben sich die den Arabern bisher fremden Wissenschaften. Da man erst seit kurzem angefangen hatte sich schriftlich auszudrücken, was jetzt bei der weiten Ausdehnung des Reichs für sehr Viele nöthig wurde, die früher nicht daran gedacht hätten, und dabei von einer groſsen Anzahl solcher, denen das Arabische keineswegs Muttersprache war und die es doch schreiben muſsten, so wurde dieses groſsentheils sehr incorrect und von Jedem anders geschrieben. Das Bedürfniſs, diesem Miſsstand abzuhelfen, vorzüglich aber auch die Streitigkeiten über Rechtschreibung, Lesarten und Lesung des Qorân, dann Zweideutigkeiten, die im Gebrauch der arabischen Sprache lagen, führten schon im ersten Jahrhundert der mohammedanischen Zeitrechnung zu grammatischen Arbeiten, die bald mit besonderem Eifer gepflegt wurden, so daſs in dieser Beziehung die Araber ihren übrigen Stammgenossen vielfach als Muster dienten, die alle früher oder später in ihre Fuſsstapfen traten. Um das Ende des achten und den Anfang des neunten Jahrhunderts unserer Zeitrechnung trat das Bestreben ein, die Wissenschaften des Abendlands, so weit sie für eine mohammedanische Bevölkerung sich eigneten, in den Bereich des

Studiums zu ziehen, und es wurde nach und nach eine grofse Anzahl griechischer, vorzüglich philosophischer, medicinischer, mathematischer und astronomischer, Werke in das Arabische übersetzt und zwar meistens von Juden oder auch von Christen nach früheren syrischen Uebertragungen, weniger nach den griechischen Originalschriften selbst. Mehr auf den engeren orientalischen Gesichtskreis beschränkt wurde die Geschichte behandelt, mit ihr aber beschäftigten sich in weit höherem Grade die Bekenner des Islam, als die ihnen unterworfenen Völker, denn sie hatten sich dafür selbst ein weites und lohnendes Feld angebahnt. Allgemeine Geschichte, Landes- und Ortsgeschichte, Biographie und Literärgeschichte wurden alle in gleichem Maafse bearbeitet und bei der Vorliebe zu Erzählungen aller Art mit einer grofsen Menge derselben ausgeschmückt, die von Mund zu Mund gegangen gar verschiedenartige Gestaltungen angenommen hatten. Eben so cultivirten nunmehr die Mohammedaner ihre so enge wie bei den Juden zusammenhängende Theologie und Jurisprudenz, vorzüglich aber die letztere, und auch sie ward wie bei den Juden auf die Tradition gebaut, welche zu einem bedeutenden Umfange angewachsen war. In den Ländern am Euphrat und Tigris, in Syrien und in Aegypten blühte vorzugsweise die arabische Literatur, die mit Verlegung des Sitzes der Herrschaft aus Arabien in jenen Ländern sich entwickelte; sie blühte im Mittelalter in Spanien und in den nordafricanischen Reichen und erhielt sich am längsten in Syrien und Aegypten. Wo aufserdem arabisch geschrieben wurde, wie unter den Persern und Türken, wurde es neben der Landessprache als gelehrte, nicht als Muttersprache, geschrieben, mit Ausnahme der zahlreichen Einwanderer aus den Ländern, in denen arabische Rede nunmehr einheimisch geworden war.

§. 117.

Der arabische Sprachschatz, wie er in den zum Theil sehr umfangreichen Wörterbüchern vorliegt, welche für die äufserst reiche und dabei von Schwierigkeiten erfüllte Sprache nöthig wurden, ist aus den verschiedenen Dialecten der einzelnen oft weit von einander getrennten und bis zu einem gewissen Grade isolirten Stämme erwachsen. Die Sprache von Nomaden, denen eine Menge Lebensverhältnisse der in dichterer Bevölkerung und in Städten angesiedelten

Menschen fremd war, hatte dagegen einen Reichthum an Bezeichnungen für alle Beziehungen ihrer nächsten Umgebung. Begriffe, die wir durch die Verbindung von Substantiven und Adjectiven bilden, um die verschiedene Beschaffenheit des Hauptworts anzudeuten, waren für Menschen, die auf eine weit geringere Anzahl von einer Bezeichnung bedürfenden Gegenständen beschränkt waren und nur auf diese ihre Aufmerksamkeit richteten, eben so viele Hauptwörter; das Kameel, der Löwe u. s. w. hatten hiernach eine Menge von Namen, von Wörtern, die sich nur auf sie bezogen, nach allen den Eigenschaften, unter denen sie sich der Betrachtung des Wüstenbewohners darboten. Führt ja auch bei uns z. B. das Pferd auf ähnliche Weise viele verschiedene Namen und beziehen sich auf es viele Ausdrücke, die nur den in näheren Beziehungen mit ihm Stehenden bekannt sind. In mehrfacher Hinsicht lassen sich mit der Sprache solcher Stämme diejenigen einzelner Beschäftigungsarten vergleichen, wie z. B. unsere Jägersprache. Wörter, die entweder gleichen Ursprung hatten und mit der Zeit neue Bedeutungen erhielten oder ohne ursprüngliche Gemeinschaft gleiche Laute mit anderen hatten, zu denen sie der Bedeutung nach gar nicht gehörten, wurden später zusammengeworfen. Gefiel es einem Schriftsteller, wie diefs vorgekommen ist, die sonst ungebräuchlichen Wörter aus allen Dialecten zusammenzusuchen und neben einander anzuwenden, so war der Lexicographie damit eine reiche Fundgrube eröffnet, und es besteht ein grofser Theil des Sprachschatzes der arabisch geschriebenen Wörterbücher, aus denen die unserigen geflossen sind, in den den Dialecten angehörigen Wörtern, in Wörtern der speciellsten Beziehungen. Hierher dürfen wir vielleicht auch die verschiedenen Formen des gebrochenen Pluralis rechnen, die wir häufig bei einem Worte finden; so hat z. B. صَبِيّ ṣabī Knabe die Plurale ṣibweḥ, ṣabjeḥ, ṣibjeḥ, ṣibwân, ṣobwân, ṣibjân, ṣobjân, aṣb und aṣbijeḥ.

Ein anderer Grund, als der blos auf der Verschiedenheit der Dialecte beruht, hat unter einzelnen als Wurzeln aufgeführten Wörtern eine Menge von Bedeutungen vereinigt. Verba, deren mittlerer Consonant mit verschiedenen Vocalen gesprochen wird, haben hiernach häufig auch verschiedene Bedeutungen; es sind dann theils Modificationen des ursprünglichen Begriffes nach bestimmten Regeln durch die Vocallaute bedingt, theils aber wohl auch eigentlich verschiedene

Wörter, die jedoch unter einer und derselben Wurzel zusammengestellt werden, da sie ohne Vocalsetzung nicht von einander abweichen. Hätte die deutsche Sprache ein ähnliches Schriftsystem wie die arabische, so würde sie solche Wörter wie Last, List, Lust mit allen Derivaten unter das Stammwort Lst setzen und dann sagen: Lst mit a bedeutet —, mit i bedeutet —, mit u bedeutet —; ebenso laben, leben, lieben, loben u. s. w. Oft haben zwei solcher Formen einerlei Bedeutung, bisweilen auch alle drei; daneben bieten aber auch wieder andere gar keinen Zusammenhang dar. Das Zusammenwerfen unter eine Wurzel ist aber wegen der abgeleiteten Verbalformen, die immer die gleichen Vocale haben, nicht allein gerechtfertigt, sondern auch nothwendig; es ist es auch wegen der übrigen Derivate, die in ihren Vocalen nicht von denen der ersten Verbalform abhängen, um sie hiernach sondern zu können. Die unter einer Wurzel vereinigten Bedeutungen genetisch oder philosophisch zu ordnen, ist grofsentheils ganz unmöglich und wird diefs in allen den Fällen sein, wo die jetzige Wurzel auf ursprünglich verschiedenen Wörtern beruht. Und wenn uns gleich diese ursprüngliche Verschiedenheit im Arabischen an sich betrachtet häufig entgeht, so finden wir sie doch oft in der Vergleichung mit den verwandten Sprachen nachgewiesen, und es würde diefs wohl noch viel mehr der Fall sein, wäre unsere Kenntnifs derselben für die älteren Zeiten nicht auf einen so wenig reichen Sprachschatz beschränkt. Eine Nachweisung des verschiedenen Ursprungs der unter einer Wurzel vereinigten Stämme scheint auch darin zu liegen, dafs die dazu gehörenden *nomina actionis*, welche unseren deutschen Infinitiv mit dem Artikel ausdrücken, gewöhnlich nach Verschiedenheit der Bedeutung auch verschieden sind. Gar manche Wörter oder Wortbedeutungen des Arabischen mögen fremder Abkunft sein; sie mufsten sich aber dem festen semitischen Sprachbau fügen und dessen Character annehmen. Aber auch die lebhafte Phantasie der Araber, ihre Neigung zur Allegorie, zu entfernteren Anspielungen, führte zur Entwickelung vieler Wortbedeutungen, deren Zusammenhang mit anderen weniger erkennbar und verloren sein mag.

Wie im Hebräischen verschiedene Wurzeln zusammenfliefsen, sich einander ergänzen, sich nur durch orthographische Abweichungen für einzelne Bedeutungen von einander unterscheiden, so auch im Arabischen, wo die verschiedenen Aussprachen eines und desselben

Wortes in die Schriftsprache übergegangen sind, die unter uns bei mehr geregelter Orthographie unter einer Form würden vereinigt worden sein. So ist جَدَّ und جَهَدَ ǧadda und ǧahada er bemühte sich emsig, وَدَعَ und وَضَعَ wadaạ und waḍaạ er hat gesetzt, gestellt, فَاتَ, فَادَ, فَاضَ und فَاظَ fâta, fâda, fâḍa und fâẓa er ist gestorben, مَدَّ und مَطَّ madda und maṭṭa er hat ausgedehnt, دَلَا dalâ in der I., II. und IV. Verbalform und ذَالَ ḏâla in der IV. er hat herabgelassen (den Eimer in den Brunnen), dasselbe ذَالَ ḏâla, ذَلَى ḏalà und ذَلَّ ḏalla er war niedergedrückt, niedrig, demüthig, gehorsam.

Auf diese Weise finden wir in den arabischen Wörterbüchern alle die aus einer gemeinschaftlichen Wurzel ausgegangenen Modificationen desselben Wortes, von denen das eine hier, das andere dort seine Geltung haben mag; wir finden denselben Begriff durch ganz verschiedene Wörter bezeichnet; und diefs ist noch jetzt nicht allein zwischen den verschiedenen Ländern der Fall, in denen die arabische Sprache herrscht, sondern man bedient sich auch häufig innerhalb der einzelnen Districte desselben Landes in der gewöhnlichen Sprache ganz verschiedener Wörter zur Bezeichnung desselben Gegenstandes.

§. 118.

Eine ganz besondere Cultur ist unter den Arabern wie unter den Indern dem Studium ihrer Grammatik zugewendet worden, wobei sie mit grofsem Scharfsinn die subtilsten Fragen erörtert haben. Dahin führte einmal die Begründung aller für die Lesung des Qorân nothwendig gewordenen Vorschriften neben der Anwendung der zu diesem Behufe eingeführten diacritischen Zeichen, dann die Schwierigkeiten, welche aus der Unvollkommenheit der Schrift erwuchsen, die nur in ungenügender Weise die Aussprache darzustellen vermochte, wenn sie nicht wie die Abschriften des Qorân mit Abzeichen überladen war; was aber, um dem Zweck zu entsprechen, mit einer Sorgfalt hätte ausgeführt werden müssen, die jedes Schnellschreiben ausschlofs, und das bei einer Nation, bei der so viel geschrieben wurde. Zuletzt aber führten auch die inneren Schwierigkeiten der auf fremden Boden verpflanzten Sprache dazu, wo die Grammatik

so Vieles festzusetzen hatte, da nothwendiger Weise wenigstens geraume Zeit hindurch eine Mischung der arabischen Sprache mit der so nahe verwandten aramäischen Statt finden mufste, was vielleicht auch die Unterdrückung mancher Endungen in der ersteren veranlafste, die der letzteren fremd waren, wenn immerhin diese Endungen früherhin allen arabischen Stämmen auch aufser der Dichtkunst angehört haben sollten. Gründliches Studium der Sprache war daher in hoher Achtung unter den Arabern und ihre Grammatiker genossen grofses persönliches Ansehen, da ihre Wissenschaft nicht als mit dem früheren Jugendunterricht beendigt angesehen wurde, sondern fortdauernd einen Gegenstand der Erörterungen auch unter den Erwachsenen bildete. Die vielen in das Kleinliche gehenden Regeln ist auch der gelehrte Araber nicht im Stande in seinem Gedächtnisse zu bemeistern; er entscheidet grammatische Fragen nicht leicht, ohne auf seine Hülfsmittel, auf seine Sprachlehren, zurückzugehen, die ihm die beständigen Begleiter und Rathgeber sind. Mit den ersten Zeiten des Islam beginnen die arabischen Grammatiken, wenn man diese Sammlungen von Sprachbemerkungen so nennen darf, und die beiden sich in ihren Ansichten immer bekämpfenden Schulen von Baṣrah بَصْرَةٌ und Kûfaḥ كُوفَةٌ; ihnen zur Seite ging das Lesen des Qorân mit festen Bestimmungen für die Aussprache nach den verschiedenen Abstufungen derselben bis auf die jetzigen Zeiten fort. So konnte sich eine Beständigkeit für das Literalarabische erhalten, die ohne diese Umstände kaum erklärbar sein würde, und ihr Einflufs liefs auch das allmälig entstehende Gemeinarabische nicht allzuweit von den ehemaligen Formen abweichen, die es nur theilweise abstreifte.

§. 119.

Während die arabische Literatur und mit derselben die Cultur der Sprache und der Grammatik ihre Blüthe erreichten, traten unter den Juden zwei entgegengesetzte Verhältnisse ein. Von den in ihren Talmud versenkten Rabbinen Palästina's trennte sich im achten Jahrhundert die neu entstandene Secte der Karaiten oder Qaräer, קְרָאִים Qârâim, die mit Verwerfung aller Traditionen und der Lehre des Talmud sich nur an die heilige Schrift, an das gelesene Wort Gottes קְרָא, קְרָיָא oder קְרָאָה, hielten, in der Auslegung der auf Erforschung des Sinnes beruhenden individuellen Ansicht Raum gaben und sich

dabei mehrfach mit anderen Wissenschaften beschäftigten. Als Urheber der Secte wird gewöhnlich Anan ben Dâwid angegeben. Ungefähr gleichzeitig mit dem Gaon Saadias, der im Jahr 942 starb, scheinen ihre ausgezeichnetsten Erklärer der heiligen Schrift gelebt zu haben, die sich auch auf grammatische Fragen einliefsen. Sie schrieben damals arabisch oder auch in einem arabisirenden Hebräisch. Ihren Hauptsitz hatten sie wahrscheinlich in Jerusalem.

Auf der anderen Seite drang seit der letzten Hälfte des achten Jahrhunderts, die rabbinische Gelehrsamkeit über Africa bis nach Spanien vor, wo sie nun leichter aufgenommen werden konnte als vorher, wo die Juden nur die westlichen Landessprachen verstanden, indem das dem Chaldäischen näher verwandte Arabische, für die dortigen Juden bald zur Muttersprache geworden, nunmehr das Mittel der sprachlichen Annäherung bildete. Den Talmud selbst aber erhielten, wie es scheint, die spanischen Juden erst gegen das Ende des zehnten Jahrhunderts und wurden dadurch für die Entscheidung der Rechtsfälle von den babylonischen Schulen unabhängig.

§. 120.

In der syrischen Schrift hatte wahrscheinlich von der Schule in Edessa ausgehend eine Neuerung Statt gefunden, die anfangs noch in enge Gränzen beschränkt nach und nach für die Orthographie der semitischen Sprachen von grofser Bedeutung ward. Unter den eines Theils der Vocalbezeichnung entbehrenden Wörtern fanden sich öfters mehrere, die bei gleichen Buchstaben doch verschiedene Bedeutung hatten, je nachdem man sie mit den einen oder anderen Vocalen aussprach. Um diese Wörter von einander zu unterscheiden waren in bestimmter Weise die einen mit einem Punct, dem nachmals so genannten diacritischen Punct, bezeichnet worden, der bei anderen wegblieb. Diese einfache Bezeichnung wurde mit der Zeit immer weiter ausgedehnt, es wurden mehr Puncte mit verschiedenartiger Bedeutung hinzugefügt, der Pluralis dadurch von dem Singularis unterschieden, die harte Aussprache einzelner Consonanten von deren weicher, die Verbalformen bezeichnet, die Interpunction angedeutet, und dann auch durch feinere einfache und doppelte verschieden gestellte Puncte die Vocale a, e, i, o, u ausgedrückt, wobei man indessen nicht immer ganz dasselbe System befolgte. Hieraus entwickelten

sich die Vocal- und Tonbezeichnungen sowohl des Hebräischen und Chaldäischen als des Arabischen, die um so wesentlicher waren, als bei dem cadencirten Vorlesen der verschiedenen heiligen Schriften unter Juden, Christen und Mohammedanern streng bei jeden derselben auf Gleichförmigkeit gesehen wurde, die nur mit Hülfe einer häufig ins Kleinliche gehenden Punctation zu erreichen war. Die hiernach ganz durchgeführte Punctation findet sich deſshalb auch nur in den Büchern, die öffentlich vorgelesen wurden oder in sonstiger Beziehung zu dem Gottesdienst, zur Liturgie standen. Da aber die Juden an der Gestalt ihrer heiligen Bücher nichts ändern durften, so blieben ihre Synagogenrollen frei von allen diesen Abzeichen, die man dagegen in den Handschriften zum Privatgebrauch anwandte, welche für den Vorleser zum Erlernen der Aussprache und der Modulation der Stimme dienten. Eine Zeitlang blieb das grammatische Studium des Hebräischen in sehr engen Gränzen beschränkt; ganz ohne solches wäre jedoch die consequente Durchführung einer Punctation fast unmöglich gewesen. Die Theorie der arabischen Sprache war schon weit vorgerückt, was bei ihr, als einer lebenden Sprache, leichter war als bei der ausgestorbenen hebräischen, zu deren besserer Einsicht erst spätere Juden gestützt auf das Studium der arabischen Grammatiker gelangten. Ihren Vorgängern aber wurden mancherlei Schwierigkeiten in den Weg gelegt. So wird erzählt, daſs, als um das Jahr 845 ein Jude den arabischen Grammatiker Mâzinî (Abû Ot̲mân Bekr ben Moḥammed el Mâzinî el Baṣrî, gestorben im Jahr 861) gebeten habe, ihm gegen Bezahlung die Sprachlehre des Sîbeweih (Abû Bes̄r Amrû ben Ot̲mân Qanbûr genannt Sîbeweih, gestorben im Jahr 194, d. i. 809—810) zu erklären, ihn dieser abgewiesen hätte, da es sündlich sei einen Juden zu unterrichten. Noch im zehnten Jahrhundert wurde das Studium der arabischen Grammatik von mehreren jüdischen Gelehrten als unnütz angesehen, sogar von dem Karaiten Jafet ben Alî, dem Verfasser ausführlicher Commentarien über die heilige Schrift, für Sünde erklärt, da man darüber das Studium der heiligen Sprache und Schrift vernachlässige (Munk, *Notice*, *Journ. as.* 1850, XV, p. 334—6; Wolf in der ***Bibliotheca Hebraea*** Nr. 1129 setzt den Jafet erst in das 13., dann in das 12. Jahrhundert herab). Grammatik und Auslegung der heiligen Schrift waren für die Juden im zehnten Jahrhundert ganz neue Gegenstände, wobei ihnen, wie es scheint, keine Ueberlieferung

über den Sinn einzelner Wörter zu Hülfe kam, da sie sich bisher auf einem ganz anderen Gebiete bewegt hatten. Sie waren, neben ihren auf dem Talmud beruhenden Studien, durch ihre Uebersetzungen die Verbreiter griechischer Wissenschaft unter den Mohammedanern gewesen, waren am Hofe der Chalifen die gelehrten und practischen Aerzte. Mit dem im Jahr 942 verstorbenen Saadias Gaon zu Sora in Babylonien (סְעַדְיָה Seadjâh), aus Faijûm in Aegypten gebürtig, dem ersten rabbinischen Gelehrten, der arabisch schrieb, dem Uebersetzer der heiligen Schrift oder doch eines grofsen Theils derselben in das Arabische, beginnt nach mehreren Jahrhunderten, in denen mit Ausnahme der Punctation für hebräische Sprache und für die Bibelauslegung unter den Juden gar nichts geschehen war, eine neue Zeit für das wissenschaftliche Studium derselben*). Saadias hatte neben anderen Gelehrten den Karaiten Sĕlòmòh ben Jĕrûḥâm שְׁלֹמֹה בֶּן יְרוּחָם zum Lehrer gehabt, er bekämpfte aber nachmals heftig die Karaiten eben so wie die Christen. Waren gleich er und seine nächsten Nachfolger noch nicht im Stande Schwierigkeiten zu lösen, die ein tieferes grammatisches Studium voraussetzen, so wurde doch durch sie bei ihren sonst ausgebreiteten Kenntnissen und der Menge von werthvollen Notizen, die sie sammelten, die Bahn gebrochen, auf der bis zu Ende des zwölften Jahrhunderts vorzüglich die Gelehrten von Spanien und Nordafrica die Grundlagen unserer neueren hebräischen Sprachkunde und Schrifterklärung in zum Theil ausgezeichneter Weise geschaffen haben.

Die neuesten ausführlicheren Untersuchungen über diese sprachwissenschaftlichen und exegetischen Arbeiten enthalten die oben angeführten Beiträge von Ewald und Dukes, die *Notice* von Munk; ältere kürzer gehaltene Nachrichten aufser denen in Wolfs *Bibliotheca hebraea* findet man in der *Histoire critique du Vieux Testament par le R. P. Richard Simon*, Rotterdam, 1685, 4°., p. 166 folg. und p. 535 folg., in *Joan. Franc. Buddei Isagoge historico-theologica ad Theologiam*, *Lipsiae*, 1730, 4°., p. 1433 folg., in *Jo. Georg Rosenmülleri Historia interpretationis librorum sacrorum*, *Pars quinta*, *Lipsiae*, 1814, 8°., p. 210 folg.

---

*) Erklärung seltener biblischer Wörter von Saadias Gaon. Zum ersten Male aus einer Oxforder Handschrift bekannt gemacht und erläutert von Leopold Dukes, in der Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, herausgegeben von Dr. C. Lassen, Bonn, 1844, V, S. 115 -136.

§. 121.

Die zum Privatgebrauch bestimmten Handschriften der heiligen Schrift wurden von ihren Eigenthümern mit Randbemerkungen verschiedener Art versehen, critischen, exegetischen Inhalts neben mancherlei unnützen Grübeleien, Buchstabenzählungen und dergleichen, wie solche auch unter den Arabern in Bezug auf den Qorâ̱n im Gebrauch waren. Das critische, eine andere Lesart am Rande bezeichnende, Gelesene, קְרִי qĕrî wechselte in alten Handschriften mit der Lesart im Texte, dem Geschriebenen, כְּתִיב kĕtîb̆, auf die Weise, dafs sich fast alle Qĕrî auch als Textes-Lesarten finden; es waren also bald die einen, bald die anderen vorgezogen worden. Aus einer Handschrift gingen die Randnoten in die andere über, häufig von anderer Hand als derjenigen, welche den Text geschrieben hatte, da auch die Schreiber סוֹפְרִים sôfĕrîm von den Punctatoren נַקְדָנִים naqdânîm verschieden waren. In den einen Handschriften waren die, in den anderen andere Bemerkungen gemacht. Da die Juden gerne Alles auf Autoritäten, auf alte Ueberlieferungen, zurückführten, so gab man diesen Scholien gleichfalls den Namen einer Ueberlieferung מָסוֹרָה Mâsôrâh, und deren unbekannte Verfasser, die angeblich unzählbar sind, wurden hiernach Masoreten genannt, בַּעֲלֵי הַמָּסוֹרָה baa̯lê̜ hammâsôrâh, אַנְשֵׁי מָסוֹרֶת ansê̜ mâsôret, über die man, da man eben nichts Bestimmtes von ihnen wufste, allerhand fabelte, und ihnen Tiberias, den alten Sitz talmudischer Gelehrsamkeit, zur Residenz anwies, wefswegen sie bei Elias Levita die Männer von Tiberias אַנְשֵׁי טְבֶרְיָה, bei Aben Esra die Weisen von Tiberias חַכְמֵי טְבֶרְיָה heifsen; oder man machte gar den Esra mit der so genannten grofsen Synagoge zu Urhebern der Masorah. Gesammelt wurde diese von Jacob ben Chajim יַעֲקֹב בֶּן חַיִּים aus Tunis für die grofse hebräische Bibel, die Daniel Bomberg im Jahr 1526 in Venedig herausgab. Ueber die Masorah sind R. Simon, *Hist. crit.*, Brian Walton in den *Prolegomenis* zur Londoner Polyglotte, Wolf, *Bibl. hebr.* II, p. 461 folgende und IV, p. 207 folg. zu vergleichen; in neueren Werken finden sich darüber mitunter manche etwas ausgeschmückte Angaben. Sehr möglich wäre es, dafs Vieles in der Masorah von den Karaiten herrührte, die sich ja vorzugsweise mit dem Studium der heiligen Schrift beschäftigten und deren Commentare von den späteren Juden zum Theil fleifsig gebraucht wurden. Jedenfalls aber mufs es auffallen, dafs von den älteren jüdischen Grammatikern und Exegeten,

die doch sonst so gerne die Gelehrten ihrer Nation verherrlichten und von ihnen mancherlei Nachrichten gaben, kein einziger Name eines der Urheber der Masorah aufbewahrt worden ist, kein einziger Gelehrter aufser den beiden gleich folgenden genannt wird, und dafs Aben Esra nur im allgemeinen von den Weisen von Tiberias spricht, der späte Elias Levita aber bis auf den Esra und seine Gehülfen zurückgeht, deren mündliche Ueberlieferung von den Gelehrten zu Tiberias aufgeschrieben worden sei.

Zu den Arbeiten der Masoreten werden zwei Textrecensionen der heiligen Schrift gerechnet, die unter dem Namen der occidentalischen, das ist palästinischen, und der orientalischen, das ist babylonischen, bekannt sind und zwei angeblichen Vorstehern von Schulen, von denen wir weiter nichts wissen, zugeschrieben werden; die erstere nämlich dem Rabbi Aaron ben Moseh vom Stamme Ascher, die andere dem Rabbi Moseh oder Jacob ben David vom Stamme Naftali, die aber nur in Vocalpuncten und Accenten von einander abweichen. Zu vergleichen sind darüber *Lud. Cappelli Critica sacra, Lib. III, cap. XVIII*, in der Ausgabe von Vogel, Halle, 1775, I, p. 439 folg. und Wolf, *Bibl. hebr.* I, No. 193. Der Rabbi Gĕdaljâh ben R. Jôsef Jâḥîjă ר גְּדַלְיָה בֶּן ר יוֹסֵף יַחְיָא, der nach der ersten Hälfte des sechszehnten Jahrhunderts sein viel gebrauchtes Werk שַׁלְשֶׁלֶת הַקַּבָּלָה šalšelet haqqabbâlâh Kette der Tradition, das ist Geschichte, schrieb, setzt beide ohne nähere Bestimmung zwischen die Jahre 4700 und 4794, das ist 940—1034 unserer Zeitrechnung; der Rabbi David Ganz aus Prag zu Ende des sechszehnten Jahrhunderts in seinem „Sprofs Davids“ צֶמַח דָּוִד zum Jahr 4797, das ist 1037. Die vagen Angaben dieser Bücher nebst denen von Moseh ben Maimon aus dem zwölften und Elias Levita aus dem sechszehnten Jahrhundert, von dem die Nachricht kommt, dafs R. Aaron und R. Moseh Vorsteher von Schulen gewesen seien, sind in der Folgezeit etwas erweitert und bestimmter gefafst worden, zumal da sich eine Abhandlung über die Accente in der ersten Ausgabe der Bombergischen rabbinischen Bibel findet, die daselbst einem Ben Ascher, einem Lehrer in Tiberias, zugeschrieben wird. Eichhorn sagt von ihnen in der Einleitung in das Alte Testament I, S. 259: „Beyde dirigirten ums Jahr 1034 die hohen Schulen der Juden; Ben Ascher die Akademie zu Tiberias, und Ben Naftali die zu Babylon; beyde scheinen die letzte Hand an die masorethische Punctation gelegt, und sich über zweifelhafte Stellen verglichen zu

haben." — Ob der Rabbi Aaron vom Stamme Ascher und der nach Tiberias gesetzte Ben Ascher dieselbe Person waren, ist nicht mit Sicherheit zu ermitteln, wenn es auch wahrscheinlich ist, und weil man in diesem einen Vorsteher der Akademie zu Tiberias annahm, so stellte man den Moseh vom Stamme Naftali an die Spitze einer Akademie zu Babylon, anstatt welcher aber deren mehrere in Babylonien bestanden. Im zwölften Jahrhundert war Tiberias sehr herabgekommen, Benjamin von Tudela redet von nur 50 Juden und einer Synagoge daselbst; aber Aben Esra, der 25 bis 30 Jahre nach ihm dort war, sagt, dafs er die Doctoren daselbst zu Rathe gezogen habe. *Basnage*, *Histoire des Juifs*, *à la Haye*, 1716, vol. IX, p. 232 bezieht diefs auf Rabbinen an der Synagoge.

§. 122.

Mit der Geschichte der Masorah und jener beiden Textrecensionen wird häufig die Geschichte der hebräischen Punctation, der Vocalzeichen und Accente, in Verbindung gebracht, die bald auf Tradition, bald auf tiefer Sprachforschung beruhen sollten, denen man eine solche Genauigkeit und Consequenz zuschrieb, dafs alle Abweichungen von dem gewöhnlichen Gebrauche, die mitunter auf irgend einem früheren Schreibfehler beruhen konnten, häufig zu weitläufigen Untersuchungen über deren letzten Grund Veranlassung gaben. Der in die Augen fallenden Anomalien, der auch offenbar irrigen Vocalisirungen sind aber so viele, dafs sie schon an sich gegen die angenommene Schärfe des ganzen Systems hätten mifstrauisch machen müssen. Es kann wohl keinem Zweifel unterliegen, dafs sich dieses gleichzeitig mit der syrischen und arabischen Punctation und zu gleichem Zwecke, zur Regelung des Vorlesens bei dem öffentlichen Cultus, das ja auch bei den Arabern zu den Hauptwissenschaften gerechnet wurde, nach und nach zu seiner späteren Gestalt ausbildete; alle sich darauf beziehende Namen, die der hebräischen Vocale u. s. w., sind chaldäisch. Die Accente sind nun weit weniger blose Interpunctionszeichen, obschon sie auch deren Dienst zugleich versehen, als vielmehr Zeichen für die Modulation der Stimme, ein förmlicher Notensatz, wie denn auch die ganze Accentuation und das Lesen nach Accenten bei den Juden den Namen נְגִינָה nĕgînâh Schlagen eines musicalischen Instruments und ein solches Instrument selbst, das geschlagen wird, führt, נִגּוּן niggun Melodie, Gesang, tactmäfsiges Singen

nach den Accenten, und auch Accent heifst, נִגֵּן, נַגֵּן niggen, naggen ein musicalisches Instrument spielen. Ein anderer erst später in diesem Sinne angewandter Name der Accente ist טְעָמִים țĕâmîm, Pluralis von טַעַם Geschmack; dieser bezieht sich sowohl auf die richtige Aussprache der einzelnen Wörter durch die Betonung als auf die Interpunction, durch welche beide die Rede schmackhaft werde. Subtil, wie das ganze System in seiner Vollendung war, haben die Juden schon seit mehreren Jahrhunderten die Kenntnifs vieler Einzelheiten desselben verloren, und ein Theil der verschiedenen Accente dient dann nur noch zur Bezeichnung der Tonsylbe. Alle Schriften des Alten Testaments sind accentuirt, verschieden die prosaischen von den poetischen, die ersten gewissermafsen wie unser Recitativ gehalten, die letzten davon so abweichend, dafs sie sich schon nach dem Gehör der Betonung unterscheiden lassen, wie etwa verschiedene Melodieen sich unterscheiden. Von der Accentuation des Pentateuchs (des früheren alleinigen Vorlesebuchs) soll diejenige der übrigen biblischen Bücher ausgegangen sein (Ewald, Abhandlungen, S. 148—149). Dafs ein Musiksatz bis zu einem gewissen Grade immer auch mit der Interpunction zusammenfallen mufs, versteht sich von selbst, aufserdem würde er widersinnig sein. Aller Wahrscheinlichkeit nach müssen wir nun wohl annehmen, dafs die enge mit einander zusammenhängende Vocalisation und Accentuation ein Niederschreiben der zu der Zeit bei dem öffentlichen Vorlesen üblichen Aussprache und Modulation der Stimme war, dafs man an der schriftlichen Ausdrucksweise dafür vielfach und auch nach abweichenden Systemen gebessert habe, bis das Ganze zuletzt durch den spanischen Rabbinen David Kimchi דָּוִד בֶּן יוֹסֵף בֶּן קִמְחִי (nach den Anfangsbuchstaben mit dem h des Artikels vor Rabbi Haradaq genannt) zu Ende des zwölften und zu Anfang des dreizehnten Jahrhunderts seine jetzige Vollendung erhielt und die von ihm angenommenen zehn Vocale durchgängige Anwendung in allen punctirten hebräischen und chaldäischen Schriften fanden. Da rabbinische Juden und Karaiten zur Zeit ihrer Trennung keine verschiedene Art des öffentlichen Lesens hatten, so trugen vielleicht beide ihren Antheil an der Ausbildung des Systems, so wie denn auch die Karaiten gegen die punctirten Schrifttexte der übrigen Juden zu ihrem gewöhnlichen Gebrauch gar keine Einwendung machen und ihre alten Handschriften, nicht aber die späteren, ängstlich genau und in Uebereinstimmung mit den masoretischen punctirt sein

sollen. Ein grofses Gewicht legten übrigens die älteren jüdischen Grammatiker und Exegeten vom zehnten Jahrhundert an ganz und gar nicht auf die Genauigkeit der Punctation, da sie deren neueren Ursprung wohl gekannt haben mufsten. Der Rabbine Jĕhûdâh ben Ḥarîš oder Qarîš oder Qoraiš, wie ihn Andere nennen (Wolf, *Bibl. Hebr.* I, No. 717, Beiträge von Ewald und Dukes I, S. 123) aus Fês, einer der ältesten derselben, der wohl noch dem zehnten Jahrhundert angehörte, nimmt auf die Masorah und Puncte nirgends Rücksicht; und noch Elias Levita in der ersten Hälfte des sechszehnten Jahrhunderts behauptete die Neuheit der Vocalpuncte und liefs die Accente nur des Vorlesens und Vorsingens wegen erfunden sein. Nach einer in einer karaitischen Handschrift erhaltenen Notiz wurden im Jahr 957 unserer Zeitrechnung von den Karaiten in der Krim die Vocale und Accente angenommen, welche die von Jerusalem aus zu ihnen gesandten Gelehrten ihnen überlieferten (Rödiger in der Allg. Lit. Zeitung, Halle, 1848, II, S. 200). Jerusalem aber war, wie oben erwähnt wurde, wahrscheinlich damals der Hauptsitz der Karaiten.

Hiernach wird denn auch im allgemeinen die Richtigkeit dieser auf der Recitation im Mittelalter beruhenden Aussprache derjenigen gegenüber zu beurtheilen sein, welche bei dem Hebräischen, als es noch lebende Sprache war, vorausgesetzt werden darf. Zwar wird sich hier grofsentheils darauf berufen, dafs die Tradition bei dem Vorlesen die alte Aussprache so weit erhalten habe, dafs sich ihr die neuere Punctation sehr annähernd angeschlossen habe. Diefs unterliegt für spätere Zeiten keinem Zweifel; aber erst in diese gehört die Entstehung der Tradition, die sich in den Schulen ausbildete. Aus der äufseren Geschichte der hebräischen Sprache geht hervor, wie sehr deren Kenntnifs erloschen war, und von einem ängstlichen Anschliefsen an eine frühere Aussprache nach der Rückkehr aus der babylonischen Gefangenschaft kann bei dem ganzen damaligen Zustand nicht wohl die Rede sein. Waren die Juden allmälig zur chaldäischen Aussprache übergegangen, so fand diese natürlicher Weise anfangs auch bei dem Lesen des Hebräischen Statt und dieses folgte auch den für jene eintretenden Aenderungen. Jedenfalls hätten wir aber weit mehr die durch die Septuaginta erhaltene Aussprache als die wahre anzunehmen, die ja doch gewifs diejenige war, welche zu den Zeiten dieser Uebersetzung von den Juden anerkannt wurde, als die, welche erst später unter mannigfachen Einflüssen gebräuchlich ge-

worden war*). Die Zeiträume liegen viel zu weit aus einander, um ein festes Verharren bei früheren Lauten annehmen zu können. Und wir sehen dieses Verharren ja auch bei den neueren Juden nicht, ungeachtet der durch die Punctation fixirten Aussprache; anders sprechen die spanischen, anders die deutschen, anders die polnischen Juden das Hebräische aus; und eben so bemerkte schon Elias Levita von den Accenten, dafs die Juden in Spanien und Italien nur die so genannten *reges* beobachteten, die deutschen aber alle Accente.

§. 123.

Sehen wir auf die innere Beschaffenheit der durch die Vocale geregelten Aussprache, so bietet uns dieselbe so vieles Unwahrscheinliche, so manches, was eine lebende Sprache zumal eine semitische nie in der Weise als allgemein geltend gehabt haben kann; so z. B. die Längenunterschiede der Vocale durch einfaches und zusammengesetztes šĕbă, Meteg, ruhende Buchstaben gesteigert, was recht wohl zu einem musicalischen Tonsatz pafst, nicht aber zu einer dem lebendigen Verkehr angehörigen Sprache, bei der so viele Vocale sich kaum deutlich unterscheiden lassen, wie diefs in allen semitischen Sprachen der Fall ist. Das Arabische und das Syrische haben Diphthonge, dem zwischen beiden in der Mitte liegenden Hebräischen

---

*) In seiner Ausgabe der Hexapla des Origenes, Paris, 1713, fol. hatte Montfaucon im 2. Theil S. 394—399 einen Abschnitt „*de veteri litterarum hebraicarum pronuntiatione*“ aufgenommen, an dessen Ende er sagte: „*Hinc porro videas difficile esse pro lectione veterum certas regulas tradere, cum illi non modo a recentioribus, sed etiam ab aequalibus et coaevis suis in ratione pronuntiandi differant. Caeterum ex iis quae supra tradidimus, illa verisimiliora videntur esse quae pluribus exemplis asseruntur.*“ Joh. Chph Wolf rückte in den 2. Theil seiner *Bibliotheca Hebraea, Hamburgi*, 1721, 4⁰., p. 648—657 jenen Abschnitt ein, mit Ausnahme jedoch der angegebenen Worte an dessen Schlufs, deren Stelle er durch folgende ersetzte: „*Atque haec quidem huc transferenda censui, non quod omnes has assertiones, inprimis eas, quae punctationi hodiernae contextus Hebraei fraudi sunt, approbem, sed, quod existimem, illis inprimis haec usui esse posse, qui in lectione Hieronymi aliorumque Doctorum veterum versantur, in quibus voces Hebraeae passim Latinis literis, sed mori nostro minus convenienter, expressae leguntur.*“ Eine gute Zusammenstellung früherer und späterer Aussprache der Vocale mit Angabe der Quellen, woher jedes Wort genommen ist, findet sich in der *Grammatica Linguae Hebraicae authore Johanne Jahn, Editio tertia retractata, aucta, et in Latinum sermonem conversa. Viennae*, 1809, 8⁰., p. 443—475.

werden sie abgesprochen, worauf wir zurückkommen werden. Mag nun die durch die spätere Punctation geregelte Aussprache noch so weit von derjenigen abweichen, die wir für frühere Zeiten zulassen zu dürfen glauben, so kann doch nur jene die Richtschnur für die Transcription abgeben, da eine jede andere auf blosen Voraussetzungen beruhen würde. Derselbe Fall tritt bei den Consonanten ein, deren alte Aussprache gewifs nicht immer mit der späteren einerlei war; hier aber müssen wir uns bei dem Hebräischen sowohl wie bei dem Aramäischen möglichst nahe dem Arabischen anschliefsen, wollen wir anders nicht in den diesen Sprachen gemeinschaftlichen Wortstämmen die wunderbarlichste Verwirrung entstehen lassen. Das Syrische ist für uns so gut wie das Hebräische ausgestorben, mag auch das eine noch bei einem kleinen Ueberrest der alten Syrer fortleben, das andere von den Nachkommen der alten Hebräer als gottesdienstliche Sprache erhalten sein; die jetzige Aussprache weder der einen noch der anderen kann uns als Norm dienen. Bei der Annahme der durch die Punctation geregelten Aussprache tritt aber das eigenthümliche Verhältnifs ein, dafs die Orthographie des Hebräischen, Chaldäischen und Syrischen eine feste Gestalt bekam, ehe man daran dachte, jene Aussprache durch die hinzugefügten Vocalpuncte näher zu bestimmen; diese kamen über und unter der Zeile stehend zu der unveränderten alten Orthographie hinzu, in welche grofsentheils schon Vocalbuchstaben aufgenommen waren, die durch jene zwar häufig näher bestimmt werden konnten, ihrer Natur nach aber doch schon selbst Vocale waren. Für die Transcription entsteht dadurch nicht selten die Schwierigkeit, beide sich ergänzende Zeichen zu vereinigen, da sie doch nur e i n e n Laut bilden und man zu dem alten Buchstaben, der ihn ausdrückte, nur der gröfseren Deutlichkeit wegen das neue Zeichen hinzufügte. Auf andere Weise läfst sich die Orthographie der genannten semitischen Sprachen gar nicht erklären. Für den der Aussprache Kundigen waren die neuen Vocalzeichen mit wenigen Ausnahmen unnöthig; sie wurden nöthig, als die, welche Texte in jenen Sprachen lasen, aufgehört hatten, sie als ihre Muttersprache zu gebrauchen und nunmehr das Arabische an deren Stelle gekommen war. Auch wir würden in unseren gegenwärtigen Sprachen ohne Anstand eine Menge Vocale in der Schrift unterdrücken können, wie wir diefs so häufig ohne Nachtheil für die Deutlichkeit in unseren Papieren durch Abbreviaturen aller Art thun; weit vollständiger, als

bei diesen Abbreviaturen, waren die späteren semitischen Schriftgattungen, noch ehe die Vocalpuncte dazukamen, für die Aussprache geregelt, aber diese war nun gegen früher eine vielfach andere geworden, wodurch das Bedürfniſs einer solchen Nachhülfe immer fühlbarer ward.

§. 124.

Die neu entstandene arabische Orthographie dagegen hatte erst unter den Händen der Grammatiker ihre Ausbildung erhalten und stimmte deſshalb weit mehr mit der damaligen Sprache überein, wenn gleich auf der Basis des semitischen Alphabets beruhend auch sie nicht frei von den mit diesem verbundenen Mängeln sein konnte, die nur durch ein Schreibsystem wie das in Griechenland und Italien angenommene zu beseitigen gewesen wären. Eine besondere Schwierigkeit für die Transcription aber schufen die arabischen Grammatiker dadurch, daſs sie neben den Abzeichen, welche die Vocallaute ausdrücken sollten, auch Rücksicht auf die Etymologie nahmen und diese bei mehreren Buchstabenveränderungen bezeichneten, so daſs man eine Verbindung des Zeichens für den Stammbuchstaben mit demjenigen, in den er übergegangen ist, vorfindet und es doch nur mit einem einfachen Laute zu thun hat.

§. 125.

Können und müssen wir von dem Grundsatze ausgehen, möglichste Uebereinstimmung in der Uebertragung der Consonanten für alle semitische Sprachen Statt finden zu lassen, so ist ein solcher Grundsatz anderer Seits für die Vocale völlig unanwendbar, da die Punctation der einzelnen Sprachen, obschon von gemeinschaftlichem Ursprunge ausgegangen, doch so verschieden von einander ist, daſs jede als für sich bestehend angesehen werden muſs. Wollten wir uns erlauben, der Orthographie der semitischen Sprachen eine andere umgestaltet nach der unsrigen unterzuschieben, so würde die Transcription sehr leicht sein und viele Unterschiede sich nur auf den Umlaut der Vocale ohne Aenderung der Stammbuchstaben beziehen. Der Umlaut ist in den semitischen Sprachen groſsentheils noch stärker und durchgreifender als im Deutschen und in den übrigen germanischen Sprachen, in denen auch wir Wörter mit ihren Derivaten haben, in welchen alle oder fast alle Vocale vorkommen, wie in W a g e,

wägen, wiegen, Gewicht, gewogen, Wucht; ich barg, berge, er birgt, geborgen, Burg, Bürger. Hebräisch, syrisch und arabisch ist קוּם, ܩܘܡ, قَامَ aufstehen, nur muſs hier der hebräische Infinitiv qûm anstatt des sonst dafür gewöhnlichen Praeteritums als Wurzel stehen, um in dieser die drei angenommenen Stammbuchstaben darstellen zu können, was im syrischen Infinitiv wegen des characteristischen m in mqom nicht angeht. Hiervon ist :

		Hebräisch	Syrisch	Arabisch
Kal, Praet. Sing. 3		קָם qâm.	ܩܘܡ qom.	قَامَ qâma.
Fut.	„	יָקוּם, יָקֹם, יָקָם jâqûm, jâqòm, jâqom.	ܢܩܘܡ nqum.	يَقُومُ jaqûmu.
Hiphil, Praet.	„	הֵקִים heqîm.	ܐܩܝܡ aqîm.	أَقَامَ aqâma.
Fut.*)	„	יָקִים, יָקֵם, יָקֶם jâqîm, jâqem, jâqem.	ܢܩܝܡ naqîm.	يُقِيمُ juqîmu.

Wir haben hier eine aus zwei Consonanten bestehende Wurzel, deren mittlerer Vocal allen Wechseln des Umlauts unterworfen ist und nach Verschiedenheit der Formen bald mit bald ohne Vocalbuchstaben geschrieben wird. Der Unterschied, den die semitische Orthographie durch Anwendung dieser letzteren darbietet, fällt in der Transcription ganz weg, wie denn auch mit unseren occidentalischen Schreibsystemen die Theorie von den drei Stammbuchstaben jeder Wurzel nicht zur Geltung hätte gelangen können. Eben so würden sich dann viele Regeln der arabischen Grammatiker über die Verwandlung der so genannten schwachen Buchstaben weit einfacher gestaltet haben, da sie nur den Umlaut in Beziehung auf die arabische Orthographie zum Gegenstand haben und wegen dieser letzteren so vielfach complicirt erscheinen. Die deutschen Wörter laden, riechen, mit lud und roch müſsten diesen die Verbalwurzeln لاد und ريح und dafür راح unterschieben, woraus nach den Regeln der Permutation لود und روح würde; das wären nach gewöhnlicher Annahme für das Arabische dreiconsonantige Wurzeln. Niemand unter uns aber wird in jenen deutschen Wörtern drei Consonanten zu entdecken vermögen, er müſste denn das ch in riechen für zwei solcher nehmen; dann

---

*) Ich bediene mich der hergebrachten Ausdrücke Praeteritum und Futurum ohne Rücksicht darauf, in wiefern diese in den einzelnen semitischen Sprachen zweckmäſsiger durch andere zu ersetzen sein möchten.

hätten wir in diesem Worte auch drei Consonanten, nur der arabische Grammatiker würde seiner Schreibweise zufolge nicht dieselben dafür anerkennen, sondern das ie für nur einen, und das ch ebenfalls für einen ansehen. Bei einem Worte wie laufen, lief, könnte man noch weiter die Verwandlung des Consonanten و in den Consonanten ي darlegen. So beruhen tief eingehende grammatische Grundsätze auf zufälliger Gestaltung der Orthographie und den darauf gebauten Ansichten. Dasselbe Verhältniſs wie bei obiger concaven Wurzel, daſs sie eigentlich nur zwei Consonanten enthält, findet gleichfalls bei den Wurzeln Statt, die auf einen so genannten schwachen Buchstaben ausgehen; es findet ferner Statt in den *Verbis geminantibus* ע, die im Hebräischen den *quiescentibus* ע in vielen Formen so nahe stehen, daſs sich diese offenbar mit einander vermischen, wie dieſs namentlich im Piël und Pual der Fall ist : סוֹבֵב und סוֹבַב sôb̆ẹb̆ und sôb̆ab̆ von סָבַב sich wenden, קוֹמֵם und קוֹמַם qômẹm und qômam von קוּם aufstehen. Die consonantische Verstärkung des zweiten Radicals erscheint erst dann, wenn auf diesen ein Vocal folgt; סַב sab̆ er hat sich gewendet, סַבּוּ sabbû sie haben sich gewendet, יָסֹב jâsòb er wird sich wenden, יָסֹבּוּ jâsòbbû sie werden sich wenden, Infinitive סֹב und סָבוֹב sòb̆ und sâb̆ôb̆. Im Deutschen haben wir ganz ähnliche Consonantenverstärkungen : ich trete, er tritt, ich falle, ich fiel, ich schaffe, ich schuf, und analog diesen letzteren ich messe, ich maas oder mas, nicht ich māſs, da das lange a einen einfachen darauf folgenden Consonanten bedingt, wenn man sich gleich im Widerspruch hiermit einer angenommenen anderen Schreibweise anschlieſst. Die in den Wörterbüchern erscheinende Form סָבַב für die *Verba geminantia* ע aber existirt nirgends in der wirklichen Sprache; sie ist der Theorie von der dreiconsonantigen Wurzel zu Liebe von den Grammatikern für die Wörter gebildet, die in einem Theil ihrer Formen den Laut des zweiten Consonanten durch Verdoppelung desselben verstärken und dann in anderen Formen den verdoppelten Consonanten durch einen eingeschobenen Vocal zerspalten.

§. 126.

Es folgen hier Alphabete des Phönicischen, Samaritanischen, Hebräischen, Syrischen, Sabischen und Arabischen; das Phönicische nur mit Hinsicht auf die gelegenheitlichen Anführungen ohne irgend weitere Ansprüche zu machen. Die Erörterung über die Transcription

der Vocale in den einzelnen semitischen Sprachen werde ich derjenigen über die Buchstaben der Alphabete, die gemeinschaftlich behandelt werden können, vorausgehen lassen.

Phönicisch.	Samaritanisch.	Hebräisch.		Syrisch.		Sabisch.		
𐤀	ࠀ	א	אָלֶף âlef	ܐ	ܐܠܦ olaf	ࡀ	[illegible]	1
𐤁	ࠁ	ב	בֵּית bêṫ	ܒ	ܒܝܬ beṫ	ࡁ	b	2
𐤂	ࠂ	ג	גִּמֶל gimel	ܓ	ܓܡܠ gomal	ࡂ	g	3
𐤃	ࠃ	ד	דָּלֶת dâleṫ	ܕ	ܕܠܬ dolaṫ	ࡃ	d	4
𐤄	ࠄ	ה	הֵא hẹ	ܗ	ܗܐ he	ࡄ	h	5
𐤅	ࠅ	ו	וָו wâu	ܘ	ܘܐܘ wau	ࡅ	w	6
𐤆	ࠆ	ז	זַיִן zajin	ܙ	ܙܝܢ zain	ࡆ	z	7
𐤇	ࠇ	ח	חֵית ḥêṫ	ܚ	ܚܝܬ ḥeṫ	ࡇ	ḥ	8
𐤈	ࠈ	ט	טֵית ṭêṫ	ܛ	ܛܝܬ ṭeṫ	ࡈ	ṭ	9
𐤉	ࠉ	י	יוֹד jôd	ܝ	ܝܘܕ jud	ࡉ	j	10
𐤊	ࠊ	כ ך	כַּף kaf	ܟ	ܟܦ kof	ࡊ	k	20
𐤋	ࠋ	ל	לָמֶד lâmed	ܠ	ܠܡܕ lomad	ࡋ	l	30
𐤌	ࠌ	מ ם	מֵים mẹm	ܡ	ܡܝܡ mîm	ࡌ	m	40
𐤍	ࠍ	נ ן	נוּן nûn	ܢ	ܢܘܢ nun	ࡍ	n	50
𐤎	ࠎ	ס	סָמֶךְ sâmeǩ	ܣ	ܣܡܟܬ semkaṫ	ࡎ	s	60
𐤏	ࠏ	ע	עַיִן ajin	ܥ	ܥ e	ࡏ	[illegible]	70
𐤐	ࠐ	פ ף	פֵּא pẹ	ܦ	ܦܐ fe	ࡐ	f, p	80
𐤑	ࠑ	צ ץ	צָדֵי ṣâdê	ܨ	ܨܕܐ ṣode	ࡑ	ṣ	90
𐤒	ࠒ	ק	קוֹף qôf	ܩ	ܩܘܦ qôf	ࡒ	q	100
𐤓	ࠓ	ר	רֵישׁ rẹŝ	ܪ	ܪܝܫ rîŝ	ࡓ	r	200
𐤔	ࠔ	שׁ שׂ	שִׁין, שִׂין ŝîn, ṣîn	ܫ	ܫܝܢ ŝîn	ࡔ	ŝ, ṣ	300
𐤕	ࠕ	ת	תָּו tâu	ܬ	ܬܘ tau	ࡕ	t	400

Arabisch.

ا ـا	أَلِفٌ alif	ʾ	1	ط ـط ـطـ طـ	طَآءٌ ṭă	ṭ	9
ب ـب ـبـ بـ	بَآءٌ bĕ	b	2	ظ ـظ ـظـ ظـ	ظَآءٌ d̤ă	d̤	900
ت ـت ـتـ تـ	تَآءٌ tĕ	t	400	ع ـع ـعـ عـ	عَيْنٌ ain	ʿ	70
ث ـث ـثـ ثـ	ثَآءٌ ṯĕ	ṯ	500	غ ـغ ـغـ غـ	غَيْنٌ ĝain	ĝ	1000
ج ـج ـجـ جـ	جِيمٌ ḡîm	ḡ	3	ف ـف ـفـ فـ	فَآءٌ fĕ	f	80
ح ـح ـحـ حـ	حَآءٌ ḥă	ḥ	8	ق ـق ـقـ قـ	قَافٌ qâf	q	100
خ ـخ ـخـ خـ	خَآءٌ ḫă	ḫ	600	ك ـك ـكـ كـ	كَافٌ kâf (kêf)	k	20
د ـد	دَالٌ dâl	d	4	ل ـل ـلـ لـ	لَامٌ lâm	l	30
ذ ـذ	ذَالٌ ḏâl	ḏ	700	م ـم ـمـ مـ	مِيمٌ mîm	m	40
ر ـر	رَآءٌ rĕ	r	200	ن ـن ـنـ نـ	نُونٌ nûn	n	50
ز ـز	زَآءٌ zĕ	z	7	و ـو	وَاوٌ wâû	w	6
س ـس ـسـ سـ	سِينٌ sîn	s	60	ه ـه ـهـ هـ	هَآءٌ hĕ	h	5
ش ـش ـشـ شـ	شِينٌ s̄în	s̄	300	ي ـي ـيـ يـ	يَآءٌ jĕ	j	10
ص ـص ـصـ صـ	صَادٌ ṣâd	ṣ	90	لا ـلا	لَامْ أَلِفٌ lâm-alif	lâ	
ض ـض ـضـ ضـ	ضَادٌ ḍâd	ḍ	800				

§. 127.

Bekanntlich beruht alle semitische Vocalisation auf drei Grundlauten, deren einer die Vocale a und e, der andere e und i, der letzte o und u umfaſst. Schon in alten Zeiten war nach der Bemerkung des heil. Hieronymus die innerhalb dieser Gränzen liegende Aussprache sehr unbestimmt; sie ist es im Arabischen bis auf den heutigen Tag geblieben, so daſs es den Fremden oft schwer fällt zu entscheiden, ob sie den einen oder den anderen Laut vernehmen, ja selbst in manchen Fällen, ob der gehörte Vocal einem Consonanten vorausgeht oder folgt. Selten ist der gesprochene kurze Vocal einer unserer reinen bestimmten Laute, zumal wenn er in Verbindung mit einem der Gutturalbuchstaben oder der so genannten emphatischen steht; eine jede Uebertragung durch einen unserer Vocale ist dann nur annähernd, wie wir ja auch nur annähernd einen Theil der englischen Laute wiederzugeben im Stande sind. Umgekehrt war die

Art, wie die Semiten griechische und lateinische Vocale in ihre Schrift übertrugen, auch nur annähernd dem allgemeinen Laut nach und ohne daſs dabei Rücksicht auf lange oder kurze Vocale der Griechen und Römer genommen wurde.

Wie aus den uns erhaltenen Monumenten der phönicischen Sprache hervorgeht, war die Orthographie derselben von der gleichzeitigen hebräischen sehr wenig verschieden; über einzelne scheinbare Lautunterschiede wie u statt o, z. B. sufes für שֹׁפֵט s̄ȯfeṭ, können wir nicht urtheilen, da uns ja auch die eigentliche Aussprache solcher hebräischen Wörter nicht bekannt ist und diese bei den Alten in ihren Uebertragungen mehrfach sowohl mit o wie mit u gesprochen erscheinen.

Die allmälige Einführung von Lesemüttern läſst sich, wie schon erwähnt wurde, bis auf die vorchristlichen Zeiten verfolgen; die Erleichterung, welche sie in vielen Fällen dem Lesen gewährten, war zu groſs, als daſs ihre Anwendung nicht immer häufiger hätte werden müssen, wie dieſs auch die palmyrenischen Inschriften bis gegen Ende des dritten Jahrhunderts nachweisen, in denen sie schon ganz so wie in späteren Zeiten angewandt wurden. Aber auch nachmals blieb ihre Setzung oder Weglassung, die so genannte ***scriptio plena*** und ***defectiva***, groſsentheils der Willkür der Schreiber überlassen, denen es häufig genügte, durch die Einrückung von nur einem Vocalbuchstaben die richtige Lesung eines Wortes bezeichnet zu haben.

§. 128.

Ueber die frühere Geschichte der hebräischen Vocalzeichen wissen wir gar nichts; bei den Masoreten wird nur Qâmeṣ und Pataḥ erwähnt. Wie das syrische Vocalsystem erst nach vielfachen Aenderungen seine spätere Gestaltung erhielt, so war dieſs offenbar auch bei dem hebräischen der Fall. Eine Handschrift des Propheten Habakuk vom Jahr 916, herausgegeben von Dr. Pinner in Odessa, 1845 (Prospectus der der Odessaer Gesellschaft — gehörenden ältesten hebräischen und rabbinischen Manuscripte), zeigt uns ein von der nachmaligen Punctation abweichendes System, erläutert von Ewald in den Jahrbüchern der biblischen Wissenschaft, I für 1848, Göttingen 1849, und von Rödiger in der Allg. Literatur-Zeitung, Halle 1848, II, 169, S. 193—200. In wie fern dieses Vocalsystem auf einen mehr östlichen Ursprung zurückzuführen sei und ihm daher der

Name eines assyrisch-hebräischen oder persisch-jüdischen beigelegt werden dürfe, möchte schwer zu entscheiden sein, da man es vielleicht mit eben so vielem Rechte nur als eine der Gestaltungen anzusehen hätte, welche die hebräische Punctation nach und nach durchlief.

Vom zehnten bis zum zwölften Jahrhundert, frühere Nachrichten fehlen uns, waren für das Hebräische sieben Vocale im Gebrauch, wie diefs auch die jüdischen Gelehrten dieser und der Folgezeit übereinstimmend angeben. So der Begründer der hebräischen Grammatik J̈ĕhûdâh ben Dâwid Ḥîjûǵ oder Ḥaïjuǵ, bei den Arabern Abû Zakarîjâ J̇aḥjà ben Dâwud genannt, aus Fês in der ersten Hälfte des elften Jahrhunderts (Ewald und Dukes, Beiträge I, S. 123, II, S. 157); der spanische Arzt Rabbi J̈ônâh oder mit arabischem Namen Abû-l Walîd Merwân ibn Ḡanâḥ aus Cordova (Ebendaselbst I, S. 135), der Verfasser der ersten vollständigen systematischen hebräischen Grammatik und eines Wörterbuches der Bibel; Abrâhâm ben Mēir Aben Ḙzrâ, der Weise genannt, aus Toledo im zwölften Jahrhundert, ein Schüler des Karaiten J̈afet Hallewî; der Spanier J̈ĕhûdâh Hallewî ben S̄ăûl gleichfalls im zwölften Jahrhundert, der Verfasser des arabisch geschriebenen Buches Kozri oder vielmehr Kôzârî, welches sein Zeitgenosse J̈ĕhûdâh ben S̄ăûl aben Tibbôn bald darauf in das Hebräische übersetzte*). Die sieben Vocale, aus den drei ursprünglichen, dem u, a, i, hervorgegangen, werden in diesem Buche mit den arabischen verglichen in drei Classen getheilt, wonach ָ וֹ und וּ dem ُ; ַ und ֶ dem َ; ֵ und ִ dem ِ entsprechen sollten. Das Qâmeṣ ward seinem grofsentheils herrschenden o-Laute zufolge mit וֹ und וּ zusammengestellt, wefswegen denn auch das kurze o, das Qâmeṣ ḥâṭûf, sich in seiner Figur von dem Qâmeṣ nicht unterscheidet. David Kimchi (Dâwid ben J̈ôsef ben Qimḥî), der zu Ende des zwölften und in der ersten Hälfte des dreizehnten Jahrhunderts in Südfrankreich und in Spanien lebte und einer durch Gelehrsamkeit und schriftstellerische Thätigkeit ausgezeichneten Familie angehörte, setzte an die Stelle des bisherigen Vocalsystems das seitdem beibehaltene der fünf langen und der fünf kurzen den ersteren ent-

*) J. G. Trendelnburg vom Gebrauch dreier Vocalzeichen bei den alten Hebräern in Eichhorns Repertorium für biblische und morgenländische Litteratur, 1786, XVIII, S. 78—117; *Geo. Ludov. Baueri Critica sacra, Lipsiae*, 1795, 8⁰. (*Sal. Glassii Philologia sacra*, II, 1), p. 148.

sprechenden Vocale, wie diese wenigstens gewöhnlich angesehen werden; ein System für eine ausgestorbene Sprache, das vielleicht mit dazu dienen sollte, der neuentstandenen, die arabische Metrik nachahmenden, Poesie der spanischen Juden eine bessere Basis zu geben, als ihr das bisherige System verliehen hatte. An der gewöhnlichen cadencirten Aussprache bei dem Gottesdienste ward dadurch wohl nichts geändert, nur wahrscheinlich die Bezeichnung dafür mit den vielfachen Unterscheidungen der Tonlängen dem herkömmlichen Vortrag entsprechender ausgedrückt. Auf die chaldäisch-rabbinische Sprache wurden dieselben Vocalzeichen übertragen, nur mit veränderter Setzung bei den von dem Hebräischen verschieden ausgesprochenen Wörtern, wodurch sich dann die chaldäische Vocalisation gegen den Genius der Sprache in vielen Stücken von der des Syrischen entfernte.

Legt man die mehrfachen Einschränkungen unterworfene Eintheilung der Vocale in lange und kurze zu Grunde, so erhalten wir für ◌ָ â, ◌ַ a, ◌ֵ ê, ◌ֶ e, ◌ִי î, ◌ִ i, וֹ ô, ◌ָ o, וּ û, ◌ֻ u.

§. 129.

Für das קָמֶץ Qâmeṣ ◌ָ und das פַּתַח Pataḥ ◌ַ schrieben die Alten gewöhnlich α, a, bisweilen aber auch ε, e; unser â und a müssen aber als deren im allgemeinen richtig wiedergegebenen Laute angesehen werden. Wenn gleich das א ursprünglich den a-Laut darstellte und dann als Anfangsbuchstabe diesen vorzugsweise beibehielt, so sehen wir es doch nachmals auch für die übrigen Vocale stehen, deren Laute zufolge ihrer natürlichen Wandelbarkeit auf es übergingen. Zugleich aber müssen wir es auch als den Stellvertreter früherer Vocallaute betrachten, die in späterer Aussprache wegfielen, so daſs dadurch das א als müſsig stehender Buchstabe, als ruhend, otiirend erscheint, ein Verhältniſs, auf das wir noch mehrmals zurückkommen werden, das aber schon hier, der Verbindung des א mit den einzelnen Vocalen wegen, im allgemeinen erwähnt werden muſs. Für die Transcription des א ist häufig das Zeichen des Apostrophs angenommen worden, das ich auch in den Fällen beibehalten habe, wo wie in חֵטְא ḥeṭʼ Sünde zufolge der gegenwärtigen Vocalisation das א nicht mit einem Vocal vor oder nach ihm stehend zusammenwächst. Als Initial vor einem Vocal und meistens auch innerhalb der Wörter nach einem Vocal stehend und zugleich einen solchen selbst tragend, bedarf es

in der Regel keiner besonderen Bezeichnung; wo aber das א aufser dem Vocal, den es trägt, noch besonders angedeutet werden mufs, wie diefs nach einem šĕbă *quiescens* der Fall ist, dient mir dazu eine Linie unter seinem Vocal, also a̱ für אַ, â̱ für אָ u. s. w., z. B. miṣû̱ für מִצְאוּ Imp. findet. Folgt das א selbst vocallos stehend auf einen Vocal, so tritt die Linie über diesen, also ā für ◌ָא u. s. w. Da aber im Hebräischen das otiirende א auch nach allen als lange bezeichneten Vocalen stehen kann, nach â, ệ, î, ô, û, ◌ָא, ◌ֵיא, ◌ִיא, וֹא, וּא, die Linie über dem lateinischen Vocal also nicht anwendbar ist, und es nicht allein zu umständlich erscheint, diese Verbindungen durch â›, ệ›, î›, ô›, û› auszudrücken, sondern diefs auch einen Nachlaut, einen unterdrückten Vocal, voraussetzen liefse, wie in obigem ḥẹt›, was sehr oft nicht der Fall sein wird, so habe ich statt dieser Combinationen die Bezeichnung durch einen umgekehrten Circumflex gewählt und schreibe ǎ, ẹ̌, ǐ, ǒ, ǔ dafür. Hier könnte allerdings die Frage entstehen, ob wir in dem א ursprünglich einen selbstständigen Laut, nach dem vorausgehenden Vocal gesprochen, oder einen blosen Vocalbuchstaben anzunehmen hätten, der mit dem vorstehenden Consonanten eine Sylbe bildete und dessen richtige Aussprache nur durch das später hinzugekommene Vocalzeichen wäre nachgewiesen worden; ob wir also z. B. in einem Worte wie בָּרָא er hat geschaffen (syrisch ܒܪܳܐ bro einsylbig) mit dem Literalarabischen بَرَأَ baraa drei alte Sylben voraussetzen dürften oder nur zwei, bar-a (vgl. §. 183) oder bârâ. Nun aber stimmt mit dem letzteren die gesammte alte, wenn gleich einer schon späteren Zeit angehörige, Transcription; es stimmt auch selbst damit die literalarabische Aussprache in den übrigen Personen aufser jener dritten: 1. بَرَأْتُ barātu, 2. بَرَأْتَ barāta, بَرَأْتِ barāti, 3. بَرَأَ baraa, بَرَأَتْ baraat; im Hebräischen 1. בָּרָאתִי bârǎtî, 2. בָּרָאתָ bârǎtâ, בָּרָאת bârǎt, 3. בָּרָא bârǎ, בָּרְאָה bârĕâh. Und in der Transcription der Alten wird das א überall nur als gewöhnlicher Vocal, nicht als selbständiger auf einen vorausgehenden Vocal folgender Laut genommen; z. B. Gen. XIV, 19, וַיֹּאמַר, Origines ουωμερ, Hieronymus *Epist. ad Damasum* vajomer; Lev. I, 1, וַיִּקְרָא, Origines ουκρα; Jes. XXII, 24, צֶאֱצָאִים, Aquila sasaim (*Hexapla*); Jes. XXVI, 2, וְיָבֹא, Origines οὐ ιαβω; Jes. XXVI, 19, רְפָאִים, Hieronymus raphaim; Jerem. II, 2, קָרָאתָ, Hieronymus carath; Hos. XI, 1, קָרָאתִי, Origines καραϑι; Habac. I, 5, רְאוּ, Hieronymus

rau; Habac. I, 11, וְאָשֵׁם, Hieronymus vasam; Malach. II, 13, וְזֹאת, Origenes ϑζωϑ. Wenn dagegen Origenes Gen. XIV, 19, ϑααρες für וָאָרֶץ schrieb, so drückte er damit wahrscheinlich das sonst stehende וְהָאָרֶץ aus, wie für Gen. I, 2. Nur sehr selten steht im Hebräischen innerhalb eines Wortes das nicht radicale א als Vocalbuchstabe nach Qâmeṣ in Fällen, in welchen es die gewöhnliche Orthographie wegläſst, wie in קָאם Hos. X, 14, anstatt קָם er stand auf. Gleich dem א ruht auch das ה oft in dem ָ, wie im hebräischen מַצָּה, chaldäisch מְצָה, mâṣâh und mĕṣâh; das ursprünglich vocalische Verhältniſs des ה ist aber hier ein von dem א verschiedenes, worauf wir zurückkommen werden.

Vor den Endconsonanten ח, ע und הּ (ein durch mappîq als aspirirtes h bezeichnetes ה) drängt sich häufig nach anderen langen Vocalen als Qâmeṣ ein Paṫaḥ ein, das zwar unter jenen Buchstaben steht, aber vor ihnen gesprochen wird, wie in רוּחַ Geist, רֵיחַ Duft, רוּעַ schlecht sein, נוּעַ sich bewegen. Dieses so genannte *Patach furtivum* פַּתַח גְּנוּבָה scheint einer breit gewordenen gutturalen Aussprache anzugehören, wie in oberdeutschen Dialecten Ruah für Ruhe, suach für suche, reacht für recht, die sich aber in diesen Dialecten noch viel weiter erstreckt, guat für gut u. s. w. Das Arabische und das Syrische haben keine analoge Bezeichnung, die Gutturale schlieſsen sich unmittelbar an die langen Vocale an; aber das arabische ع lautet nach solchen am Ende der Wörter groſsentheils â, wenngleich die angenommene Vocalisation damit nicht übereinstimmt, und es fällt dann der Aussprache nach dieses ع mit dem ע zusammen. In den Odessaer Handschriften findet sich keine Spur einer Bezeichnung für das *Patach furtivum* (Rödiger, Allg. Lit.-Zeit. Halle, 1848, 169, S. 197 folg.). Die Alten setzten für die jetzt ח und ע geschriebenen Endungen meistens e, ε, auch α und η; a wird dafür in des Plautus Poenulus Act. V, Sc. 1, V. 4, gelesen, birua (anstatt birna) für בְּרוּחַ; und es bildete bei den Alten der Guttural mit diesem Paṫaḥ alsdann eine besondere Sylbe, die nicht, wie es die Punctatoren verlangten, zu der vorhergehenden gerechnet wurde. So z. B. in den Namen נֹחַ Νῶε, שׁוּחַ Σωυέ, בָּרִיחַ Βερία I Chron. III, 22, יָדוּעַ Ἰεδδάα Neh. X, 22. Nicht blos das Wegfallen dieses Paṫaḥ, wenn das Wort am Ende einen Zuwachs erhält, wie in רוּחִי mein Geist, beweist die Einsylbigkeit dieser Formen nach der Aussprache der Masoreten, sondern auch die Art, wie sie das Meteg, das in *ante-*

penultima steht, wenn die letzte Sylbe den Ton hat, dabei anwandten, z. B. in הָרָקִיעַ, לָרָקִיעַ Gen. I, 6, 7, mit betontem î. Bisweilen schlieſsen auch die Alten den Guttural dem vorhergehenden Vocal an ohne Annahme eines weiteren Vocals, wie in den Namen אֲפִיחַ Ἀφίχ der Septuaginta, I Sam. IX, 1, in הוֹשֵׁעַ Ἀυσή der Septuaginta, Num. XIII, 8, 16, sonst aber Ὡσηέ dafür geschrieben. Wir haben keine Ursache, dieses ***Patach furtivum*** anders als wie das sonstige Pataḥ, also durch a, aber vor den Consonanten gesetzt, auszudrücken; seine orthographischen Beziehungen sind immer klar, da es nur unter den drei angegebenen Buchstaben nach einem langen Vocale steht.

§. 130.

Das ֵ צֵרֵי ṣęrę̂, auch צֵירֵי ṣêrę̂ oder צֵירֵא ṣêrē geschrieben, wird gewöhnlich als langes ê, dem ich es auch oben gegenübergestellt habe, angesehen. Seiner eigentlichen Natur nach möchte es wohl ein geschlossenes e, Nebenlaut des i sein, die in den semitischen Sprachen beständig in einander übergehen, wie es denn auch von den älteren Grammatikern in die Classe der i-Laute gesetzt wurde, und wäre demnach gleich dem arabischen ِ, wenn dieses e lautet, unserem ẹ. So wie das i durch den Vocalbuchstaben י dargestellt wurde, wurde es auch dieses ẹ, das so genannte Ruhen des י in ֵ ist nichts Anderes. Für diese Verbindung ֵי schreibe ich ę̂. Sie steht für den syrischen und arabischen Diphthong ـَيْ, ـَيْ, der im Hebräischen gleichfalls durch den Vocalbuchstaben י ausgedrückt wurde, wofür aber wie es scheint ein e-Laut herrschend geworden war, wie vielfach auch das arabische ـَيْ als ê ausgesprochen wird. In den Verbis פ״י flieſst im Futurum das initiale י mit ִ in ֵ zusammen, wofür nur selten ֵי steht, אֵלְכָה ẹlkâh und dafür einmal אֵילְכָה ę̂lkâh Mich. I, 8, ich werde gehen von יָלַךְ; im Arabischen steht dafür ai, أَيْسِرُ von يَسَرَ, das wäre im Hebräischen אֵסַר von יָסַר, was indessen von diesem Verbum nicht vorkommt; nur wenige mit י und arabischem ي anfangende Verba entsprechen sich einander, und bei jenen beiden Verbis sind nur die Buchstaben, nicht die Bedeutungen einerlei. Auſser dem י verhallen auch א und ה in dem ֵ, woraus für die Transcription ẹ̄ und ẹh entstehen, so z. B. in den Verbis ל״א und ל״ה. Die Alten schrieben gewöhnlich e, ε, η für das jetzige ֵ, aber auch ει, i; für ֵי gewöhnlich e, ε und η oder ῃ.

§. 131.

Das zur a-Classe gehörende סְגוֹל seğôl ֶ e mufs als offenes e, das ist æ, angesehen werden und steht somit dem ṣerê als geschlossenem ẹ gerade so gegenüber, wie im Arabischen das als e gesprochene ـَ dem ֵ wenn dieses ẹ anstatt i lautet. Wäre diefs nicht der Fall, so hätten es die älteren Grammatiker nicht zur a-Classe rechnen, es nicht kleines Pataḥ nennen können. Gleich unserem deutschen offenen e in einem Worte wie erwerben kann es verschiedene Längen bezeichnen; hebräisch geschrieben wäre dieses אֶרְוֶרְבֶן, und das deutsche jeder wäre יֶדֶר. In ihm verhallen י, א und ה eben so wie im ֵ, wodurch die Verbindungen ê, ē und eh gebildet werden, wie in דְּבָרֶיךָ dĕbârêkâ deine Worte, und das ē und eh in den Verbis לא״ und לה״; in letzteren kommt auch ֶי vor: תִּמְצֶאנָה timṣēnâh sie werden finden, fem. יִגְלֶה jiğleh er wird entdecken, תִּגְלֶינָה tiğlênâh sie werden entdecken. In mehreren Fällen, wo gewöhnlich ein kürzerer Vocal einen längeren ersetzt, steht ֶ für ֵ, aber umgekehrt dann auch wieder ֵ für ֶ, wie im *status constructus* der Nomina von Verbis לה״, חֹזֵה von חֹזֶה ḥôzeh Seher. Ueberhaupt stöfst man bei der Theorie von langen und kurzen Vocalen auf häufige Widersprüche. Die Alten schrieben für ֶ meistens e, ε, selten η, dann auch a, α, bisweilen auch o.

§. 132.

Das Chirek חִרֶק ḥireq ִ ist unser i und wird als kleines ḥireq von dem grofsen ḥireq unterschieden, dem ִי mit dem hier als Verlängerungsbuchstaben dienenden י, das radical sein, aus einer Verwandlung, dem Umlaut von ה und ו, entstanden sein kann, oder auch blos als *mater lectionis* steht. Die Alten schrieben für das einfache ִ meistens e, ε, oft auch a, α, wie denn auch nach der hebräischen Punctation a und i häufig mit einander wechseln, für das jetzige ִי dagegen i und ει. Wir können nach der gegenwärtigen Vocalisation das erste nur durch i und das zweite nur durch î ausdrücken, wenn gleich letzteres öfters auch nicht als langes i angesehen werden dürfte.

§. 133.

Die Semiten kannten, worauf schon früher hingewiesen wurde, in ihrer Aussprache keinen hinlänglich bestimmten Unterschied zwischen unserem o und u, deren Laute in einander flossen, so dafs

ursprünglich das eine ○ ע für beide ausreichte, wie auch noch jetzt das Arabische keinen orthographischen Unterschied zwischen o und u macht. Als man später nach und nach zur *scriptio plena* überging, hatte das ו einen zwischen w und u schwankenden Laut, ein Uebergang, den wir bei den slawischen Sprachen zu bemerken Gelegenheit hatten und den so manche andere Sprachen nachweisen, der aber bei der halbvocalischen Aussprache dieses Buchstaben noch leichter war. Je nachdem auf die initiale Partikel ו andere Buchstaben folgten, lautete sie mit diesen, um hier der griechischen Transcription zu folgen, *ουα, ουε, ουι, ουαι,* oder vor Consonanten blos *ου*, also wie noch heut zu Tage das arabische و halb consonantisch und halb vocalisch, und ward nach Umständen ganz zu u; aber das ו war nicht so wie die übrigen Vocalbuchstaben in einzelnen Wörtern in andere Laute übergegangen. Mit der Einführung der Lesemütter als Vocalbuchstaben diente es dann auch zur Bezeichnung des in der Mitte und am Ende der Wörter zwischen o und u schwankenden Lautes, wozu das ursprünglich in diesem Sinn verwandte ע nicht mehr zu gebrauchen war, da die Wörter, in denen es stand, allmälig von ihrer wahrscheinlich früheren Aussprache sehr abweichende Laute bekommen hatten, mit denen ein für o und u eingeschobenes ע überall in Mifsverhältnifs getreten wäre. Zum Ausdruck des dunkelen Vocals der Semiten bedienten sich die Griechen bei ihrer reicheren Vocalisation des *ο*, *ω* und *ου*, lateinisch o und u; *υ*, y wurden dafür nur selten angewandt, wohl aber bisweilen für die im Hebräischen der i-Classe angehörenden Vocale, wie in dem Namen שִׁמְעוֹן *Συμεών*, für ֶ, wie in בֵּית שֶׁמֶשׁ I Sam. VI, 12 folg. *Βεθσαμύς*, I Chron. VI, 44, und II Chron. XXVIII, 18, *Βαιθσαμύς* (aber Jos. XXI, 16, *Βεθσαμές*), in dem Namen der Stadt שְׁכֶם *Συχέμ*, sonst *Σίκιμα* geschrieben, in dem der Philister פְּלִשְׁתִּים *Φυλιςιείμ*; vorzüglich aber bei Uebertragung punischer Laute, אֵת yth, בֵּן byn u. s. w. im Plautus. In *υ*, y ging das hebräische ו über in מֹר, מוֹר, *μύῤῥα*, *myrrha*. Das Syrische, das die vielen griechischen Wörter aufgenommen und dann selbst auch in seinem westlichen Dialect den o-Laut hatte vorherrschend werden lassen, löste den semitischen dunkelen Vocal in o und u auf, aber mit Zugrundelegung verschiedener Vocalbuchstaben, da sein o-Laut grofsentheils eine andere Basis hatte wie der hebräische. In der hebräischen Punctation wurden dann auch o und u von einander getrennt, sie behielten aber beide denselben Vocalbuchstaben ו als

Lesemutter, der nur nach Verschiedenheit seines Lautes verschiedene Abzeichen erhielt. Zu Gen. XIX, 33, bemerkt Hieronymus bei וּבְקוּמָהּ, wofür zwei Verse weiter unten in unseren Ausgaben das gleichbedeutende וּבְקֻמָהּ steht, „*appingunt desuper quasi incredibile quid.*" Der Domherr Joh. Jahn, der in seiner von Spitzfündigkeiten der Schule möglichst freigehaltenen *Grammatica linguae hebraicae*, *ed. tertia*, *Viennae*, 1809, 8°. sorgfältig die Angaben der Alten über die Aussprache des Hebräischen zusammengestellt hat, sagt p. 20 in Bezug auf diese Stelle : „*quia nempe simul pronunciari non potest o et u.*" Das würde aber unsere gegenwärtige Punctation voraussetzen lassen, welche וֹ und וּ unterscheidet; jetzt trägt freilich das zweite ו in וּבְקוּמָהּ oben einen Punct anstatt jenes *incredibile quid*, das sich aber, wie Hermann Hupfeld in der Kritischen Beleuchtung einiger dunkeln und mifsverstandenen Stellen der alttestamentlichen Textgeschichte (besonderer Abdruck aus den theologischen Studien, 1830), S. 95 darthut, auf das bei Hieronymus Folgende bezieht : „*incredibile quid et quod rerum natura non capiat, coire quemquam nescientem.*"

Nachdem das ו geraume Zeit hindurch für o und u gestanden hatte, wurden diese von den Punctatoren durch die Stelle, welche sie den dem ו beigesetzten Puncten gaben, von einander unterschieden; durch den Punct oben וֹ das חוֹלֶם ḥôlem o; der Punct für das שׁוּרֶק šûreq u aber kam wie es scheint erst später in die Mitte des ו, nachdem er vorher eine andere Stelle eingenommen hatte, oder auch mehrere Puncte zur Bezeichnung des u angewandt worden waren. Fehlte in der Handschrift für das o der Vocalbuchstabe ו, so ward der Punct einfach oben zwischen die zwei Buchstaben gesetzt, deren erster mit o auszusprechen war, der sich auch dem ש auf einer der beiden Seiten nach der verschiedenen Stelle, die das o einnahm, anschlofs. Zwischen diesem letzteren o, das ohne Vocalbuchstaben oder Stütze nach dem Ausdruck der Grammatiker stand, und dem וֹ wird häufig ein Unterschied gemacht; das gestützte וֹ soll um etwas länger als das ◌ֹ ohne Stütze sein. Der Unterschied erscheint aber theils sehr vag, theils nur zufällig, da wir häufig dieselben Worte mit und ohne ו geschrieben finden, dann auch mitunter die Stellung des Wortes mit dem o in dem cadencirten Satze einen Einflufs auf die Dehnung des o ausgeübt haben mochte, was den Schreiber bewegen konnte, hier vorzugsweise ein ו anzuwenden. So wenig man nun hier berechtigt ist, einen ursprünglichen Unterschied anzunehmen,

so ist doch auch wohl nichts dabei zu erinnern, wenn man den nun einmal vorhandenen orthographischen Unterschied auch auf die Transcription überträgt und ֹ durch ô, ֳ aber durch ŏ oder, wenn man den darauf folgenden Ton bezeichnen will, durch ó ausdrückt, beide jedoch als langes o gelten läſst, da wir ihm gegenüber noch ein Paar Bezeichnungen für kurzes o zu berücksichtigen haben. Als solches wurde nämlich dasselbe Zeichen, das auch das â ausdrückte, das ָ unter dem Namen קָמֶץ חָטוּף qâmeṣ ḥâṭûf, qâmeṣ *correptum* oder blos qomeṣ verwandt, das ein Ueberrest der bei den Aramäern zwischen a und o schwankenden Aussprache zu sein scheint. Die Anwendung desselben Zeichens für den a- und o-Laut, des ָ, deutet allerdings auf eine Vermischung dieser beiden Laute, über die wir nicht im Klaren sind. Die westlichen Aramäer sprachen o und schrieben nachmals auch ܳ für das ָ der östlichen. In der Schule von Edessa herrschte die westliche Aussprache; sie wurde in der letzten Hälfte des sechsten Jahrhunderts von Joseph Huzita ܝܘܣܦ ܗܘܙܝܐ (Jausef Huzojo) in Nisibis, einem Schüler des Narses, der zuerst in Edessa dann in Nisibis gelebt hatte, durch die orientalische, das ist die chaldäische, ersetzt, welche seitdem die Nestorianer beibehalten haben (*Assemani Bibl. Orient.* III, 1, p. CCCLXXVII—CCCLXXX) und welche auch noch jetzt unter deren Resten in der Umgegend von Mosul Statt findet, wahrscheinlich also damals in Nisibis der allgemeinen Volkssprache angehörte. Das hebräische und chaldäische Qâmeṣ stehen gewöhnlich mit demselben Laut für einander; im Activparticipium des Peal aber setzt das Chaldäische ָ für den o-Laut der Hebräer und Syrer; es schreibt קָטֵל qâṭel für hebräisch קוֹטֵל qôṭel oder קֹטֵל, syrisch ܩܳܛܶܠ qoṭel. Die hebräische Aussprache dieses Participiums ist jedenfalls alt, wenngleich das ו als Lesemutter erst später eingeschoben sein sollte; die Alten lesen immer o dafür; so נֹקֵד I Reg. III, 4, νωκήδ der Septuaginta, הֹרֵג Gen. IV, 15 und שׁוֹאֵף Eccl. I, 5, welche Hieronymus oreg und soeph liest. Sprachen die Chaldäer â dafür, so schlossen sie sich dem Arabischen an, der Form قَاتِل qâṭil, mit dem o-Laut aber dem Hebräischen, und wahrscheinlich fand nach Verschiedenheit der Lesenden sowohl die eine wie die andere Aussprache Statt; der dem Qâmeṣ gegebene o-Laut führte dann zu der Einreihung mit dem ֹ und ו in eine Classe. Im Arabischen wird das hebräische ֹ meistens durch اَ â und auch wohl

durch den Diphthong وْ au, dessen Laut häufig in ô übergeht, ersetzt; stimmt dann das chaldäische ָ mit dem arabischen ـَا gegen hebräisches und syrisches o, so werden wir dem Chaldäischen ָ wohl den a-Laut zuschreiben müssen; so z. B. in hebr. קוֹל Stimme, syr. ܩܳܠ, chald. קָל, arab. قَالَ qâl und قَوْلٌ qaul Wort, Anrede. Die Angabe, in welchen Fällen anstatt â das ָ als Qomeṣ o zu lesen sei, braucht hier nicht aus den hebräischen Sprachlehren wiederholt zu werden; wo es steht können wir es durch o wiedergeben.

Das gegenseitige Verhältnifs der beiden den u-Laut ausdrückenden Vocalzeichen unterliegt gleichfalls einigen Schwierigkeiten. Wo sich der Vocalbuchstabe ו dafür in der Schrift vorfand, ward er durch den hineingesetzten Punct in שׁוּרֶק šûreq וּ û verwandelt, wo kein ו für gesprochenes u stand, ward קִבּוּץ qibbûṣ ֻ geschrieben, das letzte, je nachdem es in Sylbenverbindungen vorkommt, bald als gleichbedeutend mit וּ, bald als ein kürzeres u angesehen, früherhin vielleicht auch in Verbindung mit dem ו anstatt des nachmaligen וּ angewandt, so wie das ִ mit und ohne י steht. In einem Casseler Codex findet sich öfters וּ für וּ ausgestrichen und ֻ dafür gesetzt, dann auch wieder umgekehrt (J. D. Michaelis, Orientalische und exegetische Bibliothek, IV, 1773, S. 223 folg.). Die Handschriften wurden gewöhnlich nach einem möglichst correcten unpunctirten Original geschrieben, dann nach einer anderen punctirten Handschrift die Vocale und Accente beigesetzt. Die Abweichungen zweier Handschriften in Bezug auf das וּ und ֻ finden sich sonach in jenem Casseler Codex durch die verschiedene Orthographie des Schreibers und des Punctators dargestellt. Wie wir ִי und ִ durch î und i wiederzugeben haben, so können wir auch וּ und ֻ als û und u von einander unterscheiden, wenn sie gleich öfters eigentlich ganz zusammenfallen und das eine für das andere in denselben Wörtern geschrieben wird. Immerhin deutet aber die Einschiebung des Vocalbuchstaben ו auf eine beabsichtigte Hervorhebung des u-Lautes, und am Ende ist das Ganze doch nur eine orthographische Verwirrung. Am stärksten tritt eine solche in dem Pronomen הוּא im Pentateuch hervor, das hier als *generis communis* auch für das Femininum הִיא stand und dann, wo es sich auf ein Femininum bezog, הִוא punctirt ward, was sich nur durch eine Künstelei würde transcribiren lassen. Das otiirende א dieses Pronomens ist im Arabischen durch einen auslautenden Vocal repräsentirt, هُوَ huwa

und هِيَ hija (gegenwärtig auch hue, hu und hije, hi lautend), und ein solcher wurde gewifs wohl auch ehemals für das א im Hebräischen gesprochen.

§. 134.

Gleich der deutschen und französischen Sprache erkennen mehrere semitische einen oder einige stumme, das ist besonders kurze, Vocale an, die im Hebräischen als einfaches und zusammengesetztes שְׁבָא šĕbă erscheinen, das heifst Ruhe, *cessatio sc. motionis*, Aufhören der Vocalbewegung, der Aussprache eines Consonanten mit einem Vocal; so wenigstens nach der Schreibung der ältesten Grammatiker, wofür jetzt gewöhnlich שְׁוָא šĕwă nach aramäischer Verweichlichung des ב-Lautes geschrieben wird; doch schreibt auch schon Aben Ezră שְׁוָא. Dieses šĕbă ְ wird unter alle am Anfange und in der Mitte eines Wortes, in einigen Fällen auch am Ende stehende Buchstaben gesetzt, welche keinen sonstigen Vocal haben und erhält von den Grammatikern den Namen šĕbă *mobile* (vocalisches šĕbă), wenn es als kurzer Vocal lauten soll, den Namen šĕbă *quiescens*, wenn diefs nicht der Fall ist. Die arabische Orthographie hat in dem sukûn, dem ğezm, nur ein Zeichen, das dem šĕbă *quiescens* entspricht, die syrische bezeichnet in der Weise wie die hebräische weder das eine noch das andere, aber in der Aussprache des Syrischen soll das šĕbă *mobile* wie im Hebräischen hörbar werden (*Jo. Dav. Michaelis Grammatica Syriaca, Halae*, 1784, 4°., p. 33 und in der Orientalischen Bibliothek, XVII, p. 57), wobei als Beispiel freilich nur die als Initiale schwer mit einander zu vereinigenden Consonanten nq, nf, aufgeführt werden, ܢܩܛܠ nqaṭel u. s. w., in welchem Falle nach Amira (*Grammatica Syriaca sive Chaldaica, Romae*, 1596, 4°., p. 42) von Manchen auch ein e wirklich geschrieben werde. Die äthiopische Orthographie hat dafür eine besondere Buchstabenmodification. Die erste Sylbe des Wortes berauben würde im Hebräischen anstatt des e ein šĕbă *mobile* erhalten; ein solches steht zu Anfang aller mit vocallosen Consonanten beginnenden Wörter, so dafs es der angenommenen Orthographie und Aussprache zufolge unmöglich wäre, ein Wort wie im Deutschen Brief zu schreiben, das zwischen dem b und r stehende šĕbă *mobile* würde eine Aussprache Bĕrief bedingen, wie in בְּרִית bĕrît Bündnifs; und im syrischen ܒܪܝܬܐ brîto Schöpfung müfste auch nach dem b

ein stummes e bemerklich werden. Auch die arabische Orthographie gestattet nicht, ein Wort mit zwei Consonanten ohne dazwischen stehenden Vocal beginnen zu lassen, und in fremden Wörtern setzen noch gegenwärtig die Araber zur Erleichterung der ihnen ungewöhnlichen Lautverbindung häufig ein vocalisirtes ا vor dieselben; dagegen aber wird in der heutigen Aussprache, die wie es scheint schon in älterer Zeit neben der des Literal-Arabischen als Vulgärdialect bestand, der zwischen den zwei ersten Consonanten im Verbum stehende Vocal großentheils verschluckt, während das entsprechende Nomen ihn an seiner Stelle behält, kteb für كَتَبَ er schrieb und ketb für كَتْبٌ (das) Schreiben. Daſs dabei, wenn schwer mit einander auszusprechende Consonanten zusammenkommen, ein stummer Vocal, ein šĕbă *mobile*, statt des bestimmten Vocals der Schriftsprache hörbar werden muſs, liegt in der Natur unserer Sprachorgane, aber eben so liegt es darin, daſs dieſs nicht nothwendig der Fall ist, wenn der zweite Consonant eine *liquida* sich dem ersten vollkommen anschlieſst, und daſs dann die Semiten der Einschiebung des stummen e nicht bedurft hätten, wenn nicht die Trennung der Consonanten zu Anfang der Wörter sich bei ihnen eben so allgemein geltend gemacht hätte, wie umgekehrt bei den Slawen deren Vereinigung. In den alten Transcriptionen finden wir zwar das šĕbă *mobile* mehrmals unterdrückt, wie in βρησιθ für בְּרֵאשִׁית, χραμ für כְּרֻם Ps. XII, 9, βσαιμ oder βσεμ für בְּשֵׁם, sgolla für סְגֻלָּה Mal. III, 17; aber weit allgemeiner wurde in den ersten Sylben der hebräischen Wörter und Namen, in welchen jetzt šĕbă *mobile* steht, den alten Transcriptionen zu Folge ganz wie im Literal-Arabischen ein bestimmter Vocal gesprochen, vorzugsweise α, a, gaon für גְּאוֹן, Hieronymus zu Hos. V, 5, ein Wort, das mit allen Vocalbuchstaben geschrieben ist, ραφαείμ, raphaim für רְפָאִים, Σαμουήλ für שְׁמוּאֵל, ein Name, bei dem auch die angegebene Etymologie das a verlangt; dann aber auch ε, e, χερουβείμ für כְּרוּבִים, berith für בְּרִית Mal. II, 4; sehr selten ein anderer Vocal, i oder o, Σολομών im Neuen Testament, Σαλωμών in der Septuaginta für שְׁלֹמֹה, Ζοροβάβελ für זְרֻבָּבֶל. Eben so wurde im Phönicischen anstatt des hebräischen šĕbă *mobile* der ersten Sylbe ein bestimmter Vocal, großentheils derselbe wie in der nächstfolgenden Sylbe, gesprochen (*Gesenii Monumenta* p. 436); und es herrschte diese Aussprache offenbar auch noch in den dem Anfang unserer Zeitrechnung zunächst liegenden Jahr-

hunderten. In den wenigen im Neuen Testament vorkommenden Wörtern finden wir daher diese Vocale gegen die spätere Aussprache, *ταλιθά* Mädchen Marc. V, 41, für ܛܠܝܬܐ ṭlīṫo des späteren Syrischen (im Chaldäischen טַלְיְתָא ṭaljĕṫă punctirt), *Ταβιθά*, Act. IX, 36 für ܛܒܝܬܐ; sie wurden aber nachmals in der Aussprache unterdrückt oder durch den Laut eines kurzen ĕ ersetzt. Die Juden, die nur noch aramäisch sprachen, schlossen sich auch für das Hebräische dieser Aussprache an, und dasselbe Zeichen, das als šĕbă *quiescens* zu Ende einer Sylbe, die mit einem Consonanten schloſs, andeutete, daſs kein Vocallaut auf ihn folge, diente auch als šĕbă *mobile* zur Bezeichnung des stummen ĕ.

In mehreren Fällen, vorzüglich in Verbindung mit Gutturalen, lieſs man statt des einfachen šĕbă mit dem ĕ-Laut ein ähnliches kurzes ă oder ŏ hören, die in der Aussprache den Gutturalen näher liegen als das e, da auch diese deſshalb das lautverwandte paṫaḥ *furtivum* annehmen; man bezeichnete jenes ă und ŏ, indem man dem šĕbă ein paṫaḥ und ein qomeṣ beifügte, ◌ֲ und ◌ֳ; man bezeichnete auch noch in gleicher Weise den ĕ-Laut besonders durch ◌ֱ, was vorzugsweise nur unter dem א, seltener unter anderen Buchstaben steht, und dessen Gebrauch mit dem des einfachen šĕbă mehrfach in Handschriften und gedruckten Texten schwankt, so daſs sie als gleichbedeutend angesehen werden können, das ◌ֱ als eine bestimmtere Lautangabe anstatt des ◌ְ und gewissermaſsen als Erinnerung, nicht ◌ֲ und nicht ◌ֳ zu lesen, wonach ein Unterschied in der Transcription zwischen šĕbă *mobile* und ◌ֱ unnöthig sein würde. Diese drei zusammengesetzten Zeichen erhalten in der Grammatik den Namen šĕbă *compositum* oder חָטֵף ḥâṭef (*vocalis*) *correpta*, und die einzelnen ḥâṭef paṫaḥ, ḥâṭef segŏl, ḥâṭef qomeṣ.

Die Unterscheidung des ruhenden, die Sylbe schlieſsenden šĕbă von dem vocalischen, dem *mobile*, unterliegt groſsentheils keinen besonderen Schwierigkeiten; letzteres findet in der ersten Sylbe Statt, dann bei jedem Buchstaben, der mit einfachem oder zusammengesetztem šĕbă eine neue Sylbe nach der vorhergehenden, mit langem Vocal oder mit einem Consonanten schlieſsenden, Sylbe beginnt. Hierbei aber sind die auf der Theorie beruhenden Bestimmungen der Grammatiker zum Theil allzu subtil, um sie für mehr als blose Speculation anzuerkennen, als Voraussetzungen, die der lebenden

Sprache wenigstens grofsentheils fremd sein mufsten, und über einige Einzelheiten findet auch Zwiespalt unter den Grammatikern Statt. Es müfste nachgewiesen werden können, dafs die offenen Sylben nach den darüber herrschenden Ansichten auf langen Vocal ausgehend in der That auch alle diesen Character im alten Hebräischen trugen, dafs nicht ein Theil derselben früherhin mit kurzem Vocal gesprochen, geschlossene Sylben waren, was mit der Entscheidung der unlösbaren Frage über ehemalige lange und kurze Vocale, mit der Frage über die Sylbenbildung zusammenhängt, die man nach der gegenwärtigen Punctation entscheiden zu können geglaubt hat. Ein Wort wie לַיְלָה N a c h t ist anerkannt zweisylbig; dafür steht *in pausa* (zu Ende eines Satzes) das etwas gedehntere לָיְלָה mit einem Accent auf der ersten Sylbe, was nur eine *penultima* sein kann. Nach der Ansicht der Einen soll ein solches Wort aus einer Sylbe, einer Halb- oder Vorschlagssylbe und der Endsylbe bestehen, also lâjĕlâh; nach der Ansicht der Anderen bestünde das Wort aus zwei Sylben, das jĕ gehörte zur letzten, also mit einem Apostroph für das šĕbă lâ-jlâh. Ich kann nach der weiter unten ausgesprochenen Ansicht in dem לַיְ und לָיְ dieses Wortes nur Diphthonge erkennen, wie im arabischen لَيْلٌ (hebräisch לַיְל punctirt) und لَيْلَةٌ, und mich nicht überzeugen, dafs man jenes Wort bald zwei- bald dritthalbsylbig ausgesprochen habe. Ob die Aussprache auf die Etymologie überall dieselbe Rücksicht genommen habe, wie es jetzt die Theorie thut, kann als sehr zweifelhaft erscheinen. Ich würde für die Transcription nichts dabei zu erinnern finden, wenn in der Mitte der Wörter das šĕbă immer als *quiescens* angesehen, das heifst gar nicht ausgedrückt und als sich von selbst verstehend wie in der syrischen Orthographie angenommen würde, aufser in den Fällen, wenn in der Mitte eines Wortes zwei šĕbă unmittelbar auf einander folgen, wo das zweite als *mobile* anzusehen wäre, wie in יִקְטְלוּ jiqṭĕlû s i e w e r d e n t ö d t e n, syrisch ܢܶܩܛܠܽܘܢ neqṭlun, chaldäisch יִקְטְלוּן jiqṭĕlûn, in welchem Falle das Arabische immer einen Vocal setzt, wie in dem entsprechenden يَقْتُلُوا jeqtolû; dann wenn das šĕbă zwei gleichlautende Consonanten von einander trennt, um ein Wort wie הַלְלוּ halĕlû von הַלּוּ hallû mit dâġeš *forte* zu unterscheiden, welches letztere immer durch Verdoppelung des Consonanten, in dem es steht, auszudrücken ist.

Am Ende der Wörter wird das šĕbă in das vocallose ך gesetzt, wohl nur um es als ךְ um so bestimmter von dem so oft vorkommenden Pronominalsuffix ךָ zu unterscheiden; dann dem weiblichen Pronomen der zweiten Person אַתְּ at du beigefügt, vielleicht dem männlichen Pronomen אַתָּ für אַתָּה gegenüber oder, nach einer anderen Erklärung, um das verlorene î von אַתִּי durch einen leichten Auslaut zu bezeichnen, welches letztere wo es stand als אַתְּי punctirt wurde, wahrscheinlich um anzudeuten, dafs nur at gesprochen werden solle. Ferner steht das šĕbă wenn zwei vocallose Consonanten das Wort schliefsen, wie in קָטַלְתְּ qâṭalt fem. du hast getödtet, wo es gleichfalls das verlorene î bezeichnen könnte, wenn nicht auch ähnliche Formen vorkämen, in denen diefs nicht der Fall sein kann, wie in der Segolatform קֹשְׁטְ qôšṭ anstatt קֹשֶׁט qôšeṭ Wahrheit. Als orthographische Sonderbarkeit aber mufs eine Punctation wie die in dem Namen אַרְתַּחְשַׁשְׂתְּא und אַרְתַּחְשַׁסְתְּא anstatt אַרְתַּחְשַׁשְׂתָּא Esr. IV, 7 u. s. w. angesehen werden.

Eben so unpassend ward öfters im Chaldäischen punctirt. Das griechische θησαυρὸς war in dieses unter der Form תסברא übergegangen, mit dem ב nach verweichlichter aramäischer Aussprache zur Bildung des Diphthongen αυ; die natürliche Lesung war also תְּסַבְרָא; statt dessen wurde תִּסְבְּרָא punctirt und dadurch ein seinem Laut nach ganz unkenntliches Wort geschaffen. In הִדְרַבְלָא dagegen für ὕδραυλις ward der griechische Diphthong richtig ausgedrückt, wenn es auch der erste Vocal nicht war, den wir in συμφωνία durch ו und durch ִי wiedergegeben finden, סוּמְפּוֹנְיָה und סִיפֹּנְיָה.

§. 135.

Das Hebräische soll der Annahme nach, dafs alle Buchstaben Consonanten seien, und der jetzigen Punctation zufolge keine Diphthonge gehabt haben, die jedoch das Syrische und das Arabische, dann wahrscheinlich auch der Aussprache einiger Namen zufolge das Phönicische hatte. Zu dieser Ansicht mag der Umstand beigetragen haben, dafs die Idee von Dipthongen und ein Ausdruck dafür den syrischen und arabischen Grammatikern völlig fremd ist, denn das arabische dafür vorkommende حُرُوفُ ٱللِّين ḥorûfu 'l lîni weiche Buchstaben drückt nicht den Begriff eines Doppellautes aus, und so blieb dieser Begriff auch den hebräischen Grammatikern fremd,

die in die Fufsstapfen jener traten. Die Diphthonge ai und au sind jedoch im Syrischen und Arabischen ganz gewöhnlich; בַּיִת, im *status constructus* בֵּית, Haus ist syrisch ܒܰܝܬܳܐ baito, arabisch بَيْتٌ bait; und יוֹם Tag ist syrisch ܝܰܘܡ, ܝܰܘܡܳܐ jum, jaumo, arabisch يَوْمٌ jaum; das hebräische ֵי und וֹ sprechen die polnischen Juden auch noch jetzt ai und au aus und obige Wörter bait und jaum. לוּ wenn ist syrisch ܠܰܘ lau und ebenso arabisch لَوْ; עַיִן Auge, Quelle, ist syrisch ܥܰܝܢ, ܥܰܝܢܳܐ in, aino, arabisch عَيْنٌ ain, im Dual und Plural עֵינַיִם, ܥܰܝ̈ܢܶܐ, عَيْنَانِ. Von בַּיִן wird gesagt (*Gesenii Thesaurus* I, p. 203) *i. q. arab.* بَيْنٌ et بَوْنٌ *intervallum, spatium interjectum. Legitur nonnisi in statu constr. et sequ. Suffixis ibique abit in Praepos.* Die Form, unter welcher das Wort als Präposition erscheint ist בֵּין, im Syrischen in der Form als Plural im *stat. constr.* ܒܰܝܢܰܝ bainai, im Arabischen بَيْنَ baina *inter.* מָוֶת Tod, im *stat. constr.* מוֹת, ist syrisch ܡܰܘܬܳܐ mauto, chaldäisch מוֹת, מוֹתָא môt, môtă, arabisch مَوْتٌ maut. Wie wenig nun auf diese Punctation des Hebräischen Gewicht zu legen ist, läfst sich aus anderen Beispielen erweisen. Wir haben oben gesehen, dafs auf Münzen aus dem zweiten Jahrhundert vor dem Anfang unserer Zeitrechnung Jerusalem mit und ohne eingeschobenes י geschrieben wurde. Eben so erscheint es in den Schriften des Alten Testaments : Esr. V, 14, VI, 9, Dan. V, 2, 3 יְרוּשְׁלֶם, Esr. IV, 20 und an anderen Stellen bei demselben יְרוּשְׁלֶם, Jerem. XXVI, 18, Esth. II, 6 יְרוּשָׁלַיִם, I Chron. III, 5, II Chron. XXV, 1 יְרוּשָׁלִָם, wo unter das ם ein ḥireq zum Ersatz für das im Schreiben ausgefallene י gesetzt ist. Der Name dieser Stadt endigt nun jedenfalls auf die Sylbe lem, nicht auf lajim; לם und לים lassen sich beide lem, nicht aber beide auch lajim lesen. Derselbe Fall ist bei שַׁיִשׁ und שֵׁשׁ weifser Marmor, syrisch ܫܝ̈ܫܳܐ, u. s. w. Auf diese Weise wurden sehr oft in den Wörtern mit einem der Vocalbuchstaben ו oder י aus der einen Sylbe in der Recitation und im Gesange zwei gemacht, wie auch wir in unserer Musik so oft eine Sylbe auf zwei und auch mehr Noten vertheilen, und diefs Verfahren vielleicht auch defshalb nachmals um so mehr beliebt, weil man dadurch für eine grofse Anzahl von Wörtern drei Radicalbuchstaben erhielt, die auf andere Art nicht hätten nachgewiesen werden können. Das בַּיִת

Haus wurde unter eine chaldäische Wurzel בות, syrisch ܒܳܬ, arabisch بَاتَ *pernoctavit, mansit,* gestellt (*Gesenii Thesaurus* I, 191); יוֹם Tag unter יוֹם *rad. inusit. quae caloris potestatem habuisse videtur etc.* (*ibid.* II, 583); עַיִן unter עִין, arab. عَانَ, *fluxit, manavit aqua, lacrima, unde ducunt* עַיִן *fons, oculus* (*nisi contra verbum a nomine petitum est*), (*ibid.* II, 1017); מָוֶת unter מות sterben, ܡܝܬ, مَاتَ, ein Wort, bei dem der Ausdruck für Tod und sterben, jedenfalls ursprünglich derselbe, erst in der Folge in Formen des Nennworts und Zeitworts sich spaltete und wobei wir für die semitischen Sprachen einen Laut wie mut, mot oder maut mit anfänglich zwei Consonanten vorauszusetzen haben, keineswegs aber einen mit dazwischen stehendem w, das erst in abgeleiteten arabischen Formen vorkommt. Nach מָוֶת ist auch der Name Haḍramaut חֲצַרְמָוֶת Gen. X, 26 punctirt, wofür in der Septuaginta Ἀσαρμώθ steht.

Die Alten schrieben in den Fällen, wo wir Diphthonge voraussetzen dürfen, für י gewöhnlich αι, für ו αυ und ευ; und wenn gleich ihre Transcriptionen Zeiten angehörten, in denen schon aramäische Aussprache herrschte, dann auch Zweifel über den Laut jener Diphthonge in einzelnen Wörtern Statt finden können, so mufs man doch im allgemeinen ihre Geltung als solche anerkennen. Bisweilen werden statt jener Doppellaute auch einfache Vocale gesetzt. Ein altes Zeugnifs haben wir in den unter dem Namen βαιτύλια, βαίτυλοι bei den Alten heiligen Aerolithen, die anerkannt etymologisch auf בֵּית־אֵל Gotteshaus zurückzuführen sind, ein anderes in dem Namen des griechischen τ, ταυ, der eben so lautete wie der des syrischen ܬ, ܬܰܘ tau, und nicht nach der vielfach für das Hebräische angenommenen Aussprache תַּו taw oder תָּו tâw, Zeichen (des Kreuzes). Moseh Qimḥî schreibt ihn תָּיו; ob er damit nach syrisch-chaldäischartiger Aussprache und wie in der jüdisch-deutschen Orthographie den Laut au ausdrücken wollte, weifs ich nicht, so wie in φαλαγαυ für פְּלָגָיו Ps. XLVI, 5 (Chrysostomus bei des Origenes Hexapla, syrisch ܦܠܓܳܘܗܝ, chaldäisch פַּלְגוֹהִי). Für עֵיבָל Gen. XXXVI, 23 schreiben die Septuaginta Γαιβήλ, Deut. XI, 29 etc. Γαιβάλ; für תֵּימָן I Chron. I, 36 Θαιμάν; für מָדַי Gen. X, 2 Μαδαί; für עֵילָם Gen. X, 22 Αἰλάμ (Elymais); für קֵינָן Gen. V, 9 etc. Καϊνᾶν; für חִתִּי Χετταῖος und für אֵילֹן Αἰλών, Gen. XXVI, 34; für עֵשָׂו Ἠσαῦ und Ἡσαῦ; für רְעוּ Gen. XI, 18 Ραγαῦ; für חִוִּי Gen. X, 17 Εὐαῖος; für עוֹבָל Gen. X, 28 Εὐάλ.

Die im Chaldäischen häufiger vorkommenden ָו und ָי, au und ai, vermied die hebräische Punctation; beide stehen selten innerhalb eines Wortes, wie in עַוְלָה Unrecht, Plur. עוֹלֹת ọlôt, chaldäisch עַוְלָא aulă, syrisch ܥܰܘܠܳܐ aulo, לַיְלָה Nacht; als Pronominalaffix kommt ַי meine beständig vor. Sonst aber wurde ָו oder ַו durch ָוְ, ַוְ und ֹ ersetzt, ָי oder ַי durch ֵי, ַיִ, ֶי und ֵי, in welchen beiden letzten man das י in dem e-Laut verhallen liefs und defswegen dem י kein šĕbă beigab, da in ihnen ohnehin auch das י häufig nur als Vocalbuchstabe für den e-Laut stand.

Neben den Diphthongen ai und au erscheinen noch die Diphthonge oi und ui, wie in גּוֹי gôi Volk, גָּלוּי gâlûi offen. In allen diesen würde es vielleicht als gleichgültig angesehen werden können, ob wir ai, âi, au, âu, ôi, ûi schrieben oder, wie theilweise auch in den slawischen Sprachen, Consonanten anwendeten, aj, aw u. s. w., wenn wir nicht bis zu einem gewissen Grade eine Uebereinstimmung zwischen hebräischer, chaldäischer und neuhebräischer Orthographie, die zum Theil sehr in einander übergehen, auch in der Transcription zu erhalten suchen müfsten. Die in den Namen vorkommenden Diphthonge, die auch als solche in abendländischen Buchstaben geschrieben werden, würden durch j und w ausgedrückt ein sehr sonderbares Ansehen darbieten. Indessen kann nicht davon die Rede sein, für das Althebräische da Diphthonge herstellen zu wollen, wo ihnen die masoretische Punctation geradezu entgegen ist, also z. B. bait und maut anstatt bajit und mâwet zu schreiben; sondern jene nur dann anzuwenden, wenn י und ו ohne Vocale stehen und diefs auch noch unter Beschränkungen nach Mafsgabe der besonderen Verhältnisse.

Ein Unterschied von unserem ai würde vielleicht bei den ַי, ָי gemacht werden können, der nämlich, dafs wir sie für das Hebräische, wenn sie am Ende der Wörter für das Suffix der ersten Person Pluralis stehen, durch aĭ, âĭ ausdrückten, um den vorderen Vocal mehr hervorzuheben und von dem i zu trennen, wie diefs theils nach der Ansicht Mancher begründet ist, theils vielleicht hier unsere hergebrachte Aussprache verlangt, z. B. in אֲדֹנַי und אֲדֹנָי ădônaĭ und ădônâĭ, obschon in letzterem der a-Laut schon hinlänglich hervortritt. Unzweifelhaft ist im Syrischen die Aussprache ai für ܰܝ am Ende der Wörter; sie ist es demnach ebenso für chaldäisches ַי, und wir können nicht anders als sie auch für das Hebräische für die Zeit

voraussetzen, in der es mit dem Syrischen und Chaldäischen der Aussprache nach mehrfach parallel ging.

§. 136.

Nach Analogie der Laute ai, au und zufolge der Uebertragung des ו durch ευ in der Septuaginta würde man wohl auch einen Diphthong eu voraussetzen dürfen, wie wir ihn in manchen Wörtern im Syrischen und dann auch im Chaldäischen antreffen. Indessen sind der auf ֵו und ֶו ausgehenden Wörter nur sehr wenige und wahrscheinlich andere Formen darunter versteckt, innerhalb der Wörter aber kommen mit ֵו und ֶו schliefsende Sylben nicht vor.

Wir müssen nämlich bei den auf ַו, ָו, ֵו und ֶו ausgehenden Nennwörtern als eigentliche Aussprache verschiedene vocalische Endungen voraussetzen, die nur orthographisch verwischt sind, wie auch im Arabischen aus der u lautenden Endung ـُوٌ durch die Punctation bei dem Wegfallen der Nunnation ein auslautendes w (û) entsteht. Jene Wörter endigten wahrscheinlich theils auf u, theils auf a und e mit vorausgehendem w. So erscheinen neben קְצֵו Ende, das nur im Pluralis in der Verbindung קַצְוֵי אֶרֶץ vorkommt, die Singularformen קֵץ, קָצֶה, קְצָה, קֵצָה; in שָׁוְא das Eitele, Nichtige, weist das א auf den ehemaligen vocalischen Auslaut hin, wenn gleich das Wort nunmehr als šâw› gelesen werden soll. Für שְׂלָו ṣĕlâw Wachtel hat das Syrische ܣܠܘܝ salwai, und das Arabische سَلْوَى salwà. Für סְתָו Winter, chaldäisch סִתְו, kommt hier wahrscheinlich nur der *status emphaticus* סִתְוָא sitwă wie im Syrischen ܣܬܘܐ satwo vor. Für קָו Schnur (mit einem Pronominalaffix קַוָּם) steht I Reg. VII, 23 und Zach. I, 16 die Form קוה, wofür das qĕrî קָו gelesen haben will; das arabische قُوَّة qûwaḥ zeigt aber eine Form, die auch für das Hebräische eine andere Endung als die auf âw voraussetzen läfst. Neben dem hebräischen גֵּו Körper, Rücken, Mitte, steht auch die Form גַּו, und ebenso mit der letzten Bedeutung im Syrischen ܓܘ gau, im Chaldäischen גַּו, גּוֹ, גְּוִי, גַּוִּי, dieses wohl gau lautend; in der Bedeutung Rücken entsprechen גֵּו und גַּו dem hebräischen und chaldäischen גַּב, dem syrischen ܓܒܐ gabo die Seite, und sind vielleicht nur andere Schreibung dafür; im Samaritanischen heifsen ࠂࠅ und ࠂࠁ Mitte, im Aethiopischen ገቦ gabô die Seite. Zur Wurzel שלה ruhen, irren, gehören שָׁלָו Ruhe, die Adjectiva שָׁלֵו, שָׁלֵיו, שְׁלֵיו ruhig und שְׁלִי

Ruhe, was eine analoge Form שְׁלוֹ anstatt שְׁלֵו voraussetzen läſst, oder שְׁלִי wie im Chaldäischen שָׁלוֹ Irrthum. Im Arabischen haben wir dem שׁלו und שׁלי entsprechende Formen, سَلْوٌ selû, سُلُوٌّ sulü und سَلِيٌّ seli̊; im Syrischen das Adjectiv ܫܰܠܝܳܐ šaljo und die Substantive ܫܰܠܘܳܐ šalwo und ܫܶܠܐ, ܫܶܠܝܳܐ šelĭ, šeljo. Bei מַדְו Kleid, anstatt מַד, das nur II Sam. X, 4 und in der gleichlautenden Stelle I Chron. XIX, 4 vorkommt, אֶת־מַדְוֵיהֶם ihre Kleider, wird man das eingeschobene ו vielleicht für einen alten Schreibfehler ansehen dürfen, wenn man nicht eine alte Form madu oder maddu annehmen will. Man hat es auch auf den Singularis מַדְוֶה zurückgeführt oder das ו für den Stellvertreter eines zweiten d angesehen, daſs also jenes Wort für מַדֵּיהֶם stehe.

Einen Beleg der orthographischen Unzuverlässigkeit unseres hebräischen Textes in naher Berührung hiermit können die Stellen geben, in denen ו ָ anstatt der Pluralform י ָ geschrieben erscheint, welche auf offenbaren Schreibfehlern beruhend im qĕrî allerdings verbessert werden, die man aber im kĕtîb stehen lieſs; und wie viele Verbesserungen hätte dieser geschriebene Text mitunter erfordert, wenn man es gewagt hätte, von dem vorliegenden Buchstaben abzuweichen. Solche Endungen auf ו ָ kommen vor : Jos. VI, 9 תָּקְעוּ, II Sam. V, 8 שְׂנֻאוּ, I Reg. XV, 15 וְקָדְשׁוּ, II Reg. XVII, 13 נְבִיאוּ, I Chron. II, 55 יֹשְׁבוּ, I Chron. VI, 11 בְּנוּ, II Chron. XXXII, 21 וּמִיצִיאוּ, Ps. CXIX, 79 וְיֹדְעוּ, Ezech. I, 8 וִידוּ, Hos. VIII, 12 רֻבּוּ, und in demselben Vers steht auch אֶכְתּוֹב anstatt אֶכְתָּב mit eingeschobener Lesemutter für den o-Laut und dem ָ für das qĕrî.

Hätte die alte Sprache Endungen auf aw und ew anerkannt, so würden wir auch Wurzeln mit solchen Auslauten finden, die ihr aber durchaus fremd sind. In Formen wie אָבִיו, אָחִיו, sein Vater, sein Bruder, kann ich deſshalb auch nicht den Umlaut îw annehmen, der ebenso dem Arabischen völlig fremd ist, welches das ruhende و nach i in ى verwandelt. Das ו wird hier wie in den anderen Suffixen dieser dritten Person früherhin u oder o gelautet haben, zumal da sich dieses ו nur als eine Abkürzung von הו ansehen läſst, welches in diesen Formen das ה verlor; späterhin verhallte wahrscheinlich das ו in dem י ָ, gleichwie im Syrischen, und erhielt deſswegen nicht den u-Punct. Wie die vorhergehenden Worte punctirt sind, werden deren Endungen freilich durch aw, âw, ew, ẹw, ệw und îw zu über-

tragen sein, wenn wir nicht an deren Stelle die auch nicht immer ganz geeigneten, aber zu den alten Transcriptionen noch am besten passenden au, âu, eu, ẹu, ệu und îu setzen wollen oder aŭ, âŭ, eŭ, ẹŭ, ệŭ und îŭ, letzteres analog mit Uebertragungen des Syrischen, worauf wir zurückkommen werden. Damit wäre dann der späteren Aussprache Rechnung getragen, keineswegs aber der früheren, die gewiſs wohl das ו des Pronominalaffixes als u lauten lieſs, das auſserdem nicht geschrieben worden wäre.

Noch muſs hier das männliche Pronominalsuffix ָיו s e i n e erwähnt werden, das auch als ָו ohne י vorkommt, wofür das qĕrî fast überall das etymologisch richtigere ָיו setzte. Das י, das in den Pronominalsuffixen des Pluralis vor einem Consonanten, vor כ, ה, ו steht, wird, wenn ich nicht irre, von den Alten in ihren Uebertragungen nie ausgesprochen. Es lautete auch nicht in jenem ָיו. Für בִּגְבוּרֹתָיו in s e i n e n g r o ſ s e n T h a t e n, Ps. CL, 2, schreibt Origenes *βεγεβεροϑαῦ* (Montfaucon Hexapla I, 655); so das vorhin angeführte *φαλαγαυ* für פְּלָגָיו. Wollen wir nun hiernach gleichfalls in Annäherung an diese Uebertragungen nur âu für ָיו schreiben, wie wir es, wenn wir die Diphthonge hier gelten lassen, dem kĕtîb zufolge öfters für das gleichbedeutende ָו zu thun genöthigt sind, so tritt dadurch nur in wenigen Fällen eine kaum zu befürchtende Verwechslung der Form nach mit dem apocopirten Futurum der Verba ל"ה *media* ו ein, wie in וַיְתָו waitâu von תָּוָה I Sam. XXI, 14; was freilich bei den unpunctirten Texten sich anders verhält, wo die vielen auf וֹ und וּ ausgehenden Wörter denen auf ָו völlig gleich sehen und deſshalb eine bestimmtere Unterscheidung sehr wünschenswerth sein muſste. Anderen Falls würde die Transcription für ָיו wohl nur âĭu sein können, da hier gewiſs der Auslaut u hörbar wurde, so wie in dem poëtisch dafür stehenden ֵימוֹ und in den Affixen הוּ und ֵיהוּ.

Uebrigens beruhen die Schwierigkeiten, die das auslautende ו darbietet, groſsentheils nur darauf, daſs man in ihm, wenn es nicht als וֹ oder וּ steht, einen eigentlichen Consonanten, ein w annimmt und also Formen wie âbîw, âḫîw u. s. w. bildet, gestützt auf eine spätere Aussprache, die wir nicht mehr kennen, und eine damit zusammenhängende Punctation. Ganz anders gestaltet sich jedoch das Verhältniſs, wenn man übereinstimmend mit dem Arabischen und Aethiopischen einen mehr vocalischen Laut für das ו annimmt und û schreibt; âbîû für ursprüngliches âbîhû stehend wäre eine völlig

semitische Form, deren Anwendung bei den Affixen wohl keinem Anstand unterliegen könnte, und auch aufser diesen würde û so gut als w das leer stehende ו vertreten können.

Halten wir die Ansicht fest, wie wir es nicht wohl anders können, dafs das ו gleich dem arabischen و dem u-Laut viel näher stand als unserem deutschen w-Laut, so bilden die selteneren Formen des Piel und analog gestalteter Wörter, wie עִוֵּר er hat umgeben, עִוֵּר blind, die Schwierigkeit, dafs sich bei ihnen doch kaum ein Doppellaut für ו als û genommen aussprechen läfst, das anscheinend doppelte ו nach dem i daher wohl mehr einen aramäisirenden Laut darstellt. Die anderen semitischen Sprachen weichen aber auch hier alle ab. Im Aethiopischen stehen für jene Wörter ዖደ ŏda er ist herumgegangen und ዕውር ĕwur blind, im Arabischen für letzteres أَعْوَر ăweru, im Syrischen ܥܰܘܪܳܐ auro und ܥܘܝܪ ĕwîr. Dem עִוֵּר aber entspricht das arabische عَادَ âda er ist zurückgekehrt, und mit anderer Bedeutung das syrische ܥܳܕ od. Für עִוֵּל er hat schlecht gehandelt, haben wir das syrische ܐܰܥܘܶܠ ăwel.

§. 137.

In dem unpunctirten Chaldäischen wurden die Diphthonge ai und au sehr oft durch אי und או ausgedrückt, denen dann, wenn man die Wörter punctirte, gewöhnlich Pataḥ, unter den vorhergehenden Buchstaben gesetzt, bisweilen auch Qâmeṣ vorausging. Ebenso stehen aber auch ַי, ָי, ַו und ָו ohne א, und neben ַי wird in denselben Wörtern häufig auch ֵי geschrieben. Die Verbindungen ַאי, ָאי, ַאו und ָאו, in denen das א bloser Vocalbuchstabe ist, wie in זַכַּאי oder זַכַּי rein, gerecht, von זְכָה zkâh, syrisch ܙܰܟܳܝ zakoi von ܙܟܳܐ zko, sind dann wohl durch āi, ăi, āu, ău auszudrücken, wenn man das א nicht unberücksichtigt lassen will.

Um die Consonanten ו und י in dieser Eigenschaft von den Vocalbuchstaben zu unterscheiden, wurden sie im unpunctirten Chaldäischen häufig doppelt geschrieben, וו für w, יי für j, was dann nöthigenfalls das dâgeš *forte* in sich begreifen konnte, und ebenso auch wenn sie mit einem vorausgehenden Vocal diphthongesciren sollten. Also z. B. מצווה für מִצְוָה miṣwâh Vorschrift, חייבין für חַיָּבִין ḥajjâbîn Sünder, רגליי für רַגְלַי raglai meine Füfse. Wurden dann die so geschriebenen Wörter mit Vocalpuncten versehen, so

setzte man diese unter den ersten der beiden Buchstaben und liefs den anderen leer stehen; man schrieb עַיְנִין für עַיְנִין ainîn Augen. Häufig kommt diese Schreibart in den zum Paël der Verba ע״ו gehörigen Formen vor, z. B. זַיְנִין zainîn *apices*, *virgulae super literam notatae quasi ejus armaturae*, Sing. זַיָן zajân, von dem Paël זַיֵּן zâjjen *armavit;* דַּיִיק dâiq Adjectiv und דַּיִיקָא daiqă Adverb genau, von דּוּק dûq Acht geben, Paël דַּיֵּק dajjeq, Futurum יְדַיֵּק, יְדַיֵּיק jĕdajjeq, דַּוְקָן dauqân *exquisitum*, *consideratum*.

Diese Formen des Paël weichen im Aramäischen ganz von denen der hebräischen schwachen Verba ע״ו ab, indem sie im Syrischen einfaches, im Chaldäischen doppeltes י zum mittleren Consonanten haben; so hat קוּם statt des hebräischen קוֹמֵם, der gewöhnlichen älteren Form, im chaldäischen Paël קַיֵּם qajjem, im syrischen ܩܰܝܶܡ qajem, was die chaldäische Schreibung mit jj bedingt. Ob aber im Plural der *status emphaticus* âjjă oder âijă für ־ַיָּא zu schreiben sei, wo das Syrische ܶܐ e hat, ainâjjă oder ainâijă, syrisch ܥܰܝܢܶܐ aine die Augen, die einzige Form, in der die chaldäischen Nennwörter sich weiter von den syrischen entfernen, wird sich nicht entscheiden lassen, da beide Aussprachen auch im Arabischen neben einander bestehen, und kann als gleichgültig angesehen werden.

§. 138.

Die neuhebräische Orthographie, auf althebräische und chaldäische gegründet, die zur Schreibung der neueren Sprachen, des Jüdisch-Deutschen angewandt wird, entfernte sich in der Bezeichnung der nur durch eigentliche Buchstaben ausgedrückten Vocale und Diphthonge ganz von der älteren Schreibweise und ward auch häufig sehr uncorrect. Jeder initiale Vocal, der nicht wie in hebräischen Namen mit einem ע beginnt, verlangt hier die Anwendung eines א. Dieses ist für sich a, e, o, oder blos e und o, wenn unterstrichenes אַ für a gesetzt wird. Zu Anfang der Wörter steht אי für i, e und æ, או für u, o und eu, איי für ai, ei und eu, אוי für au und eu; in der Mitte der Wörter ist ו u, י i, ü, e, ö, ע e, ö, יא und יע ie, יי ai, ei, eu, וי au; am Ende der Wörter ist וא u, ויא au u. s. w. Als Beispiel der Incorrectheit mag der Name Isaak dienen. Die Mehrzahl der jüdischen Schriftsteller schreibt ihn nach althebräischer Orthographie יצחק, er wird aber auch איצק, אייצק, איזק und אייזק geschrieben.

§. 139.

In Bezug auf die hebräischen Vocale kommt noch das מֶתֶג meťeğ Zaum ֽ in Betracht, das, regelmäſsig mit der *antepenultima* verbunden, wenn die letzte Sylbe den Ton hat, den Vocal, nach dem es steht, oder auch eben so das šĕbă *mobile* in der Aussprache etwas anzuhalten befiehlt und dadurch vielfach, wenn gleich nicht immer, zur Unterscheidung des langen Qâmeș von dem kurzen Qomeș dient, da letzteres mit ihm nur seltener verbunden wird. Eben so wird durch das meťeğ eine offene *antepenultima* von einer geschlossenen vorletzten Sylbe unterschieden, wie in קָֽרְבוּ qâ-rĕbû sie nahten heran, יִֽרְאוּ ji-rĕû sie fürchten und יִרְאוּ jirû sie sehen, ersteres für יִירְאוּ jîrĕû von יָרֵא, letzteres von רָאָה. So wie man jenes dreisylbig transcribirt ist das Dasein des Meťeğ nach dem i, das auſserdem mit dem r zu einer Sylbe gehören müſste, völlig bezeichnet. Sonst gehört das Meťeğ ganz dem musicalischen Tonsatz an, wie der Punct, der bei uns hinter einer Note steht, um anzudeuten, daſs sie etwas länger gehalten werden soll, und kann deſshalb in der Transcription alsdann ganz unberücksichtigt bleiben.

Das מַקֵּף maqqef dagegen, das mehrere Wörter mit einander verbindet, können wir in derselben Gestalt und Stellung wie im Hebräischen beibehalten, in letzterer oben in der Zeile, um es von dem Sylbentheiler in unserer Schrift am Ende der Zeile zu unterscheiden.

§. 140.

Ueber die Betonung der Wörter und Sylben im Althebräischen wissen wir nichts und es berechtigt uns die jetzige Stellung der Accente keineswegs dazu, die Sylben, bei denen sie stehen, als ehemals betonte anzusehen. Das System dieser Accente steht in engem Zusammenhange mit der übrigen Punctation und dient ihr theilweise zur Ergänzung. Nach diesem erhält regelmäſsig die letzte Sylbe ein Tonzeichen, das den Hauptton ausdrücken soll, eine Art Nebenton auf vorderer Sylbe wird durch das Meťeğ bezeichnet. Mehrere durch das Maqqef mit einander verbundene Wörter haben am Ende nur einen Hauptton. Der Ton bleibt aber nicht auf derselben Sylbe eines Wortes, sondern rückt bald, wenn es am Ende wächst „herabsteigend“ (מִלְּעֵיל mil‹êl von oben her) nach diesem Ende zu um eine oder zwei Sylben fort; bald „aufsteigend“ (מִלְרַע milrā von unten her)

auf die vorhergehende Sylbe, die vor die frühere Tonsylbe trat; oder eben so zur Vermeidung zweier auf einander folgenden Tonsylben in zwei Wörtern von der letzten Sylbe auf die vorletzte. Ein Aufsteigen des Tons auf die *penultima* findet auch öfters im letzten Worte eines Satzes *„in pausa“* Statt, aufserdem aber in derselben *pausa* auch die Verwandlung kurzer Vocale in lange, entweder bei der letzten Sylbe, die den Ton behält, oder bei der vorletzten, auf die er hinaufsteigt, wodurch auch einfaches und zusammengesetztes s̄ĕbâ in eigentliche Vocale verwandelt werden. Von den 31 Tonzeichen stehen die meisten bei der zu betonenden Sylbe; einige aber *„praepositivi“* bei dem ersten Buchstaben eines Wortes, andere *„postpositivi“* bei dem letzten. Im Widerspruch mit dieser Punctation betonen die deutschen und die polnischen Juden die *penultima.* Die eigentliche Bedeutung eines Theils der Accente kennt man nicht mehr und sie war schon lange auch unter den Juden in Vergessenheit gerathen. Weder Handschriften noch gedruckte Ausgaben der Bibel stimmen in ihrer Setzung überein. Für uns haben sie den Werth als Interpunctions-, als Abtheilungszeichen, in so fern wir uns nicht bisweilen aus Gründen der Textescritik bewogen finden, andere Wortabtheilungen anzunehmen, als es die Punctatoren thaten. Im Falle, dafs wir in der Transcription die Tonsylbe bemerken wollten, würde jede Bezeichnung der letzten langen Sylbe, wenn diese den Ton hat, als sich von selbst verstehend wegbleiben können, ferner jede Bezeichnung der vorletzten langen Sylbe, wenn die letzte Sylbe kurz ist, wie z. B. in den Segolatformen, in denen man, wenn der Acutus für die Tonsylbe angenommen würde, nur die vorletzten kurzen Tonsylben zu bezeichnen brauchte, wie á-a, é-e, é-a, á-i u. s. w., nicht aber â-e, ò-e, wenn man nicht hier ó anstatt ò schreiben will; ẹ in *penultima* gilt für lang; in einem Wort aber wie קֵדְמָה gegen Osten, von קֶדֶם, behält es auch vor der langen *ultima* den Ton und bedarf daher des Tonzeichens, qẹ̆dmâh. Die Verbindungen ־ֵי ê, ־ֶי ệ, ־ֵא ē und ־ֶא ẹ̄ haben in *penultima* fast immer den Ton und brauchen daher nicht besonders bezeichnet zu werden; rückt er fort, wie nach der Pluralendung ־ֶי auf die Suffixe כֶם, כֶן, הֶם, הֶן, so erhalten diese den Acutus: דִּבְרֵיהֶם dib̆rệhém ihre Worte. Fällt der Ton auf ein â, î, ô, û in *penultima* vor einer langen *ultima*, so würde man wohl nur â̂, î̂, ô̂, û̂ dafür schreiben können. Auf das Qomeṣ o und die ganz kurzen Vocale fällt kein Ton; er fällt aber häufig in *penultima* auf

a, e, i sowohl in offener wie in geschlossener Sylbe, also auch vor einem dâğẹs̄ *forte*, wenn die *ultima* lang ist, und bedarf dann der Bezeichnung.

§. 141.

Zwar war von den Syrern der Grund zu aller semitischen Punctation gelegt worden, aber in der Ausbildung einer durchgeführten Vocalisation gingen ihnen nachmals die Araber voraus und jene gelangten darin nie zu der Einheit dieser letzteren, bei denen nur unbedeutende Verschiedenheiten Statt fanden. Bei den Syrern waren es bis fast zu dem Erlöschen ihrer Sprache fortgesetzte Bemühungen zur Regelung des Lesens ihrer liturgischen Schriften, die in mannigfachen Beziehungen aus einander gingen, sich theilweise ergänzten oder frühere Bezeichnungen durch anderweitige unnöthig machten, neben denen man jene häufig dennoch fortbestehen liefs. Auch trennten sich hierbei mehrfach die westlichen Syrer von den östlichen, den Nestorianern. Einfach, wie an sich die syrische Orthographie ist, wurde sie doch in Handschriften und, wenn gleich in weit geringerem Grade, auch in Drucken durch die Punctation häufig überladen und ein wenig chaotisch, zumal da sich Vocale, den hebräischen Accenten entsprechende Tonzeichen und Bezeichnungen für grammatische Beziehungen zum Theil nur durch gröfsere und geringere Feinheit der dafür gewählten Puncte und durch die Stelle, welche sie bei den einzelnen Wörtern einnehmen, unterscheiden. Die gröfseren Puncte wurden als Accente angewandt, die mittleren dienten zur Bezeichnung grammatischer Formen und der Härte oder Weichheit gewisser Buchstaben, die kleinsten drückten die Vocale aus. Das ganze System findet sich in den Handschriften nur selten in seiner Vollständigkeit durchgeführt und gewöhnlich mit mancherlei Abweichungen der einen von den anderen. Kein Druck konnte es ganz wiedergeben; nach den Ansichten der Herausgeber biblischer Texte unterdrückte man einen Theil der in den Handschriften vorhandenen Puncte und behielt auch wieder unnöthige bei, wie es z. B. das ܪ̈ܒܘܝ ribui häufig ist, die zwei Puncte über der Linie zur Bezeichnung des Pluralis, was, sobald man die Vocale dazu setzt, bei der Mehrzahl der Wörter keinen Zweck mehr hat. In vielen unserer Drucke ist der Gröfsenunterschied der Puncte wenig bemerklich; römische Drucke haben dagegen zwei deutlich sich unterscheidende Gröfsen.

Für uns, die wir an schnelleres Schreiben gewöhnt sind, würde es peinlich sein, Gröſsenunterschiede bei den Puncten Statt finden zu lassen, wie sie der mit aller Sorgfalt eine Handschrift ausschmückende orientalische Punctator durchführen konnte, der auch wohl noch dabei Farbenunterschiede zu Hülfe nahm, wie das vorzüglich im Arabischen üblich war.

Eine Darstellung des syrischen Punctationssystems gibt Hupfeld in der Beleuchtung einiger dunkeln und miſsverstandenen Stellen der alttestamentlichen Textgeschichte S. 100—124; dann nach syrischen Handschriften Ewald in seinen Abhandlungen zur orientalischen und biblischen Literatur, Göttingen, 1832, S. 53—129, und weitere Erörterungen in der Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, I, S. 204—212 und II, S. 109—124.

§. 142.

Der um das Jahr 791 verstorbene Maronite Theophilus von Edessa, der den Homer in das Syrische übersetzte, bediente sich zuerst kleiner den griechischen Vocalen nachgebildeter Figuren für die fünf syrischen Vocale a, e, i, o, u anstatt der Puncte (***Assemani Bibl. Or.*** I, p. 64, 521). Die älteste damit versehene Handschrift, welche Assemani kannte, war vom Jahr 861 (***Bibl. Or.*** III, 2, p. CCCLXXVIII). Von den Nestorianern wurden diese griechisch gestalteten Vocalzeichen nie angewandt, nur selten von den westlichen Syrern, den Orthodoxen, den Monophysiten und Maroniten, und meistens nur in Verbindung mit den Puncten, so daſs willkürlich die einen für die anderen gesetzt wurden, aber nicht auf alle Sylben, die sie tragen sollten, sondern nur auf einen Theil derselben, so viel zur Bezeichnung und Unterscheidung der einzelnen Wörter dem Schreiber nöthig schien. Bei den älteren Ausgaben syrischer Bibeltexte besorgten Syrer, Maroniten die vollständige Vocalsetzung für den Druck. So war es Gabriel Sionita, der den syrischen Text der Pariser Polyglotte punctirte, wovon die Londoner Polyglotte einen verbesserten Abdruck enthält. Uebrigens finden sich mehrfache Schwankungen in der Punctation mancher Wörter, die zum Theil aber auch nur in ungenauem Drucke ihren Grund haben.

Anstatt der fünf Vocalzeichen nahmen einige Grammatiker deren sechs oder sieben an, aber nur die nachstehenden fünf erhielten sich in allgemeiner Geltung. Diese sind :

ܦܬܳܚܳܐ pt̆oḥo, a.
ܪܒܳܨܳܐ rb̆oṣo, e.
ܚܒܳܨܳܐ ḥb̆oṣo, i.
ܙܩܳܦܳܐ zqofo, o.
ܥܨܳܨܳܐ ọṣoṣo, u.

Die griechisch-artigen Zeichen und über den Buchstaben und und (das griechische *H*) unter denselben werden in mehreren unserer Drucke so wie hier angegeben gesetzt; in anderen aber alle vier ohne Rücksicht über und unter die Buchstaben, wo sich ein leerer Platz dafür findet, den häufig die anderen Puncte einnehmen.

Die Aussprache der Vocale war in dem ausgedehnten Sprachgebiet, wie diefs kaum anders sein konnte, der Zeit und den Orten nach Schwankungen unterworfen; die Laute a und o, e und i, o und u gingen in einander über und in der Setzung der Vocale mufsten schon nach der den Schreibern geläufigen Aussprache häufige Unterschiede Statt finden. Das e und i wurden längere Zeit hindurch mit demselben unten stehenden Punct bezeichnet, bis dafür zwei auf verschiedene Weise gestellte Puncte kamen, deren besondere Bedeutung nach der Art ihrer Anwendung in den einzelnen Handschriften bestimmt werden mufs, da diese darin nicht mit einander übereinstimmen, und daher dasselbe Zeichen von den Einen für langes, von den Anderen für kurzes e angenommen wird. Dieselben zwei unten stehenden Puncte bezeichnen noch jetzt bei den in der Umgegend von Mosul wohnenden Chaldäern sowohl das i als das e, welches letztere sich durch nichts von den als i angegebenen Zeichen unterscheidet (E. Rödiger in der Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, II, 1839, S. 34). Das pt̆oḥo, a, soll immer kurz, das zqofo, o, immer lang sein, die übrigen Vocale e, i, u sowohl kurz als lang, wobei in der Bezeichnung durch Puncte wohl Unterschiede gemacht werden, nicht aber in der Anwendung griechisch-artiger Vocale. Als solche Unterschiede werden angegeben, dafs für kurzes e stehe, für langes e, für i und ܝ für î, ܘ݁ für u und ܘ݂ für û. Da schon frühe, wie wir in den palmyrenischen Inschriften sehen, für i und u die Lesemütter standen, so sind diese auch meistens im Syrischen durch ܝ und ܘ ausgedrückt, ohne dafs dadurch blos lange Vocale bezeichnet würden. Eben so wird ܐ gebraucht und steht in Ver-

bindung mit den Vocalen a, e, i und o als deren Träger oder Stellvertreter, mit u nur zu Anfang der Sylbe. In vielen Wörtern werden die Vocalbuchstaben ܐ und ܝ bald geschrieben, bald weggelassen, werden eingeschoben und wechseln mit einander und mit ܘ, je nachdem der Umlaut die Setzung des einen oder des anderen verlangt; dann werden sie auch alle regelmäſsig durch Zusammenziehung von Sylben unterdrückt. Die mit ihrer Hülfe ausgedrückten Vocale können nach Umständen Consonanten werden, wie in ܒܪܝܬܐ brîto das Geschöpf, ܡܪܘܬܐ moruto die Herrschaft, Pluralis ܒܪܝܬܐ berjoto, ܡܪܘܬܐ morawoto; in einzelnen Fällen schwankt die Aussprache zwischen dem Vocal- und Consonantenlaut. Ob man bei dem Lesen einen Unterschied zwischen langen und kurzen Vocalen mache oder nicht, sieht Amira als gleichgültig an, und wenn er, und nach ihm neuere Grammatiker, angeben, in welchen Fällen e, i und u lang oder kurz seien, so möchte sich dieſs wohl nur auf die Lesung in seiner Zeit und Gegend beziehen, obschon mehrere seiner Vorschriften darüber auch ihre tiefere Begründung in der Sprache haben. In den syrischen Gedichten findet jedoch gar kein Unterschied zwischen langen und kurzen Vocalen Statt, es werden nur die Sylben gezählt und dieſs schon von den ältesten Zeiten her, aus denen uns solche aufbehalten worden sind.

Der nestorianische Bischof von Nisibis Elias (Elija bar Sinaja), der in der ersten Hälfte des elften Jahrhunderts lebte (*Assemani Bibl. Or.* III, 1, p. 266), nahm in seiner Grammatik sieben Vocale an, die er im Pluralis benannte:

ܙܩܝܦܬܐ zqîfata ܵ, den von den westlichen Syrern o, von den östlichen a ausgesprochenen Vocal.

ܦܬܝܚܬܐ ptîḥata ܲ, das ܲ oder ܵ der westlichen Syrer.

ܪܒܝܨܬܐ rbîṣata ܸ, das ܸ, ܹ oder ܹ der westlichen Syrer.

ܕܩܕܡ ܡܣܩܬܐ daqdam masqata (*ante ascendentes*) ܝ î, soll das von Anderen ܚܒܨܐ ܟܪܝܐ ḥbaṣa karja kurze Zusammendrückung genannte i sein.

ܕܩܕܡ ܚܒܝܨܬܐ daqdam ḥbîṣata (vornen zusammengedrückt) scheint das ܸ ohne den Vocalbuchstaben ܝ zu sein.

ܪܒܝܚܬܐ ܕܩܕܡ daqdam rwîḥaṫa (sonst ܟܪܝܐ ܐܨܨܐ ăṣaṣa karja kurze Zusammendrückung genannt), ܘ̇, das wie o ausgesprochene ܘ.

ܐܠܝܨܬܐ ܕܩܕܡ daqdam alîṣaṫa (sonst ܐܪܝܟܐ ܐܨܨܐ ăṣaṣa arîka lange Zusammendrückung genannt), ܘ̣, das wie u gesprochene ܘ. (Für den o-Laut der westlichen Syrer ist hier überall a geschrieben.)

David, Sohn des Paulus, vor dem dreizehnten Jahrhundert nahm die vorhergehenden Vocale mit Zusammenwerfung der beiden i, also sechs in allem an*). In dem von Rödiger herausgegebenen Credo der Nestorianer, worauf wir zurückkommeu werden, finden wir diese Punctation angewandt, aber die beiden a bald unterschieden, bald zusammengeworfen.

Für das hebräische und chaldäische Qâmeṣ ָ steht im Syrischen ܳ o; Assemani aber in der ***Bibliotheca Orientalis*** schreibt dafür nach der Aussprache der östlichen Syrer, der Nestorianer, a; für ܳ steht in älteren Handschriften das wohl gleichlautende und gleichbedeutende ܘ̇, erst später ܘ; für hebräisch ֹ für Qomeṣ ָ und für ֻ steht ܘ u; für hebräisch ִ meistens ܝ, für ṣerê ֵ oft ܶ i.

Für die Transcription scheint es mir, dafs wir keinen Unterschied zwischen langen und kurzen Vocalen machen dürfen, in so fern sich dieser nicht mit der syrischen Orthographie selbst in Uebereinstimmung bringen läfst; wir müssen suchen, diese in ihren mannigfachen durch die Verbindung der Vocalbuchstaben mit den Vocalzeichen entstandenen Complicationen wiederzugeben, wenn diefs auch nicht ohne einige Willkürlichkeiten sollte ausgeführt werden können.

§. 143.

Das ܐܳܠܰܦ olaf ܐ oder, wie Amira schreibt, das ܐܰܠܶܦ alef, aleph, das er dadurch als ersten Buchstaben des Alphabets mit der Bedeutung ***docuit*** in Verbindung bringt, ist der im Syrischen am häufigsten vorkommende Vocalbuchstabe, der in a, e, i und o ruhen und vor jedem Vocallaut stehen kann. Jedes Wort, das auf a, e, o ausgeht, schliefst mit einem in diesen Vocalen ruhenden ܐ, welches, sobald

*) *Georgii Michaelis Amirae Edeniensis è Libano Grammatica Syriaca, sive Chaldaica, Romae,* 1596, 4°., p. 34—35; *Andreae Theophili Hoffmanni Grammaticae Syriacae Libri III. Halae,* 1827, 4°., p. 89.

für jene ein i oder u eintritt, wegfällt; wir brauchen es daher in jenem Falle gar nicht auszudrücken, es wird hinlänglich durch den Endvocal bezeichnet. In dem auslautenden ܐ݂ ruht das ܐ nur in fremden Wörtern, die dann eben so zu behandeln sind, wie in ܛܺܝܡܺܐ ṭîmi für τιμή, ܕܺܝܰܬܺܝܩܺܐ dijatîqi für διαθήκη, vermuthlich ursprünglich mit auslautendem e gesprochen, ṭîme, dijatîqe. Sonst erscheint noch ausnahmsweise das ܐ der Verba ע״ im Part. Pass. Peal vorzüglich bei dem Wort ܣܢܺܐ sno er hat gehafst, nach dem ܝ݂ des regulären Participiums, ܣܢܺܝܐ anstatt ܣܢܶܐ sne, wo man nach der Analogie wie für סְנִיא snî wird schreiben können.

Es schliefst aber das ܐ nach einem Vocal stehend nicht immer die Sylbe, sondern steht auch sehr oft innerhalb derselben nach einem Vocal und vor einem Consonanten und zwar sowohl in der eigentlichen Wortform, als durch den Zutritt von Präfixen und Affixen. Nach der chaldäischen Punctation trägt das א in diesem Fall häufig einen Vocal, der nach der syrischen dem ܐ vorausgestellt wird; die Aussprache beider war wohl dieselbe, nur punctirte man hier das Chaldäische mehr nach Art des Hebräischen. Auf diese Weise kommen im Syrischen ܐܰ, ܐܶ, ܐܺ, ܐܺܝ, ܐܳ, ܐܽܘ, ܐܶܝ, ܐܰܘ, ܐܶܘ vor, die aber nicht gerade lange Vocale und Diphthonge darstellen, sondern meistens ganz andere orthographische Beziehungen haben. In einer Verbindung wie ܐܽܘ bezeichnete das ܘ ursprünglich den Vocal u, das Vocalzeichen wurde aber nachmals über den vorhergehenden Consonanten vor das lautlose ܐ gesetzt. Nach den für die Transcription des Hebräischen angenommenen Grundsätzen würden wir jene Verbindungen durch ā, ē, ī u. s. w. wiederzugeben haben; nach der Punctation des Chaldäischen durch a̲, e̲, i̲ u. s. w. Bei dem Syrischen an sich kann es als ganz gleichgültig angesehen werden, welche von beiden Bezeichnungen man wählt oder auch ob beide neben einander; eine Verwechslung ist nicht möglich; der die Linie unten oder oben tragende lateinische Vocal weist auf ein ܐ hin, dem im Syrischen immer das Vocalzeichen vorausgeht oder das es selbst trägt, wenn man in diesem letzteren Falle auch eine solche Bezeichnung anzuwenden Ursache hat. Unterstreicht man den Vocal und läfst für das Chaldäische das vorausgehende šĕbă unberücksichtigt, so stimmt die Transcription des Syrischen und Chaldäischen in solchen Worten möglichst nahe überein, z. B. ܫܶܐܠ še̲l, שְׁאֵל še̲l, hebräisch שָׁאַל šāal

bitten, ܫܶܠܳܐ selo die Bitte, chaldäisch שְׁאֵלָא sela und שֵׁילָא selă, hebräisch שְׁאֵלָה seelâh, ܐܽܘܪܚܳܐ urho der Weg, chald. אֻרְחָא orhă und אוֹרְחָא òrhă, hebr. אֹרַח òrah, ܒܽܐܘܪܚܳܐ burho auf dem Weg, chald. בְּאָרְחָא borhă, בְּאוֹרְחָא bòrhă; ܠܰܐܒܳܐ labo dem Vater, chald. לְאַבָּא labă; ܣܳܢܰܝ sonai meine Feinde, chald. סָנְאַי sânai, ܣܳܢܰܝܟ sonaik deine Feinde, chald. סַנְאָיךְ sanâik, ܝܳܐܝܽܘܬܳܐ jojuto die Schönheit, chald. יָאוּתָא jâûtă, יָאוּתָא jaûtă, von ܝܐܐ, יאה, mit Uebergang des letzten ܐ in ܝ.

In I Sam. XIV, 33 ist das hebräische Wort הֹטאים für חֹטאים sündigende nach aramäischartiger Weise mit zwischen den Vocalzeichen stehendem א punctirt; auf die für das Hebräische angenommene Art läfst sich dessen anomale Schreibung nicht zurückführen, und hòtîm wie nach syrischer Schreibung würde die Form darstellen, für die es steht.

Wenn wir das am Ende der Wörter in den Vocalen a, e, o ruhende ܐ in der Transcription nicht auszudrücken brauchen, so verlangen dagegen zwei auf einander folgende ܐ an dieser Stelle eine besondere Berücksichtigung. Die syrischen Verba ܠܐ" entsprechen zu gleicher Zeit den hebräischen לא" und לה", so wie den arabischen, die auf أ, ا für و, und ى ausgehen. Hierauf beruhen die mit ܐܐ schliefsenden Formen der Verba und Nomina, in denen der letzte Radicalbuchstaben seinen Vocal auf den mittleren vocallosen und dann ein mittlerer Radical, wenn ܐ, seinen Vocal auf den ersten vocallosen Radicalbuchstaben zurückwirft, abweichend von der für das Chaldäische geltenden Vocalisation. So haben wir von ܛܡܳܐ tmo er war unrein, das Adjectivum ܛܡܶܐ tma unrein, im *status emphaticus* ܛܡܳܐܐ anstatt ܛܡܐܳܐ, wo man für das nach dem Vocal stehende ܐ den Vocal, der für zwischenstehendes ܐ angenommenen Norm zufolge, unterstreichen kann, also tamo für ܛܡܐܳܐ, Pluralis ܛܡܶܐܐ tame, wenn man nicht lieber tamō, tamē, dafür schreiben will; ersteres aber stimmt mehr mit der chaldäischen Orthographie überein. So ܡܳܐܐ mo hundert, chald. מְאָה mâh, hebr. מֵאָה meâh (unterschieden von ܡܳܐ mo was, chald. und hebr. מָה); ܣܳܢܐܐ sono der Hasser, der Feind, Pluralis ܣܳܢܶܐܐ sone die Feinde; ܓܐܐ ge prächtig, stolz, von ܓܐܐ gaa prächtig machen, stolz sein; ܣܓܳܐ sgo viel sein, sich

vermehren, chald. סְגָא sgă, סְגָה sgâh, שְׂגָא sgă, davon ܣܽܘܓܳܐ sugo̱ die Menge, chald. סוּגָאָה sûgâh oder סְגָאָה sugâh, ܣܰܓܺܝ sagî und ܣܰܓܺܝ sagi viel, chald. סַגִּי sagî und סַגִּיא sagi, stat. emphat. ܣܰܓܺܝܳܐ sagijo̱, plur. emphat. ܣܰܓܺܝܶܐ sagije̱, fem. sing. ܣܰܓܺܝܳܐ sagijo̱, chald. סַגִּיאָה sagîâh oder wenn man will sagîâh; häufig findet man hier in unseren Drucken den Vocal nach dem ܝ, anstatt zu diesem, zu dem folgenden ܐ gesetzt, wodurch diese Formen dem Chaldäischen mehr genähert werden und alsdann statt sagijo̱ und sagije̱, sagîo̱ und sagîe̱ zu schreiben wäre.

Das zwischen zwei Vocalen stehende ܐ soll wie j ausgesprochen werden, z. B. ܐܳܐܰܪ oar Luft (ἀήρ), wie ojar, ܩܳܐܶܡ qoem stehend wie qojem. Auch wird bisweilen ܝ dafür geschrieben, wie in ܡܠܳܝܳܐ mlojo die Fülle anstatt ܡܠܳܐܳܐ mloo̱, von ܡܠܳܐ mlo er war voll. Eine ähnliche Aussprache haben wir im Deutschen in Wörtern wie säen, mähen u. s. w., die grofsentheils wie säjen, mäjen ausgesprochen werden. In Handschriften findet sich die härtere Aussprache dieses zwischen Vocalen stehenden ܐ und auch noch in einigen anderen Fällen oben mit einem Punct wie das andere Consonanten als harte bezeichnende qušoi angedeutet, um auf dessen Lautbarkeit hinzuweisen, welcher Punct wohl auch zu gleichem Zwecke über das hebräische א gesetzt ward, analog dem durch das mappîq bezeichneten ה. Sonst verwandelt sich das ܐ bei dem Hinzutritt eines anderen ܐ auch in ܝ, wie ܓܳܠܶܐ gole mit dem ܐ des *status emphaticus* ܓܳܠܝܳܐ goljo der Entdecker; in ܘ, wie in ܐܰܘܟܶܠ aukel er hat zu essen gegeben für ܐܰܐܟܶܠ, oder fällt weg, wie in ܐܶܟܽܘܠ ekul ich werde essen für ܐܶܐܟܽܘܠ.

§. 144.

Das ܶ e hat aufser dem ܐ auch das ܝ zum Vocalbuchstaben; die daraus entstehende Verbindung ܶܝ kann man durch e̱ wiedergeben, und die Verbindung ܶܐܝ durch e̱i; z. B. ܓܳܠܶܝܢ golen Entdeckende, ܬܶܓܠܶܝܢ teglen du (Frau) wirst entdecken, ܬܶܓܠܶܐ teglei sie wird entdecken, ܡܰܠܶܐܝ malei plagend, Part. Afel von ܠܐܝ lî. Amira schreibt immer e für ܶܝ eben so wie für das einfache ܶ; nur in dem Namen Ephraim schreibt er Aphræm für ܐܰܦܪܶܝܡ.

Das ܺ i hat das ܝ, aber auch das ܐ zu Vocalbuchstaben, ohne dafs es dadurch auch langes î werden müfste, wefshalb ich für ܝܺ neben dem î auch î mit rundem Circumflex schreibe und für ܐܝܺ oder ܝܐܺ î̱, für ܐܺ dagegen i̱ oder ī; z. B. ܡܺܝܬ mît er ist gestorben, ܒܺܐܪܳܐ bi̱ro oder bīro und ܒܺܪܳܐ biro der Brunnen, ܐܺܝܕܳܐ îdo die Hand, ܕܺܐܝܕܳܐ di̱do der Hand, ܒܺܐܝܕܳܐ bi̱do in der Hand, ܣܢܺܝܢ snîi̱n verhafste, ܝܰܐܒܽܘܬܳܐ jaîbuto die Begierde. Man wird am besten î schreiben, wenn die chaldäische Orthographie das î verlangt, oder für langes i in anderen Sprachen, aufserdem î. Das initiale ܝ ist nur i, nicht ji, man kann dafür î schreiben, wie in ܝܺܒܶܫ îbeš er war trocken, hebräisch und chaldäisch יָבֵשׁ jâbeš. Erhält das initiale ܝ einen anderen Vocal, so wird es j Consonant, wie in dem Participium ܝܳܒܶܫ jobeš; geht ein vocalloser Consonant voraus, so wirft es auf diesen seinen Vocal und ruht in ihm oder verwandelt sich in ruhendes ܐ, wie in ܝܺܠܶܕ îled er hat gezeugt, geboren, ܐܶܬܺܝܠܶܕ etîled er ist gezeugt, geboren worden, ܡܺܐܠܰܕ mīlad zeugen, gebären, chaldäisch יְלַד, אִתְיְלִיד und מֵילַד.

Das ܳ o, welches bei den westlichen Syrern das hebräische und chaldäische Qâmeṣ ersetzt, hat ܐ zum Vocalbuchstaben; an seiner Stelle aber haben die östlichen Syrer, die Nestorianer, die Chaldäer in Mesopotamien bis in die neuesten Zeiten den a-Laut beibehalten und wo ein wohl nicht häufig vorkommendes o gesprochen wird, drücken sie es nach alter Orthographie durch ܘ aus. Dieses, bei dem sich aber der o-Laut nur selten erhielt, wie z. B. in dem Namen des ܩܳܘܦ qôf, stand ehemals für das hebräische ֹ; in syrischen Wörtern ward nachher meistens au dafür gesprochen und auch ܘܽ geschrieben. In den aus dem Griechischen aufgenommenen Wörtern hatte man gewöhnlich ܘ für *o* und *ω* gesetzt; bei der Vocalisation liefs man dann meistens jenes ܘ in ܳ ruhen, oft aber auch in ܽ, z. B. ܣܽܘܦܺܝܐ für *Σοφία*, ܬܪܳܘܢܳܘܣ für *θρόνος*, ܦܳܘܺܝܛܳܐ für *ποιητής*, ܢܺܝܩܰܢܳܘܪ für *Νικάνωρ*, ܩܳܢܳܘܢܳܐ für *κανών*. Man wird dieses ܘܳ wie das hebräische ֹ durch ô wiedergeben können, also für diese Namen und Wörter Sôfija, trônôs, puîṭo, Nîqanôr und qonuno schreiben. In Wörtern und Namen, welche die Syrer zur Zeit der Kreuzzüge von den Abendländern

aufgenommen haben, findet sich gleichfalls deren o öfters durch ܘܿ ausgedrückt, wie in ܩܘܿܢܕ qònd für *comte.*

Zwischen dem a, das für das o des Westsyrischen, für das ◌ܳ steht, welches letztere von den Nestorianern ◌ܵ ◌ܵ und ◌ܵ geschrieben wird, und dem a, das für ◌ܰ steht, dem ◌ܲ, scheinen diese keinen eigentlichen Unterschied zu machen, das erstere nicht als langes â und das letzte als kurzes a anzusehen, wie wohl angenommen wurde. Beide Bezeichnungen entsprechen einander öfters und wechseln mit einander, wenn gleich ◌ܵ u. s. w. gewöhnlich für das ◌ܳ oder ◌ܵ des Westsyrischen steht, und ◌ܲ für ◌ܰ eben so wie in diesem. So finden wir in dem von Rödiger in der Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes II, 1839, S. 85, veröffentlichten Credo der chaldäischen Christen, in der alten Sprache, neben Beobachtung des eben angegebenen Unterschiedes ܕܡܛܽܠܵܬܲܢ dmeṭulatan wegen uns und ܦܘܼܪܩܵܢܲܢ purqanan unsere Erlösung, westsyrisch dmeṭulotan und purqonan, dann ܡܵܘܕܹܝܢܲܢ maudenan wir (sind) bekennend geschrieben, in denen offenbar der Unterschied zwischen ◌ܵ und ◌ܲ mehrfach unbeachtet geblieben ist. Auch scheinen beide Bezeichnungen, die des ◌ܵ und des ◌ܲ, von einer und derselben älteren, dem oben stehenden Punct, ausgegangen zu sein. In nestorianischen Texten, die auf dieselbe Weise punctirt wären, würden wir hiernach nicht wohl einen Unterschied zwischen ◌ܵ ◌ܵ ◌ܵ und ◌ܲ machen können, man müſste denn letzteres dem hebräischen ◌ַ entsprechend durch a, die ersteren dem ◌ָ entsprechend durch â wiedergeben, was aber, wenn beide zusammengeworfen sind, ohne Correctur der syrischen Punctation nicht angeht.

Mit dem für den Vocal o stehenden ܘܼ, ܘܿ, dem ò, dürfen übrigens die Fälle nicht verwechselt werden, in denen das ܘ als Consonant nach ◌ܳ steht, wie in dem Participium Fem. Sing. ܗܳܘܝܳܐ howjo, Plur. ܗܳܘܝܳܢ howjon, seiend, seiende, wo die Formen des Masculinums ܗܳܘܹܐ howe, Pluralis ܗܳܘܹܝܢ howen die Aussprache jener nachweisen.

Für den u-Laut steht mit Ausnahme zweier Wörter immer ܘ und mit dem Vocalzeichen ܘܼ; die zwei Wörter sind ܟܽܠ kul alle und ܡܶܛܽܠ meṭul wegen, die so häufig vorkommen, daſs die Gewohnheit in ihnen das ܘ unterdrückt hat. Unpassend ist es deſshalb, einen orthographischen Unterschied in der Transcription Statt finden

zu lassen und diese Wörter, wie Manche gewollt haben, gegen die Aussprache der Syrer selbst kül und metül zu schreiben und auszusprechen.

Unter das für u stehende ܘ wird bisweilen ein Punct gesetzt, um langes û von kurzem zu unterscheiden; über dem ܘ bezeichnet er dagegen das kurze u, wie in ܒܬܘܼܠܐ btûlo Jungfrau, ܢܘܼܢܐ nûno der Fisch, ܢܣܝܘܿܢܐ nesjuno die Versuchung, ܫܘܿܥܝܬܐ suito die Erzählung (Amira, S. 54). Die chaldäische Orthographie beobachtet den Unterschied zwischen û und u so gut wie gar nicht, er gehört für sie nur der Grammatik an. Für syrisches ܘܼ stehen im Chaldäischen וּ, וֹ und ֻ, letzteres am wenigsten angewandt und vorzugsweise als gleichbedeutend mit וֹ wechselnd, das alsdann meistens da steht, wo die Grammatiker ֻ vorschreiben, wofür aber auch וּ vorkommt, z. B. Fut. יִקְטוֹל, Imp. קְטוֹל, anstatt des יִקְטֻל und קְטֻל; Fut. יִפּוֹק, Imp. פּוֹק, von נְפַק, anstatt des יִפֻּק und פֻּק der Grammatik. Dafs hier das וֹ und וּ keine lange Vocale darstellen, ist klar. Mit Beobachtung der chaldäischen Orthographie ist daher eine consequente Schreibung hier nicht möglich. Obige syrische Wörter sind chaldäisch בְּתוּלָא btûlă, נוּנָא nûnă, נִסְיוֹנָא nisjônă und שׁוּעִית sûit. Für das Syrische hat es wohl keinen Zweck u und û von einander zu unterscheiden, in so fern man es nicht in Beziehung auf einzelne Handschriften oder grammatische Verhältnisse thut, das einfache u wird also überall hinreichen.

So wie im Hebräischen der initiale Consonant ו in den Vocal וּ überging und im Arabischen für initiales و durch Unterdrückung seines Vocals in der gewöhnlichen Aussprache u wird, so ging auch im Syrischen das vocallose initiale ܘ bisweilen in den u-Laut über, zumal ja auch das weichgewordene ܒ in dieser Stellung wie u gesprochen wurde, und Amira schreibt daher S. 31 ulo für ܘܠܐ wlo und nicht, S. 49 uchife für ܘܟܐܦܐ wkife und die Steine u. s. w., analog dem als i gesprochenen initialen ܝ. Aber es findet hier der Unterschied Statt, dafs dieses den Vocal ܶ erhält und im Verse einen Fufs bildet, was bei dem ܘ nicht der Fall ist, so wenig wie bei dem initialen ܒ. Es wird daher vielleicht zweckmäfsiger sein, auf diese Abweichung der Aussprache im Syrischen keine Rücksicht zu nehmen und das ܘ im Anfang eines Wortes immer durch w wiederzugeben;

anderen Falles aber könnte die nachher für das Arabische vorgeschlagene Bezeichnung durch û auch hier angewandt werden.

§. 145.

Das hebräisch-chaldäische šĕbă *mobile* nach einem initialen Consonanten, für das die Syrer kein Zeichen aufgenommen haben, wird in den lateinischen Transcriptionen derselben bald übergangen, bald durch einen Vocal ausgedrückt, der dann gewöhnlich derselbe wie in der zunächst folgenden Sylbe ist, wie dieſs auch groſsentheils der Fall in den alten Uebertragungen hebräischer Namen und Wörter war. So schreibt Assemani patacha für pṫoḫo, zakapha für zqofo, aber rvassa für rƀoṣo, und Amira ossosso für ǫ̃ṣoṣo, die deutsch-syrischen Grammatiker etzotzo oder ezozo für diesen Namen des u. Sonst schiebt Amira nur dem vocallosen ܥ einen Vocal unter, der das šĕbă *mobile* vertritt, oder dem einem ܥ vorausgehenden vocallosen Consonanten, und zwar meistens den Vocal, der zunächst vorher oder nachher lautet, wie in ܐܪܒܥ vier, wofür er arbaa, und in ܐܪܒܥܐ vier, wofür er arboo schreibt; bisweilen auch ein e, wie in ܥܠܝܢ elain über uns. Diese letzte Aussprache wird auch wohl durch eine unter das ܥ gesetzte Linie, mhagĵono genannt, angedeutet, und dabei findet sich der Vocal selbst auch noch geschrieben als Verbindung zweier verschiedener Bezeichnungsarten, wie in ܥܗܕ ẹhad sich erinnern. Nach einer anderen Ansicht wäre hier die unter dem ܥ stehende Linie die Occultationslinie, die andeuten sollte, daſs das ܥ wie ܐ auszusprechen sei, was vor dem ܗ Statt findet; beides kann durch das mhagĵono angedeutet werden und die Bezeichnung bezieht sich eigentlich nur darauf, daſs das ܥ hier als Vocalbuchstabe dient. Die übrigen Buchstaben schlieſst Amira unmittelbar ohne Vocallaut an die folgenden an (vgl. oben §. 134). Indessen ergiebt sich aus den syrischen Versen, daſs dieser einem šĕbă *mobile* entsprechende Halbvocal schon in frühen Zeiten nicht als eine Sylbe bildend gerechnet wurde und daher auch nicht wohl in die Transcription übergehen kann; bei dem initialen ܥ habe ich ihn jedoch nach Amira aufgenommen. Von der Schwierigkeit der Aussprache hängt es in den einzelnen Consonantenverbindungen ab, ob man dabei eine Art von Halbvocal hören läſst oder nicht.

§. 146.

Zum theilweisen Ersatz für das hebräische šĕbă hatten die Syrer eine vorzüglich in Handschriften angewandte Bezeichnung, welche nach ihrer verschiedenen Stellung das šĕbă *quiescens* sowohl als das *mobile* ausdrückte, dabei aber auch noch andere Bedeutungen hatte, so dafs man sie öfters nur in dem Sinne einer Hinweisung nehmen kann, dafs in der Aussprache eine Besonderheit Statt finde, wonach sie so wie der diacritische Punct sehr verschiedene Beziehungen hatte und verschiedenartige Anwendung und Auslegung fand. Sie besteht in einer über einen Buchstaben gesetzten kleinen Linie, ܡܪܗܛܢܐ marhṭono (*currere faciens* von ܪܗܛ *cucurrit*) genannt, die, wie in diesem Worte selbst, vorzugsweise anzeigen soll, dafs der Buchstabe, dem sie beigefügt ist, ohne Vocal gesprochen werden solle; dann in der gleichen unter einen Buchstaben gesetzten Linie, ܡܗܓܝܢܐ mhaǧǰono (*meditari faciens* von ܗܓܐ hgo *meditatus est*) genannt, welche jenen mit einem Vocal aussprechen läfst, entweder um anzudeuten, dafs das Wort hier seiner Form nach einen solchen habe, der dann wohl späterhin auch noch besonders beigeschrieben wurde, oder dafs es etwa des Verses wegen damit auszusprechen sei. Der Vocallaut ist dann meistens e, aber auch a, wofür wir ĕ und ă wie für das šĕbă *mobile* und *compositum* schreiben können, wenn nicht der Vocal selbst ausgedrückt ist. Es zeigt diese Linie ferner den nur durch die Vocale bemerkbaren Unterschied der einen Form von einer anderen an, wenn man hier nicht vielleicht auch einen vormals gesprochenen kurzen Vocal voraussetzen kann, wie er mitunter auch noch voll lautete. So erhält der Imperativ in den Passivformen ein mhaǧǰono, wie im Ethpeël ܐܬܩܛܠ eťqaṭl (eťqaṭĕl), im Ethpaal ܐܬܩܛܠ eťqaṭl (eťqaṭăl), welche sich weder von einander noch von dem Praeteritum unterscheiden. Diese beiden lassen sich noch aussprechen, in einer Consonantenverbindung aber wie eťkaťb werden wir wohl ein ĕ, eťkaťĕb hören lassen müssen. Die östlichen Syrer sprechen diese Imperativformen mit vollem Vocal ganz ebenso wie das Praeteritum aus, eťqaṭel und eťqaṭal. In verschiedenen Versen finden wir das Wort ܚܟܡܬܐ (die Weisheit) ḥeǩmťo und ܚܟܡܬܐ ḥeǩemťo geschrieben und beides eben so auch in Prosa. Auch wird selbst ein auslautendes ܗ auf diese Weise bezeichnet, um eine Sylbe mehr zu erhalten, z. B. ܒܠܘܕܝܗ beloďehĕ ohne sie, anstatt beloďeh, ܦܘܩܕܢܝܗ puqdonehĕ seine

Vorschrift, anstatt puqdoneh (Amira, S. 40—47). So soll ܐܢܐ ich bald no lauten und ist dann ܐܢܐ geschrieben, bald eno und ist dann ܐܢܐ oder ܐܢܐ geschrieben, aber letzteres wird von Späteren auch blos no gelesen. Neben diesen Zeichen eine besondere *linea diacritica*, die eben so aussieht, für anderweitige Beziehungen anzunehmen, erscheint unpassend; schon in dem Namen „man solle Acht geben" scheinen auch solche zu liegen und die *linea occultans*, obschon von den syrischen Grammatikern davon getrennt, wird gleichfalls hierher zu rechnen sein, deren Bedeutung wohl früherhin sehr von der späteren abwich (vgl. Ewald, Abhandlungen, S. 90—99).

§. 147.

Als Diphthonge, zusammengesetzt mit ܝ, kommen vor ܰܝ ai, ܐܰܝ a̱i, ܳܝ oi, ܐܳܝ o̱i, ܽܘܝ ui, die man, wenn man will, am Ende der Wörter durch aĭ, a̱ĭ, oĭ, o̱ĭ, uĭ wiedergeben kann, da das i, wie es scheint, hier viel schwächer als der vorhergehende Vocal ist und defswegen bei den weiter unten stehenden Verbindungen gar nicht ausgesprochen wird; z. B. ܐܰܝܟܳܐ aiko und ܕܐܰܝܟܳܐ da̱iko wo, ܩܪܳܝܬܳܐ qroito das Lesen, ܪ̈ܰܓܠܰܝ reğlaĭ meine Füfse, ܒܰܝܰܐܝ baja̱ĭ sie (die Weiber) haben getröstet, von ܒܰܝܰܐ Paël trösten, ܢܘܟܪܳܝ nukroĭ fremd, ܒܘܝܳܐܝ bujo̱ĭ mein Trost, ܪܒܽܘܝ ribuĭ Vielheit, Name der zwei den Plural bezeichnenden Puncte, von ܪܒܳܐ rbo viel sein, vermehren. Uebrigens macht Amira bei diesen Diphthongen keinen Unterschied, ob sie in der Mitte oder am Ende der Wörter stehen; er schreibt überall ai u. s. w. und man wird ihm wohl am besten hierin folgen.

Mit ܘ zusammengesetzt kommen die Diphthonge ܰܘ au, ܐܰܘ a̱u, ܶܘ eu, ܐܶܘ e̱u vor, z. B. ܐܰܘܝܽܘܬܳܐ aujuto die Eintracht, ܘܐܰܘܝܽܘܬܳܐ wa̱ujuto und die Eintracht, von ܐܰܘܳܐ awo gleich machen, Paël ܐܰܘܺܝ awî vereinigen, ܒܢܰܘ bnau sie haben gebaut, ܒܰܝܰܐܘ baja̱u sie haben getröstet, ܡܰܪܘܳܝܳܢܳܐ mareujono berauschend, von ܪܘܳܐ rwo berauscht sein, ܒܘܠܶܘܛܐ buleuṭi oder ܒܘܠܶܘܛܺܝ buleuṭî für βελευτης, ܠܶܘܬܳܐ le̱uto oder ܠܐܶܘܬܳܐ le̱uto die Arbeit, Mühseligkeit, chaldäisch לֵיאוּתָא lê̱ûtâ, von ܠܐܺܝ lî̱, לְאָה arbeiten, ermüden.

§. 148.

Die nach und nach abgeschliffene Aussprache der Syrer unterdrückte mehrere Laute theils innerhalb der Wörter, theils bei den Flexionen der Verba, theils bei den Pronominalsuffixen, die dann in der Punctation ohne Vocalzeichen gelassen wurden, so wie auch das in den Pronominalsuffixen dazwischen stehende ܗ durch die darunter gesetzte Occultationslinie, ܗ̱, als seines Lautes verlustig bezeichnet wurde, was gleichfalls bei ܗܘ̣ er und ܗܝ sie, die für das Verbum substantivum stehen, in ihrem Anschlufs an vorhergehende Wörter ܗ̱ܘ und ܗ̱ܝ geschrieben, Statt fand. Im Chaldäischen dagegen behielten dieselben Endungen und Auslaute ihre vollständige Vocalbezeichnung; nur in dem neben וֹהִי auch וֹי geschriebenen Suffix zeigt sich die Unterdrückung des ה. Indessen werden im Syrischen auch öfters von den Einen Vocale in Fällen gesetzt, wo sie Andere weglassen, und für die Occultation des ܗ findet eben so wenig Gleichförmigkeit Statt. Die in jenen Endungen vorkommenden Vocalbuchstaben sind ܘ und ܝ; setzen wir also für diese da, wo sie nicht mehr lauten sollen, früherhin aber gewifs gelautet haben, wie sich diefs auch aus den wenigen Ueberresten der aramäischen Sprache im Neuen Testament ergiebt (*κοῦμι* für ܩܘܡܝ Marc. V, 41, *σαβαχθανί* für ܫܒܩܬܢܝ šbaqtonĭ Marc. XV, 34, Matth. XXVII, 46), ŭ und ĭ anstatt u und i oder î, oder wenn man will kleines u und i, so ist wohl allen billigen Forderungen an die Transcription Genüge geleistet. Das ܗ̱ wird man am besten durch kleines ʰ ausdrücken, wenn überhaupt bei der Verschiedenheit, die in der Anwendung der Occultationslinie Statt findet, eine solche Auszeichnung nöthig befunden wird; in den Pronominalsuffixen läfst sie Amira durchgängig weg; das Fehlen der Vocalzeichen weist da hinlänglich das Sachverhältnifs nach.

In den Flexionen der Verba werden die durch ܝ und ܘ bezeichneten Endungen i und u in der Aussprache meistens unterdrückt, ebenso das für i stehende ܝ am Ende der Pronominalsuffixe, was im Chaldäischen nur bei einigen derselben der Fall ist. So sind ܡܠܟܝ malkĭ, מַלְכִּי malkî mein König; ܡܠܟܟܝ malkekĭ, מַלְכָּךְ malkek und מַלְכֵּכִי malkekî dein (einer Frau) König; ܡܠܟܝܟܝ malkaikĭ, מַלְכַּיְכִי malkaikî deine (einer Frau) Könige; ܩܛܠܬܝ qṭaltĭ, קְטַלְתְּ qṭalt (oder

qĕṭalt) du (Frau) hast getödtet; ܩܛܠܘ qṭalŭ, קטלו qṭalû sie haben getödtet; ܓܠܝܘ galîŭ, גליו gallîŭ sie haben offenbar gemacht. Eine Ausnahme hiervon machen die Infinitive der abgeleiteten Verba, wie Paël ܡܩܛܠܘ mqaṭolu tödten machen, chaldäisch קטלא qaṭṭală und mehrere Formen der Verba ל״ה, in denen das ܝ für radicales ו steht, wie in ܓܠܝ glî, גלי glî Imperativ entdecke, ܐܬܓܠܝ etglî, אתגלי itglî (oder itgĕlî) er ist entdeckt worden (im Plural ܐܬܓܠܝܘ etglîŭ, אתגליו itglîŭ sie sind entdeckt worden).

Im chaldäischen Paël, Afel und in allen Passivformen der Verba ל״ה wird, wie in den erwähnten גליו und אתגליו, in der dritten Person des Plur. Praet. die Endung יו geschrieben und der sonst in dieser Person immer vorhandene u-Laut unterdrückt, also ו anstatt ו gesetzt. Dafür soll îv oder îw gesprochen werden. Hier verliert aber offenbar das nach î stehende ו ebenso wie im Syrischen seinen Laut und wie im Arabischen, wo ruhendes و auf i nicht folgen kann; das ו verhallt im î. Dafs nach der Punctation hierbei bisweilen ein ו für ו steht oder umgekehrt, ist von keiner Bedeutung.

Dafs übrigens im Syrischen dieses die dritte Person des Pluralis im Praeteritum, die zweite im Imperativ endigende ܘ im Gegensatz gegen die arabische Aussprache schon frühe nicht mehr lautete, beweisen die Verse des Bardesanes, des Urhebers der auf das Sylbenmafs gegründeten syrischen Dichtkunst im zweiten Jahrhundert, oder nach Anderen seines Sohnes Harmonius (Aug. Hahn, *Bardesanes Gnosticus, Syrorum primus hymnologus, Lipsiae*, 1819, 8°., p. 35, 43). In den Gedichten Ephraems des Syrers werden auf gleiche Weise die nachher folgenden nicht lautenden Pronominalsuffixe der Aussprache nach unterdrückt (*Chrestomathia Syriaca sive S. Ephraemi Carmina selecta. Ediderunt — Aug. Hahn et Fried. Lud. Sieffert. Lipsiae*, 1825, 8°.). Neben diesen nach der gewöhnlichen Punctation auch in der Prosa nicht ausgesprochenen Sylben werden in den Versen häufig auch noch andere Sylben zusammengezogen und deren Vocale verschluckt.

Aufser den einfachen nicht lautenden Endungen ܝ und ܘ kommen nachstehende meistens als Diphthonge ausgesprochene Verbindungen vor :

ܐܗܘ a͟hu, wie in ܐܝܢܐܗܘ aina͟hu wer ist.

ـܰܘ̈ܗܝ au^{h}ĭ, von Amira au ausgesprochen, wie in ܡܰܠܟܰܘ̈ܗܝ malkau^{h}ĭ seine Könige, chaldäisch מַלְכוֹהִי malkôhî.

ـܐܰܘ̈ܗܝ au^{h}ĭ, wie in ܣܳܢܐܰܘ̈ܗܝ sonau^{h}ĭ seine Feinde.

ـܐܶܗܘ e^{h}ŭ, von Amira eu ausgesprochen, wie S. 47 gueu für ܓܒܶܐܗܘ gbe^{h}ŭ es ist auserwählt, ܩܣܶܐܗܘ qse^{h}ŭ es ist hart, ܕܟܶܐܗܘ dke^{h}ŭ er ist rein.

ـܶܝܘ̈ܗܝ eŭ^{h}ĭ, wie in ܢܶܒܢܶܝܘ̈ܗܝ nebneŭ^{h}ĭ er wird es erbauen, ܐܣܶܝܘ̈ܗܝ aseŭ^{h}ĭ ich werde ihn heilen.

ـܺܝܘ̈ܗܝ îŭ^{h}ĭ, wie in ܒܢܺܝܘ̈ܗܝ bnîŭ^{h}ĭ erbaue es, ܢܶܩܛܠܺܝܘ̈ܗܝ neqtlîŭ^{h}ĭ oder ܢܶܩܛܠܺܝܘ̈ܗܝ neqtliju^{h}ĭ er wird tödten, ܐܰܝܬܳܐܝܘ̈ܗܝ aitoiŭ^{h}ĭ oder ܐܰܝܬܳܝܗ̈ܝ aitoi^{h}ĭ führe ihn herbei, Afel ܐܰܝܬܺܝ aitî von ܐܶܬܳܐ eto er ist gekommen.

ـܝ ĭ, wie in ܣܳܢܐܝ sonĭ mein Feind, ܣܘܓܐܝ sugĭ meine Menge.

Die östlichen Syrer schreiben bisweilen ein doppeltes nicht lautendes ܝ; so im Imperativ des Ethpeel ܐܶܬܒܢܺܝܝ etbaniĭ werde gebaut, anstatt des ܐܶܬܒܢܰܝ etbnai der westlichen Syrer.

ـܳܗ̈ܝ o^{h}ĭ, von Amira eben so wie das folgende oi ausgesprochen, ܓܰܠܝܳܗ̈ܝ galjo^{h}ĭ es ist offenbar, von ܓܰܠܝܳܐ galjo offenbar, Fem. vom Participium ܓܠܶܐ gle.

ـܳܐܗ̈ܝ o^{h}ĭ, wie ܩܰܪܺܝܒܬܳܐܗ̈ܝ qarîbto^{h}ĭ sie ist die nächste, ܡܳܢܳܐܗ̈ܝ mono^{h}ĭ was ist oder sein wird.

ـܳܝܗ̈ܝ oi^{h}ĭ, wie in ܓܒܳܝܗ̈ܝ gboi^{h}ĭ er hat ihn gewählt, ܓܠܳܝܳܝܗ̈ܝ glojoi^{h}ĭ offenbaret es (ihr Weiber), ܩܛܰܠܬܳܝܗ̈ܝ qtaltoi^{h}ĭ du hast ihn getödtet.

ـܽܘܗ̈ܝ u^{h}ĭ, wie in ܒܢܰܘܽܗ̈ܝ bnawu^{h}ĭ oder ܒܢܐܘܽܗ̈ܝ bnawu^{h}ĭ sie haben es erbaut, ܐܶܡܪܽܘܗ̈ܝ umru^{h}ĭ saget es. Assemani spricht diese Endung uë aus (*Bibl. Or.* I, p. 14), in dem Namen ܐܚܐܕܐܒܽܘܗ̈ܝ Achadabuë (Bruder seines Vaters) oder, wie der Träger dieses Namens wahrscheinlicher hiefs, ܝܗܒܐܚܽܘܗ̈ܝ Jabachues (sein Bruder hat gegeben, *ibid.* II, p. 396, III, 1, p. 51). Abraham Ecchellensis schreibt Jabahui dafür.

ـܐܽܘܗ̈ܝ u^{h}ĭ, wie in ܚܙܐܽܘܗ̈ܝ hzau^{h}ĭ sie sahen ihn.

Amira bemerkt S. 243—246, dafs wenn ܗܘ und ܗܝ für das Verbum substantivum stehend einem Worte angeschlossen werden, das auf o ausgeht, die orientalischen Syrer a anstatt o sprechen, ein anderer Vocal aber unverändert bleibt. Auf einen Consonanten folgend lauteten sie hu und hi und werfen auf diesen auch häufig ihren eigenen Vocal zurück, z. B. ܠܝܬܗܘ für ܠܝܬ ܗܘ ist nicht, ܡܢܗܝ für ܡܢ ܗܝ wer ist sie. Man kann die Zusammenziehung der beiden Wörter durch ein Verbindungszeichen andeuten, also lait-ʰu und man-ʰî schreiben. So kommt bei Amira S. 39 ܛܒܘ ܗܘ anstatt ܛܒ ܗܘ ttouu ist gut vor, da bei ihm zufolge der Gewohnheit seiner Zeit in der Mitte der Wörter u für v gesetzt wurde (*vt* und *paruula*). Dasselbe Verbindungszeichen ist anwendbar, wenn das erste Wort auf einen Vocal oder Diphthong endigt, welche durch Unterdrückung des ܗ als Consonanten lautend werden, wie in ܗܘ ܗܘ haw-ʰu er ist, ܗܝ ܗܝ hij-ʰî diefs ist, ܐܝܩܝ ܗܘ îqij-ʰu es ist vergebens. Uebrigens werden ܗܘ und ܗܝ gewöhnlich getrennt von den Wörtern geschrieben, mit denen sie sich der Aussprache nach verbinden.

Noch ist ein otiirendes ܘ der Verbindung ܘܘ uŭ in einigen von Verbalformen des S̄afel abgeleiteten Nennwörtern zu bemerken, wie in ܫܘܘܕܝܐ šuŭdojo das Versprechen, von ܫܘܕܝ šaudî er hat versprochen, S̄afel von ܐܝܕܐ îdo (die Hand reichen, ungebräuchlich) von ܝܕ jad Hand; ܫܘܘܕܥܐ šuŭdoo die Verkündigung, von ܫܘܕܥ šaudā er hat verkündigt, von ܝܕܥ îdā er hat gewufst, erkannt; ܫܘܘܚܪܐ šuŭḫoro das Zaudern, von ܫܘܚܪ sauḫar und Afel ܐܘܚܪ auḫar er hat gezaudert, von dem nicht gebräuchlichen ܐܚܪ, chaldäisch אֲחַר, hebräisch אָחַר mit derselben Bedeutung.

§. 149.

Wenn wir hiernach im Stande sind, die Orthographie syrischer Wörter auf eine wenigstens leidliche Weise wiederzugeben, so ist diefs nicht eben so bei vielen griechischen von syrischen Schriftstellern gebrauchten Wörtern der Fall, in denen häufig für jeden griechischen Buchstaben irgend ein syrischer gesetzt wurde und dann die Vocale hinzukamen. So entspricht ܓܐܘܡܛܪܝܐ Buchstabe für Buchstabe dem griechischen *γεωμετϱία*, in der Transcription wird daraus

gòmîṭrija, aus ܗܶܕܝܽܘܛܳܐ ἰδιώτης hedjuṭo, aus ܐܰܓܓܶܠܳܘܣ ἄγγελος aggehlòs, aus ܣܽܘܢܳܗܕܳܘܣ σύνοδος sunohdòs. Derartige Uebelstände sind nicht zu vermeiden. In Wörtern, in denen die griechische Endung des Accusativ Pluralis ας entweder vorkommt oder auch nur vorausgesetzt ist, werden diese von den syrischen Schriftstellern durch ܶܐܣ̈, ܶܝܐܣ̈, ܶܘܣ̈ und ܶܝܘܣ̈ ausgedrückt und in den beiden letzteren das ܘ nach dem Vorgange von Lorsbach occultirt (*Hoffmanni Gramm. Syr.*, p. 256, a, p. 257, c). Möglich, dafs jene Accusative auf ας in Syrien mit denen auf ους ausgehenden in einer verdorbenen Aussprache des Griechischen theilweise zusammengeworfen wurden und so die sonderbare Schreibung mit ܘ entstand, was dann das beigesetzte ̈ wieder verbessern mufste. Aber schwerlich verlohnt es sich, diese Anomalieen durch künstliche Transcriptionen wiedergeben zu wollen; ein einfaches as möchte hier wohl überall genügen.

§. 150.

Das Samaritanische, das die alte phönicisch-jüdische Schrift ziemlich unverändert und ohne Hinzufügung von Vocalpuncten beibehielt, schlofs sich wie es scheint als aramäischer Dialect vorzugsweise dem in Palästina herrschenden, nachmals mit dem Namen chaldäisch bezeichneten, Dialecte an. Dafür spricht die geographische Lage, da Samaria selbst und Sichem, Neapolis jetzt Nâbulus noch etwas südlicher als Tiberias, der Hauptsitz jüdischer Gelehrsamkeit, lagen, durch Galiläa von dem nördlicheren syrischen Sprachgebiet getrennt, und man für die ganze Gegend eine gewisse Gleichförmigkeit in der Sprache voraussetzen darf; es spricht dafür dem nördlichen Syrischen gegenüber die Aussprache a statt o, die mit grofser Wahrscheinlichkeit aus der angewandten Orthographie hervorgeht. Die Wortformen sind, wo sich das Chaldäische von dem Syrischen unterscheidet, mehr chaldäisch als syrisch. So stimmt mit jenem im Futurum die Praeformativsylbe ji, ࠉ, ִי, anstatt des syrischen ne, ܢ überein, wie in ࠉࠒࠈࠋ und יִקְטֹל jiqṭul, syrisch ܢܶܩܛܽܘܠ neqṭul er wird tödten; der Infinitiv endigt sich in den abgeleiteten Conjugationen auf ah ࠄ, dem chaldäischen אָ, entsprechend, statt syrischen u ܘ̈; die Passivformen Ethpeel und Ethpaal desselben haben die Praeformativsylbe ࠀࠕ, chaldäisch אִתְ, statt des syrischen ܐܶܬ, dagegen be-

ginnen sie im Paël, Afel und Ethtafal mit m ࠌ wie in dem Syrischen gegen das Chaldäische. Die sämmtlichen Infinitive mit einander verglichen sind hiernach:

	Syrisch.	Samaritanisch.	Chaldäisch.
Peal,	ܡܩܛܠ meqṭal.	ࠌࠒࠈࠋ miqṭal.	מִקְטַל miqṭal.
Ethpeel,	ܡܬܩܛܠܘ meṫqṭolu.	ࠀࠕࠒࠈࠋࠄ iṫqṭalah.	אִתְקְטָלָא iṫqṭâlă.
Paël,	ܡܩܛܠܘ mqaṭolu.	ࠌࠒࠈࠋࠄ mqaṭalah.	קַטָּלָא qaṭṭală.
Ethpaal,	ܡܬܩܛܠܘ meṫqaṭolu.	ࠀࠕࠒࠈࠋࠄ iṫqaṭalah.	אִתְקַטָּלָא iṫqaṭṭâlă.
Afel,	ܡܩܛܠܘ maqṭolu.	ࠌࠒࠈࠋࠄ maqṭalah.	אַקְטָלָא aqṭâlă.
Ethtafal,	ܡܬܬܩܛܠܘ meṫtaqṭolu.	ࠌࠕࠒࠈࠋࠄ mitaqṭalah.	אִתַּקְטָלָא ittaqṭâlă.

Für das dâg̰es̄ *forte* der chaldäischen Punctation habe ich im Samaritanischen keine Verdoppelung der Consonanten eintreten lassen, über die wir nichts wissen und für die auch abweichend vom Syrischen im Ethtafal keine zwei ࠕ geschrieben sind.

Wie in diesen Beispielen syrische und chaldäische Formen mit einander wechseln, so ist dieſs durch das ganze Verbum der Fall; doch sind die chaldäischen den syrischen gegenüber vorherrschend. Da uns alle Nachrichten über die eigentliche Aussprache des Samaritanischen fehlen, die Bestimmung derselben also nur auf äuſseren Gründen der Wahrscheinlichkeit beruhen kann, so scheint es mir nach dem Vorhergehenden, daſs man mehr die chaldäischen Vocallaute, abgesehen von deren feineren Bezeichnungen, als die syrischen in allen samaritanischen Wortformen anwenden sollte, welche sich nicht bestimmt von chaldäischen unterscheiden. Zu diesen gehören mehrere aus dem Hebräischen beibehaltene, z. B. hebräische Infinitive, die neben den samaritanischen vorkommen. Mit dem Hebräischen stimmt auch die Pluralendung îm der männlichen Nennwörter überein, gegen das în der übrigen Aramäer, wie in ࠁࠓ bar Sohn, Pluralis ࠁࠓࠉࠌ barîm und ࠁࠍࠉࠌ banîm, hebräisch בֵּן, בָּנִים chaldäisch בַּר, בְּנִין, syrisch ܒܪ, ܒܢܝܐ.

Die Bedeutungen der samaritanischen Wörter sind vorzugsweise die aramäischen, dann hebräische; sie weichen aber von diesen beiden, wenn gleich deren Orthographie nicht verschieden ist, mehrfach ab; dann kommen Wörter, welche keiner der verwandten Sprachen angehören.

Das Samaritanische stimmt in seiner Orthographie, einzelne Eigenthümlichkeiten und die häufigen Verwechslungen der in ihm

gleichlautenden Buchstaben abgerechnet, mit nichtpunctirtem Chaldäischem oder Syrischem fast ganz überein, wendet seine Vocalbuchstaben auf dieselbe Art und auch meistens in denselben Fällen wie jene an, so dafs wir in der Vocalsetzung ziemlich die für diese Sprachen angenommenen Normen befolgen können. Wir haben hiernach die einfachen nicht besonders ausgedrückten Vocale a, e, i, o, u, die für entsprechende chaldäische Laute ohne Rücksicht auf Länge oder Kürze dieser letzteren zu setzen wären; mit ࠀ und ࠏ verbunden, welche beide für sich im Samaritanischen lautlos sind, werden jene Vocale zu a̱, a̰, e̱, ḛ u. s. w. oder, wenn man lieber will, zu ā, ã, ē, ẽ u. s. w. Das ࠄ am Ende einer Sylbe ruht in den verschiedenen Vocalen und wird dann als deren Verlängerung anzusehen sein, also mit vorlautendem a wie langes a gleich dem chaldäischen אָ. Es steht auch wohl zufolge der höchst ungenauen Orthographie für initiales ࠀ, selbst wenn dieses Praeformativ der ersten Person Singularis des Futurum oder des Afel ist. Vor Gutturalen und dem r in letzter Sylbe wird wie im Chaldäischen und Syrischen vorzugsweise a zu setzen sein. Das ࠅ w drückt als Vocalbuchstabe zugleich die Laute û, ô und au aus, das ࠉ j die Laute î, e̱ und ai eben so wie in den verwandten Sprachen; damit sollen aber die î, ô, û nicht als immer lange Vocale gelten, sondern nur den orthographischen Unterschied bezeichnen, wie er auf gleiche Weise auch im Chaldäischen und Hebräischen bezeichnet wird. Die Anwendung dieser Vocalbuchstaben ist aber sehr vag, wie diefs bei wenig geregelter Orthographie nicht wohl anders der Fall sein konnte; so kommt der oben erwähnte Infinitiv des Afel auch ࠌࠒࠏࠈࠋࠀࠄ geschrieben vor, wobei Uhlemann (*Institutiones linguae Samaritanae*, *Lipsiae*, 1837, 8°., p. 37) bemerkt: „*haud dubie legendum* מַקְטָלָאָה“; ich möchte dagegen in dem hier eingeschobenen ࠀ nur einen Ausdruck für langes â, eine Lesemutter, annehmen.

In den Zeitwörtern, deren mittlerer Radical ࠅ ist, wird dafür im ganzen Praeteritum des Peal gewöhnlich ࠏ gesetzt, dieses jedoch häufig auch weggelassen, wie in ࠒࠏࠌ oder auch ࠒࠌ e r s t a n d a u f, chaldäisch קָם; syrisch ܩܳܡ; Futurum und Imperativ stimmen dagegen mit dem Chaldäischen und Syrischen durch Anwendung des ࠅ, ו und ܘܽ überein, ࠉࠒࠅࠌ, יְקוּם, ܢܩܽܘܡ, und ࠒࠅࠌ, קוּם, ܩܽܘܡ; eben so die Par-

ticipien durch Anwendung des ࠀ, א und ܐ, und des ࠉ, י und ܝ, ࠒࠀࠌ, קאם ܩܐܡ, und ࠒࠉࠌ, קים, ܩܝܡ.

Es ist schon aus dem Vorhergehenden sowie ohnehin aus der Analogie mit den verwandten Dialecten klar, daſs eine richtige Lesung und Transcription des Samaritanischen ohne genaues Verstehen eines Textes nicht wohl möglich ist. Wo im Syrischen der diacritische Punct und später die bestimmtere Vocalbezeichnung nöthig war, würde dieſs auf gleiche Weise auch im Samaritanischen der Fall gewesen sein, wie denn z. B. unter den oben angeführten Infinitiven nur durch die Vocale ein Unterschied zwischen denen des Paël und des Afel bemerklich wird, und es bei unserer mangelhaften Kenntniſs der Sprache in einzelnen Fällen sehr zweifelhaft sein kann, wohin eine solche Wortform zu rechnen sein möchte. Eine Transcription aber ohne beigesetzte Vocale würde gar keinen vernünftigen Zweck erfüllen können.

§. 151.

Der aramäische Dialect, in welchem die heiligen Schriften der Sabier verfaſst sind, reiht sich der Sprache nach, abgesehen von den für ihr Religionssystem aus persischen Büchern entlehnten Namen und Begriffsbezeichnungen, zunächst an das Samaritanische an, und wir haben deſshalb keinen Grund, die Tradition der Secte zu bezweifeln, der zufolge ihre Vorfahren aus ihren früheren Wohnsitzen in Palästina vertrieben, erst nach Mesopotamien, dann nach Baṣraḥ gewandert sind, worauf sie sich in dem benachbarten Ḫûzistân und in Baḥrain verbreitet haben. Die Schrift zwar, deren sie sich in ihren heiligen von dem Volk nicht mehr verstandenen Büchern bedienen, ist eine syrische, die aber wahrscheinlich erst in verhältniſsmäſsig neuer Zeit zur Abfassung jener Bücher angewandt wurde, mit Hinzufügung von drei in die Linie gerückten Vocalzeichen für die Hauptlaute a, i, u und deren Modificationen e, o, ai und au. Wohl erst in Mesopotamien zwischen den dortigen Syrern mag das wunderliche Religionssystem der Sabier seine Ausbildung oder schriftliche Auffassung erhalten haben, als diese ihren palästinensischen Dialect noch nicht mit der arabischen Sprache vertauscht hatten; dafür spricht die syrische Schrift, die nur unter Syrern angenommen werden konnte, und daſs die Abfassung doch noch in eine Zeit fallen muſste, in der

ein aramäischer Dialect die Volkssprache war, was aber spätere Ueberarbeitungen und Zusätze nicht ausschliefst. Wie weit wir indessen für die Grundlagen oder vielmehr für die erste Gestaltung dieses Religionssystems zurückzugehen haben, wird sich nicht ermitteln lassen, da es sich von der einen Seite der alten Religion der zunächst Palästina wohnenden Nabathäer anschliefst, auf der anderen Seite den seinigen ganz ähnliche gnostische Lehren schon in den frühesten Zeiten des Christenthums in Syrien und Aegypten verbreitet waren, welche die gelehrtesten Anhänger und Beförderer gefunden hatten. Betrachtet man die mannigfache Gestaltung jener Lehren, so hat es gar nichts Auffallendes, dafs eine sich dazu bekennende Secte einen noch gröfseren Theil des alten Sternendienstes beibehielt und von dem Christenthum abweichend Johannes den Täufer als ihren gröfsten Propheten ansah und die häufige Wiederholung der von Sünden reinigenden Taufe als eine der ersten Religionspflichten annahm. Möglicherweise bieten ihre jetzigen Bücher neben den neueren Ausgeburten einer ausschweifenden religiösen Phantasie auch noch die Trümmer älterer Schriften dar, und bei der Wandelbarkeit speculativer Lehren haben wir keine Ursache, für alle Zeiten eine Gleichförmigkeit derselben anzunehmen, die gar viele Aenderungen erlitten haben können.

Der Name Sabier, صَابِئُون Ṣâbiûna, ist der Secte von den Arabern beigelegt, denen er die Bekenner einer Religion bedeutet, die im Qorân (Sur. II, 61, V, 78) neben der jüdischen und christlichen als eine von den Mohammedanern zu duldende aufgeführt wird und sich dort auf die Verehrer eines Gottes bezieht, die neben diesem noch die in den Sternen wohnenden himmlischen Mächte anbeten. In syrischer Pluralform ܨܒܝܐ Ṣab̆jîn anstatt ܨܒܝܝܐ Ṣabîîn von ܨܒܥ ṣb̆ã *tinxit, abluit* (*baptizavit*), liefs sich der Name durch Täufer übersetzen, welche Bedeutung man ihm häufig beilegte. Den Namen نَصَارَى يَحْيَا Naṣârà Jaḥjâ Johannischristen mögen sie vielleicht angenommen haben, um unter den Mohammedanern für eine christliche Secte zu gelten und damit härteren Verfolgungen zu entgehen, denen sie als Heiden ausgesetzt gewesen wären. Ein dritter Name, unter dem die Secte gewöhnlich aufgeführt wird, nämlich derjenige der Mandaija oder Mandajja, in ihrer Schrift ࡌࡀࡍࡃࡀࡉࡉࡀ, syrisch ܡܢܕܝܐ mandoje

Wissende (von ܝܺܕܰܥ îdã *scivit*, *novit*, chaldäisch יְדַע, und davon ܡܰܕܥܳܐ madǫ, מַדַּע, מַנְדַּע *intelligentia*, *scientia*), mit eingeschobenem n für j und unterdrücktem ܥ, möchte eben so wenig der eigentliche Name derselben sein, da er vorzugsweise diejenigen ihrer Glieder zu bezeichnen scheint, welche zu höherer Kenntnifs gelangt sind, den übrigen, den Schülern gegenüber, den tarmidja ࡕࡀࡓࡌࡉࡃࡉࡀ, syrisch ܬܰܠܡܺܝܕ̈ܶܐ talmîde (von ܠܡܶܕ lmed er hat gelernt), wie im *Codex Nasaraeus*, *liber Adami appellatus*, p. 1 : šabiq ḥaṭaija nẹhwẹlun lkulhun tarmidja wmandaija „Vergebung der Sünden wird sein ihnen allen den Schülern und Wissenden." Indessen erhält die Secte bei uns gewöhnlich einen der drei Namen, der Sabier oder Zabier, der Johannischristen und der Mandäer, und die syrische Schrift, deren sie sich bedienen, wird sabische oder mandäische genannt. Das Alphabet derselben ist unter Anderen in Michaelis *Grammatica Syriaca* nach Norberg, dem nachmaligen Herausgeber des *Codex Nasaraeus* (*Londini Gothor.* 1815—1817, 4°., vol. 1—4), in feiner Schrift gegeben, wie sich diese auch in dem Fac-simile einiger Zeilen vor dem *Codex Nasaraeus* befindet, von Hoffmann in der *Grammatica Syriaca* nach einer Weimarer Handschrift mit gröberen Buchstaben, wobei diese, je nachdem sie mit oder ohne Vocale stehen, von einander unterschieden werden, obgleich eigentlich ein solcher Unterschied nicht mehr Statt findet, als in unserer deutschen Handschrift, in der sich auch mehrere Buchstaben mit den folgenden nicht verbinden.

Die Vocale werden den Consonanten hinten angehängt oder, wenn es deren Gestalt nicht erlaubt, was nur bei ࡆ z, ࡉ j und ࡔ š der Fall ist, nach ihnen besonders geschrieben; angehängtes ࡀ steht für a, ࡉ für i, ࡅ für u; und isolirt ࡀ für a, ࡉ dem angehängten i gleich für i und ࡅ für u; also ࡁࡀ ba, ࡁࡉ bi, ࡁࡅ bu, und ࡉࡀ ja, ࡉࡉ ji, ࡉࡅ ju. Mit ࡍ n verbinden sich die Vocale zu den Characteren ࡍࡀ na, ࡍࡉ ni und ࡍࡅ nu; auf gleiche Weise schliefsen sie sich den Buchstaben ࡊ k, ࡐ f und ࡑ ṣ an. Das Zeichen für a wird vielleicht auf ursprüngliches ࡏ ע zurückzuführen sein. Das ࡉ j und i steht zugleich für syrisches und chaldäisches e, das ich wie das syrische ܶ durch ẹ übertragen zu können

geglaubt habe, da es nicht wahrscheinlich ist, dafs, wo das Syrische und Chaldäische in dem e-Laut übereinstimmen, die Ṣabier, als ihre Sprache noch eine lebende war, i dafür sollten gesprochen haben; es steht ferner für ai, gewöhnlich mit vorausgehendem △, aber auch ohne dasselbe. Auf gleiche Weise steht ⅃ als w, u, o und au, für letzteres auch wohl mit Weglassung des vorausgehenden a; vor Vocalen stehend wird es ⅃ geschrieben, und als Partikel zu Anfang eines Wortes für wa blos ◡ ohne △ dabei, auch vor zwei Consonanten, was in dessen häufigem Vorkommen in dieser Stellung seinen Grund haben mag, wenn es nicht vielleicht hier u sollte ausgesprochen worden sein und dann von wa unterschieden wurde. Eine besondere Anomalie aber ist es, dafs das auch sehr häufig vorkommende di, das chaldäische דְ, ganz ebenso wie wi ∠⅃ geschrieben wird, wenn dafür nicht vielleicht auch wi gelesen werden mufs und dieses anstatt des chaldäischen דִי steht.

Das ○ א steht nur für a, mit dessen isolirter Figur es zusammenfällt; das ⊃ ע wird nicht mit △ verbunden, sondern nur mit ∠ und ⊥ zu ∠⊃ und ⊥⊃, und vertritt dann, da א und ע bei den Ṣabiern so gut wie gar nicht unterschieden werden, sowohl das עִ, עֻ, wie das אִ und אֻ; für עְ oder עֱ steht ⊃, was auch wohl noch so, wie im Syrischen das initiale vocallose ܥ, andere Laute gehabt haben mag. So z. B. in ○∠∠△⅃⊃ ạlaïja *superiores*, wofür im Syrischen ܥܶܠܳܝܶܐ, im Chaldäischen עִלָּאֵי geschrieben wird. Der Form nach vergleicht sich jenes zunächst mit einem chaldäischen Pluralis im *stat. emphat.* עִלָּיָא wie von einem Singularis עִלָּא statt עִלַּי. So wie die Zeichen für א und ע fast ganz zusammenfallen, so findet zwischen denen für ה und ח, beide ⊥ geschrieben, gar kein graphischer Unterschied mehr Statt; ein Unterschied dieser Buchstaben wird aber in einem ṣabischen Buch in einer alphabetischen Anordnung anerkannt, in der die Reihenfolge der zwei und zwanzig alten semitischen Buchstaben beibehalten ist. Das Zusammenwerfen von ה und ח, von א und ע beruht nur darauf, dafs die Ṣabier wie die Samaritaner und Galiläer in der Aussprache zwischen diesen Buchstaben gar keinen Unterschied mehr machten; die Transcription dagegen würde einen solchen wohl in allen Wörtern, in denen diese Buchstaben vorkommen, machen

können, anstatt nur h für ה und ח, und einerlei Vocale für א und ע zu schreiben, da ohne die hierzu erforderlichen Kenntnisse ja doch Niemand einen ṣabischen Text transcribiren wird; andere Unregelmäfsigkeiten dagegen, wie die mehrfachen Verwechslungen und Versetzungen von Buchstaben, können keiner Correctur unterliegen. Im allgemeinen schliefst sich der Dialect der ṣabischen Bücher mehr dem Chaldäischen als dem Syrischen an; es war daher ein schon von Anderen bemerklich gemachter Mifsgriff Norberg's, dafs er den von ihm herausgegebenen Text auf die Aussprache der nordwestlichen Syrer zurückführte. Ob zu dem Druck syrische oder chaldäische Buchstaben gewählt wurden, war gleichgültig, aber die Vocale durften nicht mit anderen nach maronitisch-syrischer Aussprache vertauscht und die damit in Verbindung stehenden orthographischen Veränderungen vorgenommen werden. Einfach waren ○ und △ durch ܐ, ∠ durch ܝ, ⅃ und ◡ durch ܘ wiederzugeben oder mit chaldäischer Schrift durch א, י und ו; wenige beigesetzte Vocalzeichen, wenn man überhaupt solche dem *plene* geschriebenen Text hätte beifügen wollen, hätten in einzelnen Fällen die Ansicht des Herausgebers, wo er es für nöthig gefunden, näher bezeichnen können. Hätte er zum Beispiel andeuten wollen, dafs [Mandaic] ניהוי gleich dem syrischen ܢܶܗܘܶܐ und chaldäischen יְהֵוֵי er wird sein, mit zwei e zu sprechen sei, so konnte er unbeschadet der Orthographie seines Textes ܢܶܗܘܶܝ oder נֶיהוֶי schreiben, was dann nẹhwẹ gewesen wäre. Einen Unterschied in der Transcription zwischen langen und kurzen Vocalen zu machen und sich hierin dem Chaldäischen anzuschliefsen, würde ich indessen für sehr mifslich halten, da er jeder festen Grundlage entbehren müfste; über die einfachen Lautunterschiede zwischen i und e, u und o darf man wohl nicht hinausgehen.

§. 152.

Die arabische Vocalisation, zu der wir nunmehr übergehen, beruht wesentlich auf den drei semitischen Grundlauten a, i, u, und in ihrer Ausbildung auf der Punctirung der Handschriften des Qorâ̱n. Ueber dessen erste Auffassung hatten die Mohammedaner sehr abweichende Traditionen und dogmatische Ansichten; war es doch ein Streitpunct, ob der Qorâ̱n von Gott erschaffen worden oder unerschaffen von Ewigkeit her vorhanden gewesen sei, bis er endlich in seinen

einzelnen Theilen dem Mohammed nach und nach offenbart worden. Ob dieser selbst habe schreiben können oder nicht, war gleichfalls eine bestrittene Frage; wenn er begeistert die vom Himmel herabgekommenen Suren verkündigte, so wurden sie von Anderen dem Gedächtnifs eingeprägt oder aber aufgeschrieben; einer Tradition zufolge soll er dabei mündlich den Schreibern über die Gestalt der Buchstaben Vorschriften gegeben haben. Dann wird wieder erzählt, wie später die Fragmente des Qorân seien gesammelt worden, Stücke, die Einzelne auswendig wufsten, dazu andere, die auf Palmblätter, auf Stein, auf Pergament geschrieben waren, woraus auf O̯mar's Rath die endliche Redaction durch Zeid unter dem Chalifen Abû Bekr mit allen Varianten zu Stande gekommen sei, die wie der Qorân selbst auf göttlicher Offenbarung beruhen und gleicher Autorität neben einander geniefsen sollten. In den sieben Exemplaren des Qorân, die angeblich auf O̯t̲mân's Befehl nach Mecca, Medina, Cufa, Damask, Basra, Bahrein und Jemen gesandt worden sein sollen, wurde der Erzählung zufolge erst die Sprache auf den Dialect der Koreischiten (Qoraiš) zurückgeführt, dann aber die Varianten so vertheilt, dafs jede der sieben Handschriften andere Lesarten enthielt, da sie alle gleich berechtigt erschienen wären. So wie nun von dieser Seite für die schriftliche Auffassung des Qorân gesorgt war, so wurde auf der anderen Seite auch für das richtige Vorlesen desselben Sorge getragen, damit er durch falsche Aussprache nicht entstellt werde, da Gott selbst dessen ordnungsmäfsigen Vortrag geboten habe. Defshalb soll Mohammed jedes Jahr einmal und in seinem letzten Lebensjahre zweimal vor dem Engel Gabriel die ihm immer bis dahin geoffenbarten Theile des Qorân recitirt haben, und die Lesung desselben, unter vielfache Regeln gebracht, wurde zu einer besonderen Wissenschaft erhoben. Gegen festbestimmte Bezahlung ward der Qorân zum Heil Lebender und Verstorbener gelesen; streitig war es, ob es verdienstlicher sei, viel und schnell oder wenig und langsam zu lesen; verdienstlich war aber die Lesung auch von Seiten dessen, der dem Arabischen fremd kein Wort des Gelesenen verstand. Man unterschied drei Arten der Lesung, taḩqîq, tedwîr und ḩadir; die erste eine Declamation mit voller Aussprache aller Buchstaben und Vocale und deutlichem Hörenlassen des hemz und des tešdîd ohne irgend einen Laut zu unterdrücken und mit gehöriger Innehaltung der Pausen; die letzte in geläufigem schnellem Lesen bestehend,

mit Abkürzung in der Aussprache, Unterdrückung von Vocalen oder Anwendung kurzer an der Stelle der langen, Verwechslung von Buchstaben und Aufgehenlassen des einen in den anderen, Schwächung des hemz und ähnlichen Freiheiten. Die erste Art zu lesen war die anerkannteste und vorzüglichste, die letzte aber innerhalb gewisser Gränzen gleichfalls autorisirt, da ihr Zweck war, die Vortheile der Qorân-Lesung zu vervielfältigen und die daraus entspringenden Verdienste zu erwerben. Zwischen beiden in der Mitte stand die tedwîr genannte Art zu lesen, welche die Autorität der Mehrzahl der Lehrer für sich hatte und von den meisten Qorân-Lesern vorgezogen wurde. Noch jetzt kommen Stiftungen bei Grabmälern vornehmer Mohammedaner zur Erhaltung von Qorân-Lesern vor, welche für deren Seelenheil täglich das heilige Buch lesen müssen; so erwähnt einer solchen Lord Valentia (*Voyages and Travels*, 1811, II, p. 98) Bombay gegenüber auf dem festen Land, wo fünf und zwanzig solcher Leser bei einem Grabmal angestellt sind.

War auf diese Weise der mündliche Vortrag des Qorân und die Aussprache dabei unter bestimmte in das Einzelne gehende Regeln geordnet, die auch der des Arabischen unkundige Leser einzuhalten verpflichtet war, wenn er nicht der aus dem Lesen entspringenden Vortheile verlustig werden wollte, so war eine natürliche Folge davon, dafs man auch in der schriftlichen Auffassung die Grundlagen der vorgeschriebenen Aussprache in möglichster Schärfe niederzulegen bemüht war, und so bildete sich die „Vorschrift für das Schreiben des Qorân“ zu der رَسْمُ ٱلْمَصْحَفِ resmu 'l maṣḥafi genannten Wissenschaft aus. Hier war es dann der in das Kleinlichste eingehende Scharfsinn der Grammatiker, der zu diesem Behufe nach und nach eine Menge von Abzeichen schuf, die dem ursprünglichen Texte beigefügt wurden und zwar mit gleichzeitiger Anwendung der rothen, blauen, gelben und grünen Farbe, wobei jedoch im Gebrauche derselben mehrfache Abweichungen Statt fanden*). Hierauf beruht die ganze in einigen Beziehungen sehr complicirte Punctation, die den Grammatikern Veranlassung zu vielen Regeln und mitunter auch zu verschiedenen Ansichten gab, die sich aber am Ende grofsentheils

---

*) Abhandlungen von Sylvestre de Sacy im 8. und 9. Band der *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Impériale etc.* Paris, 1810, 1813, 4°.

nur um die dem ا oder dessen Stellvertretern و und ى hinzugefügten Abzeichen drehen. Nach der grammatischen Auffassung wird das auf diese Weise gebildete System als überall zu Grunde liegend angesehen, obschon es eigentlich nur bei dem Qorân seine vollständige Anwendung findet und ein Theil der nach demselben im fortlaufenden unpunctirten Texte vorausgesetzten Vocale offenbar auch schon im Mittelalter eben so wenig wie heut zu Tage gesprochen wurde. Die Aussprache, wie sie die arabisch geschriebenen Grammatiken der vorhergegangenen Jahrhunderte lehren, stimmt indessen, wenn wir von dem absehen, was mehr nur der Lesung des Qorân angehört, noch wesentlich mit derjenigen überein, die man als die der Gebildeten in Arabien, Aegypten und Syrien annehmen mufs. Abweichungen finden allerdings nach Zeit und Ort Statt, diefs ist aber auch unter den Grammatikern selbst der Fall, und welche Sprache wird nicht im Verlauf der Zeit und bei grofser Ausdehnung ihres Gebiets mehr oder weniger Veränderungen in ihren Lauten darbieten. Es entsteht nun für uns die Frage, ob wir in unseren Ausgaben gewöhnlicher prosaischer Schriften und in deren Transcription uns wie in der Grammatik nach der Qorân-Aussprache oder, so weit diefs thunlich ist, nach der des gemeinen Lebens richten sollen. Der Gebrauch der Orientalen läfst uns hier in so fern freie Hand, als sie selbst in der Mehrzahl ihrer Handschriften die literalarabische Punctation weglassen oder nur in einzelnen Fällen zur Vermeidung von Zweideutigkeiten Vocale hinzufügen, die sie wohl auch, um die hierbei so leicht möglichen Irrthümer zu vermeiden, mit deren ganzem Namen beisetzen und eben so die Puncte bei den einzelnen Buchstaben aufzählen. Zweckmäfsiger erscheint wohl das Verfahren, sich möglichst der gegenwärtigen Aussprache anzuschliefsen mit Unterdrückung von Formen, die der Umgangssprache fremd sind, ehemals wahrscheinlich nur einzelnen Dialecten angehört haben, aus denen sie durch Gedichte und durch das Lesen des Qorân erhalten worden sind. Die Sprache dieses letzteren, die um dieselbe sich bewegende Sprache der Grammatiker, ist für uns der gemeinen gegenüber eine gelehrte Sprache, eine Sprache für sich. Bei Gedichten entscheidet das Metrum und der Reim, ob einzelne Wörter nach der einen oder der anderen Aussprache zu lesen sind, da beide neben einander vorkommen.

Alle diese Verhältnisse mufs freilich die Transcription berücksichtigen, mufs Normen für das Literalarabische und das gemeine

aufstellen, deren wir uns im Folgenden neben einander bedienen werden; sie kann aber, soll ein Text nicht eben so durch Abzeichen überladen werden, wie es ein vollständig geschriebener literal-arabischer ist, nicht alle Spitzfündigkeiten desselben wiedergeben; eine gewisse Beschränkung mufs hier Statt finden, zumal in den Fällen, wo verschiedene Schreibweisen von den Grammatikern angenommen werden; es bleiben aber, soll die Orthographie erkenntlich wiedergegeben werden, noch genug einzelner Complicationen übrig.

§. 153.

Ein und derselbe Punct, nur in verschiedener Stellung, oben für a, in der Mitte der Zeile für u und unter derselben für i, bezeichnete anfangs die drei Vocale; daraus entstanden nachher das über der Zeile stehende فَتْحٌ feth oder فَتْحَةٌ fethah ـَ für a und e, das unter der Zeile stehende كَسْرٌ kesr oder كَسْرَةٌ kesrah, kesreh ـِ für i und e, und das über der Zeile stehende ضَمّ damm oder ضَمَّةٌ dammah, dammeh ـُ für u und o. Die ersten dieser Ausdrücke beziehen sich mehr auf den Begriff, den Laut dieser Vocale, die letzteren auf die dafür gebrauchten Zeichen. Als Inflexionen zu Ende der Wörter stehend und den darauf folgenden sich anschliefsend werden sie, das feth نَصْبٌ nasb oder نَصْبَةٌ nasbeh, das kesr خَفْضٌ hafd, خَفْضَةٌ hafdah oder جَرّ gerr, das damm رَفْعٌ rafâ, refâ oder رَفْعَةٌ rafah, refah genannt. Wie im Syrischen verbinden sich die drei Vocale mit dem ا, dem ى und dem و, aber im Arabischen drücken diese Verbindungen lange Vocale aus, ـَا ist â und durch Abweichung davon, worauf wir zurückkommen werden, auch ê, ـِى ist î, ـُو ist û. Diese ا, ى und و heifsen alsdann حُرُوفُ ٱلْمَدِّ horûfu 'l meddi V e r l ä n g e r u n g s b u c h s t a b e n. Die Dehnung der ihnen vorausgehenden, in ihnen ruhenden Vocale soll indessen nur innerhalb der Wörter, nicht am Ende derselben Statt finden, wo die drei Vocale kurz auszusprechen seien. Diefs ist die gewöhnlich angenommene Regel, die aber von Lane „Ueber die Aussprache der arabischen Vocale" in der Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft, IV, S. 176, 182, auf die Fälle beschränkt wird, wenn die auslautenden ـَا, ـُو, ـِى vor dem Verbindungszeichen wasl stehen, wie in den dazu gegebenen Beispielen, يَا ٱللّٰهُ yă-llahu O G o t t, يَا أَبَا ٱلْحَسَنْ yá abă-l-Hasan, O A b u 'l

Ḥasan, أَبُو ٱلْحَسَن abŭ-l-Ḥasan, فِى ٱلْبَيْتِ fĭ-l-beyti in dem Haus. Hier wird man entweder ebenso wie im Arabischen die Bezeichnung der gedehnten Buchstaben â, î, û beibehalten oder aber ă, ĭ, ŭ dafür schreiben können; im ersten Falle würde der für das waṣl (wovon weiter unten) angenommene Apostroph zur Nachweisung genügen. Erst nach und nach, wie es scheint, erhielt das ا die Eigenschaft als Verlängerungsbuchstabe gleich dem ى und dem و; in den kufischen Handschriften fehlt es fast immer oder ist erst später eingeschoben, wie es denn auch in den anderen semitischen Schriftgattungen anfangs noch nicht auf diese Weise gebraucht wurde. Eine feststehende Schreibung dafür bildete sich daher erst in der Folge aus. Wo das ا in einem Worte weggelassen war, ersetzte man es öfters durch eine kleine perpendiculäre Linie an der Stelle des fetḥ stehend; so in هٰذَا anstatt هَاذَا, زَمٰنٌ anstatt زَمَانٌ, was wir, als seie *plene* geschrieben, nur wie das ـَا durch â wiedergeben können, also hâḏâ und zemân schreiben müssen.

Ein Zeichen für das einfache und zusammengesetzte šĕbă *mobile* des Hebräischen haben die Araber nicht; dieses wird aber in vielen Wörtern, welche nach dem zweiten Consonanten einen Vocal haben, durch den kurzen Vocal ersetzt, der auf den Anfangsbuchstaben folgt und im Sprechen übergangen wird oder nur schwach lautet, wodurch ganz ähnliche Sylben entstehen wie sie im Syrischen so häufig sind, mit vocallosem ersten Consonanten. Für كَتَبَ keteba er hat geschrieben wird kteb gesprochen, wie im Syrischen ܟܬܰܒ ktab, oder auch mit etwas vollerem Laute kĕteb, für Nordafrica von den Franzosen kteb und keteb geschrieben. Da in den die Wurzel darstellenden Nennwörtern auch im Literalarabischen der zweite Consonant sehr oft keinen Vocal hat, so lautet ein solcher nach dem ersten Consonanten, also كَتْبٌ ketb (das) Schreiben, und es unterscheidet sich auf diese Weise das Nennwort alsdann sehr bestimmt von dem Zeitwort. Kommen durch die Unterdrückung des ersten Vocals Consonanten zusammen, die sich nicht leicht auf diese Weise aussprechen lassen, wie in مُكَتِّبٌ mokettib, mkettib, so lautet mehr oder weniger deutlich ein kurzes ĕ vor, seltener nach dem Anfangsconsonanten, ĕmkettib oder mĕkettib, oder auch dunkler dem ḍamm ähnlicher gesprochen ein kurzes ŏ, ŭ. Das vorlautende ĕ wird vorzüglich

dann gehört, wenn der zweite Consonant ein emphatischer oder gutturaler Buchstabe ist, wie in ĕmqaddem für مُقَدَّم Anführer, ĕrḫîṣ für رَخِيص wohlfeil. Diese kurzen Vocale finden wir in den Uebertragungen arabischer Wörter bald ausgedrückt, bald weggelassen.

§. 154.

Dem hebräischen sĕbă *quiescens* entspricht das aus einer ehemaligen Null entstandene Zeichen ـْ, سُكُون sukûn Ruhe oder جَزْم ğezm Trennung, Abschneidung genannt. Zwischen beiden Namen besteht der Unterschied, dafs sukûn nur für das innerhalb eines Wortes gesetzte Zeichen, ğezm dagegen, wenn es am Ende desselben steht, genommen werden sollte, der Ausdruck ğezm ist aber in beiden Fällen ein sehr gebräuchlicher. Jeder Buchstabe, der es trägt, heifst سَاكِن sâkin ruhend, das heifst nicht bewegt durch einen Vocal. Ein solcher Buchstabe kann sich der Orthographie nach nur in der Mitte oder am Ende eines Wortes befinden, dessen erster Buchstabe immer einen Vocal trägt, es müfste denn ein waṣl, ٱ, von dem noch die Rede sein wird, ausgefallen sein, wie in بْنُ Sohn des anstatt اِبْنُ oder إِبْنُ. Mit Hülfe des ğezm über ى und و stehend werden die Diphthonge ـَيْ ai, ei und ـَوْ au gebildet, deren Laute sich häufig denen von æ, ê und ô nähern oder ganz in diese übergehen, und zwar theils nach Verschiedenheit der Orte, theils nach derjenigen der einzelnen Wörter. Der Unterschied von ai und ei aber hängt von der Verbindung ab, in welcher dieser Diphthong mit so genannten hohen oder tiefen Buchstaben steht, worauf wir zurückkommen werden. Diesem Unterschiede zufolge würde ein Wort wie صَيْف Sommer ṣaif zu übertragen sein und سَيْف Schwerdt seif. In Nordafrica dagegen wird anstatt ai oder ei für ـَيْ gewöhnlich î gesprochen und die eben genannten Wörter lauten dort ṣîf und sîf. Ebenso wird daselbst ـَوْ wie ـُو ausgesprochen, مَوْت maut Tod lautet daher mût. Dienen die ى und و als Verlängerungsbuchstaben um î und û auszudrücken, so wird der allgemeinen Annahme zufolge das ğezm nicht angewandt, sondern nur ـِى und ـُو geschrieben, ein Gebrauch, von dem nur wenige Grammatiker abweichen und ـِىْ für î, ـُوْ für û

schreiben. Ueber irgend einem Buchstaben stehend schliefst das ǧezm die grammatische Sylbe, eben so jeder im vorhergehenden Vocal ruhende Verlängerungsbuchstabe, mit Ausnahme der Formen mit verdoppeltem zweiten Radical, durch das تَشْدِيد tešdîd ّ bezeichnet, wie مَدَّ mâdda er hat ausgedehnt, mit verdoppeltem dritten Radical in der elften Verbalform, des weiblichen Pluralis im energischen Futurum und Imperativ, wie يَكْتُبْنَانِّ jektobnânni sie schreiben, der Pronominalformen ذَانِّ, ذَيْنِّ u. s. w., des den Ausdruck der Klage schliefsenden آهْ âh, إِيهْ îh und أُوهْ ûh. In der gewöhnlichen Umgangssprache dagegen fallen die meisten auslautenden Vocale des Literalarabischen weg und dadurch entstehen Endsylben, die auf zwei Consonanten oder auf einen Verlängerungsbuchstaben und darauf folgenden Consonanten ausgehen, also auf zwei ruhende (nicht Vocale tragende) Buchstaben.

§. 155.

Von den auf Consonanten endigenden Nennwörtern erhalten nämlich im Literalarabischen sehr viele einen der das Wort schliefsenden und der Abwandlung unterworfenen Nasallaute, Nunnation, تَنْوِين tenwîn genannt, welche in einer Verdoppelung der einfachen Vocalzeichen bestehen und mit diesen in der Aussprache gehört werden, ً an̲, ٍ in̲ und ٌ un̲. Der technische Name der einzelnen ist تَنْوِينُ ٱلنَّصْبِ tenwînu ʾl naṣbi für das an̲, تَنْوِينُ ٱلْخَفْضِ tenwînu ʾl ḫafḍi für das in̲ und تَنْوِينُ ٱلرَّفْعِ tenwînu ʾl rafi̲ für das un̲, oder nach der gewöhnlichen Aussprache mit Unterdrückung der Endvocale und mit der durch das tešdîd angezeigten Assimilation des l vor n und r, tenwîn en-naṣb, tenwîn el ḫafḍ, tenwîn er-rafâ. Auch werden sie mit den sonst gebräuchlichen Vocalnamen تَنْوِينُ ٱلْفَتْحِ tenwînu ʾl feth̲i, تَنْوِينُ ٱلْكَسْرِ tenwînu ʾl kesri und تَنْوِينُ ٱلضَّمِّ tenwînu ʾḍ ḍammi genannt. Nur selten werden diese Zeichen in der gewöhnlichen Schrift angewandt, was noch am meisten bei dem ً an̲ der Fall ist; in der Aussprache aber werden sie ganz unterdrückt, mit Ausnahme des als Adverbialendung gebrauchten an̲. In Versen dagegen, in denen überhaupt eine grofse Freiheit hinsichtlich der

Aussprache und Orthographie herrscht, werden sie nach Bedürfniſs des Metrums erhalten oder abgeworfen, und reimen auch wohl mit anderen Endungen, z. B. in̲ mit i, î und mit an̲, an̲ mit â, un̲ mit um und mit û.

Diese Nasallaute bildeten ursprünglich in mehreren arabischen Dialecten, schwerlich aber in allen, die Casusendungen; un̲ den Nominativ, an̲ den Accusativ oder das *régime direct*, in̲ den Genitiv und mit Präpositionen den Dativ und Ablativ oder das *régime indirect.* Bei Individualisirung des Subjectes durch den vorgesetzten Artikel, oder wenn dieses ein anderes Wort regierte, blieb der reine Vocal mit Unterdrückung der Nasalendung; so ward aus كَلْبٌ, كَلْبًا, كَلْبٍ kelbun̲, kelban̲, kelbin̲ Hund mit dem Artikel اَلْكَلْبُ, اَلْكَلْبَ, اَلْكَلْبِ elkelbu, elkelba, elkelbi der Hund, den Hund, des Hundes. Das Gemeinarabische spricht und schreibt hierfür nur كلب kelb und الكلب elkelb. Neben jenen Nasallauten hat das Arabische in anderer Declination Endungen, die mit einigen Abweichungen von jenen auf reine Vocale ausgehen.

Beide, die auslautenden kurzen Vocale und die Nasallaute der Flexionen, gingen allmälig verloren und zwar wahrscheinlich unter dialectischen Schwankungen, so daſs sie an dem einen Orte noch gesprochen werden konnten, während sie an einem anderen nicht mehr oder nur noch seltener gehört wurden und sich demnach die poetische Sprache ihrer mit völliger Freiheit bedienen konnte. Im Lesen nähern sich die Araber noch öfters der Aussprache des Literalarabischen mit den volleren Vocallauten; dieſs geschieht aber zufolge der Angewöhnung von der Schule her, und es wird diese Aussprache durch das Lesen des Qorân immer noch lebendig erhalten, wenn sie gleich keinen Einfluſs auf das gewöhnliche Leben hat. In den romanischen Sprachen dem Lateinischen gegenüber sehen wir auf dieselbe Weise wie im Arabischen den allmäligen Verlust der Endungen; aus *bonus*, *bonum* und *malus*, *malum* ward italienisch und spanisch *buono*, *bueno*, *malo*, *buon*, *buen*, *mal*, französisch *bon*, *mal.* In den Resten der Sprachen der Himjariten kommt noch das m, wie es scheint der Nunnation entsprechend, als schwacher Endlaut im Singularis vor, wie in ابنم für ابن Sohn, ein Endlaut, den wir, da sich in diesem bei den Semiten m und n gegenseitig vertreten, als gleichbedeutend mit dem arabischen un̲ ansehen können, zumal da die gewöhnliche Sprache

es in himjaritischen Namen ausläſst. Ja es erscheint sogar in den arabischen Wörterbüchern die der himjaritischen Schreibung entsprechende Form إِبْنُمْ als gleichbedeutend mit إِبْنٌ, wo das م servil sein soll und doch wohl eigentlich nur das hier pleonastisch geschriebene ٌ ausdrückte, wenn gleich der Accusativ إِبْنَمًا als von einem Dichter gebraucht erwähnt wird. Wäre dieses un zur Zeit, als die Araber die syrische Schrift annahmen, noch fester und allgemeiner herrschend gewesen, so würde es wohl durch ن ausgedrückt worden sein, so wie im regulären oder „gesunden“ Pluralis männlichen Geschlechts das in der Aussprache fester stehende ـُونَ ûna, Genitiv und Accusativ ـِينَ îna, welche beide das Gemeinarabische gegenwärtig durch die Endung ين în anstatt ون ûn ausdrückt, analog dem hebräischen ־ִים, dem aramäischen ـِين, ־ִין, und dem äthiopischen ân. Die Endung des Pluralis, die allen semitischen Sprachen geblieben ist, machte im Arabischen und Aethiopischen groſsentheils dem so genannten gebrochenen Pluralis Platz, der seiner Form nach auf einem Umlaut der innerhalb der Wörter stehenden Vocale und anderweitiger Erweiterung oder Verkürzung des Singularis beruht, ursprünglich aber wohl ein Collectivnomen war. Da er dieser seiner Natur nach der Flexionen des eigentlichen Pluralis unfähig war, so fanden diejenigen des Singularis um so mehr bei ihm ihre Anwendung, als man in ihm eigentlich nur einen solchen mit erweiterter Bedeutung anzunehmen hat, und es wurden daher der Singularis und der gebrochene Pluralis auf gleiche Weise mit den drei Nasallauten declinirt. Nur in sehr wenigen Wörtern männlichen Geschlechts ist im heutigen Arabischen der „gesunde“ Pluralis in Gebrauch geblieben, fast nur in Eigennamen der Menschen und in Namen von Gewerben, welche letztere von den Arabern zu den Verbaladjectiven gerechnet werden. Einige beständig gebrauchte Wörter haben, wie es bei denselben auch im Hebräischen der Fall ist, von alten Zeiten her bis in die neuesten die Reste vocalischer Auslaute erhalten. Es sind das die Verwandtschaftsnamen أَبٌ ab V a t e r, أَخٌ aḫ B r u d e r und حَمٌ ḥam S c h w i e g e r v a t e r, angeblich für أَبَوٌ, أَخَوٌ, حَمَوٌ stehend, oder für أَبْوٌ, أَخْوٌ, حَمْوٌ, wozu im Arabischen noch هَنٌ hen S a c h e in der Bedeutung s e l b s t und ذُو ḏû B e s i t z e r kommen. Jene Verwandtschaftsnamen behalten in Verbindung mit dem Artikel die angegebenen Formen

und werden regulär declinirt أَلْأَبُ, أَلْأَبِ, أَلْأَبَ, ohne Artikel أَبٌ, أَبٍ, أَبًا; im *status constructus*, vor einem regierten Worte aber endigen alle diese Wörter auf و, ى und ا, die in den vorausgehenden Vocalen ruhen: أَبُو, أَبِى, أَبَا, abû, abî, abâ, أَخُو, أَخِى, أَخَا, حَمُو, حَمِى, حَمَا, ذُو, ذِى, ذَا, هَنُو, هَنِى, هَنَا und mit dem Pronominalaffix der zweiten Person, womit dieses letzte vorzüglich vorkommt, هَنُوكَ du selbst, هَنِيكَ deiner selbst, هَنَاكَ dich selbst. In فَمٌ fem Mund, oder فُمٌ fum, فِمٌ fim, فَمٌّ femm, die vor einem regierten Worte regelmäſsig declinirt werden können, aber auch als فُو, فِى, فَا, fû, fî, fâ, schlieſsen sich diese letzten Formen den obigen abû u. s. w. an; fum entspricht dem syrischen ܦܘܡܐ, chaldäischen פּוּם; das hebräische פֶּה hat seine analogen Formen in den arabischen فَهٌ, فَاهٌ, فِيهٌ, فُوهٌ feh, fâh, fîh, fûh; in diesen Wörtern haben wir neben einander nasale und vocalische Endungen. Hier mag auch der Name عَمْرٌو Amrû erwähnt werden, von gleicher Form mit أَبُو, der aber sein و in der Declination nicht mit ى und ا vertauscht, sondern in dieser عَمْرٍو, عَمْرًا, im *status constructus* عَمْرُو, عَمْرِو, عَمْرَو hat. Er wird jetzt immer nur Amr ausgesprochen, so wie عَمْرٌ lange lebend, und kommt auf diese Weise geschrieben auch schon in den ältesten Gedichten vor, wenn dieſs nicht nach späterer Orthographie geschehen ist, da man sowohl عَمْرٍ als عَمْرٍو schreiben konnte. Daſs indessen jenes و für einen alten Bestandtheil des Namens angesehen wurde, beweist die Erzählung von der Eroberung Jerusalems im Jahr 637, welches einer Prophezeiung zufolge nicht von einem Manne sollte eingenommen werden können, dessen Name vier Buchstaben enthalte, also nicht von Amrû, welcher es belagerte und sich deſshalb bewogen gefunden habe, den Chalifen Omar zu bitten, selbst vor die heilige Stadt zu kommen. In der Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes III, 1840, S. 340 bemerkt Ewald bei Gelegenheit eines Verses, dieser beweise, daſs die Dichter den Namen noch dreisylbig ʿAmrŭûn hätten aussprechen können, weist auf die Analogie von abû, abî, abâ nach und rechtfertigt sich, daſs er ʿAmru, nicht ʿAmr schreibe. Unwahrscheinlich ist wohl die Erklärung, man habe عمرو nur mit dem و geschrieben, um den Namen dadurch von عُمَرُ Omar zu unterscheiden, wie man

dann auch jetzt noch zur Bezeichnung dieses Unterschiedes عمرُ mit ḍammah für عمرو schreibt.

§. 156.

So wie die heutige Aussprache die kurzen Vocale und Nasallaute des Literalarabischen am Ende der Nennwörter unterdrückt, so thut sie dasselbe bei fast allen kurzen Vocalen der Conjugationsendungen, und wo sie einen solchen beibehält, wird er gewöhnlich durch einen Verlängerungsbuchstaben angedeutet, wie in der zweiten Person Sing. Praet. im Femininum كتبتى für das literalarabische كَتَبْتِ ketebti. Im Futurum schliefst sich das Vulgärarabische daher auch der *forma* ğezmata oder dem Conditionalis an; die übrigen Formen des Futurum oder der Aorist des Indicativ, des Conjunctiv und meistens auch der energische Aorist sind dagegen weggefallen, doch bedient man sich des letzteren bei etwas sorgfältigerem Styl öfters noch in der zweiten und dritten Person des Pluralis, vorzüglich im Masculinum. Uebrigens fallen in der Aussprache die kurzen Endvocale auch vor den Affixen weg; anstatt nefsuka für نَفْسُكَ deine Seele, von نَفْسٌ, wird nefsek, anstatt nufûsukum für نُفُوسُكُمْ eure Seelen wird nufûskum oder nfûskum gesprochen. Die Vocalveränderung, die hierdurch vor den Pronominalaffixen Statt findet, ist ganz einfach; das ك der zweiten Person lautet nach einem Consonanten كْ َ= ak oder ek, in obigem Worte also wie نَفْسَكْ, nach einem langen Vocale blos als k, أَبُوكْ abûk dein Vater; und das هُ der dritten Person lautet nach einem Consonanten nach Verschiedenheit der Aussprache o oder u, als wäre هُو= geschrieben, was durch oh oder uh auszudrücken wäre, ضَرَبُهْ ḍaraboh oder ḍarabuh er schlug ihn, nach einem langen Vocale blos هْ, فِيهْ fîh in ihm, ضَرَبُوهْ ḍarabûh sie schlugen ihn.

Schon bei dem Lesen des Qorân wurden zu Ende eines Satzes, *in pausa*, وَقْفٌ waqf, die auslautenden kurzen Vocale und die Nasallaute in der Aussprache unterdrückt, was darauf hinzudeuten scheint, dafs sie auch in gewöhnlicher Rede wohl meistens nicht ausgesprochen wurden, sondern nur in der mehr feierlichen, in der man das Anschliefsen der Worte an einander im weitesten Umfange Statt finden liefs. Der meisten dieser Vocale beraubt schliefst sich das Arabische

sehr viel näher den Formen des Hebräischen und Aramäischen an, und es erscheint daher wohl als wahrscheinlich, dafs die Bewohner der im Norden von Arabien gelegenen Länder für das gewöhnliche Leben den Gebrauch dieser Vocale gar nicht angenommen haben, die aber von den Grammatikern bis in die spätesten Zeiten, als der formellen Aussprache des Qorân angehörig, als überall vorhanden betrachtet werden mufsten. Zum Verständnifs der Schriftsprache sind sie grofsentheils so wenig nöthig, als sie es im Hebräischen und Aramäischen sind, deren Declination und Conjugation diese Endungen fast alle fehlen, und als sie es in vielen unserer Sprachen sind, die den Nominativ und Accusativ auch nicht einmal durch den Artikel unterscheiden, während das Deutsche eine solche Unterscheidung blos im Singularis bei dem männlichen Geschlecht hat. Nur im Singularis des Praeteritum fällt durch die Weglassung des Endvocals der Unterschied zwischen der ersten Person und der zweiten masc. weg, der im Hebräischen durch jenen Vocal erhalten ist, im Aramäischen innerhalb des Wortes bewerkstelligt wird. Als gleichgültig kann im Futurum die Anwendung der *forma* rafata und naṣbata angesehen werden, für welche jetzt nur noch die *forma* ğezmata steht; die ihnen vorgesetzten Partikeln unterscheiden sie hinlänglich. Somit kann sich in gewöhnlichen wissenschaftlichen, in historischen, in geographischen Schriften die Transcription sehr nahe der jetzigen Aussprache anschliefsen. Für den energischen Aorist wäre alsdann anstatt der Form mit doppeltem n der Qorân-Aussprache nur die mit einfachem n anzunehmen. In Versen, in denen in diesen Beziehungen grofse Freiheit herrscht, kann natürlicher Weise nur das Metrum über Setzung oder Weglassung der kurzen Vocale entscheiden. Uebrigens kann man auch, wo diefs der Deutlichkeit wegen vortheilhaft erscheint, nicht gesprochene Vocale durch kleinere Schrift wiedergeben.

§. 157.

Dem hebräischen als Zeichen der Verdoppelung eines Buchstaben angewandten dâğeš *forte* entspricht im Arabischen das تَشْدِيدٌ tešdîd Verstärkung genannte, über den Buchstaben gesetzte Zeichen ّ, das nothwendiger Weise immer ein ğezm in sich enthält; ein Wort wie قَتَّلَ qattala steht für قَتْتَلَ. Ueber den Verlängerungsbuchstaben und diphthongescirenden ى und و stehend theilt daher das tešdîd

diese in einen Vocal und einen Consonanten, und es sind demnach ـِيّ, ـَيّ, ـُوّ, ـَوّ in îj, aij, ûw, auw aufzulösen, wie diefs auch die gewöhnliche Aussprache der Araber bedingt. Manche jedoch sprechen anstatt îj und ûw doppelte Consonanten aus, ijj und uww. Geht dem ـَيّ ein Buchstabe voraus, nach welchem das fetḥ gewöhnlich e und nicht a lautet, so spricht man anstatt ai meistens auch nur e mit mehr geschlossenem Laute aus, wo man also zur Bezeichnung dieses Unterschiedes eij statt aij schreiben kann, wie in سَيِّد seijid Herr, زَيَّات zeijât Oelhändler.

Viele Nennwörter, die zu Wurzeln auf ي und و und dafür stehendes ا gehören, gehen auf die Endungen ـِيّ, ـَيّ und ـُوّ aus, welche im Literalarabischen Nunnationen und einfache Vocale tragen, die zwar in dieser Stellung nicht gesprochen werden, für die aber ein lautender Vocal eintritt, wenn das Wort am Ende einen Zusatz erhält. Für die Transcription haben die zahlreichen, durch ein dem Substantivum angehängtes ـِيّ gebildeten, *adjectiva relativa*, wie عِبْرِيّ hebräisch, ganz gleiche Bedeutung wie diejenigen, welche auf einem radicalen ي beruhen. Diese Wortformen, die eigentlich als auf ـِيْ, ـَيْ, ـُوْ ausgehend anzusehen sind und auch so ausgesprochen werden, erhalten das tešdîd als Träger der Endvocale, wozu die ruhenden ي und و unfähig sind, und jene Wörter werden dadurch nach den Normen des Literalarabischen declinirbar. Das Hebräische, das auch häufig die entsprechende Form auf ִי hat, im Femininum ִית oder ִיָּה, verdoppelt in dieser letzteren das י wie das Arabische das ي; in der Endung ִי aber nicht, da die Ursache dazu, ein darnach gesprochener Vocal, fehlt. Wird im Arabischen der Endvocal nicht gesprochen, so gehört das tešdîd auch nur der Orthographie an. Im Hebräischen haben wir auf diese Weise עִבְרִי, עִבְרִיָּה ibrî, ibrîjâh Hebräer, Hebräerin, צְבִי ṣĕbî Zierde, Gazelle, צְבִיָּה ṣĕbîjâh weibliche Gazelle (arabisch ظَبْيٌ, ظَبْيَةٌ); im Arabischen صَبِيّ Knabe, صَبِيَّة Mädchen, بُنَيّ Söhnchen, عَدُوّ Feind, عَدُوَّة Feindin, die ṣabî, ṣabîjeh, bunai, adû, adûwah ausgesprochen werden, ohne Rücksicht auf das tešdîd bei den Masculinformen. Indessen unterscheiden sich diese in grammatischer Hinsicht wesentlich von den auf ـِيْ, ـَيْ und ـُوْ ausgehenden Formen, die wir durch î, ai

und û wiedergeben. Wollte man orthographisch streng für obige Masculina ṣabîj, bunaij, ạdûw schreiben, so würde man dadurch namentlich in Bezug auf den Auslaut ûw ganz unpassende Formen bilden und vor Affixen, vor denen die auslautenden Vocale gleich wie sonst am Ende verloren gehen, sonderbare Zusammenstellungen erhalten. Ich habe deſswegen geglaubt, für der Aussprache nach vocallose ـِىّ, ـَىّ und ـُوّ ì, aì und ù mit doppeltem Gravis schreiben zu können, was auf das tešdîd hinweisen mag; jene Worte wären alsdann ṣabì, bunaì und ạdù; mit dem Pronominalaffix كَ, صَبِيُّكَ, صَبِيِّكَ, صَبِيَّكَ literalarabisch ṣabîjuka, ṣabîjika, ṣabîjaka dein Knabe, deines Knaben, deinen Knaben, nach gewöhnlicher Aussprache alle nur ṣabîk und dafür ṣabìk, عَدُوُّكَ ạdûwuka, ạdùk dein Feind, ausgesprochen wie in أَبُوكَ abûk dein Vater und wie in ضَرَبُوكَ ḍarabûk sie haben dich geschlagen.

§. 158.

Die arabischen Grammatiker nennen die Buchstaben حُرُوفٌ ḥorûf (Singularis حَرْفٌ ḥarf) und اَلْحُرُوفُ ٱلْعَرَبِيَّةُ el ḥorûfu 'l ạrabîjetu die arabischen Buchstaben, oder حُرُوفُ ٱلْهِجَاءِ ḥorûfu 'l heĝâi, اَلْحُرُوفُ ٱلْهِجَائِيَّةُ el ḥorûfu 'l hiĝâîjetu die Buchstaben in Verbindung gebracht, der gewöhnliche Namen für das Alphabet, oder اَلْحُرُوفُ ٱلْمُعْجَمَةُ el ḥorûfu 'l moĝametu die mit diacritischen Puncten versehenen Buchstaben, oder حُرُوفُ ٱلْأَبْجَدْ ḥorûfu 'l abĝed die Buchstaben des Alphabets, worunter sie die 28 ihres neuen Alphabets den 22 altsemitischen gegenüber verstehen. Damit ein Buchstabe ausgesprochen werden kann, muſs er vocalisirt, „bewegt" werden; sie nennen deſshalb die Vocale حَرَكَاتٌ ḥarakât Bewegungen oder auch شُكُولٌ šukûl Figuren (Sing. شَكْلٌ šekl), und jeder Buchstabe, der lautbar werden soll, bedarf eines ihn begleitenden Vocals, er ist dann bewegt, مُتَحَرِّكٌ motaḥarrik. Der Theorie nach ist dieſs aber nicht eins mit unserem Begriff von Consonanten und Vocalen, den wir dafür unterzuschieben geneigt sind; es sind die in der Zeile stehenden Buchstaben, die des beigesetzten oder hinzugedachten Vocalzeichens bedürfen, um auf irgend eine Weise, sei es wie einer

unserer Consonanten oder wie einer unserer Vocale, ausgesprochen zu werden.

Bei den syrischen und jüdischen Grammatikern machte sich hinsichtlich der Benennungen hierfür griechischer Einfluſs geltend. Zwar hatten sie für die Buchstaben den ihren Sprachen angehörigen Namen ܐܬܘܬܐ otuto Zeichen, hebräisch אוֹתִיּוֹת ôṫîjôṫ für אוֹתוֹת von אוֹת, chaldäisch אָתְיָן aṫjân und אָתְוָן aṫwân von אָת âṫ; aber die Syrer nannten ihre Buchstaben auch ܐܣܛܘܟܣܐ esṭuqse *elementa* nach dem griechischen *στοιχεῖα*, machten dann nach griechischem Vorgange den Unterschied zwischen Vocalen ܩܠܢܝܬܐ qolonoïoṫo *φωνήεντα* und Nichtvocalen ܕܠܐ ܩܠܐ dlo qolo Buchstaben „ohne Laut". Andere unter ihnen nannten die Vocale ܢܩܫܬܐ nqosoṫo *pulsationes*, *soni* von ܢܩܫ nqas̄ *pulsavit* (*ostium*, *citharam*), oder mit dem dem arabischen Ausdruck entsprechenden Namen ܙܘܥܐ zaue *motus*, *motiones*, oder nach ihrem Verhältniſs in der Schrift ܣܝܡܐ sjome beigesetzte (Zeichen) und ܢܘܩܙܐ nuqze Puncte. Die Juden nahmen, aber erst in späteren Zeiten, neben ihrem אוֹתִיּוֹת auch noch das ihnen in anderem Sinne geläufige fremde Wort סִימָנִים sîmânîm *σημεῖα* Zeichen, Merkzeichen, in der Bedeutung von Buchstaben auf; die Vocale aber hieſsen bei ihnen קוֹלוֹת qôlôṫ *voces* und קוֹלִיִּים qôlijîm *vocales*, oder nach dem weit gebräuchlicheren Ausdruck נְקוּדוֹת nĕqûdôṫ Puncte, einerlei Wort mit dem syrischen ܢܘܩܙܐ. Die Idee von Consonanten in unserem Sinne war also den Semiten ursprünglich fremd.

§. 159.

Das alif war, wie aus dessen Uebergang in andere Alphabete hervorgeht und der Art, wie das א von den Alten wiedergegeben wurde, in dem semitischen Alphabet anfänglich unser a; die Mehrzahl der im Hebräischen mit א anfangenden Wörter hat auch a zum Vocal, dann e, und im Verhältniſs zu diesen nur wenige andere Vocale. Dasselbe Verhältniſs hatte schon Hieronymus beobachtet, der in seinem Buche *hebraicarum quaestionum in Genesin* sagt, das א werde oft als e, aber öfter noch als a gelesen. Die Vocale sind ihrer Natur nach wandelbar; Wörter, die früher mit a gesprochen worden waren, änderten mit der Zeit diesen Laut, und es ward auf diese Weise aus dem hebräischen Namen אַבְרָהָם Abrâhâm im Syrischen ܐܒܪܗܡ Abrohom

und im Arabischen إِبْرَاهِيم Ibrâhîm. Das alif wurde dadurch zum Träger aller Vocale, oder aber es bekam, ehe diese geschrieben wurden, den Laut aller derselben, und da die für langes î und û stehenden ى und و auch zugleich Consonanten waren, zu Anfang der Wörter also leicht dafür hätten genommen werden können, so setzte man das alif für jeden initialen Vocal und gebrauchte es in der Mitte und am Ende der Wörter für langes â. An sich aber wurde es bei der Vocalisation als lautlos angesehen, erst der mit ihm verbundene Vocal konnte es hörbar machen, wie diefs auch bei den Consonanten der Fall war, dafs sie um gesprochen werden zu können mit einem Vocal verbunden sein mufsten. Indessen hatten sich die Araber an stärkere Gutturallaute gewöhnt als ihre nördlichen Nachbarn, die Aramäer, die solche nicht in gleicher Weise hatten; jene liefsen dem anlautenden Vocal einen Hauch vorausgehen, vermieden zu Anfang der Wörter reine Vocale, wie wir es auch bei einem Theil der Slawen gesehen haben, namentlich bei den Niederwenden, bei denen kaum noch einige Wörter mit einem Vocal beginnen. Das alif ward dadurch in dem Mund der Araber, wenn es nicht in der Mitte oder am Ende der Wörter für â stand, zu einem schwach aspirirten Vocallaut, wefswegen man es häufig mit dem griechischen *spiritus lenis* verglichen hat. Um es als solchen bestimmter zu bezeichnen und von dem als blosen Dehnungsbuchstaben für â gebrauchten alif zu unterscheiden, setzten die arabischen Grammatiker bei das ا zu Anfang einer Sylbe und wenn es Radicalbuchstabe war, also fähig selbst einen Vocal zu tragen, anstatt nur in einem zu ruhen, die verkleinerte Figur eines initialen ع, هَمْز hemz oder هَمْزَة hemzeẖ, hamzeẖ, gewöhnlich hamza genannt, das zwischen die Vocale und das ا gerückt wurde, also أَ, إِ, أُ für a, i, u. Dieses hemz sehen die arabischen Grammatiker als den eigentlichen Buchstaben an, sie sprechen gewöhnlich nicht von alif oder dem *alif hamzatum* europäischer Grammatiker, sondern meistens nur von dem hemz, das sich auch mit den aus أ entstandenen ى und و als ئ und ؤ verbindet und auf das sie ihre Regeln beziehen*). Es ist ihnen diefs ein gelinderer

*) Vgl. über die Orthographie des hemzeẖ S. de Sacy in den *Notices et Extraits* IX, p. 67—75, 85.

Hauch wie der des ع, mit dem es aufserdem vielfache Analogieen hat und auf dessen vocalische Natur wir noch zurückkommen werden. Dieser Hauch darf aber, obgleich für die Lesung des Qorâ̲n dabei mehrere Abstufungen und Modificationen vorgeschrieben wurden*), doch für die gewöhnliche Sprache als grofsentheils so schwach angesehen werden, dafs bei dem initialen hemz die Transcription keine Rücksicht darauf zu nehmen braucht, wie bei dem *spiritus lenis* der Griechen, für den in lateinischer Schrift auch nur der Vocal, den er begleitet, gesetzt wird, bei dem es aber überhaupt zweifelhaft sein mag, ob er in irgend einem wirklichen Hauch bestand oder nur als Gegensatz zu dem *spiritus asper* und einer Theorie zu Gefallen geschrieben wurde. In der Mitte der Wörter, wenn das أ eine neue Sylbe beginnt und sein Vocal sich nicht dem vorausgehenden Consonanten anschliefst, läfst sich diefs ganz passend wie für das Hebräische durch Unterstreichen des Vocals ausdrücken, also a̲, i̲, u̲ für أَ, إِ, أُ, und â̲, î̲, û̲ für آ, إِي, أُو (oder vielmehr für die orthographische Umwandlung des إِ, أُ, إِي und أُو wovon nahher die Rede sein wird) setzen. Geht indessen dem أَ oder dem آ unmittelbar ein Vocal voraus, so wäre dafür, einer Verwechslung wegen, auf die wir zurückkommen werden, nur a und â wie am Anfange der Wörter zu schreiben. Anstatt eines أَ, das in der Mitte der Wörter eine Sylbe beginnt, wird gewöhnlich nur ء mit dem Vocal gesetzt; man schreibt im Futurum يَسْءَلُ jesa̲lu für يَسْأَلُ von سَأَلَ saala er hat gefragt, امْرَءَةٌ imraah̲ für امْرَأَةٌ Frau. Beides ist gleichgeltend, die Auslassung des ا ist nur eine Abkürzung, die Transcription kann also hier keinen Unterschied zwischen ihnen machen.

Steht das radicale أ innerhalb eines Wortes an der Stelle, die sonst ein vocalloser, also ein ḡezm tragender, Consonant einnimmt, so erhält es gleichfalls das ḡezm, was sich in der Transcription durch die über den vorausgehenden Vocal gesetzte Linie bezeichnen läfst, wie in dem Futurum يَأْثِرُ jāt̲iru von أَثَرَ at̲ara er hat erwähnt, erzählt. Die kurzen Vocale werden dadurch, dafs auf sie ein hemz

*) Vgl. S. de Sacy in den *Notices et Extraits,* VIII, p. 319, 361, IX, p. 4, 16, 55—56.

mit dem ǧezm folgt, in der Aussprache länger, wenn auch vielleicht nicht in dem Maaſse als in der Verbindung mit Verlängerungsbuchstaben, weſswegen die Uebertragung derselben durch ā, ī, ū auch in dieser Hinsicht wohl geeignet erscheint.

Das radicale أ oder a war dem Umlaut so gut wie andere Vocale unterworfen; so hat أَثَرَ aṯara im Imperativ iṯir, im Futurum des Passivs jūṯaru, ايثر und يوثر geschrieben. Bei der Punctation wurde den aus أ entstandenen ى und و zur Erkennung ihres Ursprungs ein hemz beigesetzt und in diesen Wörtern اِئْثِرْ und يُؤْثَرُ geschrieben. Dieses Verfahren wurde dann überall beobachtet, wo sich in irgend einer Vocalverbindung ى und و an der Stelle des radicalen أ befanden, in welchem Falle die zwei Puncte unter dem ى gewöhnlich weggelassen werden; das hemz aber wird, auch wenn mit dem ى ein kesr verbunden ist, doch über jenes gesetzt, nicht unter das ى wie bei dem إ. Da ى und و hier eigentlich die Vocale i und u ausdrücken, die erst nachmals durch die ihnen vorausstehenden kesr und ḍamm ersetzt wurden, so ist die Schreibung dieser Wörter so anzusehen, als ob sie اِأْثِرْ und يُاْثَرُ geschrieben wären, wonach man am zweckmäſsigsten das ئ und ؤ gerade eben so wie das أ ausdrückt, und demnach für obige Wörter īṯir und jūṯaru setzt. Nun können die ئ und ؤ aber auch Vocale tragen, in welchem Falle wir sie dann gleich dem Vocale tragenden أ, wenn dieses nach einem Consonanten steht, unterstreichen, mit dem sie nur dann einer Verwechslung ausgesetzt sind, wenn die Araber die Schreibung sowohl mit dem einen als mit dem anderen dieser Buchstaben als gleichbedeutend Statt finden lassen. Auf die Regeln dieser Buchstabenverwandlung braucht hier nicht zurückgegangen zu werden, es genügt, eine Zusammenstellung der Resultate der verschiedenen Combinationen in Bezug auf die Transcription zu geben. Wir erhalten hiernach die Bezeichnungen ā (oder ē), ī, ū für ـَأْ, ـِئْ, ـُؤْ, wie in den angeführten يَأْثُرُ, اِئْثِرْ, يُؤْثَرُ; dann a̱, i̱ u̱ für ـأَ oder ـَأ, ئِ, ؤُ, und â̱, î̱, û̱ für ـآ, ـئِي, ـؤُو, wenn auf den vom hemz getragenen Vocal ein Verlängerungsbuchstabe folgt. Für إِ, أُ, أَي, أَو, die innerhalb eines Wortes nach einem Consonanten stehen, wird immer ئِ, ؤُ, ئَي und ؤُو geschrieben. Stehen a̱ und u̱ nach dem Vocal i, so werden sie durch ئ ausge-

drückt, es ist also ia ئَ und iu ئُ; steht a nach u, so ist dieses ؤَ ua und au ist ؤْ oder am Ende der Wörter nach Willkür auch أْ; i ist ئِ in allen Stellungen; nur am Ende der Wörter kann bei voller Vocalaussprache إ als i vorkommen, wie in الفَرَإ el ferai des wilden Esels (S. de Sacy, *Gramm. arabe*, 1810, I, p. 80 Note), und es fragt sich, ob man hier nicht vielleicht die Schreibung إَ oder ئِ für ai als eben so willkürlich ansah wie die von أْ oder ؤْ für au.

Beispiele von Wörtern mit a, i, u und â, î, û sind folgende: يَسْأَلُ oder يَسْئَلُ jesalu, سَائِل sâil, أَسْئِل asil, سُئِلَ suila, مَسْؤُل mesul, durch Zusammenziehung anstatt مَسْؤُول mesûl geschrieben, alle von سَأَلَ saala er hat gefragt, ferner سُؤَال suâl Frage, Bitte, سَؤُول saûl Bettler, تَسْئِيل tesîl Infinitiv der 2. Verbalform; ذِئْب dîb Wolf, ذِئَاب diâb Wölfe, ذَئِبَ deiba und ذَؤُبَ deuba er war wie ein Wolf; هَنَأَ henaa heilsam, gesund machen, هَنِئَ henia und هَنُؤَ henua heilsam, gesund sein (von einer Speise u. s. w.), Futurum يَهْنُؤُ oder يَهْنَأُ jehnau, يَهْنُؤُ jehnuu und von هَنَأَ auch يَهْنِئُ jehniu, woraus bei dem Wegfallen der Endvocale nach der gewöhnlichen Aussprache henā, henī, henū und jehnā, jehnū, jehnī wird; لَئِيم laîm gemein, unedel, geizig, von لُؤْم für لُأْم; أَحِبَّائِي ahibbâi meine Freunde, für أَحِبَّائِي ahibbâî stehend.

Nach dem Laut, den das feth in den einzelnen Wörtern hat, ist dafür auch ē und e anstatt ā und a zu schreiben; z. B. يَأْكُل jēkul er wird essen für jākul, wenn man, wie diefs an vielen Orten geschieht, أَكَل ekel anstatt akel ausspricht; مُؤَذِّن mueddin der öffentliche Ausrufer auf einer Moschee, wenn man hier die mehr türkische Aussprache als die eigentliche arabische gelten läfst, welche letztere nach u vielmehr den a-Laut verlangt. So schreibt auch Niebuhr in der *Description de l'Arabie*, p. 320 muassem für jenes Wort; aber Burckhardt immer mueddin. Die Aussprache ue wird von Manchen bestritten, zwischen u und e müsse ein w gehört werden, uwe; diefs widerspricht aber sowohl anderen positiven Angaben, als auch der Natur des hemz, das über و und ى stehend deren eigenen Laut unterdrückt (vgl. E. W. Lane, über die Aussprache der arabischen

Vocale und die Betonung der arabischen Wörter, in der Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft, 4. Band, 1850, S. 176, und von Hammer-Purgstall, Literaturgeschichte der Araber I, 2, S. 197).

§. 160.

Wenn auf das zu Anfang eines Wortes oder einer Sylbe stehende أ ein anderes ا, sei es radical oder Verlängerungsbuchstabe, also ein أ oder ا folgt, so werden beide in ein alif zusammengezogen, das nach Consonanten durch a̰ auszudrücken wäre, zu Anfang der Wörter aber und nach fetḩ blos durch â zum Unterschiede von dem a̰ in ئَا = ia̰ und ؤَا = ua̰. Ueber das zusammengezogene ا wird ein Zeichen ~ gesetzt, das مَدّ medd oder مَدَّة meddeḩ Ausdehnung, Verlängerung heifst, auch wohl مَطّ maṭṭ oder مَطَّة maṭṭaḩ genannt, mit derselben Bedeutung, so dafs آ für ein die Sylbe anfangendes â steht. Auf diese Weise kommt von أَثَرَ in der 3. und 4. Verbalform آثَرَ âṯara für أَاثَرَ in der 3. und für أَأْثَرَ in der 4. Form stehend, und es wird قُرآن qora̰n für قُرْأَان geschrieben. Vor das آ wird bisweilen noch das hemz gesetzt und hiernach ءَآثَرَ anstatt آثَرَ geschrieben, oder auch أَاثَرَ. Folgt in der Mitte oder am Ende eines Wortes auf ein Verlängerungsalif ein hemz oder ein dasselbe tragender Buchstabe, so wird gleichfalls über das ا ein medd gesetzt, das eigentlich hier ganz zwecklos steht, da es nur anzeigen kann, dafs das ا in diesem Falle Verlängerungsbuchstabe und nicht radical ist. Wahrscheinlich wohl ist es ein Rest des alten in den Handschriften des Qora̰n befolgten Gebrauchs, das medd über alle Verlängerungsbuchstaben, also auch über ى und و zu setzen. Uebrigens wird es auch von Einigen in dieser Stellung meistens weggelassen, und in der Transcription kann es nicht wohl berücksichtigt werden, da es jeder Bedeutung entbehrend nur auf einem nicht allgemein beobachteten orthographischen Gebrauch beruht. Auf diese Weise wird سَآءَلَ sâala er hat gefragt in der 3. Verbal-form anstatt سَاءَلَ geschrieben, Imperativ سَآئِلْ sâi̱l anstatt سَائِلْ, und سَمَآء semă Himmel anstatt سَمَاء.

Es entstehen für derartige Wörter noch weitere Abweichungen der Orthographie. So wird z. B. die 6. Verbalform von أَثَرَ geschrieben:

تَتَرٌ und تَتْأَرٌ für تَآتُرٌ, dann auch تَوَاتُرٌ und تَوَأْتُرٌ. Die letzten Formen beruhen auf dem in der Aussprache zwischen eâ eingeschobenen w, das dann orthographisch durch das über das و gesetzte hemz gewissermafsen wieder beseitigt wurde. Da die 6. Form des regulären Verbum تَكَاتُبٌ tekâteb ist, so ist sie für obiges Wort mit initialem alif *hamzatum* und medd teâter, und dann tewâter, teâter nach der verfälschten Schreibung.

Auf verschiedene in Handschriften des Qorân vorkommende Arten, das medd anzuwenden, braucht hier nicht eingegangen zu werden, sie gehören nur zu der Lesung desselben, die sich in der Dehnung der Laute und einer Menge von Spitzfindigkeiten gefällt.

Nach den erwähnten Beziehungen des ا kann ein dasselbe enthaltendes Wort bei sonst gleicher Schreibung sehr verschiedene Bedeutungen haben, je nachdem das ا verschiedene Abzeichen trägt oder deren entbehrt. So ist مَالٌ mâl Reichthum, reich, von مَالَ; مَأْلٌ māl dick, fett, von مَأَلَ; مَآلٌ maâl Rückkehr, von آلَ für أَوَلَ er ist zurückgekehrt stehend.

Das hemz, mit dem ǵezm nach einem kurzen Vocal stehend, mufs auf dieselbe Art ausgedrückt werden wie das أ, da es nur eine Abkürzung desselben ist. So in den Imperativen اِبْرَأْ ibrā von بَرَأَ schaffen, اِهْنِئْ ihnī von هَنَأَ heilsam machen, اُدْنُؤْ udnū von دَنَأَ oder دَنُؤَ schlecht sein.

§. 161.

Geht dem hemz zu Ende eines Wortes ein langer Vocal oder ein Diphthong voraus, in welchem Falle es eine Nunnation oder einen kurzen Vocal trägt, welche in der gewöhnlichen Aussprache wegfallen, so läfst sich alsdann, wenn die auslautenden kurzen Vocale nicht ausgedrückt werden, der lange Vocal mit dem hemz zusammen durch einen umgekehrten Circumflex bezeichnen, wenn man nicht lieber â›, î›, û›, ai›, au› schreiben will; und es sollen bei dem Lesen des Qorân das î und û vor einem hemz merklich verlängert werden (*Notices et Extraits*, IX, p. 55—56). So z. B. سَوَاءٌ sewǎ gleich, ähnlich (mit Unterdrückung des ersten Vocals auch nur sua gesprochen), von سَوِيَ; وَضَاءٌ waṣǎ dicht bewachsen, von وَضَى; كَلَاءٌ

mokă Pfeifen von مَكَا für مَكَوٌ; سِىٌّ sĭ, سُوٌّ sŭ, سَىْءٌ saĭ, سَوْءٌ saŭ schlecht, von سَآءَ sâa schlecht sein, schlecht handeln; شَىْءٌ šaĭ Sache (in Nordafrica ši gesprochen), von شَيِىَ šejia (شَآءَ šâa) wollen.

Am Ende der Wörter nach einem ein ğezm tragenden Consonanten stehend, können wir bei Unterdrückung der Endvocale das hemz nur durch › wiedergeben; so in den *nominibus actionis* von بَرَأَ, بَرْءٌ bar› und بُرْءٌ bor›, denen sich die anderen *nomina actionis* anreihen: بُرُوءٌ borŭ, بَرَآءٌ barā und بَرَآءَةٌ barâah.

Das finale hemz vertritt bald ein ursprüngliches alif *hamzatum*, bald ein و oder ى und das dafür stehende ا, wie in den obigen Beispielen; bald dient es, mit langen Vocalen einer Wurzel angeschlossen, zur Bildung abgeleiteter Wörter, wie in كِبْرِيَآءُ kibrijā Gröſse, Stolz, von كَبُرَ, und erscheint in allen diesen Formen nur als Träger der Endvocale, gleich dem über ى und و stehenden, das Wort schlieſsenden tešdîd. So entspricht seiner eigentlichen Natur nach wenn gleich in der abweichenden Form arabischer Orthographie بَرَآءٌ barā frei von بَرَأَ dem بَرِىٌّ barĭ behauen von بَرَى barà, und بَرَآءَةٌ barâah Freiheit mit mobil gewordenem hemz dem بَرِيَّةٌ barîjeh Wüste. Und es finden sich selbst وّ und ىّ an die Stelle von وٌ und ىٌ gesetzt, wie in قَيُوٌّ qajŭ und قَيُوءٌ qajū sich stark erbrechend von قَآءَ qâa sich erbrechen, نَبِىٌّ nebĭ und نَبِىءٌ nebī Prophet von نَبَأَ.

In den Nennwörtern vor Affixen verwandelt sich das hemz, wenn es ein ḍamm trägt, in و und, wenn ein kesr, in ى; so in نِسَآءٌ oder نِسَاءٌ nisā Weiber, نِسَاؤُهُ nisâuh seine Weiber, لِنِسَائِهِ linisâih seinen Weibern. Auf gleiche Weise verwandelt es sich auch, wenn es nicht radical ist, im Dualis und Pluralis theils nach Willkür, theils durchgehends in و; so z. B. im Femininum سَوْدَآءُ oder سَوْدَاءُ saudā von أَسْوَدُ aswad schwarz (von سَادَ), Dualis سَوْدَاوَانِ saudâwâni; in dem Pluralis سَمَاوَاتٌ semâwât von سَمَآءٌ semā Himmel; ist es aber radical, so wird es orthographisch erhalten, wie in قَرَّآءٌ oder قَرَّاءٌ qarrā Leser, Dualis قَرَّآءَانِ oder قَرَّاءَانِ qarrââni, Pluralis قَرَّآءُونَ oder قَرَّاؤُونَ qarrâuna, Genitiv und Accusativ قَرَّآئِينَ oder قَرَّائِينَ qarrâîna von قَرَأَ er hat ge-

lesen. Formen mit und ohne Verwandlung des hemz kommen neben einander vor, oder umgekehrt bei der Verwandlung in ein hemz, wie in تَنَاءِي t̲onâï oder تَنَائِي t̲onâi̲ zweibuchstabig von تَنَى t̲anà verdoppeln, wiederholen.

Zwar wird das zu Ende eines Wortes stehende hemz mit seinen Vocalen gewöhnlich nicht ausgesprochen, zumal nach einem langen Vocal, doch wird auch bisweilen ein kurzes e dafür gehört. Der zu ذَا d̲â oder ذَاء d̲âi dieser gerechnete Pluralis lautet nach dialectischer Verschiedenheit mit hörbarem hemz أُولَاء ûlâi und أُولَا ûlâ, wovon das mit كَ zusammengesetzte أُولَائِكَ ûlâi̲k jene kommt.

Noch müssen wir des vor dem Artikel stehenden hemz erwähnen, wo es den sonst mit jenem verbundenen Vocal trägt (vgl. §. 171) oder tragend angenommen werden mufs. So z. B. in dem Namen für *Transoxania* مَاوَرَاء النَّهْر Mâwarâ on-nahr oder den Artikel mit e ausgesprochen Mâwarâ en-nahr „Das was jenseits des Flusses, des Oxus, ist.“ Ohne hemz würde jenes مَاوَرَا النَّهْر sein, mâwarâ ›n-nahr; die Schreibung des o oder e vor dem n weist hier auf das vocaltragende hemz hin.

Aus dem Vorhergegangenen erklärt sich die sonst so complicirt erscheinende Orthographie eines Theils der Buchstabennamen für die einfachen Laute ê und â nach Verschiedenheit der diesen vorausgehenden Consonanten, wie بَاء für bĕ und حَاء für ḥă.

§. 162.

Die für die Vocale a̲, i̲, u̲ in ihrer verschiedenen Anwendung stehenden Zeichen أ, ئ, ؤ sind in der 2. und 5. Verbalform, welche eine Verdoppelung verlangen, dieser fähig und erhalten dem zufolge das Zeichen derselben, das tes̄dîd. Weil dieses aber nach der Ansicht mehrerer Grammatiker über dem أ nicht solle stehen können, so schreiben diese an der Stelle des أّ überall ئّ. Indessen kommen bei derartigen Wurzeln dergleichen Formen nicht sehr häufig vor. Löst man sie in ihre Bestandtheile auf, so erhält man zwei hemz, von denen das eine in dem vorhergehenden Vocale ruht, das zweite einen trägt. Es steht لَأَّم für لَأْأَم lāama und wird nach gleich herkömmlicher

oder noch mehr gewöhnlicher Orthographie لَئَّمَ dafür geschrieben, was man, wenn man diesem ganz willkürlichen Unterschied Rechnung tragen will, durch lāa̱ma wiederzugeben hätte, das aber auch bei dem ersten angewandt werden kann, wo dann die āa̱ recht bestimmt auf das doppelte hemz hinweisen und in Uebereinstimmung mit deren Bezeichnung in anderen Wortformen stehen, wie mit dem Futurum يُلَائِمُ julāi̱mu und dem Infinitiv der 5. Verbalform تَلَاؤُم telāu̱m u. s. w. Auf das zweite hemz kann auch noch ein Verlängerungsbuchstabe folgen, wie in لَآءَّال lāâl oder lāa̱l Perlenhändler. Die hierher gehörigen Formen werden mehrfach verschieden geschrieben und öfters zusammengezogen; die Orthographie erscheint bei ihnen weniger fest.

§. 163.

Zu Anfang eines Wortes erleiden die Buchstaben ا, ى und و erst durch das Vorsetzen anderer Buchstaben eine Veränderung; das أ aber, dem eine der Partikeln أَ, بِ, فَ, كَ, لَ, لِ, وَ, a, bi, fe, ke, le, li, we vorausgeht, bleibt unverändert und behält also die Eigenschaft als initialer Buchstabe bei. Ausgenommen sind einige Partikelbildungen wie لَئِنْ lai̱n gewifs wenn, لِئَلَّا lia̱llâ damit nicht, aus لِ, أَنْ und لَا zusammengesetzt. Trägt in jenem Falle das initiale أ ein feth̦, so hat die Transcription keine Schwierigkeit, z. B. in لِأَبِيهِ liabîhi seinem Vater, بِأَهْلِهِ biahlihi mit seinem Volk. Trägt es dagegen ein kesr oder ein d̦amm, so würden diese als i und u geschrieben mit einem vorausgehenden feth̦ die Diphthonge ai oder ei und au bilden. Steht jenes أ vor einem das Wort beginnenden أ, so wird für dieses gewöhnlich nur hemz mit dem dem أ angehörenden Vocal geschrieben und, im Falle dieser kesr oder d̦amm ist, an die Stelle des إ und أ bisweilen ى und و gesetzt, أَئِذَا für أَإِذَا ob, wann, حِينَئِذٍ für حِينَ إِذٍ dann, alsdann, أَؤُنَبِّئُكُمْ für أَأُنَبِّئُكُمْ oder أَءُنَبِّئُكُمْ verkündige ich euch? Die Transcription dieses initialen إ und أ durch i̱ und u̱ kann also hier keinem Anstand unterliegen, und jene Wörter können daher durch ai̱dâ, h̦înai̱di̱n und au̱nebbiu̱kum wieder-

gegeben werden. Aufserdem aber möchte es passend sein, obige Partikeln als besondere Wörter mit Hinzufügung des Verbindungszeichens zu schreiben, da die unveränderte Beibehaltung des initialen إ sie auch als solche characterisirt und dadurch jede Zweideutigkeit in der Transcription wegfällt; z. B. وَإِذْ we-iḏ und als. Vor dem durch den Apostroph ausgedrückten waṣl kann dagegen das Verbindungszeichen wegfallen, wie in بِٱلْ bi'l. Zu bemerken ist noch, dafs auch ein Wort wie ḥînaiḏin getrennt als zwei Wörter betont wird (Lane in der Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, IV, S. 186); obige Partikeln aber werden mit dem folgenden Wort gemeinschaftlich betont und ziehen defshalb sehr oft den Ton auf sich.

§. 164.

Ein lautloses jetzt blos noch der Orthographie angehöriges ا steht in manchen Formen nach der Endung ـُو; so in dem regulären Pluralis der Nennwörter nach Abwerfung der Endsylbe نَ, بَنُوا benû Söhne anstatt بَنُونَ benûna, dann in der dritten männlichen Person des Pluralis im Praeteritum und Futurum, in der zweiten dieses letzteren in der *forma* naṣbata und ğezmata und im Imperativ Pluralis; z. B. كَتَبُوا ketebû sie haben geschrieben. Es wird mit dem e in den französischen Wörtern *boue*, *joue* verglichen, dient entschieden, die Verlängerung zu bezeichnen, und entspricht orthographisch dem hebräischen א nach ו und ־ִי, wie in הוּא, הִיא, er, sie, nur dafs wir bei diesen ursprünglich wohl andere Beziehungen voraussetzen dürfen, wofür man im Arabischen jetzt ein hemz anwenden würde. Analog steht das ا in den den obigen entsprechenden Formen auch nach dem Diphthong ـَوْ, wie in رَمَوْا remau sie haben geworfen. Gestattet ist nach einigen Grammatikern dessen Anwendung in der ersten Person des Pluralis im Futurum der Verba auf ا für و, wo es Vorsichts-alif genannt wird, أَلِفُ ٱلْوِقَايَةِ alifu 'l wiqâjeti, weil es alsdann in einem Worte wie نَغْزُوا für نَغْزُو neğzû wir wollen verhindern solle, dafs man das finale و nicht für die Conjunction وَ nehme. Im Singularis aber أَغْزُو, تَغْزُو, يَغْزُو ağzû, teğzû, jeğzû, wo ganz derselbe Fall eintritt, soll dessen Setzung nicht gestattet sein. Es mochte wohl von Einzelnen jener Pluralform angehängt worden sein, wofür dann

die Grammatiker einen Rechtfertigungsgrund ermittelten, es geht aber daraus wie es scheint um so mehr hervor, dafs wir ihm überall nur eine orthographische Bedeutung zuzuschreiben haben. In Handschriften wird es oft weggelassen und fällt vor Suffixen immer weg, ضَرَبُوهُ ḍarabûh sie haben ihn geschlagen, رَمَوْهُمْ remauhum sie haben sie geworfen; mehrere Grammatiker lassen es auch im Plural der Nennwörter immer weg und schreiben also بَنُو für obiges بَنُوا; und so glaube ich kann es auch in der Transcription weggelassen werden. Aufserdem müfste man für ـُوا und ـَوْا û› und au› schreiben, was aber für hemz genommen werden könnte. Kommt das ـَوْا im Plural von Nennwörtern, durch Zusammenziehung und Abwerfung der Sylbe نَ entstanden, vor ein ٱ zu stehen, so erhält das و zu besserer Verbindung ein ḍamm, wie in مُصْطَفَوُا ٱللّٰه mustafawu ʾllahi die Auserwählten Gottes (oder nach der anderen Schreibung مُصْطَفَوْ ٱللّٰه) und ebenso in der Conjugation رَمَوُا remawu für رَمَوْا remau; das gehört aber nur dem Literalarabischen an und die gewöhnliche Aussprache behält die ungeänderten Formen bei. Als in Nordafrica gebräuchlich wird das Wort قُنْصُوا oder قُونْصُوا qonṣû oder qûnṣû für Consul, Pluralis قُونْصُوَاتْ qûnṣuwât erwähnt; dafür aber schreibt das *Dictionnaire de poche français-arabe et arabe-français à l'usage des militaires, des voyageurs et des négociants en Afrique, par L. et H. Hélot*, قنصل quonssol.

§. 165.

Im Hebräischen drückt in den Verbis ל״ה das ה eine vocalische Endung aus; diesen Verbis entsprechen bekanntlich die arabischen, die auf ي und و ausgehen, welche Buchstaben hier gleichfalls eine vocalische Endung bezeichnen, in der im Praeteritum in der dritten Person Singularis für das و, das in ـَ nicht wohl verhallen kann, ا geschrieben wird. So wie nun hier die Endung a lautet, غَزَا ĝazâ für غَزَوَ er hat einen Kriegszug unternommen, so lautet sie in den auf ي ausgehenden Zeitwörtern mit Beibehaltung des ي gleichfalls a oder e, in so fern letzteres durch den vorausgehenden Buchstaben oder den besonderen Dialect bedingt ist, wofür man à und è, oder in dialectischer Abweichung auch ì, schreiben kann, wie in رَمَى ramà,

remè oder remà er hat geworfen, in Marocco remì. Für dieses auslautende ـَى wird oft ـٰى geschrieben, und die arabischen Grammatiker nennen es أَلِفٌ مَقْصُورَةٌ alif maqṣûrah das kurze alif, das alif ohne medd. Es kommt sehr häufig als Endung vor und zwar aufser den Wurzeln auch noch in Namen und Wörtern aller Art, wie in مُوسَى Mûsà, Moses, لَيْلَى Leilè ein weiblicher Name, أُنْثَى ontà Weib, Weibchen (gewöhnlich entà, entè, in Algier entì ausgesprochen), سَكَارَى sekârà und سَكْرَى sekrè betrunkene, عَلَى alà über. Mit dem Diphthong ـَيْ wie in يَدَيْ jedai beide Hände (*stat. constr.*) darf es nicht verwechselt werden. In Nennwörtern und Zeitwörtern verwandelt es sich vor Suffixen gewöhnlich in ـَا, kann aber auch unverändert bleiben, رَمَاهُ remâhu oder رَمَيهُ remàhu er hat ihn geworfen, wie es vorzüglich im Qorân auf diese Weise öfters erhalten ist, z. B. أَرَيكُمْ aràkum ich sehe euch von رَأَى, Sur. XLVI, 23. Partikeln dagegen, die auf ـَى ausgehen, nehmen ein ǧezm an, wie إِلَى ilà zu, إِلَيْكَ ilaika, ilaik zu dir. Das ـَى kommt vor in dem Wort مِائَةٌ miàh hundert, Dualis مِائَتَانِ miàtâni zweihundert nach der gewöhnlichen Orthographie. Caussin de Perceval (*Grammaire arabe-vulgaire*, *Paris*, 1824, 4⁰., p. 65) schreibt مِيَة miè (das ist auch das sonst gewöhnliche مِئَةٌ) und مايَة mayè (was مَايَةٌ sein würde), Dualis ميتين mitein und مايتين mayetein; Delaporte (*Principes de l'idiome arabe en usage à Alger*, *Paris*, 1845, 8⁰., p. 121) مِيَّة und مايَة mia und miia hundert, Pluralis مِيَّات miiat (anstatt مِئَات), Dualis مِيَّتِين miitéin.

Nach Abwerfung der Endung des Dualis نِ vor einem von ihm regierten Worte geht er im Genitiv und Accusativ auf ـَيْ aus, wie in جَارِيَتَيْ أَبِي ǧârijetei abî die beiden Sclavinnen meines Vaters. Dieses ـَيْ nimmt vor einem waṣl zu besserer Verbindung ein kesr anstatt des ǧezm an. Wird dieses in der Aussprache unterdrückt, so können wir für dieses ـَي auch nur wieder ai oder ei schreiben, z. B. مَرَرْتُ بِجَارِيَتَيِ ٱلْمَلِكِ merart bi ǧârijetei el melik (anstatt merartu bi ǧârijeteji 'l meliki) ich ging an den beiden Sclavinnen des Königs vorbei.

§. 166.

Dem ىَـ entsprechend findet sich im Qorân in drei Wörtern ein in feth ruhendes و anstatt ا geschrieben; es sind diefs die Wörter صَلَوٰة Gebet, حَيَوٰة Leben und زَكَوٰة Almosen, in deren erstem sich diese Orthographie vorzugsweise erhalten hat, während in den beiden letzten wohl häufiger ا für das و geschrieben wird. Man könnte diefs so vereinzelt vorkommende وَـ dem ىَـ à gegenüber durch á wiedergeben, obige Wörter also salâh, hajáh und zekáh schreiben, wenn man nicht die regelmäfsige Orthographie salâh, hajâh und zekâh mit dem ا vorzieht. In dem ersten derselben wird in Nordafrica das و lautbar, man spricht dort selwa aus.

§. 167.

Die Declinationsendung an wird auf vier verschiedene Arten geschrieben. Nach den Consonanten aufser ة und ى steht dafür اً, wobei die Transcription des Literalarabischen das ا nicht zu berücksichtigen braucht, wie in رَجُلًا ragolan Mann. Geht das Wort auf ein hemz aus, so erhält dieses die Nunnation, wie in نِسَآءً nisâan Frauen, ebenso das ة, wie in أَرْمَلَةً armeletan (oder ermeletan) Wittwe, in welchen beiden Fällen man auch nur an zu schreiben braucht, da die vorausgehenden Buchstaben hinlänglich die arabische Orthographie nachweisen.

Ein Theil der Nennwörter, die zu einer Wurzel gehören, welche auf ا für و oder auf ى ausgeht, endigen im ersten Falle gewöhnlich auf اً an, im anderen auf ىً, welches letztere nach der Analogie von à für ىَ am besten durch àn wiederzugeben wäre; z. B. عَصًا asan Stock von عَصَا asâ mit dem Stock schlagen, عُنًى unàn Sorge von عَنَى anà wollen und in der Form عَنِيَ anija besorgt sein. Im *status constructus* und nach dem Artikel fällt die Nunnation weg, es bleibt nur feth dafür, und anders lauten diese Wörter auch nicht in der gewöhnlichen Aussprache, عَصَا asâ, عُنَى unà. In der Orthographie finden häufig Verwechslungen der Formen auf اً und ىً Statt, es wird رَحًى und رَحًا Handmühle, Mühlstein, von رَحَا rahâ eine Mühle bauen, geschrieben, مَعْنًا mânan und

مَعْنًى mänàn Sinn, Bedeutung, von obigem عَنَى, und die Orthographie mit ا scheint in Nordafrica am meisten in Gebrauch zu sein, wie denn auch bei Hélot das letzte Wort معنا mâna geschrieben wird. Bei Unterdrückung der literalarabischen Nunnation nach der heutigen Aussprache würden wir in solchen Worten nach ihrem Laut in den erwähnten Verbindungen auch nur â für اً und à für ىً schreiben können. In diesen Formen sind Nominativ, Genitiv und Accusativ gleich.

§. 168.

Wenn Nomina, die zu den angegebenen Wurzeln auf ا und ى gehören, die Endung i und mit der Nunnation in anstatt a und an annehmen, was sehr häufig ist, so tritt die Besonderheit ein, dafs im ***status absolutus*** im Nominativ und Genitiv das endigende ى, das dann für den dritten Radical stehen müfste, wegfällt, im Accusativus aber und im ***status constructus*** und mit dem Artikel wieder eintritt. Auf diese Weise haben wir von عَصًا den Pluralis Nominativus und Genitivus أَعْصٍ âṣin, Accusativus أَعْصِيًا âṣijan, ***status constructus*** und mit dem Artikel Nominativus und Genitivus أَعْصِى âṣî, Accusativus أَعْصِيَ âṣija, und ebenso von قَضَى qaḍà richten, قَاضٍ qâḍin Richter, Accusativus قَاضِيًا qâḍijan, ***status constructus*** قَاضِى qâḍî, Accusativus قَاضِيَ qâḍija. Die Nunnation in, die sonst überall in der Aussprache unterdrückt wird, lautet in diesen Formen i, also âṣi, qâḍi für أَعْصٍ, قَاضٍ; im Accusativ, im ***status constructus*** und mit dem Artikel dagegen âṣî, qâḍî. In dieser letzten Gestalt mit ى geschrieben, also أعصى, قاضى, werden die derartigen Wörter im ***Dictionary Persian, Arabic and English by John Richardson, revised and improved by Charles Wilkins, considerably enlarged by Francis Johnson, London***, 1829, 4°., defsgleichen bei Hélot für Algier aufgeführt, da diese Wörter bei weitem am häufigsten in dieser Weise vorkommen. Für die Uebertragung der Endungen, in denen ى steht, wird wohl das einfache î der gegenwärtigen Aussprache genügen.

§. 169.

Das ع, das wir auf analoge Weise mit dem hemz, wenn es ein Vocalzeichen trägt, durch ◌ und, wenn es in einem vorausgehenden

Vocal ruht, durch ـٓ ausdrücken, gibt in der Transcription Veranlassung zu einigen Complicationen mit mehreren der vorausgegangenen Bezeichnungen. So z. B. رَعَى raà weiden (hebräisch רָעָה râ̰ḁ̂h, chaldäisch רְעָא rĕḁ̆, syrisch ܪܥܳܐ ro̰ oder rŏo̰), in der fünften Verbalform تَرَعَّى terâà auf die Weide gehen, مَرْعًى merà Futter, رَاعٍ râi̥ Hirte, Pluralis رُعَاةٌ roâh̤, رُعَآءٌ roă, رِعَآءٌ riă und رُعْيَانٌ rŏjân.

§. 170.

Die Araber hängen in der Aussprache häufig mehrere Wörter an einander wie diefs auch im Französischen geschieht, worüber für die Lesung des Qorân viele Vorschriften gegeben werden. Sind es Consonanten, die sich auf diese Weise an einander anschliefsen, so wird diefs durch ein über den Anfangsbuchstaben des zweiten Wortes gesetztes euphonisches tes̄dîd angedeutet, das anzeigen soll, dafs der letzte Consonant des ersten Wortes wie der das folgende Wort beginnende lauten solle, sie zusammen also wie ein Doppelconsonant auszusprechen seien, zu dessen Bezeichnung man das „nothwendige" tes̄dîd anwendet. Das ḡezm über dem Endconsonanten des ersten Wortes fällt dann weg. So werden die auf ن oder eine Nunnation ausgehenden Wörter denen angeschlossen, die mit einem der Buchstaben ر, ل, م, و, ى (لَوْمِيرُ) beginnen, z. B. مِن رَّبِّهِ, das anstatt min rabbihi mir-rabbihi (oder me̤r-rebbihi) von seinem Herrn lauten soll. Als gleichgültig kann es wohl angesehen werden, ob man hier die ursprüngliche Orthographie ohne Rücksicht auf das euphonische tes̄dîd beibehält oder durch ein Verbindungszeichen die beiden Wörter mit Beibehaltung des n an einander anschliefst, oder aber hierbei zu gleicher Zeit das auslautende n in den nachfolgenden Buchstaben verwandelt.

Auf ähnliche Weise verbinden manche Handschriften des Qorân alle die Wörter mit einander, die in ihren End- und Anfangsbuchstaben entweder gleiche oder gewisse unter sich gleichartige Consonanten enthalten, was sich, wenn es aufserdem hierzu geeignet wäre, auf dieselbe Art bezeichnen liefse; es wird aber auch in einzelnen Handschriften noch weiter gegangen und das euphonische tes̄dîd über das zweite Wort gesetzt, wenn gleich das erste mit einem Vocal schliefst, dieser also in der Aussprache unterdrückt, was wohl nur

für das schnellste Lesen des Qorân Anwendung finden kann. Solche Verwandlungen der Endconsonanten oder deren Eingehen in den folgenden gleichartigen werden nach Verschiedenheit der Ansichten der arabischen Grammatiker entweder vorgeschrieben oder zugelassen oder geradezu verworfen und beruhen zum Theil auch wohl nur auf fehlerhafter oder nicht der allgemeineren Aussprache.

Hierher gehört auch die Occultation ٱلْإِخْفَآءُ el iḫfâu, das ist die Unterdrückung des Lautes eines finalen ن, das alsdann das ǵezm verlor, oder einer Nunnation, die in diesem Falle nur als einfacher Vocal mit darüber gesetztem rothem خ geschrieben ward, vor den Buchstaben ت, ث, ج, د, ذ, ز, س, ش, ص, ض, ط, ظ, ف, ق, ك eines darauf folgenden Wortes (*Notices et Extraits*, IX, p. 83). Und analog obigem Ausdrucke heifst das im energischen Futurum mit seinem Vocale ausfallende durch das tešdîd bezeichnete nûn, an dessen Stelle dann ein ǵezm tritt, ٱلنُّونُ ٱلْخَفِيَّةُ el nûnu 'l ḫafîjetu das occultirte Nûn.

So wie in getrennten Wörtern die gleichartigen Buchstaben zusammenwachsen, so vereinigt das euphonische tešdîd solche auch innerhalb der Wörter, die vor einem ت der Conjugationsendungen auf ت, ث, د, ذ, ض, ط, ظ ausgehen, wie in بَسَطَّ du hast ausgebreitet für بَسَطْتَ besaṭta, wobei vorgeschrieben wird, dafs man das ط wie einen Mittellaut zwischen ط und ت aussprechen solle. Dafs in der Vulgärsprache د vor ت gehört werde, sagt Eli Smith (im 3. Bande von : Palästina und die südlich angrenzenden Länder — von E. Robinson und E. Smith, S. 838). Eine besondere Berücksichtigung jener Modification der Aussprache bei der Transcription scheint jedenfalls ungeeignet.

§. 171.

Das وَصْلٌ waṣl Verbindung zeigt eine andere Art des Aneinanderschliefsens zweier Wörter an, als die durch das euphonische tešdîd angedeutete. Es steht nämlich nur über dem initialen ا als ٱ, wenn dessen eigener Laut im Literalarabischen so schwach ist, dafs er in dem Endvocal des vorausgehenden Wortes aufgeht, mag dieser einfach sein oder einen Verlängerungsbuchstaben nach sich haben, oder aber das Wort nur zur Bewerkstelligung der Verbindung einen

Vocal erhalten. Der auf das ٱ folgende Consonant schliefst immer die letzte Sylbe des vorhergehenden Wortes; er trägt also ein ǧezm, ausgenommen wenn er vermittelst eines euphonischen tešdîd in dem folgenden Consonanten aufgeht, in welchem Falle das ǧezm im tešdîd begriffen ist. Das ٱ gehört dem Artikel ٱلْ, dem Imperativ der 1. Verbalform und von der 7. an einschliefslich den folgenden in allen mit ا beginnenden Formen, dann noch zehen bestimmten Nennwörtern ٱبْنٌ Sohn u. s. w. an, in denen es zum Theil wohl nur prosthetisch zur Erleichterung der Aussprache oder der Verbindung ist. Wir können dieses ٱ gleich dem nicht gehörten ا in anderen Fällen durch das Zeichen des Apostrophs ausdrücken. So wird für رَأَيْتُ ابْنَكَ raaitu ibneka ich habe deinen Sohn gesehen رَأَيْتُ ٱبْنَكَ raaitu ʾbneka geschrieben, für أَبُو ٱلْوَزِيرِ abû el wezîri Vater des Wesirs أَبُو ٱلْوَزِيرِ abu ʾl wezîri und für مِنْ ٱلدَّارِ min ed-dâri aus dem Palast, mit eingeschobenem ـَ nach der Präposition, مِنَ ٱلدَّارِ mine ʾd-dâri.

Das ٱ steht auch nach untrennbaren Partikeln, z. B. مَرَرْتُ بِٱمْرَأَةٍ merartu biʾmraatin oder biʾmraah ich ging an einer Frau vorbei.

Nach bestimmten Regeln wird in dem Falle, wo nach dem ersten Worte ein Vocal einzuschieben ist, feth, kesr oder ḍamm angewandt. Das waṣl wird über jedes der Verbindung fähige initiale ا gesetzt, selbst wenn dieses einen Satz beginnt und sich also dem vorhergehenden Worte nicht anschliefsen kann, wo Manche aber auch أَ schreiben mit dem dazu gehörenden Vocal. In jenem Falle mufs das ٱ mit dem Vocale gesprochen werden, der ihm zukommen würde, wenn das Wort aufser aller Verbindung stünde. Africanische Handschriften des Qorân bemerken alsdann diesen Vocal mit grüner Farbe noch neben dem waṣl; in der Transcription wird man nur jenen anstatt des letzteren aufnehmen können, da es als eine Sonderbarkeit erscheinen müfste, wenn man einen Satz mit einem lautlosen Vocal wollte beginnen lassen. Doch könnte man in diesem Falle statt des vollen Vocals auch wohl ă, ĕ, ĭ, ŏ, ŭ schreiben; ich möchte aber auch nicht im Arabischen das ٱ aufser dem Zusammenhange mit dem vorhergehenden Worte anwenden.

Eine besondere Complication tritt bei dem waṣl ein, wenn der darauf folgende das ǧezm tragende Buchstabe ein ؤْ oder ئْ ist, also

ebensowenig hörbar wie das أ selbst. Diese ؤ und ئ verwandeln sich nicht nach Maafsgabe der mit dem vorausgehenden Worte gesprochenen Endvocale nach den sonst geltenden Regeln, sondern bleiben unverändert in ihrer durch den nicht geschriebenen Vocal des أ bedingten Form. Mit dem letzten Worte kann diesem أؤ und أئ des zweiten Wortes ein fetḥ, kesr oder ḍamm vorausgehen, also jeder Vocal mit ihnen gesprochen werden. Man würde, in so fern man diese Zusammenziehung in der Transcription wiedergeben wollte, diese ؤ und ئ als nicht gehörte u und i durch kleinere Schrift ausdrücken können, wenn es nicht vielleicht vorzuziehen wäre, ŭ und ĭ dafür zu schreiben, wie für das أ zu Anfang eines Satzes, von welchem sie sich durch den vorgesetzten Apostroph für das أ als ʾĭ und ʾŭ unterscheiden würden. Hiernach wäre also für ـُ أِيْ, das u lauten soll, u ʾĭ zu schreiben, wie in يَا زَيْدُ ٱيجَلْ jâ Zeidu ʾĭg̈el (oder ʾig̈el) Oh Zeid zögere, und für لِقَآءَنَا ٱئْتِ Sure X, 16 liqâanâ ʾĭti (oder ʾiti) unser Begegnen, bringe. Da aber in der gewöhnlichen Aussprache die meisten kurzen Endvocale nicht gehört werden, so wird der hier darauf folgende Anfangsbuchstabe lautbar, und es ist diefs wohl die Ursache, dafs sich die beiden das hemz tragenden Buchstaben nach dem Vocal ihres eigenen Wortes und nicht nach dem des vorhergehenden richten, und somit können wir der ganzen Sache entbehren und anstatt des obigen, wenn nicht gerade die Qorân-Lesung ausgedrückt werden soll, schreiben : jâ Zeid īg̈el und liqâana īti; das auslautende i dieses Imperativs wird immer ausgesprochen.

§. 172.

Der Artikel أَلْ oder ٱلْ, durch das waṣl mit dem vorhergehenden Worte verbunden, schliefst sich zugleich noch enger dem folgenden Worte an, wenn diefs mit einem der so genannten Sonnenbuchstaben, das ist mit ت, ث, د, ذ, ر, ز, س, ش, ص, ض, ط, ظ, ل, ن beginnt, in welchem Falle diese Buchstaben das euphonische tes̈dîd erhalten, das ل des Artikels das g̈ezm verliert und den Laut des folgenden Buchstaben erhält, wie in ٱلرَّجُلُ erraġol der Mann für el raġol. Hinsichtlich dieser Assimilation des ل mit dem folgenden Buchstaben schwanken unsere gewöhnlichen Transcriptionen zwischen beiden

Arten der Uebertragung, wie auch die Aussprache schwankt, die bald das l als solches lauten, bald in dem folgenden Buchstaben aufgehen läſst. Es wird ferner in unseren Uebertragungen arabischer Wörter und Namen das l bald dem ersten bald dem zweiten Worte angeschlossen oder isolirt zwischen beide gesetzt, mit hinzugefügtem Vocal oder Apostroph oder Verbindungszeichen.

Der Betonung nach bildet der Artikel ein eigenes Wort; er zieht, was auſserdem bei kürzeren Wörtern sehr oft der Fall sein müſste, den Ton derselben nicht auf sich zurück (Lane, S. 186), es ist also hiernach die Schreibung desselben als besonderes Wort gerechtfertigt. Die darauf folgenden mit ا, das heiſst mit Vocalen, anfangenden Wörter sondern sich dann auch von selbst von dem l des Artikels ab, ohne daſs sie in dieser Hinsicht besonders bezeichnet zu werden brauchten, um bei der Uebertragung mit dem l nicht in e i n e Sylbe zusammenzuwachsen.

Die natürlichste Transcription des ٱلْ würde ʾl sein, welche aber für die Aussprache den Anschluſs an den Endvocal des vorhergehenden Wortes voraussetzt, der jedoch in der Umgangssprache nicht in der Weise Statt findet, daſs wir für dieselbe den Artikel hiernach durchgehends übertragen könnten. Denn dann müſsten wir alle auf Consonanten ausgehenden Wörter mit den Vocalen des Literalarabischen lauten lassen, wobei auch die Einschiebung der Vocale nothwendig wäre, die nur zur Bewerkstelligung der Verbindung, des waṣl, dienen. Die Uebertragung des Artikels durch ʾl wäre also auf das Literalarabische zu beschränken und auſserdem meistens nur el zu schreiben, mag man nun das e dabei nach auslautenden Vocalen mehr oder weniger deutlich hören lassen oder ganz verschlingen.

Die grammatische Endung des Nominativ lautet bei den Arabern u, nach der Aussprache der Araber in Indien o. Wird aber diese Endung mit einem darauf folgenden Artikel zusammengesprochen, wie in ٱبْنُ ٱلْ S o h n d e s —, so lautet sie bei den Arabern oft o, ibno ʾl, bei den Türken, den Persern und den Arabern in Indien u, ibnu ʾl. Jedoch scheint dem gewöhnlichen Gebrauch der gegenwärtigen Aussprache zufolge die durch das waṣl bewerkstelligte Verbindung mit dem Artikel nur bei einer geringeren Anzahl von meistens ein- und zweisylbigen Wörtern Statt zu finden, bei Partikeln wie

بِ ,فِى ,اِلَى u. s. w. بِٱلْ bi'l, فِى ٱلْ fî 'l, اِلَى ٱلْ ilà 'l u. s. w., bei Nennwörtern wie اِبْن, أَبُو, عَبْد, mit welchem letzteren viele zusammengesetzte Namen gebildet werden, deren zweiter Theil häufig eine Bezeichnung Gottes ist, wie عَبْدُ ٱللّٰه Abdo 'llah, عَبْدُ ٱلْمَلِك Abdo 'lmelik oder Abdu'llah, Abdu'lmelik. Wird ein solcher Name von einem vorhergehenden Worte regiert, so wird daraus im Arabischen nach der gewöhnlichen Declination im Accusativ Abda'lmeliki, im Genitiv u. s. w. Abdi'lmeliki, was in der Transcription nur bei strengem Anschlufs an das Literalarabische beobachtet werden könnte. In Uebersetzungen und dgl. aber übertragen wir gewöhnlich jene Namen entweder in der Form des Nominativs oder, was ebenso gebräuchlich ist, mit Unterdrückung des Verbindungsvocals, der ja auch in ähnlichen Zusammensetzungen von den Arabern nicht ausgesprochen wird, und schreiben Abdallah, Abdelmelik, nach der Analogie so vieler anderer ohne jenen Vocal lautenden Verbindungen. Dagegen kann es keinem Anstand unterliegen, in jeder Art von Uebertragung das l des Artikels vor Sonnenbuchstaben in diese zu verwandeln und dann et, ed, er, es u. s. w. übereinstimmend mit den darauf folgenden Anfangsbuchstaben zu schreiben, jedoch mit Beibehaltung der getrennten Stellung des Artikels und nachfolgendem Verbindungszeichen, obschon auch bei dem unmittelbaren Anschliefsen desselben keine Zweideutigkeit entstehen kann, da sowohl im Literalarabischen wie im gemeinen sich die Formen meistens hinlänglich unterscheiden. Nur bei unpunctirten Texten kann eine solche zuweilen, wenn gleich nur selten, vorkommen, wie z. B. die achte Verbalform اِلْتَبَنَ ilteben er saugte Milch sich dann nicht von اَلتَّبَنُ etteben das sorgfältige Sehen unterscheidet, oder von اَلتَّبْنُ, اَلتِّبْنُ et-tebn, et-tibn das Stroh.

§. 173.

Die als Consonanten punctirten initialen ى und و werden häufig i und u ausgesprochen, was ich durch î und û mit rundem Circumflex ausdrücken zu können glaube. So lautet alsdann يَد Hand îd anstatt jed, يَكْتُب er schreibt îktob anstatt jektob, وَ wa oder we und û, وَلَد geboren, Kind, Sohn, ûled, ûld, anstatt weled, oder auch mit dunklerem Laut nach dem و etwa wie wœled gesprochen.

Vor îktob wird auch wohl das j hörbar, was man durch jîktob ausdrücken könnte.

Auf dieselbe Weise unterdrückt auch wohl die gewöhnliche Aussprache das in der Mitte der Wörter vor و und ى stehende feth und läſst dann jene و und ى u und i lauten; z. B. تَوَارِيخ tûârîḫ Pluralis von تَارِيخ tārîḫ Chronik, جَوَاهِر ğûâher Juwelen, Singularis جَوْهَر ğauher, بَيَان bîân Erklärung.

Endigen Wörter auf ى und و mit vorausgehendem ğezm, so werden diese Buchstaben bei Unterdrückung der von ihnen getragenen Vocale gleichfalls i und u ausgesprochen, was sich wie für die Initiale durch î und û wiedergeben läſst; z. B. جَدْي ğedî Bock anstatt ğedjun, بَدْو bedû Feld, Wüste, Anfang anstatt bedwun, حُلْو ḥolû süſs anstatt ḥolwun. Auſserdem würde man bei Unterdrückung der Endvocale die ganz unsemitischen Laute ğedj, bedw und ḥolw schreiben müssen. Das arabische و ist aber ohnehin ein Laut, der dem u näher steht, als dem deutschen w, und so erscheint der Ausdruck durch û in dieser Stellung wohl ganz geeignet. Dombay in der *Grammatica Linguae Mauro-Arabicae* schreibt langes ī und ū für diese finalen ى und و. Die *nomina actionis*, die zu Wurzeln gehören, welche auf diese Buchstaben ausgehen, haben die angegebenen Endungen auf î und û. So kommen von مَأَى und von مَأَا (für مَأَو) مَأْي mâî und مَأْو mâû, beides Ausdehnen, Ausspannen; nach der Analogie derselben ist dann auch für den Namen des و, وَاو, wâû zu schreiben.

§. 174.

Völlig ähnlich verhält sich das ع, nur daſs es noch entschiedener den blos vocalischen Character hat. Es ist, wenn es nicht einen lautenden Vocal trägt oder darin ruht, also am Ende der Wörter nach einem ğezm, ein eigenthümlich gutturales a; es wird aber auch so groſsentheils nach einem langen Vocal am Ende der Wörter stehend ausgesprochen, selbst auch wohl nach einem kurzen innerhalb derselben und am Ende. Analog den vorhergegangenen Bezeichnungen glaube ich es alsdann durch â ausdrücken zu können, da es sowohl von a̰ für عَ, wie von â für عًا unterschieden werden muſs. So ist بَاعَ bâa̰ für بَيَعَ er hat verkauft, بُوعَ bûa̰ und بِيعَ bîa̰ er hat gekauft, بَيْع beiâ (in Nordafrica biâ ausgesprochen) Verkauf, جَزْع

ǧezã Furcht, Furchtsamkeit, جَزِعٌ ǧezâ fürchtend, ضَيْعٌ ḍaiâ und ضِيعٌ ḍîâ Verfall, Verlust, شَاعَ šâa zerstreut werden, strahlen, شَاعٌ šâã zerstreut, شُوعٌ šûâ Spinnengewebe, Sonnenstrahl, أَقْعَى aqãa (IV von قَعَى) bei dem Graben auf bitteres Wasser stofsen, قُعٌ qûâ und قُعَاعٌ quâã sehr bitter, vom Wasser, وُقُوعٌ wuqûâ oder ûqûâ Ereignifs, von وَقَعَ waqaa sich zutragen, بَاعٌ bââ, بَوْعٌ bauâ und بُوعٌ bûâ Klafter, von بَاعَ bâa für بَوَعَ die Hände so weit als möglich ausstrecken. Ein ǧezm nach kurzen Vocalen in der Mitte der Wörter tragend, wird das ع bald als in diesen verhallend, was hier durch ˜ ausgedrückt werden soll, bald als â lautend in den verschiedenen Uebertragungen dargestellt; z. B. بَعْدُ nachher bàd, bâd, baad und baâd geschrieben, بَعْضٌ Theil, irgend einer, bâdh und baâdh; eine bestimmte Norm dafür wird sich bei der Wandelbarkeit solcher Aussprachen nicht festsetzen lassen, es möchte daher die Uebertragung jener Wörter durch bãd und bãḍ hier vorzuziehen sein, das ع als Vocalbuchstabe genommen analog dem ى und و. Da wo man das ع nicht mit besonderem Vocallaut ausdrücken will, wie es z. B. in Syrien für uns oft kaum bemerkbar ausgesprochen wird, können wir dasselbe, wenn es nicht in einem Vocale ruht und auch keinen trägt, der in die Transcription überzugehen hätte, nur durch den *spiritus asper* wiedergeben. Caussin de Perceval, der ihm *une articulation gutturale* zuschreibt, die sich durch keinen in Europa gebräuchlichen Buchstaben ausdrücken lasse, bedient sich des auch dafür angenommenen Apostrophs; er schreibt ba' für بَاعَ er hat verkauft, und so die Conjugation hindurch; für den Infinitiv aber oder das *nomen actionis*, für obiges beiâ, بَيْعٌ, schreibt er nur bé. Wir werden bei den Buchstaben des Alphabets noch hierauf zurückkommen.

§. 175.

Bevor wir diesen Abschnitt über die arabische Vocalisation schliefsen, müssen wir noch die Doppellaute von feth, kesr und ḍamm berücksichtigen, da sich dort, wo oben von ihnen die Rede war, dieser Gegenstand noch nicht füglich erörtern liefs.

Bei dem zweifachen Laut, den jedes der drei arabischen Vocalzeichen hat, wozu nach neuerer Aussprache noch anderweitige Laut-

veränderungen gerechnet werden könnten, nehmen die arabischen Grammatiker das a, i und u als die Grundlaute an, von denen Abweichungen Statt finden, die sie mit dem Ausdruck إِمَالَةٌ imâleḧ bezeichnen, von مَالَ hinneigen, IV eine Hinneigung verursachen, indem sie den Laut des e als eine Hinneigung des a zum i ansehen. Die ersten Regeln der Imâleḧ wurden von den arabischen Grammatikern für die Lesung des Qorân aufgestellt; auf die gegenwärtige Aussprache ausgedehnt müssen sie vielfach erweitert und nach Verschiedenheit der Länder, in denen das Arabische gesprochen wird, auch theilweise anders gestaltet werden. Abgesehen von der Aussprache, welche das Arabische in Persien und sehr abweichend davon unter den Türken erhält, kommen noch drei grofse Abtheilungen dafür in Betracht, nämlich Arabien, Syrien und Aegypten als der Mittelpunct, dann im Westen Nordafrica und im Osten Indien, wo für die Consonanten die persische Aussprache herrscht, so dafs, da auch die Vocale anders lauten, die Aussprache der Gelehrten in Indien für einen Araber fast ganz unverständlich ist*). Innerhalb jeder dieser Abtheilungen finden aber wieder besondere Dialecte Statt, und Niebuhr bemerkt in der *Description de l'Arabie* (*à Copenhague*, 1734, 4°., p. 73), dafs es vielleicht keine Sprache gäbe, in der man gegenwärtig so viele Dialecte fände als in der arabischen, wobei er auf die grofsen Verschiedenheiten der Sprache in Arabien selbst hinweist. Darauf beruhen dann auch wohl vorzüglich die verschiedenen Schreibungen vieler Wörter, Verwandlungen von i und u, ai und au u. s. w., Orthographieen, die neben einander bestehen und Veranlassung zu speciellen Regeln geben. Eine Vereinigung aller Abweichungen ist daher, wie sich wohl von selbst versteht, nicht zu erreichen; Aussprachen, die an dem einen Orte gelten, werden an einem anderen als falsch bezeichnet und sehr oft wird nur durch das Gehör des Fremden entschieden werden können, ob der eine oder der andere Laut schriftlich anzunehmen sei, während der Araber, der an diese Unterscheidungen nicht gewöhnt ist, nur durch sein Aussprechen Auskunft zu geben vermag, und umgekehrt bemerkt der Araber

---

*) „*The system of pronunciation commonly established among the learned in India is nearly unintelligible to the ear of an Arab.*“ *A Grammar of the Arabic Language according to the principles taught aud maintained in the schools of Arabia; — By M. Lumsden. Calcutta,* 1813, fol. I, p. 3.

Verschiedenheiten, die dem Fremden entgehen, weil er sie in seiner Sprache nicht hat. Burckhardt, der das Arabische viel gründlicher verstand als Niebuhr, fand dessen Ansichten über die dialectischen Verschiedenheiten, ungeachtet der weiten Ausdehnung des Arabischen von Mogador bis Maskat, etwas übertrieben; habe man einen Dialect desselben erlernt, so verstehe man leicht alle übrigen und mache sich bald mit der verschiedenen Aussprache vertraut. Am besten werde in Arabien in Ḥeḡâz und von den Beduinen gesprochen, nächstdem in Bagdad und Jemen; in Cairo sei die Aussprache schlechter als wie sonstwo in Aegypten. Nach der dieses Landes komme die Aussprache in den östlichen und westlichen Ebenen Syriens, dann in den Berggegenden bei den Drusen und den Christen, darauf die Aussprache in den Staaten der Barbarei, in Tripolis, Tunis, zuletzt die in Marocco und Fez, die wieder in mehrere Dialecte zerfalle. Am widerlichsten und verdorbensten erschien ihm die Sprache der jungen christlichen Stutzer in Cairo und Aleppo (*Travels in Arabia*, II, p. 411, 413).

Zwar war schon unter den Arabern ein Anfang gemacht worden, die Imâleḧ des fetḥ in der Schrift zu unterscheiden (*Notices et Extraits des Manuscrits*, *vol.* IX, p. 87), aber ohne daſs die Sache weiteren Erfolg hatte. Und sie läſst sich nicht in der Weise unter bestimmte Regeln bringen, daſs man eine sichere Transcription darauf begründen könnte, wenn nicht nach Verschiedenheit der gröſseren arabischen Sprachgebiete eine gewisse Aussprache für die einzelnen Wörter festgesetzt wird, was um so nöthiger ist, als es oft recht schwer hält, den eigentlichen Laut zu bestimmen. Ein Wort wie رَجُلٌ Mann, im Osten raḡol gesprochen, von den Franzosen radjol, radjeul und radjeol transcribirt, wird von ihnen für das Arabische in Nordafrica in ihren grammatischen Schriften durch radjel und redjel wiedergegeben; Franc. de Dombay (in der *Grammatica Linguae Mauro-Arabicae juxta vernaculi idiomatis usum*, *Vindob.* 1800, 4°.) schrieb dafür reḡiul und raḡil. So gut die Engländer Wörterbücher für ihre eigene Aussprache bedürfen und sich nicht mit allgemeinen Regeln begnügen können, so gut bedürfen wir deren für das Arabische, deren Umfang deſshalb aber nicht nach dem unserer, mit einer Masse von ungebräuchlichen Ausdrücken angefüllten Wörterbücher bemessen zu werden braucht; mit einem nicht sehr starken Band würde man zu diesem Zweck völlig ausreichen können, wobei aber wohl kein einzelner Dialect zu

Grunde gelegt werden dürfte, sondern eine so viel als möglich durchschnittlich gegriffene Aussprache mit Bemerkung besonders zu berücksichtigender Abweichungen. Dann möchte ich für die dem Unterricht bestimmten arabischen Lehrbücher, wie überhaupt für alle punctirte arabische Schriften, vorschlagen, eine Imâleh̤ in der Vocalisation Statt finden zu lassen, das e von dem a und das ẹ von dem i etwa dadurch zu unterscheiden, dafs man das feth̦ und kesr für die e-Laute in der Gestalt des Gravis von der Linken zur Rechten neigte, statt der umgekehrten Richtung für das a und i. Ebenso liefse sich bei dem d̦amm die Aussprache als o durch eine leichte Veränderung in der Gestalt oder dadurch andeuten, dafs das o bedeutende ـُ unter die Zeile gesetzt würde.

Allgemeineren Regeln für die Doppelaussprache dieser Vocale zufolge sollen feth̦ und d̦amm vorzugsweise a und o lauten, wenn sie in unmittelbarer oder auch entfernterer Verbindung mit einem der Buchstaben ح, خ, ص, ض, ط, ظ, ع, غ, ق und oft auch mit ر stehen; d̦amm soll am Ende der Wörter und in den grammatischen Flexionen u lauten, so wie kesr fast durchgängig i und weit seltener als ẹ ausgesprochen werden; alle drei aber sollen mit ihren Verlängerungsbuchstaben bei weitem am häufigsten â, î, û sein und anstatt â und û nur seltener ê und ô gesprochen werden, in welche Laute vielmehr die Diphthonge ai und au übergehen. Speciellere Regeln enthält ein Aufsatz von Eli Smith : Kurze Uebersicht der Aussprache des Arabischen, hauptsächlich wie es in Syrien gesprochen wird, mit Angabe der Corruptionen, welchen verschiedene Buchstaben ausgesetzt sind, in dem 3. Bande von : Palästina und die südlich angrenzenden Länder — von E. Robinson und E. Smith, Halle, 1842, 8°., S. 832 — 858; ebenso ein Aufsatz von E. W. Lane über die Aussprache der arabischen Vocale und die Betonung der arabischen Wörter in dem 4. Bande der Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft, 1850, S. 171—186, beide auf langjährigen Aufenthalt und sorgfältige Beobachtungen in Syrien und Aegypten gegründet, mit Berücksichtigung der Aussprache in Arabien und derjenigen der gelehrten Araber, beide gleicher Autorität geniefsend und vielfach von einander abweichend, wie diefs auch der Fall bei den Transcriptionen Anderer, z. B. von Niebuhr in der *Decription de l'Arabie* und von Burckhardt ist, in den *Travels in Arabia, comprehending an account of those territories in Hedjaz which the Mohammedans regard as sacred; by the*

late John Lewis Burckhardt, *London*, 1829, 8°., vol. 1. 2., welche beide eine besondere Aufmerksamkeit auf die Aussprache legten. Auch kann diefs gar nicht anders sein, da die Orthographie keinen Entscheidungsgrund darbietet und die genannten Schriften, wenn sich gleich in ihnen auf die Aussprache gelehrter Araber bezogen wird, doch dabei immerhin diejenige der Länder vertreten, in denen sich die Verfasser aufgehalten haben. Eine Uebereinstimmung findet defshalb nur in beschränkterem Mafse Statt, in mehreren Puncten ist sie nicht zu erreichen, sie ist aber auch für gar Manches innerhalb weit engerer Gränzen nicht zu erreichen, da vielfach derselbe Buchstabe, dasselbe Wort bei benachbarten Stämmen und im Munde verschiedener Menschen nicht gleich lautet; dennoch lassen sich im allgemeinen brauchbare Normen aufstellen, um darnach vermittelnd die Schreibung zu regeln, wodurch aber eine feste Bestimmung für die einzelnen Wörter schon um der völligen Gleichförmigkeit willen nicht ersetzt werden kann.

§. 176.

Die Aussprache des feth̦ als a oder e wird gröfstentheils durch die Natur der mit demselben in unmittelbarer Verbindung stehenden Buchstaben innerhalb desselben unflectirten Wortes bestimmt. Unter ihren verschiedenen Eintheilungen der Buchstaben hatten die arabischen Grammatiker auch diejenige „der hohen Buchstaben“ اَلْحُرُوفُ الْمُسْتَعْلِيَةُ el h̦orûfu ʾl mustâlîjeṭu und „der tiefen Buchstaben“ اَلْحُرُوفُ الْمُسْتَفِلَةُ el h̦orûfu ʾl mustafileṭu. Zu den ersteren gehören die Buchstaben خ, ص, ض, ط, ظ, غ, ق, zu den letzteren alle übrigen; ihr Unterschied bezieht sich auf den Laut des mit ihnen in Verbindung stehenden feth̦. Abgesehen hiervon fallen jetzt häufig hohe und tiefe Buchstaben in ihrem eigenen Laut fast ganz zusammen, vorzüglich für das Ohr der an ihren feineren Unterschied nicht gewöhnten Europäer, so das ت und ط, das س und ص. Von den tiefen Buchstaben treten gegenwärtig أ, ح, ع und zum Theil auch ه hinsichtlich der Aussprache des mit ihnen verbundenen feth̦ in die Categorie der hohen Buchstaben, was auf die allmälige Verstärkung ihres Lautes hinzuweisen scheint; das ر theilt in dieser Beziehung grofsentheils die Eigenschaft jener Buchstaben, wie es sich auch im Hebräischen den Regeln für die Gutturale anschliefst. Wir wollen

daher statt obiger Abtheilungen in hohe und tiefe Buchstaben, deren letzte dann wieder getrennt wird in gutturale tiefe Buchstaben und in nicht gutturale tiefe Buchstaben, einfach zwei Classen annehmen und diese mit I und II bezeichnen, wovon I die Buchstaben أ, ح, خ, ص, ض, ط, ظ, ع, غ, ق, ه umfaſst, und II die Buchstaben ب, ت, ث, ج, د, ذ, ز, س, ش, ف, ك, ل, م, ن, و, ي; das ر liegt zwischen beiden in der Mitte. Als allgemeinere Regeln lieſsen sich etwa folgende aufstellen, zusammengezogen vorzugsweise nach den Angaben von Lane.

Das feth̹ ist e in dem Artikel أَلْ; in dem Pronomen der zweiten Person أَنْتَ enta, ente, ent du durch die ganze Declination. Ohne Rücksicht auf hohe oder tiefe Buchstaben ist das feth̹ immer e (wenn dessen Laut in der gewöhnlichen Aussprache nicht noch weiter abgewichen ist,) in den mit ي, ت und ن anfangenden Praeformativsylben des Futurum, wie in يَقْتُلُ jeqtulu, jeqtol er wird tödten, ausgenommen jedoch vor den Wörtern, welche mit أ beginnen, das dann mit dem Praeformativ wie ein Verlängerungs-ا lautet, يَأْمُرْ jāmur er befiehlt. Nach dem initialen ت der 5. und 6. Verbalform wird das feth̹ so kurz gesprochen, daſs man kaum einen Vocal hört und wohl am zweckmäſsigsten dafür denselben Laut schreibt, den das feth̹ in der folgenden Sylbe hat; z. B. تَكَتَّبَ teketteba versammelt werden, تَقَتَّلَ taqattala eine Sache mit Geschick betreiben. Das feth̹ ist e in der Endsylbe der dritten weiblichen Person des Singularis im Praeteritum, was jedoch nach أ, ح und ع unpassend sei, مَصَّتْ maṣṣet sie hat gesaugt, رَاحَتْ râh̹et sie hat zur Abendzeit etwas gethan, anstatt râh̹at.

Das feth̹ ist e wenn es zwischen Buchstaben der II. Classe steht und häufig zwischen einem solchen und dem ر; vor einem ر, wenn dieses ein kesr trägt oder die vorhergehende Sylbe mit e, i gesprochen wird; nach einem ر, dem kesr oder ي vorausgeht; zwischen der Endung ة oder dem dafür geschriebenen ه und einem Buchstaben der Classe II; z. B. كَتَبَ keteba, kĕteb er hat geschrieben, جَبَلٌ ĝebel Berg, هَرِمٌ herim abgelebt, كَسَرَ kesera, keser er hat gebrochen, مِغْفَرٌ miĝfer ein Helm aus eisernen Ringen verfertigt, قِرَبٌ qireb groſse lederne Wasserflaschen, صَيْرَفٌ ṣairef Geld-

wechsler, خَيْرَةٌ ḫaireh sehr gut, ausgesucht, سَلَامَةٌ selâmeh Heil, Friede.

Das initiale أَ wird vor einem Buchstaben der Classe II, auf den î folgt, häufig aber nicht durchgehends e ausgesprochen, wie in أَمِير emîr Fürst; dann in türkischen oder von den Türken häufig gebrauchten Wörtern, deren Aussprache auf das Arabische übergeht, wie in أَفَنْدِي efendî (türkischer Amtstitel), أَبَدٌ ebed ewig anstatt abad.

Häufig lautet das fetḥ der Endung ـَى e anstatt a, wenn die vorhergehende Sylbe mit e oder mit i gesprochen wird, wie in رَمَى remè er hat geworfen, اَلْمِرْمَى el mirmè der Pfeil; jedoch nicht vor einem Suffix oder dem waṣl.

Das ـَا soll nur in dem Falle ê sein, wenn es das Wort schliefst, wie in بِهَا bihê in ihr, اَلثُّرَيَّا et-toraijê die Pleiaden (auch et-torrije gesprochen), aber nie vor Suffixen oder vor dem waṣl. Indessen wird es auch bisweilen in der Mitte der Wörter wie ê ausgesprochen, was zwar für fehlerhaft erklärt wird, aber doch in einzelnen Fällen die allgemein anerkannte Aussprache ist, wie z. B. in dem Namen der Stadt فَاس Fês in Africa. Auch ist dieser ê-Laut in einigen Wörtern bei dem Lesen des Qorân angenommen, كَافِرُونَ Ungläubige, اَلنَّاسُ die Menschen, اَلدَّارُ die Wohnung werden kêfirûna, ennêsu, ed-dêru ausgesprochen, und in einigen Gegenden von Syrien ist dieser ê-Laut herrschend.

Der a-Laut des fetḥ wird je nach den Buchstaben, mit denen es in Verbindung steht, als verschieden angegeben und bleibt sich auch mit denselben Buchstaben verbunden nicht immer gleich. Dabei lassen sich die Angaben darüber öfters nicht vereinigen, wie denn auch die nach dem Gehör übertragene Aussprache genug Abweichungen für dieselben Wörter darbietet. Die Transcription kann defshalb nicht weiter gehen, als für alle diese Nuancen des Lauts nur ein a annehmen.

Nach Lane soll das fetḥ wie das a in dem englischen Worte *abide* dem u in *but* sehr nahe kommend lauten, aufser vor und nach أ, ح, ع, und vor ه, wo es wie in dem englischen Worte *bad* laute, also mit vollerem a-Laut oder, wie manche Araber es aussprächen, von diesem

Laute leicht nach dem ersten hinneige. Für beide schreibt er a, da dessen Unterscheidung hiernach keine Schwierigkeit habe.

Das feth̦ ist a vor, zwischen und nach Buchstaben der Classe I (aufser nach ه vor einem Buchstaben der Classe II), dann häufig in Verbindung mit ر aufser in den oben bemerkten Fällen. Z. B. فَقِير faqîr arm, Mönch, قَصْر qaṣr Schlofs, Palast, بَصَر baṣar Sehen, Kenntnifs, أَبُو abû Vater, فَرَس faras Pferd, طَبَقَة țabaqah̤ eine Sache, die auf eine andere folgt. Jedoch ist die Aussprache der Endung ـَة, die von dem vorausgehenden Buchstaben abhängen sollte, sehr schwankend, dann auch die des mit ر verbundenen feth̦. Nach Lane soll es nach ر vor ب, د, ش, ف stehend a lauten, z. B. رَدّ radd Zurückgeben; nach Smith soll es nach ر vor ت, ث, د, ذ, س, ك stehend e lauten, z. B. رَدّ redd. Vor ر, zumal vor einem quiescirenden und also auch vor einem doppelten, soll das feth̦ a lauten, wo jedoch manche Araber auch e aussprächen, wie in بَرّ barr Feld.

Das feth̦ soll ferner a sein vor einem Buchstaben der Classe II, auf den unmittelbar, ohne dafs sich ein kesr zwischen ihnen befindet, ein hoher Buchstabe folgt, wie in نَسْخ nash̠ Abschreiben, مَنْقُوش manqûš gemalt; in einer offenen Sylbe, auf die eine andere mit a gesprochene folgt, wie in مَزَق mazaqa er hat zerrissen, تَمَسْخَرَ tamash̠ara er diente zum Gespötte; und, nach der Ansicht Mancher, auch wenn der auf die offene Sylbe folgende Consonant verdoppelt wird, diese also nun geschlossen ist, wie in مَزَّقَ mazzaqa er hat zerrissen anstatt mezzaqa. In manchen Wörtern übt das feth̦ denselben Einflufs wie ein hoher Buchstabe auf das feth̦ der vorhergehenden Sylbe aus, z. B. سَفَر safar Reise, سَفَرْجَل safarg̠al Granatapfel, مَسَرَّة masarrah̤ Freude, was aber nicht allgemein angenommen ist.

Das feth̦ ist gleichfalls a in einer kurzen Sylbe, der eine andere mit a oder d̦amm gesprochene unmittelbar vorausgeht; z. B. أَسَد asad Löwe, أَبَد abad ewig, قَتَلَهُ qatalahu er hat ihn getödtet, هُدَبِد hudabid sehr dicke Milch; ferner in kurzer Sylbe, wenn die folgende ein d̦amm und die vorhergehende kein kesr hat, z. B. بَتُول

batûl der Ehe abgeneigte Jungfrau, Nonne, كَبُرَ kabura er war grofs; und am Ende eines Wortes, das mit dem folgenden nicht durch die Betonung in eins zusammengezogen ist, wie in هُوَ huwa er, كَتَبَ keteba er hat geschrieben. Doch werden Praefixe vor einem waṣl und die Praeposition لَ für لِ vor einem Pronominalaffix gleichfalls mit a gesprochen, wie in وَٱللّٰه wa 'llah bei Gott, لَكَ laka dir. Von diesen Vorschriften, die Lane gibt, die bei dem Lesen wohl befolgt werden, wobei er auch die Nunnationen transcribirt, fällt aber in der gewöhnlichen Aussprache durch Unterdrückung der Endvocale u. s. w. wieder vieles weg.

Eli Smith gibt S. 850 folgende Bestimmungen über die Aussprache des feth̬ in betonter Sylbe, wenn es nicht den e-Laut habe; in unbetonter Sylbe habe es gewöhnlich denselben Laut, den es in betonter in derselben Stellung haben würde, nur sei hier eine Tendenz, die a-Laute statt der e- und u-Laute hören zu lassen.

„Zwischen irgend einem der gewöhnlichen Buchstaben und einem Hamzeh, und nach einem der gewöhnlichen Buchstaben, wenn ein ه folgt, hat das Fathah den Laut des a in den englischen Wörtern *man*, *had*. Als أَبَد abad, دَهَر dahar.

„Doch ist das Hamzeh im Anfang, wenn ein gewöhnlicher Buchstab darauf folgt, oft mit dem e-Laut versehen. Dies gilt vorzüglich vom Wŭsl. Wie ٱلبيت el-beit.

„In Verbindung mit ع und ح hat es gewöhnlich den Laut des deutschen a in dem Worte Mann. Wie عَبَر 'abar, حَدّ ḥadd.

„Ebenso zwischen einem Hamzeh oder ه und ح خ ر غ, wie أَخ akh, أَربَع arba'.

„In Verbindung mit ص ض ط ظ ق wird es oft ausgesprochen wie a in dem englischen Worte *what*, etwa wie das breite a des braunschweigschen Dialects. So حَقّ ḥaḳḳ, حَطّ ḥaṭṭ, ظَهْر ḍahr.

„In Verbindung mit خ und غ hat es gewöhnlich den englischen Laut des u in den Wörtern *but*, *tub*. Wie خَبْر khŭbr, غَفَر ghŭfar.

„So auch häufig in Verbindung mit ر, wenn irgend ein andrer Buchstab als ت ث د ذ س ك vorausgeht oder nachfolgt. So بَرّ (Feld) bŭrr, رَفّ (Brett) rŭff.

„Ebenso in vielen Fällen in Verbindung mit ص ص ط ظ ق. Wie صدر ṣŭdar, طبخ ṭŭbŭkh.

„Ebenso in vielen Fällen nach einem Hamzeh, wenn ص ص خ ط ظ غ ق darauf folgt. Wie اخبر ŭkhbar, اطلع ŭṭla'.

„In Verbindung mit Intensiven und Gutturalen wird das Fathah des ersten Radicals bei Verben, deren zweiter Radical mit Kesrah versehen ist, oft zu Dŭmmeh corrumpirt, dem Passivum analog. Wie بقي buky, فضل fuḍil."

Caussin de Perceval, der sich lange in verschiedenen Gegenden von Syrien aufgehalten und seine daselbst gemachten Bemerkungen der Beurtheilung mehrerer Araber unterworfen hatte, gibt in der dritten Ausgabe seiner *Grammaire arabe vulgaire*, *Paris*, 1843, a, è und é (das ist offenes und geschlossenes e), als die Laute des fetḥ an; im Lauf der Grammatik schreibt er aufserdem häufig nur e, entweder da, wo er sonst è hat, oder meistens dann, wenn das e nach französischer Orthographie nicht als è oder é bezeichnet werden würde. Das é für fetḥ wendet er nur selten an, vorzüglich dann, wenn die vorhergehende Sylbe ein kesr enthält, wie أحصنة ahhssené Pferde, oder wohl auch wenn diefs bei der nachfolgenden Sylbe der Fall ist, wie in بنين bénin Söhne, letzteres jedoch nur seltener; dagegen aber schreibt er in gleichen Fällen auch è, wie in ثالثة talitè die dritte, جميل djèmil schön; dann auch in einzelnen Wörtern, wie سماوات sémawat, Plur. Himmel, und dagegen bei ähnlichen Verbindungen سنة sènè Jahr, زمان zèman Zeit, so dafs sich darüber keine feste Norm aufstellen läfst. Bei dem ة wird gesagt, dafs es (das heifst das ihm vorhergehende fetḥ) nach den emphatischen oder gutturalen Buchstaben a laute, aufserdem gewöhnlich è, wie in نقطة noktha Punct, سجادة seddjadè Teppich. Stehe aber ein emphatischer Buchstabe in der vorhergehenden Sylbe, so äufsere derselbe bisweilen seinen Einflufs auf das ة, das dann a laute, wie in ضمة dhamma. (So wird diefs hier immer geschrieben, defsgleichen kesra, bei Lane dagegen ḍammeh und kesreh, ersteres bei Eli Smith dŭmmeh). Nach ر laute das ة gewöhnlich a, wie in شجرة chadjra Baum, bisweilen, aber selten, wie é oder è, ابرة ibré Nadel, تذكرة tèzkèrè Billet. Nach einem doppelten ر, nach einem ر mit vorausgehendem

langem ا oder و laute es a, wie in جَرّة djarra Wasserkrug, حمارة hh'mara Eselin, شختورة chakhtoura Nachen. Gehe aber langes ي voraus, so laute es é, wie in اجيرة edjiré Magd. Im Kasrouan und einigen anderen Gegenden von Syrien werde es oft wie i ausgesprochen, نَوْبَة naubi Musik, سِكّينة sikkini Messer, was aber nie nach emphatischen oder gutturalen Buchstaben geschehe; man sage also nicht nokthi anstatt noktha für نُقْطَة Punct.

In Nordafrica beruht zwar die Aussprache auf demselben Unterschied der hohen und tiefen Buchstaben, aber das feth in Verbindung mit denen der Classe I stehend wird Einigen der Franzosen in Algier zufolge häufiger e als a ausgesprochen, während Andere, und so auch Dombay, mehr den a-Laut dafür beibehalten, so dafs bei der ohnehin grofsentheils undeutlichen Aussprache desselben auch eine Transcription wie für Arabien vielfach nicht allzu abweichend sein würde. In dem kleinen Wörterbuche von L. und H. Hélot findet sich zufolge der Unbestimmtheit des Lautes das Wort قَصَّر abkürzen an verschiedenen Stellen quasser, quessar und quesser geschrieben; Dombay, der in der Aussprache der Zeitwörter ebenso wie bei den Nennwörtern den zweiten und nicht den ersten Vocal unterdrückt und ketb, katl für كَتَبَ, قَتَلَ schreibt, würde es durch kasr ausgedrückt haben, wenn er es in sein Verzeichnifs der Verba aufgenommen hätte. Auf dieselbe Unbestimmtheit treffen wir überall bei mehrmals in denselben Büchern vorkommenden Wörtern und sie mögen öfters wohl auf der verschiedenen Aussprache beruhen, die getreu wiedergegeben wurde. So schreibt Burckhardt I, S. 56 رُطَب reife Datteln ruteb, und II S. 215 rotab.

In Nordafrica, in Algier und Marocco, werden ـَا, ـَأ, ـَة und meistens auch ـَى nur als a oder â ausgesprochen; so heifsen auch die Namen der Buchstaben بَ ba oder bâ u. s. w. und nicht bê. Nur bei den auf ـَى ausgehenden Zeitwörtern schreibt Dombay meistens nach dem vorletzten Buchstaben j für das ى, eine Bezeichnung, die er sonst als Consonant gebraucht und nur in den Diphthongen ai, aj, ei, ej als gleichbedeutend mit i nimmt; wenn er aber das Verbum auf ā auslauten läfst, schreibt er ا anstatt des ى. In dem Dictionnaire von L. und H. Hélot werden aber diese Verbalendungen immer a ausgesprochen, mögen sie auf ا oder ى ausgehen,

wie sie hier öfters als Doppelformen geschrieben werden, die auch bisweilen für Wurzeln mit hemz in der letzten Sylbe stehen. Auf diese Weise sind رَمَى werfen, bei Hélot rema, bei Dombay remj; طَغَى sich empören, H. therha, D. taghj; غَلَى sieden, H. غلى und غلا rhela, D. ghalj; جَرَى laufen, H. djera, D. ğerj; شَرَا kaufen, H. شرى chera, D. شرا śirā; بَكَى weinen, H. بكا und بكى beka, D. بكا bikā; بَطُؤَ zaudern, H. بطا und بطى betha, D. بطا batā.

Ganz abweichend von den vorhergehenden Angaben wird nach Lumsden's *Grammar of the Arabic language* das feth̦ in Indien gesprochen. Hier lautet es in der Mitte der Wörter sowohl in Verbindung mit hohen als mit tiefen Buchstaben immer wie das englische u in *but*, mit einziger Ausnahme des ع, mit dem es a lautet, wie in دَفْعَةً duf-a-tun (nach Lumden's Transcription) auf einmal, بَعْد baad, بَعْدُ baa-do nachher, بَعُدَ baa-o-da er war entfernt, عَنْكَ anka von dir; das أ in der Mitte der Wörter lautet, ebenso wie jenes, u, wie in سَأَلَ su-u-la er hat gefragt; aber zu Anfang derselben a, der Artikel أَلْ al, أَلِف alif. Dann lautet das feth̦ in Verbindung mit einem medd und vor dem Verlängerungsbuchstaben ا stehend a; auch am Ende der Wörter wie in den Buchstabennamen بَاء ba u. s. w. und ebenso vor einem أ, wie in رَأْسٌ ra-soon Kopf; es lautet a am Ende der Wörter ضَرَبَ zu-ru-ba er hat geschlagen, قَرَأَ ku-ru-a er hat gelesen, طَرُؤَ tu-roo-a er hat die Stadt verlassen, مَافَتِئَ ma-fu-ti-a er hörte nicht auf; und gleichfalls durchgängig vor dem ة ohne Rücksicht auf vorausgehende Buchstaben, wie in den Namen der Vocalzeichen فَتْحَة Fut-ha, كَسْرَة Kus-ra und ضَمَّة Zum-ma. Auch lautet das am Ende der Wörter stehende ى oder ىَ a, wie in أَدْنَى ad-na näher, أَقْصَى ak-sa entfernter (das hier weggelassene hemz ist es auch bei Lumsden).

Dafs sich diese Aussprache neben den abweichenden Consonantenlauten mit der in Arabien herrschenden nicht vereinigen läfst, ist wohl von selbst klar, und hier stofsen wir auf eine der Hauptschwierigkeiten bei jeder Transcription einer Sprache, die sich über so ausgedehnte Ländergebiete erstreckt hat. Den arabisch geschriebenen Text liest man von Indien bis an das Ende von Westafrica,

aber mit zum Theil ganz verschiedenen Lauten; ein transcribirter Text mufs sich bis zu einem gewissen Grade der besonderen Aussprache eines Landes anschliefsen und ist dann für die Bewohner eines anderen Landes oder die an deren Aussprache Gewöhnten nur durch beständige Unterschiebung anderer Laute als die geschriebenen verständlich, fast gerade so wie es die chinesischen Schriftzeichen zu gleicher Zeit für die Japanesen und die Cochinchinesen sind, die sie wie die gleichbedeutenden Worte ihrer Sprachen lesen.

§. 177.

Die Aussprache des kesr bildet keine besondere Schwierigkeiten; Smith, Lane und Lumsden geben ihm übereinstimmend den i-Laut, die beiden ersten aber mit der Ausnahme, dafs es in Verbindung mit ح und ع (wenn es nicht zur Endung gehört) einen e-Laut annehme; nach Lane einen mehr zu e in *bed* hinneigenden Laut, nach Smith wie e in dem Worte Ḣelm, also nach beiden offenes e. Für den Landesnamen عِرَاق, bei uns immer Irak ausgesprochen, schreibt daher auch Burckhardt I, S. 367 Erak, und Niebuhr S. 338 und noch öfters Ärâk. Aufserdem aber finden wir noch häufig das kesr wie e statt i ausgesprochen, und dann bald als geschlossenes e, als einen zwischen i und e schwankenden Laut, bald als offenes e; in jedem Falle glaube ich, dafs wir das wie ein e gesprochene kesr gleichförmig durch ẹ wiedergeben können. So kommt es häufig vor in مِن mẹn von, بِ bẹ in, بِلَا bẹlâ ohne, بِلَاد bẹlâd Städte, Gegenden, بِكْر bẹkr Jungfrau u. s. w. und zwar bei Niebuhr, Burckhardt und Anderen für die Aussprache in Arabien selbst und ebenso in Nordafrica. Den e-Laut nach ح und ع soll das kesr, wie Lane angiebt, nicht haben wenn ل unmittelbar darauf folge; Smith aber schreibt ḥelm für حِلْم Milde. Im Dictionnaire von L. und H. Hélot wird für das mit ح verbundene kesr bisweilen a geschrieben, für das mit ع verbundene â; nur für letzteres hat Dombay mehrmals â, für ح immer hi. So ist سِحْر Magie bei Lane seḥrun, bei Hélot sehhr; حِبْر Dinte, L. ḥebrun, Smith ḥebr, H. hhaber; حِسَاب Rechnung, H. hhesab, D. hisab; حِكْمَة Weisheit, H. hhakma, D. hikme; عِطْر Wohlgeruch, L. ʾeṭrun, H. âther; عِنَب Weintraube, S. ʾenab,

H. âneb; عِلْم Wissenschaft, S. ʾelm, H. âlem, D. ẙlm; عِسْل Honig, H. âsel, D. åsel. In Verbindung mit den hohen Buchstaben soll nach Smith das kesr beinahe wie das kurze u in Flufs, Null ausgesprochen werden, also قِبْلَة der Ort nach dem man sich bei dem Gebete wendet, ḳubleh, حِصْن Burg ḥuṣn. Ich glaube nicht, dafs wir Ursache haben, weitere Unterscheidungen für das kesr als durch i und ẹ Statt finden zu lassen, mag es auch theilweise mit einem dunkleren Laut gesprochen werden.

§. 178.

Die Angaben über die Aussprache des ḍamm weichen sehr von einander ab. Nach Lane soll es in der Regel wie unser u lauten, wie u in dem englischen Worte *bull*; in Verbindung mit ح und ع wie o, كُحْل koḥl Augenschminke aus Antimonium, عُرْف ʿorf bekannt, ausgenommen vor einem ى, wie in حُلْم Traum, und wenn das ḍamm zur Endung gehöre; in لُغَة Wort und dessen Derivaten laute es o, loĝaḥ, was für dieses Wort wohl ziemlich allgemein angenommen ist. Smith giebt dem ḍamm in Verbindung mit Buchstaben der Classe II und mit ه in betonter Sylbe den Laut des französischen u (unseres y), der in geschlossener Sylbe oft zu i corrumpirt werde; in Verbindung mit den Buchstaben ح, خ, ص, ض, ط, ظ, غ, ق und ر (wenn dieses ر nicht mit einem der Buchstaben ت, ث, د, ذ, س, ك zum Unterschied von ihren Intensiven ط, ظ, ص, ض, ق in Verbindung stehe, wo das ḍamm wie obiges y laute) in betonter Sylbe den Laut eines kurzen u wie in Flufs, Null; so رُبّ rubb eingekochter süfser Saft von Früchten, خُمْس ḫums ein Fünftheil. Doch werde es nach ض und ظ bisweilen wie das kurze o in dem Worte hold ausgesprochen, ظُهْر ḍohr Zeit gleich nach dem Mittag, und nach ع wie das deutsche ö, عُمْر œmr Leben. In unbetonter Sylbe dagegen werde das ḍamm gewöhnlich in Verbindung mit allen Buchstaben wie das kurze u in Flufs, Null ausgesprochen und, wenn die Sylbe zugleich eine offene sei, häufig in feth corrumpirt.

Bei Niebuhr und Burckhardt wird das ḍamm ohne Rücksicht auf die damit verbundenen Buchstaben durch u und o, vorzüglich aber durch letzteres, wiedergegeben, und hätte man nur einen dieser

Vocale zu wählen, so würde man sich wohl für das o entscheiden müssen, für dieses innerhalb der Wörter, und für u nach der allgemeinen Annahme in den Endungen, die jene aber als in dem gewöhnlichen Leben wegfallend nicht mitübertragen haben. Bei Burckhardt kommt sogar o für das sonst als u gesprochene وُ vor. Auch ـُو findet sich durch o ausgedrückt, in der Regel aber durch u, der Diphthong ـَوْ dagegen bald für au bald für o genommen.

Aufser den Lauten o und u wird dem ḍamm in Arabien und den benachbarten Ländern noch häufig der œ-Laut zugeschrieben, den es wohl vorzugsweise in der Verbindung mit ح und ع hat; so bei Niebuhr S. 58 köchhel für كُحْل Augenschminke. In den meisten Fällen aber, wo dieses ö oder œ bei Niebuhr vorkommt, ist es nicht ḍamm, das dadurch wiedergegeben wird, sondern fetḥ, bisweilen kesr, auch der Diphthong ـَوْ, wie S. 158 ضَبّ döb Eidechse, S. 202 عَسَرُ Ösêr, Name eines Ortes, S. 157 عِلْم ölm Wissenschaft, S. 203 رَوْضَة Rödda, Ort, der seinen Namen Garten von seiner Umgebung hat; ein anderer Ort desselben Namens wird S. 296 Roda geschrieben und der gleichnamige heilige Platz bei Medina von Burckhardt II, S. 175 Rodha. Dieses ö, so wie das ü, das sich auch bei Niebuhr findet, ist in Arabien wohl nur als locale Corruption anzusehen, aufserhalb Arabiens mögen beide in ihrem öfteren Vorkommen dem Einflusse der türkischen Sprache zuzuschreiben sein. Ich möchte sie als dem Semitischen eigentlich fremd in keinen arabischen Text aufnehmen; wo dagegen der Fall eintritt, diese Laute bei arabischen Wörtern auszudrücken, wären œ und y wie für das Türkische die geeigneten Zeichen dafür.

Wie in Arabien ist in Nordafrica der Unterschied der Laute o und u für das ḍamm vag und es wird dieses sehr häufig in fetḥ und kesr corrumpirt, der u-Laut aber findet vorzugsweise nur da Statt, wo ein و geschrieben ist, und zwar im Anfang sowohl als in der Mitte und am Ende der Wörter. Bei Dombay dagegen wird auch das ḍamm regelmäfsig durch u und o ausgedrückt oder vielmehr die Sylben, die es enthalten sollten, damit geschrieben, die Aussprache desselben durch fetḥ und kesr für diejenige des gemeinen Volks erklärt, das dafür anstatt des fetḥ häufig ḍamm, u, so wie auch i spreche.

In Indien wird nach Lumsden das ḍamm innerhalb der Wörter wie unser u ausgesprochen, als auslautender Vocal aber o, wenn es nicht durch waṣl mit dem folgenden Worte verbunden ist, wo es als innerhalb des Wortes stehend angesehen wird; z. B. أَلْفَتْحَةُ أُخْتُ الْأَلِف, nach dortiger Orthographie mit Weglassung des hemz und des waṣl über dem ا, al fut-ha-to ookhtool alif das fetḥaḥ ist die Schwester des alif, ist mit ihm verwandt, ihm gleichartig.

§. 179.

Wie in ihren Bestimmungen über die Aussprache der Vocale, so weichen auch Smith und Lane vielfach in den Regeln über die Betonung von einander ab, was zum Theil in verschiedener Aussprache seinen Grund haben mag, aber vorzüglich auch darin, daſs Smith die Betonung des gewöhnlichen Lebens als Norm annimmt, Lane aber, der alle gewöhnlich nicht ausgesprochene kurze Vocale und Nunnationen in Rechnung bringt, vorzugsweise die Aussprache bei dem geregelten Lesen zu berücksichtigen scheint. Die hier unten stehenden Angaben von Smith, S. 855—856, sind sehr klar*), sie

---

*) „1. Wenn ein Wort keine zusammengesetzte oder gedehnte Sylbe enthält, so wird der Accent von dem Ende so weit, als die Leichtigkeit der Aussprache erlaubt, bis zur dritten und selbst zur vierten Sylbe zurückgeworfen. Wie عَرَفَتْ ʾárafat, عَرَفَتَا ʾárafata.

„Wenn die dritte Person Sing. ein Suffix annimmt, wie z. B. عَرَفَنَا, so bleibt der Accent, obwohl der Vocal des letzten Radicals nicht ausgesprochen wird, auf der ersten Sylbe, als ob dies der Fall wäre, nämlich ʾárafna. Dadurch unterscheidet sie sich von der ersten Person Plur. عَرَفْنَا, welche ʾaréfna ausgesprochen wird, nach der folgenden Regel.

„2. Enthält ein Wort eine zusammengesetzte oder gedehnte Sylbe, so fällt auf diese der Accent. Wie يَكْتُبُ yéktub, يَنَام yenâm.

„Doch muſs eine zusammengesetzte Sylbe am Ende mit zwei quiescirenden Buchstaben schlieſsen, um den Accent zu haben, selbst wenn ein Pronominalsuffix darauf folgt, als دَرَسْتَ derést. Wenn gleichwohl die Quiescenz des letzten Buchstabens zur Form gehört, wie in der dritten Pers. Sing. fem., so erhält die letzte Sylbe den Accent, wenn ein Suffix angehängt wird. Wie عَرَفَتْنَا ʾarafétna.

unterscheiden sich wesentlich von denen bei Lane schon dadurch, dafs nach jenem jedes Wort nur eine betonte Sylbe haben kann, während der letztere häufig mehrere Tonsylben in einem Worte annimmt und mit der Regel beginnt, dafs jede Sylbe, die auf einen quiescirenden Buchstaben ausgehe, ohne das Wort zu schliefsen, und jede Sylbe, die auf zwei quiescirende Buchstaben ausgehe, welche letztere nur am Ende eines Wortes im Falle des waqf möglich sei, scharf betont werde, also z. B. سَاعَاتٌ sá'âtun, سَاعَاتْ sá'át.

Es ist hier der Ort nicht, weiter auf eine Sache einzugehen, die ich nicht zu beurtheilen vermag und die von keinem Einflufs auf die Transcription ist. Nach keinem der beiden Systeme bedürfen Sylben, die von Natur lang sind, eines besonderen Tonzeichens, mag man in einem Worte wie مَرْزُوقُونَ marzûqûna mit Lane die drei ersten Sylben betonen oder mit Smith nur deren letzte qû. Soll dagegen der Ton über kurzen Sylben angemerkt werden, so kann diefs, da hier immer nur von einerlei Ton die Rede ist, durch das Zeichen des Acutus geschehen.

Uebrigens kann wohl der Ton nicht als sehr fest angesehen werden, da, wie Lane bemerkt, bei dem Lesen und Recitiren von Versen das Metrum nach Willkür mehr oder weniger Einflufs auf die Betonung ausübt. Und G. A. Wallin sagt in einem Schreiben in der Zeitschrift der d. m. Ges. IV, S. 393, dafs er den Accent bei den Beduinen fast durchaus dem der Aegypter entgegengesetzt ge-

---

„Eine gedehnte Sylbe am Wortende hat den Accent nicht; als عَصَى 'áṣa. Aber so oft ein Buchstabe hinzugefügt wird, hat sie ihn, als يِرْمِيك yermík.

„Doch genügt ein darauf folgendes Hamzeh nicht, den Accent darauf zu ziehen. Wie اقربآء ákraba.

„Eben so wenig vermag das weibliche ة in Triliteralen den Accent in allen Fällen auf sich zu ziehen; als شَرَاة shérah.

„Selbst verdoppelt haben و und ى am Ende den Accent nicht. Wie بيروتىّ Beirûty, عَدُوّ 'ádu.

„3. Wenn zwei zusammengesetzte, oder zwei gedehnte Sylben, oder eine zusammengesetzte und eine gedehnte in demselben Worte zusammentreffen, so erhält die letzte von beiden den Accent. So auch wenn mehr als zwei da sind. Z. B. معروفين ma'rûfîn, انتقامات intiḳâmât."

funden habe und auch die Vocale in der Wüste von ganz anderem und metallreicherem Klange als in der ägyptischen Mundart.

§. 180.

Wir haben bis hierher die einer jeden der semitischen Sprachen angehörige Vocalisation für sich behandelt; die Buchstaben ihrer verschiedenen Alphabete dagegen können wir für alle diese Sprachen als Varianten der ursprünglichen 22 Buchstaben des phönicischen Alphabets neben einander stellen, wenn gleich die von den Grammatikern angenommenen Classificationen derselben vielfach von einander abweichen mufsten. Aber diese Abweichungen dienen ebenso wohl zur Aufklärung ihrer eigentlichen Natur, als die Nachweisung dessen, was sich gleichförmig bei ihnen erhalten hat.

Auf die gegenseitige Verwandtschaft der einzelnen Buchstaben und deren Verwechslungen in den semitischen Sprachen brauche ich hier nicht besonders einzugehen, dieser Gegenstand ist von Alb. Schultens im *Clavis dialectorum* am Ende der von ihm herausgegebenen *Rudimenta linguae arabicae* von Thomas Erpenius, *Ed. altera*, *Lugd. Bat.* 1770, 4°., dann von Wilh. Gesenius in seinen Wörterbüchern der hebräischen Sprache und namentlich im *Thesaurus* auf eine Weise behandelt, dafs ich mir jede Erörterung darüber, wenn ich deren nicht gerade in irgend einer Hinsicht bedarf, ersparen kann.

§. 181.

Die Grammatiker haben die hebräischen Buchstaben א, ה, ו, י, technisch אֶהֱוִי ehĕwî genannt, als schwache Buchstaben, *literae quiescentes*, *quiescibiles* bezeichnet, weil sie öfters, ihrer consonantischen Geltung beraubt, in dem vorhergehenden Vocale ruhten oder ruhen könnten, besser zu sagen verhallten, da der Ausdruck ruhen von jedem vocallosen Consonanten, der nach einem Vocal steht, gebraucht werden kann. Für das Syrische und das Arabische werden nur die drei Buchstaben ܐ, ܘ, ܝ und ا, و, ي unter diese Categorie gebracht, die dann bei den syrischen Grammatikern ܩܳܠܳܢܳܝܳܬ̈ܳܐ qolonojoto lautende, alle übrigen Buchstaben aber ܫܰܠܝܳܬ̈ܳܐ šaljoto ruhende, und jene ersten bei den arabischen Grammatikern لَيِّنَة leinîjeh weiche heifsen.

Nach einer anderen Beziehung werden die Buchstaben א, ה, ח, ע, אֲהָחַע ahăḩâ genannt, im Syrischen die entsprechenden ܐ, ܗ, ܚ, ܥ, und ebenso im Arabischen ا, ح, خ, ع, غ, ه als Gutturale حَلْقِيَّة ḩalqîjeḩ oder حَنْجَرِيَّة ḩangarîjeḩ in eine Classe vereinigt, g und k aber nicht als Kehlbuchstaben wie in anderen Sprachen angesehen, sondern ג, י, כ, ק, גִּיכַק gîkaq genannt, für das Hebräische und Syrische als Palatale betrachtet, für das Arabische von einander getrennt in anderweitige Verbindungen gebracht. Keiner der hebräischen Gutturale ist der Verdoppelung durch das dâǧes fähig.

Von dem א bei den Phöniciern, dem 𐤀, bemerkt Gesenius (*Monumenta* p. 430), dafs es bisweilen für das hebräische ה stehe, wie in dem Artikel א anstatt ה und in der Endung des Femininum.

§. 182.

Von der Eigenschaft des א, ܐ, ا als Vocal und wie es dann theilweise aspirirt wurde und defshalb selbst als Consonant angesehen werden konnte, von dessen Transcription durch ›=, =, =, ^= und ˇ= war schon vielfach die Rede. Im Hebräischen und Syrischen in verschiedener Weise otiirend zeigt es uns einen früherhin lautenden, dann aber in der Aussprache unterdrückten Vocal, oder dafs Wörter in dem Bestreben der Sprache nach erweiterten Formen einen Vocal annahmen, der entweder nicht durchgehends geltend wurde oder nicht fest genug sich auch wieder verlor. So sehen wir für die Pronomina הוּא und הִיא, syrisch ohne א ܗܘ݂ und ܗܝ݂, im Arabischen هُوَ huwa und هِيَ hija stehen, wo sich das auslautende feth, a oder e gesprochen, bis jetzt auch im Vulgärarabischen als Repräsentant des alten א erhalten hat. Zu חָטָא sündigen gehört חֵטְא ḩeṭ› Sünde, für חֵטְא ḩeṭē stehend, und die weiblichen Formen חֲטָאָה ḩăṭââh, חַטָּאָה ḩaṭṭââh, חַטָּאת ḩaṭṭät, alle gleichfalls Sünde bedeutend, im Arabischen das Verbum خَطِئَ ḩaṭia und dazu die Substantiva خَطْءٌ ḩaṭ›, خِطْءٌ ḩiṭ›, خَطَا ḩaṭā, خَطَأٌ ḩaṭă, خَطِيئَة ḩaṭîaḩ Irrthum und die drei letzten auch Sünde. Orthographisch erhielt sich im Hebräischen das als Radical zu Ende der Wörter stehende א fester als in gleicher Stelle das ה, unverändert, welche Vocale ihm auch vorausgehen oder darauf folgen mochten, und es scheint daraus hervorzugehen, dafs

für dieses א in früheren Zeiten überall a gesprochen wurde, dessen Laut erst die spätere Aussprache und Punctation durch andere Vocale ersetzte, während für das ה im Umlaut schon ursprünglich andere Vocalbuchstaben eintraten. Es ist aber ferner auch wahrscheinlich, daſs dieses א in der Aussprache sich nicht dem vorausgehenden Consonanten anschloſs, sondern als besondere Sylbe sich von ihm trennte; daſs ein Wort wie מצא er hat gefunden nicht wie nach der gegenwärtigen Punctation und Aussprache מָצָא mâṣă lautete, sondern maṣ-a, so wie dieſs im Aethiopischen der Fall ist, wo das entsprechende Wort መጽአ er kam mazĕa (maza) gelesen wird. Indessen ziehen auch jetzt die Aethiopier häufig solche Sylben zusammen und sprechen mazâka du bist gekommen anstatt des geschriebenen mazâĕka መጽአከ, analog dem hebräischen מָצָאתָ. Die vierte äthiopische Verbalform entspricht dem hebräischen Hiphil, አምጽአ amzĕa dem הִמְצִיא; so wie in jenem das letzte አ lautet, so wird auch früherhin das א gelautet haben. Im Arabischen ist die entsprechende Form أَبْرَأَ von بَرَأَ. Daſs das א aus Rücksicht auf Etymologie auch bei der Lautumwandlung beibehalten worden wäre, dürfen wir für die Zeiten der lebenden hebräischen Sprache nicht annehmen, da schrieb man gewiſs nur wie man sprach. Auf diese Weise ward das א nachmals zum Träger aller Vocallaute, wie sie das Paradigma מָצָא nachweist, z. B. Kal und Niphal Praet. Sing. 3. Fem. מָצְאָה mâṣĕâh, נִמְצְאָה nimṣĕâh; Kal Imper. Plur. Fem. מְצֶאנָה mĕṣēnâh; Hiph. Fut. Sing. 3. Masc. mit Suffix יַמְצִאֶנּוּ jamṣiennû; Kal Fut. Sing. 3. Masc. mit Suff. יִמְצָאֵנִי jimṣâẹnî und im Piël יְמַצְּאֵנִי jĕmaṣṣĕẹnî; Kal Part. act. מֹצֵא mòṣẹ und Plur. stat. constr. מֹצְאֵי mòṣĕẹ; Kal Fut. Sing. 2. Fem. תִּמְצְאִי timṣĕî; Kal Imper. Sing. Fem. מִצְאִי miṣî; Hiph. Fut. Sing. 2. Fem. תַּמְצִיאִי tamṣiî; Hiph. Praet. Sing. 3. Masc. הִמְצִיא himṣi; Kal Infinit. מְצֹא mĕṣō, מָצוֹא mâṣŏ; Kal Fut. Plur. 3. Masc. mit Suff. יִמְצָאֻהוּ jimṣâuhû; Kal Praet. Plur. 3. מָצְאוּ mâṣĕu, מָצָאוּ mâṣâû; Kal Fut. Plur. 3. Masc. יִמְצְאוּ jimṣĕu; Hiph. Praet. Plur. 3. הִמְצִיאוּ himṣîu.

Die Weglassung des א in diesen Formen, wie in מָצָתִי mâṣâtî ich habe gefunden, IV Mos. XI, 11, יָצָתִי jâṣâtî ich bin ausgegangen, Hiob I, 21, von יָצָא, muſs als ein orthographisches Versehen betrachtet werden; die Punctirung מְצָאוּ, יְצָאוּ u. s. w. statt der häufigeren מָצְאוּ, יָצְאוּ u. s. w. als ein Ueberrest des ehemals vorherrschenden a-Lautes bei diesem א. Selten kommt die Verbindung ־ֵיא anstatt ־ֵא und ־ִיא

vor, wie in הָבִיא hâbẹ̄ bringe hin, I Sam. XX, 40, וְהֵבֵיאתִי wĕhẹbĕtî ich bringe hinein, IV Mos. XIV, 31, Hiph. von בּוֹא bŏ. Die Conjugation dieses Verbums mit allen orthographischen Abweichungen, welche die Schriften des Alten Testaments darbieten, kann als ein Beleg der wenig geregelten Aussprache und Schreibung derselben dienen. Uebrigens war der mit dem finalen א gesprochene Auslaut, den wir für ältere Zeiten wohl voraussetzen müssen, in denen des Hieronymus völlig verloren, das א otiirte ganz im Sinne der späteren Punctation; er schreibt Jes. II, 22, hu für הוא, Gen. XIV, 18, uhu für וְהוּא und ebendaselbst hosi für הוֹצִיא; so auch übereinstimmend mit der Punctation marphe für מַרְפֵּא Eccles. X, 4, was auch einmal מַרְפֵּה geschrieben, Jerem. VIII, 15, vorkommt.

In den aramäischen Verbis ל״ן, ל״א, die sowohl den hebräischen auf ל״א als denen auf ל״ה, dann den arabischen auf أ, و und ى entsprechen, wird das ܐ, א bald abgeworfen, bald in andere Vocale verwandelt, wie in den hebräischen ל״ה, deren Formen diese Verba weit näher stehen als den hebräischen ל״א. Von den Verbindungen, die im Syrischen das ܐ mit Vocalen eingeht, war schon oben die Rede. Steht es aufser einer solchen Verbindung, so ist es lautlos und wird dann durch die untergesetzte Linie occultirt, wie in ܐ̱ܢܳܫ ›nos̄ Mensch, ܣܳܢܐܟ݂ܽܘܢ son›kun, ܣܳܢܐܰܝܟ݂ܶܢ son›ken euer Feind, ein Verhältnifs, das in der Transcription hinlänglich durch das vocallose ›= bezeichnet ist.

Diesem gewissermafsen analog kann das orthographische Wegfallen des א betrachtet werden, wie in נַחְנוּ wir für אֲנַחְנוּ ănaḫnû, wobei auch das letztere nur als schwach lautend vocalisirt ist. Im syrischen ܚܢܰܢ ḫnan ist das ܐ ganz unterdrückt, so wie auch im arabischen نَحْنُ naḫnu das ا. In anderen Fällen geht das א, ܐ in einem vorhergehenden א, ܐ, oder auch in einem Vocal auf, wie אֹכֵל ŏkẹl und ܐܶܟ݂ܽܘܠ ekul ich esse von אָכַל und ܐܶܟ݂ܰܠ mit dem Praeformativ א, ܐ der ersten Person, ܡܰܠܶܦ malef lehrend für ܡܰܐܠܶܦ.

In fremden Namen und Wörtern, die mit Vocalen beginnen und in einer semitischen Sprache transcribirt erscheinen, dann auch in vielen semitischen Namen und Wörtern wurde zur Bezeichnung des initialen Vocals das א, ܐ, ا angewandt, und zwar für die Laute i, o, u gewöhnlich mit darauf folgenden י, ܝ, ى und ו, ܘ, و. So

z. B. in אִיטַלְיָא îṭaljă, ܐܺܝܛܰܠܺܝܰܐ îṭalîja, إِيطَالِيَه îṭâlîjah für Italia, אוּרִיָּה ûrîjâh, ܐܽܘܪܺܝܳܐ urîjo, أُورِيَّا ûrîjâ für Urias. In dieser Prosthesis soll man nach der gewöhnlichen Annahme die consonantische Natur des א, ا, ܐ, den leichten Hauch oder den Gutturallaut desselben erkennen, der für das Aramäische wenigstens dem ا ganz fremd ist. Diese Bezeichnung des initialen Vocals durch א, ا, ܐ ist aber nur eine Folge der doppelten Eigenschaft des ו, ܘ, و und des י, ܝ, ي als Consonant und als Vocal; in fremden Wörtern oder Namen, die man mit einem dieser Buchstaben ohne vorgesetztes א, ا, ܐ hätte beginnen lassen, wäre die Verwechslung derselben mit Consonanten nicht zu vermeiden gewesen.

§. 183.

Das hebräische ה wird sowohl zu den schwachen Buchstaben als zu den Gutturalen gerechnet; das syrische ܗ und das arabische ه nur zu den letzteren. Im Phönicischen ward mehrfach 𐤀 א für das hebräische ה gesetzt, so öfters im Artikel (*Gesenii Monumenta* p. 430); anstatt der weiblichen Endung הָ wurde ת, seltener א, geschrieben oder eine Bezeichnung derselben ganz weggelassen, und es erscheint hier nie das finale 𐤄 ה als vocaltragend (ebendas. p. 58). In den punischen Stücken im Plautus, die wie fast alle auf uns gekommene Reste des Phönicischen und Punischen einer späten Zeit angehören, werden א und ה ziemlich auf gleiche Weise ausgesprochen und zwar mit vorherrschendem dunkleren durch y ausgedrückten Laut, אֵת yth, אִישׁ ys, אֱמָנְתִּי emanethi, אֲחוֹתֵנוּ ocutnu, זאת syth, נְשׂוֹא naso, אֵלֶּה hily, אֶשְׁאַל ysl, אִם ym, מִדִּבְרֵיהֶם mytthibariim, שֶׁלָּהֶם syllohom, הֵן ynn, הִנֵּה hinn, הִיא hy, הִנֶּנּוּ ynnynnu (*Gesenii Monumenta* p. 368).

In die occidentalischen Alphabete ging das phönicische 𐤄 als Vocal in *E* über, und zwar ohne Aspiration, da man diese, wo sie im Griechischen und Lateinischen ausgesprochen wurde, noch besonders durch *H* ausdrückte, oder auch statt desselben in griechischen Dialecten durch *Ϝ*, das von dem semitischen ו abstammte, also wohl unser w oder vielmehr û, sprach und schrieb (*Animadversionum ad Jac. Velleri Grammaticam Graecam specimen primum auctore Joh. Frider. Fischero, Lipsiae*, 1798, 8°., p. 238 seqq.). In ihrer Aussprache wichen aber die verschiedenen griechischen Dialecte in so fern von einander

ab, dafs die Einen Wörter unaspirirt liefsen, welche in anderen Dialecten sowohl am Anfang wie in der Mitte der Wörter aspirirt, in noch anderen mit vorgesetztem ϝ gesprochen wurden. Daher sagt **Dionysius Halic. Archaeol. Rom. op. Sylburgii**, 1586, fol., p. 16 : *σύνηϑες γὰρ ἦν τοῖς ἀρχαίοις Ἕλλησιν, ὡς τὰ πολλὰ, προτιϑέναι τῶν ὀνομάτων, ὁπόσων αἱ ἀρχαὶ ἀπὸ φωνηέντων ἐγίνοντο, τὴν ου συλλαβὴν ἑνὶ στοιχείῳ γραφομένην. τοῦτο δ᾽ ἦν ὥςπερ γάμμα διτταῖς ἐπὶ μίαν ὀρϑὴν ἐπιζευγνύμενον ταῖς πλαγίαις, ὡς ϝελένη, καὶ ϝάναξ, καὶ ϝοῖκος, καὶ ϝανὴρ, καὶ πολλὰ τοιαῦτα.* So wie nun in dem einen Theil von Griechenland die initialen Vocale rein, in anderen Theilen mit h, in noch anderen mit dem w- oder u-Laut gesprochen werden konnten, ebenso entwickelte sich für das semitische ה neben dem blofsen e-Laut die Aspiration desselben, so dafs späterhin das ה diese vorzugsweise ausdrücken konnte.

Die Anwendung der über die Zeile gesetzten Spiritus in anderen als grammatischen griechischen Handschriften gehört erst dem siebenten Jahrhundert unserer Zeitrechnung an, und als man damals anfing, sich ihrer zu bedienen, wurden sie in den fremden Eigennamen meistens ziemlich willkürlich gesetzt. Die Transcriptionen hebräischer Wörter in den Uebersetzungen stellten die Aussprache ihrer Zeit, also eine verhältnifsmäfsig späte dar, und auf sie konnte der besondere Dialect, also z. B. der aramäische in Aegypten, auch noch neben der eigenthümlich griechischen Aussprache seinen Einflufs äufsern. Es ist defshalb das Gewicht, das wir bei anderen Buchstaben mit allem Rechte auf die Art legen müssen, wie sie von den Alten transcribirt wurden, nicht in gleichem Mafse bei dem ה anwendbar. Ob in einer Transcription wie zu Psal. XLV, 8, *Ελοεὶμ Ελωάχ* (Montfaucon *Hexapla* I, p. 534) für אֱלֹהִים אֱלֹהֶיךָ ein mittleres h lauten sollte oder nicht, läfst sich bei der Unbestimmtheit der griechischen Orthographie nicht entscheiden; jedoch schreibt auch Hieronymus zu Amos IV, 12 (Montf. *Hex.* II, p. 357) ebenso : הִכּוֹן לִקְרַאת־אֱלֹהֶיךָ hechin lacebath (lacerath) eloach, und drückt hier nur das initiale ה durch h aus. Aehnlich den oben für das Syrische mit occultirtem ܗ bezeichneten Formen finden sich Uebertragungen wie in den *Hexapla* I, p. 29, 41, 483, II, p. 349, Gen. XIV, 19 וַיְבָרְכֵהוּ *ουιβαρχεε*, Hieronymus vaibarcheu; Gen. XXXIII, 4 וַיִּשָּׁקֵהוּ *ουεσσακη*, Hieronymus uessake; Ps. VIII, 6 וַתְּחַסְּרֵהוּ *ουϑασρήε*; Hos. XI, 1 וָאֹהֲבֵהוּ *ουεαβηε*. In der angehängten Abhandlung *de veteri litterarum hebraicarum pronuntiatione* (II, p. 395) sagt Montfaucon : „הא *He. Eusebius et Cod. Jes.*

una litterâ η exprimunt. Postremus vero cum spiritu denso ἡ. Alphab. Murbac. He. Haec porro littera saepius per e exprimebatur, saepe etiam per a teste Hieron. Quaest. in Gen. Canticorum autem 7. v. 6. ברהטים *legit quidam vetus Interpres βεϱατείμ.*“

Das am Ende einer Sylbe, also vorzugsweise auch am Ende eines Wortes, stehende ה ist im Hebräischen nur Vocalbuchstabe und zwar, da das e der schwächste Vocallaut ist, der unter den Vocalbuchstaben am wenigsten feste, wie dieſs die Vergleichung mit dem א ergiebt, das als Radicalbuchstabe in allen Formen seine Stelle behauptet. Das ה dagegen verwandelt sich in der Conjugation als letzter Radical in י und ת; in י verwandelt gehen ihm ִ, ֵ, ֶ und וּ voraus; unverwandelt ruht es in ָ, ֶ, ֵ und ֹ, und fällt vor וּ so wie auch im *Futurum apocopatum* ganz weg. So kommen von גָּלָה gâlâh aufdecken, offenbaren, גָּלִיתִי gâlîtî, נִגְלֵיתִי niglêtî, תִּגְלֶינָה tiglênâh, גָּלוּי gâlûi, גָּלְתָה gâltâh, תִּגְלֶה tigleh, גְּלֵה gĕleh, גָּלֹה gâlôh, יִגְלוּ jiglû, יִגֶל jigel. An die Stelle des ה in diesen Verbis tritt im Aramäischen das א, ן mit ähnlicher Verwandlung wie in den Verbis ל״ה; im Arabischen stehen dafür die auf ا und ى ausgehenden Verba, ا anstatt و geschrieben, beide dem Umlaut in der Aussprache und Schreibung unterworfen, woraus also klar die rein vocalische Natur jenes radicalen ה hervorgeht. Nennwörter auf ֶה, zu den Wurzeln ל״ה gehörig, sind denselben Verwandlungen des ה unterworfen wie die Verba; es gehören zu jenen Wurzeln aber auch Nennwörter auf ִי, ַי, ָו, ָו, וי und ֵו anstatt וּ. Bei der weiblichen Endung ָה dagegen geht das ה in allen abgeleiteten Formen in ת über.

Das initiale ה wurde nach und nach aspirirt, verwandelte sich in den h-Laut, wenn gleich noch Formen blieben, in denen sich seine vocalische Natur in so fern erhielt, daſs es in dem vorausgehenden Vocal aufging oder auch ganz abfiel, wie in יֵלֵךְ jelek̆, לֵךְ lek̆, לֶכֶת lek̆et̆ von הָלַךְ hâlak̆ gehen. Auſserdem bekam das ה auch am Ende mehrerer Wörter einen Gutturallaut gleich unserm h in oberdeutschen Dialecten, was man durch einen mappîq genannten Punct in dessen Mitte, הּ, bezeichnete, wie in גָּבַהּ hoch sein, wofür ich h̲ schreibe, also gâbăh̲. Verba, die auf הּ ausgehen, lassen dieses in der Conjugation unverändert; nur fällt vor einem Zusatz am Ende, sei dieser ein Vocal oder ein Consonant, das mappîq weg, und in der Conju-

gation wird in denselben Fällen wie vor ח und ע ein *Patach furtivum* angenommen.

Analog dem הּ kann man das im Syrischen als stark lautende ܗ mit dem Zeichen der Verhärtung qušoi bezeichnete ܗ̇ ansehen und auf gleiche Weise durch ḫ wiedergeben. Sonst ist das Syrische ܗ und chaldäische ה überall h, und nicht Vocalbuchstabe, in welcher letzteren Eigenschaft es durch ܐ, א vertreten wird; es wird aber im Syrischen häufig in Pronominalformen occultirt, wovon schon oben bei den Vocalen die Rede war.

Im Samaritanischen schliefsen sich im allgemeinen die Verba ࠋࠄ sowohl als die Verba ࠋࠀ den hebräischen ל״ה und den aramäischen ל״א an; das ࠄ und das ࠀ verwandeln sich nach Verschiedenheit der Formen in ࠉ und ࠅ; einzelne Verba haben auch einen dieser beiden Buchstaben als dritten Radical anstatt des ࠄ. Das Verhältnifs der für die hebräischen Verba ל״ה stehenden samaritanischen scheint nicht klar zu sein. Für die Endung des weiblichen Geschlechts hat das Samaritanische ࠄ gleich dem hebräischen ה, und im *status constructus* ࠀ; der *status emphaticus* aber, den es mit dem Aramäischen gemein hat, geht durchgängig auf ࠄ anstatt des ܐ, א aus.

Im Arabischen ist das ه gleich dem syrischen ܗ zu einem festen Consonanten geworden, der als Radicalbuchstabe unverändert bleibt und in den Formen, die es verlangen, durch das tešdîd verdoppelt wird. Als Ausnahme mufs es angesehen werden, wenn das radicale ه wegfällt, wie in den Pluralformen عِضُون iḍûn und عِضَوَات iḍwât von عِضَة iḍah und عِضَاهٌ iḍâh eine dornigte Baumart; عِضَة iḍah Lüge, Pluralis عِضُون iḍûn; beide von عَضَهَ; Formen, die auf einer Confusion der Wurzeln عضه und عضا für عضو beruhen, wie aus Castelli p. 2857 hervorgeht, wo sich die Bedeutungen beider Wurzeln verwirren. In مَا mă Wasser, wofür auch مَاه mâh und مَاءَة mâaḥ stehen, welche alle auf die Wurzel مَاهَ für مَوَهَ zurückgeführt werden, scheint das ه eine Erweiterung des ursprünglichen Wortes zu sein; hebräisch als Pluralis מַיִם, syrisch ܡܰܝ̈ܳܐ majo emphatischer Pluralis; chaldäisch nach beiden Formen מַיִין, מַיָּא majîn, majă, äthiopisch ማይ mâî, alle ohne ה, ܗ, ሀ.

In den Pronominalaffixen der dritten Person wird das ه derselben nach Consonanten, die entweder das Wort schliefsen oder deren kurzer Vocal in der Aussprache unterdrückt ist, als h nicht gehört, sondern nur der Vocal jener Pronominalaffixe ausgesprochen, also ḍarabu für ضَرَبَهُ er hat ihn geschlagen, ḍarabum für ضَرَبَهُمْ er hat sie geschlagen. In der Transcription können wir indessen das ه nicht wohl wegfallen lassen; im Singularis wäre ḍarabuh die einfachste; müssen wir aber im Pluralis das h einschieben und ḍarabhum schreiben, so verlangt die Consequenz auch im Singularis ḍarabhu zu setzen. Wollte man sich nun hier in der Transcription möglichst genau der Aussprache anschliefsen, so müfste das h durch kleinere Schrift wiedergegeben werden, also ḍarab^{h}u, ḍarab^{h}um. Steht dagegen das Pronominalaffix هُ nach einem langen Vocal, so wird nur dessen ه als deutlich hörbares h ohne den Vocal ausgesprochen, ضَرَبُوهُ ḍarabûh sie haben ihn geschlagen, يَرْمِيهِ jermîh er wirft ihn.

§. 184.

Eine sehr grofse Anzahl von arabischen Nennwörtern endigt auf ة, das ist ein mit den beiden Puncten des ت versehenes ه. Dieses ة, Wörtern beiderlei Geschlechts, aber vorzüglich dem weiblichen, angehörig, entspricht dem hebräischen ה als Endung des Femininum, das, wenn nicht in einem isolirten Worte stehend, in Verbindung mit anderen und in der Declination in ת übergeht. Ebenso verhalten sich im Syrischen und Chaldäischen ܐ, א und ה in solchen Endungen, das Aethiopische hat aber in diesen blos ት t, das Phönicische hatte weit öfter ת als א, von dem ה scheint nur ein Beispiel vorhanden zu sein (*Gesenii Monumenta*, p. 439). Der t-Laut wird in allen diesen Sprachen als der ursprüngliche angesehen werden müssen, der sich nach und nach zu ה, א, ܐ und ه abschwächte, das heifst zu einem vocalischen Auslaut (Schwartze, das alte Aegypten, I, p. 711—736, 750; Theodor Benfey, über das Verhältnifs der ägyptischen Sprache zum semitischen Sprachstamm, Leipzig, 1844, 8°., p. 273). Im Arabischen wird das ة, in einem isolirten Worte stehend und wenn man keinen Vocal darnach spricht, nicht gehört, und ich schreibe dann, da es orthographisch nicht übergangen werden kann, ḧ dafür. Läfst man aber den Vocal oder die Nunnation, die es trägt, hören oder aber das ة

in der Aussprache sich mit dem anfangenden Vocal eines folgenden Wortes verbinden, so lautet es t und ich schreibe dann t̤ dafür. Es lautet auch in der gewöhnlichen Aussprache t vor einem als Genitiv regierten Worte, wie مَدِينَةُ بَغْدَادَ medînet̤ Bağdâd oder مَدِينَةُ ٱلسَّلَامِ medînet̤ es-selâm die Stadt des Heils, das ist Bağdâd; defsgleichen vor einem Adjectiv mit dem Artikel, wie ٱلْمَدِينَةُ ٱلْكَبِيرَةُ el medînet̤ el kebîreh̤ die grofse Stadt. Da das ة nur als letzter Buchstabe eines Wortes stehen kann, so verwandelt es sich vor den Pronominal-affixen in ت, مَدِينَتُهُ medînet^{h}u seine Stadt. Da wo das ة wie t lautet, wird es in Nordafrica häufig wie das ث ausgesprochen. Hat das ة den t-Laut nicht, so werden in der gewöhnlichen Schrift meistens die beiden Punkte weggelassen.

§. 185.

Dem ו werden wir ursprünglich wohl ganz denselben Laut zuschreiben können, den noch jetzt das arabische و hat, einen Mittellaut zwischen unserem w und u und, je nachdem es in einer Verbindung steht, bald dem einen bald dem anderen derselben sich nähernd oder ihnen gleich werdend. Nirgends erscheint in den auf uns gekommenen Ueberresten des Phönicischen das ו in der Mitte und am Ende der Wörter in seiner späteren Eigenschaft als Vocalbuchstabe; in den punischen Stücken im Plautus finden wir va, ve und u für das initiale ו geschrieben, und ebenso in den alten Uebertragungen von Wörtern der heiligen Schrift *ου*, u und v, wenn letzteres nicht auf späterer Correctur beruht (vgl. Jahn, *Gram. ling. hebr.*, p. 465—470); auf andere Weise als durch *ου* konnte es im späteren Griechischen nicht ausgedrückt werden, da ja jenes auch für das lateinische v stand. Den Wechsel zwischen v und u sehen wir häufig in vielen Sprachen, wie z. B. im Sanskrit und in den slawischen Sprachen. In das griechische Alphabet ging das semitische 7, Y, ו (dessen ursprüngliche Form wohl noch am meisten im Samaritanischen erhalten ist) als ϝ oder auch Ϲ über und blieb im äolischen und dorischen Dialect in einer Weise im Gebrauch, dafs es, für den *Spiritus asper* und *lenis* der anderen Dialecte stehend, eine mehr vocalische als consonantische Natur hatte, den vorausgehenden Vocal elidiren liefs und nach einem Consonanten keine Position bildete, wie in dem, wenn ich nicht irre,

von Priscian angeführten Verse : *ἄμμες δ'Ϝειρήναντο θεοί. τοὶ δ'ὤμοσαν Ϝαῖεν.* Gleich den Spiritus lautete es auch in der Mitte der Wörter *ΛαοκόϜων* für *Λαοκόων; αἰϜὼν, ὄϜις, ἄϜορνος, βόϜες* für die lateinischen *aevum*, *ovis*, *avernus*, *boves.* So wie in diesen letzten Wörtern stand es auch im Etruskischen für den römischen Consonanten v; 𐌅𐌄𐌋𐌀𐌈𐌓𐌉 Velathri, lateinisch *Velitrae;* 𐌅𐌄𐌋𐌉𐌌𐌍𐌀 Velimna, lateinisch *Volumnius;* hatte einen vocalischen Laut wie in 𐌂𐌖𐌄𐌍𐌋𐌄𐌑 Cvenles für den römischen Namen *Cilnius;* wechselte wohl auch als Diphthong nach a stehend mit v, wie in 𐌀𐌅𐌋𐌄 AϜle und 𐌀𐌖𐌋𐌄 Avle für *Aulus.* Im Lateinischen ging es dann in den durch den v-Laut vermittelten Blaselaut f über.

Mag nun der semitische Halbvocal ו ursprünglich eine mehr vocalische oder consonantische Geltung gehabt haben, eine consonantische, wie sie uns das Literalarabische durch das hinzugefügte Vocalzeichen im Anlaute وَ u. s. w. zeigt, der dann nicht blos im Vulgärarabischen in den u-Laut übergeht, so sehen wir doch so wie bei diesem letzteren das hebräische ו und das syrische ܘ neben dem w-Laut auch den u-Laut annehmen, der so hervortretend ward, daſs auch innerhalb der Wörter die ו, ܘ, و für jenen letzteren und zur Diphthongbildung angewandt wurden und dann auch zur Bezeichnung des o-Lautes dienten, da der Unterschied zwischen u und o ohnehin sehr vag war. Als das ע, das früherhin gewiſs wohl diese beiden Vocale ausgedrückt hatte, im Verlauf der Zeiten in vielen Wörtern in andere Vocallaute übergegangen war, so daſs nunmehr dessen Verwendung als o und u nicht mehr angemessen sein konnte, so ging diese Function auf das ו über, es ward ganz in derselben Weise wie das י Vocalbuchstabe, Träger der späterhin o und u ausdrückenden Vocalzeichen, und blieb dabei aber auch Consonant. In der letzten Eigenschaft dienten das hebräische ו und das syrische ܘ neben ihrem eigenthümlichen semitischen Laut auch zur Uebertragung des westlichen v, wie im Namen ויקתור *Victor*, וֵילוֹן wẹlôn und ܘܺܝܠܘܿ wîlo für *velum;* und wie schon im Chaldäischen der Consonantenlaut des ו durch doppeltes וו von dem Vocallaut desselben unterschieden worden war, מצוותא für מִצְוָתָא miṣwâṫă die Vorschrift, oder וו für ו mit dâġẹš *forte* stand, אתרווחת für אִתְרַוְּחַת iṫrauwĕḥaṫ sie wurde erquickt, so dient auch im Neuhebräischen, im Jüdisch-deutschen das וו zur Uebertragung des fremden w, וואלף für Wolf,ווילהלם für Wilhelm.

Von dem Wechsel der schwachen Buchstaben ا, و, ى und im Hebräischen derselben und des ה war schon vielfach die Rede; er gehört aber speciell der Grammatik an und nicht hierher. Eigenthümlich ist im Hebräischen und im Aramäischen mit wenigen Ausnahmen die Vermeidung des initialen ו; die im Arabischen mit و beginnenden Wörter fallen fast alle in jenen Sprachen mit denen zusammen, die י zum ersten Radical haben.

§. 186.

Das phönicische 𐤉, samaritanische ࠉ, zeigt uns in den übrigen alten Alphabeten ganz einfache Formen, im Griechischen zwar anfänglich noch aus ein Paar Winkeln in einem Zug zusammengesetzte Figuren, dann aber hier wie im Etruskischen das I, im Palmyrenischen das ∧ ɔ, das dann in das hebräische י überging. Im Palmyrenischen hatte es gleich diesem letzteren nur die halbe Gröfse der übrigen Buchstaben; aus Matth. V, 18 soll hervorgehen, dafs dieses auch schon zu Christi Zeiten in dem Hebräischen der Fall war. Nach Verschiedenheit der den einzelnen Sprachen eigenthümlichen Laute wird es wohl immer zu gleicher Zeit Vocal i und Consonant j gewesen sein oder, wie im Griechischen, nur blos i. Im Phönicischen sehen wir es ganz wie im Hebräischen gebraucht, zu Anfang, in der Mitte und am Ende der Wörter stehend; am Ende für die Adjectivendung î den übrigen semitischen Sprachen entsprechend. Ob es als Initial j oder i gelautet habe, läfst sich, in so fern ein Vocal darauf folgte, aus den Uebertragungen im Griechischen und Lateinischen nicht entscheiden; gegen die häufig behauptete Annahme aber, dafs es im Hebräischen als Initial immer Consonant gewesen, streitet die Art, wie es in dieser Stellung von den Alten, bald mit darauf folgendem Vocal geschrieben, bald als i unmittelbar dem nachstehenden Consonanten angeschlossen wurde. So z. B. in den Namen יִשְׁמָעֵאל, Ἰσμαήλ, ܐܝܫܡܥܝܠ und ܐܫܡܥܝܠ, إِسْمَعِيل, יִצְחָק, Ἰσαάκ, ܐܝܣܚܩ, إِسْحَق oder أَسْحَق, יִשְׂרָאֵל, Ἰσραήλ, ܐܝܣܪܝܠ, ܐܣܪܝܠ oder ܝܣܪܝܠ, إِسْرَآئِيل.

Nimmt man in den Verbis פי״ das initiale י für i, so erklärt sich die ganze Conjugation sehr einfach durch den Umlaut. In vielen Verbis war das י offenbar eine prosthetische Erweiterung der Wurzel,

das dann in einzelnen Formen abfiel, wie von יָצָא herausgehen, Infinitiv צֵאת, Imperativ צֵא, Futurum אֵצֵא. Daher finden sich solche Verba auch wohl mit anders gebildeter Erweiterung, wie יָטַב und טוֹב gut sein, יָלַע und לָעָה unüberlegt sprechen, יָלַךְ und הָלַךְ gehen. Wie in den hebräischen Verbis פ״י unterliegt in den entsprechenden aramäischen und arabischen Verbis das initiale י, ܝ, ي dem gleichen Umlaut und dasselbe Verhältnifs tritt im Arabischen bei dem initialen و ein.

In syrischen Handschriften wird bisweilen der Consonant ܝ mit dem hartmachenden Qusoi bezeichnet, der Vocal ܝ dagegen mit Rukok, ܝܡܐ jamo Meer, ܝܡܐ îmo er schwur.

§. 187.

In dem phönicisch-hebräischen O, ∪, ▽, ע müssen wir als eigentlichen Laut das o und u seinem Uebergange in die abendländischen Alphabete gemäfs anerkennen, woraus nach der Verwandtschaft des o-Lautes mit a dieses sich in vielen Wörtern geltend machte, dann auch das ע vorzugsweise nach Verschiedenheit der Dialecte den e- und i-Laut annahm. In *Gesenii Scripturae Linguaeque Phoeniciae Monumenta*, p. 430—431, sind die Nachweisungen für die Laute o, u und a gegeben. Seiner Natur nach ist das o der am meisten in der Kehle gesprochene Vocal; bei der Neigung zur Aspiration initialer Vocale unter den Semiten fand eine solche in vielen Wörtern auch bei dem ע Statt und es entstand aus demselben ein dem g ähnlicher Gutturallaut, so dafs es die Alten in jenen Wörtern durch Γ, g ausdrückten und später im Arabischen zwei Buchstaben aus demselben gemacht wurden, das ع und das غ, unser ĝ. Als g sehen wir das ע bei den Alten in manchen Namen, wie עַזָּה, Γάζα, *Gaza*, arabisch غَزَّة Ĝazzah; עֲמֹרָה, Γομόῤῥα, *Gomorrha*, عَمُورَة Amûrah; רְעוּ, Ῥαγαῦ, die Vulgata Gen. XI, 18 *Reu*, und Luc. III, 35 *Ragau* in Uebereinstimmung mit dem Griechischen. Hieronymus verwarf die Aussprache des ע als g, wahrscheinlich in Uebereinstimmung mit seinem Lehrer in Tiberias, der sich der Lage dieser Stadt nach der in Galiläa und Samarien herrschenden Aussprache angeschlossen haben mochte. Die Septuaginta drücken das ע gewöhnlich durch ε und durch α, am Ende der Wörter fast immer durch ε und nur bisweilen durch α aus, dann auch nicht

selten zu Anfang und in der Mitte der Wörter durch γ. Im Arabischen ist den anderen Vocalen gegenüber der gedehnte a-Laut für das ع ganz entschieden vorherrschend und zwar in der Weise, dafs man auch bei dem in fetḥ ruhenden ع bald zwei bald ein langes a hört, بَعْلٌ Gatte, baal, bâl, baâl, بَعْدُ hernach, baad, bâd und baâd übertragen. Will man in der Transcription die zwei a lauten lassen, so kann diefs in der bei den Vocalen angegebenen Weise durch das für ع angewandte â geschehen, wenn jenes nach Vocalen und dem ǧezm steht, also baâl, baâd, was keiner Zweideutigkeit unterliegt. Der eigenthümliche mit dem ع gesprochene Gutturallaut bei den mit ihm verbundenen Vocalen ist nach Eli Smith (S. 840) für Europäer oft kaum bemerkbar, nicht so für das daran gewöhnte Ohr der Araber. Bei Niebuhr kommt es öfters mit den gebrochenen Vocalen ä, ö, ü vor. Der Grammatik der Maroniten zufolge, bei Silv. de Sacy, *Grammaire arabe*, I, 1810, p. 51, werden عح zusammen wie ح ḥ, عخ zusammen wie خ ḫ ausgesprochen.

Im Syrischen finden wir bei Amira S. 42 auslautendes vocalloses ܥ gleichwie im Arabischen durch a ausgedrückt, ܐܪܒܥ vier durch arbaa, ܐܬܝܕܥ er ist bekannt geworden, durch ethidhaa wiedergegeben, wofür man dann auf dieselbe Art wie für das Arabische â schreiben könnte, also arbaâ und etîdaâ. Im Chaldäischen steht für dieselben Formen אַרְבַּע arbă und אִתְיְדַע itjĕdă oder, wenn man die Endung in Uebereinstimmung mit jener syrischen bringen wollte, arbaâ und itjĕdaâ; hier aber bei der schärferen chaldäischen Punctation liegt noch weniger Grund als bei dem Syrischen vor, das ruhende ע als besonderen Vocal zu behandeln. Auch würde das aâ gegen die Metrik sein; so hat das syrische ܝܕܥܬܐ idâto die Wissenschaft in dem von Amira S. 43 citirten Vers nur drei Sylben; im Chaldäischen ist diefs Wort דַּעְתָּא dâtă und יְדִיעֲתָא jĕdîâtă.

Im Chaldäischen und im Hebräischen wurde bei der Punctation das ע ganz so wie das ח als Guttural behandelt; es erhielt in den dazu geeigneten Fällen das pataḥ *furtivum*, wie in יְדִיעַ jĕdîă bekannt, vom chaldäischen יְדַע, hebräisch יָדוּעַ jâdûă von יָדַע; es erhielt kein dâǧeš *forte*, weil man der Meinung mancher Grammatiker zufolge einen derartigen Gutturallaut nicht verdoppeln könne; im Arabischen aber trägt das ع das tešdîd. Defswegen wurde die Theorie vom

dâğeš *forte implicitum*, *occultum*, *delitescens* erfunden, das in den Gutturalen ungeschrieben stecken sollte.

In Samarien, in Galiläa, fiel die gutturale Aussprache des ע ganz weg, es unterschied sich nicht von dem א, und es wird im Samaritanischen das ࠏ mit ࠀ und auch mit ࠇ verwechselt. In Syrien mag die Aussprache zwischen gutturalem und nicht gutturalem ܥ bisweilen geschwankt haben, so dafs es theilweise mit ܐ wechseln konnte, was vorkommt, wenn ein ܗ darauf folgt, wie in ܐܗܝܪ ahîr für ܥܗܝܪ wollüstig, in welchem Falle Einige die untergesetzte Linie für die *lineola occultans* nehmen, Andere dem widersprechen, sie deute nur an, dafs das ܥ wie ܐ zu sprechen sei, was denn doch wohl nichts anderes als eine Occultirung des Gutturallautes wäre. Geht der von dem ܥ getragene Vocal auf ein Praefix über, wie in ܘܥܗܪܝܢ wāhrîn, so kann man diese Linie allerdings wohl nur für eine Occultation nehmen, die wir indessen bei der Transcription unberücksichtigt lassen mögen. Die angegebene Aussprache des ܥ wie ܐ scheint sich vorzüglich auf dessen Vocalisation zu beziehen, dafs nämlich ܥܗܕ ehad sich erinnern, ܥܗܢ ehan passend sein u. s. w. gleich den Verbis ܦ"ܐ und ܦ"ܝ mit einem Vocal auf dem ersten Buchstaben zu sprechen seien, während die anderen mit ܥ beginnenden Verbalwurzeln gleich den regulären Pealformen ihn nicht erhalten, obschon die gewöhnliche Aussprache ihnen einen solchen wohl gab. Uebrigens ist die gutturale Aussprache des aramäischen ܥ, ע wohl auch aus der Verwandlung des hebräischen צ in dasselbe ersichtlich, die häufig ist, ܐܪܥܐ arọ, אַרְעָא arą̆ Erde für das hebräische אֶרֶץ, und sich aus der Verwandtschaft der s- und h-Laute erklärt, wie wir sie im Sanskrit, im Griechischen zwischen σ und dem *spiritus asper* sehen. Die wunderliche Erklärung mehrerer Grammatiker, die dem צ den Laut von ts oder einen anderen gemischten Laut beilegen, dessen einen Bestandtheil das Aramäische abgeworfen habe und sodann auf eine in verschiedener Art dargestellte Weise in ע übergegangen sei, widerlegt sich von selbst, da das צ einen solchen Laut, wie dabei angenommen wird, nie hatte.

Im Jüdisch-deutschen steht das ע für e und für ö, יע für ie, für dieses letzte aber auch יא, da auch א für e vorkommt.

Das von dem ع abgetrennte غ, das wir durch ĝ ausdrücken und das gewöhnlich durch gh wiedergegeben wird, ist ein tief in der

Kehle gebildetes g, ähnlich dem bei dem Gurgeln hervorgebrachten Laut oder dem schnarchenden r in Northumberland, in schweizer Gegenden, ein starkes r *grasseyé* der Franzosen, weſswegen es auch von manchen derselben, wie bei Hélot, durch rh ausgedrückt wird. Wenn, wie dieſs oft der Fall ist, die Juden und Syrer das Arabische mit ihren Buchstaben schreiben, so übertragen jene das غ durch ג̇, diese durch ܓ oder ܓ̰.

§. 188.

An das ע schlieſst sich in mehrfacher Beziehung das ח an, das gleich dem phönicischen 𐤇 als Initial meistens durch h, dann durch ch oder χ, aber auch durch die blosen Vocale α, seltener ε oder ο ausgedrückt wurde, welche Vocale α und ε nebst η fast immer in der Mitte und am Ende der Wörter für ח erscheinen, χ und ch nur ausnahmsweise in der Mitte weniger Wörter. Die Belege hierzu geben des Gesenius *Monumenta* p. 431 und Wolf in der *Bibliotheca Hebraea*, II, p. 649—650 aus Montfaucon's *Hexapla*. Von dem Uebergang des vorerwähnten phönicischen Zeichens in die abendländischen Alphabete, in das griechische und das römische *H*, war schon oben die Rede; seine ursprüngliche Form und Stelle im Alphabet erhielt sich bei den Etruskern in dem 𐌇 derselben, dessen Laut zwischen h und f schwankte, wie dieſs in vielen altlateinischen Wörtern zwischen h und f der Fall war und wie wir es im Griechischen in Bezug auf *H* und *F* bei den verschiedenen Dialecten gesehen haben. So kommen im Etruskischen die Namen ƧƎ+Α8ΑƆ *Cafates* und ΑΙ+Α𐌇ΑƆ *Cafatia* oder *Cahatia* mit nebenstehender latein. Uebertragung *Cafatius* vor, und im Altrömischen stehen *fircus*, *fariolus*, *fostis*, *fostia* für die nachmaligen *hircus*, *hariolus*, *hostis*, *hostia* und umgekehrt *haba*, *hortes* für die nachmaligen *faba*, *fortes**). So sehen wir im Spanischen aus *facere hacer* werden, aus *fabulare* erst *fablar*, dann *hablar*, aus *filius fijo*, dann *hijo*, und *Mafoma* für Mohammed geschrieben. Das 𐤇 erhielt nachmals bei den Griechen und Etruskern gleichförmig die Gestalt 𐌇; bei den ersteren wie bei

---

*) *Festus* unter: *Fedum*, in *Dionysii Gothofredi Auctores Latinae Linguae*, 1595, 4⁰., p. 287; *Terentius Scaurus de Orthographia* in *Putschii Grammaticae Latinae Auctores antiqui*, p. 2252; *G. J. Vossii Etymologicon Linguae Latinae; J. N. Funccii de Adolescentia Latinae Linguae Tractatus*, *Marburgi*, 1723, 4⁰., p. 325.

den Römern ward daraus das *H*, bei den Etruskern wurde aus dem Viereck ein Kreis ⊗ oder ⊖, dessen Figur vielfache Veranlassung zur Verwechslung mit dem Θ gab.

Die Römer wandten das *H* nach dem Vorgange anderer Völker Italiens erst in späterer Zeit unter vielen Schwankungen der Orthographie zu Anfang der Sylben als Aspiration und anstatt des älteren *F*, so wie nach den ***tenues*** an, indem sie diese in denselben Wörtern bald einfach, bald mit h verbunden schrieben, das letzte häufig in Wörtern setzten, in die es nicht gehörte, oder es gegen den allmälig herrschend werdenden Gebrauch wegliefsen, und die Grammatiker stritten, ob es eine Aspiration, ein Buchstabe oder ein ganz unnöthiges Zeichen wäre.

Aus dem ח entstanden im Arabischen das ح und das خ; ersteres als gleichbedeutend mit dem ח angesehen und das man als eine Verstärkung von ه betrachten kann, wefswegen ich es durch ḩ ausdrücke. Nach Eli Smith S. 837, „stellt das ح einen Hauch dar, der aber tiefer in der Kehle lautet, als irgend ein anderer in der Sprache, und nicht im mindesten durch den Gaumen, wie das griechische χ und das deutsche ch, oder durch den Kehldeckel, wie das خ, modificirt wird. Ausländer können sich seinen Laut eben so schwer aneignen, als den des ع." Dem zu Ende eines Wortes nach einem ǧezm stehenden ح läfst die gewöhnliche Aussprache bisweilen ein a vergleichbar dem hebräischen pataḩ *furtivum* vorausgehen, das wir durch ă ausdrücken können, z. B. رُمْحٌ rumăḩ L a n z e, W u r f s p i e f s, سَطْحٌ seṭăḩ p l a t t e s D a c h, T e r r a s s e. Der Laut des خ, für das ich ḫ schreibe, ist in dem spanischen x oder j erhalten und findet sich wieder im hochoberdeutschen ch. Eli Smith sagt darüber: „Das خ stellt einen Hauch dar, dessen Laut durch eine zitternde Bewegung der Epiglottis (*uvula*) und nicht durch Schlagen derselben gegen den Gaumen, wie es bei dem griechischen χ und dem gewöhnlichen deutschen ch der Fall ist, modificirt wird."

In unseren Transcriptionen der jüdischen Namen des Mittelalters und der neueren Zeiten wird das ח fast durchgängig durch ch ausgedrückt, von manchen Neueren jedoch gleich dem ح durch hh. Das ch identificirt das ח mit dem خ, wovon es jedoch die Juden selbst unterscheiden, indem sie dieses durch כֿ wiedergeben, und im Jüdisch-deutschen כֿ oder auch blos כ für ch schreiben.

Das syrische ܚ, von Amira durch hh übertragen, müssen wir ebenso wie das ח als gleichbedeutend mit ح annehmen, da für das arabische خ von den Syrern ܟ geschrieben wird. In den Beiträgen zur Sprach- und Alterthumsforschung aus jüdischen Quellen von Dr. Michael Sachs, Berlin, 1852, 8°., wird S. 175 gesagt: „Beachtenswerth ist der Wechsel des syrischen ܚ mit dem כ im Talmudischen und dem k, eine Lautwandelung, die nach einer merkwürdigen Angabe des Talmud Jeruschalmi (Nasir per. I) dem Nabatäischen Dialecte eignet.“ Und Rödiger bemerkt in der Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes II, S. 88, dafs im Neusyrischen ܚܵܐ herrschend sei für ܚܲܕ und ܚܕܵܐ *unus*, *una*, und auch ܟܵܐ geschrieben werde; dann S. 91, dafs ܟܘܿܟ auch ܟܘܿܚ geschrieben werde. Wir finden also hier einen Wechsel der Laute ܚ und ܟ, den Albert Schultens im *Clavis dialectorum* p. 227 bestritt, wenn er sagt: „*Moneo itaque Arabum* ك *sive* כ *nunquam directe respondere nostro Cheth* (ח), *quippe quod Elementum plane alterius sit organi sonique.*“ Und jener Uebergang des Lautes gehört möglicherweise im aramäischen Osten schon frühen Zeiten an, was die Alten bewog, den Namen der Stadt חָרָן in Mesopotamien, ܚܪܵܢ, حَرَّان, durch Κάῤῥαι und *Carrae* wiederzugeben, ganz gegen die sonstige Art der Uebertragung des ח. Auf gleiche Weise findet man denn auch nach diesem Wechsel den Namen Cilicien, Κιλικία, כלח und חלח geschrieben; und der Χαβώρας bei Ptolemäus, bei Anderen ohne den starken Initiallaut Ἀβόῤῥας, Ἀβώρας, *Aboras* u. s. w. geschrieben, lautet II Reg. XVI, 6 u. s. w., I Chr. V, 26 חָבוֹר, bei Ezech. I, 1 u. s. w. כְּבָר.

Unter dem technischen Namen bĕgadkĕfat בְּגַדְכְּפַת oder בְּגַד כְּפַת, syrisch ܒܓܳܕ ܟܦܳܬ bgod kfot begreifen die hebräischen und syrischen Grammatiker die darin enthaltenen sechs Buchstaben, welche in das griechische Alphabet als β, γ, δ, κ, π, τ übergingen und nachmals von den Grammatikern, nachdem jenes seine spätere Ausbildung erhalten hatte, in *mediae* und *tenues*, μέσα und ψιλά eingetheilt wurden. Wir haben oben den Unterschied gesehen, den ein Theil der arabischen Buchstaben, der so genannten hohen, anderen ihnen entsprechenden s. g. tiefen gegenüber darbietet, dem zufolge ein Theil der ersteren als härtere, die anderen als weichere angesehen werden können. So verhalten sich ق und ك, ط und ت zu einander und wir

haben alle Ursache, vorauszusetzen, dafs ק und ט ursprünglich gleichfalls einen härteren Laut, als כ und ת, oder aber einen eigenthümlich modificirten Laut ausdrückten. Nach dem Uebergange der phönicischen Buchstaben zu den westlichen Völkern war geraume Zeit hindurch die Anwendung mehrerer ähnlich lautenden sehr vag, die vielfach in einander übergingen; so findet sich das dem ק entsprechende Ϙ mehrere Jahrhunderte hindurch von den Doriern angewandt, wie z. B. auf Münzen von Corinth, Crotona und Syracus, dann in Inschriften, bis es nachmals in dem k der allgemeinen Schreibweise aufging. Die von den Griechen beibehaltenen *tenues* κ und π dienten eine Zeitlang zur Bezeichnung des härteren sowohl als des weicheren Lautes, der δασύτης, das ist der Verbindung mit dem h oder *spiritus asper*; und sie konnten um so mehr in beiden Beziehungen gebraucht werden, als nach Verschiedenheit der Dialecte dieselben Wörter an dem einen Orte mit den harten Lauten, an den anderen mit den weichen ausgesprochen wurden, und dann für beide einerlei Orthographie Statt fand. Ein ganz ähnliches Verhältnifs sehen wir bei den jenen entsprechenden Buchstaben in dem Deutschen, in den germanischen Sprachen überhaupt. Das Hochdeutsche hat für inlautende k und p sehr oft die weichen Laute, wo das Niedersächsische, Holländische und Englische uns die harten Laute zeigt; das Gothische, Schwedische und Isländische haben gleichfalls die harten Laute, das Dänische bald *tenues* bald *mediae*, also für hochdeutsches ch und f bald k und p, bald g und b. So z. B. :

Deutsch.	Gothisch.	Holländ.	Englisch.	Schwedisch.	Dänisch.
brechen	*brikan*	*breeken*	*break*	*bräcka*	*brække.*
Milch	*miluk*	*melk*	*milk*	*mjölk*	*mælk.*
machen		*maken*, *maaken*	*make*	(*maka* bewegen, rühren)	*mage.*
wachen	*vakan*	*waaken*	*wake*	*vaka*	*vaage.*
suchen	*sokjan*	*zoeken*	*seek*	*söka*	*soge.*
helfen	*hilpan*	*helpen*	*help*	*hjelpa*	*hiælpe.*
rufen	*hropjan*	*roepen*		*ropa*	*raabe.*
laufen	*hlaupan*	*loopen*	*leap* (springen)	*löpa*	*løbe.*
In backen		*bakken*	*bake*	*baka*	*bage*

hat das Altdeutsche die Formen *pahhan*, *pachan*, *bachen* gegen das hochdeutsche backen; bachen hört man noch in deutschen Provinzialdialecten. Diesen gegenüber ist die Schriftsprache nur eine, die Aussprache aber sehr verschieden; in Bezug auf obige Formen schliefst sich das Niedersächsische fast ganz dem Holländischen an. Anlautendes ch haben wir nicht in ursprünglich deutschen Wörtern; anlautendes f dagegen gehört den germanischen Sprachen gemeinschaftlich an. Nicht so gleichförmig ist das Verhalten des deutschen t oder th, dem in den verwandten Sprachen t, th und vorzugsweise d entsprechen; in unseren provinziellen Aussprachen laufen t und d ganz in einander, und nicht einmal über den Namen unserer eigenen Sprache können wir uns einigen, ob er deutsch oder teutsch sein solle.

§. 189.

Als man bei weiterer Ausbildung der griechischen Orthographie und nach Verschiedenheit der Dialecte die harten und weichen Laute zu trennen begann, wurde zur Bezeichnung der letzteren dem κ und π, einzelnen Nachrichten zufolge auch dem τ, das *H* hinzugefügt, bis man später für κ*H* und π*H* die neuen Buchstaben χ und φ aufnahm. Das Θ aber findet sich schon in den ältesten griechischen Inschriften in denselben Wörtern, in denen es später stand, und es drückte auf diese Weise im Widerspruche mit seinem Ursprung nunmehr den weichen Laut aus, der sich vielleicht aus einem früheren härteren nach und nach entwickelte. Dem κ und dem π verblieb nach der Aufnahme von χ und φ die Eigenschaft ausschliefslich harter Buchstaben. Dabei entsteht die natürliche Frage, welchen Character wir eigentlich den so genannten drei aspirirten Buchstaben, dem ϑ, φ und χ, zuzuschreiben haben. Dafs es späterhin nicht derjenige der Sanskrit-Aspiraten mit ihrem stark ausgesprochenen von der *tenuis* fast getrennten h-Laut war, ist wohl klar. Sie werden vielmehr als die weichen Buchstaben ihrer Reihen aufzufassen sein, ungefähr so als wenn wir im Deutschen bei diesen k, hartes g, ch; p, b, f; t, d, th für die griechischen κ, γ, χ; π, β, φ; τ, δ, ϑ setzten. Dafs diefs mit der gegenwärtigen Aussprache des Neugriechischen übereinstimmt, darauf lege ich kein Gewicht, die Zeiten sind zu weit aus einander; aber es sind innere Gründe aus den Verwandtschaftsverhältnissen im Griechischen selbst und Folgerungen aus den gegen-

seitigen Uebertragungen jener Buchstaben mit denen anderer Sprachen, aus welchen für mich diese Ansicht hervorgegangen ist. Aus dem Namen δασέα, den die *aspiratae* bei den griechischen Grammatikern tragen, läſst sich nichts folgern. Δασὺς heiſst dicht, dichtbewachsen von Bäumen, Haaren u. s. w.; als dessen Gegensatz erscheint ψιλὸς kahl, entblöſst von Bäumen, Haaren u. s. w. Davon entlehnte man den Ausdruck πνεῦμα δασὺ dichter Hauch zur Bezeichnung des damals nur noch vor initialen Vocalen gesprochenen Hauchs oder h-Lautes; die Abwesenheit desselben, die man durch Umkehrung des Zeichens für den h-Laut andeutete, nannte man dann πνεῦμα ψιλὸν den kahlen, entblöſsten, das heiſst wohl den lautlosen Hauch. Die Buchstaben, deren von den *tenues* abweichender Laut früher durch ein beigesetztes h bezeichnet worden war und im Lateinischen noch so bezeichnet wurde, hieſsen dann δασέα, mit einem h versehene, *aspiratae*. Aus der Reihenfolge der *tenues*, *mediae*, *aspiratae* lieſse sich nun eben sowohl schlieſsen, daſs sie hart aspirirte, als daſs sie weiche seien; damit ist also nichts anzufangen; nur das ist klar, daſs sie unter sich einen analogen Character gehabt haben müssen, und sie wechseln den griechischen Lautgesetzen zufolge in bestimmten Fällen ein jeder mit der ihm entsprechenden *tenuis*. Das ϑ zeigt uns in seinem dialectischen Verhalten im Dorischen und Aeolischen den Uebergang in σ, für ϑεὸς σιὸς u. s. w. Dieſs bedingt einen Laut desselben ungefähr wie den des englischen th, den Laut, den noch jetzt das neugriechische ϑ hat und der sich zu dem des τ ungefähr wie im Arabischen der des ث zu dem des ت verhält; dann verwandelt es sich im Aeolischen in φ, ϑῆρες, φῆρες u. s. w. (Fischer, *Animadv. ad Velleri Gram. Graecam*, I, p. 171—172); dieselbe Verwandlung, die wir bei dem russischen ѳ gesehen haben. Sowohl der eine Lautwechsel wie der andere erklärt sich nur bei einem weich ausgesprochenen lispelnden ϑ. Die Umwandlungen des φ und χ bieten keine Anhaltspuncte dar (Fischer, *l. c.* p. 217—219), man müſste denn aus dem Abfallen des χ vor λ, λιαρὸς für χλιαρὸς, *laena* für χλαῖνα, den Schluſs ziehen, daſs jenes Abfallen leichter bei einem dem h-Laut nahestehenden ch Statt finden könne, als bei einem sanskritartigen k̄. Wollte man aber eine derartige Aussprache mit der starken Aspiration annehmen, wie wäre es möglich gewesen, Wörter wie δύσφϑαρτος, πεμφϑεὶς, ἐϑρέφϑην, χϑαμαλὸς, πεπαλάχϑαι, auszusprechen mit Consonantenverbindungen, die auch das Sanskrit nicht zuläſst und

die nothwendig weiche Laute bedingen. Und wenn bei den Attikern ξ und ψ wie χσ und φσ lauteten (***Boeckhii Corpus Inscriptionum Graecarum, Berolini***, 1828, I, p. 36), anstatt wie bei anderen Griechen κσ und πσ, so deutet auch diefs viel mehr auf eine weiche Aussprache des χ und φ hin, als auf eine hart aspirirte. Nun sehen wir die ϑ, φ, χ im Vergleich mit dem Hebräischen und Syrischen durchgängig als weiche Buchstaben den als hart gebrauchten τ, π und κ gegenübergestellt und zwar in der Weise, dafs, als man zum Behuf gegenseitiger Transcriptionen griechische und lateinische Buchstaben mit den semitischen zu vergleichen hatte, ק und ܩ mit griechischem κ oder lateinischem c, כ und ܟ mit den weicheren χ und ch zusammengestellt wurden, ט und ܛ mit τ und t, ת aber und ܬ mit ϑ und th; und es blieb diese Art der durch den Gegensatz wohl begründeten Uebertragung bis auf die jetzigen Zeiten, wo im Jüdisch-deutschen ק für k, כ oder כֿ für ch, und ט für t gesetzt wird. Von dem פ nach diesen verschiedenen Beziehungen werden wir weiter unten sprechen, so wie auch auf die einzelnen dieser Buchstaben zurückkommen; hier gilt es nur die Ansicht darüber im allgemeinen festzustellen. Abweichend von den nördlicheren Semiten entwickelte das Arabische einen grofsen Theil seiner Lautgesetze, die dann auch zu seinem erweiterten Alphabete führten und auf mehrere der hierher gehörigen Buchstaben ihren Einflufs äufserten.

Unter jenen, den nördlicheren Semiten, das ist den Aramäern und den nunmehr aramäisch sprechenden Juden, bildete sich mit der Zeit eine doppelte Aussprache der oben genannten *tenues* und *mediae* aus, eine härtere und eine weichere für einen jeden derselben, und zwar mit der Eigenthümlichkeit, dafs derselbe Buchstabe in einem Worte nicht entweder blos hart oder blos weich war, sondern diefs von seiner Stellung zu anderen Wörtern, von dem Wechsel der Formen innerhalb des Wortes abhing und demnach ein jeder der sechs Buchstaben in demselben Worte seinen Character ändern konnte. Auf diese Weise wurden dann die innerhalb eines Satzes stehenden Initialen in ihrem Laute dadurch bedingt. So wie wir bei dem Arabischen das Anschliefsen der auf einander folgenden Wörter gesehen haben, so fand ein ähnliches Verhältnifs auch bei den Aramäern Statt, und in denselben Wörtern lauteten die als Initiale stehenden sechs Buchstaben weich, wenn das vorausgehende Wort mit einem

Vocale schloſs, in welchen sie hart lauteten, wenn ihnen ein Consonant vorausging oder sie zu Anfang eines Satzes standen.

Ein solches Anschlieſsen auf einander folgender Wörter läſst sich im Hebräischen auch in manchen Fällen bemerken, in welchen jenes durch ein in den Anfangsbuchstaben des zweiten Wortes gesetztes dâğeš *forte conjunctivum*, wie es die Grammatiker nennen, bezeichnet wurde; z. B. מַה־זֶּה mah-zzeh für מַה־זֶה was ist das? und aus jenem dann מַזֶּה; קוּמוּ צְּאוּ qûmû ṣṣĕû stehet auf, gehet weg, Gen. XIX, 14; וְאָכַלְתָּ שָּׁם wĕâk̆altâ ššam du sollst daselbst essen, Deut. XXVII, 7; wobei dann der erste Consonant des zweiten Wortes mit der Endsylbe des vorhergehenden gesprochen werden müſste.

Im Hebräischen und Chaldäischen werden die Buchstaben ב, ג, ד, כ, פ, ת, oder die b-t̆, unter welcher Abkürzung wir sie begreifen wollen, wenn sie hart sein sollen, mit einem dâğeš bezeichnet, das zum Unterschied von dem dâğeš *forte*, dem Zeichen der Verdoppelung, dâğeš *lene* genannt wird. In den Handschriften wird die weiche Aussprache, bei der in unseren Drucken die Buchstaben ohne Abzeichen stehen, häufig durch einen darüber gesetzten horizontalen Strich, רָפֶה râfeh erschlafft genannt, angedeutet, und dieſs namentlich wenn etwa der Wortform nach ein Zweifel über die richtige Lesung entstehen könnte. Im Syrischen dient der über die Buchstaben gesetzte Punct der Verhärtung ܩܘܫܝ qušoi zur Bezeichnung des harten Lautes jener Buchstaben, welche ܡܩܫܝܳܬܳܐ mqašjoto harte heiſsen, und zur Bezeichnung der weichen, der ܡܪܟܟܳܬܳܐ mrakk̆oto, der unter dieselben gesetzte Punct der Weichmachung ܪܘܟܟ rukok̆. In den Handschriften werden sie gewöhnlich zur Unterscheidung von den vielen anderen Puncten mit rother Farbe angemerkt, in unseren Drucken mit Ausnahme der römischen groſsentheils weggelassen; in diesen letzteren aber sind sie durch ihre Kleinheit von den übrigen unterschieden.

Lassen wir für die harte Aussprache der בּ, גּ, דּ, כּ, פּ, תּ und ܒ݁, ܓ݁, ܕ݁, ܟ݁, ܦ݁, ܬ݁, die entsprechenden *mediae* und *tenues* des griechischen und lateinischen Alphabets gelten, so sind jene durch b, g, d, k, p und t auszudrücken, wobei nur die kaum zu umgehende Bezeichnung durch p die Schwierigkeit darbietet, daſs wir für den weichen Laut des פ ܦ einen ganz anderen Buchstaben, nämlich das f, haben, während wir für ב, ג, ד, כ, ת und ܒ݂, ܓ݂, ܕ݂, ܟ݂, ܬ݂ b̆, ğ, d̆,

k und ť schreiben können; wir müſsten denn das weiche פ anstatt durch f, wie für das arabische ف, durch p̆ ausdrücken, das dann dem ph ebenso entsprechen würde, wie das k̆ dem ch. Für das althebräische פּ und פ würden wir ohne Anstand auch f und f̆ schreiben dürfen, aber für die späteren Zeiten begegnen uns viele fremde Wörter und Namen, von denen die einen die Uebertragung durch p, die anderen durch f verlangen. Störend bleibt es zwar, wenn wir in denselben Wörtern nicht immer den nämlichen Radicalbuchstaben setzen können, zumal für ausgestorbene Sprachen, deren Laute wir ohnehin nur annähernd wiederzugeben vermögen und wobei uns noch anderweitige Schwierigkeiten hinsichtlich der Verschiedenheit der Zeiten und der Dialecte entgegentreten. Indessen haben wir ja auch im Griechischen solchen Laut- und Buchstabenwechsel, wie in θρίξ, τριχός. Dabei verlangen aber die Rücksichten auf die Etymologie, daſs wir uns, so viel sich dieſs thun läſst, dem Arabischen anschlieſsen, obschon dieſs bei dem häufigen dialectischen Wechsel einzelner Buchstaben gar oft nicht möglich ist.

Da das Hebräische zur Zeit der Punctation längst ausgestorbene Sprache war und jene nur zur Regelung gleichmäſsiger Aussprache für das öffentliche Vorlesen dienen sollte, was nach den punctirten Handschriften erlernt wurde, so konnte man die Aussprache der b-ť vielleicht in manchen Stücken eher auf allgemeine Normen zurückführen als bei dem Syrischen, bei dem man, wenn gleich die genauere Punctation wohl auch nur die kirchlichen Bücher betraf, doch im einzelnen die herrschende Aussprache des noch nicht völlig erloschenen Idioms befolgen muſste. Das Chaldäische aber, so nahe es auch dem Syrischen stand, schloſs sich in manchem doch auch wieder näher der hebräischen Punctation an, wobei die Frage entstehen könnte, ob nicht die grammatische Consequenz in allen diesen Sprachen bisweilen weiter ging, als die Sprache des gemeinen Lebens, die ja ohnehin in diesen Zeiten immer mehr der arabischen wich.

Nach den Normen, die man für das Hebräische befolgte, sind die b-ť zu Anfang und innerhalb der Wörter nach einem Vocal und šĕbă *mobile* gewöhnlich weich, nach einem Consonanten, nach šĕbă *quiescens* hart; sie sind gleichfalls hart zu Anfang eines Satzes, wobei die Trennung von dem vorhergehenden oft wenig bemerkbar ist, also nur auf dem Gefühl des Punctators beruhte. So z. B. Jud. XI, 5 וַיְהִי כַּאֲשֶׁר waihî kaăšer und es geschah als mit hartem k,

und dagegen Gen. I, 7 u. s. w. וַיְהִי־כֵן waihî-k̆ẹn und es geschah so mit weichem k̆. Die weiche Aussprache ist manchen Formen eigenthümlich, dann den Pronominalsuffixen ְךָ, ְכֶם, ְכֶן, wo das vorausgehende šĕbă ein *mobile* sein soll, und bleibt auch häufig im Fall von Vocalveränderungen in Uebereinstimmung mit dem ursprünglichen Worte. Bei Verdoppelung eines Consonanten, in welchem Falle für den ersten ein šĕbă *quiescens* vorausgesetzt wird, findet nur der harte Laut jener Buchstaben Statt, weil der weiche keiner Verdoppelung fähig sein soll. Für die vorkommenden Ausnahmen gegen die allgemeinen Regeln und für die Besonderheiten werden dann die letzten Gründe aufgesucht, als ob diese für jede Abweichung in der Aussprache anzugeben sein müfsten.

§. 190.

Der älteste der auf die Nachwelt gekommenen syrischen Grammatiker, der nestorianische Bischof Elias von Nisibis in der ersten Hälfte des elften Jahrhunderts, nahm in sein Werk auch einen Abschnitt über die Härte und Weiche der b-t̆ auf. In wie fern in deren Aussprache nach Verschiedenheit der Orte und Zeiten vielleicht Abweichungen Statt fanden, vermag ich nicht anzugeben; die hebräisch-chaldäische Punctation, die man häufig in dieser Beziehung als Norm für die syrische Aussprache ansehen zu können geglaubt hat, gibt allerdings vielfache Analogieen und Anhaltspuncte zur Erklärung jener, aber daneben sind auch wieder gar manche Abweichungen. In der folgenden übersichtlichen Darstellung werde ich mich blos an die Angaben des Maroniten Amira vom Ende des sechzehnten Jahrhunderts halten, welche ich, da dessen Sprachlehre wohl in wenigen Händen ist, hier zusammengezogen und in etwas veränderter Form wiedergeben will, bei den Nennwörtern jedoch mit Beibehaltung der von ihm angenommenen Buchstabenzählung.

Nachdem er einige Wörter aufgeführt hat, deren Unterschied nur in der Härte oder Weiche der b-t̆ besteht (vgl. Hoffmann, *Gramm. Syr.*, p. 111, *Annot.* 1), und darauf hingewiesen hat, wie die Beobachtung des Unterschieds zur Schönheit der Aussprache beitrage und man das, was die Regeln darüber nicht umfafsten, durch den Gebrauch erlernen müsse, sagt er p. 126 : „*Quamvis multi ex ipsis etiam Syris, regularum Grammaticae non adeo studiosi, de exacta lectione cum lenitate,*

et asperitate non magnopere laborent : tamen, si in vocibus id faciant, quae, ut ab invicem discrepent, mollitie, ac duritie indigent : vel quibus magnum affertur dedecus, et pronunciandi iniucunditas; vehementer illa de incuria sunt accusandi : si vero in iis vocibus, quae tali discrepantia non indigent, vel quibus non tantum aufertur decus; cum res aliquantulum difficilis sit, multumque non referat, excusari, ferrique possunt. Immo interdum in aliqua voce cum proferendi postulabit suavitas, licet (si opus erit) regulam deserere; sed, ut id bene fiat, non parvum requiritur iudicium." Darauf behandelt er in zwei gesonderten Abschnitten bei den Nennwörtern und den Zeitwörtern die Regeln, welche die b-t in Beziehung auf Härte und Weiche betreffen, denen jedoch die aus dem Griechischen entlehnten Wörter nicht unterworfen seien, die hart oder weich wie im Griechischen lauteten.

Hart sollen die b-t sein, wenn sie zu Anfang eines Wortes stehen, wie ܒܪܘܝܐ borujo der Schöpfer, ܓܢܒܐ ganobo der Dieb, ܕܝܢܐ dajono der Richter, ܟܐܦܐ kīfo der Stein, ܦܘܡܐ pumo der Mund, ܬܪܥܐ taro die Thüre. Von dieser Regel aber weicht Amira selbst mehrfach ab; er schreibt fe für den Namen des Buchstaben ܦܐ, und aufser Zusammenhang mit vorhergehenden Wörtern p. 1 fscitto *simplex* für ܦܫܝܛܬܐ, was bei uns gewöhnlich durch Peschito wiedergegeben wird, p. 51 fraq für ܦܪܩ *salvavit*, ferqeth für ܦܪܩܬ *salvavi*, p. 53 friqo für ܦܪܝܩܐ *salvatus*.

So schwankt auch Assemani in der *Bibliotheca Orient.* mehrmals zu Anfang der Namen zwischen harter und weicher Aussprache; es wird von ihm I, 192, 400, 402 ܦܟܝܕܐ erst durch Phachida, dann durch Pachidas wiedergegeben und im Index von Pachida auf Phachida verwiesen; II, 113 Chazari für ܟܙܪܝܐ, III, 1, p. 92, 173 u. s. w. Charcha für die Stadt ܟܪܟܐ geschrieben und im Index p. 665 Charcha *seu* Carcha, und er gebraucht auf diese Weise häufig ch für initiales ܟ. Für initiales ܬ schreibt er meistens th, so II, p. 316—317 Thabet den Namen der beiden gelehrten Ṣabier ܬܐܒܬ, Grofsvater und Enkel im neunten und zehnten Jahrhundert, arabisch ثابت geschrieben, III, 1, p. 66 aber turgame für ܬܘܪܓܡܐ *interpretationes*; t meistens für ܬ. Es scheint daraus hervorzugehen, dafs man in der gewöhnlichen Aussprache die initialen b-t nicht durchgängig als hart ansah.

Ueber deren Laut innerhalb des Satzes sagt Amira p. 127, dafs sie nach der Lehre einiger Grammatiker (*nonnulli Grammatici docent*) zu Anfang eines Wortes weich würden, wenn das vorhergehende Wort mit einem der drei Buchstaben ܐ, ܘ, ܝ, das heifst mit einem Vocal schlösse, wie in ܐܢܐ ܒܪܝܐ eno b̆arjo *ego creatus*, ܗܘ ܓܒܝܐ hu ğabjo *ille electus*, ܠܝ ܦܪܝܩܐ lî frîqo *mihi salvato.* Diese Regel befolgt er selbst indessen immer.

Ewald bemerkt in den Abhandlungen p. 89 : „Im Codex 142 erscheint aber der Punct auch im Anfang der Wörter beständiger, und man bemerkt das Gesetz, dafs nach jedem mit einem Consonant schliefsenden Wort Kuschoi, nach jedem mit einem Vocal schliefsenden Ruchoch steht, aufser wo gröfsere Pause ist; letzteres ohne die genauere Abstufung nach der Interpunction, welche im Hebräischen gesetzlich ist.“

Ist der erste Buchstabe eines Wortes vocallos, so ist der unmittelbar darauf folgende b-t̆ weich, wie in ܒܬܘܠܐ bt̆ulo Jungfrau, ܫܒܩ s̆baq zurücklassen. Dieser Regel gemäfs sind die b-t̆ weich, wenn ihnen einer der Praefixe ܒ, ܕ, ܘ, ܠ, und im Verbum einer der servilen Buchstaben ܐ, ܢ, ܝ, ܬ, mit technischem Namen ܐܡܢܬ amnat̆ oder ܡܢܘܬܐ mnot̆o genannt, unmittelbar vorausgeht; z. B. ܒܒܪܘܝܐ bb̆orujo in dem Schöpfer, ܕܓܢܒܐ dğanob̆o des Diebes, ܘܕܝܢܐ wdajono und der Richter, ܠܟܐܦܐ lk̆ifo dem Stein, ܢܦܨܐ nfaṣe er wird befreien, ܡܦܨܐ mfaṣe befreiend, von dem Paël ܦܨܝ paṣî. Erhalten die Praefixe ܕ, ܘ wegen des Zusammentreffens von Consonanten vor den b-t̆ einen Vocal, so werden die b-t̆ in einsylbigen Wörtern weich, wie ܕܒܪܐ dab̆ro welcher schuf, ܘܒܪܐ wab̆ro und er schuf; in mehrsylbigen Wörtern aber werden sie hart und gleichfalls wird das servile ܬ hart, anstatt dafs es weich wäre, wenn es nach ܕ und ܘ selbst einen Vocal getragen hätte; z. B. ܘܕܩܕܝܫܐ wadqadîse und der heiligen, ܘܕܬܕܥܘܢ wadtedun und damit ihr wisset, ܕܬܦܨܐ datfaṣe dafs du befreiest, ܕܬܬܦܨܐ dtetpaṣe dafs du befreiet werdest, ܘܬܕܘܢ watdun und du wirst richten, ܘܬܬܟܠܠ wtetkalal und du wirst gekrönt werden.

Stehen zwei b-t̆ neben einander, so ist der eine gewöhnlich hart, der andere weich; ob der erste oder zweite hart oder weich ist, hängt von den besonderen Lautverhältnissen des Wortes ab.

Ist von drei neben einander stehenden Consonanten der dritte ein b-ť, so ist er weich.

Steht ein b-ť zwischen zwei Vocalen, so ist er nach Verschiedenheit der Wörter in den einen hart, in den anderen weich.

Am Ende der Wörter nach einem Vocal stehend sind die b-ť meistens weich, wenn sie gleich, was bei vielen der Fall ist, durch einen nachfolgenden Vocal hart werden; z. B. ܡܠܟ mlek̆ König, ܡܠܟܐ malko der König, ܥܒܕ ĕbed̆ Sclave, ܥܒܕܐ abdo der Sclave, ܪܚܝܡܬ rḫîmať Geliebte des, ܐܝܟ aik̆ sowie, ܒܝܕ bjad̆ durch (die Hand), ܠܘܬ lwoť bei. Davon finden einige Ausnahmen Statt, wie ܠܝܬ lait ist nicht, der Affix ܝܟ an mehreren Wörtern, wie ܟܬܒܝܟ kťob̆aik deine Bücher, ܚܠܦܝܟ ḫlofaik für dich.

Bedingt wird die Härte und Weiche durch den vorausgehenden, oft auch durch den folgenden Vocal, durch die Stellung im Wort, durch das Zusammentreffen mit anderen Consonanten; Nennwörter und Zeitwörter weichen in den Normen darüber von einander ab.

Für die Aussprache der Nennwörter gelten folgende Regeln:

Trägt der erste Buchstabe eines Wortes ein a oder e und ist der unmittelbar darauf folgende b-ť vocallos, so ist er weich; trägt aber der b-ť einen Vocal, so ist er hart; z. B. ܓܒܪܐ găbro der Mann, ܢܦܫܐ nafšo die Seele, ܚܟܡܬܐ ḫek̆mťo die Weisheit, ܥܓܠܐ eğlo das Kalb, das Rind, ܪܒܐ rabo der grofse, ܓܒܐ gabo die Seite, ܫܬܝܩ šatîq schweigend, ܐܒܐ ebo die Frucht, ܐܓܪܐ egoro das Dach, ܚܟܐ ḫeko der Gaumen. Dahin gehören auch einige Adverbia, wie ܐܟܚܕܐ ak̆ḫd̆o zugleich, ܒܕܓܘܢ bad̆ğun daher. Einige Ausnahmen finden sich, wie ܣܟܪܐ sakro das Schild, ܟܟܪܐ kakro das Talent, ܐܕܪܐ edro die Tenne, ܐܒܪܐ ab̆oro das Blei, ܐܒܝܠ ab̆îl trauernd, ܐܓܝܪܐ ağîro der Söldner, ܐܟܝܠܐ ak̆îlo verzehrt; dann die Feminina, deren Endung ťo auf einen der b-ť in einsylbigen Wörtern folgt, wie ܪܒܬܐ rabťo die grofse, ܫܒܬܐ šabťo der Sabbath, ܦܬܬܐ petťo der Bissen Brod. In ܛܟܣܐ tekso, dem griechischen τάξις, bleibt das k nach gemein griechischer Aussprache hart. ܐܒܐ Vater aber hat nach Verschiedenheit der Bedeutung doppelte Aussprache: ܐܒܐ ab̆o ist der leibliche Vater, ܐܒܐ abo der geistliche.

In Nennwörtern von vier Buchstaben, deren erster ein a trägt, ist der dritte, wenn ein b-t̆, hart, mit Ausnahme der Feminina, deren dritter Buchstabe ein ܬ ist; trägt der erste Buchstabe ein e, so ist der dritte gewöhnlich weich; z. B. ܟܠܒܐ kalbo der Hund, ܬܠܓܐ talgo der Schnee, ܒܝܬܐ baito das Haus, ܡܘܬܐ mauto der Tod (Masculina in der emphatischen Form); — ܐܡܬܐ amt̆o die Magd, ܒܪܬܐ bart̆o die Tochter; — ܐܠܦܐ elfo das Schiff, ܚܡܬܐ ḥemt̆o (masc.) der Zorn, ܚܢܟܐ ḥenk̆o der Gaumen, und die Feminina im *status emphaticus* wie ܡܢܬܐ ment̆o das Haar. Einige Ausnahmen sind ܢܩܒܐ neqbo Frau (Bezeichnung des weiblichen Geschlechts) und die Masculina ܥܪܒܐ erbo das Schaaf, ܚܫܟܐ ḥešk̆o die Finsternifs (wohl zusammengezogen aus ܚܫܘܟܐ ḥešuko), ܙܒܬܐ zeb̆to oder ܙܦܬܐ zefto das Pech, ܨܒܬܐ ṣeb̆to der Schmuck, ܩܫܬܐ qešto wann es Bogen bedeutet.

In Nennwörtern von fünf Buchstaben mit a oder e von dem ersten getragen ist von nachfolgenden b-t̆ der dritte Buchstabe gewöhnlich hart, der zweite und vierte weich; z. B. ܡܕܒܚܐ mad̆bḥo der Altar, ܗܝܟܠܐ haiklo der Tempel, ܡܠܟܬܐ malkt̆o die Königin, ܡܕܡܟܐ mad̆mk̆o das Schlafen, das Bett, ܡܠܐܟܐ malāk̆o der Engel, ܟܘܟܒܐ kaukb̆o der Stern, ܢܩܒܬܐ neqbt̆o die Frau, ܣܓܕܬܐ seğdt̆o (und ܣܓܕܘܬܐ seğdut̆o) die Anbetung, ܢܨܒܬܐ neṣbt̆o die Pflanze. Einige sind ausgenommen, die den dritten Buchstaben weich, den zweiten oder den vierten hart haben, wie ܐܒܕܢܐ ab̆dono der Untergang, ܡܠܦܢܐ malfono der Lehrer, ܡܥܠܬܐ maalto der Eingang, ܓܓܪܬܐ gagarto die Kehle, ܡܦܩܬܐ mapaqto der Ausgang von ܢܦܩ nfaq, mit hartem p wegen des ausgefallenen n, u. s. w.

In Nennwörtern von sechs Buchstaben mit a von dem ersten getragen ist von nachfolgenden b-t̆ der dritte Buchstabe hart, der vierte und fünfte weich; z. B. ܢܚܬܘܡܐ naḥtumo der Becker, ܡܪܟܒܬܐ markab̆t̆o der Thron, der Wagen, ܦܪܬܘܬܐ partut̆o ein abgerissenes Stück, Brodkrumme, ܡܚܫܒܬܐ maḥšab̆t̆o das Denken. Einige Feminina dagegen haben abweichend von den vorhergehenden den fünften, zur emphatischen Endung to gehörenden, Buchstaben hart, wie ܡܥܒܪܬܐ mābarto der Uebergang, ܬܫܕܪܬܐ tašdarto die Sendung,

ܬܟܫܦܬܐ tak̆šefto die Bitte, ܬܘܠܕܬܐ tauled̆to die Zeugung, ܬܘܣܦܬܐ tausefto der Zusatz, ܬܠܒܫܬܐ talbešto das Kleid, und einige andere.

Trägt der zweite Buchstabe ein a oder e, so ist der nachfolgende dritte, wenn ein vocaltragender b-t, gewöhnlich hart, ein nachstehender vierter aber nach vorausgegangenem a ist weich, nach vorausgegangenem e soll er hart sein, wofür aber nur das eine Beispiel ܥܓܠܬܐ ĕğelto die junge Kuh angeführt wird. So z. B. ܦܪܓܐ prago der Hirsen, ܫܪܕܘܕܐ šradud̆o ein Leichnam ohne Kopf, ܓܦܬܐ gfeto der Weinstock, ܓܒܬܐ gb̆eto der Käse (für gfento und gb̆ento stehend), ܫܒܪܬܐ šb̆arto das Mädchen, ܣܒܪܬܐ sb̆arto die Verkündigung, das Evangelium, ܚܒܪܬܐ ḥb̆arto die Genossin, ܦܪܚܬܐ poraḥto der Vogel, ܨܦܚܬܐ ṣofaḥto der Blitz, und in ähnlichen Formen des emphatischen Femininum. Ausnahmen sind : ܡܪܟܒܐ mrakbo zusammengesetzt, ܢܩܕܬܐ nqad̆to die reine, ܓܙܪܬܐ gozarto die Insel, ܥܓܠܬܐ oğalto der Wagen.

Folgt in den Nennwörtern nach i oder o in irgend einer Stellung unmittelbar ein b-t mit oder ohne Vocal, so ist er weich; steht ein anderer Consonant zwischen dem Vocal und dem b-t, oder der Diphthong oi anstatt des Vocals i, so ist der b-t hart; z. B. ܕܐܒܐ dib̆o der Wolf, ܬܠܡܝܕܐ talmîd̆o der Schüler, ܡܟܝܟܐ makîk̆o demüthig, ܣܒܐ sob̆o der Greis, ܟܬܒܐ ktob̆o das Buch, ܬܪܢܓܠܐ tarnoğlo der Hahn, die Feminina im Pluralis im *status emphaticus*, wie ܒܬܘܠܬܐ btuloto die Jungfrauen, ܡܕܝܢܬܐ md̆înoto die Städte, ܩܕܝܫܬܐ qadîšoto die heiligen; — ܩܕܝܫܬܐ qadîšto die heilige, ܬܐܪܬܐ tîrto das Gewissen, ܫܦܝܪܬܐ šapîrto die schöne, ܟܢܝܟܬܐ knîk̆to die sanfte, und so auch die Wörter, in denen ein Consonant, vorzüglich n, ausgefallen ist oder nicht gesprochen wird, z. B. ܬܬܐ tito oder ܬܐܬܐ tîto der Feigenbaum für ܬܐܢܬܐ tinto, ܡܕܝܢܐ md̆îno Stadt, ܡܕܝܢܬܐ md̆înto die Stadt, ܣܦܝܢܐ sfîno Schiff, ܣܦܝܢܬܐ sfînto das Schiff, ܥܕܬܐ idto oder ܥܐܕܬܐ îd̆to die Kirche; — ܡܪܬܐ morto die Herrin, ܪܟܒܐ rok̆bo der Reuter, ܪܗܒܬܐ rhob̆to die Schnelligkeit, ܚܛܝܬܐ ḥaṭoito die Sünderin, ܪܗܘܡܝܬܐ rumoito die Römerin. Ausgenommen sind einige Wörter wie ܛܒܬܐ ṭob̆to die gute, ܣܒܬܐ sob̆to die alte Frau, ܒܒܬܐ bob̆to der Augapfel.

Folgt auf u unmittelbar ein vocalloser b-ṫ, so ist er weich, steht aber ein anderer Consonant dazwischen, so ist der b-ṫ hart; z. B. ܐܘܟܠܐ uǩlo das Essen, ܩܘܕܫܐ qudšo die Heiligkeit, ܒܪܘܟ bruǩ Knie, ܒܘܪܟܐ burko das Knie, ܐܟܘܠܬܐ oǩulto der Fresser, ܒܬܘܠܬܐ bṫulto die Jungfrau. Ausgenommen sind einige Wörter als ܕܘܟܬܐ dukṫo der Ort, ܦܘܬܩܐ putqo die Schnecke, ܛܘܦܬܐ ṭupṫo der Tropfen, ܫܘܡܬܐ šumṫo die Narbe, ܩܘܩܬܐ quqṫo der Topf.

Trägt der auf u folgende b-ṫ einen Vocal, so soll er öfter hart als weich sein, z. B. ܩܘܦܐ qupo der Affe, ܦܘܬܚܐ putoḩo die Oeffnung, ܕܘܟܝܐ dukojo die Reinigung. Weich sind z. B. ܝܘܕܐ judo der Knabe, ܦܪܘܓܐ paruǧo das Junge von Thieren u. s. w., dann die vielen auf ܘܬܐ ausgehenden Nennwörter, wie ܐܣܝܘܬܐ osjuṫo die Gesundheit, ܒܬܘܠܘܬܐ bṫuluṫo die Jungfrauschaft, ܣܝܒܘܬܐ saibuṫo das Alter, ܛܒܘܬܐ ṭobuṫo die Güte.

In den Zeitwörtern ist in den Personalendungen des Präteritum das t der ersten Person Singularis ohne Affix weich, vor einem Affix hart; in den Verbis ܠܝ aber bleibt es auch weich vor einem Affix; z. B. ܟܬܒ kṫab er hat geschrieben, ܟܬܒܬ keṫbeṫ ich habe geschrieben, ܟܬܒܬܗ kṫabteh ich habe ihm geschrieben, ܒܢܐ bno er hat gebaut, ܒܢܝܬ bnîṫ ich habe gebaut, ܒܢܝܬܗ bnîṫeh ich habe ihn gebaut.

Das t der zweiten Person Singularis Masc. und Fem. ist mit und ohne Affix immer hart; ܟܬܒܬ kṫabt, ܟܬܒܬܝ kṫabtĭ du hast geschrieben, ܟܬܒܬܝܗܝ kṫabtoihĭ, ܟܬܒܬܝܘܗܝ kṫabtîûhĭ du hast ihm geschrieben; ܒܢܝܬ, ܒܢܝܬܝ bnait, bnaitĭ du hast gebaut.

Das t der dritten Person Sing. Fem. ist ohne und mit Affixen weich; ܟܬܒܬ keṫbaṫ sie hat geschrieben, ܟܬܒܬܗ kṫabṫeh sie hat ihm geschrieben.

Das t der zweiten Person Pluralis Masc. und Fem. ist überall hart; ܟܬܒܬܘܢ kṫabtun, ܟܬܒܬܝܢ kṫabten ihr habt geschrieben.

Das zur Präformativsylbe des Passivs gehörige t ist weich, aufser wenn es nach s und š steht; verdoppelt ist es ṫt; ܐܬܟܬܒ eṫkṫeb er wurde geschrieben; ܐܣܬܢܝ estnî er wurde gehafst von ܣܢܐ sno, ܐܫܬܪܝ eštrî er wurde aufgelöst von ܫܪܐ šro, ܐܬܬܘܣܦ eṫtausaf er

ist hinzugefügt worden, Afel ܐܘܣܦ ausef (von ܝܣܦ), ܐܬܬܣܝܡ eṫtsîm er ist gesetzt worden (von ܣܝܡ), ܐܬܬܘܒܕ eṫtaubad er ist umgebracht worden, Afel ܐܘܒܕ aubed von ܐܒܕ ebad er ist umgekommen.

Die initialen b-t̆ werden im Peal und Paël nach einem Praeformativ, also im Futurum und Infinitiv, dann im Paël auch im Participium weich; z. B. ܐܒܢܐ eb̆ne ich werde bauen, ܐܒܢܐ eb̆ane ich werde bauen machen, ܡܒܢܐ meb̆no bauen, ܡܒܢܝܘ mb̆anoju bauen machen, ܡܒܢܐ mb̆ane bauen machend.

Im Peal der regulären Verba ist der zweite Radicalbuchstabe, wenn ein b-t̆, im Praeteritum, Imperativ und Participium weich, im Futurum und Infinitiv hart; der letzte Radicalbuchstabe dieser Verba und der Verba ''ܥܥ, wenn ein b-t̆, ist im Praeteritum in der ersten Person Sing., in der dritten Sing. Fem., dann im activen Participium im Plur. Masc. und im Sing. und Plur. Fem. hart, sonst überall weich. Als Beispiel mag ܫܟܒ er hat gelegen dienen.

Praet. Sing. 1. šek̆bet̆, 2. šk̆eb̆t, šk̆eb̆ti, 3. šk̆eb̆, šek̆bat̆.
Plur. 1. šk̆eb̆nan, 2. šk̆eb̆tun, šk̆eb̆ten, 3. šk̆eb̆u, šk̆eb̆i.
Fut. Sing. 1. eškab̆, 2. teškab̆, teškb̆în, 3. neškab̆, teškab̆i.
Plur. 1. neškab̆, 2. teškb̆un, teškb̆on, 3. neškb̆un, neškb̆on.
Imper. Sing. 2. šk̆ab̆, šk̆ab̆i; Plur. 2. šk̆ab̆u, šk̆ab̆en.
Infinitivus meškab̆.
Part. Act. Masc. Sing. šok̆eb̆, Fem. šok̆bo.
Plur. šok̆bîn. šok̆bon.
Part. Pass. Masc. Sing. šk̆îb̆. Fem. šk̆îb̆o.
Plur. šk̆îb̆în. šk̆îb̆on.

Auf gleiche Weise wie in der ersten Hälfte der vorhergehenden Regel ist der zweite Radicalbuchstabe der Verba ''ܠܐ, wenn ein b-t̆, im Praeteritum, Imperativ und Participium weich, im Futurum und Infinitiv hart; z. B. ܒܟܐ bk̆o er hat geweint, ܒܟܝ bk̆î weine, ܒܟܐ bok̆e weinend, Plur. ܒܟܝܢ bok̆en, Fem. ܒܟܝܐ bok̆jo, Plur. ܒܟܝܢ bok̆jon, ܢܒܟܐ neb̆ke er wird weinen, ܡܒܟܐ meb̆ko weinen.

In den Verbis ''ܦܐ und ''ܦܝ, deren letzte Buchstaben zu den b-t̆ gehören, ist der zweite Radicalbuchstabe immer weich; der dritte ist es, wenn ihm ein Vocal vorausgeht, im anderen Falle aber ist er hart. So z. B. ܐܒܕ er ist umgekommen.

Praet. Sing. 1. eb̆det̆, 2. eb̆ad̆t, eb̆ad̆tĭ, 3. eb̆ad̆, eb̆dat̆.
Plur. 1. eb̆ad̆nan, 2. eb̆ad̆tun, eb̆ad̆tẹn, 3. eb̆ad̆ŭ, eb̆ad̆ĭ.
Fut. Sing. 1. ib̆ad̆, 2. tīb̆ad̆, tīb̆dîn, 3. nīb̆ad̆, nīb̆ad̆ĭ.
Plur. 1. nīb̆ad̆, 2. tīb̆dun, tīb̆don, 3. nīb̆dun, nīb̆don.
Imper. Sing. 2. eb̆ad̆, eb̆ad̆ĭ, Plur. 2. eb̆ad̆ŭ, eb̆ad̆ẹn.
Infinitivus mīb̆ad̆.
Part. Act. Sing. Masc. ob̆ed̆, Plur. ob̆dîn, Fem. Sing. ob̆do, Plur. ob̆don.
Part. Pass. ab̆îd̆, ab̆îd̆în, ab̆îd̆o, ab̆îd̆on.

In den Verbis ″ܥܥ ist der letzte Radicalbuchstabe, wenn ein b-t̆, überall weich, aufser im Participium Masc. Pluralis und Fem. Sing. und Plur. So z. B. ܕܒ dob̆ (von ܕܘܒ) er ward flüssig, Praet. Sing. 1. ܕܒܬ dob̆et̆, Fut. S. 3. ܢܕܘܒ ndub̆, Partic. ܕܐܒ doeb̆, ܕܝܒܝܢ doibîn, ܕܝܒܐ doibo, ܕܝܒܢ doibon.

Im Ethpeel ist von den b-t̆ der erste Radicalbuchstabe immer hart, der zweite weich, der dritte hart wenn er nach einem Consonanten steht, weich nach Vocalen. So z. B. ܐܬܟܬܒ et̆kt̆eb̆ er ist geschrieben worden.

Praet. Sing. 1. et̆kat̆bet̆, 2. et̆kt̆eb̆t, et̆kt̆eb̆tĭ, 3. et̆kt̆eb̆, et̆kat̆bat̆.
Plur. 1. et̆kt̆eb̆nan, 2. et̆kt̆eb̆tun, et̆kt̆eb̆tẹn, 3. et̆kt̆eb̆ŭ, et̆kt̆eb̆ĭ.
Fut. Sing. 1. et̆kt̆eb̆, 2. tet̆kt̆eb̆, tet̆kat̆bîn, 3. net̆kt̆eb̆, tet̆kt̆eb̆.
Plur. 1. net̆kt̆eb̆, 2. tet̆kat̆bun, tet̆kat̆bon, 3. net̆kat̆bun, net̆kat̆bon.
Imper. Sing. 2. et̆kat̆b, et̆kat̆bĭ, Plur. 2. et̆kat̆bŭ, et̆kat̆bẹn.
Infinitivus met̆kt̆ob̆u.
Participium Sing. met̆kt̆eb̆, Fem. met̆kat̆bo,
Plur. met̆kat̆bîn, met̆kat̆bon.

Im Paël, das dem hebräischen Piël entspricht, ist der zweite Radicalbuchstabe, wenn ein b-t̆, immer hart, der dritte weich, ebenso im Afel und im Schafel, wo aber auch der erste Radicalbuchstabe weich wird. Das Ethpaal und Ethtafal behalten für die b-t̆ die harte und weiche Stelle des Paël und Afel. So z. B. ܓܒܐ gb̆o er hat erwählt, ܐܬܓܒܝ et̆gb̆î er ist erwählt worden, Paël ܓܒܝ gabî und Afel ܐܓܒܝ ağbî er hat ausgewählt, Ethpaal ܐܬܓܒܝ et̆gabî und Ethtafal ܐܬܬܓܒܝ et̆tağbî er ist ausgewählt worden; ܦܬܚ pt̆aḥ und Paël ܦܬܚ pataḥ er hat geöffnet, Afel ܐܦܬܚ aftaḥ er machte öffnen; ܒܪܟ brak̆ er hat gekniet, Paël ܒܪܟ barek̆ er hat ge-

segnet, Afel ܐܰܒܪܶܟ abrek er hat knieen machen. In einigen Wörtern jedoch ist im Afel der erste Radicalbuchstabe hart, wie in ܐܰܟܺܝܠ akîl er hat gemessen, ܐܰܟܺܝܢ akîn er hat gepflanzt (von ܟܘܠ und ܟܘܢ).

§. 191.

Kehren wir nunmehr wieder zu den einzelnen semitischen Buchstaben zurück.

Das ב, ܒ, ب ist unser b, wofür es die Alten durchgängig nahmen und das es im Arabischen geblieben ist. Als solches ging es auch in das griechische und lateinische Alphabet über, nicht aber in das der *mediae* ermangelnde etruskische. Doch werden wir wahrscheinlich das etruskische 8 f, neben dem für das griechische φ die Zeichen Φ und ⊖ stehen, für eine von dem ꓭ b anderer italischer Alphabete abgeleitete Form ansehen dürfen, da es sich graphisch mit dem Φ nicht zusammenstellen läfst, wenn es gleich mit ihm wechselte und denselben Laut bezeichnete, wie ja auch ursprünglich ganz verschiedene Buchstaben neben einander für s standen. In einzelnen Wörtern sehen wir das ב mit allen Labialen, mit m, f, w wechseln, am meisten mit m; in späteren Zeiten erscheint der Uebergang in den w-Laut immer häufiger, wie wir ihn auch bei dem griechischen β und dem spanischen b sehen, und es diente im Hebräischen, Aramäischen und Arabischen zur Uebertragung des fremden v. Im Aramäischen haben wir es schon oben anstatt des ו, ܘ zur Bildung des Diphthongen au angewandt gesehen, und so überträgt auch Amira ܒ݂ durch au. Hier ging es dann in vielen Verbindungen ganz in einen dem ו, ܘ ähnlichen Laut über, in das weiche ב, ܒ. Dieses drückt Amira ganz ebenso wie das ܘ durch v und u aus; er schreibt p. 44 für das nach einem Vocal stehende ܒܝܰܕ durch, durch die Hand, viadh (p. 143 dasselbe isolirt stehend ܒܝܰܕ); p. 32 innerhalb des Satzes nach einem Vocal unoth für ܒܢ̈ܳܬ Töchter; p. 34 ruissotho für ܪ̈ܒܺܝܨܳܬܳܐ niedergedrückte, gerade wie er ruihhotho für ܪ̈ܘܺܝܚܳܬܳܐ erweiterte schreibt; hhuissotho für ܚ̈ܒܺܝܨܳܬܳܐ zusammengedrückte; hhuosso für ܚܒܳܨܳܐ Zusammenpressung, Name des Vocals i, das Chevotzo, Chebozo unserer Sprachlehren;

p. 35 ruosso für ܪܘܼܒܵܨܵܐ Niederdrückung, Name des Vocals e, das Revotzo, Rebozo unserer Sprachlehren; er schreibt p. 25 iau für ܝܗ̤ܒ݂ er hat gegeben, wofür aber Assemani immer jab schreibt, ܡܵܪܝ ܝܗ̤ܒ݂ Mar-Jab, unser Name *Deusdedit*, und wofür wir wohl am passendsten, falls wir das weiche ܒ݂ bezeichnen wollen, Marjahb schreiben, da kein Grund für uns vorliegt, den mittleren Radical zu occultiren.

§. 192.

Das phönicische 𐤂 ging in derselben Gestalt oder umgewandt als ↾, nachmals Γ, in das griechische Alphabet mit dem g-Laut über, in das etruskische als >, Ↄ, wo es, da die Etrusker keine *medias* hatten, den k-Laut erhielt; umgekehrt als C mit demselben oder auch zugleich dem g-Laut in das römische Alphabet, wo es erst später mit einem Abzeichen versehen, als G, wieder zu seiner ursprünglichen Geltung gelangte *). Die Alten drückten das ג immer durch γ, g aus. Die harte und weiche Aussprache desselben im Hebräischen und Aramäischen läſst sich vielleicht mit derjenigen vergleichen, welche unser deutsches g auf der einen Seite in Wörtern wie Gabe, Gott, auf der anderen in Wörtern wie sagen, liegen hat, wenn wir dabei die hochdeutsche Aussprache annehmen.

Das arabische ج hat gegenwärtig den Laut des italienischen g vor e und i, und soll etwas weicher lauten wie das englische j; es ist das palatale ǵ unseres Alphabets, wodurch wir es auch ausdrücken müssen. In einigen Gegenden von Syrien ist sein Laut bis zu dem des französischen j, oder g vor e und i, unserem ǰ, abgeschwächt (Caussin de Perceval, *Grammaire arabe vulgaire*, *3ème éd.* 1843, p. 4). Nur in Aegypten ist es durchgängig g, gleich dem deutschen harten g, und die Aegypter vermögen auch das ǵ gar nicht auszusprechen, das in ihrem Munde wie ś lautet. Für das ج schreiben die Juden und Syrer ג׳ und ܓ̰ mit einem Puncte innerhalb oder blos ܓ̰.

In Nordafrica wird das ج wie in Syrien und Arabien als ǵ ausgesprochen, doch in Marocco in manchen Wörtern auch als g, und

*) *Joh. Nic. Funccii de origine et pueritia latinae linguae libri duo*, *Marburgi Cattorum*, 1735, 4⁰. p. 191 seq., 224, 310 seq.

erhält dann neben seinem unteren Puncte noch drei Puncte oben, wie in ڃالس gâlis sitzend. In Algier aber lautet جلس sitzen geles. Den g-Laut haben in Marocco und Algier häufig auch das ك und das ق, die dann gleichfalls die drei Puncte erhalten, ڭ und ڨ; ڃ und ڭ kommen nach Dombay in den Handschriften häufig vor, ڨ aber sehr selten, wahrscheinlich deſswegen, weil die gewöhnliche Aussprache in Marocco das ق ohnehin weniger verschieden von dem g lauten läſst. In Gemeinschaft mit dem Türkischen haben die Nordafricaner auch das persische چ, unser č, geben diesen Laut aber auch bisweilen dem ش, das dann wie jenes drei Puncte unten erhält ڜ. Im Falle, daſs man diese fünf Buchstaben wiederzugeben hätte, könnte man das ڃ durch g, das ڭ durch k̆, das ڨ durch q̆, das چ durch č, das ڜ durch ć ausdrücken.

§. 193.

Das phönicische 𐤃 d ging in gleicher Geltung in das griechische und römische Alphabet über, nicht so in das etruskische, das es als *media* nicht aufnahm. Von den Alten ward das ד immer durch δ, d ausgedrückt. Sein harter und weicher Laut im Hebräischen und Aramäischen unterschied sich wahrscheinlich ungefähr so wie unser d von dem neugriechischen δ, das wie das englische th in dem Wort *that* ausgesprochen wird; das weiche ď lieſse sich vielleicht mit dem arabischen ذ zusammenstellen, wofür die Juden דֿ schreiben, was man für das weiche ד mit râfeh nehmen könnte; keinesfalls wäre gegen die Uebertragung durch ḏ wie für das ذ in phonetischer Hinsicht etwas einzuwenden; es steht dem aber entgegen, daſs es zweckmäſsig erscheint, im Hebräischen und Aramäischen eine Analogie zwischen den Buchstaben b̆ ğ ď k̆ ť Statt finden zu lassen; im Arabischen aber Rücksicht auf Analogieen mit dem persischen und türkischen Alphabet zu nehmen. Und wollten wir das דֿ und תֿ für ד und ת mit râfeh ansehen, so steht dem wieder das entgegen, daſs wir in dem für غ gesetzten גֿ doch kaum ein râfeh annehmen können, das ˉ bei allen diesen Buchstaben also nur als ein willkürliches Abzeichen zur Bezeichnung der arabischen Buchstaben ansehen dürfen.

Das im Arabischen von dem د abgesonderte ذ wird auf verschiedene Weise ausgesprochen, und zwar nicht blos dialectisch, sondern an denselben Orten nach Verschiedenheit der Wörter, in denen es steht. Es lautet sehr häufig ganz wie das د d, dann wie das

neugriechische δ, das englische th in den Wörtern *that*, *this*, was man als den Laut ansehen mufs, wegen dessen es von dem ذ unterschieden wurde. Die Araber in Masqaṭ, die Perser und Türken sprechen es wie das weiche (französische) z aus, und es wird auch dieses von Burckhardt dafür gesetzt. Bei Niebuhr kommen d, ds und s dafür vor. Die Franzosen übertragen es sowohl für Arabien und die angränzenden Länder als wie für Nordafrica durch dz und d; für Nordafrica nach Verschiedenheit der Wörter bald durch das eine bald durch das andere. Die Anwendung des euphonischen tesdîd bei dem auf das ذ folgenden ت, das auf diese Weise die t- und d-Laute mit ت verbindet, spricht dafür, dafs wir das arabische ذ auch jenen Buchstaben und nicht den Zischlauten anzureihen haben, wefswegen ich d̲ dafür schreiben zu müssen geglaubt habe, dem für das Persische und Türkische das z̲ entspricht.

§. 194.

Das phönicische 𐤊 war als Κ, K in das griechische Alphabet übergegangen und mochte in demselben nach Verschiedenheit der Wörter, ehe man noch zu besonderer Bezeichnung der aspirirten Buchstaben fortgeschritten war, bald weicher bald härter gelautet haben, bis ihm ausschliefslich der härtere k-Laut verblieb, den bis auf den heutigen Tag das arabische von dem כ ausgegangene ك hat. In das etruskische Alphabet aber ward es aus dem Grunde nicht aufgenommen, weil man dafür dessen Laut auf das 〉 Ɔ übertragen hatte; wahrscheinlich erst spät mit der Annahme anderer griechischer Buchstaben fand es Eingang bei den Etruskern als Ꮧ oder Ꮧ, erscheint aber nur selten in den für uns erhaltenen Inschriften derselben. Bei den Römern fand ganz dasselbe Verhältnifs Statt; sie wandten geraume Zeit hindurch nur das c an, bevor auch das k bei ihnen in Gebrauch kam. Die Alten drückten das semitische כ vorzugsweise durch χ, ch, nicht durch k oder c aus; durch χ die Septuaginta fast immer, so dafs Montfaucon (*Hexapla* II, p. 396; Wolf, *Bibl. Hebr.* II, p. 651) sagen konnte : „כף *Chaph*, *vel Kaph*, *ut Grammatici hodierni*, *et Alphabetum Murbacense. Eusebius et Mss. Jes.* (*uitarum*) χάφ. *Ab interpretibus aspiratur semper*, *ut innumeris exemplis ex hac collectione desumptis probari potest; quod si bis terve contrarium occurrat*, *id potest Librariorum oscitantiae adscribi.*“ Nicht so ausschliefsend war diefs

bei der Vulgata der Fall, in der wir öfters auch C für כ stehen sehen. So wird der Name כָּלֵב (wahrscheinlich dasselbe wie כֶּלֶב Hund), von den Septuaginta χάλεβ und χαλέβ, von Hieronymus aber Caleb geschrieben, und zwar Num. XIII, 7, 31, XIV, 6, Jos. XV, 14, I Sam. XXV, 3, I Par. II, 18, 19, 50.

Aber auch in Bezug auf die Septuaginta geht die Behauptung Montfaucon's wohl etwas zu weit. So wird bei ihnen der Name des Berges כַּרְמֶל, Carmel in der Vulgata, nur einmal Jos. XII, 22 χερμὲλ geschrieben, dagegen aber Jos. XIX, 26, I Sam. XXV, 2, 7, I Reg. XVIII, 42, Jes. XXXIII, 9, XXXV, 2, Jer. IV, 26, XLVI, 18, L, 19, Am. I, 2, Nah. I, 4, Cant. VII, 6 Κάρμηλος, und I Reg. XVIII, 19, 20, II Reg. II, 25, IV, 25 Καρμήλιος, wie dieser Name auch bei Strabo Κάρμηλος und bei Josephus Καρμήλιος geschrieben wird und Carmelus bei Plinius und Tacitus. Hier möchten wir also die *oscitantia librariorum* eher bei dem χερμὲλ annehmen und Καρμηλ als die feststehende Aussprache und Schreibung ansehen. Ebenso wird für שְׁכֶם, Sichem der Vulgata, Gen. XII, 6, XXXVII, 12 und Jud. IX, 28, wie Act. Ap. VII, 16, Συχὲμ geschrieben, aber sonst der Plural Σίκιμα gesetzt, den auch Josephus und Eusebius haben; so Gen. XLVIII, 22, Jos. XXIV, 33, Jud. VIII, 31, IX, 1 folg., wo der Name achtzehnmal so geschrieben ist, I Reg. XII, 25, Hos. VI, 9, Jes. Sir. L, 28. Aber Jos. XXIV, 1, 25 steht dafür Σηλώ, das ist שִׁלֹה. Für כִּתִּים, כִּתִּיִּים wird I Chron. I, 7 und Dan. XI, 30 Κίτιοι, Gen. X, 4 Κήτιοι, Num. XXIV, 24 und Jes. XXIII, 1 Κητιαῖοι, Jes. XXIII, 12 Κητιεὶμ, Jerem. II, 10, Ezech. XXVII, 6, I Maccab. I, 1 χεττιεὶμ geschrieben, bei Josephus, *Antiq.* I, 6, 1, χεθίμ. Das häufig vorkommende σίκερα für שֵׁכָר, das gewöhnlich als ein wohl unter den Juden gebräuchlicher Ausdruck unübersetzt blieb, wird, wenn ich nicht irre, immer mit k geschrieben, in der Vulgata einigemal sicera, dann andere Ausdrücke dafür; so dafs das כ in wenigen einzelnen Wörtern durchgängig hart ausgesprochen worden zu sein scheint, sonst immer weich.

Im Arabischen gehört, wie wir oben gesehen haben, das ق zu den hohen, das ك zu den tiefen Buchstaben; das erste hat in der Verbindung mit Vocalen einen härteren, das zweite einen weicheren Laut, wie z. B. قَلْبٌ qalb Umwandlung und كَلْبٌ kelb Hund. Von dem syrischen ܟ sagt Amira p. 9 : „ܟ molle *prope linguae radicem*

formatur et respondet χ Graecorum, et simili modo pronunciatur, quo c Latinum a quibusdam Italis, praesertim illis, qui Florentiae degunt, profertur". Daher auch der oben erwähnte Zusammenhang mit dem ܟ, und für das griechische χάρτης wird syrisch ܟ݂ܪܛܝܣ geschrieben. Für das arabische ك aber schreiben die Juden und Syrer כ und ܟ. Im Jüdisch-deutschen stehen כ und כֿ für ch, und so wird auch dem Herkommen gemäſs das weiche hebräische und aramäische כ, ܟ, unser k̆, als ch ausgesprochen. Im Arabischen haben aber alle entsprechenden Wörter und auch die Pronominalaffixe der zweiten Person nur den härteren Laut des k, wodurch wir das ك ausdrücken müssen. Indessen wird anstatt des k von den Beduinen Arabiens und in einem Theil von Palästina č gesprochen, čelb Hund anstatt kelb; von Vielen, namentlich in türkischen Wörtern, auch g, كزدر spazieren führen, gezder. Unter den niederen Volksklassen der Küstenstädte Syriens lautet das ك auch oft wie ein gutturales hamzeh̤, was als sehr fehlerhaft angesehen wird (Eli Smith p. 843). Derselbe Uebergang des ك in ء findet sich im Literalarabischen bei der Verbindung der Pronominalaffixe der zweiten Person mit dem Adverbium هَا hier; هَآءِ hâa anstatt هَاكَ in der Bedeutung nimm, u. s. w. (S. de Sacy, *Gramm. arabe* I, p. 409).

§. 195.

Das phönicische 𐤐 diente nach seinem Uebergange in das griechische Alphabet in der Gestalt des ˥ oder Γ auf ähnliche Weise wie das K anfänglich zur Bezeichnung des harten und weichen p-Lautes, bevor der letztere durch das hinzugefügte H, dann durch einen besonderen Buchstaben, das Φ, ausgedrückt wurde. Nach seinem harten Laute als p wurde der Buchstabe auch von den Etruskern und Römern aufgenommen. Das f dieser letzteren drückten die Griechen durch ihr φ aus, nicht umgekehrt die Römer das φ durch f, sondern schrieben für jenes immer ph, so daſs offenbar ein Unterschied in der Aussprache dieser beiden Buchstaben Statt gefunden haben muſs; im Neugriechischen aber hat das φ völlig den Laut unseres f. Den alten Semiten war, wie es scheint, der p-Laut völlig fremd; in welchem Grade er es blieb, zeigt die Geschichte dieses Lautes bei den Aethiopiern. Auch sehen wir das phönicische 𐤐 mit sehr wenigen zweifelhaften Ausnahmen bei den Alten nur

durch φ und f ausgedrückt; p steht dagegen mehrfach für ב; und in einem Namen wie Θάψακος, *Thapsacus* für תפסח, Θάψα der Septuaginta, beruht das p auf dem griechischen ψ, das sowohl für πς wie für φς stand und auch verschieden ausgesprochen wurde. Von dem Hebräischen bemerkt Hieronymus in zwei Stellen, dafs es den Buchstaben p nicht habe, sondern statt dessen פ, welches dem griechischen φ entspreche (Eichhorn, Einleitung I, 250), nur in dem Wort אַפַּדְנוֹ Dan. XI, 45 wurde p ausgesprochen, Apatno. Der Ursprung des Wortes אַפֶּדֶן apeden Palast ist nicht klar, obgleich wir es auch in den anderen semitischen Dialecten finden, aber überall so vereinzelt, dafs diefs auf eine fremde, vielleicht wohl persische Herkunft schliefsen läfst. Für den doppelten Laut des פ werden die einer späten Zeit angehörenden alphabetischen Psalmen XXV und XXXIV angeführt, in denen beiden der letzte Vers den Buchstaben פ noch einmal setzt, und zwar mit demselben Worte, פְּדֵה erlöse und פּוֹדֶה erlösend. In XXV fehlt dafür das ב, in XXXIV das ו. In dem grofsen alphabetischen Psalm CXIX dagegen hat das פ wie jeder andere Buchstabe acht Verse, darunter auch der mit dem Wort פְּדֵנִי erlöse mich beginnende Vers 134. Ich möchte defshalb auf jene vereinzelten Erscheinungen in Bezug auf den p-Laut kein grofses Gewicht legen. Die Septuaginta schreiben meistens φ für פ, aber öfters auch π, ein Laut, an den sich die unter Griechen und Aegyptern lebenden Juden wohl nach und nach gewöhnt haben mögen. Bei den fremden in die semitischen Sprachen aufgenommenen Wörtern, in denen für p פ gesetzt wurde, sprach man aller Wahrscheinlichkeit nach gewöhnlich das semitische f aus; nach und nach mag man allerdings unter den Griechen gelernt haben, in Namen wie Philippus das p auszusprechen. Dergleichen Wörter wurden früher unter der persischen Herrschaft und nachmals unter der griechischen und römischen angenommen, und je nach dem Zusammenleben mit den Fremden mufste sie der Eine richtiger, der Andere weniger richtig aussprechen. In syrischen Handschriften erhielt das ܦ zur Bezeichnung des p in fremden Wörtern das qušoi; in einer solchen vom Jahr 1030 werden sogar p und f durch zwei verschiedene Charactere unterschieden (*J. D. Michaelis Grammatica Syriaca*, 1784, 4°. p. 19—21); in wie fern aber das syrische ܦ̇ gerade p oder etwas anders lautete, ist nicht zu ermitteln, und die Erzählung bei Hoffmann, *Gramm. Syr.* p. 113, von dem Priester Elias scheint dafür zu sprechen, dafs dem ܦ̇ in Syrien

wohl häufig ein von unserem p verschiedener Laut mag untergeschoben worden sein.

Das arabische ف ist ganz unser f und wird von den Arabern seltener anstatt des fremden پ p gebraucht, wofür häufiger ب steht. In Nordafrica jedoch wird auch das persisch-türkische پ für p angewandt und bei dem ف wird der Punct, der es von dem ق unterscheidet, unter den Buchstaben gesetzt, ڢ; anstatt ق aber wird ڧ geschrieben. Mit drei unten stehenden Puncten versehen, ڥ, dient daselbst das fâ für das fremde v.

In der späteren hebräischen Orthographie drückt in den Namen das פ fremdes p, ph, f, pf ohne nähere Bezeichnung aus; im Jüdischdeutschen steht es auch noch für v; dech werden auch wohl f, ph und v durch פֿ von dem für p stehenden פ unterschieden.

§. 196.

Das phönicische ┼, nachmalige ת, war als † ✝ ┼ T in die abendländischen Alphabete übergegangen, in denen es nach der Trennung der harten und weichen Laute den harten unseres gegenwärtigen t ausdrückte. Für das Phönicische aber ward es von den Alten ebenso wie das ת und ܬ durch ϑ und th wiedergegeben, obgleich man in denselben auf diese Weise geschriebenen Namen auch τ und t findet; am Ende der Wörter steht öfters dafür s, bes für בית, was nur in der weichen dem englischen th ähnlichen Aussprache seinen Grund haben konnte, welchen die Griechen nachmals ihrem ϑ gaben. Für die Endung des phönicischen Femininum ת־ steht immer αϑ, ath (*Gesenii Monumenta* p. 433).

Die harte und weiche Aussprache des תּ, ܬ݁ und ת, ܬ݂ im Hebräischen und Syrischen ist oben hinlänglich erörtert. In den hebräischen Namen des Mittelalters und der neueren Zeiten findet sich zwischen ת und ט kein fester Unterschied beobachtet; dieselben Namen werden mit dem einen und dem anderen dieser Buchstaben geschrieben. Die Juden in Deutschland sprechen das initiale ת als t aus, תְּהִלִּים Psalmen, tĕhillim; in der Mitte der Wörter nach Verschiedenheit derselben als t oder ss, שִׁיתּוּף Verbindung, šituf, יָתוֹם Waise, jossom; am Ende immer als ss, שַׁבָּת šabbess.

Unter den Arabern und vorzüglich den Beduinen machte sich eine härtere und weichere Aussprache des für ת stehenden ت geltend.

Dieses, das ت, entspricht ganz unserem t, für den weicheren Laut aber, denselben, den das englische th in *thing* oder das neugriechische ϑ hat, wurde ein besonderer Buchstabe in das Alphabet als Variante des ت, das ث, aufgenommen. Dieses wird auch wohl, namentlich in den Städten, gerade so wie das ت als t ausgesprochen, dann aber auch auf der anderen Seite wie das s. In Nordafrica findet eine Vermischung der Laute des ت und ث Statt; bei jedem derselben kommt nach Verschiedenheit der Wörter die harte und die weiche Aussprache vor. Im Arabischen können die beiden Buchstaben nicht unmittelbar neben einander stehen; daher verwandelt sich in der achten Verbalform das initiale ث in ت und verbindet sich durch ein tešdîd mit dem ت jener Form, اِتَّبَتَ ittabata er wurde befestigt anstatt اِثْتَبَتَ iṯtabata von ثَبَتَ fest sein. Hier weichen das Arabische, Hebräische und Chaldäische von dem Syrischen ab, bei welchem die Verbindung t̉t regelmäfsig ist; das hebräische und chaldäische ת mit dâgeš *forte* gilt aber überall nur für tt und steht auch so in den Verbalformen für syrisches ܬܬ. Sowohl das ت als das ث drücken die Syrer durch ܬ aus; für ersteres schreiben die Juden ת, für letzteres ת̄. So wie ich د und ذ durch d und ḏ wiedergebe, so ت und ث durch t und ṯ.

§. 197.

An das ת reiht sich das ihm als härterer Laut entsprechende ט an, ein Buchstabe, der selten in phönicischen Inschriften erscheint, so dafs man sein Dasein früherhin nicht nachzuweisen vermochte. Gesenius gab in den *Monumentis* die Paläographie desselben; aber Et. Quatremère wies im *Journal des Savans*, 1842, p. 520 folg. nach, dafs ein in mehreren Inschriften für ט genommener Buchstabe ein ק sei. Die Form desselben [phönicische Zeichen] schien so entschieden auf ט hinzuweisen, dafs Quatremère selbst seine frühere Lesung als ק, in der er mit Barthelemy, Fabricy und de Sacy übereinstimmte, zurückgenommen hatte, bis eine neue vorher noch unbekannte Inschrift und die Lesung der übrigen Inschriften von Citium ihn in seiner früheren Ansicht wieder bestätigte. Auch war mir diese Erklärung sehr auffallend, aber bald überzeugte ich mich, als ich das Wort יקנא hat gebildet nach Quatremère, in welchem der Buchstabe vorkommt, in der von Porter und Pococke gleichförmig gegebenen

Inschrift 23 von Citium Tab. 11 und 12 bei Gesenius [illegible] geschrieben sah, mit dem auch von den Griechen für ק angewandten Ϙ. Diese Inschrift übersetzt sich nach den anderweitigen Bemerkungen von Quatremère ganz leicht. Im Vorbeigehen erlaube ich mir die Bemerkung, daſs auf der Tafel 2 von Gesenius unter den etruskischen Buchstaben die drei zu ק Ϙ gerechneten Figuren durch ein Versehen an diese Stelle gekommen sind, da sie zu dem folgenden ר gehören, und zwar vor das nur seltener vorkommende ꓤ.

Von den Verhältnissen des Θ im griechischen Alphabet war schon oben die Rede; in etruskischen Inschriften erscheint es sehr häufig, von dem lateinischen Alphabet aber war es ausgeschlossen.

Die Alten drückten das ט, wie schon erwähnt, durch die *tenuis* τ, t aus, Amira das syrische ܛ durch tt, und beschreibt seine Aussprache wie sie auch für das arabische ط angegeben wird: „*est quasi duplex tt, densiori quodam sono in summitate linguae adjuvantibus dentibus superioribus exprimitur*". Im Arabischen wurde der Buchstabe in ط und ظ getheilt, beide als emphatische Buchstaben angesehen, von denen der erste den stärkeren Laut von ت darstellt, wofür ich ṭ schreibe, ebenso wie für ט und ܛ; das ظ aber gilt für einen stärkeren Laut entweder von ذ, oder etwas abweichend ausgesprochen von ز, zu dem es sich verhält wie das ص zu dem س. Auch lassen die Aegypter an seiner Stelle häufig ein emphatisches z hören. Von dem ض, welches als der stärkere Laut von د angesehen wird, ist es in der Aussprache kaum zu unterscheiden. Für das ض schreibe ich ḍ, für das ظ zur Unterscheidung von letzterem d̤ und, wenn dessen Zischlaut ausgedrückt werden soll, z̤; die genauere Aussprache dieser Buchstaben läſst sich schriftlich nicht angeben, sondern nur mündlich mittheilen. Für eine unelegante Abweichung von der ordentlichen Aussprache gilt es, wenn man das ظ wie ث lauten läſst. Das arabische ظ drücken die Juden und Syrer durch ט̄ und ܛ mit einem Puncte innerhalb oder ט׳ und ܛ̇ aus, das ط einfach durch ט und ܛ. Im Jüdisch-deutschen wird ט für unser t gesetzt.

§. 198.

Aehnlich wie sich das ט zum ח verhält, verhält sich das ק zum כ. Von der Beseitigung desselben im späteren griechischen Alphabet war schon oben die Rede. In phönicischen Inschriften in der Gestalt

von ϙ und ϙ schliefst es sich sehr nahe dem späteren hebräischen ק an. In Süditalien u. s. w. erscheint es als Ϙ; wir finden beide Formen ganz vereinzelt in einem etruskisch-griechischen Alphabet und Syllabarium auf einem kleinen Gefäfs bei Georg Dennis, die Städte und Begräbnifsplätze Etruriens, deutsch von Meifsner, Leipzig, 1852, 8°., p. 393—394. Im Alphabet ist das ganz wie das hebräische ק gebildete ϙ an der Stelle, die sonst das ↓ einnimmt, welches in einer in Grofsgriechenland im Jahr 1783 gefundenen Inschrift für griechisches χ steht [*Boeckhii Corpus Inscriptionum Graecarum* I, p. 9] und das als solches auch bei den Etruskern gebraucht ward, wie in dem Namen ƎꞀI↓A für Achilles, und so auf einem thönernen Becher unter die Zusatzbuchstaben an das Ende des Alphabets gesetzt wurde (Dennis, p. 152). In dem Syllabarium aber, das jedoch nicht alle Buchstaben enthält, stehen dafür die Sylben ϘI ϘA ϘV ϘƎ qi, qa, qu, qe. In den Gräbern der Familie Tarquinius kommt dieser Name bald etruskisch bald lateinisch tarcna geschrieben 35 mal vor; etruskisch als ƧAИ↓ꓤAT tarqnas (Dennis, p. 387); das ↓ aber wechselt mit ᑐ c und mit ꓘ k. So wird Achilles auch ƎꞀIᑐA Acile geschrieben und das lateinische q auch durch Vꓘ ku und Ɔᑐ cv ausgedrückt, ƎꓤTƧƎVꓘ kuestre für quaestor, IƆᑐ cvi in mehreren Namen für qui. Dann findet sich auch wieder Ƨ↓ für ξ angewandt, ƎꓤTИAƧ↓ꞀƎ für Alexander. In obigem Syllabarium geht dem Ϙ das Y voraus, im Alphabet folgt es nach ihm als letzter Buchstabe, wobei es zweifelhaft sein mag, ob es für χ (wie bei Boeckh p. 41) stehen soll oder für ψ. Dadurch, dafs Dennis, gleich mehreren seiner Vorgänger, namentlich Lanzi, in seinem sonst sehr schätzbaren Buche das etruskische Alphabet nur mit dem griechischen und nicht mit dem phönicischen Alphabet zusammengestellt hat, nur Laute und nicht die graphischen Verschiedenheiten berücksichtigt, c und k nicht trennt und ebenso nicht die verschiedenen Charactere für die z- und s-Laute u. s. w., hat er ein mehrfach sonderbar aussehendes Alphabet gegeben, das bedeutender Verbesserungen bedürfte.

Für den Laut des altsemitischen ק mufs man wohl denselben annehmen, den noch jetzt das arabische ق hat, einen Laut schwankend zwischen hartem gutturalem k und hartem g, den wir auch wohl dem altitalischen q zuschreiben müssen, durch das wir es am besten wiedergeben, wie diefs schon Amira gethan hat. Das ق soll ein k sein, das an der Wurzel der Zunge gebildet werde, indem

man sie gegen den gegenüberstehenden fleischigen Theil drücke; als fehlerhaft wird es angesehen, wenn man es wie غ oder das غ wie ق ausspricht. Burckhardt schreibt bald g bald k dafür; in Mecca laute es gewöhnlich wie das g in dem Wort *going*, aber bei dem Gottesdienst und dem Lesen des Qorân erhalte es eine gutturale Aspiration wie in Syrien; Niebuhr drückt es öfters durch gk aus. Dafs man in Nordafrica ف dafür schreibt, in Marocco gewöhnlich g dafür spricht und es dann bisweilen ڨ geschrieben wird, ist schon oben bemerkt worden. In Cairo, in den Städten Syriens hat es fast den Laut des ع, analog dem als hemz gesprochenen ك; am persischen Meerbusen, in Masqaṭ, soll es nach Niebuhr (*Description de l'Arabie*, p. 73) wie č lauten.

§. 199.

Den weichsten der semitischen Sibilanten, das ז, ܙ, ز, drücken wir nach den in der Einleitung entwickelten Gründen mit der Mehrzahl der neueuropäischen Alphabete durch z aus. Nach seinem ursprünglichen Werthe ging er in das griechische und etruskische Alphabet über und wurde lange Zeit hindurch nur sehr sparsam von den Römern angewandt, bis sie erst zu den Zeiten August's seinen häufigeren Gebrauch von den Griechen annahmen.

§. 200.

Das ס, ܣ, س, ist als mittlerer Sibilant seiner Lautstärke nach unser s, dessen Bedeutung im griechischen und in den italischen Alphabeten theils auch auf Formen übertragen wurde, die dem ש angehören, theils auf solche, die auf das ז zurückzuführen sind, während es selbst die Stelle des ש erhielt. Wie in den semitischen Sprachen von den Buchstaben ז, ס, ש und צ vielfach der eine für den anderen stand, dasselbe Wort in dialectischer Verschiedenheit weicher oder härter lautend hier mit dem einen, dort mit dem anderen derselben geschrieben wurde, so findet auch graphisch in ihrer Uebertragung auf die abendländischen Alphabete und in ihrer Anwendung eine Verwirrung Statt, die es unmöglich macht, feste Unterscheidungen in jedem einzelnen Falle eintreten zu lassen, wenn man gleich öfters mit Bestimmtheit sagen kann, dafs eine gewisse Figur von dem einen oder dem anderen jener semitischen Buchstaben abzuleiten sei.

§. 201.

Der stärkste der in diese Reihe der Sibilanten gehörigen Buchstaben ist das צ, ܨ, ص, das ich durch ṣ ausdrücke. Bei den Griechen war das phönicische ϡ zum blofsen Zahlzeichen für 900, zum ϡ *σάνπι* geworden; im etruskischen Alphabet erscheint dafür das ✝, aus dem man bald ein ξ, bald ein ζ hat machen wollen, das aber gewifs wohl mit Recht Gesenius mit dem צ zusammenstellte, zumal es vorzugsweise als stark lautendes s oder ss angesehen werden mufs. In dem Jüdisch-deutschen steht ז für s, ס für ß, צ für deutsches z; von deutschen, vielleicht auch italienischen und polnischen Juden rührt wahrscheinlich die sonderbare Gewohnheit her, das צ seinem Laute nach mit dem deutschen z zusammenzustellen, was gegen alle sonstige Autoritäten ist; lange Zeit hindurch erscheint es auf diese Weise in unseren hebräischen und syrischen Sprachlehren, oder wohl auch durch ts, tz ausgedrückt. Amira sagt p. 9 von dem ܨ: *„est quasi duplex ss, densior enim aliquanto est et plenior quam* ܣ *s"*. Die Alten schrieben durchgängig *σ*, s dafür. Hieronymus (*de nomm. hebr. ad litteram S*) sagt: *„Hebraei tres litterae S habent figuras, una quae dicitur Samech*, ס, *et simpliciter legitur, quasi per S nostram litteram describatur; alia Sin*, שׁ, *in qua stridor quidam non nostri sermonis interstrepit. Tertia Zade*, צ, *quam nostrae aures penitus reformidant"*. Im Chaldäischen und Syrischen wird das צ, ܨ neben dem ס, ܣ, für griechisches *σ* gesetzt, z. B. in פַּרְצוֹפָא, ܦܰܪܨܘܿܦܳܐ die Person, das Gesicht, das griechische *πρόσωπον*. Das arabische ص unterscheidet sich von dem س gleich den übrigen hohen Buchstaben durch seinen Einflufs auf den damit gesprochenen Vocal, der dadurch gewissermafsen breiter wird, was dem Ohr der Griechen und Römer den ganz ungewöhnlichen Laut darbot, von dem Hieronymus sprach. Zufolge der engen Verwandtschaft der semitischen Sibilanten und Dentale entstand neben dem ص das ض, unser ḍ, das durch einen Druck der einen Seite der Zunge gegen die derselben zunächst stehenden Zähne hervorgebracht wird. Die meisten Araber sollen es auf der linken Seite bilden, andere dagegen auf der rechten. Lumsden sagt in der *Grammar of the Arabic Language* p. 24—25, es sei völlig unmöglich, durch Beschreibung eine irgend erträgliche Idee von dem fremdartigen Laut dieses Buchstaben zu geben, er wisse ihn mit nichts besser zu vergleichen, als mit dem Laut, den das schnelle Herausziehen eines

Pfropfens aus einer Flasche verursache. Andere beschreiben es nur als einen stärkeren Laut des ں oder des ن nach dialectischer Verschiedenheit. Auf die Vocale äufsert es denselben Einflufs wie das ص.

§. 202.

Der letzte der semitischen Sibilanten ist das ש, ܫ, ش, unser palatales s̄. Die arabische Schrift warf die dem ס und ש entsprechenden Buchstaben der Figur nach zusammen, unterschied sie nur durch die drei Puncte bei dem ش, stellte aber das س mit dem Zahlwerth 60 dem ס gegenüber, das ش mit dem Zahlwerth 300 dem ש. Zufolge der vielfachen dialectischen Vermischungen der Sibilanten und der im Verlauf der Zeit immer eintretenden Veränderungen sprach man schon damals, als Hieronymus schrieb, in einigen hebräischen Wörtern das ש wie ס aus (Eichhorn's Repertorium, II, 281—282, III, 141). Diefs erstreckte sich, wie es scheint, nachmals noch auf mehr Wörter und führte zu einer Trennung des ש in palatales und dentales mit dem Punct auf der rechten und der linken Seite, das erste als שׁ unser s̄, das zweite als שׂ, das ich zur Unterscheidung von dem für ס stehenden s durch ṣ ausdrücke, mit der für das sanskrit ष angenommenen Bezeichnung, die aber, da dieses ष mit dem ש in keiner Weise in Berührung kommt, keinen Nachtheil mit sich bringt.

§. 203.

Wir kommen zu den noch übrigen Buchstaben der semitischen Alphabete, den l, m, n, r, welche von den griechischen Grammatikern als *liquidae* zusammengestellt werden, deren phonetische Beziehungen aber hier von denen im Griechischen zum Theil abweichen.

Das ל, ܠ, ل ist unser l, wechselt, wie diefs vielfach auch in anderen Sprachen der Fall ist, mit n und r, selten mit m. In לָקַח nehmen sehen wir es gleich dem נ in den Verbis פ״ן in mehreren Formen zufolge der ihnen eigenthümlichen Schwäche abfallen.

Mit dem ruhenden vocallosen ا verbinden die arabischen Grammatiker das ل zu einem Buchstaben, لا, den sie لَامْ أَلِفْ lâm alif nennen, an das Ende ihres Alphabets setzen und der لَا lâ bedeuten soll. Der Grund hierzu liegt in der grammatischen Spitzfindigkeit, dafs das vocallose ا, das sich als solches nicht aussprechen lasse, auch

kein besonderer Buchstabe sein könne; das ا an der Spitze des Alphabets sei das alif *hamzatum*, أ, das seinen besonderen Laut habe. Ein ruhendes ا könne ohne vorausgehenden Buchstaben nicht gedacht werden; da es aber doch in vielen Wörtern steht, so ward es auf diese Weise bezeichnet und dem Alphabet angehängt, wo es der einzige Buchstabe ohne Zahlwerth ist. Hieran schliefst sich auch der Streit der arabischen Grammatiker, ob in dem لا der rechte oder der linke Schenkel das l sei, welcher von beiden also das Vocalzeichen tragen müsse, wobei von der einen Seite angeführt wurde, der Schenkel rechts oben sei das herübergeschleifte alif, der links oben also das ل, von der anderen Seite aber, da man das l zuerst spreche, so sei auch der rechte obere Schenkel das ل (S. de Sacy, *Notices et Extraits*, VIII, p. 328—330). Die Figur لا für لا oder, angeschlossen an einen vorausgehenden Buchstaben, ـلا dient indessen nicht blos für die Verbindung lâ, sondern eben so wohl für ein ل mit darauf folgendem alif *hamzatum* und wird dann in dieser Weise punctirt.

§. 204.

Die nahe Verwandtschaft von מ, ܡ, م, m und ן, ܢ, ن, n läuft durch alle semitische Sprachen durch; ihre Schwäche oder halbvocalische Natur zeigt sich in dem Untergang derselben im Pluralis und Dualis in der Construction mit anderen Wörtern, im Ausfallen des n in mehreren Stellungen im Hebräischen und Syrischen, im Aufgehenlassen desselben in einem folgenden Buchstaben, der dann ein dâğeš *forte* erhält oder im Arabischen zu Ende eines Wortes den Laut des folgenden Initials annimmt. Dagegen behauptet sich das m in den Fällen, wo in den Verbis פן״ und ܦܢ״ das n unterdrückt wird, ungeschwächt als Initial.

§. 205.

Das ר, ܪ, ر ist unser r. Die gutturale Aussprache des ר, vergleichbar dem griechischen ῥ, war die Ursache, dafs es im Hebräischen gleich den Gutturalen nicht verdoppelt wurde und so wie diese, wenn auch nicht ganz denselben Einflufs auf ihm vorausgehende Vocale äufserte. Im syrischen ܒܪ Sohn steht das ܪ für n, in ܒܪܬܐ Tochter wird alsdann das r occultirt; im hebräischen בת ist

dagegen das n ohne Stellvertreter ausgefallen; im Pluralis erscheint es in beiden Sprachen wieder, בָּנִים und ضِبي Söhne, בָּנוֹת und ضُنى Töchter. Das arabische ر soll einen schnarrenden Laut haben, weit stärker als das englische r, der aber nie in den Gutturallaut übergehe, den man oft im r der Franzosen und Deutschen vernehme (Eli Smith, p. 838). Die Franzosen geben ihm ganz denselben Laut wie ihrem r.

---

§. 206.

Wir kommen nun zu der Schrift von Sprachen, die ihrem Bau nach zu den semitischen Idiomen gerechnet werden müssen, denen sie in dieser Beziehung sehr nahe verwandt sind, aber anderweitige Verschiedenheiten davon liefsen hier eine besondere Behandlung anstatt der Vereinigung mit jenen zweckmäfsig erscheinen.

Durch ganz Indien vor den Zeiten der arischen Einwanderung, in den Ländern an der arabischen See, am persischen Meerbusen, am Euphrat und Tigris bis gegen Aram hin, durch das peträische und das südliche Arabien, in den Ländern südlich von Aegypten, an den Westküsten des rothen Meeres und im heutigen Habessinien wohnten in den ältesten geschichtlichen Zeiten dunkelfarbige oder schwarze Völker, ihrer Körperbildung nach, mit Ausnahme eingeschobener anderer Stämme, der sogenannten kaukasischen Race angehörig, jedenfalls aber ganz anderer Herkunft, als ihre nördlichen Nachbarn, und auch wohl unter sich nicht einerlei Stammes. Von den Ariern im Osten, von den Semiten im Westen wurden sie in Asien immer weiter gegen Süden gedrängt, mit beiden gingen sie mehrfache Vermischungen ein, andere in Asien, andere in Africa theils mit Semiten, theils mit ursprünglich africanischen Völkerschaften. Von den Hebräern wurden sie unter dem Namen Kûš כּוּשׁ zusammengefafst, von den Griechen und Römern unter den sehr unbestimmt gebrauchten Namen der Aethiopier und Inder, von denen der erste vorzugsweise alle südlich von Aegypten wohnenden Völker bezeichnete. (Vgl. Aug. Knobel, die Völkertafel der Genesis, Giefsen, 1850, 8°., p. 246 folg.) Als Mischvölker erhielten einige Völkerschaften im südlichen Arabien und gegenüber liegenden Africa von den Arabern den Namen Ḥabeš, Ḥabešeḥ, حَبَشٌ, حَبَشَةٌ, der den africanischen auch

unter uns geblieben ist; und da er die dunkelfarbigen Aethiopier zum Unterschied von den Arabern bezeichnete, so ward er von diesen häufig für gleichbedeutend mit dem Kûš der Hebräer genommen, wenn gleich er eigentlich nur in einem weit beschränkteren Sinne hätte gebraucht werden dürfen. Wie alt dieser Name bei den Arabern ist, wissen wir nicht; er kommt, wenn ich nicht irre, zum erstenmal mit Bestimmtheit in dem Auszug aus Stephanus Byzantinus (erste Hälfte des sechsten Jahrhunderts) in Bezug auf eine Völkerschaft des südlichen Arabiens vor, und es wird sich daselbst auf des Uranius *Ἀραβικὰ* bezogen, eines Schriftstellers, dessen Lebenszeit aber, wie ich glaube, unbekannt ist: *Ἀβασηνοὶ ἔθνος Ἀραβίας Οὐράνιος ἐν Ἀραβικῶν τρίτῳ. Μετὰ τὰς Σαβαίους, Χατραμῶται καὶ Ἀβασηνοί.* Zwar hat sich auch noch in neueren Zeiten Gesenius in der Ersch'schen Encyclopädie nach Scaliger und Ludolf auf eine Münze des Kaisers Severus bezogen, die den Namen enthalten sollte; aber schon Ludolf hatte später in dem Commentar zu seiner *Historia Aethiopica* selbst anerkannt, dafs man jenen Namen auf der Münze falsch gelesen habe.

Erwähnt darf auch noch die angebliche Insel der Aethiopier im rothen Meere, Abasa bei Pausanias VI, 26, werden; indessen ist die Verbindung, in die er sie mit den Serern und der Seidenzucht bringt, von der Art, dafs auf den Namen gar kein Gewicht gelegt werden kann und es eben nur möglich ist, dafs er sich auf die arabisch-africanischen Aethiopier beziehe. Und nicht viel mehr läfst sich wohl über die von Ptolemäus VI, 7 an den Sachalitischen Meerbusen in Arabien vor der Einfahrt in den persischen gelegte Stadt *Ἄβισα* sagen, über die wir weiter nichts wissen; der Name wäre passend genug, aber es fehlen darüber alle sonstige Nachweisungen. Bei der Zweideutigkeit des arabischen Ḥabeš wurde nachmals von den Arabern zur Bezeichnung der Habessinier vorzugsweise der Name سُودَان Sûdân Schwarze gebraucht, aber in einer auch westwärts weit über Habessinien hinausgehenden Bedeutung.

In welche Zeit wir die Vermischung semitischer und kuschitischer Stämme zu setzen haben, aus denen die heutige Bevölkerung Habessiniens dem gröfsten Theil nach hervorgegangen ist, läfst sich nicht ermitteln; der Sprache nach würde man annehmen müssen, dafs die Mehrzahl ihrer Vorfahren Kuschiten waren, von denen die gröfsere Menge der vorhandenen Wörter herrührt, deren wahrscheinlich schwächerer Sprachbau aber dem innerlich festeren arabischen weichen

mufste, so dafs dessen Grundgesetzen und Formen auch die ihm fremden Wörter sich unterwarfen. Hieraus entstand dann eine ihrer ganzen Bildung nach völlig semitische Sprache mit Beibehaltung vieles Alterthümlichen, gepropft auf einen mit ihr in keinem ursprünglichen Zusammenhang stehenden Sprachschatz, dessen weitere Verwandtschaften vielleicht noch die Folgezeit enthüllen wird. Wo die Vermischung der verschiedenen Stämme Statt fand, bleibt völlig dunkel, ob in Arabien oder in Africa, da hier zwischen dem Nil und dem rothen Meer von Alters her sich viele Semiten herumtrieben oder niedergelassen hatten.

Nie hatte Habessinien eine eigene oder von den Fremden entlehnte höhere Cultur, da es in seinen hohen Gebirgen den Fremden und dem Handel nur schwer zugänglich war; die südliche Ausdehnung ägyptischer hieroglyphischer Monumente erstreckte sich nicht bis zu seinen Gränzen, denn der eine in Axum gefundene kleine Stein mit den ägyptischen Hieroglyphen (in Bruce's Reisen I, p. 464) mufs wohl als eingeführt angesehen werden und die wenigen Denkmäler, welche das Land aus älteren Zeiten besitzt, wie die Obelisken in Axum mit willkürlichen Verzierungen, können nur nachweisen, dafs einmal, vor oder nach der Einführung des Christenthums, wahrscheinlich ägyptisch-griechische Künstler zu ihrer Errichtung in Axum verwandt wurden. Von seinen Küsten am rothen Meer gelangt man nur unter grofsen Mühseligkeiten in das Innere des Landes; daher sind auch die Angaben der Alten über Habessinien sehr mangelhaft. Sie bestehen in vereinzelten geographischen und geschichtlichen sich häufig widersprechenden Nachrichten, denen zur Seite wir die gleichfalls unsicheren und in den Zeitbestimmungen höchst schwankenden Erzählungen der Araber über die Begebenheiten von Jemen sehen, das eine Zeitlang in näherer Verbindung mit Habessinien stand; dazu kommen noch wenige in diesem Lande selbst aufgefundene Inschriften. Einer verhältnifsmäfsig sehr späten Zeit gehören wohl gewifs die äthiopischen Chroniken an, die für die frühere Geschichte grofsentheils auf Legenden zu beruhen scheinen, viel weniger auf wirklicher Tradition. Die Listen der alten Regenten, wenn gleich frei von unwahrscheinlichen Zahlen und mit Angaben der Dauer ihrer Regierungen, gegen die nichts zu erinnern wäre, möchten demungeachtet ihr Dasein nur der Erfindung späterer Chronisten verdanken, welche die Lücken zwischen einigen der Erinnerung der

Nachwelt aufbewahrten Namen auf diese Weise ausfüllten, ungefähr so wie die Chinesen mit ganz wahrscheinlich aussehenden Lebenszeiten der angeblichen Nachfolger Buddhas diesen um mehrere Jahrhunderte vor seine Geburt hinaufrückten. Und es wird aus ihnen wohl so wenig eine fest geordnete Geschichte zusammengestellt werden können, wie aus den Mythen der griechischen Heroenzeit; nur aber standen die ältesten griechischen Geschichtschreiber dieser noch näher, als die äthiopischen Chronisten den Vorfahren ihres Volkes, da zwischen beide die Verbreiter einer neuen Religion getreten waren, die in frommem Glaubenseifer ihren Nachrichten den ihnen gefälligen Zuschnitt gaben und ihre Ueberlieferungen an einzelne Namen knüpften.

§. 207.

Alles Land südlich von Aegypten von Syene an gerechnet hiefs bei den Alten Aethiopien. Flüchtlinge aus Aegypten unter der Regierung des Psammitichus im 7. Jahrhundert vor Christus sollen daselbst Niederlassungen erhalten, die Rohheit der Aethiopier gemildert und sie ägyptische Gewohnheiten gelehrt haben (Herodot II, 30, Diodor. Sic. I, 67). Nach Strabo XVI, p. 770 (1115) und XVII, p. 786 (1134) hiefsen sie dort *Σεβρίται* Ankömmlinge und wurden von einer Königin regiert, deren Herrschaft sich auch über Meroe erstreckte, oder die nach der zweiten angeführten Stelle in Abhängigkeit davon war. Bei Plinius VI, 35 werden sie Semberritae genannt, vielleicht nicht verschieden von den Symbari und Sambri daselbst, Namen, die er verschiedenen Quellen entlehnt haben konnte. Ihre Hauptstadt auf einer Insel wäre Sembobitis gewesen, eine andere Stadt derselben, in der sie dreihundert Jahre gewohnt, Asar oder Esar, das dem Bion zufolge Sape geheifsen, was Ankömmlinge bedeute. Wie bei Plinius scheinen auch bei Ptolemäus verschiedenartige Nachrichten darüber zusammengekommen zu sein. Zu Anfang von IV, 8 sagt er, die Insel Meroe werde gebildet im Westen von dem Nil (dem s. g. weifsen Nil), im Osten von dem Astaboras (Atbara, dem Takazê der Habessinier), worin die Städte Meroe, Sakolche, Eser (*Ἐσήρ*) und das Dorf *Δώρων*; darauf komme die Verbindung des Nil und des Astapus (des s. g. blauen Nil), dann die Verbindung des Astaboras mit dem Astapus (oder die südliche Annäherung von Zuflüssen beider), dann die Vereinigung des Nils aus

Flüssen, die aus zwei höher liegenden Seen kommen; — der Koloe-See, aus welchem der Astapus fliefst (der Zanâ-See, auch Dambîâ, Dembea der Habessinier); fern von den Flüssen mitten im Lande die königliche Residenz Auxume. — Die Länder östlich vom Nil, südlich vom Vorgebirg Bazion am rothen Meer haben inne die *Κόλβοι*, dann die *Ταβιηνοί*, dann die *Σιρτιβεῖς*, dann die *Ἄττιροι*, dann die *Βαβυλώνιοι*, dann die *Ῥιζοφάγοι*, dann die *Αὐξεμῖται* und die *Σαβόρδαι* (vielleicht die heutigen Saorto *)). — In einer anderen westlicheren Reihenfolge setzt Ptolemäus in die Länder desselben Nilabschnittes (das heifst in dieselben Breitegrade, nicht aber westlich vom Nil) oberhalb des grofsen Wasserfalls die Bewohner der *Τριακοντάσχοινος* zwischen den äthiopischen Bergen und dem Nil, nach ihnen südlich die *Εὐωνυμῖται*, hernach das mittlere Aethiopien und die *Σεβάρδαι*; es umfafst aber diese Völker und die Insel Meroe. — Zwischen dem Nil und dem Astapus neben der Insel Meroe sind die *Μέμνονες*, südlicher die *Σαπαῖοι*; das übrige Land westlich von den äthiopischen Bergen, nach der ganz sandigen und regenlosen Gegend besitzen „die neben Azania und Bakalitis“.

Wir haben also hier in ungefähr gleicher Lage, die sich nicht näher bestimmen läfst, *Ἐσήρ*, das Esar oder Asar bei Plinius, die *Σιρτιβεῖς* und *Σεβάρδαι*, beides vielleicht nur Varianten der *Σεβρῖται* des Strabo und der Semberritae des Plinius, dann die *Σαπαῖοι*, Sape bei Plinius. Obgleich die Nachrichten der Alten, die sich hierauf beziehen, verworren sind, so scheint doch so viel klar, dafs man mit Unrecht die Niederlassungen der ausgewanderten ägyptischen Soldaten oder Gränzbesatzungen nach Habessinien setzen zu müssen geglaubt hat, da sie wohl viel näher bei Meroe waren; es wurden jene aber sogar von den Neueren noch näher dahin bestimmt, dafs man sie in eine der südlichsten Provinzen Habessiniens, nach Gôjâm, legte. Die Beweggründe hierzu waren wohl einmal die Angabe Herodots, dafs man eben so lange von Meroe zu ihnen zu schiffen gehabt habe, als von Elephantine nach Meroe, und da mufste man auf dem Astapus wenigstens bis Gôjâm gehen, wenn gleich dieser in dem hohen gebirgigen Lande so nahe an seinem Ursprung wohl noch nicht in der Weise schiffbar ist, dafs sich aus den Zeiten Herodots eine

---

*) Eduard Rüppell, Reise in Abyssinien, Frankfurt 1838, 8°., I, S. 263.

genauere Angabe darüber erwarten liefse, und er viel weiter unten bei seinem Eintritt in das ebenere Land von Sennâr noch grofse Wasserfälle bildet, auch nach diesen die Schifffahrt auf ihm noch vielen Schwierigkeiten unterliegt und an mehreren Stellen nur bei ganz hohem Wasserstande möglich ist. Aber weder die Entfernung der Zeit noch die des Orts gestattete dem Herodot hierüber eine zuverlässigere Nachricht, wie denn auch die Erzählung selbst der Hauptsache nach sehr übertrieben erscheint, dafs nämlich 240,000 Mann Gränzbesatzungen (vom engen südlichen Nilthal wie man annehmen mufs), die nach dreijähriger Dienstzeit nicht abgelöst worden seien, mit Zurücklassung ihrer Weiber und Kinder nach Aethiopien gezogen wären. Diodor dagegen erzählt, die ägyptischen Soldaten hätten sich auf einem Feldzug nach Syrien durch eine Zurücksetzung den fremden Truppen gegenüber beleidigt gefühlt, ihrer mehr als 200,000 wären mit Zurücklassung ihrer Weiber und Kinder durch ganz Aegypten am Nil her gezogen, hätten ein grofses Land, den besten Theil Aethiopiens, in Besitz genommen und sich daselbst niedergelassen, eine Erzählung, die den angenommenen Wohnsitzen in Habessinien keineswegs sehr günstig ist*). Aristocreon bei Plinius setzt fünf Tagereisen von Meroe auf der libyschen (westlichen) Seite die Stadt Tole und von da zwölf Tagereisen die Stadt Esar; auf der arabischen, der Ostseite, des Nils hätten jene Flüchtlinge die Stadt Daron, dann in Arabien (in den von arabischen Stämmen besessenen Gegenden) Sai. Nach der Ansicht Einiger, sagt Plinius nachher, habe man zwölf Tage von Meroe nach Sirbitum zu schiffen, das hiernach für das heutige Sennâr genommen wird. Ob jenes mit einem der obigen Namen zusammenhängt, mufs dahingestellt bleiben. Strabo sagt am angeführten Orte : Die Gegend in der Tiefe von diesen (den höher liegenden Gegenden der Elephantenjagden) heifst *Τηνεσὶς*, die vom Psammitich entflohenen Aegypter besitzen sie, sie werden *Σεβρῖται*, das ist Ankömmlinge, genannt. Sie werden von einer Königin beherrscht, unter der auch Meroe steht, das nahe dabei eine Insel im Nil ist. Und an der zweiten Stelle sagt er : In den Nil fallen zwei Flüsse, die aus Seen von Osten her kommen

---

*) Schon Zoëga, *de Origine et Usu Obeliscorum*, p. 569—570 hat auf die Unwahrscheinlichkeit der ganzen Erzählung hingewiesen.

und die sehr groſse Insel Meroe umfassen; der eine heiſst Astaboras, er flieſst auf der östlichen Seite, der andere Astapus, den Einige Astosabas nennen; der Astapus aber sei ein anderer, er flieſse aus einigen Seen von Süden her und bilde fast sogleich das Ganze des Nils, von den Sommerregen werde er angeschwellt. Oberhalb des Zusammenflusses des Astaboras und des Nils, 700 Stadien davon, liege die der Insel gleichnamige Stadt Meroe; oberhalb von Meroe befinde sich eine andere Insel, welche die Flüchtlinge aus Aegypten inne haben, die von Psammetich abgefallen sind; sie werden Σεβρῖται, das ist Ankömmlinge, genannt, von einer Königin beherrscht, gehorchen aber dem (König) in Meroe. Diese Stellen zusammengehalten sehe ich nicht wohl ein, wie man die Niederlassungen der Aegypter mit Beziehung auf selbige nach Habessinien und die Stadt Sembobitis in den Zanâ-See verlegen konnte. In der Geographie der Griechen und Römer X, 1, S. 166 hält es Mannert für äuſserst wahrscheinlich, daſs Esar oder Eser derselbe Ort wie Axum sei; beide aber werden von Ptolemäus als ganz verschiedene Orte genannt und auch bei Plinius weit von einander entfernt.

Wohl auch mochte man sich zu jener Annahme insofern bewogen finden, als man dadurch die Anfänge der Cultur in Habessinien nachweisen zu können glaubte, und vielleicht auch noch durch den Namen, den die Fremden als Einwanderer in einer der Landessprachen erhielten, zumal da dieser der Bedeutung nach mit einem Namen, den sich die Habessinier selbst von Alters her gaben, zusammenfiel. Sie nennen sich nämlich entweder አግዓዝያን Agâzîân, was Freie und Auswanderer bedeuten kann, oder mit dem den Griechen entlehnten Namen ኢትዮጵያውያን Itîôpîâwîân Aethiopier, und መንግሥተ ኢትዮጵያ Mengĕṣta Itîôpîâ das Reich Aethiopien, ein Name, der auch der officielle im Königstitel ist. Nach Mannert soll in der angeführten Stelle bei Plinius der Name Esar Ankömmlinge bedeuten; das würde sich sogar aus dem Aethiopischen rechtfertigen lassen, wenn man es auf die Wurzel ዐዘረ azara zurückführte, wovon die abgeleitete Verbalform ተዐዘረ taazĕra *irruit*, *impetum fecit*, *vi adortus est* heiſst, zumal da die Aegypter ihre Wohnsitze mit Vertreibung der Aethiopier erhalten oder sie genommen haben sollen. Aber das *advenae* bei Plinius bezieht sich doch wohl auf Sape: „*Bion autem Sapen vocat*, *quod ille* (*Aristocreon*) *Esar*, *et ipso nomine advenas ait significari.*“

§. 208.

Eine in den Kirchengeschichten von Philostorgius III, 6 und Nicephorus Callistus IX, 18 enthaltene Nachricht von einer syrischen oder assyrischen Colonie, die Alexander der Grofse östlich von Axum an der Küste des rothen Meeres gegründet habe, verdient zwar in dieser Gestalt allen sonstigen Nachrichten über die Unternehmungen des macedonischen Königs zufolge keinen Glauben; bemerkenswerth aber ist es, dafs Ptolemäus, wie wir oben gesehen haben, nördlich von den Axumiten und den Rhizophagen, Babylonier an das rothe Meer setzt, deren Ansiedelung vielleicht eher in die Zeiten von Ptolemäus Euergetes gehören könnte, wenn sie wirklich eine Colonie von den Ufern des Euphrats her gewesen sein sollten und der Name nicht etwa auf einer verdorbenen Leseart beruht. Sie sollten ihre alte Sprache bis zu den Zeiten Justinians beibehalten haben, der Hautfarbe nach aber ganz schwarz geworden sein. Salt sagt darüber (*A Voyage to Abyssinia*, *London*, 1814, 4°., p. 461) : *a circumstance which*, *if allowed*, *might in some degree account for the introduction of the Geez language into the country*, *without seeking for its origin in Arabia.* Die Sprache schliefst sich aber so entschieden der arabischen und in dieser Hinsicht abweichend von der syrischen an, dafs von dieser Hypothese keine Rede sein kann. Rüppell, der gewifs mit Recht (II, S. 326) dem Einflufs altägyptischer Cultur auf Aethiopien entgegentritt, glaubt einen solchen wohl jenen syrischen Colonieen zuschreiben zu dürfen, die vermuthlich Juden gewesen, ihre Religion eingeführt und dabei die Sage von der Abstammung der äthiopischen Königsfamilie aufgebracht hätten, welche in Habessinien auf Menilek, den angeblichen Sohn des Königs Salomo und der Königin von Saba, als eine unumstöfsliche Wahrheit zurückgeführt wird. Aus dem Folgenden wird wohl die Unhaltbarkeit auch dieser Hypothese hervorgehen, da die Könige von Axum noch längere Zeit hindurch Heiden waren und wir für die Anfänge ihrer Cultur einen griechischen Ursprung werden annehmen müssen, wonach die salomonische Herkunft als die Erfindung späterer Zeiten erscheint, vergleichbar derjenigen der alten Frankenkönige von Priamus.

§. 209.

Nach der macedonischen Eroberung von Tyrus und der Gründung von Alexandrien kam ein grofser Theil des früher von den

Phöniciern betriebenen indischen Handels in die Hände der Griechen in Aegypten, die zwar in den ersten Jahrhunderten der Herrschaft der Ptolemäer noch nicht selbst Indien besuchten, sondern dessen Waaren nur von den Sabäern im südlichen Arabien bezogen. Aber sie errichteten bald Niederlassungen an dem rothen Meere, welche zu Schiffsstationen und zum Handelsverkehr mit den südlicheren Völkern dienten. An der Küste von Habessinien war es Adulis, von dem aus der Handel mit dem Inneren betrieben wurde, wodurch wir die ersten, wenn gleich dürftigen, Nachrichten von Habessinien erhalten, die in der Nennung des Reichs von Axum (*Ἀξωμίτης*, *Ἀξουμίτης*, *Αὐξούμη*, *Αὐξωμίς*, äthiopisch nachmals አክሱም Aksum) bestanden, der Hauptstadt, deren Namen von den Griechen auf das Volk und Land übertragen wurde, dann in der Angabe der Handelsartikel. Daher ist es auch vorzugsweise der von einem Kaufmanne und für Kaufleute geschriebene Periplus des rothen Meers, bekannt unter dem Namen Arrians, gewöhnlich von den Neueren in das erste Jahrhundert unserer Zeitrechnung gesetzt, aber, wie Letronne in den *Mémoires des Inscriptions et Belles-Lettres*, IX, p. 174 ausführt, vielmehr an das Ende des zweiten und Anfang des dritten Jahrhunderts gehörend, in dem uns jene Nachrichten erhalten sind.

Adulis oder Adule ohnweit des heutigen Zula im Inneren der Annesley-Bai, auch schon den Nachrichten der Alten zufolge etwa eine Stunde vom Meer gelegen, nicht aber Arkiko, das häufig dafür genommen wurde (Salt, *Voyage* p. 451, Rüppell I, 266), soll einer Nachricht bei Plinius VI, 34 zufolge seinen Ursprung ägyptischen ihren Herren entflohenen Sclaven zu verdanken haben und war nach ihm der gröſste Handelsplatz der Troglodyten (an der Küste) und der Aethiopier. Ptolemäus hat nur den Namen. Der Periplus beschreibt es als *ἐμπόριον νόμιμον*, einen Handelsplatz mit gesetzlicher Ordnung, und als *κώμη σύμμετρος*, einen Ort von mäſsigem Umfang, mit Angabe der verschiedenen hier zum Verkauf kommenden Waaren. Von hier aus, von anderen Handelsniederlassungen der Griechen verbreitete sich eine Bekanntschaft mit ihrer Sprache unter Bevölkerungen, denen dadurch die Anfänge weiterer Bildung zugänglich wurden. Das Griechische war für sie in demselben Verhältniſs die Sprache vielfältiger Handelsbeziehungen und höherer Cultur, in dem es das Punische von Carthago aus den benachbarten nordafricanischen Völkern war. Daher erwähnt auch der Periplus unter andern

Vorzügen von dem König *Ζωσκάλης* seine Kenntnifs der griechischen Wissenschaften (*γραμμάτων*). Es beherrschte dieser die daselbst vorhergenannten Länder, worunter auch die Hauptstadt Axum genannt wird, von den Moschophagen bis zu der anderen Barbaria (dem östlichsten Theil von Africa), was Dr. Vincent in dem ***Periplus of the Erythrean Sea*** auf die Seeküste beschränken zu müssen glaubt; aber wohl mit mehr Recht, wie es mir scheint, wird sonst Zoskales als König von Axum, von Habessinien angesehen, da die Moschophagen, die Rinderesser, wohl mehr dem inneren Land angehörten und die grofse Ausdehnung des Reichs voraussetzen läfst, dafs es auch dieses umfafst habe.

§. 210.

Wir hätten also hier die erste Nachricht über die Bekanntschaft der Habessinier mit griechischer Wissenschaft. Eine solche dürfen wir aber vielleicht schon weit früher voraussetzen und zwar zufolge der bekannten Adulitanischen Denkmäler, von denen, so weit sie erhalten waren, der Kaufmann und nachmalige Mönch Cosmas, wie er wohl nach seinem Werke genannt wurde, in der ersten Hälfte des sechsten Jahrhunderts eine Abschrift nahm. Sie bestanden aus einer Tafel mit einer Inschrift des Ptolemäus Euergetes zur Verherrlichung seines ruhmredig erzählten Feldzugs nach Asien bald nach der Mitte des dritten Jahrhunderts vor Christus. Ob ähnliche Inschriften durch das ganze ägyptische Reich aufgestellt wurden und eine solche dann auch in diese äufserste Niederlassung gesandt wurde, oder ob diese adulitische nur dazu dienen sollte, der Umgegend die Macht und Gröfse des ägyptischen Königs zu verkünden, wissen wir nicht; im letzteren Falle würde diefs eine Nachweisung für die schon damals erfolgte Verbreitung der griechischen Sprache in diesen Gegenden sein. Wie als Ergänzung der am Ende unvollständigen Inschrift schrieb Cosmas noch eine andere auf einem Thron befindliche ab, von welcher aber offenbar der Anfang mit dem Namen und Titel des Königs fehlte. Sie erzählt die Feldzüge eines habessinischen Königs in Provinzen Habessiniens und benachbarte Länder, deren Unterwerfung bis zu den Gränzen Aegyptens, so dafs man nunmehr aus seinem Reiche dahin habe reisen können; dann nach seinen Eroberungen im Süden die Absendung einer Flotte und Armee nach dem südlichen Arabien, wo er die Arabiten und Kinaidokolpiten

unterworfen habe, deren Könige genöthigt worden, ihm Tribut zu zahlen und für die Sicherheit der Strafsen und der Schifffahrt zu sorgen; von Leuke Kome bis zu den Sabäern habe sich dieser Kriegszug erstreckt. Keiner seiner Vorfahren habe sich alle die Völker unterworfen. Dafür dankt er dem gröfsten Gott, dem Ares, der ihn gezeugt habe, steigt nach Adule herab (also sicherlich von Axum her), um dem Zeus, dem Ares und Poseidon zu opfern und feierlich den Thron mit der Inschrift dem Ares zu weihen, und zwar im sieben und zwanzigsten Jahr seiner Regierung.

Dr. Vincent schreibt auch diese letzte Inschrift dem Ptolemäus Euergetes zu, da er die Worte des Cosmas : sie sei *ὡς ἐξ ἀκολουθίας* „wie eine Folge der vorhergehenden" nicht streng genug nahm, und wundert sich, dafs 70 Jahre später Agatharchides von diesen grofsen Unternehmungen zur Erweiterung des Handels von Aegypten nichts mehr weifs (Auszug in Bredow's Untersuchungen, S. 793).

Diese Inschriften zeigen uns einen Gebrauch der griechischen Sprache in Habessinien, der noch im sechsten Jahrhundert unserer Zeitrechnung fortdauerte, in welchem sich der König von Axum Elesbaan, zu Anfang der Regierung des Kaisers Justin, als er einen Feldzug gegen die Homeriten in Arabien unternehmen wollte, eine Abschrift beider Inschriften schicken liefs, welche die Kaufleute Cosmas und Menas machten, wobei der erste derselben auch eine für sich behielt. Der Gebrauch der griechischen Sprache war, wie sich hernach zeigen wird, ganz dem gleich, welchen wir den König von Nubien Silko zur Zeit des Kaisers Justinian in einer seine Eroberungen erzählenden Inschrift machen sehen, die in einem schlechten, auf der Sprache der Alexandriner, der Septuaginta beruhenden Griechisch verfafst ist und die Letronne im 9. Band der ***Histoire et Mémoires — des Inscriptions et Belles-Lettres*** (1831) sehr schön erläutert hat. Mit der griechischen Sprache und der beginnenden Cultur mufste wohl auch nach obiger Inschrift griechischer Götterdienst Eingang in Habessinien gefunden haben, eben so wie dieser und der ägyptische unter den Nubiern. Indessen gehörte der fremde Cultus vielleicht nur den höheren Ständen an und mochte auch unter diesen eben nicht sehr feste Wurzeln gefafst haben, so dafs, als das römische Kaiserreich die christliche Religion annahm, deren allmälige Verbreitung unter den Axumiten auf keine besondere Schwierigkeit gestofsen zu sein scheint. Die Zeit ihrer ersten Einführung aber,

die entweder in das Jahr 333 oder erst gegen das Ende der Regierung des Kaisers Constantius gesetzt wird, läſst sich nicht genau bestimmen. *) Von dem durch diese Inschrift und die gleich zu erwähnende hinlänglich nachgewiesenen griechischen Cultus wissen die äthiopischen Chronisten nichts; ihnen zufolge verehrten die Aethiopier vor ihrer Bekehrung zum Christenthum theils die Schlange, theils waren sie Juden.

§. 211.

Die zweite uns bekannt gewordene griechische Inschrift, die Salt auf seiner Reise in Begleitung des Lords Valentia in Axum fand und die er auf seiner zweiten Reise nach Habessinien noch genauer untersuchte, enthält die Erzählung eines Feldzugs, den der König Aeizanas zur Unterwerfung der aufrührerischen Bugaiten (der Bewohner von *Βούγεα* bei Epiphanius, *adv. haeres.* II, 2, 83), der nachmaligen Boja nach englischer Aussprache (der بَجَا oder بُجَا, ܒܘܓܝܐ bei Bar Hebraeus, *Chron. syr.* p. 164; Tuch, in der Zeitschr. d. d. morg. Ges. I, p. 64) im Norden von Habessinien, durch seine Brüder Saiazanas und Adephas unternehmen lieſs, für dessen glückliche Beendigung er seinem Erzeuger, dem unüberwindlichen Ares, dankt und ihm eine goldene, eine silberne und drei eherne Statuen weiht. Die Inschrift beginnt mit dem Namen und Titel des Königs : *Αειζανας βασιλευς Αξωμιτων και Ομηριτων και του Ραειδαν και Αιθιοπων και Σαβαειτων και του Σιλεη και του Τιαμω και Βουγαειτων και του Κασου βασιλευς βασιλεων υιος θεου ανικητου Αρεως.* Der König ist also hiernach unzweifelhaft Heide und herrscht entweder über die Homeriten und Sabäer in Arabien oder hat die Herrschaft seiner Vorfahren über dieselben in seinem Titel beibehalten. Eine Nachweisung über Raeidan in Arabien hat Salt in Viscount Valentia's *Voyages* III, p. 180 aus Alb. Schultens *Historia imperii vetustissimi Joctanidarum in Arabia felice*, 1740, 1786, gegeben.

Der heilige Athanasius hat uns ein griechisches Schreiben des Kaisers Constantius vom Jahr 356 an die Fürsten, *Τύραννοι*, von

*) Sam. Basnage, *Annales politico-ecclesiastici*, *Roterod.* 1706, fol. II, p. 822; Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclesiastique*, *Paris*, 1700, 4⁰., VII, p. 284, 709.

Axum *Ἀΐζανὰς* und *Σαζανὰς*, seine *ἀδελφοὶ τιμιώτατοι*, aufbewahrt, in welchem er ihnen befiehlt (*κελεύομεν*), Eine Religion mit den Römern zu haben und deſswegen ihren von Athanasius geweihten Bischof Frumentius zu jenes Nachfolger Georg nach Aegypten zu schicken, um sich bei ihm wegen seiner Rechtgläubigkeit zu rechtfertigen. *) Es läſst sich kaum bezweifeln, daſs die hier genannten Fürsten der König Aeizanas obiger Inschrift und dessen Bruder Saiazanas waren, welchen letzteren man am byzantinischen Hofe wohl in dem Licht eines dortigen Cäsars betrachten mochte und deſshalb in das kaiserliche Schreiben auch seinen Namen setzte. Diesem zufolge erscheinen die Könige von Axum etwa als Bundesgenossen des römischen Reichs in einer gewissen Abhängigkeit, wenn diese nicht vielmehr auf Rechnung des byzantinischen Hofstyls kommen sollte, da sich weiter keine Spur davon findet. Auch geht eine solche Abhängigkeit keineswegs aus dem Bericht hervor, den uns Johannes Malala von einer Gesandtschaft aufbewahrt hat, die zu den Zeiten Justinians nach Axum geschickt wurde. Sollten aber die Inschrift und das Schreiben des Kaisers Constantius nicht auf einen und denselben König von Axum bezogen werden, der in der einen als Heide, in dem anderen nach der gewöhnlichen Annahme als Christ erscheint, so steht dem das Verhältniſs zu seinem Bruder entgegen, das sich doch nicht leicht unter denselben Namen wiederholt haben möchte; und es bleibt dann noch die Auskunft, daſs die Inschrift der Bekehrung zum Christenthum vorausgegangen, das Schreiben nach derselben erfolgt sei. Jedoch liegen auch wieder bestimmte Nachrichten vor, auf die wir zurückkommen werden, daſs zu den Zeiten Justinians der König von Axum kein Christ war, und aus dem Schreiben des Kaisers Constantius geht auch gar nicht mit Bestimmtheit hervor, daſs Aïzanas selbst zum Christenthum übergetreten wäre, denn auch ohne dieſs konnte sich ein christlicher Bischof in seinem Lande befinden und der glaubenseifrige römische Kaiser der Meinung sein, daſs er ein Schutzherr der neubekehrten Habessinier verpflichtet sei, für deren Rechtgläubigkeit Sorge zu tragen, unbeachtet der etwa abweichenden Religion ihres Königs.

Die erwähnte Inschrift bei Salt, die einzige im Original erhaltene griechische in Habessinien, die bekannt geworden ist, zeichnet sich

---

*) *Sancti Athanasii Opera, Coloniae*, 1686, fol. I, p. 696.

wenig hinsichtlich der Reinheit der Sprache aus; bemerkenswerth ist das für das leiteinische *annona* stehende *αννων* und daher dann das *αννωνευομενοι* „wir haben sie gespeist", Ausdrücke, die der römischen Militärverwaltung entlehnt sein werden.

§. 212.

Auf den beiden griechischen Inschriften, auf der wohlbegründeten Annahme, dafs sie der Mitte des vierten Jahrhunderts vorausgehen, beruht ganz allein die Kunde von einer früheren Herrschaft axumitischer Könige über Jemen, die den anderweitigen Nachrichten zufolge nicht vor dem sechsten Jahrhundert Statt gefunden hätte. Auf die aus dem heiligen Athanasius bekannte Nachricht von der Regierung zweier Brüder in Axum, unter denen das Christenthum in Habessinien eingeführt worden sei, bauten, wie es scheint, die nachmaligen Chronisten Aethiopiens ihre Erzählung von der Regierung der beiden Brüder Abrĕhâ und Aẕbĕḥa, አብርሃ ፡ ወአጽብሐ ፡ (Namen, die auf verschiedene Weise geschrieben werden), angeblichen Zeitgenossen des heiligen Athanasius, die aber, folgt man den Angaben in den Königslisten, um ein Jahrhundert später regiert hätten, obschon dabei das Jahr 333 als das der Bekehrung zum Christenthum angenommen wird. Diese soll nach der allgemeinen Annahme unter den Aethiopiern durch den Abbâ Salâmâ erfolgt sein; der Bischof Frumentius, den sie Frêmônâtôs nennen, kommt hierbei seinem Namen nach gar nicht in Betracht; er soll in Habessinien den Namen Salâmâ erhalten haben, und dieser wird, wie der Frumentius der griechischen Schriftsteller, von den äthiopischen Chronisten für den Sohn eines Reisenden erklärt. Unter der fünften oder sechsten Regierung nach der von Abrĕhâ und Aẕbĕḥa, unter Alamêdâ, Ĕlâ Amidâ oder Alamidâ, dem Sohn von Salâdôba, sollen neun heilige Reformatoren der christlichen Lehre aus dem Römischen Reich, aus Aegypten nach Aethiopien gekommen sein; auf ihre Namen wurden, wohl erst nachmals, grofse und berühmte Klöster errichtet, Sitze der Tradition oder der Legende, die wahrscheinlich für die späteren Chronisten die Quelle ihrer dürftigen Erzählungen ward. Nach ihnen wird das alte Königsgeschlecht in Aethiopien von der Königin von Saba, die hier regiert habe, und von Salomo abgeleitet; es werden aber bis zum Anfang unserer Zeitrechnung nur einige über zwanzig Generationen oder Regierungen gezählt, die letzteren mit

grofsentheils sehr mäfsigen Angaben ihrer Dauer, zusammen ungefähr drittehalbhundert Jahre. In die Mitte der sechszehnjährigen Regierung von ባዜን Bâzên wird die Geburt Christi gesetzt, so dafs Bâzên acht Jahre vor und acht Jahre nach derselben regiert haben soll. Hier drängt sich die Vermuthung auf, dafs jenen 16 Jahren vielleicht nur der Unterschied der drei neben einander gebrauchten Weltären und ihre Beziehung zu der Geburt Christi zum Grunde liegt, von denen jede von der nachfolgenden gerade um 8 Jahre abweicht. Die constantinopolitanische Weltäre zählt 16 Jahre mehr als die alexandrinische; zwischen beiden in der Mitte ist die Weltäre nach der Rechnung des Iulius Africanus, die bis zur Geburt Christi 5500 Jahre zählt; mehrere Byzantiner, Georgius Syncellus, Theophanes u. s. w., folgen derselben.

§. 213.

Während in Habessinien ein gewifs nur theilweiser Uebergang zu dem Christenthum und, wie es scheint, ohne besondere Unruhen erfolgte, fanden solche mehrfach in dem gegenüber liegenden Arabien durch die Kämpfe der verschiedenen Religionen veranlafst Statt. Hier wohnten die Anhänger des altarabischen Heidenthums, welche theils Sonne und Mond, theils locale Gottheiten anbeteten, dann Juden und Christen untereinander, der Osten stand theilweise unter der Herrschaft der nachmals den Mohammedanern so verhafsten persischen Feueranbeter. In der ersten Hälfte des dritten Jahrhunderts hatte Abû Karb Asad, der Beherrscher von Jemen, die jüdische Religion daselbst eingeführt, die jedoch anfänglich noch keine grofse Fortschritte machte; anderen Erzählungen zufolge wäre diefs erst ein Jahrhundert später durch einen anderen Beherrscher Jemens geschehen. Einer der Nachfolger von Abû Karb zu Ende des dritten Jahrhunderts, Abd Kelâl, war Christ, aber nur für seine Person und wurde defshalb von seinen darüber aufgebrachten Unterthanen ermordet. Sein Sohn, aber nicht unmittelbarer Nachfolger, Marṯed, übte völlige Toleranz gegen alle Secten, während sein Vorgänger Ḥâriṯ ein eifriger Anhänger des Judenthums gewesen sein soll. In die Zeit der Regierung von Marṯed gehörte muthmafslicher Weise die Sendung des Kaisers Constantius an den König der Homeriten, von der Philostorgius in der Kirchengeschichte II, 6 und III, 4—6, dann aus ihm Nicephorus Callistus IX, 18 eine Nachricht aufbewahrt

hat. An die Spitze der Gesandtschaft ward der von einer indischen Insel gebürtige Theophilus gestellt (den Gregorius von Nyssa einen Blemmyer nennt, nach Letronne's sehr wahrscheinlicher Vermuthung in den *Mém. des Inscript.* X, 246 von der Insel Dahlak, nicht von Socotorah), zum Zweck seiner Mission zum Bischof geweiht, und es wurden ihm reiche Geschenke für den König mitgegeben, den er zur Annahme des Christenthums oder doch zur Erbauung von Kirchen in seinem Lande für die römischen Kaufleute und inländischen Christen bewegen sollte, wozu der Kaiser das erforderliche Geld mitschickte. Das letzte nahm der König nicht an, liefs aber auf seine Kosten drei Kirchen erbauen, eine in der Hauptstadt *Τάφαρον* (Saphar bei Plinius VI, 23, *Σαπφάρα μητρόπολις* bei Ptolemäus VI, 7, *Ἄφαρ μητρόπολις* im Periplus Arrians, *Ταφαρὴ* im *Menologium Graecorum*, wahrscheinlich auch das סְפָר Genesis X, 30, von den beiden ظَفَارِ der Araber das westliche jemenische im Inland gelegene, da das östlichere an der Küste von keinem alten Schriftsteller, sondern erst im Mittelalter erwähnt wird), eine in Aden, wo die Römer ihre Handelsniederlagen hatten, und eine dritte am Ausgange des persischen Meerbusens, wo solche die Perser hatten. Im rothen Meer übten um diese Zeit die Römer eine entschiedene Oberherrschaft aus, handhabten die Polizei gegen die Seeräuber und erhoben überall Zölle. Theophilus ordnete die kirchlichen Verhältnisse bei den Homeriten, dann vor seiner Rückkehr ebenso die in Axum. Das hierbei mehrmals angeführte Indien ist Arabien, wie es auch zuletzt das grofse Arabien genannt wird. Nach dem angegebenen Bericht waren die meisten Bewohner von Jemen Heiden, unter ihnen vermischt eine nicht geringe Anzahl von Juden. Von einer Ausbreitung des Christenthums zufolge jener Mission findet sich keine bestimmte Nachricht; nur soll der Sohn und Nachfolger von Marṯed, Wakîaḥ oder Walîaḥ, erst eifriger Vertheidiger des Judenthums, dann Anhänger des Christenthums gewesen sein, zuletzt zwischen beiden Religionen geschwankt haben. Seine Regierung setzt Caussin de Perceval, von dem ich die meisten dieser aus den arabischen Schriftstellern genommenen Nachrichten entlehne (*Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, *Paris*, 1847, 8°., I, p. 114) in die Jahre 350—370. Darauf folgen Zeiten der Unruhe, dann scheint das Reich von Jemen wieder mächtiger geworden und so gewesen zu sein, als ǰûsuf Ḏû Nauwâs oder Nôwâs von ungefähr 490—525 nach Christi Geb. regierte. Dieser

war ein eifriger Anhänger des Judenthums, das deſshalb groſse Fortschritte unter seiner Regierung machte, und er drückte, nach des Procopius Bericht, die Christen mit unmäſsigen Abgaben. Einer arabischen Erzählung zufolge (Caussin de Perceval, I, 128) soll die Ermordung zweier Juden durch die unlängst zum Christenthum übergetretenen Bewohner von Neġrân seinen Feldzug gegen diese Stadt und nach deren Eroberung seine grausamen Hinrichtungen jener Bewohner veranlaſst haben und dadurch der Kaiser Justin I bewogen worden sein, den König von Axum aufzufordern, die begangenen Gräuel zu rächen (vgl. Nicephorus Callistus XVII, 6). Von den Aethiopiern wird diese Christenverfolgung in ናግራን Nâgrân als die Ursache des Kriegs gegen die Homeriten angenommen. Es ist dieſs die *Νάγαρα μητρόπολις* bei Ptolemäus VI, 7. Nach anderer Erzählung bei Johannes Malala, Nicephorus Callistus XVII, 32 und Georgius Cedrenus hätten die Homeriten römische Kaufleute geplündert und umgebracht oder aber an der Durchreise nach Axum gehindert; der König der Axumiten aber, damals noch Heide (*Ἑλληνίζων*, Niceph. Call. XVII, 32), habe vor dem Krieg gelobt, wenn er siegte, Christ zu werden, und sich dann nach erlangtem Siege hierzu Bischöfe von Justinian erbeten. Aus Cosmas III, p. 179 geht nur eine damalige Verbreitung des Christenthums in Aethiopien, Axum, der ganzen umliegenden Gegend und im glücklichen Arabien unter den Homeriten hervor, ohne daſs sich aus der allgemein gehaltenen Angabe etwas Näheres entnehmen lieſse. Darin stimmen mehrere Nachrichten überein, daſs der König von Habessinien in Uebereinkunft mit dem Kaiser und mit Benutzung römischer Schiffe, denen er seine leichtgebauten hinzufügte, den Feldzug gegen Jemen unternahm, das er sich unterwarf, wobei Ḏû Nôwâs umkam, wie auch bald darauf sein Nachfolger Ḏû Ġeden, der die letzten Anstrengungen zur Erhaltung der Selbstständigkeit seines Vaterlandes gemacht hatte. Eine Zeit lang blieb nunmehr Jemen in Abhängigkeit von den Königen der Habessinier und wurde von deren Unterkönigen regiert, da der gleichzeitige Procopius (*de bello persico*, I, 20) erzählt, der König der Aethiopier habe den Homeriten einen christlichen König aus ihrem Volke gesetzt, Namens *Ἐσιμφαῖος*, mit der Verpflichtung zu einem jährlichen Tribut, und der Kaiser Justinian habe kurz vor dem Tode des Perserkönigs *Καβάδης, Κωάδης* (Qobâd, † 531 oder Anfang 532), einen Gesandten an den König der Aethiopier und an

den König der Homeriten Esimphäus geschickt, um beide zum Krieg gegen die Perser aufzufordern, deren Einfluſs auf die Homeriten bald nachher neben dem der Habessinier und mit ihnen abwechselnd sich geltend machte. In dem von Johannes Malala ausgezogenen Bericht über jene Gesandtschaft wird gesagt, der König der Axumiter habe den König der Homeriten Indier besiegt, sein Reich erobert und anstatt seiner seinen Verwandten Anganes als Unterkönig bestellt.

Der König von Habessinien, der die Homeriten unterwarf, hieſs wohl አጽብሐ Aẓbĕḥa, der arabische Name أَصْبَح Aṣbaḥ, den die griechischen Schriftsteller mit wahrscheinlich vorgesetztem arabischen Artikel, welcher in einer Reihe damaliger äthiopischer Königsnamen schriftlich davon getrennt erscheint, *Ἐλεσβαᾶς*, *Ἐλεσβόας*, *Ἐλεσβαὰμ*, *Ἐλεσβαὰν* nennen; bei Procopius heiſst er *Ἑλλησθεαῖος*, was, wie Salt treffend bemerkt hat, auf der Verwechslung eines Abschreibers von *β* mit *θ* beruhen wird. Johannes Malala nennt den König, der die Homeriten unterwarf, Anda, den aber, an welchen Justinian seine Gesandtschaft wegen des Perserkriegs schickte, Elesboas (*Historia Chronica*, *Oxonii*, 1691, 8°., p. 195, 196). Bei Nicephorus Callistus XVII, 32 heiſst der König, der nach Besiegung des Damnus mit Justinian wegen der Annahme des Christenthums unterhandelte, David; vorher, XVII, 6, läſst er den König Elesbaan gleich nach dem Sieg über Dunaan Mönch werden; bei Georgius Cedrenus p. 374 heiſst er Adad. Den äthiopischen Nachrichten bei Ludolf (*Historia Aethiopica* II, 4, 34) zufolge hieſs der Besieger der Homeriten ካሌብ Kâlêb; so kommt er in frommen Schriften der Aethiopier häufig vor, was mit den obigen Angaben nur durch die Annahme zu vereinigen ist, daſs auch damals schon der König mehrere Namen gehabt habe, von denen er den einen bei seinem Regierungsantritt seinem früheren hinzufügte.

Esimphäus beherrschte dem Procopius zufolge die Homeriten nicht lange. Viele Sclaven und Gesindel bei dem Heer der Habessinier waren nach der Unterwerfung von Jemen daselbst zurückgeblieben, da ihnen das fruchtbare Land sehr gefiel; sie empörten sich gegen Esimphäus, sperrten ihn in einer Burg ein und wählten zum König der Homeriten einen Namens Abraham, einen Christen, den Sclaven eines Römers, der in Adulis Handelsgeschäfte trieb.

Gegen ihn schickte „Hellestheäus“ 3000 Mann Truppen unter einem seiner Verwandten, die diesen aber im Einverständniſs mit Abraham tödteten, sich mit den Aufrührern vereinigten und gleich ihnen in Jemen verblieben. Ein anderes von „Hellestheäus“ gesandtes Heer ward geschlagen und kehrte nach Habessinien zurück, worauf keine neue Unternehmung erfolgte. Nach des „Hellestheäus“ Tod verglich sich Abraham mit dessen Nachfolger zur Zahlung eines jährlichen Tributs. Er war der Abrahaḧ der arabischen Geschichtschreiber, der die berühmte Unternehmung der Habessinier gegen Mekka anführte, im Jahr des Elephanten, den er ritt, in dem Jahr, in welchem kurz nach jener Unternehmung Moḥammed geboren wurde (570 oder 571); im Gefolge derselben starb er an den Pocken, an der in seinem Heere entstandenen neuen Krankheit. Mesûdî rechnet seine Regierung zu 43 Jahren, was nach den Angaben von Procopius zu viel ist, da Esimphäus noch im Jahr 531 regiert haben soll; Ḥamzaḧ zu 23 Jahren, was zu wenig erscheint. Caussin de Perceval (I, 145) nimmt eine mittlere Zahl von 33 Jahren an, die sich ziemlich nahe einer Angabe anschlössen, welche sich bei der Disputation eines angeblichen Erzbischofs Gregentius von Taphari findet, die unter der Autorität des Königs Abraham mit groſsem Gepränge gegen den Juden Erban (Ἐρβὰν oder Ἑρβὰν) gehalten worden wäre. Danach sollte Abraham 30 Jahre regiert haben und kurz vor Gregentius gestorben sein, dessen Tod den 19. December 552 unter die Regierung von Abraham's Sohn Serdidus gesetzt wird. Diese 30 Jahre werden aber von dem fünften Jahre des Kaisers Justin an gerechnet, der 518 zur Regierung kam, von dem Jahre an, in welchem denselben Nachrichten zufolge der König der Axumiten seinen Feldzug gegen die Homeriten unternahm; die 30 Jahre sind also hier zu viel, und Abraham's Regierung begann nach dem Obigen erst nach 531 und endigte, wie bemerkt, gegen 571. Auſserdem ist, wie man wohl sicher wird annehmen müssen, die Geschichte jener Disputation ein späteres Machwerk, dem wir keine Autorität beilegen können.

Auf Abraham folgten bald nach einander zwei Söhne desselben, welche die Araber hart drückten; die letzteren besiegten mit Hülfe der Perser die Habessinier, von denen sich ein Theil unterwarf, andere nach Africa zurückkehrten. Doch noch einmal rissen die später als Leibwache dienenden Habessinier die Herrschaft an sich,

bis diese gegen das Ende des sechsten Jahrhunderts angeblich nach einer Dauer von 72 Jahren ganz aufhörte und Jemen von persischen Statthaltern regiert wurde.

Auf den Feldzug nach Jemen und die Unterwerfung der Homeriten werden zwei von Rüppell bekannt gemachte Münzen mit griechischer Inschrift, den eine Krone tragenden Bildern der Könige und den ungekrönten der wahrscheinlichen Unterkönige bezogen, bei deren einer das gräcisirte *Αφιδας* dem äthiopischen Az̈bĕḥa wird entsprechen sollen oder vielleicht dem Namen Asfĕḥa. *) Gehören sie, wogegen ich gar nichts zu erinnern habe, in diese Zeit, so zeigen sie, dafs noch damals der Gebrauch griechischer Schrift und Sprache bei den Axumiten vorherrschte; und bemerkenswerth ist es hierbei, dafs, als darauf die himjaritische Schrift angenommen wurde, die griechischen Buchstaben mit ihren Zahlwerthen zur Bezeichnung dieser in jene übergingen und so in der äthiopischen Schrift für immer verblieben, zum Beweis, dafs die Kenntnifs derselben wohl in die Bevölkerung eingedrungen war.

Aus allem Vorhergehenden folgt nur die grofse Verwirrung und Unsicherheit in der Geschichte dieser Begebenheiten, da auch die Araber selbst die Geschichte von Jemen für sehr mangelhaft erklären und die griechischen Nachrichten sich so vielfach widersprechen.

§. 214.

Für die nächstfolgenden Jahrhunderte wird die äthiopische Geschichte wo möglich noch dürftiger, da nunmehr jede Verbindung mit dem byzantinischen Reiche aufhörte, nachdem die Mohammedaner im Jahr 641 Alexandrien erobert und zehn Jahr später den König von Nubien zur Zahlung eines Tributs gezwungen hatten, auch die Chronisten von diesen Zeiten noch nichts zu erzählen wissen. Nach

---

*) Der Erläuterung dieser Münzen bei Rüppell II, p. 344 vermag ich nicht beizustimmen; sie leidet, wie aus den obigen Angaben über den Krieg gegen die Homeriten hervorgeht, an chronologischen Gebrechen, da auf die Autorität von Cedrenus hin dieser Krieg in das 15. Regierungsjahr Justinian's, in das Jahr 542, gesetzt wird; dann an mangelhafter Auffassung der Quellen, da der angeführte Malala erzählt, der König der Auxumiten habe den Anganes zum König über die Homeriten gesetzt, nicht aber, dafs er selbst der Anganes gewesen.

den Anfang oder die Mitte des zehnten Jahrhunderts wird die Vertreibung der bisherigen Regentenfamilie aus dem Salomonischen Stamme gesetzt, deren letzter ድልናዖድ Dĕlnâo̱d war; sie soll durch eine Jüdin bewerkstelligt worden sein, die Judith (ጉዲት Gŭdit oder ዩዲት judit), Esther (አስቴር Astêr) oder እሳት Ĕsât Feuer genannt wird, dann auch ዛጔ Zâgŭê, weſshalb ihre Nachfolger unter dem Namen der *familia Zagaea* aufgeführt werden. Einem derselben, dem König ለሊበላ Lalibalâ, werden groſse Bauwerke, in Felsen gehauene Kirchen zugeschrieben, die er durch Künstler aus Aegypten habe ausführen lassen. In einer ausgezeichneten Abhandlung „Zur Geschichte des abyssinischen Reichs, von Prof. A. Dillmann“ im 7. Band der Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, S. 338—364, kommt S. 349 die Nachricht aus einer äthiopischen Chronik vor, dem Dĕlnâo̱d sei das Reich geraubt und anderen gegeben worden, die keine Israeliten waren, nämlich den Zâgŭê. Nach der Mitte des 13. Jahrhunderts (etwa 1270 bei Rüppell) kam wieder ein Nachkomme der alten Königsfamilie, ይኩኖ ፡ አምላክ Îkunô Amlâk, auf den Thron; erst mit ihm beginnt eine zusammenhängendere Geschichte von Habessinien.

§. 215.

Neben der heidnischen und nachmaligen christlichen Bevölkerung sehen wir in Habessinien schon in älteren Zeiten Bekenner der jüdischen Religion, die in Jemen so viele Anhänger gefunden hatte. Da keine Spur einer Uebersetzung von Schriften des Alten Testaments in das Arabische aus diesen Zeiten vorhanden ist, das bis kurz vor Moḥammed noch gar nicht geschrieben wurde, also noch weniger eine in die Sprache von Jemen erwartet werden kann, welches die jüdische Religion aus Ḥeḡâz bekam, so muſs man annehmen, daſs die dortigen Bekenner derselben diese nur vermittelst mündlichen Unterrichts erhielten und fortpflanzten. Die Verbreitung derselben in Habessinien war, wie es mir scheint, nur auf zwei Wegen möglich, da die oben berührte angebliche syrische oder assyrische Colonie, wenn sie auch aus Juden bestanden hätte, was nirgends gesagt wird, ihrer Herkunft zufolge den hellenistisch-jüdischen Einfluſs, dessen Spuren wir wohl anerkennen müssen, nicht hätte vermitteln können. Alexandrinische Juden, die sich doch auch wohl an dem Handel auf dem rothen Meere betheiligt haben werden, konnten ihren Glauben

eben so wohl in Habessinien eingeführt haben, wie die Anhänger griechischer Religion die ihrige. Eine Verbindung mit Aegypten zu Land war, wie ja die Adulitische Inschrift nachweist, in diesen Zeiten gleichfalls möglich. Kam die jüdische Religion von Aegypten aus, so konnte sie eine Zeit lang in Büchern der Septuaginta ihre heiligen Schriften haben, bis die Kenntnifs der griechischen Sprache in Habessinien verloren ging. Der andere Weg war der von Jemen aus; dann hätte wahrscheinlich während der Zeit der Verbindungen der Axumiten mit jenem Lande oder erst unter dem Druck der Mohammedaner der Uebergang von Juden nach Africa Statt gefunden, und in diesem Falle hätten sie keine heilige Bücher gehabt. Ihre Nachkommen haben von den Habessiniern den Namen ፈላሲያን Falâsîân oder Falâsjân Einwanderer erhalten; nach Ludolf dagegen, *Hist. aethiop.* I, 14, 45, sollen nur diejenigen so heifsen, welche gegen Westen hin auswanderten; die Verbreitung ihres Glaubens war jenem Namen nach also wohl nicht blos das Werk fremder Lehrer. Jedoch ist es nicht unwahrscheinlich, dafs sie unter den Bewohnern eines Landes, das, wie es scheint, noch fast ohne Religion war, viele Bekehrungen zu der ihrigen machten und sich dadurch verstärkten. Früherhin über ganz Habessinien verbreitet, lebten sie nachmals in den ihnen zugehörigen Districten abgesondert von den anderen Bevölkerungen zum Theil unter eigener Regierung so gut wie unabhängig, waren geraume Zeit hindurch mächtig und führten auch Kriege mit den christlichen Herrschern, bis sie nach dem Anfang des 17. Jahrhunderts (1616) in den dem König ሱስንዮስ Susnîôs unterworfenen Provinzen auf seinen Befehl zu gleicher Zeit ermordet und ihre Kinder als Sclaven verkauft wurden. Die Uebriggebliebenen wurden zur Taufe gezwungen. Aber die Juden erhielten sich in anderen Landestheilen, vorzüglich in den südwestlichen Provinzen. Ihr Einflufs mufs einst bedeutend gewesen sein, zumal da auch wahrscheinlich vielleicht längere Zeit hindurch der Thron von Habessinien von Bekennern der jüdischen Religion eingenommen wurde; nur dadurch wird es erklärlich, wie so viele jüdische Satzungen von den christlichen Habessiniern angenommen werden konnten und von ihnen fortdauernd streng beobachtet werden. Jetzt treiben die Juden vorzugsweise und zwar fleifsig verschiedene Handwerke, mit denen sich die gegenwärtig so rohen Habessinier in den nördlichen Provinzen wenigstens nicht befassen und allen Nachrichten

zufolge auch in früheren Zeiten nicht befafsten, sondern sich immer fremder Künstler, Aegypter und Griechen bedienten, wie diefs auch Maqrîzî aus seiner Zeit, dem fünfzehnten Jahrhundert, erzählt. Handel treiben die Juden nicht, der in Habessinien in den Händen der Mohammedaner ist, auch nur sehr wenig Ackerbau, den sie von ihrer christlichen Dienerschaft besorgen lassen. Jahrhunderte hindurch von den Christen geschieden, bei denen vielfache Racevermischungen Statt fanden, und indem sie nur unter sich heiratheten, konnte sich ein bestimmter Gesichtstypus bei ihnen erhalten oder ausbilden, der sie von den Christen unterscheidet, wie sie sich auch von ihnen in Sprache und Schrift unterscheiden. *) Nach der Angabe von Bruce, der darüber genaue Erkundigungen bei ihnen selbst eingezogen haben will, sind sie nicht im Besitz der Originalschriften ihres Glaubens, sondern sie bedienen sich der äthiopischen Uebersetzung des Alten Testaments, derselben, die mittelbar aus der Septuaginta geflossen und noch mit Apocryphen vermehrt auch im Gebrauch der Christen ist. Abweichend davon ist zwar die von Ludolf (in der *Hist. aethiop.* I, 14, 46) gegebene Nachricht, dafs sie noch die hebräische Bibel besäfsen und sich unter einander eines verdorbenen talmudischen Dialectes bedienten; aber gerade dieser letzte Zusatz macht die Sache mehr als verdächtig, zumal da Bruce ausdrücklich versichert, dafs ihnen jede Kenntnifs des Hebräischen abgehe. Auch beruht die Nachricht bei Ludolf auf der Aussage der Jesuiten, die sich um die Sache offenbar sehr wenig bekümmerten und die von dem Aethiopischen und Amharischen abweichende Mundart der Juden für einen verdorbenen talmudischen Dialect genommen haben mochten. Dafs sich aber die damaligen Jesuiten in Habessinien mit kritischen und sprachlichen Forschungen nicht sehr beschäftigten, geht aus ihrer Ansicht über die griechische Inschrift von Axum hervor, die Ludolf im *Comment.* p. 251—252 anführt.

---

*) In einem Schreiben an Lefebvre (*Voyage en Abyssinie* I, p. 166) sagt Dillon von ihnen: *La langue des Felachas diffère de celle des Amaréens, et ils ont une écriture qui leur est propre. Le type de leur physionomie n'est pas moins tranché : ils ont le teint d'un brun olivâtre assez foncé, le front saillant, le nez courbé, les lèvres moins épaisses que celles des Amaréens : l'ovale de la tête est rétréci à la partie inférieure. Ces traits forment un ensemble assez peu agréable, quoique régulier. Ils sont faibles de corps et peu courageux; mais ce sont les hommes les plus industrieux de l'Abyssinie.*

Von den Falâsjân trennten sich, wie es scheint, und zwar einer Angabe bei Rüppell zufolge gegen das Ende des dreizehnten Jahrhunderts die Kemmont, Camaunten, Gamant, K'mant (wie sie bei Bruce, Gobat, Rüppell, Lefebvre geschrieben werden, wahrscheinlich ቀማንት), reden aber noch dieselbe Sprache wie jene. „Sie glauben," nach Rüppell II, p. 149, „an einen einzigen Gott und an die Unsterblichkeit und erkennen blos Moses als einen von Gott inspirirten Propheten an, wollen aber von keinem Religionsbuch etwas wissen". Ihre Trennung von ihren früheren Glaubensgenossen, die, wie aus dem Folgenden hervorgeht, wohl erst nach und nach im zwölften und dreizehnten Jahrhundert die äthiopische Bibelübersetzung werden erhalten haben, mag vielleicht mit der Einführung dieser Uebersetzung im Zusammenhang stehen; der eine Theil der Juden hätte dann das ganze Alte Testament in seiner vermehrten äthiopischen Gestalt angenommen, der andere wäre bei der einfachen durch die Ueberlieferung und Gewohnheit vermittelten Lehre stehen geblieben. *)

§. 216.

Nach dem Gebrauch, den die Axumiten von der griechischen Sprache und Schrift machten, ist es klar, dafs sie vor der Unterwerfung der Homeriten keine Schrift für ihre Sprache hatten. Der gewifs nicht innigen Verbindung beider Bevölkerungen während der Unterwerfung der letzteren darf man wohl keinen Einflufs auf die Sprache der ersteren zuschreiben, anders aber verhält es sich mit der Schrift.

---

*) Rüppell sagt von ihnen II, p. 150 : „Charakteristisch und ziemlich mit einander übereinstimmend sind die Kopfform und die eigenthümlichen Gesichtszüge der Anhänger dieser Secte; sie sind nämlich identisch mit denen der alten Aethiopier und bestehen in einem schlanken, ovalen Kopf, einer etwas auswärts gekrümmten Nase, einem kleinen Mund mit etwas aufgeworfenen Lippen, schönen, grofsen und lebhaften Augen und einem schöngelockten und etwas gekräuseltem Haare. Die Körperhöhe der Männer beträgt im Durchschnitt fünf und ein halb französische Fufs."

In einem Schreiben von Dillon an Lefebvre (*Voyage* I, p. 168) heifst es: „*Le profil des K'mants ressemble beaucoup à celui des Arabes; on trouve chez eux un plus grand nombre d'hommes blancs que dans les autres races d'Abyssinie. Ils sont robustes et peuvent transporter les plus lourds fardeaux; leur bravoure, et leur agilité à gravir les montagnes les plus escarpées, les font rechercher des généraux abyssins; ils ont cependant la réputation d'avoir l'esprit lent.*"

Wahrscheinlich schon frühe, als Südarabien die Hauptniederlage des indischen Handels war, hatten dessen dadurch reich werdende Bewohner von den Phöniciern die Schrift derselben erhalten, die sie in gleicher Richtung wie diese von der Rechten zur Linken gestellt anwandten. Besondere den Buchstaben beigesetzte Vocalzeichen, wie sie seit dem Anfange des Mittelalters für andere semitische Schriftgattungen aufkamen, hatte die südarabische, die himjaritische, Schrift nicht, die jener Zeit vorausging und dann von der herrschenden arabischen Schrift verdrängt wurde. Die Richtung der unverbundenen himjaritischen Buchstaben konnte, als diese von den Aethiopiern angenommen wurden, als gleichgültig angesehen werden, und da die Aethiopier durch den bisherigen Gebrauch der griechischen Schrift mehr an die entgegengesetzte Richtung gewöhnt waren, so wandten sie nunmehr auch in dieser von der Linken zur Rechten hin die himjaritischen Buchstaben an, die sie ihrer Sprache viel leichter anpassen konnten, als diefs bei dem weit fremdartigeren griechischen Alphabet möglich gewesen wäre. Indessen sind in dem ***Dictionary of the Amharic language by Isenberg, London***, 1841, zwei bei dem Dorfe Jahâ in Tigre gefundene, von dem Verfasser copirte Inschriften bekannt gemacht worden, die mit unveränderten himjaritischen Buchstaben noch von der Rechten zur Linken laufen. Sie sind von Neuem abgebildet in der Hallischen Allg. Literatur-Zeitung 1842, Nr. 91, p. 115, und bei dem Excurs von E. Rödiger über himjaritische Inschriften am Ende von Wellsted's Reisen in Arabien, Halle, 1842, im 2. Band. Auch Salt machte p. 431—432 der ***Voyage to Abyssinia*** von ihm wohl ebendaselbst in den Ruinen des Klosters von Abba Asfé in Yeeha aufgefundene äthiopische Inschriften bekannt (deren erste verkehrt gestellt ist). Sie haben gleich den anderen ältesten äthiopischen Inschriften bei Salt noch keine Vocale. Abbâ Afê, ኣባ፡ ኣፌ፡ wie er bei Ludolf ***Hist.*** III, 3, 4 heifst, war einer der neun aus dem Römischen Reiche nach der Annahme des Christenthums von Seiten der Aethiopier gekommenen heiligen Mönche, auf dessen Namen das prachtvolle Kloster errichtet wurde. Auf der Rückseite der griechischen Inschrift von Axum befinden sich gleichfalls die sehr spärlichen Reste einer vocallosen äthiopischen Inschrift, bei der, so viel ich weifs, noch nicht ermittelt ist, ob sie ihrem Inhalt nach der griechischen entspricht oder unabhängig von dieser vielleicht erst einer späteren Zeit angehört. Ebenso sehen wir auf

einer Kupfermünze (Nr. 3 bei Rüppell) mit der Aufschrift negus Armah (König Armâḫ) um dessen Bild, die in die erste Hälfte des siebenten Jahrhunderts oder die letzte Hälfte des neunten Jahrhunderts nach den Listen bei Rüppell gehören könnte, je nachdem man sie auf den ersten oder zweiten Armâḫ bezieht, hier und auf dem Revers äthiopische Buchstaben ohne Vocale. Ob aber nur ein Armâḫ oder zwei Könige dieses Namens regiert haben und wann, bleibt ungeachtet obiger Zeitbestimmungen ganz ungewiſs, da die Listen hier sehr von einander abweichen.

In den beiden von Rüppell bekannt gemachten äthiopischen Inschriften aus Axum finden sich die Vocalzeichen in der Periode zwischen ihrer Entstehung und Ausbildung. Jene Inschriften wurden von Rödiger in der Hallischen allg. Literaturzeitung 1839, Nr. 105—107, dann von Dillmann in der angeführten Abhandlung „Zur Geschichte des abyssinischen Reichs“ erläutert. Sie beschreiben Feldzüge von Tazênâ, dem Sohn des Alamidâ (dem oben erwähnten Sohn von Salâdôbâ), deren einer, wie es scheint, sich bis in die Gegenden von Meroe erstreckte. Für einen Christen möchte ich den Tazênâ diesen Inschriften zufolge nicht halten; ein solcher würde wohl nicht blos vom Herrn des Himmels und in Ausdrücken, die auf das Alte Testament hinweisen, gesprochen haben, sondern in mehr christlichem Sinne von der Dreieinigkeit, von Christus, überhaupt auf eine Weise, die ihn entschieden als Christ bezeichnete. In der Königsliste p. 348 bei Dillmann und der darauf folgenden p. 349 wird er als Vater von Kâlêb angegeben, von dem König, der (von Kaiser Justin I bewogen) den Krieg gegen die Homeriten unternahm. Diesen Kâlêb, der (jedoch unter anderem Namen) den Griechen zufolge gelobt haben soll, nach erlangtem Siege Christ zu werden, stellen die äthiopischen Schriften wegen seines christlichen Glaubenseifers sehr hoch; sein Sohn und Nachfolger hat den christlichen Namen ገብረ፡መስቀል፡ Gebra Masqal Sclave des Kreuzes.

Daſs Inschriften mit schon so weit ausgebildeter Vocalisation dieser frühen Zeit angehören sollten, ist denen des Klosters von Abbâ Afê gegenüber ganz unwahrscheinlich oder vielmehr unmöglich. Wie aus dem Folgenden hervorgehen wird, fallen die Anfänge äthiopischer Literatur weit später, und es ist kaum anzunehmen, daſs die Vocalbildung dieser so viel vorausgeeilt sein sollte, da nur, wenn sie schon zu einer etwas ausgedehnteren Anwendung gelangt war,

sich das Bedürfniſs nach jener geltend machen konnte. Daſs sich die äthiopische Orthographie auf die arabische gestützt nach dieser ausbildete, dürfen wir nach ihrer ganzen Gestaltung als gewiſs annehmen; es liegt also die Idee sehr nahe, daſs sich ihre Vocalisation auch nach der arabischen entwickelte, so vielfach und wesentlich sie sich auch von dieser unterscheidet. Einen Beweis dagegen aus den ganz unsicheren und sich überall widersprechenden Königslisten führen zu wollen, halte ich für sehr gewagt. Indessen bleibt noch eine andere Erklärung möglich für den Weg, auf welchem die äthiopische Vocalisation entstanden sein könnte, da wir wohl nicht annehmen dürfen, daſs sie zu einer Zeit, als noch so wenig geschrieben wurde, ohne äuſseren Einfluſs zu Stande gekommen wäre. Einen solchen Einfluſs könnte nämlich die griechische Schrift ausgeübt haben, nach deren Vorbild man sich bewogen gefunden hätte, neue Vocalzeichen in die himjaritische Schrift aufzunehmen, die man wohl auch nach jenem Vorbild in die Richtung von der Linken zur Rechten umgestellt hatte. Und kommen schon damals in der griechischen Schrift Zusammenziehungen von Consonanten und Vocalen in einen Zug vor, wie ja auch die Axumitische griechische Inschrift solcher hat, so lag es ganz nahe, auf ähnliche Weise den himjaritischen Buchstaben Vocalbezeichnungen anzuschlieſsen.

Uebrigens ist hier, ist in der äthiopischen Geschichte alles noch dunkel; für keine einzige Ansicht wage ich es mich entschieden auszusprechen, denn ich habe für keine hinlängliche Gründe, um sie einer anderen gegenüber fest halten zu können.

§. 217.

Die äthiopische Schrift und Literatur war während ihrer Blüthe und bis auf die neuesten Zeiten vorzugsweise Sache der Geistlichkeit und weniger Gebildeten; nie wurde sie ein Gegenstand des gewöhnlichen Verkehrs, sehr wenig zur Correspondenz benutzt, deren Stelle meistens mündliche Botschaften vertreten muſsten. Die Sprache erhielt keine wissenschaftliche Cultur wie die arabische und auf deren Grundlagen die syrische und die hebräische. Monophysitische Priester kamen aus Aegypten, Syrien und Armenien zu den glaubensverwandten Habessiniern; ihnen werden wohl alle die älteren Uebersetzungen christlicher Schriften für die letzteren zuzuschreiben sein. Die Habessinier geben selbst an, ihre Uebersetzung der heiligen

Schrift sei aus einer arabischen geflossen (Ludolf, *Comm.* p. 295); sie gehört also offenbar der Zeit an, in welcher sich die Christen in Aegypten genöthigt gesehen hatten, sich arabischer Uebersetzungen der heiligen Schrift zu bedienen, deren nach und nach mehrere entstanden. Da die Psalmen meistens eines der ersten Bücher waren, welches man für die neuen Christen übersetzte, und sie auch bei den Habessiniern im gröfsten Ansehen stehen, so bietet uns die äthiopische Psalmenübersetzung, nach der arabischen des Melchiten Abd allah ben el Faḍl gemacht, einen Anhaltspunct dar. Diese, die arabische, ward im Jahr 1052 vollendet (Rosenmüller, Handbuch für die Literatur der biblischen Kritik und Exegese, Göttingen, 1799, 8°., III, S. 52; Gildemeister in der Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, V, S. 217); wir werden also die Anfänge der eigentlichen äthiopischen Literatur nicht wohl über das elfte Jahrhundert hinausrücken dürfen. Von einer diesen Zeiten vorausgegangenen äthiopischen Literatur fehlt jede Spur, denn eine solche bilden die axumitischen Inschriften nicht, wenn sie auch früheren Zeiten angehören sollten.

Die äthiopische Bibelübersetzung stimmt im Alten Testament grofsentheils mit der Septuaginta überein, was bei einer in Aegypten entstandenen arabischen Uebersetzung natürlich ist; es stimmt aber jene auch zuweilen gegen die uns bekannten arabischen Uebersetzungen mit der Septuaginta überein. Defswegen braucht sie jedoch nicht unmittelbar aus letzterer geflossen zu sein, denn wir kennen schwerlich alle damals vorhandene arabische Uebersetzungen, noch weniger die koptischen, deren Einflufs gleichfalls Berücksichtigung verdient. Dann gab es auch arabische Handschriften mit Varianten der griechischen, syrischen und koptischen Texte (D. Joh. Leonhard Hug, Einleitung in die Schriften des Neuen Testaments, Tübingen, 1808, I, §. 105), und der äthiopische Uebersetzer konnte defshalb auch Lesearten gegen die arabische Uebersetzung aufnehmen. Daher kommen wohl auch im Neuen Testament die Vereinigungen verschiedener Lesearten in einem Zusammenhange vor, als ob der Originaltext beide neben einander hätte. Die bei den Habessiniern so viel gelesene Offenbarung Johannis hat bei ihnen den aus *ἀποκάλυψις* verdorbenen Namen abuqalamsis als arabischen Vatersnamen des Johannes, ራእየ ፡ ዮሐንስ ፡ አቡቀለምሲስ ፡ rāja jôḥannes abuqalamsis *Gesicht des Johannes Abuqalamsis*, was auf die Ueber-

setzung aus dem Arabischen hinweist. Die Schriften mehrerer griechischen Kirchenväter waren in das Arabische übersetzt worden und wurden es aus diesem in das Aethiopische. Ebenso wurden aus dem Arabischen des Joseph Gorionides Geschichte der Juden und Elmakin's Chronik übersetzt; eine Handschrift davon beschreibt Ewald in der Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, V, S. 200, am Ende seiner Abhandlung über die Aethiopischen Handschriften in Tübingen; in der Jahresangabe dabei ist aber ein Irrthum, da die Jahre 1010 der Diokletianischen und 765 der Arabischen Aera, die zusammenstimmen sollen, 70 Jahre auseinanderliegen (1293—1294 und 1363—1364 unserer Zeitrechnung), unrichtige vergleichende Jahresangaben, die in äthiopischen Handschriften gar nichts ungewöhnliches zu sein scheinen. Die Vermittelung griechischer Namen und Worte durch das Arabische, die anfänglich noch unvollkommner ausgebildete äthiopische Vocalisation erklären auch Abweichungen der Aussprache, die bei unmittelbarem Uebergange aus griechischen Texten nicht so leicht Statt gefunden haben würden. So ward aus *Γρηγόριος* Gôrgôrîôs, aus *Κορινθίους* Qôrôntôs, aus dem im Accusativ beibehaltenen *κύκνον* qaqanôn, aus *συναξάρια* Heiligengeschichten sĕnkĕsâr anstatt sĕnaksâr. Vorzugsweise unter dem Einflusse der arabischen Orthographie wird sich die äthiopische bei jenen Uebersetzungsarbeiten ausgebildet haben, die wir als die Anfänge der äthiopischen Literatur ansehen müssen, wie so manche andere Völker die Anfänge der ihrigen mit dem Christenthum erhielten. Die eigenthümliche äthiopische Literatur, die sich hierauf entwickelte, umfafst nur wenige Chroniken, dann Heiligengeschichten, theologische, mystische und liturgische Schriften. Ihre Blüthe möchte vielleicht in das fünfzehnte Jahrhundert zu setzen sein. In dieses gehört das als ausgezeichnet der Sprache nach von Ludolf gerühmte und von ihm beständig angeführte ኦርጋኖን ፡ ድንግል ፡ ôrgânôn dĕngĕl d. i. *Organon musicum B. Virginis* des Abbâ Georg*), der nach Bruce (Buch II, Cap. 7) ein Armenier war und das wegen der Reinheit seiner Sprache sehr geachtete Buch um das Jahr 1440 schrieb. Bei Rüppell II, S. 357 wird ein Streit der habessinischen Geistlichkeit mit dem Franken Abbâ Georgis unter der Regierung von Zara jâqôb (reg.

---

*) Ludolf, *Hist. aeth.* III, 4, 47, *Comment.* p. 346, wonach der Abbâ Georg noch mehreres geschrieben haben soll.

1434—1468) erwähnt, also zwei verschiedene Zeugnisse, dafs der Abbâ Georg ein Ausländer war. Ihm gehört sicherlich auch das von Ewald in der angeführten Abhandlung beschriebene መጽሐፈ ፡ ምስጢር ፡ maẓḥafa mĕsṭir an, das Buch des Mysteriums, das Ludolf (*Hist.* III, 4, 46) unter demselben Titel erwähnt, „*Liber arcanorum. De haeresibus agit autore S. Georgio.*“ Von ihm sagt Ewald S. 195: „In Hinsicht der Darstellung und Rede ist dieses Werk sehr ausgezeichnet und gehört wohl zu dem Besten, was die Aethiopische Literatur im kirchlichen Fache aus ihrer eigenen Kraft hervorgebracht hat. Als Verfasser bezeichnet sich ein gewisser Georgios.“ — Nach der Unterschrift wurde das Buch im Jahr 1424 unserer Zeitrechnung vollendet. *)

---

*) Die Unterschrift, die ich mir einiger chronologischen Schwierigkeiten wegen mit den hinzugefügten Bemerkungen ganz herzusetzen erlaube, lautet am angeführten Orte wörtlich übersetzt so:

„Vollendet wurde dies Buch im Jahre des Erbarmens [1]) 6932 nach Römischer Rechnung, 6924 nach der Rechnung von Africa, welches noch vor Rom die Predigt Petri und Pauli hörte, 6917 nach der Rechnung der Aegypter, welche vom siebenten Jahre des Nero an Christen wurden, da der Evangelist Markos ihnen predigte und den Bischof Anianos einsetzte, 6992 nach der Rechnung Aethiopiens, welches das h. Haus Gottes ist, so an Christus glaubte ohne die Apostel; im 3. Monate nach Hebräischer und im 10. nach Aegyptischer Rechnung [2]); im zehnten Jahre der Herrschaft Isaaq's [3]); am 27. Tage des Monats Pejon [4]), das ist am 20. des Senae am Abend, am 21. des Monats Chezirân, 9 Tage vor dem Anfange des Tamuz, am . . . . des Römischen Monats Julius, am Hebräischen Neumonde; in der 18. Epakte, im 6. Pinthion [5]), in der 3. Indictio, der 6. Epagomene, am 2. Festtage des Evang. Johannes; in der Stadt Sagelâ, am Mittwoch um 9 Uhr. Da es weiter keinen Aethiopischen König des Namens Isaaq gibt als den, welcher von den bis jetzt bekannten Quellen freilich ohne ganz genaue Begränzung etwa in den Anfang des 15. Jahrh. n. Chr. gesetzt wird [6]), womit denn auch die obigen Jahreszahlen wenigstens im Grofsen völlig übereinstimmen; so sieht man daraus, wie viele Zeitberechnungen damals in Aethiopien bekannt waren und wie mancherlei Kenntnisse dort in besseren Zeiten zusammengeflossen sein müssen.

[1]) „Dafs damit die Jahre der Welt gemeint seien, ist oben schon gesagt; wir sehen aber nun, was Scaliger und Ludolf nicht wufsten, dafs die gewöhnlich so genannte Aethiopische von den 3 anderen abweicht, welche offenbar dieselben sein sollen, die Scaliger *Aera Constantinopolitana Paschalis*, *Aera Orientalis* und *Aera Constantinop. Lunaris* nennt. Was die Unterschrift übrigens bei den Ländern bemerkt, könnte für die blofse Zeitbestimmung besser fehlen.

[2]) „Die Hebräische nämlich vom Nisan, d. i. vom Frühling an gerechnet.

§. 218.

Dafs ein Bergland, wie diefs Habessinien in so hohem Grade ist, zu allen Zeiten verschiedene Dialecte gehabt haben mufs, liegt

---

[3]) „Welcher also damals König von Aethiopien gewesen sein mufs.

[4]) „Gemeint ist der Koptische Monat payne, welcher allerdings ungefähr dem Aethiop. senae, dem Syrischen chezîrôn, aber dem lateinischen Junius entspricht, sodafs der folgende Name Julius ein Schreibfehler sein mufs; auch ist gewifs nur durch einen solchen der Tag des Römischen Monats ausgelassen.

[5]) „Steht für plinthion, s. Scaliger *de emendat. tempp.* p. 691.

[6]) „Nach Ludolf, *Hist.* II, 6, 4 der vierte vor Zara-jaqob."

Die drei ersten Angaben der Jahre des Erbarmens, das heifst der Schöpfung der Welt, entsprechen gleichförmig dem Jahr 1424 (oder 1423—1424 vom 30. August an gerechnet) unserer Zeitrechnung. Es sind die drei oben in Bezug auf die Regierung des Königs Bâzên erwähnten Aeren, deren erste, die constantinopolitanische, 5508 Jahre vor Christus zählt, die zweite 5500 Jahre. Diese 5500 Jahre hatte Julius Africanus bis zur Geburt Christi angenommen; wie schon bemerkt ist diefs die von Georg Syncellus und Theophanes befolgte Rechnung der Weltjahre, *Aera historica seu historicorum* und unpassend auch *Aera Alexandrina* genannt; 5501 ist gleich 1 unserer Zeitrechnung, wie diefs 5509 der constantinopolitanischen ist. Diese beiden Aeren finden sich nebeneinander ohne nähere Angabe in den serbischen Handschriften gebraucht. Die dritte der oben angegebenen Aeren „nach der Rechnung der Aegypter" ist die alexandrinische, die 5492 Jahre vor Christi Geburt zählt, wonach hier 6916 anstatt 6917 stehen müfste, aber ein Irrthum von einem Jahr findet sich häufig auch bei anderen Völkern in der Angabe der Weltjahre nach einer der griechischen Rechnungen, da der verschiedene Jahresanfang leicht zu Verwirrungen führt. Diese letzte Aere, die alexandrinische, deren Jahre mit dem 29. August, nach Schaltjahren mit dem 30. beginnen, ist die gegenwärtig in Habessinien und den dortigen Chroniken allgemein gebräuchliche. Die darauf folgende Angabe „6992 nach der Rechnung Aethiopiens" weifs ich nicht zu erklären; sie pafst zu keiner sonst bekannten Aere. Ludolf führt (*Comment.* p. 385) mehrere andere Angaben von Weltjahren bei Aethiopiern an, die ganz eben so unverständlich wie die obige sind und es ist auch kein Zusammenhang unter allen diesen zu ermitteln. Das zehnte Jahr der Herrschaft Isaaq's stimmt völlig mit den Angaben bei Rüppell II, S. 356 überein, so wie auch mit dem gleichzeitigen bei Maqrîzî, wir sind also hier auf festem historischem Boden. Der 10. Monat nach Aegyptischer Rechnung wiederholt sich in der folgenden Angabe „am 27. Tage des Monats Pejon." Der 27. ägyptische Paôni ist unser 21. Juni im julianischen Kalender. Hiermit müfste nun die gleich darauf folgende Angabe übereinstimmen, da die äthiopischen und koptischen Monate ganz gleich sind und der koptische Kalender nach Aethiopien übertragen ist; nur aber sind es hier andere Monatsnamen, deren Ursprung, so viel ich weifs, noch nicht

in der Natur der Sprache, und ebenso dafs jene im Fortgange der Zeit mehrfachen Veränderungen unterworfen sein mufsten. Als Hauptsprachen von Habessinien haben wir die von Tigrê (ትግሬ

---

erklärt ist. Denn die Annahmen bei Rüppell II, S. 35 reichen dazu nicht aus. Maskaram mit masqal Kreuz in Verbindung zu bringen, scheint mir gewagt, da k und q im Aethiopischen selbst nicht leicht mit einander wechseln; der Naḥasê fällt in den August, der hebräische Nîsân in den März und April; das äthiopische Tâḫsâs und das koptische Koiak oder Ḫoiak sind sich auch nicht sehr ähnlich; am meisten etwa noch Hĕdâr und Atôr, sahidisch Hatôr. Anstatt des 27. Sĕnê, wie man nach dem Vorhergehenden und Folgenden erwarten müfste, steht der 20. Sĕnê, das ist der 14. Juni. Das hierbei stehende „am Abend" pafst zu der nachfolgenden Angabe „um 9 Uhr", da die Stunden von Sonnenaufgang an nach einer auch in Aegypten vorkommenden Bestimmung der Tageszeit gezählt werden; die Habessinier theilen den Tag in zwölf Theile und rechnen die Tageszeit nach der Länge des Schattens. Der 21. Hĕzîron ist der 21. Juni, da der syrische Kalender unter der römischen Herrschaft mit dem römischen so in Uebereinstimmung gebracht war, dafs jeder syrische Monat einem römischen entsprach. Mit der Angabe „am hebräischen Neumonde" wird wohl dessen Feier durch die Juden gemeint sein; der dem 21. Juni nächste Neumond im Jahr 1424 war aber am 26. Juni. Die nun folgenden Bezeichnungen beziehen sich nach der Gewohnheit der Habessinier auf die Sicherstellung des Jahres. Die 18. Epacte fällt auf das Jahr 1424, der 6. Plinthion auf das Jahr 1423—1424. Die 3. Indiction fällt auf das Jahr 1425; die Angaben der Indictionen weichen aber häufig um ein Jahr von einander ab, und möglicher Weise kann diese Indictionenzählung auch derjenigen eines Landes entnommen sein, dessen Steueranschlag ein Jahr später begonnen hatte, worauf dann von diesem an fortgezählt wurde. Die 6. Epagomene bezeichnet das äthiopische Schaltjahr, da die gemeinen Jahre nur fünf Epagomenen haben; das äthiopische Schaltjahr war aber das Jahr 1422—1423, ein Jahr des Evangelisten Lucas, da die Habessinier jedes Jahr mit dem Namen eines Evangelisten benennen, worauf sich auch die Eintheilung des Plinthion (in Vierecke oder Vierzahlen) bezieht, und das unserem Schaltjahr vorausgehende Jahr des Lucas ist das äthiopische Schaltjahr. Die zweite *feria* des Evangelisten Johannes bedeutet den Wochentag (nicht Festtag), womit das laufende Johannisjahr anfing; der Neujahrstag heifst der Tag des Johannes. Das Jahr 1423—1424 fing nach dem vorausgegangenen Schaltjahr am 30. August an, das war ein Montag; der 21. Juni 1424 aber war ein Mittwoch, wie dieser Tag am Ende der Unterschrift in Uebereinstimmung mit zweien der Monatstage angegeben ist. Wollte man gegen alle bekannte Bestimmungen obiger 6. Epagomene zu Gefallen das Jahr 1423—1424 für ein Schaltjahr nehmen, was es nicht sein kann, so würden alle vorhergehende Angaben der Monats- und Wochentage, die bis auf eine zusammenstimmen, im äthiopischen Text falsch sein. Indessen wäre es wohl möglich, dafs der Angabe der 6. Epagomene ein sonstiger Irrthum oder Schreibfehler zu Grund läge.

Tĕgrê) oder der nordöstlichen Provinzen und die von Amḫ̮ârâ, Amḫ̮ârâ (አምሐራ ፡ አምኃራ ፡) oder der südwestlichen Provinzen anzusehen. Die Sprache, welche wir gewöhnlich die äthiopische nennen, war in früheren Zeiten die herrschende in Habessinien und gehörte vorzugsweise der Provinz Tigrê an, deren Hauptstadt Axum war. Bei der Verlegung des Regierungssitzes unter Îkunô Amlâk wurde die amḫ̮ârische Sprache herrschend; in Tigrê entwickelte sich nach und nach der heutige Dialect dieser Provinz, der noch gegenwärtig der alten Sprache am nächsten steht. Diese heifst ልሳነ ፡ ግዕዝ ፡ Lĕsâna Gĕz die Sprache von Gĕz d. i. von Aethiopien, so genannt als Land der Freien oder der Einwanderer, auch blos Gĕz mit Weglassung von Lĕsâna; dann mit dem fremden Landesnamen ልሳነ ፡ ኢትዮጵያ ፡ Lĕsâna Itîôp̄îâ die Sprache von Aethiopien, oder aber auch ልሳነ ፡ መጽሐፍ ፡ Lĕsâna maz̮ḫ̮af die Sprache der Schrift, die Schriftsprache, den Vulgardialecten gegenüber, weil noch bis jetzt gewöhnlich nur in ihr geschrieben wird, was bei dem Amḫ̮ârischen selten und aus Mangel an Gewöhnung nur mit Schwierigkeit geschieht. Doch wird es von allen Höherstehenden in Habessinien verstanden und gesprochen und wird äthiopisch ልሳነ ፡ አምኃራ ፡ Lĕsâna Amḫ̮ârâ oder አምሐራ Amḫ̮ârâ die Sprache von Amḫ̮ârâ oder auch ልሳነ ፡ ንጉሥ ፡ Lĕsâna nĕguṣ die Königssprache genannt. Die gewöhnlichen Auffassungen bei den Reisenden gehören bald dem Aethiopischen und der Tigrê-, bald der Amḫ̮ârâ-Sprache an; die erste unterscheidet sich in den zusammengesetzten Namen von der letzten gleich dadurch, dafs sie im *status constructus* den Nominativ vorsetzt, das Amḫ̮ârische ihn dem Genitiv nachstellt.

Da das Aethiopische die Schriftsprache blieb, so wurden in ihm, auch nachdem es aufgehört hatte Umgangssprache zu sein, alle Bücher geschrieben, und zwar in späteren Zeiten vielleicht öfters correcter, als diefs früherhin häufig der Fall gewesen sein mochte. Jedoch gelangte es nie zu eigentlich grammatischer Regelmäfsigkeit, und die Schriftsteller waren in einzelnen Fällen offenbar in der Anwendung mancher Formen unsicher. Daher entstanden Fehler in dem Gebrauch der Affixe, Vermischung von Singularen und Pluralen, schwankende Construction in Beziehung auf das Genus. Letzteres könnte indessen ganz wohl eine Folge localer Gewohnheit sein, da häufig auch unter uns ein und dasselbe Wort im gemeinen Leben nach Verschiedenheit

der Orte in verschiedenem Genus gebraucht wird. In keiner der anderen semitischen Sprachen ist die Orthographie so wenig geregelt, werden ähnlich lautende Buchstaben so mit einander verwechselt und ist die Vergleichung derselben mit denen in den anderen semitischen Sprachen so vag. Ein Mann von dem Scharfsinn und grammatischen Tact Ludolf's konnte Regeln der Sprache aus den Schriften eines Volks entwickeln, das über diese vielleicht nie zur Klarheit gelangt war; einzelne Schreiber mochten in ihrem natürlichen Sprachgefühl das Richtige treffen, andere sich vielfach dagegen versündigen, wenn eine grammatische Behandlung der Sprache nie vorher Statt gefunden hatte.

§. 219.

Ein bei der Reihenfolge der Buchstaben des äthiopischen Alphabets befolgter Grundsatz läfst sich nicht erkennen; sie haben keinen Zahlenwerth wie andere aus dem phönicischen Alphabet entstandene Buchstaben; dafür wurden die griechischen Zahlzeichen, die die Zahlen ausdrückenden griechischen Buchstaben, in die äthiopische Schrift aufgenommen. Möglicher Weise war auch schon bei den Himjariten die alte Anordnung untergegangen. Anstatt getrennt stehender Vocalzeichen wurden solche unter allmäliger Ausbildung des Systems mit den einzelnen Buchstaben verbunden, so dafs ein jeder von diesen in siebenfacher Form erscheint, wobei der einfache Buchstabe die Verbindung mit dem Vocallaut a darstellt, die sechste Form die vocallosen Consonanten sowohl, als deren Aussprache mit einem kurzen darauf folgenden Vocal bezeichnet, also das was die hebräische Orthographie durch ihr šĕbă *quiescens*, *mobile* und *compositum* ausdrückt. Häufig wird sich dieser Vocal oder vocallose Buchstabe dem slawischen ohne Vocal gesprochenen r und l vergleichen lassen. Welche graphische Mittel übrigens wir auch anwenden mögen, so werden wir doch auf keine Weise im Stande sein, die äthiopische Aussprache wiederzugeben, eben so wenig wie ein Habessinier ohne vorhergegangene Angewöhnung an unsere Aussprache vermag, wenn wir einen Text in einer unserer Sprachen mit äthiopischen Buchstaben schreiben, diesen auf eine für uns verständliche Weise zu lesen. Das Gebet des Herrn, der englische Grufs lateinisch in äthiopische Schrift auf eine Art übertragen, dafs wir jene ohne allen Anstand lesen, werden im Munde des Habessiniers für uns unkenntlich; und umgekehrt werden wir nur unter grofsen Schwierigkeiten die Aussprache

habessinischer Wörter erlernen, weſshalb sich auch Ludolf auf den Ausspruch des Plinius bezog (*Hist. nat.* V, I) : *Populorum Africae, oppidorum nomina, vel maxime sunt ineffabilia, praeterquam ipsorum linguis.* Eine jede Uebertragung des Aethiopischen ist daher in Beziehung auf die ausgedrückten Laute sehr mangelhaft; sie ist es ferner auch darum, weil wir es mit einer todten Sprache zu thun haben, dabei aber groſsentheils die gegenwärtige Aussprache zu Grund legen müssen, wobei jedoch wieder die Ausnahme eintritt, daſs wir verschiedene jetzt gleichlautende Buchstaben von einander zu unterscheiden haben, und zwar nach ihren muthmaſslichen früheren Lauten, was den einzigen Bestimmungsgrund hierbei darbietet. Die jetzige Aussprache, die darauf gegründeten Transcriptionen in den Reisewerken können uns allerdings vielfach eine sehr gute Hülfe gewähren; aber jene hat auch wiederum im gewöhnlichen Gebrauch manche, namentlich zusammengesetzte Wörter, Titel, so entstellt, daſs an eine Uebereinstimmung zwischen der Schrift und Aussprache gar nicht zu denken ist. Bruce schreibt z. B. Kasmati, Salt erst Gusmati nachmals Degusmati oder auch nach der vulgären Aussprache Dejus General der Arriere-Garde, Gouverneur, für das amḫârische ደጅ ፡ አዝማች ፡ deḡ azmâć oder azmâṫ wörtlich Truppen der Pforte; Rüppell II, S. 2 schreibt dafür Djeaz (im ersten Theil Detjatsch), und, wie er dort angibt, schreibt Gobat Dedschadi, Katte Dedschasmadsch; bei Lefebvre steht in den Zusammenstellungen mit Namen Dedjaz dafür, auch Dedjazmatche, und in der *Introduction* p. XXX, XXXIII dedje-asmatche. Bruce (II, 567) und Rüppell (II, 119) schreiben den Titel des ersten Staatsbeamten Habessiniens Betwudet, Bedwudet; das ist amḫârisch ባሕቱ ፡ ደጅ ፡ bâḥtu deḡ Allein-Pforte. Bei Bruce und Salt wird häufig vor Namen der Prinzen und Vornehmen Ayto gesetzt, bei Rüppell Aito und Abeto, bei Lefebvre Ato; das ist der Vocativ አቤቶ Abêtô, und entspricht, wie Ludolf im amḫârischen Lexicon, S. 58—59 bemerkt, ungefähr dem französischen *Monseigneur*, wird aber jetzt in viel weiterer Ausdehnung gebraucht. Ihm zufolge schrieben die Portugiesen dafür Abetachun, was wohl አቤታችን abêtâćĕn unser Herr wäre. Derartige Ehren- und Amtstitel finden sich überall in den Reisebeschreibungen mit den Namen auf eine Weise verbunden, daſs man sie für einen Theil dieser letzteren nehmen könnte. So kommt Iteghé, Itegeh für ኢቴጌ itêgê Königin vor, Usoro, Ozoro, Oezoro, Oizoro

für ዌዘሮ ûêzarô Princessin, und jetzt gleich dem französischen *Madame* Bezeichnung einer jeden Frau von einigem Stande, Gueta, Geta für ጔታ güêtâ Herr. Die grofse Mehrzahl der Uebertragungen bietet keine so grofse Abweichungen von der Schreibung dar wie in obigen Beispielen, wenn gleich in einzelnen Fällen die Zurückführung der ersten auf die letztere nicht ohne Schwierigkeit ist.

§. 220.

Ein Buchstabe im allgemeinen heifst im Aethiopischen ፊደል fidal, ein Ausdruck, der auch für das ganze Alphabet oder Syllabar genommen wird. Nach dem ersten ሆይ hôî genannten Buchstaben und dessen sieben Formen heifsen diese gemeinschaftlich ሆሂያት hôhîât „die h“, ein Name, der auch auf alle Buchstaben zusammen übertragen wird; ሆሂያተ ፡ ፊደል ፡ hôhîâta fidal oder ሆሂያት ፡ ዘፊደል ፡ hôhîât zafidal heifst das ganze Alphabet. Nur wenige Namen einzelner Buchstaben haben eine Bedeutung im Aethiopischen.

Nach den sieben Formen eines jeden Buchstaben wird dieser mit den Vocalen a oder e, u, i, â, ê, ĕ, ô gesprochen, oder anstatt mit ĕ lautet der blose Consonant. Die Vocalbezeichnung hat sich auf eine mehrfach sehr wenig consequente Weise ausgebildet. Dasselbe Zeichen und an derselben Stelle mit den Buchstaben በ ba, ደ da, የ ja verbunden, wird mit ihnen zu ቡ bu, ድ dĕ, ዮ jô; das ô an ለ, ሰ und ገ wird geschrieben ሎ lô, ሶ sô und ጎ gô.

Die als Gutturale geltenden አ gleich hebräischem א und ዐ gleich hebräischem ע haben gar keinen eigenen Laut mehr, sondern nur den ihrer Classe, das heifst der mit ihnen verbundenen Vocale, so dafs man sie auf eine den ihnen entsprechenden Buchstaben in den anderen semitischen Alphabeten analoge Weise in der Transcription wiedergeben kann.

Die den hebräischen ו und י entsprechenden ወ und የ haben eine weit mehr vocalische als consonantische Natur, und wenn wir gleich für letztere das w und j beibehalten, so ist doch in den meisten Fällen û und î eine weit passendere Bezeichnung für dieselben.

Vier Buchstaben schieben neben der gewöhnlichen Aussprache vor den Vocalen a, i, â, ê einen u-Laut ein, der mit der sechsten Vocalbezeichnung, dem ĕ, in u zusammenfliefst; dafür hat das Al-

phabet besondere Formen dieser Buchstaben; den u-Laut aber kann man durch ŭ ausdrücken.

So wie das arabische, das persische, türkische und das malaische Alphabet älteren arabischen Buchstaben durch einzelne ihnen hinzugefügte Abzeichen andere Bedeutungen gegeben haben, so hat das amḫârische Alphabet aus äthiopischen Buchstaben sieben neue gebildet, wozu bisweilen auch noch einige andere kommen, die aber gewöhnlich im Alphabet nicht mit aufgeführt werden. Alle äthiopische Buchstaben gehören auch dem amḫârischen Alphabet an, diesem letzteren allein aber die nachfolgenden unter den Nummern 8, 12, 15, 18, 22, 25 und 28 aufgeführten ሸ, ቸ, ኘ, ኸ, ዠ, ጀ und ጨ.

Aethiopisch-Amḫârisches Alphabet.

Namen der Buchstaben.	a.	u.	i.	â.	ê.	ĕ.	ô.
1. ሆይ hôî	ሀ ha	ሁ hu	ሂ hi	ሃ hâ	ሄ hê	ህ hĕ, h	ሆ hô
2. ለዊ laûi, ሌዊ lêûi	ለ la	ሉ lu	ሊ li	ላ lâ	ሌ lê	ል lĕ, l	ሎ lô
3. ሐውት ḥaut	ሐ ḥa	ሑ ḥu	ሒ ḥi	ሓ ḥâ	ሔ ḥê	ሕ ḥĕ, ḥ	ሖ ḥô
4. ማይ mâî	መ ma	ሙ mu	ሚ mi	ማ mâ	ሜ mê	ም mĕ, m	ሞ mô
5. ሠውት ṣaut	ሠ ṣa	ሡ ṣu	ሢ ṣi	ሣ ṣâ	ሤ ṣê	ሥ ṣĕ, ṣ	ሦ ṣô
6. ርእስ rēs, ሬስ rês	ረ ra	ሩ ru	ሪ ri	ራ râ	ሬ rê	ር rĕ, r	ሮ rô
7. ሳዓት saa̱t	ሰ sa	ሱ su	ሲ si	ሳ sâ	ሴ sê	ስ sĕ, s	ሶ sô
8. ሻዓት s̄aa̱t	ሸ s̄a	ሹ s̄u	ሺ s̄i	ሻ s̄â	ሼ s̄ê	ሽ s̄ĕ, s̄	ሾ s̄ô
9. ቃፍ qaf, ቆፍ qôf	ቀ qa	ቁ qu	ቂ qi	ቃ qâ	ቄ qê	ቅ qĕ, q	ቆ qô
10. ቤት bêt	በ ba	ቡ bu	ቢ bi	ባ bâ	ቤ bê	ብ bĕ, b	ቦ bô
11. ታዊ tâûi, ታው tâû	ተ ta	ቱ tu	ቲ ti	ታ tâ	ቴ tê	ት tĕ, t	ቶ tô
12. ቻዊ ćâûi, ቻው ćâû	ቸ ća	ቹ ću	ቺ ći	ቻ ćâ	ቼ ćê	ች ćĕ, ć	ቾ ćô
13. ኀርም ḫârm	ኀ ḫa	ኁ ḫu	ኂ ḫi	ኃ ḫâ	ኄ ḫê	ኅ ḫĕ, ḫ	ኆ ḫô
14. ናኅስ nâḫas, ናኅስ nâḫs	ነ na	ኑ nu	ኒ ni	ና nâ	ኔ nê	ን nĕ, n	ኖ nô
15. ኛኅስ ṅâḫas, ኛኅስ ṅâḫs	ኘ ṅa	ኙ ṅu	ኚ ṅi	ኛ ṅâ	ኜ ṅê	ኝ ṅĕ, ṅ	ኞ ṅô
16. አልፍ alf, አሌፍ alêf	አ a, a̱	ኡ u, u̱	ኢ i, i̱	ኣ â, â̱	ኤ ê, ê̱	እ ĕ, ĕ̱, ʾ, =	ኦ ô, ô̱

Namen der Buchstaben.	a.	u.	i.	â.	ê.	ĕ.	ô.
17. ካፍ kâf	ከ ka	ኩ ku	ኪ ki	ካ kâ	ኬ kê	ክ kĕ, k	ኮ kô
18. ኻፍ ḫâf	ኸ ḫa	ኹ ḫu	ኺ ḫi	ኻ ḫâ	ኼ ḫê	ኽ ḫĕ, ḫ	ኾ ḫô
19. ዋው ûâû	ወ ûa, wa	ዉ ûu, wu	ዊ ûi, wi	ዋ ûâ, wâ	ዌ ûê, wê	ው û, wĕ	ዎ ûô, wô, ô
20. ዐይን a̱in	ዐ a̱	ዑ u̱	ዒ i̱	ዓ â̱	ዔ ê̱	ዕ ĕ̱, ‘, ⁼	ዖ ô̱
21. ዘይ zai	ዘ za	ዙ zu	ዚ zi	ዛ zâ	ዜ zê	ዝ zĕ, z	ዞ zô
22. ዠይ ǰai	ዠ ǰa	ዡ ǰu	ዢ ǰi	ዣ ǰâ	ዤ ǰê	ዥ ǰĕ, ǰ	ዦ ǰô
23. የማን j̈amân	የ îa, j̈a	ዩ îu, j̈u	ዪ îi, j̈i	ያ îâ, j̈â	ዬ îê, j̈ê	ይ î, j̈ĕ, j̈	ዮ îô, j̈ô
24. ድንት dĕnt	ደ da	ዱ du	ዲ di	ዳ dâ	ዴ dê	ድ dĕ, d	ዶ dô
25. ጅንት ḡĕnt	ጀ ḡa	ጁ ḡu	ጂ ḡi	ጃ ḡâ	ጄ ḡê	ጅ ḡĕ, ḡ	ጆ ḡô
26. ግምል gĕml, ጋሜል gâmêl	ገ ga	ጉ gu	ጊ gi	ጋ gâ	ጌ gê	ግ gĕ, g	ጎ gô
27. ጠይት ṭait	ጠ ṭa	ጡ ṭu	ጢ ṭi	ጣ ṭâ	ጤ ṭê	ጥ ṭĕ, ṭ	ጦ ṭô
28. ጨይት čait	ጨ ča	ጩ ču	ጪ či	ጫ čâ	ጬ čê	ጭ čĕ, č	ጮ čô
29. ጰይት p̄ait	ጰ p̄a	ጱ p̄u	ጲ p̄i	ጳ p̄â	ጴ p̄ê	ጵ p̄ĕ, p̄	ጶ p̄ô
30. ጸደይ ẓadai	ጸ ẓa	ጹ ẓu	ጺ ẓi	ጻ ẓâ	ጼ ẓê	ጽ ẓĕ, ẓ	ጾ ẓô
31. ፀጰ ẓap̄a	ፀ ẓa	ፁ ẓu	ፂ ẓi	ፃ ẓâ	ፄ ẓê	ፅ ẓĕ, ẓ	ፆ ẓô
32. አፍ af, እፍ ĕf	ፈ fa	ፉ fu	ፊ fi	ፋ fâ	ፌ fê	ፍ fĕ, f	ፎ fô
33. ፐሳ psa, እፐስ ĕps	ፐ pa	ፑ pu	ፒ pi	ፓ pâ	ፔ pê	ፕ pĕ, p	ፖ pô
9.	ቈ qŭa		ቊ qŭi	ቋ qŭâ	ቌ qŭê	ቍ qŭ	
13.	ኈ ḫŭa		ኊ ḫŭi	ኋ ḫŭâ	ኌ ḫŭê	ኍ ḫŭ	
17.	ኰ kŭa		ኲ kŭi	ኳ kŭâ	ኴ kŭê	ኵ kŭ	
26.	ጐ gŭa		ጒ gŭi	ጓ gŭâ	ጔ gŭê	ጕ gŭ	

Wo hier zwei Namen für einen Buchstaben stehen, ist der erste nach dem Syllabar bei Ludolf, der zweite nach dem *Alphabetum Aethiopicum sive Gheez et Amhharicum*, *Romae 1789*, *Typis Sac. Congreg. de Prop. Fide*, in welchem das Alphabet von dem zum Bischof von Adulis geweihten Tobias Georg Ghbragzer (das ist doch wohl ገብረ ፡ እግዚእ ፡ Gebra Ĕgzī *Servus Domini*) besorgt wurde.

§. 221.

Die Aussprache des ersten, den Buchstaben in ihrer unveränderten Form inhärirenden, Vocals wird von Ludolf in der äthiopischen Grammatik S. 9 als dem deutschen ä am nächsten lautend angegeben. Er fügt aber hinzu: „*Verum sonus hujus vocalis tam obscurus est, ut parum a murmure absit, haud aliter, ac si quis obscure loquens infantes terrere velit.*“ Die Aussprache des Aethiopischen hatte er von dem Habessinier Gregorius erlernt, mit dem er längere Zeit hindurch umging. In seiner *Hist. aethiop.* drückte er diesen Vocal durch a mit einem schiefen Querstrich aus; nur in Verbindung mit Gutturalen, wo er a lautet und mit â wechselt, dann auch häufig in Namen, durch a. In der 21 Jahre später als die *Historia aethiopica* erschienenen zweiten Ausgabe der Grammatik schrieb er bald a bald e für jenen Vocal, aber ohne festes System; so z. B. S. 14 und 15 መንፈስ menfes der Geist und im *status constr.* መንፈሰ manfasa, ገብረ gebra er hat gemacht, ገብሩ gabru sie haben gemacht. In den nach dem Gehör aufgefafsten Transcriptionen der Reisenden steht auf gleiche Weise bald a bald e. Jede Bezeichnung, die wir dafür wählen, ist immer nur eine Chiffre; wir werden defshalb am besten bei dem a und e stehen bleiben, oder blos bei dem a. Aufserdem würden wir nur æ anwenden können. Für Transcriptionen des Literaläthiopischen hätten wir an sich wohl keinen Grund, den Wechsel zwischen a und e eintreten zu lassen, den ich übrigens nach dem Vorgang von Ludolf häufig beibehalten habe, wäre hierbei nicht Rücksicht auf den dem Aethiopischen so nahe stehenden Dialect von Tigrê, so wie auch auf die gegenwärtig daselbst übliche Aussprache des Aethiopischen zu nehmen, da dieselben Wörter in beiden erscheinen. Ebenso müssen wir uns bei dem Amḫârischen der jetzigen Aussprache, so weit diefs angeht, anzuschliefsen suchen, wie diefs auch in den Uebertragungen der Reisewerke geschieht; aber dafür findet sich in ihnen dann auch der Uebelstand, dafs in demselben Worte bald der eine, bald der andere Vocallaut gesetzt wird, je nachdem sich ein solcher dem Gehör darbietet, was für die durchgängige Anwendung nur eines Zeichens und zwar des a spricht.

§. 222.

Ludolf rechnet als kurze Vocale nur den ersten und sechsten; die übrigen sollen alle lang sein, als wären sie mit einem Circumflex bezeichnet, wenn sie gleich nicht betont seien, was aber auch die beiden kurzen sein könnten. Indessen ist das Verhältnifs dieser fünf Vocale nicht gleich. Der zweite und der dritte entsprechen den arabischen kurzen ـُ und ـِ; der siebente Vocal, das ô, steht dagegen für das arabische ـَوْ. Als Nominalendungen werden u und i im *status constructus* verwandelt, letzteres in ê; die Vocale â, ê und ô bleiben dagegen in diesem Falle unverändert. In verschiedenen Formen des Infinitivs entspricht das i dem im Sinne eines šĕbă *mobile* gebrauchten sechsten Vocal, wie in ገቢሮት gabirôt und ገብሮት gabĕrôt thun, wo man es also nicht wohl als lang wird ansehen können. Der Subjunctiv stellt im Aethiopischen und Amḫârischen immer die am meisten zusammengezogene Form dar; die äthiopischen und die amḫârischen Verba, die aus zwei Buchstaben bestehen, deren erster ein ê oder ein ô trägt, verwandeln diese im Subjunctiv in i und u, die daher als kurz den langen ê und ô gegenüber stehen. Der Subjunctiv von dem amḫârischen ኼደ ḫêda er ist gegangen und von ጮኸ čôḫa er hat geschrieen ist ይኺድ îḫid er ginge, ይጩኽ îčuḫ er schriee; ähnliche Beispiele vom Aethiopischen werden noch vorkommen. Ich habe defswegen geglaubt, den zweiten und dritten Vocal einfach durch u und i wiedergeben zu müssen und nicht durch û und î. Wie das Alphabet nachweist, wird das u meistens auf der rechten Seite der Buchstaben in deren Mitte durch ein kleines Häkchen bezeichnet, das i auf derselben Seite unten.

§. 223.

Der vierte Vocal, das â, das meistens durch eine Verkürzung der linken Seite der Buchstaben, durch eine Verlängerung auf der rechten Seite oder durch einen horizontalen nach der Linken hingewandten Fufs bezeichnet wird, entspricht dem arabischen ـَا.

Der fünfte Vocal, das ê, wird durchgängig durch einen kleinen Kreis an der unteren rechten Seite der Buchstaben bezeichnet. Er ist sehr nahe mit dem Diphthong ai oder mit dem aî verwandt, wie denn im Arabischen beide auf dieselbe Weise durch ـَيْ ausgedrückt werden, das bald ai bald ê ausgesprochen wird; er ist ferner, wie

schon bemerkt, mit i verwandt. So ist der Infinitiv ሠይም ṣaîm setzen, Präteritum ሤመ ṣêma er hat gesetzt, Subjunctiv ይሢም îṣim er setze; መሥቀ maṣqê für መሥቀይ maṣqai der Weberkamm. Auch wird das äthiopische ê für fremdes i geschrieben; so in ሱዋኬን Sûâkên, das ist Suakin am rothen Meer, arabisch سَوَاكِن Bewohner, Pluralis von سَاكِن; und umgekehrt finden wir äthiopisches i wie e ausgesprochen, ጎማሪ gômâri das Hippopotamus durch gomaré wiedergegeben. In mehreren Pluralformen verwandelt sich das ê in î, wie ምሳሌ msâlê Sprüchwort, Pl. ምሳሊያት msâlîât, während andere vor der Endung ât nur ein î einschieben, wie ጊዜ gizê Zeit, Pl. ጊዜያት gizêîât.

§. 224.

Der sechste Vocal oder die sechste Buchstabenclasse bildet die Hauptschwierigkeit für die Transcription des Aethiopischen und Amḫârischen, da jener nach der Form des Wortes entweder ruht, wie das hebräische šĕbă *quiescens*, oder lautet, wie das šĕbă *mobile*, und zwar dann wie ein dunkler wenig bestimmbarer Vocal, bei dem man öfters in Zweifel sein kann, ob er hörbar wird oder nicht. Ludolf drückte ihn in der ersten Ausgabe seiner Grammatik durch y aus, in der zweiten durch griechisches ε, wofür das harmonische Alphabet auf gleiche Weise wie für das šĕbă *mobile* ĕ zu setzen hätte. Das deutsche e der auf en und er endigenden Wörter, wie in haben und Wasser, erklärte Gregorius bei Ludolf für den Laut dieses Vocals, ein e, das auch in Wörtern wie Gehalt, abgehalten, aufbewahrt, gelingen so kurz und dunkel ist, daſs es der Aussprache nach wegfallen könnte, wenn es nicht durch die Form bedingt wäre. In neueren Reisen wird häufig oe, ö und französisch eu für jenen Vocal geschrieben; das würde nach dem harmonischen Alphabet œ̆ sein müssen; doch scheint mir das ĕ völlig genügend und auch wegen der Uebereinstimmung mit dem Hebräischen, Chaldäischen und Syrischen am geeignetsten, bei letzterem nämlich in den Fällen, wo man, um eine Gleichförmigkeit mit der chaldäischen Schreibung zu erhalten und unserer Gewohnheit zu Gefallen, ein ĕ einschiebt. Gleich dem r und l in einigen slawischen Sprachen könnte man die Consonanten der sechsten Classe immer vocallos schreiben; das wäre aber zu sehr gegen die Analogie der anderen semitischen Sprachen

und das um so mehr, da hier viele Wörter oder nach einander stehende Sylben keinen anderen Vocal haben als den dieser Classe, es würde also nur die Schwierigkeit von dem Schreiber auf den Leser übertragen. Wir werden weiter unten hierauf zurückkommen. Verglichen mit anderen semitischen Sprachen entspricht das äthiopische ĕ meistens den hebräischen ְ, ֱ, ֶ, ֲ, ִ und den arabischen ـَ und ـِ, seltener den u-Lauten, wie z. B. in ፍርቃን fĕrqân *salus*, chaldäisch und syrisch פּוּרְקָן, ܦܘܪܩܢܐ *salus*, *redemptio*, chaldäisch auch פֻּרְקָן *redemptio*, arabisch فُرْقَان der Qorân, der Pentateuch, alles wodurch das Wahre von dem Falschen unterschieden wird. Oft steht das äthiopische ĕ für fremdes i, z. B. in ሰንዶን sĕndôn für σινδών; im Aethiopischen ist es dem dritten und dem ersten Vocal, dem i und dem a oder e, am nächsten verwandt. Von der Verwandtschaft mit dem i war schon die Rede; mit dem a treffen wir es wechselnd in Formen an, die mit a und mit ĕ geschrieben vorkommen, z. B. መብረቅ mabreq oder መበርቅ mabĕrq der Blitz. Aus den Präformativen des Aorists und Subjunctivs ĕ, tĕ, jĕ oder î und nĕ wird vor Gutturalen a, ta, îa und na, z. B. አሐውር aḫaûr ich gehe anstatt ĕḫaûr. Umgekehrt wird meistens in den Zeitwörtern der ersten und siebenten Verbalform (gabĕra und tagabĕra) a vor einem ruhenden oder der sechsten Classe angehörenden Guttural in ĕ verwandelt, ርሕበ rĕḫĕba er war weit für ረሕበ raḫĕba.

§. 225.

Der siebente Vocal, das ô, meistens durch eine Verkürzung der Buchstaben auf der rechten Seite oder durch einen oben stehenden kleinen Kreis bezeichnet, hat einen dunkeln in das û übergehenden Laut, wie es denn auch dem arabischen ـُو entspricht, dann dem ـَوْ, gleich diesen beiden lang ist und den äthiopischen u, au und aû auf gleiche Weise verwandt ist, wie das ê dem i, ai und aî. So ist das Präteritum ኖመ nôma er hat geschlafen, Subjunctiv ይኑም înum er schlafe, Infinitiv ነዊም nawim oder naûim und ነውሞት naûmôt schlafen; መውገድ maugad und ሞገድ môgad die Fluth, ሕየው ḫîau und ሕዮ ḫîô lebe, Imperativ.

§. 226.

Die Buchstaben አ, ዐ, ሀ, ሐ und ኀ werden bei dem Aethiopischen als Gutturale angesehen. Dafs die beiden ersten nur den

Laut der mit ihnen verbundenen Vocale haben, war schon oben gesagt. Das ሀ ist unser h und entspricht dem hebräischen ה und dem arabischen ه. Als Initiale haben das ሐ und das ኀ ganz gleichen Laut mit dem ሀ, am Ende der Wörter dagegen sollen sie einen stärkeren haben, jedoch nicht den unseres deutschen ch. Beide entsprechen etymologisch dem hebräischen ח, das ሐ vorzugsweise dem arabischen ح, das ኀ dem خ, aber auch ኀ entspricht dem ح, und ሐ dem خ, selten dem ه. Die Gleichstellung mit dem Arabischen würde dieselben Abzeichen für das ሐ und ኀ verlangen wie für ح und خ, also die Schreibung ḥ und ḫ. Für den Laut dieses letzteren aber hat das Amh̤ârische einen neuen von dem ከ k abgeleiteten Buchstaben aufgenommen, das ኸ ḫ, und das ኀ ist in der Aussprache dem ሐ ganz gleich geworden. Für das ሐ habe ich dieselbe Bezeichnung wie für das ح, das ḥ beibehalten, für das ኀ dagegen die durch h̤, als gewissermaſsen in der Mitte zwischen ḥ und ḫ stehend, angenommen. Diese Unterscheidung zwischen ሐ und ኀ möchte nun ganz passend sein, wenn die Habessinier selbst den orthographischen Unterschied zwischen den beiden ihnen gleichlautenden Buchstaben beobachteten. Dieſs ist aber nicht der Fall, sie gebrauchen beide in denselben Wörtern meist ganz willkürlich und lassen auch noch im Amh̤ârischen das ኸ mit ihnen wechseln, das wie jene jetzt auch nur noch den einfachen h-Laut hat, ein Verlust der starken Gutturallaute, der in dem hohen Bergland mit den steilen Anhöhen auffallend ist. Dient nun die Transcription nicht dazu, ein mit ḥ oder h̤ geschriebenes Wort mit Sicherheit im Wörterbuche aufzufinden, und zwar eben so wenig wie im Aethiopischen und Amh̤ârischen selbst bei einem ሐ oder ኀ, wo es von dem Zufall abhängt, ob ein damit geschriebenes Wort im Wörterbuche sich auch mit demselben Buchstaben aufgeführt findet oder mit dem anderen, so hat die Unterscheidung zwischen ሐ und ኀ im allgemeinen keinen Zweck; man kann ohne Nachtheile für beide ḥ schreiben. Hier habe ich indessen den Unterschied immer beobachtet.

Anders verhält es sich mit dem አ und dem ዐ, welche, obgleich in der Aussprache nicht verschieden, doch im Schreiben nicht leicht mit einander verwechselt werden. Bei beiden ist dieselbe Transcription wie für die anderen semitischen Sprachen anwendbar: blose Vocale für das alf, wenn nicht in der Mitte eines Wortes ein zu vermeidender Anschluſs der mit einem alf beginnenden Sylbe an die

vorhergehende die Linie unter dem Vocal, den es trägt, verlangt; dann das unter den Vocalen stehende gekrümmte Abzeichen, wenn sie von dem a̮in getragen werden. Sowohl die von dem alf als die von dem a̮in getragenen Vocale, die a̱, u̱, i̱, â̱, ê̱, ĕ̱, ô̱ und a̮, u̮, i̮, â̮, ê̮, ĕ̮, ô̮, müssen immer als Initiale einer Sylbe oder als eine besondere Sylbe bildend angesehen werden; davon machen nur die እ und ዕ eine Ausnahme, insofern sie gleich den anderen Buchstaben der sechsten Classe in dem vorhergehenden Vocale ruhen können.

Die vocallos stehenden Gutturale ሀ h, ሐ ḥ, ኀ ḫ, እ ʾ und ዕ ʿ werden in der gewöhnlichen Aussprache nach einem Vocal stehend meistens kaum gehört, wie das auch bei dem deutschen h der Fall ist, das in dieser Stellung nur als Verlängerungsbuchstabe dient. Auch zu Anfang der Wörter stehend und Vocale tragend werden sie häufig verschluckt, was aber auf die Transcription keinen Einfluſs äuſsern kann, so wie dann auch h und ḥ oder ḫ nach Vocalen immer beizubehalten sind. Das እ und ዕ dagegen würden durch ĕ̱ und ĕ̮ wiedergegeben eine neue Sylbe bilden; wo eine solche aber nicht Statt finden soll, wäre dafür =ʾ und =ʿ oder, insofern dieſs angeht, ̱ und ̮ zu schreiben, wie dieſs bei anderen semitischen Sprachen oben angenommen wurde; z. B. ርእስ rē̱s Kopf anstatt rĕĕ̱s, ግዕዝ gē̮z Beschaffenheit, Name von Aethiopien u. s. w. anstatt gĕĕ̮z. Dieses letzte Wort wird bald zweisylbig der Orthographie nach, bald einsylbig der Aussprache nach geschrieben; der Form nach aber, die zwei Buchstaben der sechsten Classe am Ende eines Wortes ruhen läſst, ist es einsylbig. Dieselbe Zusammenziehung des eĕ̮ in ē̮ zeigt das Wort ግዕዛን gē̮zân Freiheit, gleiche Form mit ሥልጣን s̱ĕlṭân Macht. Ein Vocal der ersten Classe kann gewöhnlich vor einem ruhenden Guttural nicht stehen, er verwandelt sich nach bestimmten Regeln in einen Vocal der vierten oder der sechsten Classe; steht ein Vocal der ersten Classe, ein a, vor እ oder ዕ, so sind dieſs zwei Sylben, a-ĕ̱ oder a-ĕ̮, mit Ausnahme jedoch der vierten Verbalform, bei der wie in አግበረ a̱gbara das ግ, initiale እ und ዕ der Wurzel in dem Präformativ አ ruhen, dann mit Ausnahme des mit vorgesetztem አ gebildeten Plurals; z. B. አዕበየ ā̮baîa er hat groſs gemacht, von ዐበየ a̮bîa er war groſs, አእዛን ā̱zân Ohren, Singular እዝን ĕ̱zn, wobei die äthiopische Orthographie immer das unveränderte አ der vierten Verbalform und

dieser Plurale beibehält. Die a-ĕ und a-ĕ kommen vor, wenn den initialen አ und ዐ ein mit a schliefsendes Präfix vorausgeht, wie in በእሳት baĕsât in dem Feuer, በዕረፍ baĕruf in der Ruhe. Nach i und u sind die አ und ዐ nach Verschiedenheit der Form stumm oder lautend; sie sind stumm, wie im Infinitiv መዊእ mawī besiegen nach der Form ገቢር gabir thun, ምዉእ mĕwū besiegt nach der Form ግቡር gĕbur gethan; ebenso in ሠዊዕ ṣawī opfern und ስሙዕ sĕmũ berühmt; sie sind lautend vor einem Pronominalaffix der ersten oder zweiten Person, wie in እግዚእነ ĕgziĕna unser Herr, von እግዚእ ĕgzī Herr. Bei den ē, ī, ū und ẽ, ĩ, ũ wird eine Dehnung der Vocale Statt finden, die noch bestimmter sich zeigt, wenn ein a des darauf folgenden stummen Gutturals wegen in â verwandelt wird, wie in መጻእኩ maz̤āku ich bin gekommen, ሰማዕኩ samãku ich habe gehört (für maz̤â›ku und samâ‹ku), nach der Analogie von ገበርኩ gabarku ich habe gethan, wo wir ebenso, wie bei ē, ī, ū und ẽ, ĩ, ũ, anstatt â› und â‹ ā und ã schreiben können, da eine Verwechslung des äthiopischen â mit kurzem a hier nicht Statt finden kann.

In Beziehung auf die Uebertragung der nach Vocalen stehenden አ und ዐ weichen unsere Transcriptionen vielfach von einander ab, indem die einen sie in denselben Wörtern lauten lassen, in welchen andere sie unterdrücken, also z. B. እግዚእ der Herr durch ĕgziĕ oder ĕgzi wiedergeben. In diesen Fällen mufs, wie es mir scheint, die Analogie der Form entscheiden, ob die አ und ዐ als eine neue Sylbe bildend anzusehen sind oder in der vorhergehenden aufgehen. Hiernach wäre ĕgzī am passendsten, da ein Buchstabe der sechsten Classe am Ende vocallos ist.

Im Amḫârischen werden die ruhenden Gutturale häufig durch einen langen Vocal ersetzt oder auch solche, die im Aethiopischen lauten, werden gleich ruhenden von dem vorhergehenden Vocal absorbirt; z. B. ራስ râs Haupt, Fürst, äthiopisch ርእስ rĕs Haupt und ረአስ raas Fürst; ረጋ ragâ gerinnen, äthiopisch ረግዐ ragĕa; ሥራ ṣĕrâ Arbeit, äthiopisch ሰራሕ sĕrâḥ; መላ malâ er hat angefüllt, äthiopisch መልአ malĕa.

§. 227.

Dem ወ und dem የ müssen wir eine vorzugsweise vocalische Natur zuschreiben, nach welcher wir sie dann gleich den arabischen

و und ى durch û und î ausdrücken, zur Unterscheidung von den Vocalzeichen der zweiten und dritten Buchstabenclasse. Daher wird auch für dieselben in dem angeführten *Alphabetum Aeth.* nach den sieben Classen ua, uu, ui, ua, ue, u, uo und ia, iu, y, ia, ie, i, io geschrieben. Jedoch scheint es ganz passend, w und j zugleich neben û und î anzuwenden und zwar wenn diese zwischen andere Vocale zu stehen kommen, um eine zu grofse Anhäufung solcher zu vermeiden, dann aber auch da, wo die Analogie anderer Sprachen die Schreibung der Consonanten bedingt. Ludolf hatte sie nach der gewöhnlichen Uebertragung aus den semitischen Sprachen durch w und j ausgedrückt, bemerkt aber, dafs sie, sobald sie eine eigene Sylbe bildeten, kaum anders als die reinen Vocale lauteten, also ውሉድ „ulud" Söhne und ይገብር „igabɛr" er thut; indessen habe er zur Vermeidung von Verwirrung wɛ und jɛ dafür angenommen. Offenbar aber müssen die vocalischen Laute û und î eine noch weitere Ausdehnung erhalten, als ihnen Ludolf hier zugesteht, da nur auf diese Weise eine Menge von äthiopischen Wörtern und von Namen in den Transcriptionen einen Sinn haben, während dieselben, wenn man jenen Buchstaben eine blos consonantische Natur beilegt, sehr entstellt erscheinen. Sie drückten vor der Aufnahme der Vocalzeichen in der äthiopischen Schrift häufig das u und das i aus; die ihnen vorhergehenden Consonanten erhielten nachmals das Abzeichen der sechsten Classe, nach welchen dann ወ und የ mit oder ohne Vocal stehend vorzugsweise als û und î angesehen werden müssen, was aber auch oft der Fall ist, wenn sie nach Vocalen stehen. So wird Sophia ሶፊያ Sôfîâ geschrieben, ጽዮን z̤îôn ist Zion, አርዮስ Arîôs Arius, ዕብራይስጢ ĕbrâîsṭi ist ἑβραϊστί, ሮማይስጢ rômâîsṭi ῥωμαϊστί; das lateinische *tuum* im Gebet des Herrn wird das erstemal ቱኡም tuum, das zweitemal ቱውም tuûm geschrieben (Ludolf, *Comment.* p. 493), der fremde Name *Louis* ሉዊስ Lûis. So steht ው an der Stelle des و der im Arabischen hierauf ausgehenden Nomina, z. B. በድው bedû Wüste, بَدْوٌ bedû, ዕድው ĕdû Feind, عَدُوٌّ ạdû, im *status constructus* ዕድወ ĕdûa, Pluralis ዕድዋን ĕdûân, eine Endung auf û, die im Aethiopischen so häufig wie im Arabischen ist, wenn gleich die darauf in beiden Sprachen ausgehenden Wörter nur zum kleinsten Theil dieselben sind. Im Arabischen haben sie die *nomina actionis* der Zeitwörter, deren letzter Radical و

ist, im Aethiopischen Substantiva und Adjectiva der Stammwörter *ultimâ* ወ, wie ሥርው ṣĕrû die Wurzel, ሠረወ ṣarraûa er hat entwurzelt, ሐሰው ḫĕsû gelogen, ሐሰወ ḫassaûa er hat gelogen.

Der regelmäfsige Wechsel von u mit û und i mit î findet in vielen Formen Statt, worüber Ludolf (Canon VI—X) die Regeln aufgestellt hat; in weniger genauen Handschriften finden sich häufig Verstöfse gegen die Schreibung, die man als Regel ansehen mufs, da die Anwendung der Vocalzeichen die Weglassung von ወ und የ begünstigte. Viele Wörter findet man willkürlich auf beide Art geschrieben, z. B. ሙካፍ mukâf und ምውካፍ mûkâf Aufnahmeort, von ወከፈ ûakafa er hat aufgenommen, ባሕሪ bâḫri und ባሕርይ bâḫrî Edelstein, Perle, von ባሕር bâḫĕr Meer, arabisch بَحْر und بَحْرِيّ baḫrî das Meer betreffend, meerfarbig.

Es entsprechen sich u und û, i und î vielfach auf andere Weise, so dafs sie auch in dieser nur als orthographische Varianten derselben Laute erscheinen; ጸዐዱው ẓĕdû weifs, ዱሉው dĕlû bereit, ሕያው ḫîâû lebendig haben im Femininum ጸዐዱት ẓĕdut, ዱሉት dĕlut und ሕያውት ḫîâût, ላሒይ lâḫî schön ላሒይት lâḫît, ጠሊ ṭali der Bock ጠሊት ṭalit die Ziege; hier wird ጠሊ und nicht ጠሊይ geschrieben, weil hierzu kein Zeitwort ጠለየ vorhanden ist, wie zu ላሒይ, ለሐየ laḫḫaja er war schön; ወላዲ ûalâdi der Erzeuger, Vater, ወላዲት ûalâdit die Gebärerin, Mutter, von ወለደ (وَلَدَ, יָלַד).

Zwischen ይ und ው findet der Unterschied Statt, dafs ersteres nach i ruhen kann, letzteres aber nicht nach u; z. B. ዐቢይ abij grofs von ዐበየ abîa er war grofs, ነቢይ nabij der Prophet; dagegen ልቡው lĕbû unterrichtet, für ለቡው stehend, nach der Form ገቡር gĕbur, von ለበወ labbaûa er hat begriffen.

Geht ruhenden ው und ይ ein Vocal der ersten Classe, ein a, voraus, so entstehen daraus Diphthonge und es verwandeln sich dann diese au und ai theils in ô und ê, theils bleiben sie unverändert, wovon der siebente Canon bei Ludolf handelt. Das Arabische hat für ô und au nur ـَوْ, für ê und ai nur ـَيْ; die äthiopischen Vocale der fünften und siebenten Classe sind mit ungefähr gleichem Laute als die Zeichen anzusehen, welche in der vocalisirten Schrift das ai und au ersetzen, nur dafs das ô bei seinem dunkeln Laut zugleich

auch für وَ steht. In Uebereinstimmung mit der für andere Sprachen angenommenen Bezeichnung jener Diphthonge werden wir hier gleichfalls ai und au schreiben können, so oft wir sie für eine Sylbe anerkennen, wie in ዘይት zait Olive, Olivenöl, arabisch زَيْت, hebräisch זית, ጳውሎስ paulôs Paulus, አይበሰ aibasa er hat getrocknet, አውሰበ ausaba er hat geheirathet, dreisylbig nach der vierten Verbalform አገበረ agbara. Stehen sie dagegen in einer Form, in welcher sie der Analogie nach zwei Sylben angehören, so würde ich vorziehen, sie durch aî und aû auszudrücken, z. B. in einem Infinitiv wie ሠይም ṣaîm setzen, das für ሠዪም ṣajim steht, nach der Form ገቢር gabir, und wo das î als zur zweiten Sylbe gehörend betont ist, Aorist እሠይም ěṣaîm ich setze, እነውም ěnaûm ich schlafe, Formen, die nie in እሤም ěṣêm und እኖም ěnôm zusammengezogen werden, weil sie keine Diphthonge enthalten. Derselbe Fall der Trennung tritt nach jedem auf a ausgehenden Präfix ein, das vor einem initialen î oder û steht, mit denen es nicht in eine Sylbe zusammenwächst; z. B. ለይስሐቅ laîsḫaq dem Isaaq, ውስተ ûsta und በውስተ baûsta in, nach einem Ort. In allen diesen Fällen der Trennung würde man auch ï und ü mit dem Tréma anstatt î und û schreiben können, bei diesen letzteren aber wird die auch sonst für ይ und ው angenommene Schreibung unverändert beibehalten.

Zwischen den Diphthongen ai und au und den nach einem Vocal der vierten Classe, nach â, stehenden ይ und ው, âî und âû, scheint in der Aussprache den verschiedenen Transcriptionen zufolge kaum ein Unterschied zu bestehen, der jedoch in der Uebertragung derselben beizubehalten ist.

Mit einem Vocal der sechsten Classe diphthongesciren die Buchstaben ው und ይ nicht; stehen sie nach einem Buchstaben jener Classe, so müssen sie durch û und î wiedergegeben werden, in so fern man nicht einer Analogie der Form wegen die Bezeichnung durch ěw und ěj gegen die Aussprache vorzieht. Daher fällt das ው bei Zeitwörtern, welche ወ zum ersten Radical haben, da weg, wo es im Subjunctiv und Imperativ eine consonantische Form annehmen, im ersten derselben nach den Präformativen እ ě, ተ tě, ይ î, ን ně ruhen müfste, was ganz anomale Verbindungen dem Laut nach hervorbringen würde; ወድቀ ûaděqa er ist gefallen hat defshalb im

Subjunctiv እደቅ ĕdaq ich fiele anstatt እውደቅ, Imperativ ደቅ daq falle anstatt ውደቅ, was ûdaq und nicht einsylbiges wdaq wäre, wie solches der Imperativ verlangt. Das initiale ው fällt gleichfalls weg in den Substantiven der Form ገብረት gĕbret das Thun, das Werk, also ድቀት dqet der Fall, der Sturz anstatt ውድቀት; so ልደት ldet die Geburt von ወለደ ûalada er hat gezeugt, wie das hebräische לֵדָה und לֶדֶת. Einige Ausnahmen mit doppelten Formen und Verschiedenheit der Bedeutung hat Ludolf S. 94 der Grammatik angemerkt, ውዕየት û'jet das Anzünden, ዕየት ĕjet oder 'jet der Brand, ውግዘት ûgzet das Excommuniciren, ግዘት gzet die Excommunication. Mehrere arabische Wörter verlieren auf gleiche Weise ihr initiales و im Futurum und Imperativ der ersten Verbalform und in einigen Substantiven. Wie sich in diesem Falle das radicale initiale ይ verhält, weifs ich nicht; von den fünf Zeitwörtern, die mit የ anfangen und die nach Ludolf regelmäfsige Bildung haben sollen, gehört nur eines hierher, nämlich የብሰ îabĕsa oder jabĕsa er ist vertrocknet, zu dem aber kein Beispiel eines Subjunctivs oder Imperativs und auch kein eine Handlung ausdrückendes Substantiv der angegebenen Form vorhanden ist. Von den übrigen vier kommen zwei nur in der vierten Verbalform vor, die beiden anderen gehören der zweiten an, es tritt also bei ihnen allen der fragliche Fall in Beziehung auf den Subjunctiv oder Imperativ nicht ein. Nur ein Substantiv zu einem der beiden letzten Zeitwörter gehörend findet sich vor, das ist የውሀት îauhet oder jauhet Rechtschaffenheit, Sanftmuth, von የውሀ îauûha oder jauûha er war sanft.

Als ein Diphthong mufs sowohl dem Laut als der Form nach das u mit darauf folgendem ይ angesehen werden, der als Endung vieler Adjective der Formen ገቡር gĕbur und ጉቡር gubur, welche zu Wurzeln auf የ gehören, erscheint, wie እኩይ ĕkuî böse von አክየ akîa er war böse, ሉፁይ luẓuî rasirt von ላፀየ lâẓaîa er hat rasirt.

Das initiale ወ wird in den Transcriptionen auf die verschiedenste Art ausgedrückt, welche theils auf abweichender Aussprache, theils auf der Auffassung eines fremdartigen Lautes beruhen mag. Bei den Portugiesen findet sich o und ho dafür geschrieben, Ogara, Ogge, Holcait, Olaca, Oleca oder Holeca für die Namen der Provinzen ወገራ ፡ ወጅ ፡ ወልቃይት ፡ ወለቃ ፡ Die Engländer schreiben

natürlich wa oder we dafür, da ihr w den Laut des û ausdrückt; dann findet man wa, we, wo, oe dafür, wie sich die Laute ungefähr dem Gehöre darboten. Lefebvre (*Voyage en Abyssinie*) schreibt nach französischer Aussprache gewöhnlich oua, was ganz dem ûa entspricht, ouala *chèvre sauvage* (bei Ludolf amḫârisch ዋላ ûâlâ Hirsch), oder oue, Ouelda für ወልደ Sohn im *Status constructus* (bei Bruce ohne diesen Welled, bei Rüppell Oeled), aber auch wou, wourke für ወርቅ ûarq Gold.

Dafs nach einem vocallosen Buchstaben ወ der Aussprache nach ûa ist, ዉ ûu, ዊ ûi, ዋ ûâ, geht aus den Zusammenziehungen und aus einzelnen Formen hervor; nach Vocallauten wird man statt diesem û häufig auch w schreiben müssen. Ludolf bemerkt, „dafs ወ nach a fast eben so wie au laute, ፈነወ wie fannaûa“, wefswegen das aûa dem awa der Aussprache nach vorzuziehen wäre, das awa aber dem aûa hinsichtlich der Form, wenn man nicht auch dem û der Theorie nach die Berechtigung einer consonantischen Geltung zugestehen will. Von ተለወ talaûa oder talawa er ist gefolgt lautet der Imperativ regulär ተሉ tlu folge, Femininum ተልዊ tlûi, Pluralis Masc. ተልዉ tlûu, Fem. ተልዋ tlûâ, und der Singular Masc. mit einem Affix ተልወኒ tlûani folge mir. Für ሀለወ halaûa er war wird auch ሀሎ halô geschrieben, መወልዲት maûaldit und መውለዲት mauladit heifst beides die Geburtshelferin, es liegt also hier das aûa dem Diphthong au ganz nahe. Aus ምዉት mûut oder mĕwut todt wird im Femininum ምውት mût anstatt ምውትት mûtĕt, und im Amḫârischen, das gewohnt ist nach der Aussprache zusammenzuziehen, steht ሙት mut in beiden Geschlechtern, die hier der Form nach nicht unterschieden werden.

Aehnlich aussehende Formen wie die Zeitwörter auf ወ bieten diejenigen dar, deren letzter Buchstabe ein አ oder ዐ, der mittlere ein ወ ist. Von መዊእ mawī oder maûī besiegen, Präteritum ሞአ môa, kommen die abgeleiteten Verbalformen አሞአ amôa und ተመውአ tamaua er war besiegt worden, Infinitiv ተመውኦ tamauô her, dann ምዉእ mûū oder mĕwū besiegt, መዋኢ maûâi Sieger; von ሠዊዕ sawī oder saûī opfern, ተሦዐ tasôa er ist geopfert worden, ሠዋዒ saûâi Opferer, መሥዋዕ masûâ Opfer, ምሥዋዕ mĕsûā Altar.

Wenn die Verbalendungen i und u einen mit einem Vocal anfangenden oder aus einem Vocal bestehenden Affix annehmen, so

verwandeln sie sich in die Buchstaben የ und ወ, da die Vocalzeichen i und u kein neues Vocalzeichen tragen können. Die nur orthographisch aus i und u entstandenen የ und ወ lauten dann wie jene i und u; und nur so, wenn man ihnen diese Laute statt der consonantischen zugesteht, erklären sich die auf diese Weise gebildeten Verbindungen und lassen eine angemessene Transcription zu. So wird aus dem Feminin ገበርኪ gabarki du hast gemacht, ገበርክያ gabarkîâ *fecisti eam*, ገበርክዮ gabarkîô *fecisti eum*, ገበርክዮሙ gabarkîômu *fecisti eos*, ገበርክዮን gabarkîôn *fecisti eas*, und aus ገበርኩ gabarku ich habe gemacht, ገበርክዋ gabarkûâ *feci eam*, ገበርክዎ gabarkûô *feci eum*, ገበርክዎሙ gabarkûômu *feci eos*, ገበርክዎን gabarkûôn *feci eas*.

Das ዎ steht aber nicht allein für ûô, sondern auch für das fremde o gleich dem arabischen و, in welchem Falle wir es durch ô ausdrücken können. So wird für Bartholomäus برتلموس በርተሎሜዎስ Bartôlômêôs geschrieben, für Timotheus ጢሞቴዎስ Ṭimôtêôs, für Theodotus ቴዎዶጦስ Teôdôṭôs, für Matthäus ማቴዎስ Mâtêôs, für Gideon ጌዴዎን Gêdêôn.

Die Consonantenbezeichnungen w und j haben wir theils wegen der Uebereinstimmung mit anderer Orthographie, theils wegen klarerer Darstellung einzelner grammatischen Formen anzuwenden, dann auch um die zu groſse Anhäufung von Vocallauten dadurch zu beseitigen. So werden wir Sâwirîânôs für ሳዊርያኖስ, *Severianus*, schreiben müssen, und der Infinitiv qawim für ቀዊም (קום) stehen mag der Form ገቢር gabir mehr entsprechen als qaûim. Von ሰማይ samâî Himmel kommt der Pluralis ሰማያት samâîât oder samâjât, wie wir dieſs nun schreiben mögen, da sich î und j in der Aussprache noch weit näher stehen als û und w, ferner ሰማያዊ samâjâwi himmlisch und dessen Pluralis ሰማያውያን samâjâûjân oder samâjâwîân, mit Verwandlung des auslautenden i in የ, um die Pluralendung ân aufnehmen zu können, worauf dann ው aus ዊ wird; im Arabischen stehen dafür سَمَاوِىّ und سَمَائِىّ semâwî und semâjî himmlisch, Pluralis سَمَاوِيُّون und سَمَائِيُّون semâwîjûna und semâjîjûna. In manchen solcher Wörter hat das Aethiopische auch doppelte Formen mit und ohne ወ, z. B. ላዕላዊ lâlâûi und ላዕላይ lâlâî hoch, ቀዳማዊ qadâmâûi und ቀዳማይ qadâmâî der erste.

Schwierig ist es, die Anwendung von w und j dem û und î gegenüber auf ein festes Princip zurückzuführen. Wo es sich nicht um fremde Namen dreht, für die der consonantische Laut beibehalten werden müfste, könnte man zu Anfang äthiopischer Wörter immerhin der Aussprache gemäfs û und î schreiben, in der Mitte der Wörter zwischen zwei Vocalen die consonantische Bezeichnung da anwenden, wo die Form in anderen Wörtern Consonanten hat, was allerdings die Uebersicht erleichtert, wenn man gleich nicht überall mit einem solchen Princip ganz passend ausreicht. Wir werden hierauf bei den Zeitwörtern, die zum mittleren Radical ein ወ oder የ haben, noch zurückkommen.

§. 228.

Zu den Diphthongen werden noch fünf Modificationen der mit den Buchstaben ቈ, ኈ, ኰ und ጐ verbundenen Vocale der ersten, dritten, vierten, fünften und sechsten Classe gerechnet, die einen u-Laut nach jenen Consonanten hören lassen, den wir durch ŭ ausdrücken können, da die darauf folgenden ersten vier Vocale in der Aussprache überwiegen. Es entstehen dadurch die Laute ŭa, ŭi, ŭâ, ŭê und ŭ, welches letztere aber im Aethiopischen, falls der damit verbundene Consonant ruhend ist, gar nicht gehört und dann auch wohl der gewöhnliche Buchstabe der sechsten Classe dafür geschrieben wird. Hierdurch sowohl als durch die sonstigen Analogieen wird den mit ŭ verbundenen Consonanten ihre Stelle in der sechsten Classe angewiesen, wohin sie auch Ludolf gesetzt hat, obgleich sie dem Laute nach, wenn sie nicht stumm sind, zu der zweiten Classe, die sie auch vertreten, gerechnet werden könnten, unter die sie daher auch im *Alphabetum Aethiop. et Amhh.* gestellt sind. Eine solche Vertretung der zweiten Classe bietet das Wort እኁው ĕḫû Bruder dar, wofür auch እኍ ĕḫŭ geschrieben wird (anstatt እኁ ĕḫu, nach dem sonstigen Wechsel von û und u), im *status constructus* እኁወ ĕḫûa. Für arabisches قُرْبَان, קָרְבָּן, Opfer steht im Aethiopischen ቍርባን qŭrbân. Für das amhârische ጕልት gŭlt Lehengut schreibt Lefebvre goult. Sehr oft werden u und ŭ in der äthiopischen Schrift als gleichlautend mit einander verwechselt. Wenn einer der Buchstaben ቍ, ኍ, ኵ, ጕ am Ende der Sylbe der Form nach stumm ist, so würde man das ŭ der jetzigen Aussprache zufolge geradezu unterdrücken können, da im Aethiopischen

mehrfach der gewöhnliche Buchstabe der sechsten Classe dafür geschrieben wird, wie in ሀንጐጕ oder ሀንጐግ a̫ngŭag eine Eidechse. Indessen bezeichnet dieses ŭ doch offenbar eine Modification des Lautes, die auch den es tragenden Consonanten betrifft, und die Unterdrückung desselben im Aethiopischen möchte wohl nur einer Freiheit des Schreibers zuzurechnen sein. Es scheint daher, daſs man besser das ŭ überall, auch wenn es stumm sein sollte, schreibt oder statt dessen ein ˘̳ ohne das u neben oder über den Consonanten setzt, also z. B. im Imperativ ባኍብኍ bâḫŭbĕḫŭ faule (von ባኍብኈ bâḫŭbĕḫŭa er ist faul geworden), nach den Formen ቀጥቀጥ qaṭqĕṭ zerreibe, ጐድጕድ gŭadgŭd klopfe an, also eigentlich bâḫbĕḫ und dafür bâḫ̆bĕḫ̆ oder bâḫbĕḫ. Im Amḫârischen ist ኍ an die Stelle der äthiopischen Endung ኩ der ersten Person Singularis Praeteriti getreten, ነበርኍ nabarḫŭ ich bin geblieben. Da das amḫârische ኸ gegenwärtig ebenso lautet wie das ኍ, so hätte man wohl eher jenes an dieser Stelle erwarten sollen. Für äthiopisches ኵል kŭl all (كُلّ, כל) wird amḫârisch ኹሉ und ኍሉ ḫulu und ḫŭlu geschrieben. Sowohl ŭa als ŭ werden mehrfach für fremdes o gesetzt und auch in Transcriptionen wiederum durch o ausgedrückt. ቈስጠንጢኖስ qŭasṭanṭinôs ist Constantin, ጳጕሜን p̄agŭmên ἐπαγόμεναι, ጐንደር gŭandar die Stadt Gondar, und für ቈላ qŭalâ niedere Gegend steht auch ቆላ qôlâ oder qôllâ. In allen Verhältnissen entsprechen die mit dem ŭ-Laut gebildeten Diphthonge völlig den einfachen Vocalen und sind denselben Veränderungen unterworfen; ŭa entspricht dem a, ŭi dem i u. s. w.; aus ŭa wird ŭâ, wenn aus a â wird. Man könnte in den sie tragenden Buchstaben eben sowohl eine Modification des Consonantenlautes wie der Vocale annehmen; aber die erstere würde sich in der Transcription schwieriger bezeichnen lassen, als die letzte, und würde nur in Beziehung auf die Buchstaben der sechsten Classe einen Vorzug vor ihr gewähren.

§. 229.

Die übrigen äthiopischen und amḫârischen Buchstaben bieten für die Transcription keine Schwierigkeit dar, wenn gleich bei mehreren derselben die Aussprache doch nur durch mündlichen Unterricht erlernt werden kann, wie dieſs bei dem ቀ, ጠ, ጸ, ጰ und ፀ der Fall sein soll.

Das erste, das ቀ, das wir etymologisch nur durch q wiedergeben können, findet sich in den Transcriptionen gleich dem arabischen ق häufig durch g ausgedrückt, z. B. masgal für መስቀል masqal das Kreuz. In ሕግ ḥĕg Gesetz, hebräisch חק, steht äthiopisches g für hebräisches q. Das ገ und ከ sind unser g und k, so wie das ተ und ደ unser t und d; das ጠ dagegen ist das arabische ط, gleich dem wir es durch ţ ausdrücken werden. Wahrscheinlich nur zur Vervollständigung dem arabischen Alphabet gegenüber werden in den handschriftlich gegebenen Alphabeten der himjaritischen Schrift zweierlei Buchstaben, die den arabischen ط und ظ entsprechen sollen, zugeschrieben. Eben so wenig bin ich geneigt, einen himjaritischen Buchstaben für ذ anzunehmen; das |=|, das dafür stehen soll, ist auch zugleich ز, und wenn es als Demonstrativpronomen dem arabischen ذا entspricht, so entspricht es ja eben so auch in diesem Sinne dem äthiopischen ዘ zĕ; dann soll es auch noch ض sein. Die Araber mochten wohl in ihren Aufzeichnungen des himjaritischen Alphabets von der Ansicht ausgehen, dafs es alle späteren arabischen Buchstaben enthalten müsse, schwerlich aber wird sich diese Ansicht begründen lassen. Ludolf bemerkt, wie es zu verwundern sei, dafs die Habessinier ohne irgend eine Nothwendigkeit ihre schwer auszusprechenden Buchstaben ቀ und ጠ für fremdes k und t anwendeten, da sie doch die diesen entsprechenden ከ und ተ hätten; hierin aber stimmen sie mit den anderen semitischen Sprachen überein.

§. 230.

Von den Zischbuchstaben ist das ዘ, arabisch ز, das weiche z. Dieselbe Gestalt ዘ, nur in seiner Stellung nach der Rechten hin geneigt, hat das ז durchgängig in dem phönicischen Opfertarif von Marseille (*Journal asiatique*, 1847, II, p. 491); in einer anderen phönicischen Inschrift erinnere ich mich nicht diese Form des Buchstabens gesehen zu haben. Die beiden s, ስ und ሠ lauten gegenwärtig ganz gleich. Das erste derselben wird wohl mit dem hebräischen ס zusammenzustellen sein, das zweite mit dem שׂ. Wie in anderen aus dem phönicischen entstandenen Alphabeten findet auch im Aethiopischen eine völlige Verwirrung im Gebrauch dieser Buchstaben Statt, die dadurch nicht gehoben ist, dafs Ludolf alle die Wörter, die im Hebräischen und Arabischen שׁ und ش erfordern,

unter das ሸ stellte. Hierzu bewog ihn die Aussprache zweier mit ሸ geschriebener Namen, derjenige der Provinz ሸዋ, bei Paul Jovius nach italienischer Orthographie Sceva geschrieben, amḫârisch ሽዋ Šûâ und ሾዋ Šôûâ, bei den Portugiesen Xoa und Xaoa, und bei den Neueren gewöhnlich Shoa; dann derjenige der Stadt ሱዋኬን Sûâkên, welcher bei Thevenot zweimal Schouaquèn geschrieben und gegenwärtig Schuaquen ausgesprochen werde. Ich habe oben im Alphabet s für ሸ, und ṣ für ሠ, wie für das hebräische שׁ gesetzt, glaube aber, daſs man ohne allen Nachtheil beide immer durch s ausdrücken kann, wenn nicht ein bestimmter Grund zu ihrer Unterscheidung vorliegt, eben so wie die ሐ und ኀ beide durch ḥ. Dasselbe Verhältniſs findet bei den gleichlautenden ፀ ẓ und ጸ z̋ Statt. Sie sollen nach Ludolf ungeachtet eines fremdartigen Lautes dem deutschen und lombardischen Z, dem polnischen C und slawischen ц am nächsten stehen, wonach also ẓ der geeignetste Ausdruck dafür ist, womit man beide, da sie so oft mit einander verwechselt werden, wiedergeben kann. Sie entsprechen vorzugsweise dem צ und dem ص, ض und ظ, dann auch wohl noch anderen in den semitischen Sprachen damit wechselnden Buchstaben; das צ muſs aber als ihr eigentlicher Stellvertreter angesehen werden. Ungeachtet der Aehnlichkeit ihres Lautes mit deutschem und italienischem z wenden die Habessinier für dieses doch nicht jene Buchstaben an, sondern bedienen sich statt derselben des weichen ዘ dafür.

§. 231.

Den Aethiopiern war die Aussprache des p so schwer wie den Arabern; weil sie aber für das griechische und koptische π, wofür sie anfangs ihr በ b gleich den Arabern gebraucht hatten, eines eigenen Buchstaben bedurften, da es ihnen in den fremden Namen und Wörtern so oft vorkam, so nahmen sie das ጰ, anscheinend eine Variante des ጸ, in ihr Alphabet auf, gaben ihm jedoch einen von unserem p sehr abweichenden Laut. Als sie dieses später aussprechen lernten, wählten sie um es wiederzugeben einen neuen Character, das ፐ, was wir nunmehr durch p ausdrücken müssen, während ein p̄ für das anderslautende ጰ in den meisten griechischen und anderen fremden Namen erscheint, die wir mit einfachem p schreiben, für die aber die Aethiopier die nun einmal hergebrachte Schreibung und Aussprache fortbestehen lieſsen. Die übrigen äthio-

pischen Consonanten, በ b, ፈ f, መ m, ነ n, ረ r und ለ l geben zu keiner besonderen Bemerkung Veranlassung, aufser etwa der in Beziehung auf das በ, dafs sich für dieses in einem beständig gebrauchten Worte im Amḫârischen ein ው findet, eine Verwandtschaft, von der wir bei den nördlichen semitischen Sprachen einige Beispiele sahen, die aber im Arabischen sehr selten vorkommt. Im Aethiopischen ist ሰብእ sabʾ der Mensch, daraus ist im Amḫârischen ሰው sau der Mensch, der Mann geworden und von diesem der letzteren Bedeutung nach ሴት sêt die Frau, mit der auch sonst im Aethiopischen vorkommenden Unterdrückung des ው und Annahme der äthiopischen weiblichen Endung auf ት. Da im Amḫârischen jede Geschlechtsbezeichnung der Form der Nennwörter nach untergegangen ist, so findet eine solche nur durch Vorsetzung der Wörter ወንድ ûend oder ሰው sau für das männliche Geschlecht und ሴት sêt für das weibliche Statt.

§. 232.

Die besonderen amḫârischen Buchstaben stimmen alle in ihrer Ableitung von äthiopischen mit den auch in anderen Sprachen vorkommenden Uebergängen des Lautes überein. Von dem ከ k ist das ኸ ḫ abgeleitet; im Infinitiv der Verba, welche zum mittleren Radical ein ከ haben, verwandelt sich dieses in ኸ; von ተከለ takala er hat gepflanzt kommt መትኸል matḫal pflanzen; in der zweiten männlichen Person des Singularis im Praeteritum steht ኽ mit Unterdrückung des Endvocals für äthiopisches ከ, ነበርኽ nabarḫ du bist geblieben für äthiopisches ነበርከ nabarka; es wechselt mit ኅ, ኆየ ḫôî oder ኾየ ḫôî mein, ኍነ ḫüana oder ኾነ ḫôna er war, äthiopisch ኮነ kôna; es wird endlich gleich den ሀ, ሐ und ኅ in der gewöhnlichen Aussprache häufig unterdrückt oder lautet schwächer wie ein h; so schreibt Lefebvre aya für አኽያ aḫjâ Esel, zoône für ዝኾን zaḫôn Elephant, bohore für ቦኸር bôḫar Gazelle, ouaha für ውኃ ûaḫâ Wasser.

Von dem harten ጠ ṭ wurde das ጨ č als eine Erweichung des ersteren gebildet. Als solche kommt es im Singularis des weiblichen Imperativs vor, ተቀመጭ taqamač sitze für ተቀመጢ taqamaṭi. Im *Alphabetum Aeth. et Amhh.* wird es durch tgia nach italienischer Aussprache ausgedrückt, Ludolf schreibt tsha dafür, bemerkt aber dabei, dafs es, obgleich wie das tsch in Teutsch und wie das pol-

nische cz lautend, doch mit einem eigenthümlichen Zurückprallen (*repercussio*) ausgesprochen werde und sich gleichartig in anderen Sprachen nicht wiederfinde. Lefebvre drückt es durch tch aus, z. B. tchefra eine Abtheilung Soldaten für ቸፍራ čĕfrâ, etchégué Oberhaupt der Mönche für እጨጌ ĕčēgê.

Auf dieselbe Weise, wie von dem ጠ das ጨ, wurde von dem ተ t das ቸ ć abgeleitet, das in dem nämlichen Verhältnifs zu dem ተ steht, wie in den slawischen Sprachen das ć und ŧ zu dem t. So wurde aus dem ት der weiblichen Endung ች, ነበረች nabarać sie ist geblieben von ነበረት nabarat, ሐንድ ḫend einer, ein gewisser, ሐንዳች ḫendâć eine, eine gewisse. Es vertritt aber auch die Stelle, die nach allgemeinen Lautgesetzen dem ጨ zukommen würde, indem es dem ኸ und dem ኘ gegenübersteht; aus dem äthiopischen ክህለ kĕhĕla er hat gekonnt ist im Amḫ̈ârischen ቻለ ćâla geworden, aus ኼር ḫ̈êr gut ቼር ćer. Für den Laut, den wir dem č und ć beilegen, spricht der Name von China im Amḫ̈ârischen, ቺና ćinâ; die Portugiesen drückten das ቸ durch das entsprechende ch aus, wie in dem Namen der Provinz ኮኝች koñć Konch. Ludolf schrieb tja, das ist ŧ, dafür; im *Alphabetum* wird es durch ccia wiedergegeben. In dem oben gegebenenen Beispiel (S. 520) haben wir für ኢዠማች Transcriptionen auf ti und tsch u. s. w. gesehen.

Den vorhergehenden ganz analog kommt das ጀ ḡ von dem ደ d, das von Ludolf durch dja (ḋ), im *Alphabetum* durch ggia, von den Portugiesen durch gi ausgedrückt wurde. So schrieben diese den anderen Namen von ሰናር Sĕnnâr, ፉንጅ funḡ Fungi, Funge bei Salt (1814, p. 441). Von ኺድ ḫid gehe kommt das Femininum ኺጂ ḫiḡi.

Wie aus dem z der Slawen das ž, aus dem arabischen ز das persische ژ, französisch j, unser j̄ entsteht, so aus dem äthiopischen ዘ das ዠ mit derselben Bedeutung. Vom äthiopischen ዝእብ zĕb der Wolf (ذِئْبٌ) kommt auf diese Weise ዥብ j̄eb. Den Laut des französischen j und polnischen ž gibt ihm auch Ludolf, drückt es aber in Ermangelung eines passenden Unterscheidungszeichens ebenso wie das የ durch j aus, das *Alphabetum* durch sgia, eine in Italien gewöhnliche Bezeichnungsweise für den Laut des französischen j.

Den vorausgegangenen Palatalen schliefst sich das mouillirte ṅ ኘ an, wie es in den indischen Alphabeten dazu gehört, wenn gleich

die ungeregelte Orthographie des Amḫârischen es nicht gleichmäſsig anwendet. Wir haben es in dem Namen kôṅć stehen sehen, während Fung̃ mit einfachem n erscheint. Von dem äthiopischen Affix ኒ ni mir, mich, kommt der amḫârische Affix ኝ ṅ, mit dem Präfix des Dativs ለኝ lĕṅ mir; von dem äthiopischen Pronomen ንሕነ nĕḫna wir kommt das amḫârische እኛ ĕṅâ. Ueber seinen Laut gleich dem spanischen ñ, italienischen gn, sind die Angaben übereinstimmend.

Ein mouillirtes ṁ (መ mit denselben Abzeichen oben wie bei ኘ, ቸ und ጀ), mit den Vocalzeichen des መ versehen, und ein mouillirtes l̇ (ለ mit den beiden Häkchen oben rechts und links wie bei ጨ) mit den Vocalzeichen des ለ für italienisches gl, portugiesisches lh, spanisches ll, werden noch als vorkommend aufgeführt, sind aber nicht in das Alphabet eingereiht, dann ein በ mit demselben Abzeichen wie ጨ und den Vocalzeichen des በ für das lateinische und italienische v; die beiden letzteren Buchstaben auf diese Weise von Gregorius bei Ludolf angewandt; und es können darnach in amḫârischer Schrift je nach Bedürfniſs wohl auch noch andere mit Abzeichen versehene Buchstaben vorkommen.

§. 234.

Die äthiopische Schrift hat kein Zeichen für die Verdoppelung der Buchstaben, die sich, wo sie Statt finden soll, nur aus der Form des Wortes erkennen läſst, häufig aber auch nicht aus dieser. Daſs wir die gegenwärtige, so vielen Abweichungen und Schwankungen unterworfene, Aussprache nicht als entscheidend annehmen können, ist wohl von selbst klar; nur wenn sie mit den Normen der anderen semitischen Sprachen übereinstimmt, werden wir sie anerkennen dürfen, wobei wir uns jedoch gleichfalls auf sehr unsicherem Boden befinden. Für die Transcription wäre allerdings das einfachste Verfahren, nichts zu schreiben, was sich nicht in der äthiopischen Orthographie nachweisen läſst, und dem Leser die Verdoppelung der Buchstaben ebenso zu überlassen, wie sie ihm jene Orthographie überläſst. Da aber mehrere Formen sich von anderen nur durch die Verdoppelung eines Radicals unterscheiden und damit ihre Bedeutung verändern, so gewährt deren Bezeichnung zu wesentliche Vortheile, um sie auſser Acht zu lassen. Bei einer lebenden Sprache wie die amḫârische werden sich bei aller Verschiedenheit der Aussprache doch vielleicht Normen darbieten, wonach die Mehrheit der Fälle

geregelt werden kann; im Folgenden aber haben wir es blos mit dem Aethiopischen zu thun.

Ludolf zählt p. 8 und 17 seiner Grammatik die Fälle auf, bei denen regelmäfsig eine Verdoppelung Statt finde. Verdoppelt wird der Buchstabe, der einen anderen absorbirt, sei es mit Unterdrückung eines zwischen ihnen stehenden Vocals, sei es bei unmittelbarer Aufeinanderfolge derselben, also da, wo der Araber das tešdîd anwendet. So lautet ሐመ ḥamma er hat erlitten für ሐመመ ḥamĕma stehend, ነደ nadda er ist entbrannt für ነደደ nadada, wobei häufig die vollen sowohl, als die abgekürzten Formen im Gebrauch sind; እሞገድ emmôgad von der Fluth, von ሞገድ mit vorausgehender Präposition እም em; ይሴፎ îssêfô er hofft für ይትሴፎ îtsêfô, von ተሰፈወ tasaffaûa er hat gehofft, achte Verbalform von ሰፈወ saffaûa er hat Hoffnung gemacht; ስሱ sĕssu sechs, ስሳ sĕssâ sechzig für ስድሱ sĕdsu und ስድሳ sĕdsâ stehend; ዐረጉ araggu ich bin gestiegen für ዐረግኩ aragku. In manchen Wörtern wie z. B. ተሰምዒ unterscheidet hiernach die Aussprache und die Transcription tĕsami̱ du hörst von tĕssami̱ du wirst gehört, das für ትትሰምዒ tĕtsami̱ steht.

Die zweite Verbalform, entsprechend der zweiten arabischen, und die davon abgeleiteten fünfte, achte und eilfte (siehe weiter unten) verdoppeln den mittleren Radical, mit Ausnahme des Aorists (*Contingens* bei Ludolf), in welchem ein langes jenem Radical vorausgehendes ê die Verdoppelung desselben ersetzt; z. B. II. ቀደሰ qaddasa er hat geheiligt, ይቄድስ îqêdĕs er heiligt, VIII. ተቀደሰ taqaddasa er war heilig, ይትቄድስ îtqêdĕs er ist heilig.

Substantive, die zu Wurzeln mit gleichem zweiten und dritten Radical gehören, verdoppeln diesen gleichfalls, wenn er im Wort nur einfach und vor einem Vocale, nicht aber zweimal steht, z. B. ነድ nad die Flamme, im *status constructus* ነደ nadda, von obigem ነደ, ነደደ, — ንድት nĕddat die Feuergluth, ነዳዲ nadâdi der Brennende; ferner solche, die im Hebräischen und Chaldäischen ein dâġeš *forte* oder im Arabischen ein tešdîd tragen.

Zweifelhaft erscheint es mir, ob man mit Ludolf den Adjectivformen mit den Vocalen ĕ—u durchgängig die Verdoppelung des zweiten Radicals zuschreiben darf. Sie entsprechen den hebräischen Formen קָטוֹל sowohl als קַטּוּל, aramäisch קְטוֹל, und sind der Bedeutung nach bald nur Adjective, bald Activ- bald Passiv-Participien,

letzteres wie die hebräischen Participia Pass. פָּעוּל. So wie jene hebräische Formen den Formen קָטִיל und קַטִּיל gegenüberstehen, so stehen im Aethiopischen Adjectiva mit i in der zweiten Sylbe neben jenen mit u, z. B. ሐዲስ ḥadis neu, ርሒብ rĕḥib weit, jedoch immer mit a in der ersten Sylbe, wenn nicht der mittlere Radical ein Guttural ist. Eine dritte Adjectivform ist die, welche, zu der dritten Verbalform ጋበረ gâbara gehörend, in beiden Sylben u hat, wie ሙሱን musun verdorben von ማሰነ mâsana er war verdorben, wovon aber die ähnlich lautenden Adjectiva von Wörtern, deren erster Radical ein ወ ist, zu unterscheiden sind, die zu der ersten Form gehören, wie ውሱብ ûsub verheirathet von ወሰበ ûasaba. Zu dem Zeitwort stehen sie alle in keiner näheren Beziehung als derjenigen eines Adjectivs in dem angegebenen Sinne; indessen könnte eine solche dennoch für die Aussprache Statt finden, wie z. B. in ቅዱስ qĕddus heilig nach obigem ቀደሰ qaddasa, arabisch قُدُّوس qeddûs, und dagegen mit einfachem zweitem Radical ንዱድ nĕdud brennend nach nadada, ግቡር gĕbur gemacht nach ገብረ gabĕra er hat gemacht, wenn man nicht von der Ansicht ausgeht, dafs die Formen aller dieser Adjectiva gleich seien. Da in den Adjectiven mit a und u in der ersten Sylbe keine Verdoppelung angenommen wird und in allen nach Ludolf p. 14 die letzte Sylbe betont sein soll, der Vocal der ersten Sylbe, das ĕ, also darum auch schwächer lautet, so halte ich die Verdoppelung nach demselben für unwahrscheinlich, der auch die mir, aufser bei Ludolf, vorgekommenen Transcriptionen nicht günstig sind. So schreibt der Jesuit Tellez den Namen ፍቁር ፡ እግዚእ ፡ fĕqur Ĕgzī *Dominus dilectus*, Fecur Egzy, also ohne Verdoppelung; für ቅዱስ heilig schreiben Lobo und Bruce kedus, Salt kedoos, Rüppell gadas. Für ቅሩብ qĕrub nahe schreibt Salt nach dem Dialect von Tigrê ke-rúb.

Bei einigen Wörtern beruht die angenommene Verdoppelung nur auf der Aussprache, ohne dafs die Autorität irgend einer Analogie hinzukäme. So bei dem Affix der zweiten männlichen Person Pluralis ክሙ kĕmmu ihr, euch, welches zwar dieselben Vocale wie die erwähnten Adjective darbietet, aber abweichend von ihnen die erste Sylbe betont. Das Wort መካን unfruchtbar soll mekkân lauten, wenn es aber Ort bedeutet makân ohne Verdoppelung.

Da die Gutturale meistens nur noch schwach oder gar nicht lauten, in vorausgehenden Vocalen verhallen, so sollen sie auch keiner Verdoppelung fähig sein, abweichend von dem Arabischen, wo sie den allgemeinen Normen für dieselbe unterworfen sind. Indessen kommen Zeitwörter mit ê in dem Aorist vor, die also der zweiten Verbalform mit Verdoppelung des mittleren Radicals und den davon abgeleiteten Formen derselben Ordnung angehören und deſshalb auch mit jener Verdoppelung übertragen werden müssen, wie ለሐየ laḥḥaja er war schön, Aorist ይሌሒ îlêḥi er ist schön, ተመሀረ tamahhara er hat gelernt, in der achten Verbalform ይትሜሀር îtmêhar er lernt. Jedoch herrscht in der ganzen Conjugation der Zeitwörter, die zum mittleren Radical einen Guttural haben, eine groſse Unsicherheit der Formen und ein Schwanken in der Orthographie, offenbar wohl darauf beruhend, daſs die Gutturale, die in dieser Stellung keinen consonantischen Laut mehr hatten, zum Theil auch wohl nie gehabt hatten, sich der Aussprache nach häufig nur mit Schwierigkeit unter die gewöhnlichen Formen bringen lieſsen.

§. 234.

Ueber die Betonung der Wörter, die nur auf eine der drei letzten Sylben fallen kann, gibt Ludolf folgende Regeln und Beispiele nach der von Gregorius erlernten Aussprache. Die letzte Sylbe hat mit den weiter unten bemerkten Ausnahmen den Ton, wenn sie einen der Vocale u, i, â, ê, ô enthält, wie in ገቡር gĕbúr gemacht, ብእሲ bĕsí der Mann, und so in den Infinitiven ገቢር gabír machen, ሠይም ṣaîm für ሠዪም ṣajím setzen, ሐይው ḥaiû leben (hajiw bei Ludolf transcribirt, was ሐዪው wäre), ጻማ ẓâmâ Arbeit, አምላክ amlâk Gott, ጊዜ gizê Zeit, እግዚአብሔር ĕgziabḥĕr der Gott des Weltalls, ግሌፎ glĕfô Bildhauerarbeit (vielleicht auch gĕlfô gesprochen, chaldäisch גְּלִיפָא, syrisch ܓܠܝܦܐ, griechisch *γλυπτόν*); — in der Conjugation der Zeitwörter, deren letzter Radical ein u, i oder â trägt, wie ገብሩ gabĕrú, ገብራ gabĕrâ sie haben gemacht; — im weiblichen Afformativ und Suffix ክን kĕn, wie in ገበርክን gabarkĕn ihr habt gemacht, ተስፋክን tesfâkĕn eure Hoffnung; — in den Wörtern, die auf zwei vocallose Buchstaben ausgehen, wie መንግሥት mengĕst Reich, ትምህርት tĕmhĕrt Lehre; aber derartige Plurale von der Form መገብርት

magâbĕrt haben den Ton auf der vorletzten Sylbe, wie መጻሕፍት mazâḥĕft Bücher, ከዋክብት kaûâkĕbt Sterne.

Die vorletzte Sylbe hat den Ton den gröſsten Theil der Conjugation hindurch mit Ausnahme der oben angegebenen und der unten bei der Antepenultima folgenden Fälle; wie in ገብረ gébra (gabĕra, siehe unten) er hat gemacht, ገበርከ gabárka du hast gemacht, ገበርኩ gabárku ich habe gemacht, እገብር ĕgábĕr ich mache, እንግር éngĕr ich erzähle (Subjunctiv), ሐነጸ ፡ ሐነጸት ḥanáẓa, ḥanáẓat er, sie hat erbaut (Ludolf transcribirt hannátza, hannátzat, aber der Aorist hat a und es kann deſshalb nur ein n stehen), ተቀደሰ taqaddása er ist geheiligt worden, ይትቄደስ îtqêdĕs er wird geheiligt; — in den Nennwörtern der Form ፈጣሪ faṭâri der Schöpfer, ምድራዊ mĕdrâwi irdisch; — in zweisylbigen Wörtern, die keinen anderen Vocal als a, e oder ĕ haben, wie መንፈስ ménfes der Geist, አንስት ánĕst die Frau, ሀገር háger die Stadt; hat aber die zweite Sylbe einen mit a gesprochenen Guttural, wo dann das a wie â lautet, so hat sie den Ton, wie ሥርዐት ṡĕrát das Ordnen; — gewöhnlich in den Fürwörtern, wie ዝንቱ zĕ́ntu dieser, ዛቲ zâti diese, እንተ énta welche, እለ élla jene die; — dann in dem männlichen Afformativ und Affix ክሙ kĕ́mmu ihr, euch, euer. — Die (einsylbigen) persönlichen und possessiven Affixe verlangen bei allen Wörtern den Ton auf der vorhergehenden Sylbe, wie ገበርከኒ gabarkáni du hast mich gemacht, አምላክነ amlâkĕ́na unser Gott, ምስሌየ mĕslêja mit mir, ከማየ kamâja wie ich. Vor den Affixen der zweiten Person im Singularis ከ ka und ኪ ki dein, deine, dir, dich, tritt aber der Ton nicht auf die vorhergehende Sylbe über, wenn jenen ein Buchstabe der ersten oder sechsten Classe vorausgeht, wie in ወለደ ûaláda er hat gezeugt, ወለደከ ûaládaka er hat dich gezeugt, ወለደት ûaládat sie hat geboren, ወለደተከ ûaladátaka sie hat dich geboren; ፈቃድከ faqâdka dein Wille, መንግሥትከ mengĕṣtka dein Reich, im *status constructus* ፈቃደከ faqâdaka, መንግሥተከ mengĕ́ṣtaka.

Die Antepenultima hat den Ton in den dritten Personen des Singularis im Praeteritum der dritten, vierten, fünften, achten, neunten und zehnten Verbalformen nach der Zählung derselben bei Ludolf, wovon die neunte mit dem Praeformativ አን an (dem إِنْ der

arabischen siebenten entsprechend) nur bei quadriliteralen Zeitwörtern Statt findet; z. B. III. ባረከ bâraka er hat gesegnet, IV. አግበረ ágbara er hat zum Thun genöthigt, V. አሠነየ aṣánnaja er hat recht gehandelt, VIII. ተናገረ tanâgara er hat mit einem gesprochen, IX. አንበስበሰ anbésbasa er hat gezittert, X. አስተብረከ astábraka er kniete nieder. Hiernach und nach dem Obigen würde das Schema der Betonung für die dritte Person im Praeteritum Sing. der zwölf Verbalformen, wie sie weiter unten für die triliteralen Zeitwörter angenommen werden, folgendes sein:

1. gabára, gábĕra.	2. gabbára.	3. gâbara.
4. ágbara.	5. agábbara.	6. agâbara.
7. tagabára, tagábĕra.	8. tagabbára.	9. tagâbara.
10. astagábara, astágbara.	11. astagábbara.	12. astagâbara.

Es geht hieraus eine gewisse Uebereinstimmung der ähnlichen Formen nach den verschiedenen Beziehungen hervor.

Ausgenommen von der Betonung der Antepenultima sind die Verba, deren mittlerer Radical ein Guttural ist, wie ተኣኀዘ taâḫáza sich gegenseitig zum Kampf aufstellen, angreifen, አስተምሐረ astemḥára er hat Mitleiden gehabt, hat sich verwendet, አስተርኣየ astarâ̱ja er ist erschienen.

Die Antepenultima wird ferner betont in den quadriliteralen und in den mit sich wiederholenden Buchstaben gebildeten Zeitwörtern oder in denen, die in der ersten Sylbe ê und ô anstatt ai und au enthalten und zu den Quadriliteralen gerechnet werden; z. B. ዴምሰሰ démsasa er hat vernichtet, አቂያሒዪሐ aqîâḥîḥa er war röthlich, ቤዘወ bêzaûa er hat losgekauft, ሞቄሐ mô-qĕḥa er hat gefesselt.

Der *Status constructus*, Präfixe, die Zusammensetzung und die den Wörtern am Ende angehängten Partikeln bringen keine Tonveränderung hervor, wenn nicht das Wort vor einer angehängten Partikel auf u, i, â, ê oder ô endigt, welche Vocale alsdann den Ton erhalten, wie መኑ mánu welcher?, መኑመ manúma welcher aber?

Uebrigens sollen, wie Ludolf am Ende bemerkt, die Aethiopier in zusammenhängendem Sprechen oder Lesen fast keine Betonung hören und die Stimme nicht leicht steigen oder fallen lassen, aufser etwa da, wo wir ein Comma oder eine andere Interpunction setzen

würden. Eine solche wird aber nur sehr sparsam im Aethiopischen angewandt, dagegen jedes Wort von dem folgenden durch zwei über einander gesetzte Puncte getrennt, weſswegen auch ein Wort am Ende der Zeile in der Mitte abgebrochen und in der folgenden ausgeschrieben werden kann, was ohne Anstand geschieht. Mit dem Worte selbst aber werden ohne Trennung Präfixe und Affixe verbunden, auch selbst mehrere Partikeln auf diese Weise aneinander gereiht, z. B. ወለእመሰኬ ûalaĕmasakê und wenn aber daher, ወኢለመኑሂ ûai̱lamanuhi und nicht irgend einer, die man in der Transcription mit dem Verbindungszeichen trennen könnte, ûa-la-ĕma-sa-kê, ûa-i-la-manu-hi oder ûa-i-lamanu-hi (la Zeichen des Dativs), wie im Französischen *c'est-à-dire* und ähnliche Verbindungen. Eine solche Trennung ist um so mehr gerechtfertigt, da die Präfixe, Präpositionen u. s. w. mit dem Worte keine andere als eine orthographische Verbindung eingehen; ein Theil der Affixe aber schlieſst sich häufig den Wörtern untrennbar an.

§. 235.

Die Hauptschwierigkeit für die Transcription des Aethiopischen beruht, wie schon erwähnt, auf dem Unterschied der ruhenden oder bewegten Buchstaben der sechsten Classe. Ludolf gibt darüber folgende Regeln : Im Anfange eines Wortes, d. i. in der ersten Sylbe, wird das ĕ gehört, wenn ein vocalloser Buchstabe der sechsten Classe oder ein Doppelbuchstabe darauf folgt, wie in ልብ lĕb das Herz, ሕዝብ ḥĕzb das Volk, ምእምን mĕmen treu, ፍጥረት fĕṭret die Schöpfung, das geschaffene Wesen, ፍጡር fĕṭur geschaffen, ገቡር gĕbur gethan, welchen beiden letzteren, wie schon erwähnt, Ludolf Doppelconsonanten zuschreibt, fɛttur und gɛbbur, im Femininum ፍጥርት fĕṭĕrt geschaffene, ገብርት gĕbĕrt gethane (fɛttɛrt, gɛbbɛrt). Die Richtigkeit dieser Aussprache und daſs diese Feminina nicht etwa fĕṭrĕt, gĕbrĕt lauten, beweisen Wörter wie ሕጹጽ ḥĕẓuẓ klein, Femininum ሕጽጽት ḥĕẓĕẓt; denn wenn dieſs ḥĕẓẓĕt lauten sollte, ohne Vocal zwischen den beiden ẓ, so würde nach äthiopischer Orthographie nur ein ጽ geschrieben werden; eben so die Schreibung von Femininen wie ትሕት tĕḥĕt demüthig anstatt ትሕትት tĕḥĕtt von ትሑት tĕḥut, wo ein ት wegfällt, weil zwischen den beiden ት kein Vocal lautet.

Nach obiger Regel, dafs das ĕ nach dem Anfangsbuchstaben laute, fährt Ludolf fort: „*Aliud est, si sequatur sonans, tunc enim talis litera, quasi Hebraice Schevata cum ea in unam syllabam coalescit, ut* ክረምት ፡ kremt *annus*, ፍኖት ፡ fnot *via*, ፍሬ ፡ fre *fructus*, ክርስቶስ ፡ *Christôs*, *Christus*, ልደት ፡ ldet *nativitas*, ብላዕ ፡ bla-ε *ede*“. Ueber das šĕbă der ersten Sylbe im Hebräischen haben wir §. 134 gesehen, dafs die Alten an seiner Stelle grofsentheils einen Vocal lautbar werden liefsen, wenn gleich die spätere Aussprache ihn vielfach unterdrückte; auch im Arabischen wird der erste Buchstabe der Nennwörter mit einem Vocal gesprochen; der Analogie nach werden wir auf gleiche Weise einen solchen ursprünglich für das Aethiopische annehmen müssen, wenn wir von den nachmals herrschend gewordenen Zusammenziehungen absehen. Auch geräth Ludolf in dieser Beziehung mit sich selbst in Widerspruch, wenn er p. 21 am Ende von Canon X. und p. 106 die Regel giebt, dafs die zweisylbigen Nennwörter auf ê dieses im Plural beständig beibehalten, mit Einschiebung eines j vor der Endung ât, wie ጊዜ gizê Zeit, ጊዜያት gizêjât, ፍሬ (also fĕrê) Frucht, ፍሬያት fĕrêjât, ጽጌ ẓĕgê Blume, ጽጌያት ẓĕgêjât. Wir brauchen daher den Grund für die Aussprache des ĕ in fĕṭur, gĕbur u. s. w. nicht in einer Verdoppelung des mittleren Consonanten zu suchen, das ĕ lautet als zum Anfangsbuchstaben gehörend; der späteren Aussprache nach aber können wir es in den von Ludolf angegebenen Fällen ohne Nachtheil unterdrücken.

Hinsichtlich des in der Mitte der Wörter und in der letzten Sylbe lautenden ĕ oder dessen Unterdrückung hat sich Ludolf die Darstellung vielleicht dadurch etwas erschwert, dafs er die Formen der Zeit- und Nennwörter nicht getrennt behandelt, sondern die Beziehungen der Buchstaben der sechsten Classe zu den vorausgehenden Lauten bei beiden gleichmäfsig zu Grunde legt und dann die Abweichungen davon als Ausnahmen rechnet. Seine Regeln sind im allgemeinen: Ein Buchstabe der sechsten Classe lautet 1) wenn ein vocalloser Consonant vorausgeht; 2) also auch wenn er selbst als verdoppelt steht; 3) lautet er nach einem langen Vocal (u, i, â, ê, ô); 4) er ruht, wenn der vorausgehende Buchstabe mit einem Vocal gesprochen wird; 5) er ruht am Ende eines Wortes; 6) und wenn dieses auf zwei Buchstaben der sechsten Classe ausgeht, so ruhen beide. Beispiele dazu sind: zu 1) und 4) ገበርክሙ gaberkĕmmu und ገበርክን gaberkĕn ihr habt gethan, ድንግል dĕngĕl die

Jungfrau, እምሕል ĕmḥĕl ich schwöre, ትነግር tĕngĕr du erzählest, ይድክም îdkĕm er werde schwach; die letzten drei sind Subjunctive. Darauf läſst Ludolf mehrere Wörter als Besonderheiten und deſshalb als Ausnahmen folgen, die theils unter 6) gehören, wie አንስት anĕst Frau, was er auch selbst bemerkt, theils sich anderweitig begründen lassen. ቀይሕ qaîḥ roth ist ein Adjectiv der oben angegebenen Form mit den Vocalen a—i, und es wird dafür auch ቀዪሕ qaǰiḥ geschrieben; ትውልድ tûld *generatio* (wofür tₑwₑld geschrieben ist), arabisch تَوْلِيد, syrisch ܬܘܠܕܬܐ, im Pluralis ትውልድት tûldât, hebräisch תּוֹלְדוֹת; in ድለቅለቅ Erschütterung, Erdbeben, durch dₑlₑklₑk wiedergegeben (Verbum አድለቅለቀ adlaqlaqa), erklärt sich jene Aussprache durch die analoge Sylbenabtheilung anderer aus fünf Buchstaben bestehenden Substantive, wie መተርጕም matargŭm der Dollmetscher, ነበልባል nabalbâl die Flamme, መተንብል matanbĕl der Fürsprecher. Die auf nâ endigenden Substantive haben ähnliche Sylbentheilung, z. B. ቅድስና qĕddĕsnâ Heiligkeit, ትሕትና tĕḥĕtnâ Demuth, ጥይቅና ṭĕjĕqnâ Gewiſsheit. (Steht aber in einem solchen Substantiv vorher ein langer Vocal, so tritt die Regel 3) ein, wie in ሕፃንና ḥĕẓânénâ Kindheit, was aber auch zusammengezogen als ሕፃና ḥĕẓânnâ vorkommt.) „*His adde* ክልኤ *et* ክልኤቱ *Duo, quae efferuntur* klè, klétu". Diese werden wir wohl kĕlẹ und kĕlẹtu transcribiren müssen, wenn wir nicht das ĕ ganz weglassen wollen.

Beispiele zu 3) sind ቡርክት burĕkt *benedicta*, ከዋክብት kaûâkĕbt Sterne, Pluralis von ከውክብ kaukab. In den Zeitwörtern aber gilt diese Regel nur in so fern, als sie nicht den Formen entgegen ist; ኖምከ du hast geschlafen ist nômka nach der Form ገበርከ gabarka, nicht nômĕka. So ist auch gegen 6) der vorletzte Buchstabe sechster Classe im Aorist lautend, እገብር ĕgabĕr ich thue, ታድለቀልቅ tâdlaqalĕq sie wird erschüttert, und es findet die Regel 6) nur bei Nennwörtern Anwendung, wie ምድር mĕdr die Erde, ገብር gabr oder gebr der Sclave, ግብር gĕbr die That, das Werk, መጻሕፍት maẓâḥĕft Bücher. Vor den Personalaffixen የ ja mein, ነ na unser, ከ ka, ኪ ki dein, ክሙ kĕmmu, ክን kĕn euer, lassen aber die auf einen Buchstaben der sechsten Classe ausgehenden Nennwörter diesen lauten, wie in አምላክ amlâk Gott, አምላክነ amlâkĕna unser Gott, ሕዝብ ḥĕzb Volk, ሕዝብከ ḥĕzbĕka dein Volk.

Dafs wir viele solcher auf zwei stumme Buchstaben ausgehender Wörter nicht gut aussprechen können, liegt in unserer Gewohnheit. Wir werden gerne in einem Worte wie ጽድቅ z̤ĕdq Gerechtigkeit, Wahrheit, gleich dem hebräischen צֶדֶק ein zweites ĕ hören lassen; aber der Araber unterdrückt es gleichfalls in dem entsprechenden صِدْق, bei Hélot ssadq geschrieben, eine im Arabischen eben so häufige Form wie im Aethiopischen. Aber auch bei diesem kommen Abweichungen von der angegebenen Regel vor; so soll zwar ምድር mĕdr auszusprechen sein, aber in den Zusammensetzungen, wie in በጌምድር, wird fast überall der vorletzte Consonant als lautend transcribirt, Bagêmder, wie auch Ludolf schreibt, bei Rüppell Begemder, bei Lefebvre Béguémédeur und ebenso Agâomédeur Land der Agau. Bei Lobo in der Reise nach Habessinien, übersetzt von Ehrmann, 1793, heifst es Theil I, p. 225 Begemder oder Begemader; dabei ist aber nur durch einen Schreibfehler die Bedeutung der beiden Theile des Namens verwechselt, da Lobo die Sprache des Landes verstand (p. 247).

§. 236.

Seit Ludolf seine nicht genug anzuerkennenden Arbeiten über die Geschichte und die Sprachen Habessiniens verfafste, ward mehr als ein Jahrhundert hindurch über die letzteren nichts von Bedeutuug veröffentlicht, bis dann im Jahr 1825 zwei sehr bemerkenswerthe wenn gleich nicht umfangreiche Schriften in Leipzig erschienen. Es waren diefs die *Commentatio de Aethiopicae linguae conjugationibus* von Chr. Maur. Leon. Jul. Drechsler und die *Exercitationes Aethiopicae sive observationum criticarum ad emendandam rationem grammaticae semiticae specimen primum* von Hermann Hupfeld. Jedem, der mit einiger Aufmerksamkeit die von Ludolf angenommene Anordnung der Verbalformen durchging, mufste es klar sein, dafs an deren Stelle eine andere consequentere und in sich zusammenhängendere zu setzen sei, nach vier Classen oder bei anderer Schreibung nach drei Classen vertheilt, unter welche die zwölf Formen des regelmäfsigen Zeitwortes zu stellen seien. In den obigen Schriften ward der eigentliche Unterschied zwischen der ersten und zweiten Verbalform nachgewiesen, und die vielen Zeitwörter, welche Ludolf mit Unrecht der zweiten mit Verdoppelung des mittleren Radicals zuzählte, wurden von dieser getrennt und mit der ersten vereinigt. Es wurde der

wahre Character der Zeitwörter festgestellt, deren mittlerer Radical ein Buchstabe der sechsten Classe ist, welche den semitischen Zeitwörtern mit mittlerem e oder i und o entsprechen und intransitive Bedeutung haben; wonach also zu 1. die beiden Formen ገበረ gabara und ገብረ gabĕra gehören, um bei dem von Ludolf gewählten Worte stehen zu bleiben, das ihm mehr Verbalformen als die meisten anderen Zeitwörter darbot, indem jedes nur in einer beschränkten Anzahl derselben im Gebrauch ist. Ueber diese Formen und deren Vorkommen, ihren Zusammenhang und ihre Bedeutung handelt vorzüglich die angeführte Schrift von Drechsler. Obgleich es nun keinem Zweifel mehr unterliegt, daſs die Form ገብረ eigentlich die der intransitiven Zeitwörter ist und sich als solche von der Form ገበረ unterscheidet, so findet doch auch wiederum, so wie in den anderen semitischen Sprachen, eine vielfache Vermischung beider Formen Statt, die entweder bei mittlerem Radical der sechsten Classe transitive Bedeutung haben, wie ለጕመ lagŭma er hat gezügelt, oder transitive und intransitive zugleich, wie ሠምረ ṡamĕra er war zufrieden, hat zugestimmt, etwas gebilligt, oder die mit einer und derselben Bedeutung in beiden Formen gebraucht werden, wie ተርፈ tarĕfa und ተረፈ tarafa er war übrig; sie findet namentlich bei Zeitwörtern Statt, deren zweiter Radical ein Guttural ist, die meistens die zwei Formen haben, wie ምሕረ mĕḥĕra und መሐረ maḥara er war mitleidig, ሰአለ saala und ስእለ sĕĕla oder sēla er hat gebeten; während die Zeitwörter mit einem Guttural zum dritten Radical ohne Rücksicht auf Bedeutung nur die Form gabĕra haben, wie በልዐ balĕa̱ er hat gegessen, er hat etwas verzehrt. Bei einigen Zeitwörtern kommen beide Formen, aber mit verschiedener, das heiſst transitiver und intransitiver Bedeutung vor, z. B. ሐጐለ ḥagŭala er hat vernichtet, ሐጕለ ḥagŭla er ist umgekommen*). Aus Wörtern wie ሐምመ ḥamĕma, wofür auch ሐመ ḥamma geschrieben wird, er hat erlitten (arabisch هَمَّ er war bekümmert), erhellt die Lautbarkeit des

---

*) ሐጐሎሙ ḥagŭalômu steht Gen. 35, 4, für das ἀπώλεσεν αὐτὰ der Septuaginta in dem Schluſssatze des Verses, der sich im hebräischen Texte nicht mehr findet. Ludolf im Lexicon hält es für einen Fehler der Handschriften anstatt አሕጐሎሙ, aber jene Leseart wird sich doch rechtfertigen lassen.

mittleren Radicals, der Form gabĕra anstatt gabra; aber gleichfalls, daſs bei dem kurzen Vocal letztere Schreibung ebenso ihre Berechtigung hat wie die erste, weil sonst die Zusammenziehung nicht hätte erfolgen können. Es fragt sich daher, ob wir gabĕra zur Uebereinstimmung mit der Orthographie in anderen semitischen Sprachen und der vollen Form ḩamĕma schreiben sollen oder nur gabra nach der üblichen Aussprache; es fragt sich, ob diese letztere nicht schon vielleicht zur Zeit der Blüthe der äthiopischen Sprache geherrscht hat. Die Form ገብረ gabĕra, Feminin ገብረት gabĕrat gehört nur den dritten Personen im Praeteritum an, im Plural ገብሩ gabĕru, ገብራ gabĕrâ; in den übrigen Personen unterscheiden sich die Formen gabara und gabĕra nicht von einander. Ob wir das ĕ schreiben oder nicht, kann daher hiernach als gleichgültig angesehen werden. Bei den Zeitwörtern mit einem Guttural zum zweiten Radical wird dieser mit dem ĕ in der Aussprache ganz unterdrückt, welches hier allen Personen angehört; z. B. 1. መሐርኩ mĕḩĕrku ich habe bemitleidet, 2. መሐርከ mĕḩĕrka, መሐርኪ mĕḩĕrki, 3. መሐረ mĕḩĕra, መሐረት mĕḩĕrat u. s. w., wo wohl nur ein verlängertes e für das ĕḩĕ gehört wird, so wie in sēla anstatt sĕĕla ስእለ, gleich dem Vulgärarabischen sal für سَأَلَ (hebräisch שָׁאַל und שְׁאֵל, syrisch ܫܐܠ, chaldäisch שְׁאַל). Hier werden wir in den dritten Personen das ĕ der zweiten Sylbe wohl eben so beibehalten, wie in den beiden ersten Personen. Schreiben wir nun überhaupt das ĕ in allen Fällen, wo in anderen Zeitwörtern an dessen Stelle ein a steht, so erhalten wir dadurch überall eine Uebereinstimmung der Formen, welche bei anderer Transcription weniger hervortritt, wir unterscheiden dann gewissermaſsen in dieser Beziehung das Literaläthiopische von dem Vulgäräthiopischen, von der gewöhnlichen Umgangssprache. Gleich dieser hat auch das Vulgärarabische bei den mittleren Vocalen i und u der intransitiven Zeitwörter deren vormaligen Unterschied im Praeteritum verloren, sie lauten jetzt wie andere Zeitwörter mit fetḩ auf der zweiten Sylbe. So werden auch nach der Aussprache von Africa bei Hélot رَضِيَ *consentir*, حَزِنَ *s'affliger*, عَلِمَ *savoir*, عَمِلَ *faire*, قَرُبَ *accoster*, قَصُرَ *abréger*, durch redha, hhazen, âlem, âmel, quereb und quasser, quesser oder quessar wiedergegeben.

Da die Transcription der Zeitwörter wesentlich auf den Formen des regulären Zeitworts beruht, so habe ich diese so zusammen-

gestellt, wie ich geglaubt habe sie auffassen zu müssen; ich habe, da das hierbei zu wählende Wort ganz gleichgültig ist, das von Ludolf an die Spitze gestellte ገብረ durch alle Verbalformen beibehalten. Anstatt des von Ludolf angenommenen Namens *Contingens* für das Tempus, welches das Praesens und Futurum ausdrückt, habe ich den in vielen semitischen Sprachlehren eingeführten Namen Aorist gesetzt. Ludolf sagte p. 37 seiner Grammatik über jenen Namen : *„Nos tempus illud, quia per se neque Praesens neque Futurum est, Contingens vocavimus; quippe contingere potest, ut sensu poscente alterutrum esse possit ac debeat"*.

Die Formen des regulären äthiopischen Zeitworts kann man, wie schon erwähnt, nach ihrem gegenseitigen Verhältnifs unter vier Classen, hier I—IV bezeichnet, und drei Ordnungen A. B. C. nach folgendem Schema bringen :

	A.	B.	C.
I.	1. ገበረ und ገብረ gabara gabĕra.	2. ገበረ gabbara.	3. ጋበረ gâbara.
II.	4. አግበረ agbara.	5. አገበረ agabbara.	6. አጋበረ agâbara.
III.	7. ተገበረ und ተገብረ tagabara tagabĕra.	8. ተገበረ tagabbara.	9. ተጋበረ tagâbara.
IV.	10. አስተገበረ und አስተግበረ astagabara astagbara.	11. አስተገበረ astagabbara.	12. አስተጋበረ astagâbara.

Die Classe I umfafst die Formen, welche nur die Radicalbuchstaben im Praeteritum 3. Person Sing. Masc. enthalten, deren mittelster unter 1. entweder mit a oder ĕ gesprochen, unter 2. verdoppelt wird, wie in der zweiten arabischen Verbalform. Da kein Zeichen der Verdoppelung vorhanden ist, so entscheidet hierüber die Form des Aorists, in welchem ein langes dem mittleren Radical vorausgehendes ê dessen Verdoppelung ersetzt, während in der ersten Verbalform a dafür steht. Die beiden Formen 1 und 2 lassen sich neben dem Aorist auch noch durch den Imperativ oder ein gesichertes Beispiel des Subjunctivs unterscheiden, der aber in der zweiten Verbalform in äthiopischer Orthographie dieselbe Gestalt hat, wie der Aorist der ersten, nämlich እገብር, das als Aorist von 1. ĕgabĕr, als Subjunctiv von 2. ĕgabbĕr lautet. Die dritte Verbalform unterscheidet sich durch das lange mit dem ersten Radical verbundene â und entspricht dadurch der dritten arabischen. Eine der drei For-

men der Classe I gehört jedem äthiopischen Zeitworte an, oder wird wenigstens in Ermangelung von Beispielen vorausgesetzt; sie kommen aber bei demselben Zeitworte nicht wie im Arabischen neben einander vor, mit Ausnahme jedoch der ersten Verbalform, die, wie schon bemerkt, in beiderlei Gestalt, je nach der transitiven oder intransitiven Bedeutung oder auch unabhängig davon, in Gebrauch sein kann. In den übrigen Classen dagegen kommen mehrere Formen neben einander vor.

Die Classe II setzt a vor die Verbalformen der Classe I mit Unterdrückung des ersten Vocals der ersten Verbalform in der vierten. Die drei Formen dieser Classe entsprechen der arabischen vierten durch das Praeformativ a, mit dem Unterschied jedoch, daſs sie in dreifacher Gestalt in Uebereinstimmung mit den drei Formen der ersten Classe erscheinen. Ihrer Bedeutung liegt dieselbe Modification als Causativ wie im Arabischen zu Grund, die bei den einzelnen Zeitwörtern auf verschiedene Art sich ausgebildet hat. Das characteristische a erleidet vor Gutturalen nicht die sonst gewöhnliche Verwandlung in â, was vielleicht darin seinen Grund hat, daſs man in diesen Formen früherhin die Gutturale stärker lauten lieſs und zum Theil auch jetzt noch stärker lauten läſst, wie in አሕመመ aḥmama er hat betrübt ohne Verlängerung des vorausgehenden a, das erst durch das Verhallen des Gutturals lang wurde, wie etwa in der Transcription von አእመረ āmara er hat gewuſst, erkannt (4. von አመረ 2. ammara er hat gezeigt), dem arabischen آمَرَ âmara der Form nach entsprechend. Auſserdem aber könnte das a auch nur zur Wahrung der Form unverändert geblieben sein. Mit dem ĕ der Praeformativsylben des Aorists und Subjunctivs geht das a durchgängig in â über.

Die Classe III hat zum Character die Sylbe ta, die nach den Praeformativen des Aorists und Subjunctivs ihren Vocal abwirft. Es liegt ihr die Bedeutung von Passiven der ersten Classe zu Grund, von Reflexiven, in der neunten Verbalform auch diejenige einer wechselseitigen Handlung, wie der sechsten arabischen Form تَقَاتَلَ. Sind bei Zeitwörtern der Classe III keine andere der Classe I im Gebrauch, so haben jene gewöhnlich eine intransitive, nicht passive Bedeutung.

Die Classe IV entspricht der Form nach der zehnten arabischen Verbalform اِسْتَفْعَلَ. Sie kommt weniger häufig vor als die drei ersten Classen; ihre Bedeutung in den einzelnen Zeitwörtern ist theils transitiv der intransitiven Bedeutung der Formen der Classe III gegenüber, theils ist es eine Verstärkung der Bedeutung einer anderen Verbalform. Die zu IV, 10 gehörigen Zeitwörter haben die Formen አስተገበረ astagabara und አስተግበረ astagbara, die sich auf die Formen 1, 4 und 7 beziehen, vielleicht auch die Form አስተገ·በረ astagabĕra; im Aorist jâstagabĕr, Subjunctiv jâstagbĕr, Imperativ astagbĕr, Infinitiv astagabir, astagabĕrô, astagabĕrôt; ihre Conjugation schliefst sich derjenigen von II, 4 an, wenn man asta an die Stelle des Praeformativs a setzt und für â-, tâ-, jâ-, nâ-, âsta-, tâsta-, jâsta-, nâsta-. Ebenso folgt IV, 11 አስተገበረ astagabbara der Form II, 5, Aorist ይስተጌ·በር jâstagêbĕr; und IV, 12 አስተጋበረ astagâbara der Form II, 6, Aorist ይስተጋ·በር jâstagâbĕr.

§. 237.

Die Conjugation der neun ersten Verbalformen ist hiernach folgende :

		I, 1. gabara, gabĕra.	2. gabbara.	3. gâbara.	II, 4. agbara.
Praet. S.	1.	gabarku.	gabbarku.	gâbarku.	agbarku.
	2. m.	gabarka.	gabbarka.	gâbarka.	agbarka.
	2. f.	gabarki.	gabbarki.	gâbarki.	agbarki.
	3. m.	gabara. gabĕra.	gabbara.	gâbara.	agbara.
	3. f.	gabarat. gabĕrat.	gabbarat.	gâbarat.	agbarat.
Pl.	1.	gabarna.	gabbarna.	gâbarna.	agbarna.
	2. m.	gabarkĕmmu.	gabbarkĕmmu.	gâbarkĕmmu.	agbarkĕmmu.
	2. f.	gabarkĕn.	gabbarkĕn.	gâbarkĕn.	agbarkĕn.
	3. m.	gabaru. gabĕru.	gabbaru.	gâbaru.	agbaru.
	3. f.	gabarâ. gabĕrâ.	gabbarâ.	gâbarâ.	agbarâ.
Aor. S.	1.	ĕgabĕr.	ĕgêbĕr.	ĕgâbĕr.	âgabĕr.
	2. m.	tĕgabĕr.	tĕgêbĕr.	tĕgâbĕr.	tâgabĕr.
	2. f.	tĕgabĕri.	tĕgêbĕri.	tĕgâbĕri.	tâgabĕri.
	3. m.	îgabĕr.	îgêbĕr.	îgâbĕr.	jâgabĕr.
	3. f.	tĕgabĕr.	tĕgêbĕr.	tĕgâbĕr.	tâgabĕr.
Pl.	1.	nĕgabĕr.	nĕgêbĕr.	nĕgâbĕr.	nâgabĕr.
	2. m.	tĕgabĕru.	tĕgêbĕru.	tĕgâbĕru.	tâgabĕru.
	2. f.	tĕgabĕrâ.	tĕgêbĕrâ.	tĕgâbĕrâ.	tâgabĕrâ.
	3. m.	îgabĕru.	îgêbĕru.	îgâbĕru.	jâgabĕru.
	3. f.	îgabĕrâ.	îgêbĕrâ.	îgâbĕrâ.	jâgabĕrâ.
Subj. S.	1.	ĕgbĕr. ĕgbar.	ĕgabbĕr.	Wie der Aorist.	âgbĕr.
	2. m.	tĕgbĕr. tĕgbar.	tĕgabbĕr.		tâgbĕr.
	2. f.	tĕgbĕri. tĕgbari.	tĕgabbĕri.		tâgbĕri.
	3. m.	îgbĕr. îgbar.	îgabbĕr.		jâgbĕr.
	3. f.	tĕgbĕr. tgbaĕr.	tĕgabbĕr.		tâgbĕr.
Pl.	1.	nĕgbĕr. nĕgbar.	nĕgabbĕr.		nâgbĕr.
	2. m.	tĕgbĕru. tégbaru.	tĕgabbĕru.		tâgbĕru.
	2. f.	tĕgbĕrâ. tĕgbarâ.	tĕgabbĕrâ.		tâgbĕrâ.
	3. m.	îgbĕru. îgbaru.	îgabbĕru.		jâgbĕru.
	3. f.	îgbĕrâ. îgbarâ.	îgabbĕrâ.		jâgbĕrâ.
Imp. S.	2. m.	gbĕr. gbar.	gabbĕr.	gâbĕr.	agbĕr.
	2. f.	gbĕri. gbari.	gabbĕri.	gâbĕri.	agbĕri.
Pl.	2. m.	gbĕru. gbaru.	gabbĕru.	gâbĕru.	agbĕru.
	2. f.	gbĕrâ. gbarâ.	gabbĕrâ.	gâbĕrâ.	agbĕrâ.
Infinitiv.		gabir.	gabbir.		agbir.
		gabirôt.	gabbirôt.		
		gabĕrô.	gabbĕrô.	gâbĕrô.	agbĕrô.
		gabĕrôt.	gabbĕrôt.	gâbĕrôt.	agbĕrôt.

5. agabbara.	6. agâbara.	III, 7. tagabara. tagabĕra.	8. tagabbara.	9. tagâbara.
agabbarku.	agâbarku.	tagabarku.	tagabbarku.	tagâbarku.
agabbarka.	agâbarka.	tagabarka.	tagabbarka.	tagâbarka.
agabbarki.	agâbarki.	tagabarki.	tagabbarki.	tagâbarki.
agabbara.	agâbara.	tagabara. tagabĕra.	tagabbara.	tagâbara.
agabbarat.	agâbarat.	tagabarat. tagabĕrat.	tagabbarat.	tagâbarat.
agabbarna.	agâbarna.	tagabarna.	tagabbarna.	tagâbarna.
agabbarkĕmmu.	agâbarkĕmmu.	tagabarkĕmmu.	tagabbarkĕmmu.	tagâbarkĕmmu.
agabbarkĕn.	agâbarkĕn.	tagabarkĕn.	tagabbarkĕn.	tagâbarkĕn.
agabbaru.	agâbaru.	tagabaru. tagabĕru.	tagabbaru.	tagâbaru.
agabbarâ.	agâbarâ.	tagabarâ. tagabĕrâ.	tagabbarâ.	tagâbarâ.
âgêbĕr.	âgâbĕr.	ĕtgabar.	ĕtgêbar.	ĕtgâbar.
tâgêbĕr.	tâgâbĕr.	tĕtgabar.	tĕtgêbar.	tĕtgâbar.
tâgêbĕri.	tâgâbĕri.	tĕtgabari.	tĕtgêbari.	tĕtgâbari.
jâgêbĕr.	jâgâbĕr.	îtgabar.	îtgêbar.	îtgâbar.
tâgêbĕr.	tâgâbĕr.	tĕtgabar.	tĕtgêbar.	tĕtgâbar.
nâgêbĕr.	nâgâbĕr.	nĕtgabar.	nĕtgêbar.	nĕtgâbar.
tâgêbĕru.	tâgâbĕru.	tĕtgabaru.	tĕtgêbaru.	tĕtgâbaru.
tâgêbĕrâ.	tâgâbĕrâ.	tĕtgabarâ.	tĕtgêbarâ.	tĕtgâbarâ.
jâgêbĕru.	jâgâbĕru.	îtgabaru.	îtgêbaru.	îtgâbaru.
jâgêbĕrâ.	jâgâbĕrâ.	îtgabarâ.	îtgêbarâ.	îtgâbarâ.
âgabbĕr.	Wie der Aorist.	Wie der Aorist.	ĕtgabbar.	Wie der Aorist.
tâgabbĕr.			tĕtgabbar.	
tâgabbĕri.			tĕtgabbari.	
jâgabbĕr.			îtgabbar.	
tâgabbĕr.			tĕtgabbar.	
nâgabbĕr.			nĕtgabbar.	
tâgabbĕru.			tĕtgabbaru.	
tâgabbĕrâ.			tĕtgabbarâ.	
jâgabbĕru.			îtgabbaru.	
jâgabbĕrâ.			îtgabbarâ.	
agabbĕr.	agâbĕr.	tagabar.	tagabbar.	tagâbar.
agabbĕri.	agâbĕri.	tagabari.	tagabbari.	tagâbari.
agabbĕru.	agâbĕru.	tagabaru.	tagabbaru.	tagâbaru.
agabbĕrâ.	agâbĕrâ.	tagabarâ.	tagabbarâ.	tagâbarâ.
agabbir.		tagabir.	tagabbir.	tagâbir.
agabbĕrô.	agâbĕrô.	tagabĕrô.	tagabbĕrô.	tagâbĕrô.
agabbĕrôt.		tagabĕrôt.	tagabbĕrôt.	tagâbĕrôt.

Dafs im Aorist in den Personen, die auf einen Vocal endigen, ebenso wie in dem auf einen Consonanten ausgehenden der vorletzte Radical gegen die Regeln §. 235, S. 550, 4) und 6) lautend, mit einem ĕ zu sprechen sei, wenn dieses auch in der gewöhnlichen Aussprache unterdrückt werden mag, geht aus den Zeitwörtern hervor, deren zweiter und dritter Radical gleich sind. Wäre das ĕ hier früherhin nicht im allgemeinen gesprochen worden, so würden diese Zeitwörter durchgängig die zwei letzten Radicale in einen zusammengezogen haben, wie in ትነዲ tĕnaddi du brennst für ትነድዲ tĕnadĕdi. Da diefs aber grofsentheils nicht der Fall ist, beide Formen auch häufig neben einander vorkommen, wie ትነብቢ tĕnabĕbi und ትነቢ tĕnabbi du sprichst, so folgt daraus, dafs der zweite Radical hier eigentlich lautend war. Seiner Ansicht über die Zeitwörter der Form gabbara zufolge trennt Ludolf p. 62 die beiden Verba ነደ nadda, wofür aber auch ነደደ nadada vorkommt, und ነበበ nababa, indem er das letztere zur zweiten, jenes aber zur ersten Verbalform rechnet, während sie beide der ersten angehören; nur mit dem Unterschied, dafs ነደ als Intransitiv eigentlich für ነድደ nadĕda stehend angenommen werden, der Form ነደደ dagegen die transitivere Bedeutung des Wortes zugeschrieben werden müfste, wenn ein solcher Unterschied überhaupt so genau eingehalten würde. Das Wort ነበበ hat vorzugsweise eine transitive Beziehung auf die angewendete Person oder die gehaltene Rede, wodurch die Form gerechtfertigt ist.

Ebenso wie im Aorist ist der vorletzte Radical in den Infinitiven lautend, ገብሮ gabĕrô, ገብሮት gabĕrôt, was gleichfalls aus den Zeitwörtern, deren zwei letzte Radicale gleich sind, hervorgeht, dann aber auch daraus, dafs das ĕ hier dem i der anderen Infinitivform ገቢሮት gabirôt entspricht. Die in obiger Uebersicht der Conjugation unausgefüllt gebliebenen Formen des Infinitivs sind nach Ludolf offen gelassen worden, der nur diejenigen aufnahm, die er durch Beispiele nachgewiesen fand. Zu I, 3 führt er p. 47 nur die Form ባርኮ bârĕkô *benedicere* an, mit dem Beisatz : „*Plures formas nondum reperimus*“; indessen hat er doch noch die andere p. 63 in dem Wort ሣርሮት sârĕrôt *fundare*. Der Infinitiv mit i vor dem letzten Radical, wie ገቢር gabir, entspricht der Form nach am nächsten dem arabischen مَصْدَرٌ oder إِسْمُ ٱلْفِعْلِ, dem *nomen actionis* der Form فِعْلٌ; die

Formen ገቢሮት gabirôt, ገብሮ gabĕrô und ገብሮት gabĕrôt entsprechen dem *nomen actionis* der Form فُعْلَة und den hebräischen Infinitiven. Der Bedeutung nach drücken die äthiopischen Infinitive unseren Infinitiv aus und ebenso die arabischen *nomina actionis;* nur als solche würde sie der arabische Grammatiker ansehen. Dann aber können sie auch die Stelle von Participien vertreten, und gabir wird auch der Form nach dem פֹּעֵל entsprechen.

In den dritten Personen des Aorists und Subjunctivs habe ich nach der Aussprache î für das Praeformativ ይ geschrieben, dagegen jâ für ያ, an dessen Stelle man aber auch eben sowohl îâ setzen könnte.

Da sich der Imperativ seiner Form nach dem Subjunctiv anschliefst, so wird man in der ersten Verbalform dessen ersten Radical als vocallos, ግበር und ገበር als einsilbig, gbĕr und gbar, ansehen und in Uebereinstimmung mit der Aussprache auch so schreiben können, wenn gleich den allgemeinen Regeln zufolge diese gĕbr und gbar lauten sollten, statt deren wir wohl eher gĕbĕr und gĕbar mit Hervorhebung der letzten Sylbe annehmen dürften, analog dem hebräischen קְטֹל und dem aramäischen קְטוֹל oder קְטֻל. Im arabischen اُقْتُلْ hat dieselbe Form ein prosthetisches ا erhalten, das aber in der Aussprache kaum gehört wird. Ebenso entsprechen die Formen ይግበር îgbĕr und ይገበር îgbar des Subjunctivs dem hebräischen יִקְטֹל, dem aramäischen יִקְטוֹל oder יִקְטֻל und dem arabischen Futurum apocopatum oder Conditionnel يَقْتُلْ. In den Zeitwörtern, die mit አ oder ዐ beginnen, wird man in den dritten Personen des Subjunctivs und im Imperativ entweder ʾ und ʿ oder stumme ĕ und ẹ̆ dafür schreiben müssen, z. B. አመነ amĕna er hat geglaubt, Subjunctiv ይእመን îʾman oder îĕman, zweite Person ትእመን tēman, Imperativ እመን ʾman oder ĕman; ዐርገ ạrĕga er ist hinaufgestiegen, Subjunctiv ይዕርግ îʿrag oder îẹ̆rag, zweite Person ትዕርግ tĕrag, Imperativ ዕርግ ʿrag oder ẹ̆rag. Eine Rechtfertigung für das ĕ in der ersten Sylbe würden die dem Aethiopischen eigenthümlichen Zeitwörter darbieten, deren erster Radical dem zweiten gleich ist, gehörten diese nicht fast alle der zweiten Verbalform an, wie ሰሰለ sassala er ist weit weggegangen. Auch dem Wort ደደቀ dadaqa er ist gekommen, schreibt Ludolf den Aorist mit ê zu, das einzige Beispiel aber, das er anführt, hat den Aorist mit a,

ይደደቕ îdadĕq, wonach also ደደቐ zur ersten Verbalform gehört. Der Imperativ davon kann nur ድድቕ dĕdĕq sein.

Durch die ganze Conjugation der verschiedenen Zeitwörter wird in den einzelnen Formen die gleiche Vocalstellung und Sylbenabtheilung zu beobachten sein, insofern derselben nicht eine Zusammenziehung entgegensteht. Buchstaben, die nach den allgemeinen Regeln wegen eines nachfolgenden Gutturals ihr a in ĕ verwandelt haben, werden daher in der Transcription dieses da lauten lassen müssen, wo das a gelautet hätte. So ist z. B. von መሐረ maḫara oder ምሕረ mĕḫĕra er hat Mitleiden gehabt der Aorist ይምሕር îmĕḫĕr mit ĕ für das a in ይገብር îgabĕr, der Subjunctiv ist ይምሐር îmḫar gleich dem ይግበር îgbar; der Aorist von der vierten Verbalform ኣምሐረ amḫara er hat zum Mitleiden bewegt ist ያምሕር jâmĕḫĕr, und als Subjunctiv eben so geschrieben ist ያምሕር jâmḫĕr.

§. 238.

Bei den Buchstaben ኣ und ሀ kommen in allen Stellungen die oben für dieselben besprochenen Normen der Transcription in Anwendung; z. B. ሀፀበ a̤z̤aba er war hart, 4. ኣሀፀበ ã̤z̤aba er hat hart gemacht, 7. ተሀፀበ taa̤z̤aba er war oder schien hart, 10. ኣስተሀፀበ astaa̤z̤aba er schien sehr hart. Dann mit den durch den letzten gutturalen Radical verursachten Verwandlungen des vorausgehenden a in â wenn jener ruhend ist, in ĕ wenn er einen Vocal trägt, wobei dann für â mit darauf folgendem እ, um nicht die zwei Sylben âĕ zu erhalten, ā geschrieben ist, z. B. das Zeitwort መጸአ er ist gekommen:

Praet.

S. 1. መጻእኩ : 2. መጻእካ : መጻእኪ : 3. መጸአ : መጸአት :
maz̤āku, maz̤āka, maz̤āki, maz̤ĕa, maz̤ĕat.

Pl. 1. መጻእና : 2. መጻእክሙ : መጻእክን : 3. መጸኡ : መጸኣ :
maz̤āna maz̤ākĕmmu, maz̤ākĕn, maz̤ĕu̱, maz̤ĕâ.

Aor.

S. 1. እመጸእ : 2. ትመጸእ : ትመጸኢ : 3. ይመጸእ : ትመጸእ :
ĕmaz̤ē, tĕmaz̤ē, tĕmaz̤ēi̱, îmaz̤ē, tĕmaz̤ē.

Pl. 1. ንመጸእ : 2. ትመጸኡ : ትመጸኣ : 3. ይመጸኡ : ይመጸኣ :
nĕmaz̤ē, tĕmaz̤ĕu̱, tĕmaz̤ĕâ̱, îmaz̤ĕu̱, îmaz̤ĕâ.

Subj.

S. 1. እምጻእ : 2. ትምጻእ : ትምጸኢ : 3. ይምጻእ : ትምጻእ :
ĕmz̤ā, tĕmz̤ā, tĕmz̤ĕi̱, îmz̤ā, tĕmz̤ā.

Pl. 1. ንምጻእ፡ 2. ትምጽኡ፡ ትምጽኣ፡ 3. ይምጽኡ፡ ይምጽኣ፡
nĕmẓā, tĕmẓĕu̱, tĕmẓĕâ̱, îmẓĕu̱, îmẓĕâ.

Imp.
S. 2. ምጻእ፡ ምጽኢ፡ Pl. 2. ምጽኡ፡ ምጽኣ፡
mẓā, mẓĕi̱, mẓĕu̱, mẓĕâ.

Infinitivus, መጺእ፡ መጺኦት፡ መጽኦ፡ መጽኦት፡
maẓī, maẓiô̱t, maẓĕô̱, maẓĕô̱t.

Das mit dem zweiten Radical hier verbundene ĕ wird die Aussprache wohl überall unterdrücken, und man wird diefs in der Transcription auch ohne Anstand thun können, da die Form durch die Trennung des nachfolgenden als a̱, a̰ u. s. w. bezeichneten Vocals von dem vorhergehenden Consonanten hinlänglich nachgewiesen ist.

Auf eigenthümliche Weise bildet das Wort ነሥአ naṣĕa̱ er hat genommen eine siebente Form nach der vierten. Diese 4. ist አንሥአ anṣĕa̱ er hat gehoben, davon 7. ተንሥአ tanṣĕa̱ er ist gehoben worden, ist aufgestanden, auferstanden; die regelmäfsige 7. Form ተነሥአ tanaṣĕa̱ er wurde genommen ist aber als Passiv von 1. gleichfalls im Gebrauch. Mit Unrecht, wie es mir scheint, schreibt Ludolf p. 63—64 dem Wort ተምዕዐ er war erzürnt, von 4. አምዕዐ amĕa̱ er hat gereizt, die Form von ተንሥአ tanṣĕa̱, also tamĕa̱ zu; regulär dem ተገብረ tagabĕra entsprechend ist es tamĕĕ̱a, mit መ in ም verwandelt wegen des darauf folgenden Gutturals. Das Wort wird eben so wohl voll, als zusammengezogen ተምዐ tamĕa̱ geschrieben, wie ነደደ naddada und ነደ nadda. Will man in ተምዐ die Verdoppelung des ዐ bezeichnen, so ist diefs tamĕa̰, was grammatisch richtiger als tamĕa̱ wäre. Aorist und Subjunctiv ይትመዓዕ îtmaa̱, Imperativ ተምዕ tamĕĕ̱, tamẽ anstatt ተምዕዕ tamĕĕ̱, Pluralis ተምዑ tamĕu̱, wofür aber auch die volle Schreibung ተምዕዑ tamĕĕu̱ vorkommt.

§. 239.

Die auf einen Guttural endigenden Zeitwörter, die im Aorist ê haben und also zur zweiten Verbalform gehören, verdoppeln in dieser regelmäfsig ihren mittleren Radical und lassen dem Guttural wie in der ersten Verbalform â und ĕ anstatt a vorausgehen. So z. B. ሰብሐ sabbĕḫa er hat gelobt, ሰባሕኩ sabbâḫku ich habe gelobt, እሴብሕ ĕsêbĕḫ ich lobe, 8. ተሰብሐ tasabbĕḫa er wurde gelobt, እሴብሕ ĕssêbĕḫ ich werde gelobt.

§. 240.

In den Zeitwörtern, deren zweiter und dritter Radical gleich sind, kommt die Zusammenziehung nur vor, wenn der letzte Radical einen Vocal trägt, dabei aber auch die volle Form; ist dagegen der letzte Radical stumm, so findet keine Zusammenziehung Statt. Also von ነደደ oder ነደ :

Praet. S.	1. nadadku,	2. nadadka, nadadki,	3. nadda, naddat.
Pl.	1. nadadna,	2. nadadkĕmmu, nadadkĕn,	3. naddu, naddâ.
Aor. S.	1. ĕnadĕd,	2. tĕnadĕd, tĕnaddi,	3. înadĕd, tĕnadĕd.
Pl.	1. nĕdadĕd,	2. tĕnaddu, tĕnaddâ,	3. înaddu, înaddâ.

Subj. S. 1. ĕndad u. s. w. Imp. S. 2. ndad u. s. w. Inf. nadid u. s. w.

§. 241.

In den Zeitwörtern, die zum zweiten oder dritten Radical የ oder ወ haben, bilden die ይ und ው mit vorausgehendem a die Diphthonge ai und au, wenn sie an der Stelle eines in dem a ruhenden Consonanten stehen. Ist aber der nach a stehende Consonant lautend, so kann man, worauf schon oben hingewiesen, die ይ und ው nicht als diphthongescirend ansehen, sie vertreten vielmehr die Stelle des mit ĕ gesprochenen Consonanten und müssen dann ohne ĕ, das sie in ihrer vocalischen Natur schon enthalten, durch î und û wiedergegeben werden, wie in እሠይም ĕṣaîm ich setze, እነውም ĕnaûm ich schlafe, dreisylbig nach der Form እገብር ĕgabĕr. Bildeten sie dagegen Diphthonge, so würden Zusammenziehungen in ĕṣêm und ĕnôm vorkommen können.

Gehören die የ und ወ in solchen Zeitwörtern einer anderen als der sechsten Classe an, so kann man entweder î und û oder j und w dafür schreiben, wobei, wählt man ausschliefsend die eine oder die andere Form, einzelne Schwierigkeiten entstehen, die aus der halbvocalischen und halbconsonantischen Natur jener Buchstaben entspringen, wovon die erste der Aussprache nach vorherrscht, die letzte der Schreibung und grammatischen Consequenz nach. Am einfachsten wäre es, j und w da zu schreiben, wo sonst ein Consonant steht, der nicht der sechsten Classe angehört, ausgenommen die Fälle, wenn የ und ወ für i und u stehen, um einen Vocal anschliefsen zu können, und dann î und û zu schreiben wären; aber auch diefs Princip ist nicht wohl durchzuführen. Fast scheint es am besten, hier gar keins aufzustellen, î und j, û und w für gleichbedeutend

zu nehmen und sich des j und w, namentlich aber des letzteren, verhältnifsmäfsig nur sparsamer zu bedienen.

Zu den Zeitwörtern mit mittlerem Radical የ und ወ werden als zusammengezogene diejenigen gerechnet, welche im Praeteritum an deren Stelle ê und ô haben, wie ሤመ ṣêma er hat gesetzt, ኖመ nôma er hat geschlafen, 1. Person ሤምኩ ṣêmku und ኖምኩ nômku. Im Subjunctiv und Imperativ treten i und u an die Stelle von ê und ô, ሢም ṣim setze, ኑም num schlafe. Der Aorist hat dafür ይ und ው mit vorausgehendem a, ኢሠይም ĕṣaîm und ኢነውም ĕnaûm, der Infinitiv ይ, ዊ und ው, ሠይም ṣaîm, ሠይሞ ṣaîmô, ሠይሞት ṣaîmôt und ነዊም nawim, ነዊሞት nawimôt, ነውሞት naûmôt. Die ê und ô der ersten Verbalform werden in den abgeleiteten Verbalformen grofsentheils beibehalten.

Andere Zeitwörter mit mittlerem የ und ወ erleiden in der ersten Verbalform keine Zusammenziehung, und also eine solche auch nicht in den übrigen Formen, mögen sie in jener der Form gabara oder gabĕra oder auch beiden zugleich angehören. Z. B. ሰየፈ saj̈afa er hat mit dem Schwerdt gehauen, ሐይወ ḥaiwa er hat gelebt, ደወየ daûaj̈a er war krank, ረወየ raûaj̈a und ረውየ raûj̈a er hat seinen Durst gestillt; 1. Person ሰየፍኩ saj̈afku, ሐየውኩ ḥaj̈auku, ደወይኩ daûaiku, ረወይኩ raûaiku; im Aorist ይሰይፍ îsaîf, የሐዩ j̈aḥaj̈u (da die Praeformative im Aorist und Subjunctiv vor einem Guttural aus der sechsten Buchstabenclasse in die erste übergehen), ይደዊ îdaûi, ይረዊ îraûi; im Subjunctiv ይስየፍ îsj̈af, ይሕየው îḥj̈au, ይዱወይ îdûai, ይሩወይ îrûai; im Infinitiv ሲይፍ saîf, ሒይው ḥaîû, ደዊይ daûij̈ oder dawij̈, ረዊይ raûij̈ oder rawij̈.

In einigen Zeitwörtern, deren zweiter Radical ወ, der letzte አ oder ዐ und hiernach häufig stumm ist, werden wir auf das für ው stehende û und das ô =› oder =‹ folgen lassen müssen, wenn wir nicht für እ und ዕ stummes ĕ̱ und ĕ̱ schreiben wollen, was aber der Form nach eine neue Sylbe bilden würde, anstatt dafs der letzte Buchstabe in dem vorhergehenden Vocal ruhen müfste. Z. B. ቦአ bôa er ist gekommen, ሦዐ ṣôa̱ er hat geopfert, 1. Person ቦእኩ bô›ku, ሦዕኩ ṣô‹ku, Aorist ይበውእ îbaû›, ይሠውዕ îṣaû‹, Subjunctiv ይባእ îbā (irregulär), ይሡዕ îṣū, Imperativ ባእ bā, ባኢ bāi̱, ሡዕ ṣū, ሡዒ ṣui̱ u. s. w., Infinitiv በዊእ bawī, ሠዊዕ ṣawī, 4. አብአ abĕa er hat eingeführt, 1. Person አባእኩ abāku, Aorist ያበውእ jâbaû›, 7. ተበውአ tabaûa̱ er wurde eingeführt, ተሠዐ taṣôa̱ er wurde geopfert.

Da die Zeitwörter der zweiten Verbalform ihren mittleren Radical verdoppeln, so können die የ und ወ an dieser Stelle keine Zusammenziehung erleiden. Daſs aber die Verdoppelung hier so wie bei der zweiten arabischen Verbalform der concaven Zeitwörter Statt finden soll, beweist der mit ê gebildete Aorist. Bei diesen Zeitwörtern ist eine dreifache Art der Uebertragung möglich; entweder kann man wie für die arabischen ـَيّ und ـَوّ aij und auw oder ajj und aww schreiben, was die Form am besten ausdrücken würde, oder aber der äthiopischen Aussprache vielleicht am meisten entsprechend aiî und auû. Z. B. ሐወጸ er hat besucht, ḫauwaz̤a, ḫawwaz̤a oder ḫauûaz̤a, ጠየቀ er hat wohl gewuſst, ţaijaqa, ţajjaqa oder ţaiîaqa, Aorist ይሔውጽ îḫêûz̤, ይጤይቅ îţêîq, Subjunctiv ይሐውጽ îḫauûz̤, ይጠይቅ îţaiîq, Infinitiv ሐዊጽ ḫauwiz̤, ሐዊጾት ḫauwiz̤ôt, ሐውጾት ḫauûz̤ôt, ጠይቅ ţaiîq, ጠይቆት ţaiîqôt, 5. አጠየቀ aţaijaqa, aţajjaqa oder aţaiîaqa er hat vergewissert, 8. ተሐወጸ taḫauwaz̤a, taḫawwaz̤a oder taḫauûaz̤a er wurde besucht, ተጠየቀ taţaijaqa, taţajjaqa oder taţaiîaqa er wurde vergewissert. Die Anwendung einfacher Buchstaben j und w oder î und û würde diese Zeitwörter mit denen der ersten, vierten und siebenten Verbalformen verwechseln lassen, wenn sie gleich vielleicht in Uebereinstimmung mit der Aussprache wäre, die jetzt wahrscheinlich keinen Unterschied bei den Zeitwörtern dieser verschiedenen Verbalformen macht; und insofern wäre dann auch nichts gegen die Uebertragung durch einfache Buchstaben mit Uebergehung der grammatischen Schärfe zu erinnern.

Folgt auf den mittleren Radical ein Guttural, so geht jener nach der allgemeinen Regel (Canon V bei Ludolf) in die sechste Classe über, wie in ጸውዐ z̤auûa er hat gerufen. Eine Nachweisung für den Aorist mit ê ist durch den Subjunctiv ይጸውዕ îz̤auû‘ gegeben, also Aorist ይጼውዕ îz̤êû‘. Der am Ende von ጸውዐ selbstlautende Guttural, der die Unterdrückung des vorausgehenden Vocals, des a, verursacht, würde das ጸው als z̤auwĕ oder z̤awwĕ lauten lassen, wenn wir dem ው überhaupt die Geltung als wĕ zugestehen könnten. Dadurch ist dann die Uebertragung von ጸውዐ durch z̤auûa oder, wenn man lieber will, durch z̤aûa gerechtfertigt, und dadurch wäre es auch die der nächst vorhergehenden Wörter ሐወጸ und ጠየቀ durch ḫauûaz̤a und ţaiîaqa.

Dieselben Formen hat የውሀ jauûha er war gütig, ihm wurde geschmeichelt, Aorist ይዬውህ îjêûh, Imperativ የውህ

jauûh, Infinitiv የውሆ jauûhô, 8. ተየውሀ tajauûha er gab der Schmeichelei nach, 9. ተያውሀ tajâûha einer hat dem anderen geschmeichelt.

Als dritter Radical tragen die የ und ወ die demselben zukommenden Vocale, diphthongesciren mit vorausgehendem a und verwandeln sich, wenn am Ende des Wortes ruhend, in i und u oder diphthongesciren. Treten Vocale an die i und u, so gehen diese in የ und ወ mit der entsprechenden Vocalbezeichnung über. Z. B. በሊየ balîa er wurde alt, ተለወ talaûa er ist gefolgt, 1. Person በላይኩ balaiku, ተላውኩ talauku, 3. Person Pluralis በለዩ balaîu, ተለዉ talaûu, Aorist 2. Person Singularis ትበሊ tĕbali, ትበሊዪ tĕbalîi, ትትሉ tĕtalu, ትትሊዊ tĕtalûi, 2. Person Pluralis ትበሊዩ tĕbalîu, ትበሊያ tĕbalîâ, ትትሊዉ tĕtalûu, ትትሊዋ tĕtalûâ, Subjunctiv ይብላይ îblai, ይትሉ îtlu, Infinitiv በሊይ balî, በሊዮት balîôt, ተሊው taliû, ተሊዎት taliûôt, ተሊዎ talûô, ተሊዎት talûôt.

Das hierher gehörende Zeitwort ርእየ rēîa er hat gesehen, in mehrfacher Hinsicht irregulär, bietet eine interessante Vergleichung mit dem arabischen رأى raà dar, das in der Aussprache wie die übrigen ähnlich gestalteten Wörter den im Aethiopischen erhaltenen i-Laut am Ende verloren hat. Es wird auf folgende Weise conjugirt:

Praet. S. 1. ርኢኩ : 2. ርኢከ : ርኢኪ : 3. ርእየ : ርእየት :
rĕiku, rĕika, rĕiki, rēîa, rēîat.
Pl. 1. ርኢነ : 2. ርኢክሙ : ርኢክን : 3. ርእዩ : ርእያ :
rĕina, rĕikĕmmu, rĕikĕn, rēîu, rēîâ.
Aor. S. 1. እሬኢ : 2. ትሬኢ : ትሬእዪ : 3. ይሬኢ : ትሬኢ :
ĕrêi, tĕrêi, tĕrê›ji, îrêi, tĕrêi.
Pl. 1. ንሬኢ : 2. ትሬእዩ : ትሬእያ : 3. ይሬእዩ : ይሬእያ :
nĕrêi, tĕrê›îu, tĕrê›îâ, îrê›îu, îrê›îâ.
Subj. S. 1. እርአይ : 2. ትርአይ : ትርአዪ : 3. ይርአይ : ትርአይ :
ĕrai, tĕrai, tĕraji, îrai, tĕrai.
Pl. 1. ንርአይ : 2. ትርአዩ : ትርአያ : 3. ይርአዩ : ይርአያ :
nĕrai, tĕraîu, tĕraîâ, îraîu, îraîâ.
Imp. S. 2. ርኢ : ርእዪ : Pl. 2. ርእዩ : ርእያ :
rĕi, rēji, rēîu, rēîâ.

Infinitivus, ርእይ : rēî.

4. አርአየ araîa er hat gezeigt, 1. Person አርአይኩ araiku, Aorist ኣሬኢ ârĕi ich zeige, Subjunctiv ኣርኢ âri, Imperativ አርኢ ari, Infinitiv አርእዮ arēîô, አርእዮት arēîôt, 7. ተርእየ tarēîa er

ist gesehen worden, 1. Person ተረአይኩ taraaiku, Aorist und Subjunctiv ይትረአይ îtraai, Imperativ ተረአይ taraai, ተረአዪ taraaji, Infinitiv ተርእዮ târeîô, ተርእዮት tareîôt, 10. አስተርአየ astaraîa er ist erschienen.

§. 242.

Die Zeitwörter, welche mehr als drei Radicalbuchstaben enthalten, dann die mit አን, dem arabischen اِنْ entsprechend, gebildet sind, die neunte Verbalform bei Ludolf, z. B. አንቀልቀለ anqalqala er wurde bewegt, erschüttert, bieten der Transcription keine Schwierigkeit dar, da sie sich auf die eine oder die andere Weise, wenn gleich unter Abweichungen, den übrigen Verbalformen anschliefsen.

Ein Wort indessen verdient hier wegen der neben einander stehenden ወ eine Erwähnung, die wir in mehreren Fällen nicht ohne einen Wechsel von û und w wiedergeben können. Es ist diefs ፄወወ ẓêûaûa er hat gefangen, in Gefangenschaft geführt, für ፀይወወ ẓaiûaûa stehend, im Subjunctiv, da in diesen Zeitwörtern mit Ausnahme der neunten Verbalform das ê durchgängig bleibt, ይፄዉ îẓêwu, Pluralis ይፄውዉ îẓêûwu, und mit dem weiblichen Affix â für ሃ hâ, ይፄውውዋ îẓêûûwâ damit sie sie gefangen wegführten, 7. ተፄወወ taẓêûaûa er wurde gefangen, Infinitiv ተፄውዎ taẓêûwô gefangen werden.

Ein Theil dieser Transcriptionen erscheint allerdings in der Durchführung subtil, aber es wird schwer sein, die vorliegenden Formen einigermafsen consequent wiederzugeben, ohne auf die eine oder die andere Weise zu ähnlichen Complicationen seine Zuflucht zu nehmen. Ich glaube, dafs Ludolf öfter transcribirt haben würde, hätte ihm nicht das einfache lateinische Alphabet dabei unüberwindliche Schwierigkeiten dargeboten, da man mit demselben allein, ohne Beihülfe von Abzeichen, aufser Stande ist, Unterschiede, die nur der fremden Orthographie angehören, ihr entsprechend auszudrücken.

DAS

HARMONISCHE ODER ALLGEMEINE ALPHABET

ZUR TRANSCRIPTION

FREMDER SCHRIFTSYSTEME IN LATEINISCHE SCHRIFT,

ZUNÄCHST IN SEINER ANWENDUNG

AUF DIE

SLAWISCHEN UND SEMITISCHEN SPRACHEN,

VON

DEM IM JAHRE 1858 VERSTORBENEN

GROSSHERZOGLICH HESSISCHEN GEHEIMENRATH

DR. ANDREAS AUGUST ERNST SCHLEIERMACHER.

UNVERÄNDERTER ABDRUCK

DES VON DEM VERFASSER HINTERLASSENEN MANUSCRIPTS.

DARMSTADT 1864.

HOFBUCHHANDLUNG VON G. JONGHAUS.





